

Grande Liquidation

Senécal, Patrick

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Patrick SENÉCAL

MALPHAS

4. GRANDE LIQUIDATION



Page Copyright

Les Éditions Alire inc.

120, côte du Passage, Lévis (Qc), G6V 5S9

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du Livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition. Nous remercions également le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

Dépôt légal : 3^e trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Illustration de couverture : Bernard Duchesne

Format epub



EAN 978-2-89615-792-1

8 mai 2007, Victoriaville

Partie 1 : Nouveau départ

Chapitre un

PENDANT CE TEMPS

Chapitre deux

Chapitre trois

Chapitre quatre

TRENTE-SEPT HEURES PLUS TARD

Chapitre cinq

Partie 2 : Un plan risqué

Chapitre six

DEUX CENT SOIXANTE-DIX JOURS PLUS TÔT

Chapitre sept

Chapitre huit

Partie 3 : Le grand mensonge, et quelques petits

Chapitre neuf

VINGT MINUTES PLUS TÔT

TREIZE MINUTES PLUS TARD

Chapitre dix

VINGT-DEUX MINUTES PLUS TÔT

Chapitre onze

ONZE HEURES TRENTE-SIX MINUTES PLUS TÔT

Chapitre douze

Chapitre treize

SIX MINUTES PLUS TÔT

Partie 4 : Le projet Voltaire

SOIXANTE-HUIT MINUTES PLUS TÔT

Chapitre quatorze

TRENTE ET UN ANS ET NEUF MOIS PLUS TÔT

Chapitre quinze

Chapitre seize

NEUF HEURES TROIS MINUTES PLUS TÔT

Chapitre dix-sept

QUATRE-VINGT MINUTES PLUS TÔT

Partie 5 : Tu vas pleurer

CINQ HEURES DOUZE MINUTES PLUS TARD

Chapitre dix-huit

TRENTE-TROIS MINUTES PLUS TÔT

Chapitre dix-neuf

Chapitre vingt

TRENTE ET UN ANS PLUS TARD

Remerciements
Biographie

*À la mémoire de Laura Leblanc,
la petite guerrière*

*C'est le commencement qui est le pire,
puis le milieu puis la fin ;
à la fin, c'est la fin qui est le pire.*
Samuel Beckett

Les tabarnacks d'étudiants.
Les criss, ça va finir dans le sang un moment donné.
Stéphane Gendron
sur sa page Facebook, 2012

8 mai 2007, Victoriaville

Jean-Guy et Denise, couple dans la soixantaine avancée, déambulaient sans joie dans la cuisine de l'appartement, accompagnés d'un homme dans la quarantaine qui les suivait un peu à l'écart, l'air vaguement ennuyé.

— C'est quand même incroyable ! dit Denise. Elle aura vécu ici trente-deux ans ! Elle a vu le duplex changer de propriétaire trois fois !

— Elle était de plus en plus sénile, Denise, il fallait la placer, répliqua Jean-Guy en prenant doucement la main de son épouse. C'était une question de sécurité. Déjà, quand elle s'est perdue en ville il y a trois semaines, c'était un signal assez clair...

Il ajouta, plus maussade :

— Et avec tout ce qu'elle a révélé la semaine dernière...

— Je sais, le coupa Denise d'un air désespéré. (Elle réfléchit, puis :) Quatre-vingt-neuf ans, c'est un âge respectable pour déménager dans un centre, non ?

— Absolument.

Leurs doigts s'enlacèrent avec plus de force. Le quadragénaire toussota derrière eux.

— Donc, vous me garantissez que tout va être sorti d'ici quatre jours ? Parce que moi, j'ai des nouveaux locataires qui vont arriver pis...

— Promis, monsieur Doré, promis.

En promenant son regard autour d'elle, Denise secoua la tête.

— Je comprends pas comment elle a pu continuer à habiter ici après le meurtre de Paméla. Elle devait ben y penser chaque fois qu'elle entrait dans la cuisine...

Son mari haussa une épaule. Ils marchèrent jusqu'au salon où une femme, dos à eux, observait les bouquins dans la bibliothèque. Denise sourit et confia à Doré :

— Notre fille adore les livres ! (Elle s'adressa à la femme :) N'est-ce pas, chérie ? J'ai l'impression que tu vas trouver ton compte là-d'dans, hein ?

— Sûrement, répondit l'interpellée d'une voix sèche, sans se retourner, en laissant traîner ses doigts sur le dos des volumes.

Les parents avaient relevé la froideur de leur fille et en paraissaient affectés. Jean-Guy voulut montrer sa bonne volonté :

— Tu peux prendre ceux que tu veux.

Aucune réponse. Doré reluqua le couple d'un œil goguenard. Denise soupira, navrée, puis se tourna vers son époux.

— Bon, on va dans la chambre ? Il faut ramener ses vêtements et ses choses personnelles...

Ils se dirigèrent vers la pièce du fond. Le propriétaire, resté au salon, toisait avec convoitise la silhouette de la femme qui lui tournait le dos et

qui continuait d'étudier les bouquins alignés devant elle. Elle en extirpa deux ou trois des rayons, les feuilleta, les remit en place...

— Moi, j'avoue que j'aime pas vraiment les livres, lâcha enfin Doré pour amorcer une conversation.

— C'est parce que vous n'avez pas encore trouvé le vôtre...

Elle tira alors un exemplaire des *Liaisons dangereuses* de Laclos, l'ouvrit au hasard, libérant ainsi une feuille de papier pliée en quatre qui glissa sur le sol. La femme poussa une petite exclamation intriguée, replaça le roman et ramassa la feuille, qu'elle dépla pour déchiffrer les quelques mots qui y étaient écrits. Doré demanda :

— Quelque chose d'intéressant ?

La femme, toujours de dos, ne répondit pas, mais demeura de longues minutes sans bouger, la tête inclinée vers le papier, comme si elle le relisait encore et encore.

Partie 1 : Nouveau départ

Chapitre un

Criss de vie poche

— J'ai pas d'exemplaires de *Fifty Shades of Grey* parce que ce livre est à la littérature ce que Richard Martineau est au journalisme.

La femme dans la quarantaine me considère avec suspicion et demande :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que ce roman est une honte.

Elle redresse la tête avec hauteur.

— Toutes mes amies l'ont aimé !

— Toutes vos amies sont mal baisées.

Bon, d'accord, je n'ai pas lancé ce dernier décret, mais je vous jure qu'il a effleuré mes lèvres. En tout cas, je jurerais que cette femme fait partie de cette catégorie : on ne peut pas être épanouie sexuellement et se coiffer ainsi. Je me contente de soupirer et, d'un geste large, désigne les quatre ou cinq mille livres autour de nous, sur les rayons.

— Écoutez, je suis sûr que vous pouvez trouver autre chose. Si c'est la littérature érotique qui vous intéresse, j'ai *Le Boucher* d'Alina Reyes, qui raconte aussi l'histoire d'une femme qui découvre le plaisir sexuel. C'est pas plus original, mais c'est mieux écrit.

— Elle découvre le sexe avec un homme riche ? demande la frustrée, intéressée.

— Non, avec un boucher.

Je lui aurais dit avec un unijambiste qu'elle n'aurait pas réagi autrement. J'opte pour une autre suggestion.

— Il y a *Nana*, de Zola. C'est pas vraiment de la littérature érotique, mais il y a une réelle sensualité qui...

— C'est récent ?

— 1880. D'un point de vue strictement littéraire, c'est assez récent. Elle a un tic agacé.

— Vous avez pas de bons livres érotiques contemporains ?

— Vous devez choisir : ou vous voulez un bon roman, ou vous voulez un roman érotique.

Elle se dirige vers la sortie en maugréant.

— Bon, ben on dirait bien que je vais devoir acheter mon *Cinquante nuances de Grey* neuf !

— Ça va être aussi plate, vous savez.

Elle ne réplique pas, mais je devine qu'elle n'apprécie pas le commentaire à la raideur qui apparaît au niveau de ses hanches. Raideur qui est sans doute le propre de ton anatomie, hein, ma chouette ? Elle sort et mon commerce se retrouve dans son état le plus fréquent : vide.

Je m'appuie sur mon comptoir en grattant ma barbe de deux jours. Ai-je vraiment cru que j'allais me faire beaucoup de pognon en ouvrant une librairie d'occasion ? Non, bien sûr. Mais j'espérais développer un petit groupe de fidèles. Je n'en ai finalement qu'un, un vieux bonhomme qui achète systématiquement tous mes bouquins français du dix-huitième siècle, seul moment de l'Histoire, selon lui, qui a produit une littérature décente. Sinon, le reste de ma clientèle est aussi éparpillée que rare. Je reçois bien une vingtaine de visiteurs par jour, mais la plupart font comme les ados devant les étalages de magazines pornos : ils feuilletent, mais n'achètent pas. Quoique cette comparaison, à l'ère d'Internet, est sans doute obsolète.

J'offre aussi quelques cours privés de français. En ce moment, j'enseigne à trois ados entre treize et quinze ans. Je pratique ce second boulot pour des raisons pécuniaires, bien sûr, mais aussi pour me prouver que le prof en moi n'est pas tout à fait au tapis, qu'il a encore la force et la volonté de s'agiter un peu si on veut bien lui en donner l'occasion. Mais l'effet que produit sur moi ce travail est au final plutôt pervers : d'un côté il comble mon besoin d'enseigner, de l'autre il me rappelle cruellement, chaque fois que je quitte la maison d'un de mes élèves, que je ne me tiendrai plus jamais devant une vraie classe.

Bref, je vivote. Parce que la location de ce petit local ne me coûte presque rien, parce que j'habite dans un deux pièces et demie qui ferait fuir même un adepte de la simplicité volontaire, parce que je me tiens dans un bar où la bière est abordable et parce que je ne mange que des pâtes avec de la sauce en boîte et des repas surgelés, je réussis à survivre.

La porte d'entrée s'ouvre et Paulo apparaît. Il secoue la neige sur ses bottes, son éternelle barbe de quatre jours balafmée par son sourire enfantin et carnassier à la fois.

— Je ferme dans vingt minutes, Paulo.

— C'est amplement suffisant, monsieur le Président.

Ça, c'est le surnom dont j'ai hérité quand on s'est rencontrés il y a neuf mois et que j'ai décliné mon nom de famille. Si je me fie au sourire qu'il arbore chaque fois qu'il m'appelle ainsi, il considère sa trouvaille comme la plus spirituelle de sa longue carrière de facétieux. Il sort de sa poche un petit sac rempli d'herbe qu'il dépose avec respect sur le comptoir. Je le range dans mon tiroir en silence et Paulo, après avoir lissé ses cheveux prématurément gris, me demande :

— Alors, des nouveautés ce mois-ci ?

— Quelques trucs qui pourraient t'intéresser.

Il hoche la tête et se dirige vers les rangées. Voilà un arrangement qui m'épargne bien de l'argent : acheter du *weed* à un dealer qui accepte de se faire payer en romans. Et que des bouquins d'auteurs d'ici, en plus. La drogue comme levier économique de la culture québécoise. Bon, ce sont des livres d'occasion, mais tout de même...

La porte s'ouvre à nouveau et j'ai la surprise de voir entrer Émile. Sans enlever son ridicule haut-de-forme, il s'approche en me saluant d'une main molle, amusé de ma surprise. Paulo, concentré sur un bouquin qu'il feuillette, lui accorde la même attention qu'une groupie au batteur d'un groupe rock.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Je croyais qu'on se voyait seulement dans deux jours ?

Malgré ses airs sinistres, sa peau blême et sa mèche blanche dans les cheveux, Émile va bien. Il aspire toujours à la carrière de croque-mort et depuis le début de l'année, ses notes se maintiennent même un peu plus haut que la moyenne. Il est toujours aussi peu démonstratif, aussi solitaire, mais un vrai moteur carbure enfin en lui. Sa mère et moi avons rejeté assez rapidement la solution de la garde partagée. Non seulement mon appartement lilliputien rend impossible toute cohabitation, sauf peut-être avec une contorsionniste, mais Drummondville n'est pas une ville assez vaste pour qu'on risque de se perdre de vue Émile et moi. Je n'ai donc qu'à l'appeler chez Laura et lui demander s'il a envie de me voir le lendemain, pour une sortie ou un souper. Comme les choses se passent plutôt bien entre mon ex et moi, celle-ci se montre très coopérative. Prétendre que nous sommes devenus amis serait exagéré, mais disons que nous arrivons à communiquer de façon civilisée, et ce, depuis mon retour. Retour qui, de prime abord, l'a surprise, voire inquiétée.

— Mais pourquoi tu as quitté ton emploi à Malphas ? Tu sais bien que le cégep de Drummondville te réengagera jamais, ni aucun autre, d'ailleurs.

— Je sais, mais la campagne profonde, j'en pouvais plus. Quand je poussais un cri dehors, j'entendais l'écho pendant trois jours. Et je m'ennuyais trop.

— Pourquoi ? T'avais déjà baisé toutes les filles du coin ?

Elle n'a pas prononcé ces mots avec sa hargne habituelle, juste une légère tonalité caustique sans être vraiment hostile. Je me suis donc contenté de sourire, bon joueur.

— Et puis, ça va aussi me rapprocher d'Émile...

Je me sentais un peu coupable d'évoquer ce prétexte, mais il ne s'agissait pas d'un réel mensonge puisque les raisons de ma fuite de Saint-Trailouin étaient tout de même liées à la vie de mon fils,

qu'Archlax menaçait d'écourter si je ne disparaissais pas. Et il est vrai qu'au cours de la dernière année, j'ai passé pas mal de temps avec lui. Nous soupions ensemble en moyenne deux fois par semaine, nous allions au cinéma de temps en temps, parfois je me promène simplement avec lui pour qu'il me raconte ses journées. À Noël, il y a trois mois, j'ai passé tout l'après-midi du 25 décembre avec lui. Et presque à chacune de nos rencontres, j'étais à jeun. Bon, parfois j'avais un peu bu, et à trois ou quatre occasions je sentais encore le *shit* que j'avais fumé une heure plus tôt, mais rien pour appeler la DPJ. En tout cas, Laura semble apprécier mes efforts pour ressembler à un père responsable. Apprécier est peut-être un mot trop fort, car mon ex-femme n'est que l'ombre d'elle-même depuis la mort de Marcel et je la soupçonne d'être en dépression. Notre fils le croit aussi et nourrit à son égard des inquiétudes trop adultes pour un gamin de quatorze ans.

Émile a un petit sourire hésitant. Il arbore un carré rouge sur son manteau. C'est fou à quel point la grève étudiante a pris des proportions phénoménales. Je m'étais donc heureusement trompé : les jeunes sont encore capables de se mobiliser pour de grandes causes.

— Je sais, mais si t'es libre, je voudrais souper avec toi à soir. J'ai quelque chose d'important à te dire...

Je me gratte la nuque, embêté. Comme ce n'était pas prévu, je n'ai pas suffisamment de bouffe à la maison pour deux. Et si on va au restaurant, je devrai manger des céréales au cours des trois prochains jours. Comme s'il avait lu dans mes pensées, il sourit en levant une main rassurante :

— C'est *chill*, p'pa. M'man m'a donné de l'argent pour qu'on aille au restau.

Si Laura est prête à payer, c'est parce qu'il se passe quelque chose. Avant que je ne puisse répondre, Paulo apparaît : en quelques secondes, Samuel Archibald, Stéphane Dompierre, Véronique Marcotte, Alain Farah, Geneviève Janelle, Roxanne Bouchard, Martin Michaud, François Lévesque et Marie-Hélène Poitras s'empilent sur mon comptoir.

— C'est correct, ça, monsieur le Président ?

— Ça me paraît un brin excessif.

— C'est que ma livraison de ce mois-ci est particulièrement de qualité.

Comme Émile nous considère avec curiosité, je préfère ne pas débattre de la question et glisse les livres dans deux sacs. Paulo me remercie avec un clin d'œil et sort de ma boutique avec ses achats.

— Pourquoi il a pas payé ? s'interroge mon fils.

— Oublie ça. Je ferme dans quinze minutes et on pourra aller manger après. Ta mère t'a donné combien d'argent ?

— Cent piastres.

— Je ferme tout de suite.

*

Il y a tellement longtemps que je n'ai pas fréquenté un vrai restaurant que je lis le menu au complet, ému par des mots tels que « gigot d'agneau » ou « filet de saumon ». Une fois notre commande passée et après ma première gorgée d'un vin digne de ce nom, Émile m'assène la nouvelle :

— Maman pis moi, on s'en va en France.

— En vacances ? Pendant l'école ?

— Non. On s'en va vivre chez tante Suzanne à Paris. On part après Pâques, la semaine prochaine.

Et il m'explique que Laura, depuis la mort de Marcel, est si déprimée qu'elle a fini par accepter cette invitation que sa sœur renouvelle mois après mois. Ils passeront donc quelque temps à Paris, le temps que mon ex reprenne du courage et des forces : changer de ville, de rythme et de décor ne pourra que lui faire du bien. Même son psy semble trouver l'idée bonne.

Évidemment, je me fâche : je reviens vivre à Drummondville, je tente tant bien que mal de prendre mes responsabilités de père, et elle, elle se sauve avec Émile ! Et elle croit acheter mon accord en nous payant à souper ? Parce qu'elle sait très bien que je vais mal prendre la chose ! Aussi mal que si j'étais un échangiste à qui on apprend que sa prochaine soirée se déroulera dans un CHSLD !

— Criss ! Elle peut pas faire ça ! Est-ce qu'elle a pensé à moi, là-d'dans ?

— Elle a dit qu'elle doit penser à elle *big time*. Tu devrais la voir, p'pa, elle est vraiment *depress*. Tu peux pas comprendre. Désolé de te dire ça, mais elle aimait vraiment beaucoup Marcel...

Je me tais, mal à l'aise. Après tout, c'est de ma faute si le comptable est mort, ce qui fait de moi l'élément déclencheur de toute cette situation. Je me frotte le visage.

— Et toi ? Elle a pensé à toi ?

— Moi, c'est *chill*. Elle m'a déjà inscrit à une école, là-bas, un JC...

— Un lycée.

— Ouais, c'est ça. Ça va être *nice*. J'ai pas tant d'amis que ça, ici. Pis à Paris, y a plein de cimetières, ça va être *sick* ! Comme celui du Père Divan...

— Lachaise.

— Ouais, j'ai hâte de voir ça. Pis y a des catacombes avec *fucking* de crânes, tu imagines ?

Ses yeux en brillent d'excitation comme s'il parlait de sa première baise prévue pour très bientôt (ce qui, j'espère, n'est pas le cas). Son

excitation me blesse malgré moi et, piteux, je marmonne :

— Et moi ? Ça allait pas pire, nous deux, non ?

— Ça va continuer à bien aller.

— Ostie, Émile, on se verra plus !

— Capote pas, p'pa, c'est juste quelques mois, jusqu'à la fin de l'été max. Pis c'est pas la première fois que tu vas passer autant de temps sans me voir.

— Peut-être, mais... je m'étais habitué à ce qu'on se fréquente de manière régulière. (J'hésite.) Tu fais partie de ma vie, maintenant.

Il me considère avec surprise et, tout à coup, je vois passer dans ses yeux, et peut-être pour la première fois depuis des années, un réel attendrissement, et tout en sentant mon cœur fondre comme si j'étais le protagoniste d'un mauvais téléroman, je me dis qu'il peut bien devenir thanatologue et s'intéresser à la mort tant qu'il voudra, pourvu qu'il me gratifie de ce type de regard quelques fois par année.

Nos deux repas apparaissent sur la table, mais mon filet mignon, qui, sur le menu, me faisait saliver, me procure maintenant le même effet que ressentirait un sourd en recevant un coup de téléphone obscène. Je termine mon verre de vin d'un trait et me le remplis jusqu'au bord, tandis qu'Émile, la bouche pleine de pâtes, me propose avec enthousiasme :

— Mais j'ai eu une idée pour qu'on reste en contact !

— Tu vas quand même pas me convaincre de rejoindre le Grand Troupeau de l'Insignifiance !

Il sourit de ses dents rougies par la sauce.

— Après souper, on s'en va chez vous pis je te montre comment fonctionne Facebook !

*

Bordel ! Je sens trop ses dents, je ne jouirai jamais ! Comment peut-on aussi mal sucer à trente-cinq ans ? C'est pas une pipe mais un véritable décapage ! Peut-être qu'elle préfère les hommes circoncis et qu'elle a décidé de remédier au problème... Je lui écarte donc doucement le visage et propose gentiment :

— Écoute, tu pourrais me faire une branlette espagnole ? Avec les seins que tu as, c'est trop tentant !

— C'est quoi, une branlette espagnole ?

Je le lui explique et elle s'exclame, amusée :

— Ahhhh ! Du crosse-boules !

Le regard vicieux, elle contracte à pleines mains ses deux formidables seins que ma lampe de chevet éclaire timidement et j'y glisse mon membre. Au bout de quelques minutes, je jouis enfin et comme ma partenaire dont j'ai oublié le nom a déjà eu deux orgasmes

(du moins le prétend-elle), je me sens en droit de m'allonger pour m'allumer une cigarette. Elle vient me rejoindre et me raconte je ne sais trop quoi. Car de mon côté, comme chaque soir, même après une baise, même lorsque je rentre soûl, je me perds dans de sombres pensées qui me conduisent très loin, à des centaines et des centaines de kilomètres d'ici...

Toutes les nuits, je vais à Malphas.

Que se passe-t-il, là-bas ? Les Archlax poursuivent-ils leur projet incompréhensible et monstrueux ? Les mutants sont-ils toujours cachés dans la cave ? Et Rachel ? Rachel qui ressemble, en plus âgée, à la déesse Freyja... Que cherche-t-elle vraiment, à Saint-Trailouin ? Que cache-t-elle ? Et fourre-t-elle toujours avec fougue cet amant inconnu ?

Et Gracq ? Gracq que j'ai déçu, que j'ai trahi, que j'ai brisé au point qu'il a abandonné son boulot à *L'Imprimé*, qu'il a lui aussi quitté la ville... Que fait-il, maintenant ? Chaque fois que je vois une phrase mal écrite quelque part, je songe à lui avec un pincement au cœur...

Et le démon Malphas, tapi au fond de sa caverne...

Je me frotte les yeux et, pour la millième fois, me répète que je n'avais pas le choix. J'ai fui pour sauver la vie de mon fils. C'était non négociable. Je ne regrette évidemment pas cette décision.

N'empêche, une partie de moi est demeurée là-bas.

— Tu penses à quoi, mon beau ?

— Je pense que je travaille tôt demain matin et qu'il faudrait bien que je dorme...

— Et t'es en train de me dire que tu dors mieux tout seul, c'est ça ?
Je l'embrasse.

— En gros, oui.

Elle me sourit pour me montrer qu'elle ne m'en veut pas, qu'elle n'est plus une midinette naïve et qu'elle a vu neiger. Cinq minutes plus tard, je me retrouve seul dans mon minuscule appartement. Pourquoi ne pas vérifier si j'ai bien intégré le cours Facebook 101 que m'a donné mon fils hier soir ? Je m'allume donc un joint et vais m'asseoir devant mon ordinateur portable. En me branchant sur mon compte, j'ai la surprise de constater que j'ai déjà reçu treize demandes d'amis.

— Tu vois, toi pis moi, on est maintenant amis Facebook, m'a expliqué Émile. Pis à c't'heure, tu peux faire des demandes d'amis en cherchant leur nom.

— J'en ferai pas.

— Bon. De toute façon, tu vas recevoir des demandes, c'est sûr...

— Je suis obligé d'accepter ?

— Non.

— Alors, je vais les refuser.

— Ben là, p'pa ! Pourquoi t'acceptes de te mettre sur un média social si tu veux pas d'ami ?

— Juste pour rester en contact avec toi.

La curiosité me pousse tout de même à découvrir qui peut bien vouloir un bougon tel que moi comme ami. La première demande provient de Steve, un gars avec qui je prends un verre de temps à autre. Même si je le connais depuis une vingtaine d'années et qu'il était vraiment content de mon retour à Drummondville en avril dernier, je m'en tiens à ma ligne de conduite et ne réponds pas à la demande. La seconde demande est de Jean-Marc Latulipe, un nom qui, au départ, n'évoque rien en moi, mais qui finit par éveiller de vieux souvenirs : Jean-Marc était un pote du secondaire. Merde, si on s'est perdus de vue en vingt-trois ans, ce n'est sans doute pas par hasard, hein, ma chouette ? Le troisième nom provient aussi de mon adolescence, mais allume aussitôt mon imaginaire : Sandra Péloquin. À quinze ans, nous avons failli coucher ensemble, mais ses parents étaient intervenus au moment crucial, soit celui où j'étais en train de baisser mon pantalon. Et si je me fie à sa photo, la quarantaine lui va très bien. Pourquoi ne pas essayer de boucler cette vieille histoire ? Je suis sur le point de déroger de mon plan initial et d'appuyer sur « Confirmer » mais, pris d'un doute, je vais lire ses informations. C'est ce que je craignais : elle habite maintenant à Québec. Une heure trente de route pour peut-être baiser, ça commence à être long. Je ne réponds donc pas à la demande.

La quatrième demande me fige de stupéfaction : Zoé Zazz.

Je vais sur sa page de profil pour m'assurer qu'il s'agit de la même (quoiqu'on doit dénombrer autant de Zoé Zazz dans le monde que de vrai poulet au PFK). Évidemment, c'est bien elle. Sur sa photo de profil, elle pose comme une carte de mode et sa photo de couverture représente Montréal. Je compte une vingtaine d'albums qui contiennent une centaine de photos chacun. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un petit sourire nostalgique. Que fais-tu donc, Zoé ? Affiches-tu toujours un air heureux et épanoui alors qu'au fond tu te morfonds d'ennui à Saint-Trailouin ? Fumes-tu toujours des joints qui te procurent des visions du futur ? Je me souviens alors de sa dernière transe, le jour même de mon départ...

Tu vas revenir et tu vas pleurer, les mains en sang, la queue bandée, entouré de regards...

Non, Zoé, je ne reviendrai pas. Et donc, le reste de ta prédiction ne se produira pas non plus. Tu vois, tu peux te tromper dans tes visions... Après une brève hésitation, j'ignore sa demande.

Comme s'il s'agissait d'un complot, je retrouve parmi les neuf noms suivants ceux de Elmer Davidas, Malvor Acosta et Josuha Hamahana. Cette fois, je ne prends même pas la peine de visiter leur page de

profil et j'éteins mon ordinateur.
Je ne ferme pas l'œil de la nuit.

*

Le client entre et se dirige vers mon comptoir d'un air décidé.

— Vous avez des livres de cuisine ?

— Hélas, oui.

— Lesquels ?

— Ma foi, j'en ai plusieurs : Ricardo et Di Stasio, le pressé et le gai, le rebelle et le métrosexuel...

— Je les ai tous, ceux-là...

— Découragez-vous pas : dans une semaine, on en publiera quatorze nouveaux.

— Vous croyez ?

— Absolument. D'ailleurs, pourquoi vous en écrivez pas un vous-même ?

— Un livre de recettes, moi ? Vous n'y pensez pas !

— C'est pas sorcier. Faites-vous tatouer, trouvez-vous un titre vachement branché (du genre « Cuisiner en écoutant du Stromae »), photographiez vos repas comme si vous participiez au World Press Photo, et vous aurez non seulement un livre de recettes à succès mais aussi une mention « Coup de cœur » chez Renaud-Bray.

— Je subodore un vague parfum d'ironie dans vos propos, optimistes, certes, mais ambigus.

— Ça prouve que vous avez un excellent odorat. Je peux vous conseiller par contre un roman de Zola, *Le Ventre de Paris*, dans lequel les descriptions de nourriture vous ouvriront davantage l'appétit que quelque photo que ce soit.

Il refuse poliment, farfouille tout de même dans ma section « cuisine » et s'en va avec un exemplaire de *Cuisiner dans son bain*. Pour passer le temps, je reluque un peu de porn sur mon ordinateur, mais comme je ne peux me masturber, l'ennui me gagne rapidement et, pour la première fois depuis deux jours, je me branche sur Facebook pour voir si mon fils a écrit.

En effet, il a écrit, et c'est un euphémisme. Comme Émile est mon unique ami, seuls ses statuts s'alignent sur mon fil d'actualité et il y en a près d'une cinquantaine en deux jours. Je renonce à tout lire, surtout que la plupart traitent d'autopsie, de cimetière et de techniques d'embaumement. Il y a aussi quelques photos de femmes en bikini et de vieux édentés hilares, ce qui me rassure un peu : mon fils est tout de même un adolescent de son âge. Il m'a laissé un message : « *En forme, p'pa ?* » Je réponds : « *Pas pire.* » Voilà. Fin de ma première grande discussion sur FB.

Tiens, j'ai reçu deux nouvelles demandes d'amis. Une d'un adolescent que je ne connais pas (sans doute un des rares amis de mon fils) et l'autre de... Aline Poichaux.

Merde alors. Moi qui tente désespérément d'oublier Saint-Trailouin, on dirait bien que ce n'est pas Facebook qui va m'y aider.

Après une longue hésitation, je dirige le curseur sur la section « rechercher » et tape le nom de Rémi Mortafer, par simple curiosité. Rien. Mon ancien collègue n'est pas un disciple de Mark Zuckerberg, ce qui ne m'étonne guère. Puis j'inscris Mégan Valaire. Elle a bien un compte. Sa photo de profil la montre dans une manifestation quelconque en train de frapper un homme en habit-cravate, et sa photo de couverture représente le champignon de la bombe atomique. Je souris, mélancolique. Impossible de savoir en quoi consistent ses statuts, il faut être son ami pour y avoir accès. Mais je ne lui fais pas de demande.

Je cherche alors le nom de Rachel Red. Néant. Encore là, pas vraiment surprenant. Que ferait la mystérieuse et secrète Rachel sur un site où tout le monde raconte sa vie ?

Je réfléchis longuement. Un autre nom me vient à l'esprit, évidemment. Un nom qui s'est imposé dès que mon fils m'a expliqué comment fonctionnait ce média social. Un nom que je m'efforce de repousser depuis, mais en vain.

Arrête ces petites recherches inutiles et douloureuses.

C'est Juliette qui intervient d'un ton désapprobateur. Comme toujours, je devrais l'écouter, et comme souvent, je ne le fais pas. J'inscris donc « Simon Gracq ».

Le compte de mon ancien coéquipier apparaît. Il s'agit en fait d'une page publique, où tous peuvent intervenir. Sa photo de profil est celle d'un carré rouge tandis que celle de sa couverture est occupée par l'un des pictogrammes de la célèbre vidéo de l'assassinat de Kennedy. Je parcours ses derniers statuts.

« Avez-vous remarqué l'observation du constat que les feux rouges de circulation sont de plus en plus courts en durée de temps ? C'est la preuve de l'évidence que le gouvernement veut le désir que nous allions de plus en plus rapidement dans notre vitesse, pour que nous stoppions un arrêt de moins en moins fréquemment et que nous devenions de plus en plus davantage productifs ! »

« On nous dit en information que SIDA signifie le sens de Syndrome de l'ImmunoDéficiência Acquisée. Mais vous n'avez jamais été asséné par l'évidence illuminative que SIDA proclame aussi les mots Société Invincible des Défenseurs de l'Armée ? Cette maladie par définition sexuelle ne serait-elle donc pas qu'un paravent de fumée pour détourner l'attention du regard de ceux qui fixent leurs yeux dans le

même trou ? »

« L'espérance de vie augmente en montée de longévité. Qui a donc le goût de l'intérêt à ce que l'on dure notre vie si vieux en terme d'âge ? Réponse : des regroupements en tas de médecins qui souhaitent le vœu de remplir les quotas des hôpitaux médicaux pour justifier la légitimité des demandes en rafales semi-automatiques d'augmentation de la hausse des budgets monétaires de la santé, évidemment de bien sûr ! »

Et plein d'autres du même acabit, dont un certain nombre sur la grève étudiante. Ces élucubrations typiquement gracquiennes devraient me faire sourire de nostalgie, mais comme elles sont un peu plus délirantes que d'habitude et que les dates et heures indiquent qu'il en apparaît de nouvelles plusieurs fois par jour, une pointe d'inquiétude se fraie un chemin dans mon esprit : Gracq a-t-il franchi une sorte de point limite ? Est-il passé de sympathique parano à totalement cinglé ?

Le fait que je l'aie « abandonné » un an plus tôt l'a-t-il bouleversé à ce point ?

Ses statuts sont abondamment commentés. Si quelques individus lui donnent raison et embarquent à fond dans ses divagations, la plupart se foutent de sa gueule, moqueries auxquelles Gracq ne répond pas, ce qui lui confère une certaine dignité malgré tout.

Je n'ose pas lui faire une demande d'ami, mais je décide tout de même de lui envoyer un message privé. Peut-être ai-je besoin de vérifier s'il m'a pardonné... Je réfléchis donc un moment, écris une première phrase, l'efface, recommence, l'efface encore... Bref, ça finit par donner ceci :

« Salut, Simon. C'est Julien Sarkozy. Ça fait un bail, hein ? Je me demandais comment tu allais. »

Wow ! Ça valait la peine de recommencer huit fois ! Philip Roth peut aller se rhabiller !

J'appuie sur « Envoyer » et attends. Comme Gracq a écrit un statut il y a quinze minutes, je suppose qu'il est toujours branché. Je réalise que je me tords les doigts et m'oblige à arrêter.

Huit minutes passent. Une cliente entre, une vieille de cent vingt-trois ans qui, je le sens, va me demander si j'ai des romans de Barbara Cartland. Je quitte donc Facebook.

Deux heures plus tard, juste avant que je ferme boutique, je retourne sur le compte de Gracq : aucune réponse. Je sors de ma librairie et, malgré l'indifférence que je m'efforce de ressentir, éprouve une morsure au cœur qui ressemble drôlement à de l'amertume.

Je rentre chez moi vers minuit, passablement ivre. Ce soir, la vue de mon appartement bas de gamme me déprime plus qu'à l'accoutumée. Et voilà où se retrouve celui qui rêvait d'être détective, qui a touché du doigt une grande enquête hallucinante qui aurait secoué le pays et qui a dû tout abandonner pour fuir : dans un minable taudis, propriétaire d'une librairie minable, à passer des soirées minables !

Presque mécaniquement, je me branche sur Facebook, la vue embrouillée par les remous des gin tonics qui submergent mes pupilles. Toujours aucune réponse de Gracq. En grommelant de frustration, je me jette dans mon lit.

Fidèles à leur rendez-vous, mes questionnements sur Saint-Trailouin et Malphas se lancent dans leur danse nocturne, mais avec une frénésie décuplée qui se mêle au tournoiement de l'ivresse. Et au cœur de cette farandole malsaine, une question pointe le nez avec plus d'insistance que les autres.

Justine Archlax, prisonnière au fond de la cave de Malphas, est-elle à nouveau enceinte ?

PENDANT CE TEMPS

Justine Archlax dort, la respiration glaireuse, nue, recroquevillée sur le sol froid et souillé de sa cage. Jean-Christophe-Bernard Durencroix, qui a allumé une ampoule plus forte au plafond, se penche et retire de la maigre cuisse de la créature la fléchette hypodermique qu'il lui a envoyée une minute plus tôt. Il tourne avec précaution Justine sur le dos et examine le ventre gonflé, énorme, dont la peau grise est si distendue qu'elle en luit presque. Il ouvre sa trousse, en sort un stéthoscope et applique l'embout sur le ventre de Justine. Il écoute attentivement, change l'embout d'endroit et hoche la tête d'un air satisfait. Il poursuit son examen pendant une dizaine de minutes et sort une seringue de sa trousse, qu'il remplit à même un petit flacon. Puis, l'air sceptique, il plante l'aiguille dans le bras de la créature et actionne le poussoir. Enfin, il range ses instruments avant de se relever en soupirant. Ses cheveux teints en blond, normalement coiffés de manière abracadabrante, lui retombent ce soir mollement sur le front et ses traits figés par de multiples interventions chirurgicales accusent une extrême lassitude. Il sort de la cage, la verrouille, puis va éteindre l'ampoule blanche. Seul l'éclairage rouge blafard subsiste, qui replonge la salle dans une ambiance glauque. Trousse en main, Christophe marche vers le petit couloir.

Dans l'antichambre l'attendent Rupert Archlax senior et son fils. Entre eux se tient un troisième individu, habillé d'une chemise d'hôpital, aux cheveux mal coupés et à la vilaine peau, avec deux ecchymoses sur le visage, les mains liées dans le dos. Il ne bouge pas et son air totalement hagard donne l'impression qu'il est demeuré.

— Alors ? s'enquit Senior, les mains croisées sur son élégante canadienne.

— Alors la grossesse va bien, répond le médecin en verrouillant la porte de bois. À l'âge de Justine et au nombre d'accouchements qu'elle a connus, c'est un vrai miracle...

Senior se réjouit.

— Et tu lui as administré ton vaccin ?

— Évidemment. Mais je te répète que, comme toujours, je suis pas certain que ce vaccin soit plus efficace que les précédents. Pis même si le bébé mort-né de Justine au printemps dernier était physiquement normal...

— C'était son premier enfant sans aucune anomalie corporelle, Christophe ! Le premier en trente ans ! Nous y sommes enfin !

— ... je te répète que rien garantit que ce sera aussi le cas du prochain.

— Credo tibi. Je ne vois pas pourquoi ton vaccin aurait fonctionné l'année dernière et qu'il serait inefficace cette fois-ci ! La réussite sera encore au rendez-vous !

Le médecin acquiesce avec un enthousiasme des plus limités. Senior

jette un regard oblique vers leur prisonnier.

— Nous élaborerons sur ce sujet ultérieurement. Occupons-nous de monsieur ici...

Le prisonnier n'a aucune réaction, le regard vacant. Senior fait un signe à son fils. Ce dernier déverrouille la seconde porte de bois, puis hésite.

— Suis-je obligé d'entrer avec vous ?

Senior soupire et montre l'homme avec dédain.

— Tu sais bien qu'il n'est plus conscient de rien !

— Oui, je sais, il a été lobotomisé, comme les autres. N'empêche qu'avant ils étaient des humains.

— Des sans-abri, des clochards ! ricane le vieil homme avec mépris. Mes employés qui les dénichent dans les rues de Montréal me répètent sans cesse à quel point leur degré de dégénérescence avait atteint des niveaux irréversibles au moment d'être ramassés ! Parbleu ! Junior, nous n'allons pas remuer à nouveau ce sujet !

— Je ne veux rien remuer, je demande seulement si je suis obligé d'entrer.

Christophe, de son côté, garde le silence et fixe ses pieds gauchement. Senior lève deux bras excédés.

— Non, tu n'es pas obligé !

— Très bien, je vous attends à l'ascenseur.

Impassible, Junior sort donc de l'antichambre, traverse la porte de métal et s'éloigne dans le couloir aux murs de béton. Son père hausse une épaule, puis, tout en guidant leur prisonnier par le bras, lui et le médecin traversent la porte de bois.

Après quelques pas, ils s'arrêtent. Devant eux, la salle immense est plongée dans la pénombre, à l'exception de quelques îlots de lumière autour desquels s'affairent d'étranges silhouettes. En sourdine plane une musique ainsi que quelques gémissements et grognements. On devine des meubles, des lits superposés, une ou deux pièces fermées, ainsi que des formes de différentes grandeurs, dispersées dans la salle, certaines mouvantes, d'autres immobiles, toutes imprécises dans l'obscurité.

À l'apparition des nouveaux arrivants, tous les sons cessent, sauf les gémissements qui proviennent d'un coin où sont alignés des matelas. Deux individus s'approchent, un homme et une femme. L'homme, à l'œil gauche totalement recouvert de peau, au nez pourvu d'une seule large narine et au crâne surdéveloppé surmonté de touffes jaunâtres, s'incline respectueusement et articule, la voix graveleuse :

— Bonsoir, chers protecteurs. Que nous vaut l'honneur de votre visite ? (Il observe alors le prisonnier avec intérêt.) Est-ce bien ce que je crois ?

— Tout à fait, Primus. Nous vous apportons un cadeau.

Et en prononçant ces mots, Senior pousse l'homme hébété, qui titube de quelques pas. Le couple de mutants le contemple avec une convoitise qu'ils ont peine à dissimuler. Du fond de la salle, six ou sept autres habitants de

la cave se sont approchés. Ils ont entre huit et trente ans, sont habillés de vêtements vieillots et présentent tous de multiples tares physiques : bras trop longs, crâne plat, bouche démesurée, yeux purulents, surnombre ou absence de certains membres ou organes, comme ce garçon d'environ dix-neuf ans à la peau écaillée, doté d'un seul œil juste au-dessus du nez, comme un cyclope. Ils examinent tous le « cadeau », et celle qui accompagne Primus s'approche. Elle est chauve, dotée d'un crâne étrangement pointu et son visage est couvert d'une sorte de lèpre sèche. Seuls ses deux immenses seins qui pointent sous son t-shirt attestent son sexe. Le lobotomisé lui accorde un très vague regard dénué d'expression. Elle plisse son œil droit beaucoup plus grand que le gauche, puis, après avoir émis un gargouillis rauque, marmonne de sa minuscule bouche sans lèvres :

— C'est étrange que chaque fois que vous trouvez un contaminé physique, c'est presque un bébé naissant, alors que les contaminés mentaux sont toujours des adultes...

— Nous vous avons déjà expliqué la théorie que nous avons élaborée là-dessus, Dea, intervient Senior. Sans doute que les contaminés physiques, déjà atteints dans leur corps, ne peuvent survivre longtemps dans l'air vicié. Alors que les contaminés mentaux y arrivent, puisque leur corps est immunisé.

Dea hoche la tête sans quitter le prisonnier des yeux, mais l'explication ne semble que la satisfaire à moitié. Derrière elle, parmi le petit groupe de mutants, le cyclope clame :

— On s'en fout, de toute façon, qu'il ait le cerveau intact ou pas !

— Ouais, on s'en fout ! approuve une petite monstresse chauve de dix ans, à la bouche oblique et qui a besoin de béquilles pour se tenir sur son unique jambe.

— Non, on ne s'en fout pas ! rétorque Primus sévèrement en se tournant vers eux, la tête dodelinant sur son cou beaucoup trop maigre. Ce serait moralement beaucoup plus répréhensible si nous laissions libre cours à nos bas instincts sur des êtres mentalement normaux et conscients de leur humanité ! Combien de fois faudra-t-il donc vous le répéter ?

— Primus a raison ! approuve l'un des hommes du groupe, dont le visage est aussi poilu que celui d'un chien.

Dea prend le prisonnier apathique par les épaules et le pousse vers le groupe en grognant :

— Amenez-le !

Ravi, le groupe guide l'homme vers le fond de la salle, où une masse de silhouettes ronronnantes attendent avec impatience. Primus revient aux deux visiteurs et masse son front des trois uniques doigts de sa main droite, attristé.

— Certains d'entre nous ont une éthique moins développée... Surtout les plus jeunes, qui croient naïvement que athéisme rime avec amoralité.

— Ce n'est rien, le rassure le vieil homme.

Le lobotomisé disparaît au fond de la salle. Les grognements et ricanements s'amplifient soudain. Primus secoue la tête.

— Je ne comprends pas. Dans tous les livres que nous avons lus, l'Histoire a toujours condamné les individus qui nourrissent ce genre de pulsions et de déviations. Ils ont toujours passé pour des désaxés, des monstres et des malades mentaux. Pourtant, nous sommes très intelligents, non ?

— Extrêmement.

— Alors, pourquoi nos pulsions ne sont-elles pas que sexuelles ? Pourquoi dévient-elles vers la violence ? Pourquoi n'arrivons-nous pas à être plus forts qu'elles ?

— On vous l'a déjà dit, répond Christophe. C'est sûrement un effet secondaire de la contamination. Qu'est-ce que ça peut être d'autre ?

Dea, un peu excédée, intervient :

— Tu t'en fais pour rien, Primus ! Au moins, nos protecteurs nous trouvent des êtres totalement déshumanisés pour assouvir nos instincts.

— En effet, approuve Senior, donc vous n'avez pas à nourrir tant de culpabilité...

— Ce n'est pas de la culpabilité, rétorque Primus avec agacement. C'est de l'incompréhension. Je déteste ne pas comprendre...

Court silence, au cours duquel on entend alors des petits cris de douleur, proférés par une voix normale. Christophe recule de deux pas.

— Bon... On va vous laisser...

— Oui, Christophe a un tour de garde dans deux jours, il viendra chercher le corps à ce moment-là.

— Deux jours, c'est peu de temps pour profiter de notre cadeau, fait remarquer Dea, sa bouche tordue esquissant une moue de déception.

— Eh bien... Disons trois, d'accord ?

Rupert et Christophe tournent les talons. Primus demande alors :

— Et vos recherches, elles avancent ?

Les deux hommes se consultent du regard, et le médecin répond :

— Très lentement, mais certains éléments nous donnent de l'espoir...

— Ça fait des années que vous répétez ça, relève Dea avec une pointe de cynisme dans sa voix boueuse.

Le médecin se gratte la tête, embarrassé. Du fond de la salle, les cris de douleur s'amplifient, accompagnés par de multiples ricanements et murmures obscènes. Senior, l'attitude digne, rétorque :

— C'est vrai. Mais c'est cet espoir qui nous donne la force de poursuivre nos recherches... et qui vous insuffle celle de vivre malgré tout. Labor omnia vincit improbus, n'est-ce pas ?

Les deux mutants observent un moment le vieil homme, et Primus finit par souffler :

— J'imagine, oui.

— Bon. Maintenant, accordez-vous un peu de ludisme vous aussi,

conclut Senior en indiquant le fond de la salle.

Primus et Dea se tournent vers le groupe duquel fusent maintenant de véritables hurlements de souffrance, et un éclair d'excitation traverse leurs yeux. Senior et Christophe en profitent pour sortir.

Tandis qu'ils traversent le couloir de béton, une caméra au plafond pointe vers eux sa lentille scintillante. Près de l'ascenseur les attend Junior, impassible. Ils entrent tous les trois dans la cabine et le directeur pédagogique appuie sur le bouton 1. Senior paraît enchanté.

— Eh bien, tout se déroule comme sur des roulettes !

— Venir pour mon tour de garde dans trois jours au lieu de deux m'arrange pas tellement, maugrée le médecin. Junior pourrait le faire avec moi.

— Allons, Christophe, depuis l'installation de nos nouveaux systèmes de sécurité, il n'est plus nécessaire que nous soyons deux.

— Je le sais ben, mais... Je déteste m'occuper des restes des « cadeaux » tout seul. Pourquoi je dois aller les porter à Malphas ? Ce serait plus simple de les enterrer quelque part pis...

— Malphas se délecte de ces offrandes occasionnelles, le coupe Senior. Tiens-tu à le décevoir, par hasard ?

Le médecin ne réplique rien et la porte de l'ascenseur s'ouvre. Tous trois sortent et marchent vers la porte arrière du bâtiment : tel que convenu un an plus tôt, ils stationnent désormais leur voiture à l'arrière du cégep. Junior actionne le système d'alarme, puis les trois hommes se retrouvent dans la nuit froide. Tout en marchant vers les deux voitures, le vieillard réfléchit à haute voix.

— L'accouchement aura donc lieu dans quelques semaines... Dommage que nous ayons perdu du temps...

Le médecin ricane.

— Le dernier « donneur » a été dur à trouver. Faut dire que les surdoués sont pas légion à Malphas...

Senior le toise avec réprobation. Christophe salue sans chaleur ses deux compagnons puis monte dans sa Jaguar mauve. Une minute plus tard, Junior conduit sa Mazda, son père assis à ses côtés.

— Tu pars demain ? demande Junior.

— Oui, je dois être à Paris la semaine prochaine pour recevoir mon Prix...

Il prononce ces mots avec orgueil, mais face à l'absence totale de réaction de son fils, il s'assombrit.

— Je te répète qu'il n'en tiendrait qu'à toi, pourtant, de bénéficier toi aussi de ces...

— Et je te répète que cela ne m'intéresse pas.

La voiture s'engage sur le boulevard Saint-Joseph, vers le sud. Le vieil homme considère son fils avec une certaine lassitude.

— Ton attitude me plonge dans la perplexité, Junior. Maintenant qu'il

n'y a plus de menace qui plane sur nos têtes, tu devrais respirer avec la facilité de l'homme sans soucis. Garganruel est passé par Drummondville pendant les vacances de Noël et il est formel : Sarkozy travaille toujours dans sa boutique de bouquins d'occasion. Or, en un an, l'ombre de la préoccupation n'a jamais vraiment quitté tes traits. J'avoue que tout ça devient exaspérant. Satin' salve, mon fils ? Après trente-deux ans d'échecs, la réussite est enfin à notre porte, qu'attends-tu donc pour t'en réjouir ?

D'une main, Junior replace ses lunettes sur son nez, sans quitter la route des yeux.

— Vivras-tu assez longtemps pour constater les réels effets de cette réussite, père ?

— Impossible à prévoir, bien sûr, mais toi, tu en profiteras ! Tu en verras les résultats !

Junior ne réplique rien et se renfrogne. La voiture est maintenant sortie de la ville et de longs champs bordent la route de chaque côté. Senior lisse ses cheveux gris sur ses tempes.

— Et au cégep, toujours pas de grève ?

— Pour l'instant, non, mais il y a souvent des assemblées pour voter et le nombre de pro-grève augmente chaque fois.

— Des étudiants qui font la grève ! Ridiculum ! Espérons que Malphas échappera à cette folie collective !

Il secoue la tête, puis, plus suspicieux :

— Et Rachel Red ? Elle t'enquiquine toujours ?

Junior camoufle mal son agacement.

— Depuis mon refus clair au printemps dernier, elle me laisse tranquille, je te l'ai déjà dit.

— Parfait... Tu sais à quel point je me méfie de cette femme...

— Mais enfin, pourquoi ?

— Je ne sais pas ! Cette insistance avec laquelle elle te tourne autour...

— Mais c'est terminé, je te dis, alors sois sans crainte !

Le silence tombe à nouveau tandis que la voiture s'engage dans un chemin privé, jusqu'à la luxueuse maison secondaire isolée de Rupert senior. Le véhicule s'arrête et les deux hommes se donnent la main.

— Au revoir, père, articule le fils d'un ton neutre.

— Au revoir, Junior. Je ne crois pas revenir avant l'accouchement de Justine.

Il sort de la voiture puis celle-ci repart.

Quinze minutes plus tard, Junior entre chez lui en soupirant, exténué. Il enlève son manteau et se promène d'un pas nonchalant dans sa maison, songeur, aux prises avec mille émotions contradictoires. Quand il passe devant la bibliothèque du salon, son regard tombe sur sa collection de bouquins de Voltaire. Son visage se rembrunit et il s'empare de l'un des livres. Sur la couverture arrière, l'éditeur a imprimé un portrait de Voltaire, mais on y a dessiné à la main des moustaches et des lunettes. Rupert fixe

l'illustration avec dédain, puis sort un stylo de la poche de son veston. Avec un sourire mauvais et enfantin à la fois, il ajoute au portrait des verrues et une langue grotesque.

— Tiens, Voltaire... Tiens...

Il s'arrête soudain et rougit de honte. Il replace le livre, se frotte les yeux derrière ses lunettes, puis baisse la tête, les mains de chaque côté du corps, les poings fermés.

Il songe à Rachel. Rachel qui, contrairement à ce qu'il a prétendu, continue à le poursuivre de ses allusions sexuelles. Au point qu'il l'évite le plus possible.

Il marche en vitesse vers la salle de bain et attrape le flacon de poils à gratter. Il entre ensuite dans sa chambre, les gestes frénétiques, et écarte brusquement les couvertures de son lit. Il enfouit sa main sous l'oreiller et en sort les photos de Rachel, qu'il aligne sur son bureau. Puis, il baisse son pantalon et commence à se caresser en fixant les clichés d'un œil lubrique. Il bande, son excitation monte, sa respiration devient sifflante puis, alors qu'il sent l'orgasme tout près, il attrape de sa main libre le flacon de poils à gratter. Mais alors qu'il est sur le point d'en verser le contenu sur son pénis qu'il astique toujours, il interrompt son geste, fronce les sourcils, puis, l'air décidé, dépose le flacon sur le bureau. Il poursuit sa masturbation avec un regain d'énergie, le regard scintillant, presque sauvage derrière ses petites lunettes d'écaille. Au bout d'une minute, il grogne de plaisir et éclabousse trois photos sur le bureau.

Il lâche enfin son membre et prend de grandes respirations, le front moite. Il contemple les photographies souillées de sa semence, intrigué et étonné, puis il se laisse tomber sur son lit en soupirant de satisfaction.

Semblable à celui de l'élève intimidé qui a enfin osé répondre à ses tourmenteurs, un sourire se dessine sur ses lèvres.

Chapitre deux

Je pense qu'il m'en veut encore

— Tu pourrais venir nous voir quelques jours en juin...

— J'ai perdu mon passeport il y a trois ans, tu le sais...

— Voyons, Julien, t'as juste à en demander un autre. D'ici l'été, t'as le temps.

— Ça donnerait quoi ? J'ai pas les moyens de prendre l'avion, Laura, tu le sais ! Tu veux que j'y aille comment, en France, à la nage ?

Nous sommes à quelques mètres du contrôle de sécurité, l'aéroport grouille de gens, ils ont tous l'air heureux, soit de partir, soit de revenir, il n'y a que moi qui ai une gueule d'enterrement, ou d'enterré, ou d'enterreur, comme vous voulez. À l'écart, Émile est concentré sur son iPhone. Laura, boudeuse, ronchonne :

— T'es pas *cool* de réagir comme ça...

— Pas *cool* ? Je reviens à Drummondville en me disant que je vais enfin essayer d'être un père pas trop irresponsable et au moment où je commence à progresser, tu me l'enlèves !

— On va pas revenir là-dessus ! On prend l'avion dans une demi-heure, voyons !

— Je le sais, mais...

— Je t'enlève pas Émile, c'est moi qui ai besoin de partir ! Je suis en train de virer folle, ici, toute seule ! Faut que je change d'air, sinon je vais me...

Elle ne termine pas sa phrase et colle son poing sur sa bouche pour étouffer la naissance d'un sanglot. C'est vrai qu'elle a l'air au bout du rouleau : cernée, les cheveux défaits, aussi pâle qu'une rousse anémique, maigre comme une vedette hollywoodienne... Pas de doute : elle meurt à petit feu. À nouveau, je ressens une pointe de culpabilité que j'aplatissais tant bien que mal avec un reproche supplémentaire :

— Toi, t'as besoin de partir, mais tu décides d'amener Émile avec toi !

— Tu veux le garder, Julien ? Dans ton deux et demi ? Tu veux l'avoir avec toi pendant quatre ou cinq mois, sept jours sur sept ? préparer ses repas ? t'occuper de ses devoirs ? faire son lavage ? arrêter de fumer du pot à la maison ? ramener moins d'inconnues chez

vous ? devenir un adulte de quarante ans ?

Je me masse la nuque en soupirant.

— OK, j'ai compris le message. T'as besoin de partir, t'as pas le choix d'amener Émile, c'est correct, mais... Pourquoi si loin ? Oui, c'est beau la France, ils ont la culture, l'architecture... Mais ils ont aussi des chiens partout et Philippe Sollers, t'as pensé à ça ?

— Ma sœur vit en France, qu'est-ce que tu veux que je te dise ! Elle va m'aider, c'est ma meilleure amie et... Julien, merde, peux-tu faire un *effort* pour comprendre ?

Je lève un doigt, hésite, ouvre la bouche, rehésite, baisse la main et la lève à nouveau, rerehésite, abandonne et ferme ma gueule. Elle ajoute, plus douce :

— On est en avril et je reviens à la fin de l'été, peut-être même avant si ça va mieux... C'est pas si long ! Et Émile va sûrement pouvoir venir faire un tour au Québec dans une couple de mois...

Je me compose un visage déçu et rancunier : elle ne va tout de même pas s'en sortir avec ma bénédiction.

— Émile, viens dire au revoir à ton père.

Il s'approche, avec son *look* de croque-mort de carnaval, et me tend une main molle.

— *Hey, ciao p'pa !* Oublie pas de m'écrire sur Facebook, ça va être *nice !*

Je lui serre la main, le dévisage un moment, puis... Ah ! pis *fuck* l'orgueil ! Je l'attire à moi et le serre de toutes mes forces, et la boule dans ma gorge est si grosse et si douloureuse qu'on pourrait croire à un cancer spontané. Je croasse dans son oreille :

— Je t'aime, p'tit criss de *fucké*... Tu le sais, hein ?

Je l'embrasse sur la tête et le lâche. Il me considère, mi-surpris, mi-amusé. Et comme toujours, sans difficulté ni réelle émotion, il me dit :

— Moi aussi, je t'aime, p'pa.

Il ramasse sa valise et, excité, dit à sa mère :

— Bon ! On y va ?

Il a hâte d'y être, sale sans-cœur ! Mais comment lui en vouloir ? Laura me fait un petit *bye-bye* de la main, l'air désolé.

— Merci d'être venu nous reconduire...

Elle se dirige vers la file des voyageurs qui s'allonge au contrôle de sécurité, suivie d'Émile qui me salue, débonnaire, comme si on allait se revoir dans deux ou trois jours.

Je ne les salue pas. Je tourne les talons, considère à nouveau toute la gang de faces heureuses qui m'entourent et ressens une envie urgente de leur pisser dessus. Mais comme le contenu de ma vessie serait hélas ! insuffisant pour assouvir un désir si ambitieux, je me contente de marcher vers la sortie.

À Drummondville, dans mon bar miteux préféré, je me tape une bonne cuite, installé au comptoir, perdu dans mes tristes pensées. Plus de job d'enseignement, plus de but dans la vie, plus de fils pendant quelques mois. Ma vie merdique est complète. Tandis que je m'enfonce dans les affres de l'alcool, cette constatation me tourne dans la tête comme si elle tentait difficilement de m'envoyer un message camouflé.

... plus de fils pendant quelques mois...

Donc, plus de réelle attache... Donc, plus de raison de demeurer ici, à Drummondville... Je peux aller où je veux...

Et maintenant qu'Émile est hors de portée d'Archlax et de son chien de garde Garganruel...

Je m'imagine retourner là-bas, reprendre l'enquête, découvrir enfin toute la vérité, démasquer Archlax et compagnie... À cette seule pensée, un frisson me parcourt tout le corps.

Cesser de me sentir coupable et lâche... Donner un sens à ma vie...

Je secoue la tête en me traitant d'idiot et termine mon septième gin tonic.

Dix minutes plus tard, j'entre chez moi en titubant et fixe avec désespoir mes meubles *cheap*, mes vêtements qui traînent, mon unique fenêtre qui donne sur l'autre bâtiment à côté. Je me laisse tomber sur la chaise de mon bureau, m'allume un joint et me connecte sur Facebook. Au cours des derniers jours, j'ai laissé quatre messages supplémentaires à Gracq.

« Salut, Simon ! Je t'ai envoyé un message, hier, tu l'as vu ? »

« Hey, Simon, tu es gêné de me répondre ou quoi ? J'ai envie d'avoir de tes nouvelles ! Tu peux m'appeler, si tu préfères, j'ai le même numéro de cellulaire qu'avant ! »

« Écoute, Simon, j'imagine que tu m'en veux et je peux comprendre pourquoi. Mais justement, on pourrait faire la paix et discuter un peu ? J'ai vraiment envie de savoir comment tu vas. »

« Simon, c'est idiot, ce silence. Je suis prêt à faire tous les efforts pour me faire pardonner. Réponds-moi, stp. »

Simon continue d'écrire plusieurs statuts parano quotidiens : le dernier date d'il y a une heure et accuse les écoles privées d'enseigner sournoisement le néolibéralisme aux étudiants en se servant d'examens de mathématiques codés. Mais il ne m'a envoyé aucune réponse personnelle. Les doigts tremblant de rage, j'écris un nouveau message, enfonçant les touches comme si je crevais des yeux.

« Fuck you, criss de bébé gâté ! Enfonce-toi dans ton immaturité pis pourris dedans ! »

J'envoie cette sympathique missive : peut-être que l'insulte le fera

réagir. J'attends en maugréant comme un pathétique ivrogne, puis finis par m'endormir sur ma chaise.

Quand j'ouvre les yeux vers cinq heures du matin, mon regard embrouillé tombe sur mon écran.

Aucune réponse de Gracq.

*

Quelques jours plus tard, la nouvelle me frappe en pleine face avec autant de force que le lobby de la NRA. Je suis seul à la librairie, je parcours le journal et, après avoir lu avec satisfaction la lettre de soutien aux étudiants en grève signée par cinq cents enseignants, je tombe sur cette brève :

UN AUTRE PRIX POUR L'ESSAYISTE

RUPERT ARCHLAX

On y écrit que Rupert Archlax, premier du nom, a gagné un prestigieux prix en France pour son dernier essai sorti il y a quelques semaines à peine, *Le Paradoxe de la jeunesse*. Le journaliste écrit que même si on reproche souvent à l'écrivain de manier un style un peu vieillot et que ses bouquins donnent l'impression d'avoir été conçus par une pensée étrangement hors du temps présent, force est de reconnaître l'extrême intelligence de ses analyses. On précise que cet ancien homme d'affaires devenu un intellectuel reconnu mondialement publie en moyenne un livre par année, parfois deux.

Je chiffonne le journal, le déchire et le mords. Je me sens tellement frustré, tellement en colère, je ressens tellement le besoin d'exploser que même s'il n'est que seize heures trente, je ferme boutique et roule jusqu'à mon bar habituel.

Il y a trois clients, dont une femme. Une trentaine d'années, pas spécialement jolie, assez grasse, mais je m'en fous. Je lui paie un verre, elle accepte et nous commençons à boire tous les deux. Je lui largue des blagues stupides à quadruple sens (elle émet un rire bête qui, en temps normal, me l'aurait rendue aussi sexy que le juke-box dans le fond du bar, mais qui, ce soir, m'indiffère totalement), je lui paie trois autres verres et au bout d'une heure, nous sommes passablement ivres, assez pour comprendre que nous sauterons sans doute le souper pour nous attaquer directement au dessert. Vers dix-huit heures trente, l'un des gars, qui entretenait sans doute des vues sur la gentille dame, essaie de m'intimider un peu, mais avant même qu'il n'ait terminé sa phrase d'analphabète, je lui casse la gueule. Il n'a pas atteint le plancher que j'entraîne Miss Moche par la main jusqu'à ma voiture, qui se laisse faire en gloussant (la fille, pas la voiture).

Chez moi, elle déploie beaucoup d'efforts pour me faire bander : elle me branle, me suce, me frotte la queue sur son clito, m'enfoncé un

doigt dans le cul, s'en enfonce trois dans le sien, mais en vain. Ça ne tient pas au fait qu'elle est moche (j'ai déjà réussi à jouir avec une fille qui avait tant d'acné que mon sperme, sur son visage, dégoulinait en cascade), mais à tout ce qui roule dans ma tête : Archlax qui gagne un prix, qui passe pour un intellectuel respectable, un grand monsieur, alors qu'il a invoqué un horrible démon et qu'il s'est livré à des expériences immondes dans la cave du cégep qu'il a créé, et qui poursuivra ses infâmes actions en toute impunité, parce que je le laisse continuer, parce que je suis ici pendant que lui, là-bas...

— Écoute, je sais plus trop quoi faire, soupire la fille en abandonnant mon membre mou. Je peux bien te pisser dessus si c'est ça ton trip, mais...

Je me confonds en excuses, lui dis que c'est de ma faute. Elle s'en va en maugréant contre les hommes qui sont trop soûls pour fourrer, puis je me retrouve seul. Nu. Au milieu de ma chambre. Le corps tremblant de je ne sais trop quelle émotion.

Je saute presque sur mon ordinateur portable pour me connecter sur Facebook. Évidemment, Gracq ne m'a toujours pas répondu. Je lui écris donc un ultime message qui prend presque le ton de la supplication :

« Simon, je veux retourner à Saint-Trailouin. »

Je l'envoie et attends en me rongéant l'ongle du pouce. Au bout de trois minutes, une réponse apparaît, laconique.

« 385, rue Druchon, appartement 3, Sorel. »

*

J'ai laissé ma librairie entre les mains de mon unique employé à temps partiel. Je lui ai payé quatre semaines de salaire d'avance en affirmant que je partais au moins un mois et que je le tiendrais au courant si mes vacances s'allongeaient. La librairie ne sera ouverte que quelques heures par semaine, mais je m'en moque. J'ai payé le prochain mois de loyer à mon propriétaire, ce qui me laisse en tout et pour tout un peu moins de cinq cents dollars, que je retire au complet et glisse dans mon portefeuille.

Avant de quitter la ville, je visite ma mère à l'hôpital. Comme presque toujours, elle est assise dans la salle de séjour, face à une télévision qu'elle ne voit évidemment pas, son regard fixé sur rien de précis. Sur ses lèvres plane cet étrange et continu rictus vaguement serein. Je m'assois devant elle et lui prends la main.

— Je sais que depuis presque un an je viens ici souvent, mais tu me verras pas au cours des prochaines semaines. Et peut-être...

Je suis sur le point d'ajouter « Et peut-être que je ne reviendrai pas », mais renonce à envisager le pire. Je m'humecte les lèvres et

serre sa main plus fort.

— Si tout se déroule comme je le veux, m'man, je vais accomplir quelque chose de grand... Réussir quelque chose de bien, de très bien... Quelque chose qui me rendra meilleur. Ben, je veux pas dire meilleur que les autres, mais meilleur que...

Court arrêt.

— ... meilleur que papa.

Je guette son expression. Aucun de ses traits ne bronche, comme si elle écoutait une comédie américaine. Je me penche, l'embrasse sur la joue et lui marmonne que je l'aime. Puis, je m'empresse de m'éloigner avant de changer d'idée.

Sept minutes plus tard, je quitte Drummondville.

*

Je n'ai jamais mis les pieds à Sorel, ni le reste du corps d'ailleurs, et dès mon arrivée, je comprends pourquoi : rien d'attrayant dans cette ville plutôt laide dont la seule originalité est d'être une anagramme du mot « rôles ». Je m'informe dans une station-service et à quinze heures quarante, je trouve la rue Druchon qui se termine en cul-de-sac. Je stationne ma Honda 2008 que j'ai achetée il y a six mois pour remplacer ma Subaru agonisante et marche vers le numéro 385, un immeuble à logements quelconque. Lorsque je me plante devant la porte principale, une intense nervosité me paralyse un moment. Je me lisse les cheveux, me racle la gorge, fais craquer les muscles de mon cou et appuie enfin sur la touche numéro 3. Une sonnerie me répond en moins de quinze secondes. J'ouvre et monte un escalier jusque devant la porte appropriée. Je n'ai pas le temps de cogner qu'elle s'ouvre brusquement.

Une version trash de Gracq se tient devant moi. Le seul changement positif est qu'il a engraisé d'une dizaine de livres, ce qui n'est pas un luxe dans son cas, mais tout le reste n'est que dégénérescence. Sa barbe est plus longue et plus broussailleuse que jamais, parsemée de détritiques dont je préfère ignorer la nature. Ses cheveux longs et sales s'écrasent lourdement sur ses épaules, elles-mêmes recouvertes d'une robe de chambre verte maculée de taches multiples. Le teint jaunâtre, cerné comme s'il n'avait pas dormi depuis une semaine, il me foudroie d'un regard injecté de sang, la bouche tordue en un rictus rogue. Malgré l'effroi que sa vue me procure, je m'efforce de sourire et tends la main vers lui.

— Hey ! Simon ! Comment ça va ?

Il considère ma main comme s'il s'agissait d'une ventouse à toilette fraîchement utilisée, puis tourne les talons pour s'enfoncer dans son appartement d'un pas traînant, le dos voûté. Je demeure la main

bêtement tendue quelques instants, puis me décide à entrer. Je me retrouve dans un salon mal éclairé qui pourrait être agréable et confortable si un tel désordre n'y régnait pas. Assiettes sales, cartons de pizza, vêtements, bouteilles et tasses vides, journaux et livres par dizaines, tout cela à même le sol. Une télé, dans un coin, diffuse un bulletin de nouvelles. Gracq, dans la cuisine, prépare quelque chose, sans doute un café. Je lance avec un ricanement faux :

— Tu me diras le nom de ta femme de ménage, pour que je sois sûr de jamais l'engager.

Mon ancien partenaire ne réagit pas. Embarrassé, je m'approche du bureau sur lequel trône un ordinateur portable ouvert, entouré de journaux éparés. Je lis le statut que Simon a commencé à écrire sur sa page Facebook :

« Cette tendance de mode des hipsters ne camouflerait-elle pas la cachette d'un groupe de conglomerat valorisant la ferveur d'un retour aux valeurs rétrogrades en leur conservatisme pour ce qui a trait au rapport des vêtements de l'époque de l'ère Reagan ? »

Je secoue la tête en retenant un soupir, puis jette un œil aux journaux dispersés. Plusieurs articles sont entourés et annotés en rouge. Au centre de ce fatras surnagent quelques revues pornographiques gaies. On dirait bien que Simon a fini par assumer son orientation sexuelle...

J'entends des pas et me retourne : Gracq entre au salon, un café en main. Rien pour moi. Il s'installe dans l'unique fauteuil et aspire une gorgée sans cesser de me poignarder de son regard effilé. Je pourrais toujours m'asseoir sur la chaise du bureau, mais les taches suspectes qui la badigeonnent m'incitent à demeurer debout. Les mains dans les poches de mon caban, je répète d'une voix hésitante :

— Tu vas bien ?

— Non.

Ça a le mérite d'être clair et honnête. Je grimace un sourire forcé.

— Moi aussi, j'ai eu un petit coup de déprime : j'ai eu quarante ans en décembre, t'imagines ?

Il prend une nouvelle goulée, toujours en me dévisageant. Je tousse, comme un vieux dévot dans une église vide.

— Et à part écrire sur Facebook, qu'est-ce que tu fais de bon ?

— Rien.

— Comment, rien ? Et tu paies ton appartement avec quel argent ? Et la nour...

— Tu veux le souhait de partir ton retour à Saint-Trailouin ?

Ahhhhh ! Ce style, cette syntaxe, cet assassinat de la langue, je n'aurais jamais cru ressentir autant de joie à l'entendre de nouveau !

Mais le ton est aussi glacial que celui d'un psychanalyste. C'est le moment de sortir mon canon. J'avance de quelques pas.

— Ma valise est dans ma voiture. En sortant d'ici, je me dirige vers Saint-Trailouin. Et j'aimerais que tu m'accompagnes.

Je m'attendais à une explosion euphorique, mais Gracq ne bouge pas d'un millimètre, au point que je me demande si je n'ai pas une photo en trois dimensions devant moi. Il marmonne enfin :

— Et ton fils d'enfant ?

— Émile est parti en France avec sa mère pour quelques mois.

L'allégresse ne se produit pas davantage, mais cette fois Gracq remue : il porte la tasse à ses lèvres. Je commence à me sentir excédé.

— C'est pas ça que tu voulais, Simon ? Qu'on continue notre enquête ?

— Qu'est-ce qui m'assure la conviction que le coup de cette fois-ci, tu vas pas derechef actionner l'abandon en cours de cheminement ?

Je lui explique alors que pas une journée ne s'est déroulée au cours de la dernière année sans que je n'aie songé à Malphas, que je me torture tous les soirs à l'idée que rien n'est terminé là-bas et que nous sommes les seuls à savoir ce qui s'y trame. Et maintenant que mon fils est en sécurité en Europe, c'est le moment ou jamais de régler cette histoire avant son retour. Gracq écoute en silence, puis boit, toujours le visage sombre, toujours son regard rancunier vissé au mien.

— Tu vas te faire repérer la reconnaissance à la vitesse presto aussitôt du moment que tu porteras ta présence à Saint-Trailouin.

— Je le sais. Même si Émile est hors de danger, il faut que je passe inaperçu à Saint-Trailouin. Et je pense avoir trouvé le moyen.

— Lequel de genre ?

Toujours debout, je lui explique mon idée. Il écoute sans piper mot, mais il plisse les yeux. Sa voix demeure par contre sceptique et froide lorsqu'il commente :

— C'est loin d'être assuré que ça peut être possible dans sa probabilité.

— On peut essayer, non ?

Silence. À la télé, une publicité tape-à-l'œil affirme que, pour mille dollars, un certain Johnny Net peut vous transformer en vedette sur YouTube. J'ajoute :

— Le seul problème, c'est que si c'est possible, ce sera pas gratuit. Et moi, il me reste plus grand-chose. Je me demande d'ailleurs comment on va vivre là-bas...

— J'ai de l'argent en une quantité moyenne en termes de montant.

— Toi ? Comment ça ?

— Mon père paternel est mortellement décédé il y a six mensualités. Comme il répudiait son mépris à mon égard depuis mon passage en séjour carcéral, il m'a rien légué en donation d'héritage et

a tout laissé à ma mère maternelle. Mais maman a eu assez de générosité attentionnelle pour m'attribuer en donation dix mille d'argent. C'est de grâce à ça que je vis mon existence.

— Désolé pour la mort de ton père.

Devant son absence totale d'émotion, je poursuis :

— Et il te reste combien ?

— Presque deux mille.

— Avec mes cinq cents dollars, ça devrait suffire pour commencer, non ? On se trouvera bien un travail. Toi, tu pourrais sans doute reprendre ton boulot de journaliste à *L'Imprimé*. Le rédacteur... quel est son nom, déjà ?

— Mario Juvlou.

Il prononce ces mots avec une pointe de mélancolie douloureuse.

— Juvlou, oui ! Il t'aimait bien, non ? Il te reprendrait sûrement... Alors, on y va ?

Gracq pose sur moi le même regard qu'Hamlet sur Claudius. Cette fois, je soupire et ne cache plus mon agacement.

— Écoute, arrête ton char, je sais que tu meurs d'envie qu'on reprenne l'enquête !

— Peut-être possiblement, mais alors qu'on était sur le bord du point de saisir la compréhension de tout, tu m'as poignardé dans le cœur du dos, Julien ! Tel Picard, j'ai approché ma présence tout près de la proximité du soleil, pis je me suis brûlé la combustion !

— C'est Icare, Simon.

— Je pourrai pas vivre la rencontre d'une seconde déconvenue similairement ressemblante à l'autre dont on sait de laquelle il s'agit !

— Écoute, t'as le droit de m'en vouloir, mais je regrette pas ma décision de l'an passé. Je l'ai fait pour mon fils, point final. Et j'ai pas eu une vie très agréable ces derniers mois moi non plus, t'as pas le monopole de la misère. Mais maintenant, il y a pas de raison qu'on se rende pas jusqu'au bout ! Et comme on y était presque, ce sera pas très long, compte sur moi ! Alors, maintenant, décide : tu viens ou non ?

La tasse de café sur la cuisse, le regard toujours sinistre, il caresse doucement sa barbe ignoble de laquelle chutent quelques reliefs de vieux repas. Je fouille dans la poche de mon manteau.

— Je fume une cigarette, et ensuite je pars, avec ou sans toi...

Je réalise que je n'ai plus de paquet et je soupire. Gracq marmonne :

— Il y a la présence d'un dépanneur au coin de l'intersection tout près du pas loin.

— Je reviens dans deux minutes. Tu me diras ce que t'as décidé.

Je sors. En marchant dans la rue, je commence à me ronger les sangs. J'ai beau jouer au dur, je souhaite vraiment que Simon m'accompagne. Parce que j'ai besoin de lui, parce qu'il est efficace

malgré ses nombreuses facettes agaçantes, parce que seul je n'y arriverai pas... et parce que, criss ! je lui en dois une ! Je ne veux pas le laisser mariner dans cette vie de merde, sinon, dans moins d'un an, il sera totalement métamorphosé en coquerelle.

J'achète mon paquet et en grille une sur le chemin du retour. Je sonne à la porte d'entrée et, pendant un moment, la panique me saisit : il ne répondra pas. Ce sera sa manière de me dire d'aller me faire foutre. Mais le timbre retentit. Je monte l'escalier et ouvre la porte numéro 3, m'attendant au pire, cherchant déjà un ultime argument.

Gracq est debout au milieu du salon, habillé d'un jeans noir et d'une chemise verte. Il est propre, a la barbe plus courte et les cheveux coupés. Il a enfilé son éternel trench noir et tient dans sa main gauche une valise manifestement pleine. Je m'immobilise, incrédule. Son visage, par contre, est tout aussi morose et c'est d'une voix sans éclat qu'il annonce :

— En route. Les Archlax et compagnie vont voir la compréhension de quel boa on se chausse.

Chapitre trois

Faut pas qu'on me reconnaisse

Nous avons très peu parlé durant le trajet. L'ambiance était à la gravité, comme si nous réalisions enfin que nous retournions dans l'ancre de la bête, dans son ventre empli d'enzymes menaçants. Tandis que je fumais cigarette sur cigarette, mon compagnon demeurait froid et distant. À un moment donné, je lui ai demandé s'il avait usé de son pouvoir de tuer quelqu'un par la force de sa volonté, ce pouvoir qu'il a malgré lui acquis l'an dernier en buvant le café maléfique de Fudd et qu'il ne pourrait utiliser qu'une seule et unique fois. Agacé, il m'a répondu :

— Je t'ai déjà affirmé la révélation, l'année dernière passée, que j'effectuerais jamais l'utilisation de ce pouvoir ! Pas même sur un chien canin !

— Je sais, mais tu aurais pu t'échapper par inadvertance. Tu sais, c'est facile de souhaiter la mort de quelqu'un à voix haute, comme ça, sans y penser. C'est...

— Je suis pas comme ça en tant que moi ! J'ai pas échappé mon inadvertance, et je l'échapperai jamais !

— Tant mieux, tant mieux...

Le silence est retombé.

Les heures se sont allongées. Maintenant, c'est lui qui conduit, sans un mot, et ce, depuis environ trois cents kilomètres. Assis sur la banquette du passager, je cogne des clous, la tempe appuyée contre la vitre de la portière, lorsque la voix de mon comparse me tire de mon semi-sommeil :

— On arrive à la destination de notre but.

J'ouvre un œil : l'horloge du tableau de bord indique trois heures du matin. Sans bouger ma tête toujours contre la vitre, je tourne les yeux vers l'extérieur juste à temps pour apercevoir le panneau :

*BIENVENUE À SAINT-TRAILOUIN
ON EST CREUX MAIS HEUREUX*

Nous roulons sur le boulevard Saint-Joseph entouré de grands champs déserts, encore enneigés dans une région si éloignée, puis, peu à peu, la ville apparaît. À cette heure, nous ne croisons aucune autre

voiture, les trottoirs sont déserts, la nuit règne. Nous passons devant l'avenue Flargorn qui mène à la maison de Durencroix, puis Dewitt qui conduit au quartier d'Archlax junior et de Rachel... Mon ventre est pris de gargouillis, comme si je venais de me taper huit gin tonics, cinq bières, une pizza *all-dressed* extra-bacon et trois émissions du *Banquier*. Je suis fébrile et quelque peu étourdi de revenir ici, sans pour autant éprouver *tant* de surprise. Comme si une partie de moi avait toujours su que ce n'était pas fini, que ça ne *pouvait pas* finir ainsi.

« Tu vas pleurer... »

J'écarte ma tête de la vitre et me frotte les yeux en grimaçant. Nous croisons le boulevard Georgia qui, d'un côté, mène au cégep. Des phares qui approchent attirent mon attention et je baisse la tête au moment où une voiture nous croise.

— Franchement, Julien, charrie par l'exagération ! On te reconnaîtra pas ta présence dans le véhicule d'une automobile en pleine nuit nocturne !

— Pas de chance à prendre.

Je me redresse au moment où Gracq tourne dans le stationnement de l'unique motel de Saint-Trailouin, le Vitfait. Cinq minutes plus tard, nous entrons avec nos bagages dans une chambre à deux lits qui sent le détergent *cheap*, dont les couettes sont si sales que je me ferais vacciner avant de m'y asseoir et dont les peintures encadrées sur les murs sont si laides qu'on pourrait les confondre avec des couches souillées. Gracq lance sa valise sur un des deux lits.

— Bon ! Comme c'est uniquement juste temporaire en durée de temps, ça fera parfaitement le contentement de l'affaire.

— C'est la première fois que j'ai envie de mettre un condom dans un lit uniquement pour dormir...

Gracq consulte sa montre.

— L'heure temporelle est évidemment trop avancée dans sa tardiveté pour que je m'occupe de l'événement de la rencontre sur-le-champ du moment, mais dès le lever de mon réveil, j'y fonce à bride première de la tête abattue.

— T'oublies pas, hein ? Pas un mot sur moi ! Tu prononces même pas mon nom !

— Tu me prends pour un débutant en amateurisme ou quoi ?

Sa froideur à mon égard n'est manifestement pas en mode réchauffement et ça commence à me les gonfler. Je suis sur le point de lui en faire part lorsque la porte de notre chambre s'ouvre brusquement : un couple dans la trentaine, hilare et manifestement soûl, entre en s'embrassant goulûment. Ils sont déjà en train de se déshabiller lorsqu'ils remarquent enfin notre présence. Nous nous observons tous les quatre pendant un bref moment, comme dans une

pièce de théâtre où tout le monde aurait oublié son texte. Je suis le premier à le retrouver :

— Comme vous le constatez, il y a déjà du monde ici.

— Mais... on nous a pourtant donné la chambre 46 ! rétorque l'homme en rattachant sa ceinture, déconcerté.

— Ils se sont trompés et nous sommes fatigués.

Ils sortent, confus, en refermant la porte derrière eux. J'ouvre ma valise et, en fouillant dans mes affaires, je tombe sur le pistolet que m'a vendu Ginette Sardou l'année dernière. Pistolet que je n'ai pas eu à utiliser jusqu'à maintenant et qui, je l'espère, n'aura jamais à l'être non plus. Je sors d'une pochette la clé magique que j'ai volée à Fudd l'année dernière et l'attache à mon porte-clés : maintenant que je suis de retour à Saint-Trailouin, je pourrais en avoir besoin à tout moment. Pendant ce temps, Gracq se brosse les dents dans une pièce sale, puante et suintante que, faute de mieux, j'appellerai les toilettes.

— Tu as décidé de gagner le concours de bouderie le plus long ?

— Jble suiblblbl blrevbleblnubl blsurb...

— Peux-tu cracher avant de parler, s'il te plaît ?

Il éjecte l'eau de sa bouche, puis se tourne vers moi, le visage si dramatique que, dans un autre contexte, ç'aurait pu être drôle.

— Je suis revenu sur les pas de mon retour parce que l'enquête de cette affaire sera le plus imposant coup en grosseur de ma carrière en devenir pis que je veux le souhait que nous allions jusqu'au bout de la terminaison. Mais sache la connaissance qu'on me trahit le judas qu'une seule occasion, Julien. Pas une seconde deuxième fois. Donc, que nous retravaillions ensemble dans la direction de nos intérêts simultanés, ça me va en accord. Mais attends pas la probabilité que nous redevenions camarades en amitié.

Je le dévisage, interloqué. Une partie de moi voudrait se foutre de sa gueule, lui crier qu'il est ridicule et que je me câlice complètement de sa crise à la Michèle Richard. Mais aucun son ne sort de ma bouche.

La porte de la chambre s'ouvre à nouveau dans un grand fracas et, cette fois, un gamin d'une douzaine d'années entre en riant, accompagnée d'une septuagénaire qui ricane de sa bouche édentée. Eux aussi sont en train de se tripoter à fond la caisse lorsqu'ils nous voient. Nouvel arrêt sur image.

— Mais... on nous a donné la chambre 46 ! s'étonne le jeune ado.

— Et moi, c'est un coup de pied au cul que je vais vous donner si vous sortez pas tout de suite !

Ils s'exécutent aussitôt. Je réalise que Gracq est déjà couché. En soupirant, je me déshabille, ne conserve que mon caleçon et me glisse sous mes draps, aussi rêches que la peau de la vieille qui vient de sortir. Avant d'éteindre ma lampe de chevet, je lance d'une voix

conciliante :

— Fais-moi confiance, Simon... Cette fois-ci, j'irai jusqu'au bout. À moins que...

— À moins ?

— À moins qu'Émile revienne au pays. Ce qui n'est pas prévu avant la fin de l'été, mais...

— Ah ! Tu vois les paroles que tu dis ? Déjà des conditions de probabilité au cas où tu sauverais une autre fuite !

— Criss, Simon, comprends-moi ! C'est...

— Faut que je dorme le peu de sommeil qui me reste à récupérer.

Et il se tient coi. Penaud, je dirige à nouveau ma main vers la lampe... lorsque l'ostie de porte s'ouvre une troisième fois. Le couple qui apparaît est composé d'un mec dans la quarantaine et d'un dindon. L'homme se marre en caressant les plumes de l'oiseau, mais s'arrête aussitôt en réalisant que les deux lits sont occupés. Ahuri, il ne dit mot et pendant trois secondes, on n'entend que le glouglou du dindon.

— Mais... on nous a donné la...

Il ne termine pas sa phrase et referme la porte derrière lui, juste à temps pour éviter que ma chaussure ne l'atteigne en pleine gueule.

*

Huit heures trente. Habillé et douché, assis sur le lit, je fume une clope en regardant une émission matinale dans laquelle un invité présente ses sculptures fabriquées en bouchons de liège. Il en a apporté une vingtaine, représentant toutes des sirènes, et les deux animatrices s'extasient avec autant d'emphase que si on venait de leur révéler le moyen infaillible de se transformer en femmes-fontaines. Alors que je songe sérieusement à battre le record mondial du lancer du téléviseur, Gracq entre dans la chambre. Je m'empresse de fermer l'appareil et écrase ma cigarette en me levant, nerveux mais résigné. Car je suis à peu près certain qu'il apporte une réponse négative. Comment puis-je croire que mon idée soit réalisable ? Je sais bien qu'avec tout ce que j'ai vu à Saint-Trailouin en dix mois, rien ne devrait me sembler impossible, mais il y a tout de même des limites.

— Alors ?

Il dépose un sac brun sur la petite table gluante, en sort deux cafés et deux muffins, boit une gorgée puis me regarde gravement. Lentement, un sourire déchire sa barbe.

— Elle affirme l'énonciation que c'est réalisable en termes de possibilité.

— C'est vrai ?

Je pousse un « Yess ! » victorieux en m'approchant de mon

coéquipier et lui saisit joyeusement les épaules.

— Mais c'est génial, Simon ! Tu imagines ? Vraiment génial !

Pendant une seconde, il hoche la tête de satisfaction, mais il doit tout à coup se rappeler qu'il n'est plus censé être mon ami, car son masque renfrogné revient se greffer sur son visage. Il pointe du doigt café et muffins en maugréant presque :

— Tu peux te servir en en prenant.

Il attrape lui-même un muffin et s'éloigne de quelques pas. Je tique, mais décide de ne pas réagir et prends le second muffin. Gracq précise :

— Mais ça va coûter un déversement pécuniaire très élevé économiquement.

— Combien ?

— Mille cinq cents dollars.

Je m'étouffe dans mon muffin aussi gras que le fan moyen de *Dungeons & Dragons*. Gracq lève une main.

— Elle prétend la précision que c'est très complexe en difficulté à produire en action.

— Quinze cents piastres ! Il nous restera presque plus rien ! Va falloir qu'on se trouve une job vite...

— Je lui ai prodigué l'annonce que j'amènerais ta présence chez elle d'ici le cours de la prochaine heure suivante.

— Attends. Comment... comment on va faire pour pas qu'elle me reconnaisse quand on sera chez elle ?

Gracq regarde autour de lui, puis prend le sac de papier brun vide. En le pliant, il le déchire à deux endroits pour créer deux trous, puis me le tend. J'hésite, puis me le glisse sur la tête. Mes yeux arrivent à peu près vis-à-vis les trous et je m'examine dans le miroir : je ressemble au plus mauvais déguisement de robot du monde.

— C'est grotesque.

— Tu as la possession d'une idée plus meilleure ?

J'enlève le sac, mais ne dis rien. Il fouille dans sa valise, en sort mille cinq cents dollars en coupures de cent qu'il tend vers moi.

— Ça va avoir l'air plus naturellement normal si c'est ton individu personnel qui déclenche le paiement.

Je les fourre dans ma poche. Il marche vers la porte, puis se retourne :

— Ah, oui, je me suis renseigné d'informations : les étudiants cégepiens du coin d'ici ont pas accordé leur déclenchement d'une grève.

Enfin, il quitte la chambre. La nouvelle m'étonne : j'aurais cru que les étudiants peu ambitieux et mésadaptés de Malphas auraient sauté sur l'occasion pour se taper un long congé... Et le fait que les cours se poursuivent au cégep va-t-il faciliter ou ralentir mon enquête ? J'enfile

mon manteau et contemple longuement dans le miroir mon visage de nouveau quadragénaire. J'en aime tout à coup tous les défauts, les rides prématurées causées par mes excès, mes dents jaunies par le tabac, même ma minuscule cicatrice sous mon oreille droite, gracieuseté d'une des corrections de mon père... Juliette intervient tout à coup :

Fais pas ça, Julien.

T'inquiète pas, Juliette, je vais le faire uniquement si j'ai des garanties solides. Mais comment avoir des garanties dans une telle histoire de dingue ?

Après m'être assuré que personne ne rôdait dans le stationnement du motel, je me précipite vers la voiture.

Durant la première partie du trajet, je demeure couché sur la banquette arrière, mais lorsque Gracq m'annonce que nous roulons maintenant sur la route dans la forêt, je me redresse. Nous ne disons mot pendant une dizaine de kilomètres, jusqu'à ce que le sentier apparaisse sur notre droite, toujours aussi mystérieusement dégagé de toute neige. Nous nous y engageons et lorsque apparaît la cabane de Fudd, une sensation étrange et contradictoire s'empare de moi et je comprends que même si je me consume d'angoisse, je ne peux m'empêcher de ressentir une réelle exaltation à l'idée d'être de retour.

J'enfile le ridicule sac sur ma tête et nous sortons. Je vois suffisamment pour me rendre sans problème jusqu'à la porte de la cambuse, mais c'est Gracq qui frappe.

— Entre, entre ! crie une voix agacée et rocailleuse que je reconnais parfaitement.

L'intérieur n'a pas changé : crasseux, caduc, chambranlant, glauque. Et évidemment, assis dans le divan, le cadavre de Médusa Fudd, les yeux vacants, la peau grise, la robe en lambeaux, la bouche séchée et entrouverte... Médusa Fudd qui, l'année dernière, m'a aidé en me montrant littéralement ce qui s'était passé il y a trente-deux ans... Du moins, en partie.

Mélusine, elle, est assise à la table de la cuisine et fabrique un château de cartes. Elle n'en est qu'au troisième étage et, la langue pointant entre ses lèvres dans un effort de concentration, elle aborde le quatrième niveau... mais toutes les cartes s'effondrent. De rage, elle frappe sur la table.

— Maudit bâtard, je l'ai plus ! Je sais pas ce que j'ai, mais je suis plus capable, comprends-tu quelque chose là-d'dans, môman ?

Môman conserve le silence, comme tout bon cadavre digne de ce nom. Mais sa fille paraît entendre une réponse pourtant inaudible car elle a un geste agacé en se levant.

— Ah ! Arrête avec ça, tu te répètes !

Elle ramasse une bouteille de bière ouverte sur le comptoir pour en

prendre une bonne rasade. À sa démarche, je comprends qu'il ne s'agit pas de la première. Et il est neuf heures du matin ! Elle daigne enfin s'intéresser à nous, puis ricane. Du moins, je déduis que ce son de gravier secoué dans un seau de métal est un rire.

— C'est lui, le gars dont tu m'as parlé ? Il court l'Halloween en retard ou quoi ?

— Il désire le souhait de conserver le statut de son anonymat.

— Ah, ouin ?

Elle s'approche de nous, recouverte de ses dix ou douze couches de tissus, et rétrécit ses yeux jaunes en émettant son sifflement reptilien. Je me raidis, comme si je craignais qu'elle me reconnaisse à travers le sac.

— Pis pourquoi il veut changer de face, lui, là ?

Gracq se tourne vers moi et je me racle la gorge. Je commence à parler en changeant quelque peu ma voix.

— Des problèmes avec mon ex-femme. C'est personnel. Simon m'a dit que vous connaissiez des sortilèges qui...

— Tu veux pas payer ta pension à ton ex, hein, monsieur Responsable ?

— C'est plus compliqué que vous pensez.

— Pis pourquoi tu veux pas que je te voie la face ?

— Je veux garder l'anonymat. Il y a juste Simon qui sait que...

— Bah, moi, je m'en fous ! Pourvu que tu paies !

Et c'est exactement là-dessus que je comptais, ma chouette. Mais il reste un point important à vérifier, dont l'éclaircissement décidera si je me lance ou non dans cette folie.

— Sauf que je veux tout de même pas être métamorphosé pour toujours. Juste le temps que mon ex se pousse. À ce moment-là, je reviendrai vous voir pour que vous me redonniez mon vrai visage. C'est possible, ça ?

— T'as pas à revenir me voir. Il faut que tu décides dès le début de la durée du sort. Une semaine, un mois, un an, pour toujours, c'est comme tu veux...

Tout va bien, donc. Sauf que je n'ai aucune idée du temps dont j'ai besoin. Une chose est certaine : je dois retrouver mon apparence avant le retour d'Émile, qui m'a écrit l'autre jour sur Facebook qu'il viendra sans doute faire un tour au Québec à la fin de mai. Nous sommes le 19 avril, donc pas de chance à prendre...

— Disons... un mois.

Je reluque Gracq qui, silencieusement, paraît approuver du regard. De toute façon, si nous ne réglons pas cette histoire d'ici là, nous ne la réglerons jamais.

— Un mois, c'est pas très précis, commente Fudd.

— Ben... Quatre semaines, environ.

— Quatre semaines environ ! Sois précis, je t'ai dit ! Vingt-huit jours, c'est bon, ça ?

— C'est parfait, oui.

Elle tend la main vers moi. Je sors la liasse de billets de la poche de mon caban et la tends vers elle. Elle dépose sa bière sur un meuble et compte les mille cinq cents dollars, ses yeux jaunes aussi émerveillés que ceux d'un ado qui découvre la porn sur Internet. Elle se tourne alors vers le macchabée sur le divan :

— Bon, ben je pense que tout est correct, hein, môman ?

Je me tourne vers le corps momifié et, tout à coup, une peur insensée se saisit de moi : Médusa Fudd, malgré mon sac sur la tête, *sait* que je suis Sarkozy et elle communiquera cette information à sa fille ! Et celle-ci, folle de rage que je sois revenu ici malgré ses menaces passées, me dénoncera aux Archlax ou, pire, me jettera un sort abominable. Mais je me ressaisis rapidement : même si Médusa sait qui je suis, pourquoi me dénoncerait-elle ? Elle m'a aidé l'année dernière, non ? Comme pour me convaincre que ma paranoïa est induite, Fudd hoche la tête, prend une bonne gorgée de sa bière et lance :

— Parfait ! On va se mettre au travail !

Elle retourne à la cuisine, la démarche un brin erratique. Gracq lui-même la considère d'un œil incertain. Quand on est ivre, on est moins performant dans tout : la conduite automobile, la réflexion, le sexe... Est-ce de même pour la pratique de la sorcellerie ?

Va-t'en, Julien ! m'exhorte Juliette.

Je ne bouge pas, mais je commence à trouver ce sac sur ma tête de plus en plus inconfortable. Fudd range l'argent dans une armoire, prend un grand grimoire sur le comptoir et le dépose sur la table tout en le feuilletant.

— Ça m'a pris un certain temps à trouver la formule...

— Vous l'avez déjà utilisé, ce sort ?

— Non. Pis tant mieux pour toi, parce que c'est un sort tellement puissant que les sorciers ont le droit de le pratiquer juste une fois dans leur vie... Mais, bon, ç'a pas l'air si compliqué...

Elle me fait signe d'approcher. Je m'exécute timidement, tandis que Gracq demeure à l'écart.

— Avant qu'on commence, madame Fudd, je... heu... Est-ce que j'ai le choix de... de mon nouveau visage ? Parce que si j'ai le choix, je pencherais plus du côté de Johnny Depp que de Steve Buscemi...

— Ouais, il y a des choix. Mais comprends une chose : c'est pas juste ta face qui change, mais ton corps au complet. En fait, c'est comme si on arrachait ton âme de ton corps, qu'on rangeait ton corps dans l'antimonde pendant un mois pis qu'on t'en prêtait un autre pour loger ton âme. Ceci dit, ça change pas ton âge pis ton sexe, crains pas.

Le corps au complet ? Merde ! Dans quoi je m'embarque ! Fudd me désigne une page de son doigt tout craquelé :

— T'as trois choix, en fait...

— Trois ? C'est pas beaucoup...

— *Hey*, bonhomme, c'est pas une crèmerie, ici, on a pas vingt-cinq saveurs !

— Nous saisissons très bien la compréhension, madame Fudd, nous désolons nos excuses.

C'est Gracq qui est intervenu et il me décoche un regard lourd de sens. La sorcière approuve et revient à son grimoire :

— Bon ! Métamorphose première : tu vas avoir une super belle gueule, mais tu vas parler sur le bout de la langue, tu vas avoir la voix de Mathieu Bock-Côté pis ton corps maigrelet va mesurer cinq pieds et deux. Métamorphose seconde : tu vas être pas mal laid de la face, mais tu vas avoir un corps d'enfer pis la voix de Michel Desautels. Métamorphose troisième : t'as une face banale, une voix banale pis un corps banal.

— Banal comme qui ?

— Banal comme banal, cibole ! Quand tu bois de l'eau, c'est pas mauvais, c'est pas bon, c'est juste banal !

Je veux me gratter la tête, mais me souviens qu'elle est couverte d'un sac.

— J'imagine qu'il y a pas de photos...

— T'imagines bien.

Bon, le but est de passer inaperçu, non ?

— OK pour le choix trois.

— Parfait. Le sortilège, à c't'heure...

Elle tourne une page et dépose à nouveau son doigt sur un texte incompréhensible :

— Évidemment, c'est écrit en runes démoniques, mais...

— Comment, on va invoquer un démon ?

— Non, non, crains pas, mais c'est une langue parfois employée en magie, que c'est que tu veux que je te dise, c'est de même. Donc, c'est en runes démoniques, mais je vais te traduire le plus important, OK ? Fait qu'ici, c'est écrit : « Dhr'aj örk'h' birewh, al... », heu... « ... al jlys'dër »...

Elle fronce les yeux, comme si elle trouvait la lecture difficile. Elle poursuit :

— Ça, ça veut dire : « Forces suprêmes blanches et noires, courez à moi ». Heu... ou plutôt : « Venez à moi ». Ouais, c'est plus ça. Ensuite, c'est écrit : « Fdeh'kog ychtew... », heu... « ... yjtow... », non, « ... ychùw... » Crime ! j'ai toujours eu de la misère, moi, avec c'te vieille langue ancestrale là !

Vraiment rassurant d'entendre ça. Vous vous sentiriez en sécurité,

vous, chez un dentiste qui marmonnerait face à un instrument : « Voyons, à quoi ça sert, ça, déjà... » ? Je commence à suer abondamment sous mon sac en papier.

— « ... ychùw gf'woo 'dzarjo... », ce qui veut dire : « Que cette... heu... personne, ou individu... Que cet individu subisse la métamorphose... » Pis là, y a un vide, parce qu'il faut ajouter quelle métamorphose tu choisis. La troisième, c'est ça ?

— C'est ça.

Elle prend un crayon sur le comptoir et, tout en écrivant dans le grimoire, marmonne :

— Donc, troisième en runes démoniques, c'est... heu... « dihg'st »... ou « f'odw » ? Non, c'est « dihg'st »...

— Vous êtes sûre ? Parce que je voudrais pas me retrouver avec la face de Steve Buscemi *et* la voix de Mathieu Bock-Côté...

— Coudon, t'as pas confiance ?

Et elle termine sa bière d'un trait. Je m'humecte les lèvres tandis que Juliette me hurle de crisser mon camp. Elle continue sa lecture, le nez presque collé sur la page de son grimoire.

— « Gdfa'kgür disismz 'orkho'qz dächlüzym », ce qui veut dire : « Et il ne retrouvera son corps d'origine qu'au bout de... » Là, faut ajouter le temps. (Elle écrit à nouveau sur la page.) Vingt-huit jours... Comment on dit ça, donc ? « Kiid'pfr räzar », me semble...

Ostie, j'ai l'impression d'être en train de me faire vendre des cigares cubains dans une boutique de Philadelphie !

— OK ! Ensuite, c'est écrit : « Jasiu'kl ardann', fôssar gif xjü'df jhùwid'sd sal'fkëk jlaghoudi... » heu, non : « chlaghou'di drasta' flur oukäs yz'badoth ». Ce qui veut dire : « Jusqu'à la fin du sortilège, seul le mot du Tout-Puissant pourrait lui redonner son corps originel jusqu'au nouveau jour ».

— Le Tout-Puissant ?

— Ouais : Gradhar, le Grand Esprit des Métamorphoses. Tu fais pas affaire avec lui puisque c'est moi qui prononce l'incantation, mais si Gradhar le voulait, il pourrait dire un mot pour que tu reprennes ton apparence normale, pis ça jusqu'au lendemain.

— Heu... Et est-ce que... Gradhar risque d'intervenir ?

— Ben non, c'est juste une formalité qu'on met dans l'incantation, par respect pour les Esprits, les Dieux ou les Démon. Fais-toi-z-en pas avec ça...

En effet, on va seulement m'*arracher* l'âme pour la mettre dans un autre corps. Pourquoi m'en faire ?

— Bon, ça, c'était la formule préparatoire, ensuite c'est le sortilège proprement dit, avec gestes incantatoires, pis tout le kit, je te fais grâce de ça... Le tout devrait prendre environ dix minutes. Pis il faut que je te prévienne...

Elle se redresse, gratte ses cheveux de porc-épic et me considère avec un regard vaguement narquois.

— Ça risque de faire mal en maudit.

— Co... comment ça ?

— Se faire transvider l'âme d'un corps à l'autre, c'est pas ben ben agréable...

— Mais... mal comme... quand on reçoit un vaccin ?

— Pas vraiment, non.

— Comme quand on se fait opérer pour les hémorroïdes ?

— Non plus.

— Comme quand on écoute CKOI-FM ?

— Disons qu'après ça, la prochaine fois qu'une porte se fermera sur ton doigt, tu vas juste trouver ça drôle.

Je secoue la tête.

— Je... je suis pas sûr...

— Tu peux toujours aller voir un chirurgien esthétique. Mais c'est plus cher pis pas mal plus long.

Je pousse un long soupir résigné. Elle se frappe dans les mains, ouvre une armoire et en sort une autre bière qu'elle décapsule. Gracq démontre de plus en plus d'inquiétude derrière sa barbe qui, même fraîchement taillée, n'en est pas moins hirsute. La sorcière boit une rasade, me prend par les épaules et me déplace lentement sur le côté. Elle trébuche quelque peu, signe que son ivresse empire.

— Tiens... il faut que tu te places juste ici...

Haletant, je me tiens maintenant au centre d'un dessin tracé sur le sol, formé de deux vastes losanges qui se croisent. Fudd se penche sur son grimoire et marmonne pour elle-même :

— Bon... Là, faut pas que je me trompe, parce que j'ai pas le droit de répéter les mots... (Elle lève la tête vers moi une seconde.) Pis toi, silence absolu ! Si tu parles ou tu sors du double losange, tu risques de disparaître dans les limbes à jamais !

Tout à coup, je me souviens d'une discussion que j'ai eue avec Zazz et Valaire, l'année dernière... Aux allusions qu'elles glissaient toutes deux sur l'incompétence de Fudd...

Va-t'en tout de suite ! crie Juliette une ultime fois.

Et, ma foi, je l'aurais peut-être fait, peut-être, oui, car je sens ma jambe droite qui esquisse un mouvement de retraite... Sauf que Fudd, au même moment, dresse une main en l'air, l'index plié, puis, penchée sur son grimoire, clame d'une voix forte, mais de plus en plus amollie par les effets du houblon :

— *Dhr'aj örk'h' birewh, al jlys'dër !... Fdeh'kog ychùw gf'woo... heu... 'dzarjo dihg'st !...*

Ça y est, c'est commencé ! Je renonce à tout mouvement. Mes jambes sont si molles que je voudrais m'appuyer sur quelque chose,

mais il n'y a rien à portée de ma main. J'écarte légèrement les bras de mon corps, comme si je voulais maintenir mon équilibre. Fudd fronçe les sourcils, comme si elle avait de la difficulté à déchiffrer les mots magiques.

— *Gdfa'kgür disismz... heu... 'orkho'qz dächlüzym kiid'pfr räzar !... Jasiu'kl ardann, fössar gif xjü'df jhōwid'st...*

Elle s'arrête un moment pour émettre un sifflement contrarié. Qu'est-ce qu'il y a ? Elle s'est gourée ? Elle a dit une connerie et finalement je vais me transformer en transsexuel roux ? Mais elle poursuit enfin :

— *... sal'fkëk chlaghow'di drasta' flur oukă's yz'badoth...*

Je voudrais me retourner vers Gracq, mais je n'ose pas bouger. En tout cas, jusqu'à maintenant, je ne sens absolument rien. Fudd lève alors ses deux bras, le visage solennel.

— *Güik'los fīrid'hawm jla 'esko'ütt...*

Et l'inconfort commence, comme si mon corps souhaitait partir, mais en laissant tous ses organes internes sur place. Je grimace, mais ne profère aucun son... sauf que la douleur gonfle de plus en plus. De ses bras, Fudd forme lentement un large cercle.

— *... das'toyr klōw' ü'rbu'stāfan sīndhaq...*

Ça tire tellement fort en moi, c'est épouvantable, et en même temps, quelque chose d'autre pousse pour entrer, pas dans mon corps mais dans mon *être*... Criss, c'est trop douloureux, je vais hurler, c'est sûr ! Je ferme les yeux et gémis, la tête tournoyante de souffrance, et je réalise vaguement que je me suis laissé tomber à genoux. Pourtant, je ne sens plus le sol sous moi, j'ai l'impression de flotter dans le vide... ou plutôt dans de l'eau bouillante, car j'ai tellement, tellement mal... J'entends Fudd qui crie avec une force étonnante :

— *... dosin' chtarär'hx... kyzol' chtarär'hx... CHTARÄR'HX !*

Je me sens fendre, fissurer, puis éclater, toutes mes particules s'éparpillent dans la cabane et, cette fois, je ne peux m'empêcher de hurler, convaincu que mon propre cri m'arrache l'épiderme. Voilà, j'aurais dû écouter Juliette, je vais mourir, c'est trop bête ! Je roule dans un maelström de souffrance pendant ce qui me semble un siècle, puis, malgré mes yeux fermés, je sens à nouveau de la consistance autour de moi : je suis à quatre pattes, pris de nausée, gémissant... mais avec la très nette impression que la torture s'atténue, comme si une main invisible remettait tous les morceaux en place dans mon corps.

Fudd ne parle plus. Derrière, j'entends Gracq qui respire nerveusement. Je suis donc vivant et toujours chez Fudd. Aussi bien ouvrir les yeux.

À travers les trous de mon sac humide de sueur, je vois Fudd qui émet un sifflement satisfait, attrape sa bouteille de bière et, juste

avant d'en prendre une gorgée, me lance avec négligence :

— Tu peux te relever, c'est fini, là.

Vraiment ? J'obéis sans hâte, épuisé par le martyre ressenti quelques secondes plus tôt. La première chose qui me frappe est cette impression d'un léger flottement inconfortable, et je finis par comprendre : mes souliers et mon pantalon sont un peu trop grands, les manches de ma chemise un brin trop longues, mais j'ai le ventre quelque peu comprimé. Seule explication : je suis plus petit de quelques centimètres, mais mon bide a gonflé.

D'une main tremblante, je retire le sac de sur ma tête, puis me retourne vers Gracq. Ce dernier, en m'apercevant, écarquille les yeux et pâlit.

— C'est... c'est bien l'identité de toi-même ?

— Évidemment que c'est moi !

C'est ma voix, ça ? Un peu plus aiguë que ma tonalité normale, l'articulation plus claire... Je me tourne vers Fudd, qui hausse une épaule :

— J'peux pas dire si t'es plus beau, je t'ai pas vu avant. Mais y a pas à dire, t'es banal. La face parfaite pour être un figurant dans un film.

— Un miroir, vite !

Fudd ouvre une armoire, fouille un peu.

— En fait, tu ressembles à mon cousin Guirlak. En dix ans, il a incanté le même démon à six reprises, pis le démon le reconnaissait jamais, ça te donne une idée à quel point il... Ah, voilà !

Elle me tend un miroir et je l'élève à ma hauteur. Cette face encadrée de cheveux châains courts et plats, au nez légèrement large, à la bouche ni pincée ni gourmande et aux yeux bruns n'exprimant aucune émotion ou sentiment particulier, bref, ce visage quelconque est le *mien*. Je le touche même du bout des doigts pour m'en assurer, me pince un peu. C'est bien moi. Moi *et* pas moi en même temps. Je suis pris d'un désagréable vertige et je titube jusqu'à une chaise dans laquelle je me laisse choir. Gracq, toujours à l'écart, m'examine avec stupéfaction, n'osant pas s'approcher.

— Incroyable ! Ç'a marché dans son fonctionnement !

D'une main tremblante, je sors mon paquet de cigarettes, tandis que Fudd s'exclame avec fierté :

— Évidemment que ç'a marché ! Vous en doutiez, coudon ? Mais là, oublie pas, toi : dans vingt-huit jours, heure pour heure, ton vrai corps va revenir ! Fait que si tu veux pas créer de panique autour de toi, arrange-toi pour être chez vous tout seul...

J'ai à peine pris une touche de ma cigarette que je m'étouffe, les poumons en feu. Fudd ricane en prenant une gorgée de bière.

— Ah, ben oui, t'as pu les mêmes poumons, oublie pas ça ! T'as un

corps en très bonne santé. Pis ce sera aussi le cas de ton ancien corps quand tu vas le retrouver.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? que je balbutie en tentant de reprendre péniblement mon souffle.

— Je sais pas trop comment expliquer ça... Comme je t'ai dit, ton ancien corps est pas disparu, il est comme « rangé » dans l'antimonde. Pis dans l'antimonde, les corps subissent comme un gros *check up* de médecin... Ou, mieux encore : une sorte de vidange d'huile.

— Hein ? Comment ça ? L'antimonde, c'est un centre de thalassothérapie ou quoi ?

— Hey, je le sais pas, moi ! De la sorcellerie, c'est de la sorcellerie, c'est pas de la logique ! On le sait-tu, dans *Le Seigneur des Anneaux*, pourquoi le bâton de Gandalf fonctionne contre certains monstres pis pas contre d'autres ? Bon !... Quand tu vas récupérer ton corps, ce sera le même, mais tous les morceaux vont être neufs. Fait que si t'avais une maladie quelconque, ben tu l'auras pu ! C'est-y pas génial, ça ?

Je ne trouve rien à dire, impressionné. Si la médecine moderne connaissait ce sort, la plupart des problèmes de santé seraient réglés. Fudd semble lire dans mes pensées et dit :

— Ça doit être pour ça que chaque sorcier peut faire cette incantation-là juste une fois dans toute sa vie : c'est trop puissant. T'es chanceux, hein ?

Si c'est pour retrouver un corps neuf dans un mois, je me dis que ça valait finalement la peine de souffrir un peu... À condition que je sois encore en vie pour le retrouver... Fudd gratte sa tête de porc-épic, embarrassée.

— Mais faut que je vous dise... Heu... Y a eu un petit problème pendant l'incantation...

— Un petit problème ?

Elle revient au grimoire et, en soupirant, pointe une phrase du doigt :

— Tout à l'heure, j'ai lu le passage *Jasiu'kl ardann', fôssar gif xjü'df jhùwid'sd sal'fkèk chlaghow'di drasta' flur oukäs yz'badoth*, qui, comme je vous l'ai expliqué, signifie : « Jusqu'à la fin du sortilège, seul le mot du Tout-Puissant pourrait lui redonner son corps originel jusqu'au prochain jour. » Ben, j'ai mal prononcé un mot. J'ai articulé « *jhôwid'st* » au lieu de « *jhùwid'sd* »... Donc, à la place de dire « Tout-Puissant », j'ai prononcé... autre chose... Ce qui signifie que la seule chose qui pourrait te faire retrouver ton vrai corps jusqu'au jour suivant, c'est finalement pas le mot du Tout-Puissant, mais le mot... que j'ai dit par erreur.

Mon nouveau cœur cesse de battre dans ma nouvelle poitrine.

— C'est quoi, ce mot-là ?

— Je peux pas le dire, sinon tu vas retrouver ton vrai corps. Mais je peux te l'écrire : si tu fais juste le lire mentalement, c'est pas grave. Faut juste pas que tu l'entendes.

Frissonnant d'appréhension, je l'observe écrire un mot dans la marge de son grimoire. Gracq et moi nous penchons pour le découvrir.

Cruciverbiste.

Je relève la tête, déconcerté.

— Dites-moi si je comprends bien : chaque fois que quelqu'un prononcera à voix haute ce mot devant moi, je retrouverai mon corps normal jusqu'à la fin de la journée en cours, c'est ça ?

— C'est ça. Mais dès le jour suivant, tu reprends le corps que t'as là pis le sortilège se poursuit. Pas si pire, hein ?

Je regarde Gracq, qui a une moue perplexe. Je reviens à Fudd, qui prend une gorgée de sa bière, mine de rien. Alors j'explose.

— Criss, comment est-ce qu'une supposée sorcière professionnelle peut faire une ostie d'erreur de morron comme ça ? ! Pis comment un mot comme ça peut exister dans une langue ancestrale ? Les démons faisaient quand même pas des mots croisés dans l'Antiquité !

— Ben, c'est une langue qui évolue, cibole !

— Ce mot-là ressemble même pas à « Tout-Puissant », ciboire !

— En français, non, mais en runes démoniques, *jhôwid'st* pis *jhùwid'sd*, ça commence à être proche en maudit ! Essaie donc de dire ça vite, toi, *jhùwid'sd* ! Envoie, vas-y, tu vas voir !

— Si vous étiez pas à moitié soûle, ç'aurait peut-être été plus facile !

— Ç'a rien à voir ! Je te l'ai dit tantôt que j'avais de la misère avec cette langue-là, c'est mon point faible ! C'est pas l'alcool pantoute ! La preuve, c'est que je suis capable de le dire sans problème, drette là : *jhùwid'sd* ! Hein ? Tu vois ? Tiens, encore : *ihùwib'sd* ! Oups, là, je me suis... *Hey*, c'est drôle, j'ai dit : *parapluie* ! Rien à voir non plus, hein ?

Et elle ricane en portant le goulot à ses lèvres. J'esquisse très sérieusement le geste de lui enfoncer la bière dans la gueule jusqu'au fond de l'intestin grêle lorsque Gracq a la sagesse de retenir mon bras qui, tout nouveau soit-il, est mû par la même impétuosité que mon ancien.

— Écoute, c'est pas si gravement mal ! C'est quoi la chance des probabilités que ce mot-là soit prononcé dans son articulation devant ton individu personnel ? Faut admettre l'aveu qu'on entend pas le son de ce phonème-là tous les jours du quotidien !

Là-dessus, il n'a pas tort. « Cruciverbiste » est un mot que l'on glisse difficilement dans une conversation courante.

— Il a raison, renchérit Fudd. Ç'aurait pu être un mot pas mal plus commun, genre « nourriture » ou « maison » !

— Ou « incompétence », qui doit être pas mal fréquent par ici ! que

je crache. J'ai payé mille cinq cents piastres pour un sortilège qui comporte une erreur !

— Est-ce que t'as envie de porter plainte ?

En prononçant ces mots, elle ne rigole plus du tout et plante son regard jaune dans le mien. Je me rappelle enfin que je suis chez une sorcière. Incompétente peut-être, mais sorcière quand même et donc dangereuse. Le bras de Gracq qui resserre son emprise sur moi me le rappelle aussi. Je déglutis.

— Non. Pas vraiment.

— Aussi ben. Tu voulais une nouvelle gueule, tu l'as, c'est ça le principal ! Pis dans quatre semaines, tu vas retrouver ton corps en pleine santé, aussi flambant neuf qu'à sa naissance ! (Elle regarde vers le cadavre de sa mère, amusée.) Moi, je trouve qu'il s'en tire pas pire, hein, môman ? C'est de valeur qu'on puisse pas faire ce sort-là plus qu'une fois, on se ferait du *cash* avec les malades !

Médusa Fudd fixe toujours le vide de ses yeux morts, imperturbable.

Et pourtant, je n'arrive pas à me débarrasser de cette délirante impression qu'elle connaît ma véritable identité...

Chapitre quatre

C'est quoi, le plan de match?

— Faites ça vite, mes bons messieurs, parce qu'on ferme dans quelques minutes.

Le magasin *Aux trouvailles de Ginette* n'a pas changé depuis l'année dernière, pas plus que sa propriétaire, toujours aussi obèse, toujours arborant ses vêtements colorés à motifs floraux (aujourd'hui, robe jaune à tulipes roses). Quand nous sommes sortis de chez Fudd, tout à l'heure, Gracq a observé que nous avions désormais un urgent besoin d'argent : les quelque neuf cents dollars qui nous restent disparaîtraient assez rapidement, surtout si nous devions louer un appartement. J'ai donc songé à Ginette Sardou. On ne risquait rien à essayer...

Gracq et moi nous approchons de la grosse femme qui fouille dans une boîte à ses pieds et en sort des bibelots en plâtre représentant un pêcheur qui se fait mordre le sexe par un poisson. Tandis qu'elle dispose ces œuvres d'art sur une étagère, j'explique :

— Je suis nouveau en ville, mais j'ai un ami qui a habité ici l'année dernière, Julien Sarkozy...

— Ah, oui, je me souviens. Un homme très correct. Il habite plus dans le bout' ?

— Non, il est retourné à Drummondville pour s'occuper de son fils.

Voilà. Plus de gens croiront que Sarkozy est toujours à Drummondville à jouer au bon papa, mieux ce sera pour moi. Sardou approuve de la tête.

— C'est bien, ça. Je me disais aussi que je l'avais pas vu depuis un bon moment. Allez, couché, Sultan.

Le cocker roux n'a pas changé non plus : toujours en train de grimper sur la première jambe qui se présente. À mes côtés, Gracq, les mains dans le dos, observe avec curiosité les pêcheurs en plâtre. Je jette un œil vers le bout de la rangée où un employé, un quinquagénaire blasé que j'ai déjà croisé ici une ou deux fois, lave le plancher tellement lentement que l'eau dans son seau risque de s'évaporer avant qu'il n'ait terminé. Je reviens à celle qui aurait pu servir de modèle à Michel Tremblay pour sa Grosse Femme et tousote.

— Sarkozy m'a dit que vous meniez un commerce *parallèle*...

— Oui, pis après ?

Elle s'aperçoit que je reluque vers son employé.

— C'est Denis qui vous achale ? Mon Dieu, craignez pas, y est au courant de tout ! Hein, Denis ?

Tout en rinçant sa moppe, Denis marmonne un « hmmm-hmmm » sans lever les yeux. Je me lance donc :

— Sarkozy m'a dit que vous vendiez de la drogue et des armes à feu... Je me suis demandé si... si vous prêtiez aussi de l'argent.

— Ah, sans problème, mon bon monsieur ! clame la grosse femme en plaçant son dixième bibelot sur l'étagère. Pis je prête à tout le monde, moi, pas juste aux riches comme le font les banques ! Prêter à ceux qui ont déjà de l'argent, voulez-vous ben me dire où est la logique là-d'dans ? C'est comme aller au restaurant quand on a pas faim, ah-ah-ah, Sultan, batince, lâche-moi donc, là !

Elle secoue la jambe, ce qui envoie son chien valser plus loin. Elle referme sa boîte en soupirant et se relève en frottant ses mains contre sa robe.

— Pis vous auriez besoin de combien ?

Je consulte mon collègue du regard. Il tient un des bibelots dans ses mains et, fasciné, appuie sur la tête du pêcheur, ce qui fait dresser le poisson au bout du sexe du personnage.

— Simon ?

Il revient à nous, réfléchit un peu, puis propose deux mille dollars. J'approuve. D'ici à ce qu'on trouve du boulot, ça devrait suffire.

— OK, messieurs, attendez-moi ici, je reviens tout de suite.

Elle se met en marche vers la porte qui communique avec sa maison, Sultan sur ses talons. Je lance :

— Et, heu... Je prendrais deux grammes de votre pot, il paraît qu'il est de très bonne qualité.

Sans se retourner, elle me fait signe qu'elle a compris. J'aurais bien demandé un peu de coke, mais Gracq n'aurait sans doute pas été d'accord. D'ailleurs, il me toise d'un regard désapprobateur. Je hausse les épaules puis examine mes bras et mes jambes, comme je ne cesse de le faire depuis mon départ de chez Fudd : s'habituer à un nouveau corps, c'est quand même quelque chose.

— Signez ici, s'il vous plaît.

C'est Denis, l'employé, qui tend vers nous une feuille de papier et un stylo. Il semble autant s'ennuyer qu'un personnage dans un film d'auteur québécois. Je prends la feuille et lis les quelques lignes écrites rapidement à la main :

Nous attestons, soussignés, que nous avons emprunté la somme de deux mille dollars à Ginette Sardou. Nous devons payer des intérêts bimensuels de 25 %, et ce, jusqu'au remboursement total de la somme.

En bas, il y a la date ainsi que des lignes pour écrire nos noms et numéros de téléphone. J'observe un moment la feuille, quelque peu déconcerté. Je ne sais pas comment ce genre de prêts fonctionne normalement, mais ce n'est sans doute pas ainsi.

— 25 % d'intérêt, ça veut dire cinq cents piastres par deux semaines ?

— C'est de même, commente Denis en se grattant une couille.

— L'expression « taux usuraire », ça vous dit quelque chose ?

Il ne relève pas. Je me tourne à nouveau vers Gracq, qui m'adresse une petite moue du genre : « On a-tu vraiment le choix ? » De toute façon, on va se trouver rapidement du boulot. Deux mille dollars, ce n'est quand même pas si difficile à rembourser. Je signe donc le papier, Gracq aussi et, lorsque Denis s'éloigne, sa patronne revient et me tend une liasse de billets, ainsi que le petit sac de *shit*.

— J'ai soustrait le montant du pot. Vous allez voir qu'il est bon : avec Ginette Sardou, c'est de la qualité partout !

Elle me donne tout ça en plein magasin, comme si elle me vendait une simple lampe. Je sais bien qu'il n'y a aucun client avec nous en ce moment, mais tout de même. Je m'empresse de mettre le tout dans mes poches en la remerciant.

— De rien, mes bons messieurs, de rien. Vous avez l'air du bon monde en plus, alors ça me fait plaisir. Sultan, si tu me lâches pas, je te botte le derrière ! Est-ce que Denis vous a fait signer la décharge ?

— Oui.

— Alors je vous attends dans deux semaines, soit pour me rembourser le prêt, soit pour me payer les intérêts. Pis pour bien conclure notre marché...

Elle prend l'un des bibelots en forme de pêcheur et, toute fière, le tend vers nous :

— Un cadeau de la maison !

*

Nous nous sommes installés en trois jours. Je me suis trouvé un minuscule deux pièces et demie au second étage d'un triplex à quatre cents dollars par mois et Gracq a déniché une piaule semblable à environ quinze minutes à pied de chez moi. Malgré le peu d'argent que nous possédions, je trouvais risqué que nous demeurions ensemble : même s'il est parti depuis un an, Gracq est plutôt connu à Saint-Trailouin et on lui aurait sans doute demandé qui était ce « nouveau » qui partageait son appartement. Bref, il fallait attirer l'attention le moins possible. Après avoir expliqué tout cela à mon collègue, je m'attendais à une objection de sa part, mais il a hoché la tête plutôt sèchement.

— C'est en plein l'exactitude de ce que j'allais te proposer en suggestion.

Il persistait donc dans sa froideur à mon égard, histoire de bien me faire comprendre que notre collaboration était désormais uniquement professionnelle. À l'agacement qu'un tel comportement suscitait en moi s'ajoutait maintenant la mélancolie. Qui aurait cru que l'enthousiasme exagéré de Gracq et sa complicité appuyée me manqueraient ?

Au bout de la troisième journée, j'ai décroché une job au *Papyrus*, l'unique librairie de la ville tenue par un vieillard qui, manifestement, n'a pas compris qu'il existe maintenant des programmes informatiques pour faciliter l'inventaire en magasin. D'ailleurs, l'endroit est un fouillis sans nom, où on retrouve des bouquins de Faulkner dans la section « Romans québécois » et des livres de Danielle Steel dans la catégorie « horreur », ce qui, dans ce dernier cas, me paraît un classement plutôt logique. Tous les livres de non-fiction se côtoient, au point que sur la même rangée cohabitent Sigmund Freud et Michel Girouard, Helmut Newton et Albert Einstein, la *Bible* et *Mein Kampf*. Le vieillard me prévient qu'il me paiera comptant, au salaire minimum. Bref, ça ne fera pas trop changement de mes journées à Drummondville.

Gracq, lui, n'a encore rien trouvé. Je lui ai suggéré de retourner au journal *L'Imprimé* : Juvlou le reprendrait sans doute. Surtout qu'il paraissait en pincer pour Simon, mais j'ai préféré conserver cette remarque pour moi. Gracq, par contre, a repoussé cette idée.

— J'ai quitté mon départ de l'endroit de ce lieu, enragé de fureur. J'ai eu tort de me tromper, mais c'est trop tard pour réparer les pots de la marche arrière cassée. *L'Imprimé* doit nourrir l'entretien d'une grande colère vis-à-vis mon égard.

— Peut-être pas. Tu pourrais être surpris.

— Non, c'est une inutilité qui donnerait rien. J'irai pas humilier ma honte devant leur pleine face.

Bref, il refuse par orgueil. Fierté mal placée. Je connais ça... En tout cas, il va devoir se trouver une job, et vite.

C'est très étrange de se promener à nouveau dans les rues de Saint-Trailouin. Encore plus étrange de passer totalement inaperçu : l'année dernière, certaines personnes me saluaient à l'occasion lorsque nous nous croisions. Hier soir, par exemple, je suis sorti au Klondike, où le barman aurait dû m'envoyer un sympathique « Salut, Julien ! ». Mais cette fois, il s'est évidemment contenté de me reluquer brièvement, ne remarquant en moi qu'un nouveau client au *look* quelconque. J'ai bu une bière seul à une table et, avec un pincement au cœur, me suis rappelé que c'est là que j'avais rencontré Lucette Picard. Lucette, la walkyrie de l'orgasme, morte en hurlant d'extase... Et tout en

descendant mon verre, j'observais les clients autour de moi, tous un peu bizarres, comme tout le monde dans cette ville, et pourtant je n'en ressentais aucun malaise. Après tout, j'étais de retour chez moi. Car même si je ne suis demeuré ici qu'une dizaine de mois, j'ai l'impression d'y avoir vécu cinq vies.

Le plus déroutant est évidemment mon nouveau corps. Je me suis acheté des vêtements pas trop chers, mais ça ne règle pas tous les problèmes : au cours des deux premières journées, j'ai dû presque réapprendre à coordonner mes mouvements, ce qui me donnait parfois des allures loufoques. Mes quelques centimètres de moins, ma petite bedaine, mes jambes un peu plus poilues, mes mains un peu plus petites, tout ça, je peux l'accepter, mais mon visage, c'est pas évident. Je n'étais pas une beauté avant, mais j'avais un certain charme. Maintenant, je suis aussi quelconque qu'un vendeur d'assurances. Hier soir, quand je suis sorti, j'ai tenté d'attirer l'attention de deux filles au bar, même pas des beautés, avec quelques sourires entendus. Leurs regards passaient sur moi comme si ma chaise était vide. Misère. Je sens que ma vie sexuelle va subir une diète sévère. D'ailleurs, mon nouveau pénis mesure, en érection, trois centimètres de moins que mon original, ce qui m'a obligé à modifier la position de ma main lors de mes séances de masturbation. Et comme mes mains sont plus petites... Mais, bon, je voulais passer inaperçu, alors c'est le prix à payer. Heureusement, mes poumons se sont rapidement habitués au weed. Pour ce qui est du tabac, je n'ai pas réessayé. Je devrais peut-être en profiter pour rejoindre la secte des ex-fumeurs...

Avant-hier, je sortais de la librairie et j'ai croisé Garganruel, qui rigolait avec un piéton. L'air toujours aussi redoutable malgré ses soixante ans, aussi massif et impressionnant, la gueule arrogante, il m'a suivi du regard deux secondes sans cesser de discuter avec l'autre, un rien intrigué par ce nouvel arrivant dans sa ville, puis s'est totalement désintéressé de moi. Mais pendant ce bref coup d'œil, j'ai ressenti une telle chair de poule qu'on aurait pu râper du fromage sur mes avant-bras.

Et me voilà dans mon nouveau lieu de travail vide de clients, le regard fixé sur les étagères ensevelies sous les livres disparates, lorsque Gracq fait son entrée, perdu dans son trench trop grand. Il s'approche du comptoir en cherchant quelque chose au plafond.

— Y a pas la présence de l'emplacement d'une caméra d'images dans l'endroit de quelque part ?

— Une caméra ici ? Tu veux rire ? Le propriétaire de cette librairie croit encore qu'il y a un pianiste qui accompagne la projection des films en salle.

— Bon. Maintenant qu'on s'est déposés dans l'installation, faudrait passer au niveau du mode attaque. Tu proposes la suggestion de

quoi ?

— Il faut retourner dans la cave de Malphas pour comprendre ce qui s’y passe. Mais depuis qu’on a réussi à y descendre l’an passé, Archlax a sûrement amélioré son système de sécurité. Il faut vérifier ça avant d’essayer quoi que ce soit.

— OK. On va lancer le jet d’un coup de yeux au cégep demain ?

— Moi, je vais y aller. Toi, tu te cherches une job, t’as oublié ?

Il s’assombrit, mais ne réplique pas.

— Simon, si tu acceptais d’aller discuter avec Juvlou, je suis sûr que...

— J’ai dit non en le refusant, Julien, insiste pas la surenchère !

— OK, OK, tant pis pour toi !

On discute encore un peu de notre plan de match pour demain, puis il marche vers la porte. J’hésite une seconde, puis :

— Hé ! On pourrait prendre un verre ensemble, ce soir ! C’est pas comme si on était très occupés, hein ?

Il s’arrête, se tourne vers moi. Son visage impassible m’a déjà fourni la réponse avant qu’il n’articule :

— Non. Je préfère l’option d’être seul dans l’isolement, ce soir.

Je cligne des yeux, puis marmonne d’une voix éteinte :

— Comme tu veux...

Il se remet en marche vers la porte et sort. Je me retrouve seul au milieu de mon capharnaüm de livres. Même si la porte n’a été ouverte que quelques secondes, j’ai l’impression que le froid extérieur en a profité pour se jeter sur moi.

*

La vue du cégep qui apparaît au bout de la rue m’impressionne tant que je ralentis malgré moi. Combien de fois, au cours de la dernière année, suis-je retourné mentalement vers cet établissement maudit ? Combien de fois ai-je virtuellement déambulé dans ses couloirs, jusque dans la cave, jusque dans cette salle remplie d’être difformes ? Et finalement, me voici de retour. Dans deux minutes, je vais entrer dans Malphas totalement incognito.

Je gare ma voiture puis sors de mon véhicule, mallette en main. Le vieil autobus scolaire abandonné gît toujours au centre du terrain vague enneigé, telle une sculpture postmoderne qu’on aurait oublié d’entretenir. Cinq corbeaux sont perchés sur le toit du bâtiment et me suivent de leur regard noir. Je ne peux m’empêcher de leur sourire : vous ne vous attendiez pas au retour de l’enfant prodigue, hein ? Et je ne repartirai pas avant d’avoir tout réglé.

Dans l’atrium, je suis chaviré de revoir l’immense murale avec ses personnages inquiétants qui me saluent de leur regard dingue. En

haut, la mezzanine paraît toujours moins élevée qu'elle ne l'est lorsque nous sommes à l'étage et j'aperçois les habituels nuages par le puits de lumière, même si le ciel était totalement dégagé il y a une minute. Et cette odeur, ces effluves vaguement écœurants évoquant le Paris du dix-huitième siècle... C'est comme retrouver une odeur désagréable, mais nostalgique de son enfance...

C'est l'heure du dîner, il y a donc foule et c'est avec mélancolie que je contemple les étudiants qui vont et viennent, la moitié d'entre eux le nez collé à leur téléphone intelligent. Je perçois des bribes de discussions, dont certaines tournent autour de la grève étudiante qui n'a toujours pas allongé ses bras jusqu'ici, même si une bonne quantité d'élèves arborent le carré rouge. D'ailleurs, une grande pancarte annonce qu'il y aura un vote général vendredi prochain.

Mais mon attendrissement ne doit pas me faire oublier la raison de ma visite et, tout en évoluant lentement, je scrute les environs. Dans l'encadrement de la porte de son cagibi, Fork observe les étudiants d'un œil soupçonneux et simiesque. Il n'a vraiment pas embelli pendant mon absence et je dirais même qu'il s'est physiquement rapproché de ses ancêtres précolombiens.

Rapidement, je déniche ce que je redoutais de trouver : des petits boîtiers blancs accrochés à différents endroits au plafond, toujours dans les coins, affublés d'un voyant rouge. Détecteurs de mouvements. Voilà une nouvelle aussi embêtante qu'un ami végétalien.

J'arrête de marcher. Là, près de l'escalier, juste avant la cafétéria, Archlax junior est penché vers une distributrice d'arachides au chocolat. Par réflexe, j'enclenche un mouvement de retraite, puis me rappelle que je ressemble désormais autant au Sarkozy original qu'Anne-Marie Losique à une intellectuelle. Mon ancien patron se relève, observe les friandises d'un air coupable, les croque enfin voluptueusement... puis se tourne vers moi. Il m'étudie en mâchant, intrigué. Je soutiens son regard. Dieu qu'il est drabe. Lorsqu'il pète seul dans sa maison, il publie sans doute une lettre d'excuses dans le journal. Enfin, il se fraie un chemin dans ma direction. Je m'oblige toujours à ne pas réagir.

— Je ne crois pas que vous travailliez ici, n'est-ce pas ? me demande-t-il.

— Non, en effet. Jasmin Hollande. (Je tends ma main.) Je travaille à la librairie *Le Papyrus*. Je viens tout juste d'arriver dans le coin.

— Ah. Je me disais, aussi. En tant que directeur, je connais tous les visages de cette école. (Il me serre la main et esquisse un sourire aussi chaleureux qu'une visite chez le dentiste.) Rupert Archlax, deuxième du nom.

— Tiens, tiens. Alors vous pourriez m'expliquer pourquoi vous avez accouplé votre sœur avec une trentaine d'étudiants brillants et

que vous gardez les rejets difformes enfermés dans la cave ?

Cut, on recule. Donc, je dis :

— Tiens, tiens ! Est-ce qu'il vous manque un enseignant en Arts et Lettres ? J'ai déjà été prof au cégep, il y a une dizaine d'années, et j'avoue que l'enseignement me manque...

— Vraiment ? Malheureusement, notre département d'Arts et Lettres est complet en ce moment.

Je m'attendais évidemment à cette réponse, mais, bon, ça ne coûte rien d'essayer. Archlax ajoute :

— Vous pouvez tout de même m'apporter votre CV, on ne sait jamais.

— Ah, vous êtes donc le directeur pédagogique...

Archlax démontre l'ombre d'un soupçon d'étonnement.

— En effet... C'est curieux : normalement, il n'y a pas de directeurs pédagogiques dans les cégeps, mais des directeurs des études. Le terme « directeur pédagogique » est une particularité de Malphas... Comment le saviez-vous ?

Trente-quatre hamsters s'activent aussitôt dans ma cervelle.

— Je... j'ai vu le tableau qui présente les membres de la direction, en entrant, et le terme « directeur pédagogique » a attiré mon attention.

— Je vois. Et c'est pour cette raison que vous êtes ici aujourd'hui ? Vous cherchez un emploi ?

— En fait, non. Je trouve que notre librairie manque un peu de dynamisme. Je voudrais amener un vent de fraîcheur dans nos rayons pour mieux répondre aux besoins de notre clientèle. J'ai pensé venir rencontrer les enseignants, qui sont sans doute de grands lecteurs, pour leur soumettre un sondage sur leurs habitudes de lecture.

— Idée intéressante. Il est vrai que le *Papyrus* a besoin de se mettre à jour. Vous voulez que je vous accompagne dans les départements ?

— Non, je vous remercie, je vais me débrouiller. J'en profite pour découvrir votre beau cégep. Les départements sont au second étage, j'imagine ?

— Exactement. Bonne chance avec votre sondage, monsieur Hollande.

Et il s'éloigne après s'être incliné poliment. Merde, alors ! Malgré ma légère gaffe, il n'y a vu que du feu ! Je me sens aussi excité que lorsque j'ai découvert les magazines pornos de mon père. C'est bien le seul souvenir agréable que j'associe à sa personne...

Je marche vers l'ascenseur en retenant mon souffle. À l'intérieur, je constate qu'on a ajouté un petit clavier numérique. Je grimace et appuie sur le bouton « SS ». Comme je m'y attendais, rien ne se produit. En claquant la langue de dépit, j'appuie sur le chiffre 2 et l'ascension débute dans un bruit de ferraille mal huilée. Aussi bien

distribuer mon sondage aux enseignants de français : ça me donnera une bonne raison pour revenir au cégep dans quelques jours. Et puis, impossible de venir ici sans aller jeter un coup d'œil à mon ancien lieu de travail... En haut, je traverse le couloir aux murs vert maladif, puis, après avoir pris une bonne respiration, pénètre dans le département.

Il n'y a aucun enseignant dans la salle proprement dite. Mon ancien bureau est couvert de feuilles de papier et je me rappelle qu'il appartient maintenant à Davidas. Léguer mon territoire à une telle amibe, quelle disgrâce ! Je remarque aussi, au plafond, la présence de détecteurs de mouvements. J'entends plusieurs voix provenir du local-dîneur, dont l'une reconnaissable entre toutes :

— Criss ! Pour une fois que les jeunes s'engagent dans une cause sociale pis qu'ils se préoccupent d'autres choses que de leur câliss de nombril ou de celui des filles, on va pas leur chier dessus, calvaire !

Le cœur battant à tout rompre, je me dirige vers les voix. Sur mon chemin, un classeur s'ouvre tout seul près du sol et je m'y cogne la jambe. Je jure silencieusement en me massant le tibia : il y a tout de même des trucs dont je m'ennuyais moins. Je claudique jusqu'au local-dîneur.

À l'intérieur, au bout de la table, Valaire est debout, ce qui la rend à peine plus grande que ses collègues pourtant assis : Mortafer et Zazz d'un côté, Poichaux et Acosta de l'autre. Je les fixe en silence, étranglé par l'émotion, comme un type qui revoit, à quarante ans, la première fille qu'il a baisée (quoique si cela m'arrivait personnellement, c'est plutôt la honte qui m'envahirait, car il s'agissait de la blonde de mon meilleur pote). Mais eux n'ont pas constaté ma présence et Valaire, toujours aussi échevelée, poursuit avec hargne :

— Fait que moi, j'espère vraiment qu'ils vont enfin voter pour la grève ici aussi ! Ça m'arrive pas souvent, mais là, ostie, je voudrais ben qu'on fasse comme la majorité !

— Mais la grève, c'est pas vraiment le meilleur moyen ! proteste Acosta en faisant danser sa main droite devant lui. Pourquoi les étudiants organisent pas un immense *bed in* à travers la province ? Chaque ville jouerait à la guitare *Give peace a chance* et crierait un mot différent de la ballade pour que la chanson devienne une immense mosaïque à travers tout le Québec... À Montréal, ils crieraient : « *All* », à Chicoutimi « *we* », à Sherbrooke « *are* », à Trois-Rivières « *saying* », à Sept-Îles...

— Rassure-moi, Malvor : tu n'as jamais été un leader syndical, n'est-ce pas ? coupe doucement Mortafer en remuant son café.

Un son apocalyptique, fusion du cri de la hyène avec le barrissement de l'éléphant castré, le tout enrobé du feulement de freins de voiture usés à la corde, explose dans la pièce et je reconnais avec ravissement le rire de Zazz. C'est à ce moment que Poichaux

m'aperçoit :

— Monsieur ?... On peut vous aider ?

Toutes les têtes se tournent vers moi. Si personne ne me reconnaît, j'ai moi-même de la difficulté à reconnaître mon ancienne coordonnatrice. Ses cheveux normalement noirs, longs et plats sont maintenant presque aussi frisés qu'une afro des années 70, avec des mèches rouges, et son visage est si maquillé qu'il pourrait servir de palette pour un peintre. L'année dernière, j'avais bien remarqué chez elle un réel changement depuis la mort de son mari et, disons-le, depuis que nous avons couché ensemble : entre autres, elle avait pris de l'assurance, n'avait plus peur de défendre son opinion... Sauf que ce que j'ai devant moi n'est pas une évolution mais une révolution. Et, on le sait, toute révolution ne mène pas nécessairement à un résultat positif.

Je me racle la gorge.

— Bonjour. Je m'appelle Jasmin Hollande, je suis nouveau à Saint-Trailouin et je travaille à la librairie *Le Papyrus*.

— Vraiment ? sourit Mortafer. Vous devez être ce qu'il y a de plus récent dans cet établissement...

Zazz émet à nouveau son hullement radioactif en crachotant des morceaux de sa salade. Je ne peux m'empêcher de sourire et Mortafer fronce alors légèrement les sourcils, sans que je sache trop pourquoi. Puis, je leur présente mon pseudo-projet de sondage en sortant une quinzaine de questionnaires de ma serviette. Zazz et Acosta paraissent charmés par l'idée.

— Laissez-nous vos questionnaires et repassez dans quelques jours, propose Poichaux en tendant la main. Je garantis pas que tous les profs vont le remplir, par contre. Ils sont libres de faire ce qu'ils veulent. Faut être capable de dire non quand quelque chose nous tente pas, n'est-ce pas ?

— Heu... Oui, évidemment... Merci bien.

Je demeure sur place, promenant stupidement ma mallette d'une main à l'autre, incapable de partir. Mes anciens collègues me considèrent avec perplexité, puis Valaire, toujours aussi diplomate, marmonne :

— T'attends quoi, Hollande ? Qu'on t'appelle un taxi ?

— Non, non, c'est juste que... J'ai enseigné la littérature dans un cégep, et... Ces murs me rappellent des souvenirs, c'est tout.

— C'est vrai ? s'intéresse Zazz. Vous enseigniez où ?

— À Drum... Laval.

— Drumlaval ? C'est dans quel coin ?

— Je voulais dire : Laval. En tout cas, il a l'air bien, ce cégep... L'ambiance est bonne ? Tout va bien, ici ?

Merde ! Je ne suis vraiment pas subtil ! D'ailleurs, Poichaux fronce

ses sourcils épilés, ce qui fait presque dégouliner sa couche de mascara épaisse de trois centimètres. Mortafer, lui, m'étudie avec attention.

— C'est une place vraiment géniale ! s'exclame Zazz avec un enthousiasme forcé. On fait vraiment la plus belle job du monde !

Pauvre Zoé, qui continue à « jouer »... J'effectue un geste désolé de la main :

— Excusez-moi, je me rends compte que je vous embête pendant votre dîner... Bon, je reviendrai dans quelques jours chercher les sondages. Merci et bonne journée !

Et je sors du local-dîneur, pour m'arrêter presque aussitôt : Rachel entre dans le département au même moment. Mon Dieu, je crois qu'elle a embelli ! Non, en fait, ce n'est pas ça : c'est qu'aucun souvenir ne peut lui rendre justice, aussi brûlant et intense soit-il. Habillée d'une de ses nombreuses robes moulantes très vintage, elle réussit l'exploit d'être distinguée et hypersexy à la fois. Sa chevelure de feu, peut-être légèrement plus longue que l'année dernière, dévale sur ses épaules avec un abandon que tous les mâles seraient prêts à lui offrir. Deux étudiants la suivent, la langue pendante, les yeux exorbités de désir, les bras encombrés de livres et de papiers. L'enseignante leur désigne son bureau sans même les regarder.

— Vous pouvez mettre ça là. Merci, les garçons.

Ils déposent leur fardeau sur le bureau.

— Pas de problème, madame Red...

— Toujours à votre service...

Et ils quittent le département, leur imaginaire sexuel à jamais bouleversé. Rachel marche jusqu'au portemanteau, m'offrant ainsi la vue de son cul qui, porté par une autre, pourrait être considéré comme légèrement expansif, mais qui, sous sa gouverne, devient le plus prometteur des terrains de jeu. Rachel le fantasme. Rachel l'allumeuse. Rachel l'incarnation du désir. Rachel qui ferait ramper Adam et redresserait le Serpent.

Mais aussi Rachel la menteuse, qui a prétendu que son père a travaillé ici et qu'il est maintenant mort, ce qui est faux : ses parents sont vivants et lui écrivent des lettres. Rachel l'ambiguë, qui refuse de me dire pourquoi elle est venue travailler dans ce trou perdu. Rachel la secrète, qui se tape un mec dont j'ignore l'identité (d'ailleurs, le voit-elle encore ?). Et surtout, surtout, Rachel le sosie de Freyja, cette déesse qu'invoquait Archlax senior et Paméla Pancourt lors de leurs récréations sexuelles... Rachel dont j'ignore toujours si elle est une aide potentielle ou une ennemie... Mais peu importe : si je pouvais l'avoir pour une nuit complète, je serais prêt à ne plus baiser d'autres femmes pendant trois ans. Cinq si elle accepte que je lui vienne dans la face.

Par contre, je remarque un certain ombrage sur ses traits, comme

si quelque chose la préoccupait. Manteau sur le dos, elle revient à son bureau et me voit enfin. Elle glisse sur moi le plus indifférent des regards, ce qui a le même effet que si elle me poignardait les couilles. Elle ramasse son sac et daigne me lancer nonchalamment :

— Bonjour. Je peux vous aider ?

— J'aimerais bien, mais ce que je souhaite n'entre sans doute pas dans votre description de tâche.

Elle esquisse un sourire blasé et se met en marche vers la porte.

— Vous devriez renoncer à ce genre d'humour. Vous n'avez pas les moyens de l'entretenir.

— Je travaille au *Papyrus* et j'ai l'intention de répondre aux besoins des lecteurs.

— Beau projet.

— Je veux aussi développer une section musique, surtout française. Des chanteurs ou chanteuses qui ont marqué leur époque...

Elle traverse la porte et disparaît au moment où j'envoie une ultime bouteille à la mer :

— Claude François, par exemple.

Pendant trois secondes, le cadre de porte demeure vide, puis ma MILF préférée revient sur ses pas. Elle me regarde enfin réellement, ce qui me permet de constater que ma nouvelle verge fraîchement acquise est tout à fait fonctionnelle.

— Pourquoi avez-vous mentionné ce chanteur ?

— Je sais pas. Vous semblez avoir assez de classe et de goût pour apprécier un chanteur si talentueux.

Je ne peux pas croire que je prononce de telles inepties : associer Claude François avec le bon goût est aussi hérétique que d'assister à un spectacle de Miley Cyrus à la Maison symphonique de Montréal. Rachel ébauche un très léger sourire :

— Eh bien, si vous développez une section musique au *Papyrus*, j'y passerai peut-être, monsieur... monsieur ?

— Hollande. Jasmin Hollande.

Elle hoche la tête, puis repart sans un mot.

Merde ! Mon érection refuse de disparaître ! Je m'empresse de quitter le département, m'engouffre dans les toilettes les plus proches et en ressorts au bout de deux minutes, l'esprit tranquille.

En bas, j'effectue un petit détour, parcours les couloirs et m'arrête devant la classe 1814. Elle est toujours condamnée, fenêtre bouchée, porte verrouillée. Ce local dans lequel nous tenions notre club de lecture, où les participants devenaient comme « possédés » par l'extrait qu'ils lisaient à haute voix... Possession qui était instantanée quand il s'agissait de Voltaire ou Sade...

Local situé juste au-dessus de la cage de Justine Archlax, dans la cave...

Je me remets en marche et entre dans une classe vide quelconque pour vérifier un truc. C'est ce que je craignais : il y a aussi des détecteurs de mouvement dans les classes ! Je retourne dans le couloir, découragé, et tandis que je traverse l'atrium vers la sortie, j'aperçois Rachel et Archlax junior qui discutent. En fait, Rachel semble insister et Archlax se défendre mollement. Manifestement, Archlax résiste toujours à la belle et je me demande bien comment il y arrive.

Et Rachel ? Que veut-elle donc tant savoir pour persister à ce point ?

Immobile parmi les étudiants, je remarque que Fork me dévisage avec l'air d'un rabbin apercevant des punks dans sa synagogue. Du calme, ma chouette, je m'en vais. Près de la sortie, je croise un kiosque rempli d'exemplaires de *La Voie de Malphas* et en happe un au passage.

*

— C'est encore davantage pire dans sa dégradation qu'il y a douze mois de l'an passé !

Gracq crache ces mots en secouant la tête avec désespoir, l'exemplaire de *La Voie de Malphas* entre les mains. Il est vingt heures, nous sommes assis à la table bancale de sa cuisine. Si mon logement s'apparente à celui d'un junkie, le sien ressemble à une piquerie. D'ailleurs, pour bien m'agencer au décor, je me suis allumé un joint. Je prends une *taf* et lui fais signe de la main, agacé.

— T'as compris ce que j'ai dit ?

— C'est-à-dire quoi en exactitude ?

— Arrête de lire et écoute-moi : ils ont maintenant un système d'alarme qui détecte les mouvements. Et ils ont mis ces détecteurs partout dans le cégep, dans tous les locaux ! Ils ne prennent vraiment plus aucun risque ! On oublie donc l'idée de se cacher dans un local le jour et de sortir la nuit : on déclencherait l'alarme en deux minutes.

Il soupire en déposant le journal sur la table.

— On va devoir falloir descendre en ascension vers la cave durant le plein jour...

— Pas possible non plus : ils ont installé un petit clavier numérique et pour faire descendre l'ascenseur, il faut maintenant entrer un code.

Gracq jure entre ses dents.

— Alors, on fait la fabrication de quoi ?

— J'essaie de voir si ton pouvoir d'éliminer quelqu'un pourrait nous...

— Je t'ai déjà dit de manière ultérieure qu'il était dehors de question que j'utilise l'usage de ce pouvoir !

Je lève une main conciliante, tire une touche de mon joint et le tends à Gracq, qui refuse avec dédain et prend une gorgée de son café. Je lisse mes cheveux, peu habitué à leur texture différente. J'espérais quoi, au juste, en revenant à Saint-Trailouin ? Que j'allais descendre dans la cave et tout régler ? Ai-je vraiment cru que ce serait si simple ? Nous demeurons de longues minutes silencieux, face à face à ne rien faire, comme si nous répétions une scène d'un film de Bruno Dumont. Le *shit* commence à faire effet et je me sens planer. Je relève la tête :

— Et toi, t'as trouvé une job ?

Un peu honteux, il secoue la tête. Excédé, je me lève :

— Moi, je sors prendre une bière, c'est trop déprimant ici. Viens donc avec moi !

— Non.

— Envoie donc !

— J'ai dit la prononciation : non !

Je m'appuie des deux mains sur la table :

— L'an passé, si on était si efficaces, c'est pas juste parce qu'on était bons chacun de notre bord, c'est parce qu'on formait une équipe. Parce qu'on était complices.

Je me penche vers lui et ajoute :

— Tu nous trouves-tu ben efficaces, en ce moment ?

Il ne dit rien, le regard bas, mais je le vois serrer les mâchoires, comme s'il hésitait, comme si certaines paroles étaient sur le point de franchir ses lèvres, mais n'osaient pas. J'écrase rageusement mon joint dans le cendrier.

— Va chier !

Et je sors en m'assurant de bien claquer la porte.

*

J'entre au Vitriol où je compte à peine cinq clients, qui ne font pas du tout attention à moi, perdus au fond de leur verre (sauf un, aux cheveux longs, qui parle avec beaucoup de sérieux à un ourson en peluche assis sur la table). Lorsque j'aperçois Mortafer à sa place habituelle, je ne songe même pas à sortir. Au contraire, je crois qu'inconsciemment j'espérais le trouver là. Je marche donc vers le bar en jouant l'innocent puis mime l'étonnement :

— Ah, tiens, mais... Vous êtes un des profs d'Arts et Lettres que j'ai rencontrés cet après-midi, non ?

Je ne suis pas sûr que ce soit très prudent, mais il faut croire que le *weed* me rend téméraire. Mortafer hoche poliment la tête.

— Vous avez une mémoire phénoménale, monsieur Hollande. Dans une ville aussi cosmopolite que Saint-Trailouin, cet atout vous sera

d'un grand secours.

Je ricane. Je m'ennuyais de l'ironie de Rémi... mais je me souviens qu'à la fin je lui reprochais son cynisme vain qui servait d'excuse à son inertie. Je m'approche de la table.

— Je peux me joindre à vous ? Pour ma première sortie dans ce bar, ce serait bien de pouvoir parler avec quelqu'un.

Il m'invite de la main et je m'assois donc.

— Je me souviens pas de votre nom.

— Je ne vous l'ai pas dit. Rémi. Rémi Mortafer.

— En tout cas, votre petit groupe de cet après-midi m'a paru sympathique.

— Vous êtes bien indulgent. Certains nous auraient surtout trouvés un peu bizarres.

— Bah, ça m'en prend plus.

— Manifestement. Vous n'avez eu aucune réaction en entendant le rire de ma collègue Zoé Zazz, sauf un léger sourire. Normalement, ce son suscite surtout l'effroi lorsqu'on l'encaisse pour la première fois.

Malgré mon cerveau embrumé, je réfléchis à toute vitesse.

— Oui, elle avait effectivement un rire... unique. Mais si vous aviez connu mon ex-belle-mère, vous comprendriez que je suis immunisé.

Mortafer a un ricanement poli, puis porte son verre de vin à ses lèvres.

— Qu'est-ce qui vous amène dans un endroit aussi inusité que Saint-Trailouin ?

— J'ai arrêté d'enseigner pour écrire et, en ce moment, j'ai un projet de bouquin qui traiterait de différentes villes québécoises où se sont déroulés des événements très violents. Et j'ai lu dans le journal, l'an dernier, qu'il y avait eu un massacre collectif dans un local de Malphas qui servait de club de lecture, je crois...

Mortafer me considère d'un regard perçant. À ce moment, la serveuse s'approche et, découragé, je reconnais Sally, la jeune neurasthénique si lente que même son ombre est en avance sur ses mouvements.

— Je vous sers quoi ?

Je me lève aussitôt en annonçant :

— Non, ça va. Si je veux boire un verre ce soir, je suis mieux d'aller me servir directement au bar.

Mortafer paraît étonné tandis que je marche vers le comptoir, où je commande un gin tonic au barman qui, heureusement, est plus dégourdi que la serveuse. Lorsque je reviens m'asseoir, mon compagnon affiche un air intrigué.

— Comment vous avez su ?

— Su quoi ?

— Que Sally était lente. Vous avez dit tout à l'heure que c'était votre première visite dans ce bar.

Merde, alors ! Va falloir que je me surveille mieux que ça ! Je regarde autour de moi, comme si un client allait brandir une pancarte sur laquelle serait inscrite la bonne réponse à fournir. Le gars aux cheveux longs tente péniblement de faire boire son ourson en peluche de plus en plus détrempé. Je finis par répondre en feignant l'amusement :

— Je sais pas... Elle avait pas l'air très dégourdi. Je me suis pas trompé, on dirait...

— Non, en effet.

Je veux changer de sujet.

— Donc, il y a eu un massacre dans le cégep, l'an passé... J'ai entendu dire que c'était pas la première fois que Malphas était témoin de drames étranges. Par exemple, au cours des derniers mois, est-ce qu'il s'est passé quelque chose qui sort de l'ordinaire ?

Je parle beaucoup trop, je manque totalement de prudence et de subtilité, mais on dirait que je suis trop gelé pour me contrôler. Pour une très rare fois depuis que je le connais, je devine Mortafer quelque peu dérouté. Je me demande comment faire marche arrière lorsque son regard se dirige vers la porte d'entrée, où apparaît un mastodonte au crâne rasé, vêtu d'un long manteau de cuir : Garganruel. Mon ex-collègue le désigne du menton.

— Justement, si vous voulez des renseignements sur les trucs bizarres qui se déroulent à Saint-Trailouin, notre capitaine de police est l'homme parfait pour répondre à vos questions.

Dans ma bouche, le gin tonic se transforme en vinaigre. Si le flic découvre qu'un nouveau venu s'intéresse de près à ce qui se passe dans le coin, il me surveillera. Peut-être même en avisera-t-il les Archlax...

— Heu... Non, Rémi, je vous remercie, mais je veux pas l'ennuyer avec ça.

— Mais pas du tout ! Vous écrivez un livre sur le sujet, il sera ravi de vous rendre service.

Merde de merde de câlce de merde ! Pourquoi ai-je autant jacassé, aussi ? Pourquoi me suis-je assis avec Mortafer ? Pourquoi ai-je fumé un joint avant de sortir ? Je jette un œil à Garganruel qui s'approche, mais qui est intercepté par un client qui lui serre la main en lui parlant de Dieu sait quoi. Je me penche vers l'enseignant et lui agrippe le bras. Mon visage doit être aussi angoissé que si on annonçait le retour de Mario Dumont en politique.

— Rémi, dites pas au capitaine que je m'intéresse à ce qui se passe à Saint-Trailouin... Dites-lui rien de tout ça, oubliez même que je vous en ai parlé, d'accord ? J'ai... j'ai voulu me rendre intéressant et... Pas

un mot à Garganruel, s'il vous plaît !

— Vous connaissez son nom ?

Je suis aussi bouche bée qu'un participant d'*Occupation double* à qui l'on demande ce qu'il pense de la situation économique en Grèce. Au même moment, la voix tonitruante et suffisante du policier explose à mes côtés.

— Hey ! Rémi ! Toujours fidèle au poste, hein ? Le jour où tu viendras plus ici, le bar va faire faillite, c'est sûr !

Les deux hommes se donnent la main, puis Garganruel me jauge avec curiosité.

— Jingo, je te présente un nouveau venu à Saint-Trailouin : Jasmin Hollande. Il travaille au *Papyrus*.

Le capitaine me broie la main et s'assoit, goguenard.

— Un libraire ? Ça doit être épuisant, une journée de travail, hein ? Aussi épuisant qu'une journée de prof !

Et il éclate de rire en donnant un coup de coude à Mortafer. Ce dernier ajoute :

— Jasmin cherche la tranquillité. Je lui ai dit qu'il était bien tombé puisque...

Il se tourne vers moi.

— ... il ne se passe jamais rien, ici.

Je soupire intérieurement de soulagement et le remercie du regard. Le capitaine approuve :

— Ouais ! À part l'envolée quotidienne des canards en arrière de chez le bonhomme Letarte, ça bouge pas fort dans le bout' ! On va ben avoir un nouveau festival dans deux semaines, mais à part ça...

Mais je ne l'écoute plus, trop pressé de partir : je termine mon verre d'un trait et me lève en bredouillant que je dois rentrer. Tout en prenant une gorgée de vin, Mortafer hausse un sourcil, amusé par ma soudaine précipitation. Garganruel me pulvérise à nouveau la main.

— Ouais, quand on travaille fort comme un libraire, faut pas se coucher trop tard, hein ?

Il aboie de rire, j'émets un « ah-ah » insignifiant en enfilant mon manteau, puis marche vers la sortie, croisant la table du client aux cheveux longs qui, maintenant, embrasse son ourson à pleine bouche. Derrière moi, j'entends la voix tapageuse du capitaine qui raconte une blague idiote à son compagnon...

... mais je sens surtout le regard de Mortafer vrillé dans mon dos.

TRENTE-SEPT HEURES PLUS TARD

— Je vous donne une dizaine de minutes pour bien lire « Le Vampire » à la page 59, et après on en discutera ensemble.

Sans enthousiasme, la vingtaine de jeunes piochent en silence sur le poème de Baudelaire. Quelques-uns en profitent pour explorer la lune, mais Rémi n'en a cure. Il y a longtemps que l'inertie intellectuelle de ses étudiants ne l'offusque plus. Depuis quelques semaines, par contre, plusieurs ont le fameux carré rouge épinglé sur leurs vêtements. Malphas finira-t-il par suivre le mouvement général ? Rémi en doute. Les étudiants de Saint-Trailouin sont trop mous, trop individualistes, trop indifférents à l'éducation pour s'impliquer dans un mouvement social. De toute façon, qu'ils se mettent en grève ou non, l'inutilité de leurs actions sera un spectacle amusant. Rémi a un sourire sans joie. S'il enseignait encore ici, Julien lui répéterait sans doute que son cynisme n'est qu'une excuse pour justifier son propre abandon.

Tandis que ses élèves lisent, Rémi soupire intérieurement, debout devant la classe. Ce n'est pas la première fois qu'il ressasse ces mots durs que lui a jetés Sarkozy en plein visage l'an dernier. Mots qui, malgré l'ironie dans laquelle il tente de les enrober depuis, l'obsèdent plus qu'il ne le souhaiterait. Il s'ennuie de Julien, il doit bien l'admettre. Sa présence lui manque parce qu'il représentait quelque chose que Rémi a abandonné depuis longtemps : l'action. Et pourtant, Sarkozy était parti. Pourquoi donc ? Pourquoi avait-il interrompu son enquête sur le cégep ?

Rémi s'humecte les lèvres. Il anticipe avec impatience sa soirée, il s'imagine s'asseoir à sa table habituelle au Vitriol avec son vin de mauvaise qualité... Il se retrouve là-bas de plus en plus souvent depuis quelques mois. Il sent bien que Monique désapprouve et qu'elle s'en inquiète, même si elle n'émet aucun commentaire à cet effet. De toute façon, même s'ils se parlent tous les deux, ils ne se disent plus rien depuis bon nombre d'années... Oui, il a hâte à ce soir, hâte d'être entouré de cette faune minable, d'écouter les blagues arriérées de Garganrue... Hâte de s'enfoncer dans son cynisme rassurant. Peut-être que ce nouveau venu sera là, ce Hollande... Un type déroutant qui semble cacher des choses...

— Ça veut dire quoi, perfide ?

C'est Élodie, dans la première rangée, qui a posé cette question.

— C'est à toi de le découvrir, Élodie.

— Donnez-moi un indice, au moins.

— D'accord... Disons que ce mot s'applique très bien au gouvernement Charest dans sa manière de traiter les étudiants.

Élodie réfléchit une seconde.

— Perfide veut dire trou de cul ?

— Pas tout à fait. Finis de lire, on en reparle dans deux minutes.

Elle replonge dans le poème. Elle aussi affiche fièrement un carré rouge, épinglé sur son sein gauche. Sein d'une rondeur parfaite, d'ailleurs. Surtout dans ce t-shirt moulant, qu'on voudrait lui arracher...

Rémi fronce les sourcils et se frotte les paupières avec inquiétude. Depuis sa sortie de sa désintoxication sexuelle de l'année passée, il lui arrive d'avoir quelques pensées lubriques envers les adolescentes, mais rien de grave, rien d'aussi incoercible que sa masturbation publique de l'hiver dernier. Il se contrôle sans problème. Mais depuis deux ou trois semaines, les pulsions reviennent avec plus de force, plus fréquemment. Une nuit sur deux, il rêve de fornication sauvage avec plusieurs de ses élèves. Mardi dernier, il s'est même pointé au bar L'ami ne deux faire, lieu privilégié des jeunes : la vue de toutes ces filles nubiles l'a presque rendu fou. Et depuis une dizaine de jours, en plein cours, la machine à fantasmes s'actionne chaque fois que son regard glisse sur les courbes un peu trop affichées de ses étudiantes. Comme en ce moment, tandis que ses yeux s'attardent sur la poitrine d'Élodie et que son imagination s'emballe...

Il se secoue intérieurement. Court-il vers une rechute ? Il toussote puis ouvre son propre exemplaire des Fleurs du mal.

— Bien. Nous allons analyser ce poème ensemble. Il est clair qu'il fait partie de ceux inspirés par Jeanne Duval, la muse vénale de Baudelaire. Comme je vous l'ai déjà dit, elle représentait pour le poète toute l'attraction sexuelle qui l'habitait, souvent malgré lui : chaque fois qu'il voyait Duval, il avait envie de la baiser d'aplomb.

Quelques regards se lèvent, quelques ricanements fusent. Rémi bat des paupières : vient-il vraiment de prononcer ces mots ? Il pointe un doigt tremblant sur la première strophe.

— Il est écrit : « Toi qui, comme un coup de couteau / Dans mon cœur plaintif es entrée ». Comment on peut interpréter ça ?

— Jeanne Duval est une meurtrière ? propose une certaine Anne-Sophie, l'air endormi.

— Ben non, c'est une image ! rétorque un gars. Baudelaire souffre tellement de désir qu'il s'imagine être poignardé.

— En effet, approuve Rémi. Mais Baudelaire fait aussi de la projection. En fait, il s'imagine lui-même en couteau qui entre dans le cœur de Duval, ou, de manière plus concrète, en pénis qui pénètre la chatte de cette allumeuse...

On le dévisage avec étonnement. Anne-Sophie, perplexe, demande :

— Alors, c'est Baudelaire qui est un meurtrier ?

Rémi commence à suer. Surtout qu'il éprouve de plus en plus de difficulté à détourner son regard des seins d'Élodie et qu'il imagine avec précision son propre membre entre ces deux globes douillets et enveloppants... Il revient au texte, la vue et la voix embrouillées.

— Plus loin, il est écrit : « Infâme à qui je suis lié / Comme le forçat à la chaîne / Comme au jeu le joueur têtu / Comme à la bouteille

l'ivrogne / Comme aux vermines la charogne / Maudite, maudite sois-tu ! » Qu'est-ce que ça signifie ?

— Qu'il a tué une charogne ? s'entête Anne-Sophie.

— Qu'il est dépendant, explique Rémi en détachant un bouton de sa chemise soudain trop serrée au cou. Il est dépendant de cette femme, il peut pas s'empêcher d'avoir envie de la sauter, et c'est pour cette raison qu'il la maudit, elle, la salope qui l'excite avec son cul et ses gros nichons, exactement comme toi, Élodie, qui te pavanés avec ton corps ferme de jeune fille, qui joues les saintes-nitouches mais qui sais très bien, au fond, que tout le monde rêve de te fourrer ! Hein, ma cochonne ? C'est ça que tu veux, hein ? Que je te défonce la plotte ! ? Que je te...

Tout à coup, la moitié des élèves, dont Élodie, pousse des clameurs d'effroi en se levant d'un bond tandis que d'autres éclatent de rire, certains en prenant des photos avec leurs cellulaires. Alors Rémi réalise avec horreur que son pantalon et son caleçon sont baissés ! Il ne se rappelle pas du tout s'être déculotté, mais le résultat est là : il est nu de la taille aux chevilles et son sexe se dresse sans équivoque. Bon Dieu, pas encore ! L'enseignant, d'abord éperdu de honte et d'incompréhension, sent un raz-de-marée de rage le submerger et, les poings fermés, hurle en balançant son livre contre le mur :

— Sortez ! Sortez tous, immédiatement !

Dans un brouhaha terrible, amalgame d'épouvante et de franche rigolade, tous les élèves se ruent vers la porte, Élodie la première, les yeux écarquillés de terreur, tandis qu'Anne-Sophie, tout en suivant le groupe, demande désespérément :

— Mais qui a tué qui, finalement ?

Seul dans le local, Rémi s'assoit sur son bureau sans remonter son pantalon et, tandis que sa verge ramollit tristement entre ses cuisses, il couvre ses yeux de sa main étroite en étouffant un sanglot.

Ça y est. C'est revenu. Et pas question qu'il retourne en désintox, ce serait inutile : il guérira pour quelques mois, mais ça reviendra. Il en sera toujours ainsi. Inutile de lutter.

Il sait donc ce qu'il lui reste à faire.

Chapitre cinq

Maudit bon timing

Ça fait deux jours qu'on fait du surplace. On réfléchit à la recherche d'une solution, mais on se retrouve aussi bredouilles que si on avait cherché une émission américaine traduite en français sans la voix de Bernard Fortin. Et puis, Simon persiste à agir avec moi comme un Parisien avec un touriste. Comment croit-il que nous arriverons à reformer la bonne équipe d'antan dans une telle ambiance ? De plus, il ne trouve toujours pas de travail et moi, je gagne une cinquantaine de dollars par jour. Notre pécule baisse à vue d'œil et à ce rythme, je devrai retourner à Drummondville dans dix jours.

En désespoir de cause, je retourne au cégep, sous prétexte de récupérer le sondage. Je trouverai peut-être une idée sur place. Vous ai-je précisé que je suis désespéré ?

Dès que j'entre à Malphas, je remarque un grand brouhaha dans la cafétéria, même si ce n'est pas encore tout à fait l'heure du dîner. Pas loin d'une centaine d'étudiants sont regroupés et palabrent avec autant d'animation que des banlieusards discutant de leur gazon. Je suppose que le sujet doit être encore la grève étudiante, sauf que ça ne ressemble pas à un débat. De plus, ils ont plutôt l'air amusé, sauf quelques-uns qui semblent franchement dégoûtés. Certains se montrent des photos sur leurs cellulaires. Je m'approche de la troupe, en espérant saisir quelques bribes, lorsqu'un son animal parvient jusqu'à moi :

— Heillvlà !

Je me retourne et aperçois Fork, qui meut sa masse imposante dans ma direction. Il répète son cri de primate et, cette fois, je crois décoder : « Heille, vous là ! » Il se plante devant moi et grommelle :

— Fâ deu' foué k'v'nez 'citte c'te s'mène. V'lez kouâ, koudon ?

Le ministère de l'Éducation devrait engager cet homme et l'exhiber dans toutes les écoles du Québec afin de démontrer aux jeunes ce qu'ils risquent de devenir s'ils s'entêtent à passer douze heures sur vingt-quatre devant un écran. Je souris au gardien, qui paraît surpris : il découvre sans doute qu'une bouche peut s'étirer de cette façon.

— Je m'appelle Jasmin Hollande, je suis libraire. Je suis venu porter un sondage aux enseignants l'autre jour et je reviens le chercher aujourd'hui.

Fork a une lippe dubitative, ce qui provoque un léger écoulement de salive entre ses lèvres. C'est dégoûtant, rien de moins.

— Pâ courant dsa !

Traduction : « Mais on ne m'a pas informé de la chose, mon brave. »

— Votre patron, monsieur Archlax, est au courant.

Des centaines de plis déforment le front de Fork, qui assimile cette information, l'analyse, la soupèse et tente d'en tirer une conclusion. Le pauvre aura besoin de deux aspirines après un tel exercice et songera sans doute à prendre congé demain. Finalement, il me fait signe :

— V'nez a'ec moé.

Je le suis jusqu'à son cagibi dans lequel nous entrons. Il prend son téléphone, compose un numéro et porte le combiné à son oreille aussi poilue que le sexe d'une pornstar des années 70 en pointant le doigt vers moi :

— B'gez pâ, là !

Inquiète-toi pas, ma chouette, je suis docile comme un Québécois. J'examine avec curiosité le cagibi : cartables, clés, accessoires divers de conciergerie, une revue cachée derrière un petit classeur qui révèle juste assez de sa couverture pour ne laisser aucun doute sur sa spécialité, une boîte à lunch si sale qu'elle doit aussi servir de toilette chimique...

— B'jour, m'sieu' Arch'ax... Cé Fork... Ya in gâ 'citté qui traveuille din u' libraire, 'asmin 'llande, pis...

Tandis qu'il poursuit sa laborieuse explication, mon regard tombe sur deux écrans sous la petite table de travail : sur l'un, on peut voir un couloir en béton qui mène à un ascenseur, et sur l'autre le même passage qui conduit à une grande porte de métal familière.

Le couloir de la cave ! Mais mon découragement est tout de suite interrompu par le gardien qui raccroche.

— M'sieu Arch'ax veu v'voir d'son buro...

Ah, bon ? Aurait-il découvert quelque chose ? Je songe un moment à ne pas y aller, mais cela attirerait les soupçons sur moi. Je remercie Fork et tourne les talons. En sortant du cagibi, je passe près du groupe de la cafétéria et, cette fois, je saisis quelques mots, comme « bandé », « à poil » et « vieux cochon »... Que s'est-il donc encore passé dans cette école de dingues ?

Tandis que je traverse le couloir administratif, je ne peux empêcher une certaine inquiétude de ramper le long de mes jambes, telles les mains d'une maîtresse maladroite qui confond préliminaires et niaisage. Je suis accueilli par la secrétaire, dont la vue me confirme que son surnom de « baleine » lui sied tout aussi bien que l'année dernière.

— Monsieur Hollande ? Monsieur Archlax vous attend.

Je me racle la gorge, tente de me convaincre que je n'ai pas à angosser et vais ouvrir la porte.

DP (tiens, ça faisait longtemps que je ne l'avais pas surnommé ainsi), derrière son bureau, consulte des papiers d'un air embêté.

— Ah, monsieur Hollande ! Asseyez-vous ! Je suis vraiment content de vous voir !

J'imagine que je peux prendre ce pli de la commissure droite de ses lèvres comme une preuve de ce contentement. Je m'exécute tandis qu'Archlax dépose les papiers sur son buvard.

— Vous m'avez dit l'autre jour que vous avez déjà enseigné en arts et lettres, c'est exact ?

— Heu... Oui, il y a une dizaine d'années... À Laval...

— Pourquoi avez-vous arrêté ?

Je ne dis mot pendant quelques secondes, déséquilibré par ces questions directes et inattendues. Prenant mon silence pour de l'embarras, Archlax effectue un grand geste de la main comme s'il repoussait un ennemi invisible.

— N'ayez pas peur de dire la vérité, monsieur Hollande. À peu près tous les enseignants qui travaillent ici ont une grande tache noire dans leur dossier, vous le saurez bien assez vite si vous vous joignez à notre équipe.

— Si je... me joins à votre équipe ?

— L'autre jour, vous avez admis vous ennuyer de votre ancien travail. Voulez-vous vous joindre à notre grande famille, monsieur Hollande ?

J'en suis muet d'étonnement, sans voix, le sifflet coupé, la gueule à terre.

— L'un de vos enseignants est malade ?

— Si on veut, oui. Il souffrait d'une... dépendance problématique, l'an dernier, qu'il avait réussi à maîtriser. Mais il est victime d'une rechute et lui-même, tout à l'heure, est venu me présenter sa démission.

Parle-t-il de Mortafer et de sa dépendance sexuelle aux jeunes filles ?

— Et je... devrais passer une entrevue ?

En soupirant, Archlax lève deux feuilles devant lui et les examine simultanément.

— Normalement, je devrais convoquer en entrevue les deux candidats dont j'ai les CV sous les yeux, mais ils vivent loin d'ici, ce sera compliqué et long... Alors pour une fois que j'ai un candidat sur place, je ne vois pas pourquoi je n'en profiterais pas. Si ça vous intéresse, bien sûr. Vous commenceriez dès demain.

— Je... Certainement, avec joie !

— Excellent. Et maintenant, dites-moi, pourquoi donc avez-vous

arrêté d'enseigner ?

Les mains croisées sur son bureau, aussi monolithique qu'Éric Lapointe, il attend ma réponse. Même s'il est prêt à entendre le pire, j'opte pour la prudence :

— Je voulais tenter l'écriture à temps plein et... ç'a pas fonctionné.

Un léger plissement dubitatif rétrécit son regard.

— Bon. Nous verrons ça quand vous m'apporterez votre CV ainsi que tous les documents nécessaires pour que nous puissions ouvrir votre dossier. En attendant... (il sort deux feuilles de papier d'un tiroir) je dois vous faire passer un examen : une analyse d'un texte littéraire. Il me faut tout de même m'assurer que vous avez les compétences requises.

Il me tend les feuilles avec un crayon, puis se lève.

— Je vais annoncer à monsieur Bouthot, notre DG, que nous avons déjà un remplaçant. Vous pouvez rédiger votre analyse ici, vous serez tranquille.

— Heu... très bien.

Et il sort. Seul, je regarde autour de moi, m'attendant à tout moment à ce qu'une caméra cachée se révèle et qu'on m'annonce que tout ça n'est qu'une blague. Mais il n'y a pas de caméra. Par contre, j'avise un autre détecteur de mouvements au plafond. Bordel ! En ont-ils aussi installé dans les fours de la cafétéria ?

Me voici donc seul dans le bureau d'Archlax.

En vitesse, j'étire le bras et fouille dans l'agenda du directeur pédagogique. Je note sur un bout de papier les prochaines dates qui portent l'inscription « Tour de garde ». Je sens soudain un regard sur moi, comme lorsque, marié, je me masturbais sur Internet et que j'avais toujours l'impression que Laura m'espionnait (ce qui s'était avéré deux ou trois fois). Je lève la tête. À la fenêtre qui donne sur l'extérieur, de l'autre côté de la vitre, un corbeau est perché et me considère de ses yeux d'ébène. Je lui lance un regard assassin, puis termine rapidement de noter les dates. Après quoi, je remets l'agenda à sa place et prends connaissance du texte que je dois analyser. Il s'agit d'un poème de Ronsard que je connais par cœur. Rédiger cette analyse sera aussi facile que de composer une chanson de Simple Plan. Je me mets donc à écrire, en tentant de changer légèrement ma calligraphie, au cas très improbable où Archlax reconnaîtrait la main de Sarkozy.

Je termine l'analyse en une demi-heure puis vais au bureau de Bouthot, où je retrouve Archlax en pleine discussion avec le directeur général qui présente son dernier scrapbook avec un enthousiasme enfantin.

— Et au cours des prochains jours, je vais préparer un scrapbook spécial sur le thème du festival qui approche à grands pas ! Bonne

idée, hein ?

Alors que je me demande de quel festival il est question, Archlax récupère ma copie et en profite pour me présenter Bouthot. Ce dernier me serre la main, plein d'entrain.

— Enchanté, monsieur Norvège !

— Hollande, monsieur.

— Hollande, pardon. Mais j'étais pas loin !

— À un peu plus de mille kilomètres, tout de même.

Bouthot rigole.

— Alors, vous serez notre nouvel enseignant en sciences ?

— En arts et lettres, monsieur.

— Oui, évidemment. Bienvenue dans notre belle famille.

— À condition que je sois engagé.

Et en prononçant ces mots, je tourne la tête vers Archlax qui, pendant ce temps, parcourt des yeux mon analyse. Sans lever la tête, il article :

— Je vois clairement, en lisant ce texte, que vous possédez les compétences requises...

Et pour la seconde fois en deux ans, je suis engagé à Malphas.

*

Aujourd'hui, Poichaux a les cheveux blonds en chignon, s'est maquillée avec parcimonie, mais est affublée d'une robe longue ultra-moulante. Se métamorphose-t-elle comme ça chaque jour ? Elle me guide jusqu'au bureau de Mortafer, où elle me présente le plan de cours, les notes, la liste des étudiants et tout le bazar. Elle me demande si j'ai besoin qu'elle me rafraîchisse la mémoire sur le cours 102 et je l'assure que non. Elle n'insiste pas et quitte le département. Zazz s'approche, souriante.

— C'est drôle que tu sois engagé quelques jours après qu'on s'est rencontrés ! On peut se tutoyer, hein ? Tu vas voir, on est une belle gang ! L'enseignement, hein, c'est le plus beau métier du monde ! Moi, on m'offrirait autre chose que je dirais non ! On a une couple de bars pas pire aussi, en ville, je t'en reparlerai si tu veux. Bon, c'est pas comme les clubs des grandes villes, mais c'est pas grave, on a du fun pareil !

Elle est gentille et affable, comme toujours, mais je la sens préoccupée et je crois comprendre pourquoi.

— Le départ de ton collègue, ce Rémi Mortafer... Ça doit vous secouer toute la gang, non ?

Le sourire de Zazz se pince, même ses yeux s'emplissent de larmes. Elle est si maigre que si elle se met à pleurer, elle va être détrempée en moins de dix secondes. Je demande :

— On m'a dit qu'il a eu une rechute... Une rechute de quoi, au juste ?

— Une crise qu'il a eue l'année dernière et qui est revenue aujourd'hui... Pauvre Rémi...

Davidas s'approche et sa vue me rappelle tout à coup le ver de terre gelé que j'ai trouvé derrière la toilette, ce matin, et qui m'a tant dégoûté.

— Moi aussi, j'ai eu une psychose, l'année dernière, mais je prends des médicaments et maintenant, je n'ai plus de problèmes. Rémi aussi aurait dû prendre des médicaments. Il faut juste suivre le traitement du médecin, c'est pas compliqué. Les gens ont tendance à oublier ça.

Zazz lève au plafond un regard excédé. Davidas, en se donnant de l'importance, désigne le bureau de Mortafer.

— Tu vas donner le cours 102, c'est ça ? Je peux t'aider, si tu veux, la littérature du dix-neuvième siècle est ma préférée. Je me lasse jamais de lire Rousseau, Molière et Dali...

— Manifestement, tes médicaments peuvent quand même pas faire de miracles...

Zazz éclate de son rire épique, puis tout à coup m'observe avec étonnement. Elle réalise que mon commentaire suggère que je connais déjà l'incompétence légendaire de Davidas. Je me traite intérieurement d'idiot : il va falloir que je mette un frein à ma propension naturelle au sarcasme... Au moins, Davidas, fidèle à lui-même, n'y voit que du feu, car il me demande candidement de quel genre de miracles je parle.

Je me sens aussi excité à l'idée d'enseigner à nouveau que d'avoir désormais une position privilégiée pour la suite de mon enquête. Gracq ne tiendra plus en place quand il va l'apprendre. Je décide même de l'appeler maintenant et vais m'isoler dans le local-dîneur. Mais lorsque j'apprends à mon complice la bonne nouvelle, il se contente d'articuler à l'autre bout de la ligne :

— C'est correctement bien. Maintenant que tu as la pose d'un pied dans la place de l'endroit, ça devrait aider la facilité des choses.

Toujours ce ton froid et distant. Bourru, je lui dis d'être chez moi à dix-neuf heures pour qu'on discute de la suite des choses et je raccroche violemment (bon, je sais qu'on ne peut plus raccrocher violemment avec un cellulaire, mais j'aime l'image). Appuyé contre la table, je réfléchis à un moyen pour changer l'attitude de Gracq. Et tout à coup, une ampoule électrique apparaît au-dessus de ma tête et me frappe sur la tempe (on dirait bien que je suis très vintage dans mes images, ces temps-ci). Je me branche sur Internet, trouve le numéro de téléphone de *L'Imprimé* et demande à parler au rédacteur en chef. Au bout de quelques secondes, une voix grave se présente :

— Mario Juvlou à l'appareil, rédacteur en chef du journal

L'Imprimé, hebdomadaire modeste dans son tirage mais ambitieux dans sa mission, celle de propager la vérité, d'occire le mensonge et, si possible, de trouver un imprimeur moins onéreux.

Avec une telle présentation, pas étonnant que Gracq et lui aient développé des atomes crochus.

— Monsieur Juvlou, vous me connaissez pas, mais si vous venez me rejoindre au café Le Modeste à dix-sept heures, j'aurai pour vous des révélations qui auront l'effet d'une bombe dans votre journal.

— Des révélations à quel sujet ?

— Vous verrez à dix-sept heures.

Et je coupe. Puis, je rappelle Gracq.

— Simon, finalement, je voudrais qu'on se voie plus tôt. On se rencontre au café Le Modeste à dix-sept heures cinq, OK ?

Il grommelle que c'est d'accord et il clôt la conversation. Connaissant la ponctualité malade de Gracq, je ne doute pas une seconde qu'il sera là-bas à la minute près. Et moi, bien sûr, il n'est pas question que je m'y rende.

Amusé par mon propre piège, je retourne à mon bureau.

*

En partant vers dix-sept heures trente, je m'arrête au Vitriol et, sans entrer, regarde par la vitre de la porte. Mortafer n'y est pas. Il doit être chez lui, en train d'apprendre à sa femme ce qui s'est passé. Que cet athlète du cynisme ait donné sa démission plutôt que de prendre congé démontre qu'il doit être totalement anéanti.

Un peu passé dix-neuf heures, alors que je suis en train de lire un roman de Franck Thilliez, écrivain que j'ai déjà rencontré dans un Salon du livre il y a quelques années (désolé pour le *name dropping* ; ça doit être parce que je viens d'écouter Monique Giroux à la radio), la porte de mon appartement s'ouvre et Gracq entre, son trench couvert de fine neige. Il me considère avec un visage que je pourrais qualifier de multi-émotif : la perplexité côtoie la surprise, toutes deux prises en étau entre le doute et la joie.

— Rappelle-moi de te montrer comment frapper à une porte, Simon. Tu vas voir, c'est pas compliqué.

Il prend le temps d'enlever son manteau puis vient s'asseoir devant moi. Il dépose entre ses pieds un sac en papier brun et plante son regard dans le mien.

— T'as pas présenté un bout de nez à la rencontre de notre rendez-vous au Modeste.

— Ton sens de l'observation me sidérera toujours.

— Mais il y avait la présence physique de quelqu'un différent de toi : Mario Juvlou.

— Tiens donc.

Gracq explique que le rédacteur en chef était enchanté de le revoir et qu'il lui a demandé des éclaircissements sur son départ précipité ; Simon a inventé une histoire pas trop loin de la vérité en expliquant que son père était mourant. Juvlou a offert ses sympathies, s'est dit vraiment heureux de son retour...

— ... pis il m'a posé la question si je ressentais l'envie du goût de revenir m'implanter les pénates dans l'équipe journalistique de *L'Imprimé*.

— Et qu'est-ce que t'as répondu ?

Gracq s'humecte les lèvres.

— Je lui ai narré ma honte d'avoir quitté mon départ en précipitation radicale l'année dernière pis qu'à cause de la raison de ça, je méritais pas le privilège qu'on m'accorde une seconde deuxième chance...

— Simon, criss...

— ... mais il a tellement insisté ses acharnements que j'ai fini la conclusion en accédant à l'acceptation.

Je souris, rassuré.

— C'est génial, vieux. T'as bien fait.

Il conserve le silence un moment, son visage toujours tourmenté par mille émotions. Il frotte doucement sa barbe.

— Mario m'a dit l'explication qu'un individu inconnu dans son incognito lui avait donné la proposition d'une rencontre mutuelle dans ce café. Mais le quidam concerné s'est jamais pointé le rendez-vous.

Je souris toujours. Gracq hoche la tête et cette fois, parmi toutes les émotions qui se battent sur son visage, une sorte de gratitude gênée absorbe peu à peu les autres. Dans un souffle tremblotant, le nouveau journaliste balbutie :

— Merci...

Bon, il va se mettre à chialer si on ne change pas de sujet. Je dépose donc mes deux mains sur mes cuisses et relève le torse :

— Bon ! Tu veux que je te raconte ma journée ?

Aussitôt, une métamorphose s'opère : Gracq se frappe dans les mains et les frotte l'une contre l'autre, il avance les fesses jusqu'au bord du fauteuil, comme un chef de gouvernement sur le point de confier des secrets d'État, ses yeux s'illuminent d'excitation et un large sourire complice écarte les poils de sa barbe broussailleuse. Avec émotion, j'assiste à la réapparition de l'ancien et du vrai Simon Gracq.

— Et comment oui ! T'as été repris en engagement à Malphas, c'est génialement super !

— Oui, exact. Et en plus, j'ai...

— Attends le moment d'une seconde !

Il plonge les mains dans le sac brun et en sort deux bières. Il les

décapsule, m'en tend une et nous trinquons. Nous avalons une bonne rasade, puis il se penche à nouveau vers moi :

— OK, camarade ! J'écoute ton attention de toutes mes ouïes !

*

Pendant notre longue discussion, nous buvons notre bière ainsi que les trois autres que j'avais au frigo. Tout d'abord, je précise que mon embauche ne règle pas automatiquement nos problèmes d'argent : pour que je puisse être payé, le cégep a besoin de mon numéro de compte bancaire ainsi que de mon numéro d'assurance sociale. Comment fournir ces documents sans révéler ma véritable identité ? Je dois donc songer à un moyen de régler ce problème. Je lui explique ensuite que j'ai noté les dates des prochains tours de garde d'Archlax, mais que j'ai aussi découvert qu'on avait installé deux caméras dans le couloir de la cave. Donc même si nous trouvions le code de l'ascenseur pour nous permettre de descendre, nous serions filmés une fois en bas. Mais Gracq rappelle que nous avons maintenant les dates des prochains tours de garde d'Archlax. Nous savons que ces tours sont en fait des nuits au cours desquelles les habitants de la cave peuvent circuler dans le cégep, sous la supervision du directeur pédagogique. Le système d'alarme bénéficie vraisemblablement de deux options : détecter les ouvertures des portes d'entrée ainsi que les mouvements intérieurs (pour les nuits habituelles) ou détecter uniquement les ouvertures des portes d'entrée (pour les nuits des tours de garde). Nous pourrions donc profiter d'un de ces tours de garde pour observer discrètement les mutants et ainsi apprendre ce qu'ils fabriquent durant ces escapades nocturnes. Cette idée me paraît des plus risquées : espionner les mutants sans nous faire prendre ? Nous sommes peut-être très enthousiastes, Gracq et moi, mais nous sommes loin de partager le même ADN que James Bond.

— T'as la possession d'une autre solution alternative ?

Je garde le silence, roule ma bière entre mes paumes.

— Bon, OK, mettons qu'on suit ton idée. Le problème, c'est qu'on peut pas rester cachés dans un local après la fermeture du cégep, comme la dernière fois, parce qu'entre le départ de Fork et l'arrivée d'Archlax pour son tour de garde, les détecteurs de mouvements seront actionnés pis, criss ! y en a partout ! On pourra même pas se gratter sans déclencher l'alarme. Ce qu'il faut, c'est entrer dans le cégep *après* qu'Archlax aura commencé son tour de garde.

— Excellente trouvaille d'idée !

— Sauf que même si les détecteurs de mouvements sont pas en fonction, le système d'alarme, lui, le sera : l'année dernière, Archlax l'activait même lorsqu'il se trouvait sur place. Donc, ça nous prend

tout de même le code du système.

Gracq réfléchit, puis me toise d'un air entendu :

— Comment de quelle manière tu avais découvert l'identité du code d'entrée de la porte métallique du sous-sol de la cave, il y a un an jadis ?

Je crois comprendre où il veut en venir et je le considère avec le même scepticisme que si j'entendais le gouvernement annoncer un investissement majeur en éducation. Mais quand Simon prend cet air d'acteur qui auditionne pour le prochain film de Martin Scorsese, c'est qu'il est sérieux. Je me lève donc.

— Je vais chercher d'autres bières au dépanneur. Je pense qu'on va encore jaser une couple d'heures...

*

Cette nuit, pour la première fois depuis très longtemps, je rêve au corbeau. Je me tiens dans une classe vide de Malphas, totalement silencieuse, emplie d'un éclairage vaguement rougeâtre, et le volatile est perché sur l'une des tables devant moi. Sa voix plane dans la pièce, forte et rauque.

— Tu as réussi à revenir. Et même à redevenir enseignant. Je suis impressionné.

— Oui, je suis de retour, et cette fois, je repartirai pas tant que ce sera pas fini ! Parce que ça va se terminer, je te le garantis !

— Oh ! Il n'y a pas de doute là-dessus... mais la question est de savoir pour *qui* ça va se terminer.

Je n'aime pas cette réponse frondeuse. Comme s'il avait lu dans mes pensées, il ajoute, l'œil brillant :

— Tu penses vraiment que j'ai quelque chose à redouter de cette fin ?

À ce moment, une rumeur assourdie parvient à mes oreilles de l'extérieur. Je me dirige vers l'une des fenêtres. Dehors, tout est écarlate, comme si la vitre était recouverte d'un filtre rouge. En bas devant le cégep, une foule, principalement des étudiants, scande des slogans en brandissant les poings vers la rue, d'où une autre bande approche en émettant une série de menaces indistinctes. Un conflit entre les deux groupes paraît inévitable et je remarque que des centaines de corbeaux volent en rond au-dessus d'eux, dans le ciel sanglant. Un désagréable gargouillement me bouffe le ventre tandis que je contemple la scène à travers la fenêtre qui forme une sorte de carré.

Un immense carré rouge.

Dans mon dos, le corbeau croasse un hideux ricanement et, malgré les vociférations extérieures de plus en plus envahissantes, je l'entends

articuler :

— Tu n'as pas idée avec quelle impatience je l'attends...

Partie 2 : Un plan risqué

Chapitre six

Va falloir lui faire confiance

N'ayons pas peur des mots : je suis bouleversé. Je ne croyais plus me retrouver devant une classe un jour, alors imaginez. Et même si c'est à Malphas, face à des jeunes qui sont aux étudiants ce que la musique rap est au féminisme, je ne peux m'empêcher d'éprouver le même sentiment proustien que ressent le républicain chez un armurier. J'en oublie presque la véritable raison pour laquelle je suis revenu à Saint-Trailouin. J'observe donc avec affection ces deux dizaines d'adolescents qui me dévisagent avec un ennui teinté d'une vague curiosité. Seule différence avec les classes de l'année dernière : la moitié des étudiants arborent un carré rouge. Je me dis que je devrais bien m'en épingler un aussi, tiens.

— Bon, comme vous l'avez sans doute compris, c'est moi qui vais remplacer monsieur Mortafer. Je m'appelle Jasmin Hollande. Comme le pays.

Aucun rire devant cette blague idiote générée uniquement par mon enthousiasme inhabituel qui me rend quelque peu puéril. Un gars lance :

— C'est dans quel continent, ça, le Jasmin ?

— Bien. Sortez votre exemplaire des *Fleurs du mal*, on va reprendre où vous étiez rendus.

Tandis que les élèves s'exécutent avec l'ardeur d'un futur père se rendant à des cours prénataux, je fouille dans ma serviette. Merde, j'ai oublié mon exemplaire chez moi. Je me dis que j'irai en chercher une copie à la bibliothèque pendant la pause lorsqu'une voix féminine éclate derrière moi :

— Pourquoi on fait ça ?

Je me retourne. L'étudiante qui a lancé cette question provocatrice est assise au fond de la classe. Elle a les cheveux bruns coupés au-dessus des oreilles et, à vue de nez, je dirais que le shampoing qu'elle utilise devrait se recycler dans l'huile végétale. Elle a les yeux durs et surmontés d'épais sourcils, un nez large et une bouche aussi sensuelle qu'une souffleuse à neige. Même si elle est assise, je devine un corps qui lui assurerait sans doute une place dans l'équipe de lutte olympique. Bref, si je me laissais influencer par les stéréotypes éculés, j'aurais tendance à croire que cette fille est lesbienne, mais comme je

suis quelqu'un de sensé et de réaliste, je suis convaincu qu'elle l'est.

— Pourquoi on fait ça ? répète-t-elle d'une voix qui, pour ceux qui en auraient douté encore, confirme que l'individu est bien de sexe féminin.

L'année dernière, ce genre d'intervention incongrue m'agaçait, me lassait même. Mais toujours animé par l'allégresse de mon retour, je demande :

— Peux-tu préciser ta pensée, mademoiselle... mademoiselle ?

— Maraskounta !

Est-ce son prénom ou son cri de guerre ? Elle poursuit :

— Pourquoi on continue de venir au cégep ? Les deux tiers des étudiants du Québec sont en grève ! Pis nous autres, les clowns, on continue ? Criss qu'on a pas de couilles !

— C'est ben la seule affaire masculine que t'as pas ! remarque un étudiant en rigolant.

— Ta gueule, Maraskounta ! lance une fille. (*Ah ! c'est finalement son nom !*) Si on fait la grève, va falloir qu'on reprenne les mêmes cours plates l'an prochain, c'est pas mieux !

— Anyway, il va y avoir un vote général demain !

— Ça va être le troisième en cinq semaines ! J'espère que demain on va se réveiller !

— Moi, je suis contre la grève parce que je veux pas être un enfant gâté paresseux qui refuse de faire sa part, comme le dit si bien André Pratte dans ses chroniques fort judicieuses et pas du tout teintées par son parti pris libéral.

— Moi, je suis pour la grève, parce que, criss ! ç'a pas d'allure, hein ? Franchement, le gouvernement, là, woooohhh les moteurs ! Ostie, y a ben des maudites limites à être... à se faire... tsé ?

Je lève une main.

— Bon, prenez cinq minutes pour discuter de ça entre vous pendant que je vais chercher un livre.

Et tandis qu'un débat aussi mouvementé que cacophonique éclate dans la classe, je mets le cap sur la bibliothèque. Une fois sur place, je me dirige vers le comptoir où une jeune femme me tourne le dos.

— Excusez-moi, je voudrais vous emprunter un livre uniquement pour la durée de mon cours...

La femme se retourne et... Jolie jeune Noire, les cheveux séparés en deux lulus enfantines, le sourire éclatant, le regard intelligent...

— Nadine ! que je m'exclame malgré moi, sans réfléchir.

Nadine Limon, évidemment, s'étonne.

— On se connaît, monsieur ?

— Hein ? Heu... Non, pas du tout, pourquoi ?

— Vous venez de dire mon nom...

— Ton nom ? Oh, mais pas du tout, c'était... c'est le titre du livre

que je viens chercher : *Nadine*.

— Eh ben ! Drôle de hasard.

— Ben oui, n'est-ce pas, ah, ah, ah, drôle de hasard, ah-ah-ah-ah, c'est drôle à mourir, ah-ah-ahahahahah-arghhghhghl...

— Quel auteur ?

— Ah ben oui, l'auteur, heu, Émile Zo...louf.

— Vous voulez dire Zola ?

— Non, non, Zolouf, c'est un pasticheur de Zola, assez amusant d'ailleurs, je veux comparer Zola et Zolouf dans mon cours pour constater que que que... alors, tu l'as ?

Elle pianote sur son clavier et, bien sûr, ne trouve aucun Zolouf.

— Vous êtes sûr que c'est son nom ? J'en ai jamais entendu parler...

— C'est pas grave, c'est pas grave. J'ai aussi besoin d'un autre livre, *Les Fleurs du mal*.

— Ahhhh ! Un chef-d'œuvre ! Suivez-moi, je vais vous montrer.

Tandis que nous marchons dans la salle à peu près déserte, ma schtroumpchette black me demande :

— Vous enseignez ici ? Je vous ai jamais vu...

— Oui, je commence aujourd'hui.

— Alors je vais vous donner une information utile : tous les bouquins écrits après 1980 sont rangés dans cette pièce spéciale appelée « livres contemporains ».

Et elle me désigne une porte ouverte, là-bas sur notre gauche, qui laisse voir une immense pièce emplies d'étagères de livres. L'année dernière, je n'avais pas remarqué cette particularité.

— Ah, bon ? Pourquoi les classer à part ?

— Aucune idée. C'est un règlement qui vient de la direction. Je vous avoue que je trouve ça totalement arbitraire.

— Merci du tuyau. Mais toi, tu... as l'air bien jeune pour être bibliothécaire...

— J'ai terminé mon DEC en Arts et Lettres en décembre.

— Ici, à Malphas ?

— Oui. Pis comme l'ancienne bibliothécaire a pris sa retraite, on m'a engagée. J'ai de la chance, hein ?

Comment ça, Nadine ? Toi et ton amoureux, Marco Richtar, vous m'aviez pourtant affirmé que vous changeriez de cégep cette année, que vous méritiez mieux que cet asile d'aliénés... Et tu as terminé ton DEC à Malphas ? Pourquoi ? Marco est parti sans toi ? Qu'est-ce qu'une fille brillante comme toi fait encore *ici*, Nadine ?

— Et tu... heu... T'as pas eu envie de déménager pour poursuivre tes études à l'université ?

Nadine s'engage dans une rangée et je remarque le nuage qui traverse furtivement son visage.

— Plus tard, peut-être...

Elle s'arrête puis choisit un livre qu'elle me tend en souriant : le nuage s'est déjà volatilisé, mais il a laissé quelques traînées de brume derrière lui.

— Voilà. Si vous me le rapportez à la fin du cours, c'est pas nécessaire que je l'enregistre.

Je prends le bouquin en la remerciant, mais ne m'éloigne pas. Je voudrais tant en savoir plus sur ce qui lui est arrivé. Bêtement, je demande :

— Et, heu... T'aimes ça, travailler dans une bibliothèque ?

Elle hausse une épaule.

— Disons qu'en attendant de trouver mieux... Moi, j'adore les livres, donc je suis pas malheureuse. Mais cette bibliothèque a de graves lacunes.

— Ah, bon ?

Limon s'anime : quand elle parle de livres, elle devient aussi excitée qu'un gai dans un karaoké.

— Oui, par exemple, y a aucune œuvre de Sade ou de Voltaire. Dans un cégep, c'est assez spécial, vous pensez pas ?

Encore ces deux auteurs...

— Oui, c'est effectivement spécial...

— Pis y a pas vraiment de bouquins scientifiques sur la génétique, ni sur les épidémies.

Sacrée Nadine ! Elle travaille ici depuis à peine trois mois et déjà elle connaît sa bibliothèque à fond. Par ailleurs, cette information m'étonne quelque peu. Il y a tout de même des cours de sciences à Malphas, non ? L'air découragé, ma schtroumpchette ajoute :

— Côté romans de science-fiction, y a aussi de grandes lacunes. Il manque des classiques de Barjavel, Baxter, Miller jr, Vonarburg, Ballard, Dick, Merle, Matheson...

Seigneur ! Combien de livres cette fille a-t-elle lus ? Curieux, je demande :

— Pourquoi, à ton avis ?

— Je sais pas. Pis tous ces livres manquants ont un point en commun : ils traitent d'un monde postapocalyptique. Même *La Route* de McCarthy, on l'a pas !

Je ne dis rien, perplexe. J'essaie de trouver un lien entre ces informations et ce qui se passe dans la cave de Malphas... mais je n'y arrive pas vraiment. Un hasard ? Limon émet un ricanement et se gratte le cou.

— Excusez-moi... Quand je commence à parler de livres...

— Je te comprends, je suis pareil.

Elle penche la tête sur le côté, les yeux plissés.

— C'est drôle... Vous me rappelez un prof que j'ai eu, l'an passé,

qui travaille plus ici... Pas physiquement mais dans l'attitude... C'était un très bon prof, en plus...

À la fois flatté et sur le qui-vive, je bredouille que je dois retourner dans ma classe.

*

Peu après dîner, je travaille à mon bureau en jetant de temps à autre des coups d'œil à Zoé qui corrige des copies. Je dois absolument lui parler en privé, ce qui n'est pas possible en ce moment : Rachel range des cahiers en écoutant distraitemment Acosta qui, la main gauche appuyée sur sa chaise, un sourire salace aux lèvres, lui susurre des mots qui n'ont sans doute rien à voir avec le travail d'enseignant. A-t-elle, depuis l'année dernière, succombé aux avances du mystico-sexuo-latino ?

Rachel... Amie ou ennemie ?

Mais pour l'instant, je dois m'occuper de Zazz qui, enfin, se lève, enfle son manteau et, sac à main en bandoulière, marche vers la sortie. Dix secondes plus tard, j'attrape mon caban et, en passant près de Rachel et Acosta, j'entends quelques phrases prononcées par ce dernier :

— ... et à chaque mi-saison, ma femme et moi fêtons l'événement du GON, le Grand Orgasme de la Nature. Je voulais t'inviter à cet événement vraiment génial. Cette année, mon plus vieux sera aussi initié et...

Rachel ne paraît ni intéressée ni agacée : on dirait surtout qu'elle a l'esprit ailleurs.

Une minute plus tard, je rattrape Zazz dans le stationnement.

— Hé ! Zoé ! Veux-tu un *lift* ?

Elle se retourne, surprise de me voir.

— Hein ? Non, merci, il fait super beau, même la neige qui est tombée hier est déjà presque toute fondue ! On a tellement un beau printemps, cette année ! Heu... Comment tu sais que j'ai pas d'auto ?

Je m'approche et prends un ton plus confidentiel.

— Je pourrais te parler seul à seule ?

Curieuse, elle accepte et me suit jusqu'à ma Honda. Nous avons à peine démarré que je me demande pour la centième fois si je ne suis pas sur le point de commettre une erreur. Zoé pousse un long soupir triste.

— Je vais rendre visite à Rémi ce soir. Un peu de soutien lui fera pas de tort...

Elle se tourne vers moi.

— Pis toi, qu'est-ce que t'as de si pressant à me dire ? Es-tu sur le point de me révéler qui est le vrai assassin de Kennedy, coudon ?

Et elle éclate de son rire qui, en temps de guerre, pourrait servir d'arme psychologique. Mais moi, je demeure aussi sérieux qu'un lecteur de nouvelles.

— C'est pas ça, Zoé...

Elle croit comprendre et elle soupire, mi-désolée, mi-flattée.

— Oh, écoute, t'as l'air bien gentil pis sympathique pis toute, mais si je commençais à sortir avec tous les nouveaux profs qui me trouvent *cute*... Pis on a pas le même âge...

— C'est pas ça non plus.

Elle me dévisage, surprise et un tantinet piquée.

— Zoé, t'as pas remarqué que je m'étonne pas de la drôle d'odeur qui flotte dans le cégep ? qu'en parlant de mon premier groupe de ce matin, j'ai passé aucun commentaire dérouté face à des étudiants si marginaux ? que ton rire provoque aucune réaction chez moi ?

— Mon rire ? Pourquoi mon rire devrait...

— Tu trouves pas que j'ai l'air de quelqu'un qui connaît la place ?

— Où tu veux en venir ?

OK, c'est le moment de sauter. Je tourne dans une petite rue qui se termine en cul-de-sac.

— Heu... Fallait pas tourner ici, Jasmin...

Je gare la voiture sur le bord du trottoir, devant un vieil entrepôt abandonné, puis prends une grande respiration, les deux mains toujours sur le volant.

— Je suis Julien Sarkozy.

Je me tourne enfin vers elle. Elle soutient mon regard. Elle ne comprend pas.

— Julien Sarkozy... Le prof qui a travaillé ici l'an dernier ?

Non, Julien Sarkozy, le plombier qui a fait fortune en inventant des tuyaux extensibles ! Mais je m'oblige à répondre calmement :

— Exactement.

— Ah, boooooooooon... Bien sùûûûûûûr...

Elle m'adresse un sourire crispé et, tout en hochant la tête, elle étire la main vers la poignée de la portière, mais elle réalise qu'elle est barrée : j'ai actionné le verrouillage automatique qui se contrôle uniquement de mon côté. Le sourire de Zazz vacille et je vois la peur apparaître sur son visage émacié. Elle glisse lentement sa main dans sa sacoche.

— Débarre la porte, s'il te plaît...

— Écoute, je sais que c'est dur à croire, mais je vais t'ex...

Sa main surgit de son sac et tend deux clés de son trousseau, glissées entre ses jointures dans ma direction.

— Arrière, monsieur le dément ! J'ai suivi des cours d'autodéfense à l'université, alors si vous me touchez, je vous crève les yeux ! J'étais une des meilleures du cours, aussi bonne que Sandra Laprise, mais

elle, elle arrêta pas de *cruiser* le prof, la maudite *bitch* !

— Zoé, je suis pas un fou ! Je peux te donner des preuves que je suis Sarkozy !

— Laissez-moi sortir, pis tout de suite ! Vous aurez ni mon corps, ni mon argent, ni mon collier Cartier ! De toute façon, c'est un faux !

— L'an dernier, on a fumé quelques joints ensemble, dont un dans une ruelle, chez toi, dans le vieil autobus abandonné ! La dernière fois que je t'ai vue, c'était justement dans cet autobus ! Tu baisses à l'occasion avec tes étudiants et l'un d'eux, Guillaume Duval, est mort l'automne dernier dans un casier ! Il a littéralement disparu pendant que tu le suçais !

Elle cligne des yeux, déconcertée, mais elle continue de brandir ses clés, aussi peu menaçante qu'un soldat de l'ONU envoyé au Rwanda. J'essuie ma bouche du revers de ma manche.

— Tu détestes Saint-Trailouin, mais c'est le seul endroit où tu peux enseigner à cause de ton penchant trop fort pour les étudiants ! Au fond, tu rêves de retourner t'amuser avec tes amies à Montréal, et tu as peur de vieillir seule ici, dans ce trou perdu.

Cette fois, elle devient livide et me dévisage comme si j'étais le diable, un sorcier ou un contrôleur fiscal.

— Co... comment tu sais ça ?

— Parce que pendant qu'on fumait dans la cave, l'an passé, et que tu étais totalement gelée, tu as eu un moment de déprime et tu as tout avoué en pleurant.

Elle baisse lentement les clés, le visage incrédule.

— Mais... tu peux pas être Julien ! Si tu as eu de la chirurgie plastique, il faut que tu amènes le médecin en cour !

Merci pour la délicatesse, ma chouette.

— C'est pas de la chirurgie, c'est une métamorphose magique.

— Métamorphose magique ?

— Je suis allé voir la vieille Fudd et elle m'a transformé...

Elle fouille à nouveau dans son sac à main et en sort cette fois une petite bombonne aérosol.

— Arrière ! C'est du poivre de Cayenne ! Pis j'ai vu assez de manifestations ces temps-ci à la télévision pour savoir m'en servir !

— Mais voyons, Zoé...

— Tu prétends que la vieille Fudd peut faire ce genre de magie ? Tout le monde dit qu'elle est incompétente, en plus ! Arrière, je te dis ! T'auras ni mon corps, ni mon honneur, ni mon sac à main Louis Vuitton qui, de toute façon, est un faux !

— Fudd a réellement ce pouvoir, Zoé, et c'est vrai qu'elle a fait une couple d'erreurs, mais...

Je lui raconte à toute vitesse ce qui s'est passé chez la sorcière et, à nouveau, sa peur s'atténue, le visage tordu par le doute et la

stupéfaction. Elle veut me croire, c'est évident, mais la voix de la raison doit lui répéter sans cesse que je suis un fou. Elle pose alors la question la plus évidente, celle que j'attends depuis tout à l'heure :

— Mais... mais pourquoi t'as changé ton apparence ?

Je me lisse les cheveux puis tends les mains devant moi, comme si je prévenais déjà ses objections. Je lui explique donc qu'avec l'aide d'un ancien étudiant, j'ai découvert qu'il se passe des choses épouvantables à Malphas, des choses cachées par Archlax père et fils et auxquelles participe aussi Durencroix, des choses qui ont débuté il y a trente-deux ans, à la création du cégep. J'ajoute que les Archlax m'ont obligé à quitter la ville sous peine de s'en prendre à mon fils. Je conclus avec le voyage d'Émile en France et ma visite chez Fudd. Pas un mot sur Rachel, qui pour l'instant représente une inconnue dans l'équation. À mesure que je vide mon sac, l'inquiétude progresse sur ses traits.

— Voyons, c'est quoi, cette histoire de fous-là ! Rupert junior ferait pas de mal à une mouche ! Pis c'est quoi, ces choses horribles qui se passeraient au cégep ?

— Je veux pas trop t'en dévoiler, pour ta propre sécurité, mais... Je peux juste te dire que ça se passe dans la cave...

La main frénétique de ma collègue retourne dans son sac et cette fois elle en tire un hachoir à viande.

— Arrière ! Ça suffit, maintenant, de me prendre pour une idiote ! Cette cave est un espace de rangement, pis c'est tout ! T'auras ni mon corps, ni ma formidable personnalité, ni mes souliers Santoni qui, eux, sont authentiques !

— Zoé, je te jure que ce qui se passe là-dedans est épouvantable ! Et quand j'aurai réglé toute l'affaire, je te dirai tout, je te le jure !

Elle fronce les sourcils, comme saisie par une révélation, puis, en baissant son arme, elle éclate de son rire avec tant de force que les vitres de la voiture s'embuent en moins de trois secondes.

— Je viens de comprendre ! T'es un *chum* de Julien ! Quand il a su que tu t'en venais à Saint-Trailouin, il t'a parlé de moi pis il t'a dit de me raconter cette histoire, juste pour rire ! Sacré Julien ! Dans le fond, il a toujours eu un *kick* sur moi, hein ? Tu peux me le dire, ça me dérange pas, je suis habituée ! Ah ! Attends que je raconte ça aux autres, demain ! Surtout à Rupert ! Pour une fois, il va peut-être sourire un peu !

Et tandis qu'elle s'esclaffe à nouveau, je baisse la tête et ferme les yeux. J'avais espéré ne pas me rendre à ce moyen extrême, mais on dirait bien que j'y suis contraint. J'espère tout de même que ce ne sera pas aussi souffrant que la première fois. Je lâche donc dans un souffle, en articulant lentement chaque syllabe :

— Cruciverbiste.

Comme une marée qui monterait à la vitesse d'une antilope au galop (car je ne vois pas pourquoi le cheval aurait toujours le monopole de la métaphore de la rapidité), la douleur m'envahit peu à peu et je ressens le même arrachement corporel subi chez Fudd. Derrière mes paupières closes, des ampoules de souffrance explosent en mitraille tandis que je serre le volant à m'en casser les doigts. Je ne sais pas si je hurle, mais à travers le bourdonnement de mon martyr je perçois les cris de stupéfaction de Zazz, de même que ses martèlements contre la porte verrouillée. Et enfin, après une éternité qui n'a sans doute duré que quelques secondes, c'est le ressac, et la torture cesse.

Je suis épuisé, couvert de sueur, un peu trop à l'étroit dans mes vêtements et mes souliers. J'ouvre les yeux et tourne la tête vers ma collègue. Celle-ci, les deux poings encore contre la vitre de la portière, ne bouge plus et me dévisage avec l'ahurissement de l'adolescent comprenant enfin que la liberté n'est qu'un concept philosophique.

— C'est pas... c'est pas possible... C'est juste tellement pas possible...

Je jette un œil dans le rétroviseur. C'est bien moi, le *vrai* moi, et pendant une seconde, je suis ému de me retrouver. Je reviens à Zazz qui ne cesse de répéter les mêmes mots d'une voix effarée.

— Zoé, tu dois rien dire à personne de tout ça, OK ?

— Mais... mais... mais pourquoi tu me mets dans le secret si tu veux pas que je... que j'en... que je...

Je mets mon index sur ma bouche et elle se tait enfin, haletante. Je lui prends alors la main.

— Parce que j'ai besoin de ton aide.

*

Chez elle, elle sort une bouteille de vin blanc, se remplit un verre qu'elle boit d'un trait, s'en remplit un autre qui connaît le même sort, puis s'en verse un troisième avant de m'en offrir un. Que j'accepte.

Son appartement accumule tous les meubles, bibelots et couleurs à la mode des dernières années. L'un des murs est couvert de photos d'elle en voyage ou avec des amies ou dans des bars, photos sur lesquelles elle s'esclaffe toujours et qui manifestement datent de quelques années. Je constate que plus jeune elle avait quelques kilos en plus, ce qui lui allait drôlement bien. Nous nous installons au salon et je lui parle de ses visions. À un moment elle m'interrompt avec étonnement.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « visions » ? On m'a déjà dit que je racontais des choses bizarres quand j'étais gelée, mais de là à parler de visions...

— Chaque fois que j'ai pris un joint avec toi, tu as dit des choses qui sont arrivées plus tard.

— T'es sûr ? (Elle réfléchit.) Je me rappelle qu'il y a une couple d'années, à l'université, ma *chum* de fille m'a dit que pendant un *buzz* de pot, j'avais prévu qu'un beau mec riche sortirait avec elle... Pis c'est arrivé trois jours plus tard. On avait ben ri du hasard !

— C'est pas un hasard, Zoé, c'est arrivé quelques fois avec moi aussi.

Et je lui donne des exemples, entre autres le fait qu'elle a « vu » le code d'ouverture de la porte de métal de la cave. Maintenant, ses yeux sont si écarquillés qu'elle ressemble à un personnage de manga. Je conclus en lui affirmant qu'elle avait même prévu que je reviendrais, ce que je m'étais refusé à croire. Son regard se perd dans le lointain et elle marmonne :

— Cibole... J'ai un pouvoir ! Moi !

Un sourire ébahi retrousse ses lèvres, comme si on venait de lui annoncer qu'elle avait gagné le concours de l'enseignante la plus tendance de l'année. Elle se lève et marche lentement dans son salon, perdue dans des visions de gloire. Je la laisse rêver un peu, puis elle se tourne vers moi.

— Pis tout ce que je dis est toujours vrai ?

— Une fois, tu as parlé du vieil autobus en lien avec des enfants et une croix... J'imagine que dans ce cas-là, c'est quelque chose qui a eu lieu jadis dans l'autobus...

— Pourtant, cet autobus a été amené là la première journée de classe, en 1980 : la ville voulait en faire une sorte de symbole scolaire. Un peu ridicule, hein ? Surtout que des cégépiens, ça prend pas d'autobus scolaire.

— Comment on l'a transporté, ce bus ?

— Ben, en le conduisant. Un chauffeur l'a amené là, on a fait l'inauguration, pis c'est tout. On l'a jamais entretenu pis c'est devenu une sorte de bunker pour les fumeurs pis les jeunes en rut. Beau symbole, hein ? De toute façon, la direction du cégep a enfin découvert que le bus servait de planque pour les jeunes pis elle a décidé de l'enlever de là d'ici la fin de la session... Va falloir que je fume mes joints ailleurs l'automne prochain !

Elle rit, puis ajoute :

— En tout cas, je vois pas le lien entre le bus pis une croix... Pis si cette vision est la seule affaire que j'ai dite qui est pas arrivée, je suis quand même pas mal *hot*, non ?

J'hésite une seconde, me demandant si je devrais lui parler de sa vision où elle me voit pleurer, puis décide que non. À nouveau, elle arpente le salon, le visage lumineux, roulant le vin dans son verre avec ostentation.

— Hey ! J'ai un *pouvoir* ! Si Sandra Laprise savait ça, je te dis qu'elle péterait pas mal moins haut que le trou ! Non, mais t'imagines tout ce que ça peut impliquer, un pouvoir comme le mien ?

— Justement, c'est grâce à lui que tu pourrais m'aider...

Je lui explique donc mon plan et à la fin, elle garde longuement le silence avant de parler.

— Si tu me disais au moins ce qui se passe dans la cave...

— Plus tard, oui, mais je te répète que pour l'instant, moins t'en sais, mieux c'est. Pour ta propre sécurité.

Elle hésite encore, termine son verre d'un trait, puis frappe du plat de la main sur sa cuisse rachitique.

— OK, Julien ! On va le faire !

Elle m'aurait dit qu'on avait breveté une pilule pour rendre les hommes multi-orgasmiques que je n'aurais pas été plus content. Après que je l'ai remerciée pendant cinq minutes (ce qui la fait rougir de plaisir), nous nous donnons rendez-vous le lendemain soir. Tandis qu'elle m'accompagne vers la porte, elle se remet à parler avec excitation.

— Comme ça, tu vas redevenir Jasmin Hollande demain matin, c'est ça ?

— À partir de minuit, oui.

— Tu parles d'une journée ! Quand je vais raconter tout ça !

Je me retourne vers elle brusquement.

— Zoé, ostie, tu me niaises ?

— Ben, là ! Je peux parler de mon pouvoir si je veux !

— Ton pouvoir, je m'en fous, mais pour le reste, silence radio, c'est clair ? T'en parles à personne, pas même à ton reflet dans le miroir !

Elle me met la main sur l'épaule.

— Voyons, Julien ! Tu sais que tu peux compter sur moi ! Je suis la discrétion même.

C'est ça, ma chouette. Comme Donald Trump est l'incarnation de la philanthropie. Mais ai-je d'autre choix que de lui faire confiance ? Je tourne la poignée de la porte, mais je sens son étreinte se serrer sur mon épaule.

— Pis de ton côté, Julien, tu dis rien à personne sur...

Elle avale sa salive, détourne le regard.

— ... sur ce que je t'ai révélé sur moi sans le savoir, pendant que j'étais gelée...

Et sa tristesse secrète, entrevue à quelques occasions seulement l'année dernière, se fraie un chemin sur les traits de son visage.

— Promis, Zoé.

Comme je la sens embarrassée, je m'empresse de sortir.

Maintenant, je dois filer chez moi sans qu'on me voie.

Je me suis longuement regardé dans le miroir. Finalement, je suis plutôt beau bonhomme. Si je ne me retenais pas, je profiterais de ma véritable apparence ce soir pour aller draguer dans un bar (parce qu'avec mon *look* de Jasmin Hollande, c'est pas de la tarte), mais c'est évidemment impensable. Je fronce alors les sourcils et avance mon visage tout près de la glace. Il y a quelque chose de différent, comme si j'étais plus... jeune ? Non, pas tout à fait, mais disons plus en... Oui, plus en santé. Par exemple, même si mes rides de jeune quadragénaire sinuent toujours sur mon visage, elles sont moins creusées par les abus de ma vie indisciplinée. Et mon épiderme est plus rose, moins fatigué. J'examine la peau sous mon oreille droite : la petite cicatrice a disparu.

Fudd avait donc raison : mon corps a subi une super cure. Il est comme neuf ! Pour m'en assurer, je trouve un vieux paquet de cigarettes et m'en allume une : je m'étouffe comme si je venais d'avaler un poil pubien.

C'est à ce moment qu'entre Gracq, sans frapper : nous nous étions donné rendez-vous à quinze heures trente chez moi. En m'apercevant, il pousse un petit cri aigu et pâlit.

— Merde ! Le sort magique de Fudd a cessé la fonction de son efficacité !

Je rectifie en lui expliquant ce qui s'est passé et en profite pour lui résumer ma rencontre avec Zazz. Il ne tient plus en place en apprenant qu'elle a accepté de nous aider.

— Parfait ! Mais précédemment qu'on parle de la discussion de ça, je veux te dire l'affirmation de l'affaire de quelque chose.

Nous nous asseyons au salon. Il m'explique qu'il a passé la journée au journal, pour récupérer son bureau et se mettre à jour, et il a aussi trouvé le sujet d'un premier papier : pourquoi y a-t-il si peu de tourisme à Saint-Trailouin. En effet, c'est un grand mystère. Aussi incompréhensible que le recours systématique à l'anesthésie au moment d'opérations chirurgicales. Mais il en a aussi profité pour effectuer des recherches sur ce qui s'est passé au cours de la dernière année à Saint-Trailouin. En août dernier, un étudiant de Malphas a disparu. Il s'appelait Léo Goulaff et comptait parmi les rares élèves du cégep à cumuler d'excellentes notes. Je hoche la tête.

— Ce qui veut dire que Justine est à nouveau enceinte...

— Pis qu'elle va mettre bas son accouchement d'ici peu pas longtemps.

Mais pourquoi ce Goulaff a-t-il disparu ? Je me rappelle la fécondation impliquant Marco Richtar, l'année dernière : Justine l'a battu, lui a lacéré le dos à mains nues, et si les Archlax n'étaient pas

intervenues... Peut-être n'arrivent-ils pas toujours à stopper Justine à temps... Je tente de chasser cette horrible idée. Mais quelle expérience poursuit donc Archlax senior ? Car s'il s'agit de la création d'un être hyper intelligent, pourquoi avoir choisi Justine comme matrice ?

— Pis j'ai trouvé la découverte d'un autre point de nouvelle... Tu te rappelles le souvenir de Xavier Dumont ?

Je réfléchis un moment.

— Attends... C'est pas l'étudiant qui m'a cassé la gueule l'hiver dernier, ça ? Le soir même où tu es revenu à Saint-Trailouin ?

C'est bien lui. Gracq m'explique que, justement, Dumont a été porté disparu par ses parents qui ne l'ont jamais vu revenir à la maison ce soir-là. Quelques jours plus tard, on a retrouvé sa voiture sur une vieille route de campagne peu fréquentée (Dumont habitait hors de la ville), les vitres brisées et le toit arraché. Mais pas l'adolescent lui-même. On a seulement trouvé des traces de sang dans la bagnole, rien de plus. Et comme sa disparition a eu lieu en pleine nuit à la campagne, personne n'a rien vu.

Le choc que me procure cette nouvelle doit s'approcher de celui ressenti par un Américain qui découvre qu'il existe d'autres pays civilisés. L'an dernier, j'ai appris que tout individu qui avait du sang d'Archlax dans les veines jouissait de la protection du démon Malphas et que quiconque tuait ou battait l'individu en question subirait sa colère. Depuis qu'Archlax junior m'a donné de son sang à l'hôpital, je jouis aussi de cette protection, donc...

— Donc, tu penses... tu penses que le démon Malphas a éliminé Dumont parce qu'il m'a sacré une volée ?

— Tu vois la déduction d'une autre explication alternative ? Il a disparu sa volatilisation tout de suite ensuite qu'il t'a battu en agression !

— Mais... mais qu'est-ce que tu crois qu'il lui est arrivé, exactement ?

Il hausse une épaule, impressionné.

— C'est peut-être préférablement mieux qu'on soit pas au courant de le savoir...

Enfoncé dans mon fauteuil, je fixe le vide un moment. Ce jeune est donc mort à cause de moi ? Non, pas à cause de moi, à cause de la protection de Malphas que je n'ai jamais demandée ! Protection qui m'a aussi sauvé la vie l'année dernière, il faut bien le dire. Sans elle, les Archlax m'auraient liquidé depuis longtemps. Tout de même, la disparition de Dumont m'ébranle et Gracq, qui devine ma commotion, veut changer de sujet : il dépose ses avant-bras sur ses cuisses tout en avançant le torse.

— Bon. Maintenant que tu m'as communiqué la révélation que Zazz confirme l'acceptation de joindre son coup de pouce à notre

besoin d'aide, qu'est-ce que tu dirais de penser la préparation du projet de notre plan de demain soir avec tous les détails de la minutie précise ?

*

Je me couche tôt et m'endors vite, mais une douleur atroce me tire soudain du sommeil, comme si des dizaines de mains me fouillaient dans le corps et m'arrachaient l'intérieur, organe par organe. Je hurle malgré moi, autant de souffrance que de terreur, puis tout cesse au bout de trente secondes. En sueur, je demeure écartelé sur mon lit, tandis que mon voisin frappe contre le mur en hurlant de fermer ma gueule. Je tourne la tête vers mon réveille-matin qui indique minuit et une. Je ferme alors les yeux en soupirant.

Pas besoin d'aller devant le miroir pour comprendre que je suis redevenu Jasmin Hollande.

DEUX CENT SOIXANTE-DIX JOURS PLUS TÔT

À moitié évanoui par l'effet du GHB, Léo Goulaff, étudiant brillant de Malphas, est assis à même le sol sale, le dos appuyé contre les barreaux de la cage, les yeux bandés et le pantalon aux genoux. Un sourire extatique déforme ses lèvres tandis que Justine Archlax, à genoux entre ses jambes, lui applique une gluante et immonde fellation que l'adolescent ne peut heureusement voir grâce au bandeau sur ses yeux.

— Wowwww... C'est cooooooooool... Est-ce que jeeeeee... peux enlever le bandeau pour... que je puisse voir la chick qui me fait çaaaaaaaaa ?

Christophe Durencroix, à l'extérieur de la cage, le pistolet anesthésiant entre les mains, répond d'une voix qu'il veut complice :

— Non, non, Léo, garde-le ! C'est plus excitant de même, tu penses pas ?

L'adolescent émet un ricanement flou. Près du médecin se tient Rupert senior qui observe la scène en fumant une longue cigarette. À l'écart, son fils fixe le sol, manifestement mal à l'aise.

Une minute plus tard, Justine a enfourché Léo et, comme à chaque fécondation, elle chevauche farouchement le jeune homme en plantant ses ongles dans son dos. Léo, à moitié conscient, grimace un peu de douleur, mais on voit bien que le plaisir l'emporte. La créature elle-même grogne d'excitation, sa bouche déformée par la luxure, ses seins flasques et gris volant en tout sens, puis elle frappe la tête de son partenaire contre les barreaux.

— Non, Justine ! clame Rupert senior.

Léo pousse alors un cri plus fort et tous comprennent qu'il a joui. Mais Justine, loin de s'arrêter, augmente la cadence. Du sang commence même à gicler entre les lèvres pendantes et flétries de sa vulve, et Léo, les dents serrées, bougeant vaguement les mains, marmonne d'arrêter. Christophe lève son pistolet.

— OK, Justine, ça suffit.

Mais alors que Justine, normalement, obéit à la vue de l'arme, elle décide cette fois de poursuivre son ignoble accouplement, lacérant de plus belle le dos de l'adolescent qui crie toujours en tentant gauchement de repousser sa partenaire. Rupert junior lève enfin un visage alarmé et Christophe s'approche de trois pas en brandissant le pistolet.

— J'ai dit que c'est assez, Justine ! Arrête pis recule !

Le monstre jette un regard haineux vers le médecin en poussant un grognement contrarié, son œil gauche dégoulinant d'humeur poisseuse, son droit étincelant de défi, puis elle ouvre sa bouche, du moins la moitié fonctionnelle, et, la langue pendante, approche ses dents du visage de Léo, qui, à ce moment, réussit à enlever son bandeau. Il a tout juste le temps de voir l'horrible faciès et de marmonner un « Oh ! mon Dieu ! » d'enfant

terrifié avant que les dents jaunes ne se referment sur son nez.

— Justine, non !

Léo pousse un terrible hurlement tandis que le monstre lui arrache le nez d'un mouvement brusque et triomphant. Elle crache l'appendice nasal et veut continuer à chevaucher sa victime, mais le sexe de l'adolescent est maintenant tout mou et le monstre, la gueule barbouillée de sang, émet un grognement de dépit. Christophe tire enfin, mais la fléchette manque la cible et se perd au fond de la cage. Rupert senior pousse un juron en latin tandis que son fils, pétrifié, blêmit légèrement, le visage tout de même impassible. Fébrile, le médecin fouille dans sa poche à la recherche d'une autre fléchette.

— Merde, merde, merde, merde...

Léo hurle toujours, la face couverte de l'hémoglobine jaillissant du trou au milieu de son visage. Justine, qui a quitté ce sexe désormais inutile, prend violemment l'adolescent aux épaules et le retourne d'un mouvement sec, visage contre terre, révélant ainsi son dos en lambeaux et ses fesses nues. À plat ventre, Léo veut se relever, mais le GHB le rend apathique et Justine n'a aucune difficulté à le maintenir au sol.

— Mais tire, Christophe, sacrebleu ! Tire !

Les cris de Léo rendent la voix du vieil homme à peine audible. Son pistolet à nouveau chargé, Christophe bondit vers la cage et, pour s'assurer de ne pas cette fois manquer sa cible, passe la main entre les barreaux. Mais Justine, qui l'a vu, balance son bras dans sa direction et percute le pistolet, qui quitte la main du médecin et rebondit sur le sol de la cage. Christophe croasse un « Tabarnac ! » paniqué tandis que Rupert senior, tout en abreuvant son complice d'injures, se dirige rapidement vers une armoire.

Justine attrape le pistolet, le lève au-dessus de sa victime toujours étendue au sol, le cul à l'air, et, son œil valide empli d'une concupiscence malsaine, enfonce le canon violemment entre les fesses de Léo. Celui-ci pousse un couinement d'animal à l'abattoir tandis que le pistolet entreprend un mouvement de va-et-vient. Christophe, les yeux écarquillés d'horreur, camoufle sa bouche en reculant lentement. Le sang gicle du postérieur de l'adolescent qui maintenant supplie en pleurant, incapable de se dégager de l'emprise de sa tortionnaire. Rupert junior ne bouge toujours pas, mais sur son visage immuable, un léger tic convulse le coin droit de sa bouche.

Rupert senior écarte alors Christophe de son chemin et vise avec le second pistolet qu'il est allé chercher dans l'armoire. Au même moment, Justine appuie sur la détente de l'arme toujours enfoncée dans l'anus de Léo. On entend un « plop » assourdi, puis les cris de l'étudiant s'interrompent sur un hoquet aussi douloureux qu'ahuri. Presque simultanément, la fléchette tirée par le vieil homme se fige dans le dos de Justine, qui se raidit en grognant et se tourne vers Rupert senior. Pendant

une seconde, le père et la fille s'affrontent du regard, celui du vieil homme froid, celui du monstre plein d'une rancœur qui fermente depuis plus de trente ans, puis Justine bascule sur le côté, endormie.

Le seul son qui persiste dans la cave est produit par le corps de Léo qui tressaute, pris de convulsion, toujours sur le ventre, la crosse du pistolet dépassant d'entre ses fesses écarlates. Christophe s'empresse de déverrouiller la cage et, sans cesser de répéter « merde, merde, merde », entre en vitesse. Il se penche vers le corps, prends le pouls par le cou, puis, en grimaçant, extirpe le pistolet dégoulinant. Il se relève en secouant la tête, les yeux rivés sur le corps silencieux qui tressaille toujours dans la flaque d'hémoglobine en produisant des clapotements sinistres.

— La fléchette a dû perforer un organe interne vital... Pis il perd aussi beaucoup de sang par son nez arraché et par les blessures de son dos...

— Mais après que tu as raté ton tir, qu'attendais-tu donc pour entrer dans la cage et arrêter ce massacre ?

— Pour qu'elle me réduise en bouillie ? Non merci !

Il contemple l'adolescent en secouant la tête, désespéré.

— Je n'ai pas ce qu'il faut ici pour m'en occuper, ni même à ma clinique... Il faut l'amener à l'hôpital !

— Allons, Christophe, une telle action est tout à fait hors de question, tu le sais très bien.

Le médecin avale sa salive.

— Alors, il va mourir...

— Dans ces conditions, la compassion commande que nous abrégions ses souffrances, n'est-ce pas ? Misericordia, mon ami, misericordia.

Christophe lève la tête vers le vieil homme. Mais l'expression de celui-ci demeure résolue. Junior, lui, ne bouge pas, le coin de sa bouche toujours aux prises avec ce léger tic. Alors le médecin sort d'un pas rapide de la cage, va jusqu'au comptoir et prépare une seringue. Le tout se déroule en silence et lorsqu'il revient dans la cage, le corps de Léo tressaute toujours de convulsions. Christophe l'observe un moment, le visage torturé, puis il se penche et, lentement, lui enfonce l'aiguille dans le bras. Après quelques secondes, le jeune ne bouge plus.

— Hoc est magna, Christophe.

Le médecin, qui s'est relevé, ne réplique rien, incapable de détacher les yeux du cadavre. Malgré le Botox qui fige son visage, il semble tout à coup très vieux. Alors, pour la première fois, Rupert junior parle, la voix calme mais lourde de sous-entendus.

— Il est mort, père. Un élève brillant de dix-huit ans, qui n'avait absolument rien fait.

— En trente et un ans, nous n'avons connu que quatre décès de donneurs. Nous sommes loin de l'hécatombe, il me semble.

Junior prend une grande respiration, remonte ses lunettes sur son nez et tourne vers la cage un visage sur lequel on lit une ombre d'inquiétude.

— En tout cas, c'est la première fois que Justine n'obéit pas face au pistolet.

— Et quelle conclusion en tires-tu ?

Le fils se tourne vers son père.

— Qu'elle n'en peut plus, père. Qu'elle est à bout.

— Allons donc ! Chaque fois qu'on lui amène un donneur, elle le viole sans ménagement, elle en salive d'excitation, tu le vois aussi bien que moi !

— Parce que c'est plus fort qu'elle, tu le sais parfaitement. Ses instincts la poussent à ces actes immondes, elle ne peut combattre ses pulsions. Et c'est de notre faute si elle les nourrit.

— Parce que tu crois que tout ça me convient ?

Junior revient à la cage, le regard triste.

— Je sais, père, je sais bien... En fait, ce ne sont pas les... les accouplements qu'elle ne peut plus endurer, c'est ce qui en découle. Vingt-neuf accouchements, tu imagines ? Trente-deux si on compte les trois fausses couches à mi-terme. C'est parfaitement inhumain ! Christophe ne comprend pas comment un corps humain peut survivre à ça !

Dans la cage, le médecin n'a aucune réaction, toujours perdu dans la contemplation du corps ensanglanté de Léo. Le vieil homme hausse une épaule.

— Parce que, justement, ce corps n'a rien de celui d'un humain normal. Toujours tourné vers la cage, son fils marmonne :

— N'as-tu donc pas la moindre pitié pour ta propre fille ?

Les traits du vieillard se crispent tandis qu'il rétorque d'une voix rauque :

— Peut-être y a-t-il une raison qui explique que je n'en éprouve point...

Junior fronce un sourcil.

— Que veux-tu dire ?

Le vieil homme, comme s'il regrettait ses paroles, secoue la tête, embêté.

— Rien du tout.

— Père, ne me mens pas, que voulais-tu donc dire ?

— Subodoré-je un arôme de contestation, mon fils ?

Junior tente de soutenir le regard de son paternel, entrouvre même la bouche pour amorcer une réplique, mais il rougit violemment et détourne les yeux, maté.

— En tout cas, elle n'en peut plus d'accoucher, père. Elle n'en peut plus de cette vie qui n'en est pas une. Sa rébellion de ce soir le montre clairement. Je crois qu'on pourrait la menacer de mort qu'elle s'en moquerait.

— Cette grossesse sera la dernière, Junior, tu le sais. Perfecti, corpore et spiritu.

— Et qu'arrivera-t-il à Justine après ?

Événement rarissime : le vieillard paraît quelque peu ébranlé. Par contenance, il va déposer le pistolet sur la table et répond évasivement :

— *Chaque chose en son temps...*

Il revient à la cage où Christophe arbore maintenant un air songeur.

— *Christophe, il va falloir se débarrasser du cadavre...*

— *Je peux le garder chez moi, dans ma clinique ? Ça fait plusieurs années que j'ai le même corps pour mes recherches, ça me nuirait pas d'en avoir un nouveau.*

— *Pourquoi un nouveau corps ? Poursuivre tes recherches est désormais inutile.*

— *Je sais pas. Au cas.*

Le vieil homme fronce les sourcils, puis hausse les épaules.

— *Quid ergo ? Je n'y vois pas d'inconvénients. Il est à toi.*

Christophe hoche la tête, le visage sombre.

Chapitre sept

J'espère qu'elle va geler vite

Ce midi, pendant le dîner, Valaire pique une crise car le vote vient de se terminer à 54 pour cent contre la grève. Cela a d'ailleurs provoqué quelques échauffourées dans l'atrium, plusieurs groupes se traitant de lâches d'un côté, d'imbéciles de l'autre. D'ailleurs, le résultat est si serré qu'il a déjà été décidé qu'un autre vote aura lieu vendredi prochain. À ce moment-là, nous serons le 4 mai, ce qui m'apparaît un peu tardif pour rejoindre le mouvement, mais après tout, comment s'étonner que rien ne suive la norme à Malphas ?

— En plus, on vote non la journée même où Charest fait son offre de marde aux associations étudiantes ! clame Valaire. Vous l'avez lue ? C'est de l'ostie de *bullshit* ! Les jeunes ont ben fait de la refuser !

— Moi, je continue à être contre cette grève, rétorque Davidas en mâchant son sandwich au Cheez Whiz. Vous avez vu ce que le grand analyste social, Richard Martineau, a écrit ? Il a vu des étudiants boire de la sangria à un restau d'Outremont. La belle vie, hein ? Beaucoup de jeunes veulent cette grève uniquement pour se la couler douce, on a tendance à oublier ça.

Pendant une seconde, je songe à me lever, à attraper Davidas par les oreilles et à me servir de sa face pour décaper la chaise sur laquelle il est assis. Mais comme mon but est de la jouer profil bas, je ronge mon frein intérieurement et continue à manger mon sandwich. Valaire, par contre, ne se gêne pas :

— Peut-être que ces jeunes d'Outremont représentent pas la majorité des étudiants ! Peut-être que ces jeunes-là ont même pas voté pour la grève ! Peut-être qu'on peut être riche pis être quand même pour le principe de la gratuité scolaire pour les moins fortunés ! Peut-être que t'es un criss de sans-dessein qui devrait se contenter de lire les boîtes de céréales au lieu d'essayer de comprendre les grands enjeux sociaux ! Peut-être que tu devrais fermer ta câlce de grande gueule avant que je vomisse dedans !

Poichaux qui, il y a un peu plus d'un an, se serait ratatinée de malaise, continue à boire son café d'un air indifférent (aujourd'hui, elle a une perruque rousse, des lunettes carrées et est habillée d'un jeans et d'un t-shirt de Bob l'éponge). Davidas fronce les sourcils, réfléchit un moment comme si on venait de lui expliquer la formation

des trous noirs, puis secoue mollement la tête en ricanant.

— Voyons, Mégan, tu penses vraiment qu'on parle de la grève étudiante sur les boîtes de céréales ? T'es bien naïve...

Zazz, contrairement à son habitude, garde le silence depuis le début du dîner. Très nerveuse, tout en avalant son tofu au tofu, elle me décoche des regards mi-complices, mi-inquiets. Elle doit ressentir une terrible envie de crier à tout le monde : « Vous savez pas quoi ? C'est Sarkozy qui est là, devant vous ! Je vous le dis ! » Je commence même à craindre que son allure attire un peu trop l'attention lorsque Acosta lui demande :

— Zoé, ton attitude angoissée me donne l'impression que tes fluides énergétiques circulent très mal dans ton aura. Qu'est-ce qui t'arrive ? L'approche de la trentaine te pèse ? Les pays en guerre te désespèrent du genre humain ? Ton dernier orgasme t'a laissé une impression de déjà-vu ?

— Hein ? Non, non, c'est correct, je vais bien.

— Alors pourquoi on n'entend plus ton rire qui redonnerait foi au plus entêté des athées ?

— Criss, donne-lui pas d'idées ! commente Valaire en buvant son troisième café du midi.

— Tu penses encore à Rémi ? insiste Acosta.

Cette question transforme l'angoisse de ma collègue en véritable tristesse.

— Je l'ai vu, hier. C'est terrible : sa femme l'a quitté ! Elle a dit qu'elle pouvait pas rester avec un... un maniaque sexuel. Elle a dit qu'elle lui avait donné une chance l'année dernière, mais que maintenant... Vous imaginez ? Plus de travail, plus de femme !

La nouvelle me navre. Valaire ne réagit pas, trop préoccupée par sa rage contre les étudiants pour vraiment compatir. Zazz poursuit :

— Il jouait les cyniques, évidemment, mais je voyais bien qu'il était tout croche. On a parlé un peu pis... je suis partie.

Elle me lance alors un coup d'œil plus intense que les précédents, presque paniqué. Qu'est-ce que ça signifie, ce regard, ma chouette ? Elle termine son jus de tomate d'un trait et se lève.

— Bon, ben moi, je vais travailler chez nous. À demain.

Avant de partir, elle m'adresse une grimace peu subtile qui pourrait être interprétée comme la manifestation d'un sérieux problème gastrique, mais qui, je le devine, signifie : « À ce soir, Julien ! » Josuha propose timidement :

— Vous savez, moi, si ça peut ramener Rémi ici, je suis prêt à quitter Malphas. Après tout, c'est normal qu'un fils d'immigrant comme moi donne sa chance aux vrais Québécois.

Criss ! Lui, contrairement à Poichaux, n'a pas changé en un an !

Après dîner, je m'installe à mon bureau. Gracq et Zazz ne

viendront me rejoindre au cégep qu'à dix-neuf heures, ce qui me laisse amplement le temps de travailler. Le département demeure vide une bonne partie de l'après-midi, mais vers seize heures, la Vénus des temps modernes fait son entrée, élégante et sexy à la fois dans son pantalon blanc et sa blouse au décolleté juste assez échancré pour y accueillir tous les fantasmes. Elle me lance un très bref coup d'œil, me salue poliment, puis va à son bureau. À nouveau, je remarque son expression plus sévère, plus sombre que celle que je lui connaissais auparavant. Je m'étire bruyamment.

— Ahhhh ! Dure journée ! J'ai juste hâte d'arriver chez nous, d'enfiler mes pantoufles et de boire un verre en écoutant une bonne chanson de Claude François...

Elle daigne alors tourner un bref regard vers moi.

— C'est vrai, vous êtes aussi un fan...

— Évidemment ! Un si grand chanteur ! D'ailleurs, il faudrait bien qu'on discute de notre passion commune autour d'un verre, à un moment donné, non ?

— Je suis très occupée... On verra...

Elle prononce ces mots sans aucune conviction et retourne à ses papiers, toujours préoccupée. Merde alors ! Et dire que j'ai appris par cœur toute la page Wikipedia sur François ! Si je veux en savoir plus sur Rachel, il va falloir m'y prendre autrement. Je me lève et m'approche de son bureau.

— Je pense que je retrouve les réflexes de prof assez vite. La dernière fois que j'ai enseigné, c'était un cours de mythologie. J'avais adoré ça.

Elle approuve poliment en me regardant à peine, tout en rangeant ses affaires dans son sac. Je poursuis :

— Tous ces dieux et ces déesses sont si fascinants... Zeus, Hades, Poséidon, ou même ceux de la mythologie d'autres cultures, comme la déesse Freyja...

Je m'attends à une réaction, ne serait-ce que minimaliste : un léger sursaut de ses parfaites épaules, un haussement de ses fins sourcils, une furtive surprise dans ses yeux incandescents, un gonflement de sa formidable poitrine... Mais non, elle referme son sac comme si je me contentais d'énumérer les ingrédients d'une recette culinaire, puis marche vers le support à manteaux. J'ose insister un peu.

— Elle est moins connue, cette Freyja, mais c'est une divinité très intéressante. Vous en avez déjà entendu parler ?

En enfilant son manteau, elle répond un non totalement indifférent. *« Ah, vraiment ? Cette Freyja est une déesse qui te ressemble comme une jumelle et tu vas me faire croire que t'as aucune idée de qui il s'agit ? Tout ça est juste un hasard, hein ? Comme tu ignores qui est le démon Malphas, je suppose ? Les déesses et les démons se fréquentent pas*

entre eux, c'est ça ? » Elle prend son sac et sort du département sans un mot.

Amie ou ennemie ?

Je regarde l'heure : j'ai encore pas mal de temps devant moi. J'enfile donc mon caban à mon tour et quitte le département en coup de vent. Dehors, les signes de l'arrivée imminente de mai sont de plus en plus nombreux : non seulement il fait encore totalement clair, mais la température s'est considérablement adoucie depuis deux jours. Je vois Rachel monter dans sa voiture sport rouge et cours jusqu'à ma vieille Honda dans l'intention de la suivre. Moins de dix minutes plus tard, elle se gare devant son bungalow et je m'arrête une centaine de mètres plus loin. Dans mon rétroviseur, je la vois descendre de son véhicule et entrer chez elle.

Je demeure cinq ou six minutes à réfléchir, puis, sans trop savoir ce que j'espère au juste, je sors à mon tour et m'approche de la maison. Je ne vais quand même pas sonner chez elle et lui demander des explications ? Tout à coup, je crois percevoir de la musique en provenance de l'intérieur. Du Claude François, sans doute. Je ressens comme une mauvaise impression de déjà-vu. Tel le malheureux marchant vers la morgue pour identifier le corps d'un proche, je me dirige vers la fenêtre sur le côté. Comme la dernière fois, le store est baissé. Comme la dernière fois, je ne vois que la silhouette en ombre chinoise de ma déesse qui monte et descend avec frénésie, les deux mains enfouies dans ses cheveux en signe d'extase totale. Comme la dernière fois, la voix nasillarde de Claude François n'arrive pas à enterrer ses cris de plaisir et ses exclamations incroyablement vulgaires, allant du « Prends-moi comme une salope ! » jusqu'au « Fourre-moi, fais-moi venir encore ! »

Merde ! Le gars se trouvait déjà dans la maison avant son arrivée ! On ne parle donc plus d'un amant de passage mais d'un habitué de la place ! C'est qui, le câlice, hein ? C'est qui ? Je me bouche les oreilles et retourne dans ma voiture, gémissant de jalousie.

Je me demande ce qui me ronge le plus : de ne pas savoir ce que cherche vraiment Rachel ou d'ignorer avec qui elle couche. En tout cas, ma décision est prise : je vais venir fouiller chez elle très bientôt.

*

Il est dix-neuf heures pile. Gracq et moi faisons le pied de grue devant l'entrée principale du cégep depuis dix bonnes minutes et on commence à se les geler. Comme il n'y a plus de cours et que la bibliothèque est fermée depuis une heure, le cégep est pratiquement vide, sauf quelques personnes qui viennent s'entraîner ou qui se réunissent pour des travaux d'équipe. Archlax lui-même a quitté les

lieux.

— J'ai avancé dans la progression de mon article, cet après-midi d'aujourd'hui, finit par dire Gracq. Je pense l'idée d'être dans la capacité possible d'en rédiger l'écriture du propre final d'ici deux ou trois jours quotidiens.

— Oublie pas de fumer un joint avant de l'écrire, Simon.

Il grimace en secouant la tête.

— Justement, je vais tenter l'essai de l'écrire sans l'influence d'inhalation narcotique. J'ai l'assurance convaincue d'y arriver en réussite.

Gracq a autant de chance de pondre un article cohérent à jeun qu'un journaliste culturel d'écrire une critique négative d'un album de Pierre Lapointe, mais je me tais pour l'instant : un taxi se gare dans le stationnement à peu près vide et Zazz en sort, vêtue d'un manteau de saison très tendance. Elle s'approche de nous et serre la main à mon coéquipier, les yeux plissés.

— Simon Gracq... Je t'ai déjà eu comme élève. C'est toi qui t'occupais du journal étudiant, non ?

— En effet vrai. Mais j'ai la désormais chance de travailler ma bosse à *L'Imprimé*.

— Tu es journaliste dans un *vrai* journal ? Toi ?

Et elle éclate de son rire inconcevable. La grimace de Gracq est provoquée autant par le commentaire peu flatteur de Zazz que par son rire. Je coupe court :

— Bon, on y va ?

Ma collègue redevient sérieuse puis hoche la tête. Elle m'observe du même drôle d'air que ce midi, vaguement gênée, j'ignore pourquoi. Nous nous postons contre le mur, face à un arbre qui nous camoufle partiellement, puis ma collègue sort un joint qu'elle allume. Elle hésite une brève seconde, puis inhale profondément. Elle rejette la fumée en me tendant le *spliff*. Je hausse les épaules et le prends. Pourquoi pas, après tout ? Je prends une *taf*, remets le joint à ma collègue puis me tourne vers Gracq, qui nous observe gravement.

— OK, Simon, à toi de jouer... Et tiens-le loin le plus longtemps possible.

Gracq approuve en silence, avec dans son regard cette brillance que je connais. Nous nous approchons tous de l'entrée, mais Simon la traverse seul. À travers les vitres, nous le voyons parcourir l'atrium désert, puis, au loin, entrer dans le petit cagibi de Fork. Je sais exactement ce qu'il est en train d'expliquer au gardien : qu'il a vu un étudiant inconscient dans un local en haut, sur une chaise, et qu'il a tenté en vain de le réveiller. Après quelques secondes, je vois la silhouette simiesque de Fork sortir de son antre, précédé de Gracq qui lui parle et le guide vers l'escalier. Tous deux disparaissent enfin et je

me tourne vers ma collègue.

— C'est à nous.

Zazz prend une autre touche, puis nous franchissons la porte. Nous nous approchons du petit clavier numérique du système d'alarme, sur le mur près de la porte.

— Vas-y, Zoé.

Ma collègue inhale à nouveau, nerveuse. Nous gardons le silence et je ne la quitte pas des yeux. Elle finit par ricaner.

— C'est intimidant, se faire regarder de même pendant qu'on fume !

— Alors, tu sens quelque chose ?

— Un peu...

— Allez, Zoé, il faut que tu planes rapidement !

Elle prend touche sur touche, comme un ado amateur qui voudrait absolument sentir un *high*, et moi, je décoche des regards vers l'atrium. Après deux minutes, je m'impatiente.

— Alors, ça vient, ces visions ?

— T'es drôle, toi ! Comment tu veux que je contrôle un pouvoir que je savais même pas que je possédais ?

Au moins, ses yeux commencent à rougir et sa voix à s'amollir. Au même moment, la porte s'ouvre et un adolescent entre. En voyant Zazz avec un joint entre les doigts, il s'arrête net. Ma comparse et moi ne savons comment réagir et c'est finalement le gars qui parle en premier :

— C'est du *shit*, ça ?

— Non, c'est un nouveau détecteur du cancer de la bouche. *Bye-bye* et bonne soirée.

Il ne fait pas mine du tout de poursuivre son chemin et examine Zazz avec plus d'attention.

— T'enseignes ici, toi...

— Ben... ouais ! Pis toi, jeeeeee... te gage que t'étudies iiiiiiiiii...ci !

Et elle éclate de rire. Criss ! Fork va l'entendre d'en haut ! Mais au moins, elle est gelée, c'est maintenant clair. L'étudiant, amusé, tend alors une main.

— Je peux ?

Et puis quoi encore ? Il veut peut-être se joindre à nous pour un *threesome*, tant qu'à y être ? Mais Zoé, qui plane maintenant à fond, lui tend le *spliff*. Je crois bon d'intervenir.

— Heu, Zoé, je suis pas sûr que...

Mais le jeune inhale déjà goulument. Misère, on dérape, là ! Je me tourne vers l'atrium : pas de signe de Fork. Combien de temps Gracq pourra-t-il le retenir en haut ?

— Bon *stock* ! approuve le jeune en remettant le joint à Zazz.

— Merci pour la critique constructive, que je dis avec

empressement. Maintenant, on aimerait être seuls. N'est-ce pas, Zoé ?

— Relax, *man* ! La prof pis moi, on a du fun, là !

Il dépose même sa main sur l'épaule de ma collègue. Alors que je suis sur le point de lui dire que s'il m'appelle encore une fois *man*, ce n'est pas uniquement le *shit* qui va le faire décoller, le visage de Zoé devient hagard et lointain, tandis que le joint lui glisse des doigts. D'une voix mécanique et un peu rauque, légèrement dédoublée, elle articule :

— Ta blonde... Pas chez elle...

L'étudiant fronce les sourcils, toujours sa main sur l'épaule de l'enseignante.

— Ma blonde ? Anne-Sophie ?

— Chez ton meilleur ami... À quatre pattes... Ton ami derrière elle...

— Quoi ? bredouille le jeune en lâchant enfin ma collègue. Qu'est-ce que tu...

— Pis elle jouit... Pour la première fois... elle jouit enfin...

L'adolescent est maintenant tout pâle, et je parierais que le pot n'en est pas la cause. Il nous dévisage tous les deux, puis sort en vitesse du cégep en poussant un juron. Je m'empresse d'attraper Zazz par les épaules, qui a toujours le visage hébété et les yeux dans le vague.

— OK, Zoé, maintenant, tu...

— Tu vas pleurer... Les mains en...

— Ben oui, ben oui : je vais brailler, les mains ensanglantées, la queue raide, entouré de monde, je sais tout ça...

Je l'entraîne vers le mur et soulève son bras gauche. Elle se laisse faire, docile comme si elle était hypnotisée, puis je dépose sa main contre le clavier numérique. Cinq secondes passent, dix secondes... Elle ne dit pas un mot.

Tout à coup, j'entends des pas lointains et des voix étouffées : on descend l'escalier près de la cafétéria. Et pour confirmer cette impression, je vois apparaître au loin Gracq, qui feint une attitude désolée, et Fork qui se dirige vers son cagibi, manifestement en colère : il n'a sans doute pas aimé qu'on le mène en bateau.

Et Zazz, la main contre le clavier, la bouche entrouverte et les yeux perdus, qui ne dit toujours rien !

— Zoé, merde !

Fork tourne la tête dans notre direction et nous aperçoit. Il s'arrête, indifférent à Gracq qui tente désespérément d'attirer son attention.

— Un... Sept... Cinq...

C'est la voix de Zazz, enfin ! Je m'empresse de sortir mon calepin en jetant un coup d'œil vers la cafétéria : Fork se dirige maintenant vers nous, suivi par Gracq qui n'arrête pas de lui déblatérer Dieu sait

quoi.

— ... Neuf... Un... Sept... Cinq... Neuf... Un...

Un, sept, cinq, neuf, 1759, c'est noté. Je retire du clavier la main de ma collègue.

— OK, Zoé, tout est parfait !

Je veux l'entraîner vers l'extérieur, mais elle ne bouge pas d'un iota et regarde autour d'elle, l'entrée mais aussi l'atrium, les yeux toujours vaseux.

— Du rouge... beaucoup de rouge...

Qu'est-ce qu'elle voit, encore ? Et Fork est de plus en plus près, à moins d'une vingtaine de mètres ! Je m'empresse de ramasser le joint et de le pousser au fond de ma poche de manteau.

— Zoé, viens...

— En carrés... Pis en taches, aussi...

— Oui, oui, et en lignes zébrées, si tu veux, mais il faut sor...

— *Beaucoup de rouge !*

Dans cette dernière phrase, sa voix rauque a totalement recouvert sa voix normale. Aussitôt, elle ferme les yeux et devient flasque, comme si elle assistait à un spectacle de Messmer, et je dois la rattraper pour qu'elle ne s'écroule pas. Je perçois alors la voix de Gracq :

— ... mais je vous jure la vérité qu'il était endormi sans sa conscience !

Mais Fork l'ignore toujours et, son visage aussi invitant qu'une bière désalcoolisée, il grogne :

— Kessé ki spass', là, 'ec elle ?

— Je sais pas. On était sur le point de sortir, puis elle a eu un malaise... Je pense qu'elle a trop travaillé et que ça a provoqué une sorte de chute de pression.

Fork me dévisage comme un aveugle retrouvant subitement la vue, puis je réalise que ma dernière phrase était sans doute lexicalement trop ambitieuse pour lui. Je résume donc :

— Épuisement professionnel.

Le gardien a une petite moue, mais hoche tout de même la tête. Dans mes bras, Zoé relève les paupières, l'air sonné. Même si je sais qu'elle peut désormais tenir debout seule, je continue de la supporter.

— Devrié fê' kekchoz a'ec elle...

— Excellente idée, mon cher. Allez, Zoé, on va prendre l'air, ça te fera du bien.

— Je vais vous offrir l'aide de mon coup de main ! ajoute Gracq.

Et il attrape l'autre bras de Zoé qui, maintenant parfaitement consciente, se laisse tout de même mener en jetant des regards effrayés vers le gorille. Celui-ci approuve, manifestement satisfait que nous partions.

Dehors, tout en nous éloignant, Gracq me demande si tout s'est déroulé comme prévu et je lui réponds que oui. Zazz paraît incrédule.

— J'ai vraiment donné le code du système d'alarme ?

— Absolument : 1759.

— T'es sûr que... ces chiffres représentent le code ?

— À part le nombre de tweets quotidiens envoyés par Guy A. Lepage, je vois pas ce que ça peut être d'autre.

Gracq en sautille d'excitation. Nous montons tous dans ma voiture, ma collègue assise sur le siège passager, puis nous démarrons.

— Zoé, tu as été géniale ! Grâce à toi, on va pouvoir avancer dans notre enquête !

Je m'attends à ce qu'elle me demande des précisions, qu'elle insiste pour qu'on lui en révèle un peu plus. Mais elle se contente de marmonner :

— Parfait... Tant mieux...

— Allez, je te paie un verre !

— Non, je vais rentrer...

— Sûre ?

— Oui, oui, merci...

Elle a l'esprit ailleurs, comme si elle songeait à quelque chose d'intéressant. Quelques minutes plus tard, je la laisse devant chez elle et lui promets de la tenir au courant. Rêveuse, elle me remercie à nouveau puis sort du véhicule. Qu'est-ce qui mijote dans sa tête ? Assis à l'arrière, Gracq m'empoigne alors les épaules.

— La réussite a marché, Julien !

— Absolument ! On va boire un verre quelque part, j'en ai vraiment besoin !

Mais il me dit qu'il doit absolument terminer son article. Merde alors, je vais célébrer seul, on dirait. Je propose donc de le reconduire chez lui. Nous aurons tout le week-end pour préparer notre prochaine étape.

Durant le trajet, il parle sans discontinuer, fébrile, convaincu que nous allions réussir, que nous allions mettre à jour une histoire extraordinaire, que nous ferions les premières pages de tous les journaux du pays et que nous pourrions écrire ensemble le récit de cette grande enquête... et moi, je ne dis rien, je roule en souriant.

Pas de doute : mon bon vieux Gracq est de retour.

*

Avant de me rendre au bar, je passe finalement par chez moi ; j'ai eu si chaud tout à l'heure que je dois changer de chemise. J'en profite pour aller sur Facebook et j'ai la joie d'y trouver un message d'Émile. Il m'assure que tout va bien, qu'il s'adapte facilement et que les

cimetières en France sont extraordinaires. Il me demande si ça va et me propose que nous utilisions Skype pour communiquer. Comme il est hors de question que mon fils me voie le visage, je lui réponds que je suis trop nul technologiquement. J'ajoute que la librairie va bien, que je suis content que tout se déroule sans anicroche et que je m'ennuie de lui, ce qui, dans ce dernier cas, est vrai. Et me rendre compte que mon fils me manque me procure un sentiment très agréable.

J'avais l'intention d'aller au Klondike en espérant y trouver une femme esulée et aussi en rut que moi, mais la vue du Vitriol me ramène Mortafer à l'esprit. Peut-être s'y trouve-t-il... Tandis que je me dirige vers le bar, je croise un groupe d'une quinzaine d'adolescents qui déambulent en criant.

— Nous aussi, on veut joindre le mouvement de grève !

— Charest décalisse !

— À bas le tabagisme ! vocifère une adolescente qui n'a apparemment pas bien saisi le but de la manifestation.

Je les observe s'éloigner en souriant, puis j'entre dans le bar. On est vendredi, il y a une vingtaine de clients, mais je l'aperçois immédiatement. À sa table habituelle. Avec son verre de vin habituel. Mais avec une attitude totalement inhabituelle. Le cynisme qu'il dégageait a toujours été teinté d'une vague lassitude, d'une légère amertume, mais ce soir, c'est carrément l'anéantissement qui jaillit par chaque pore de sa peau. Il ressemble à un journaliste de musique classique qui doit aller couvrir le spectacle de Star Académie. Je me dirige vers sa table et lève deux bras caricaturaux.

— Ah, ben ! Maudit ! Vous êtes encore ici, vous ? C'est-tu drôle pareil, hein ? Le monde est petit, ç'a pas de sens ! J'ai mon voyage !

On appelle ça « surjouer ». Puis, avec une lenteur digne de celle que l'on retrouve dans tous les films préférés des critiques cinématographiques, Mortafer lève la tête vers moi. Je m'attends à ce qu'il m'envoie paître, mais un éclair traverse son regard éteint et, à ma grande stupéfaction, l'ombre d'un sourire caresse ses lèvres.

— Asseyez-vous, Jasmin.

— Ah, bon ? C'est gentil, merci...

Je m'exécute. Mortafer me considère avec un vague amusement, qui forme un mélange assez troublant avec l'abattement qui suinte toujours de toute sa personne.

— Écoutez, je le sais pas si vous êtes au courant, mais c'est moi qui vous remplace à Malphas. Je trouve ça terriblement ironique, mais...

— Je le savais.

Je hoche la tête. Mais pourquoi me dévisage-t-il comme ça ?

— J'ai également su... Enfin, on m'a expliqué ce qui s'est passé, la raison de votre départ... Et je vous jure que je vous jure pas.

— J'en suis convaincu. Vous ne m'avez pas jugé l'an dernier, lors de ma première crise, je ne vois pas pourquoi vous le feriez aujourd'hui.

L'ambiance sonore dans le bar ralentit soudain considérablement, comme si on venait de mettre un vieux quarante-cinq tours à la vitesse d'un trente-trois (pour les lecteurs de moins de vingt-cinq ans qui n'ont aucune idée de ce dont je parle, lâchez FB cinq minutes et allez vous renseigner auprès de vos parents). Je demeure la bouche ouverte, me demandant si j'ai compris, tandis que Mortafer, sans cesser d'agiter son verre, poursuit :

— De toute façon, vous seriez mal placé pour me juger : il vous est arrivé quelques fois vous-même de vous taper des étudiantes, pas vrai ? Sauf que contrairement à moi, vous n'en avez pas une obsession incontrôlable...

— Mais comment vous... Qu'est-ce...

— Et puis, vous êtes assez équilibré pour coucher *aussi* avec des femmes de votre génération. Comme celle qui est morte dans vos bras, l'année dernière, en pleine action... Picard, son nom, c'est ça ?

Tout à coup, je comprends tout. Tandis que la bande sonore du bar reprend son rythme normal, je pousse un long soupir par le nez, les dents serrées.

— Zoé... que je marmonne.

Rémi hausse une épaule philosophe.

— Ne lui en veux pas trop. Je trouvais déjà que tu étais... étrange, après nos deux rencontres précédentes : tu t'es échappé quelques fois et tu as émis des commentaires qui me paraissaient incongrus pour un nouvel arrivant. Disons que Zoé a clarifié les choses...

Ça explique son attitude gênée d'aujourd'hui à mon égard ! Mortafer prend une gorgée de son vin, amusé.

— Quand elle est venue me voir, hier, je lui ai demandé qui me remplaçait et quand elle m'a dit que c'était toi, je lui ai confié que je te trouvais louche, que j'avais l'impression que tu cachais des choses... Elle est devenue très nerveuse, très agitée... Elle a fini par craquer.

— Elle m'avait juré !

— Tu as vraiment cru que Zoé Zazz pouvait conserver un tel secret ?

— J'avais besoin de son aide...

— Oui, je sais, elle m'a raconté ça. Comme tout le reste d'ailleurs. Je suis étonné que Fudd soit compétente à ce point...

— Elle a fait quelques erreurs, justement !

— En tout cas, l'essentiel a fonctionné : j'ai encore de la difficulté à croire que c'est vraiment toi. Si Zoé ne m'avait pas juré t'avoir vu te transformer, hier...

Il ne démontre aucune surprise, aucun scepticisme, contrairement

à Zoé, et j'en comprends la raison : Mortafer a toujours *su* qu'il se passait de drôles de trucs dans le coin. Il n'en sait pas autant que son attitude hautaine le laisse croire, mais il est parfaitement conscient que quelque chose de *noir* se terre à Malphas... Je soupire en observant les gens autour de moi.

— Criss ! Je devrais peut-être publier la nouvelle dans *L'Imprimé*, ça sauvera du temps à Zoé !

— Allons, je suis convaincu qu'elle ne le dira à personne d'autre.

— Ah, ouais ?

— Elle me l'a dit parce qu'elle voyait bien que je te trouvais louche. D'ailleurs, elle se sent tellement coupable qu'elle m'a fait jurer de ne pas te le dire si jamais je te croisais.

— Eh bien, vous faites une belle paire, on dirait !

— Si je t'en parle, tu te doutes bien qu'il y a une raison.

Je le questionne du regard, mais au même moment apparaît une serveuse. Béni soit le Seigneur : il ne s'agit pas de Sally ! Je peux donc nourrir l'espoir d'être servi avant la prochaine phase lunaire ! Je commande un gin tonic et reviens à Mortafer.

— Une raison ?

Le quinquagénaire devient austère.

— Tu te souviens, l'année dernière, lorsque tu m'as dit que mon cynisme était une excuse pour ne rien faire... (Il fixe un point invisible dans l'air, les yeux plissés.) ... Tu avais raison. J'ai cru longtemps que j'allais terminer ma vie confortablement emmitoufflé dans cette ironie confortable. Mais on dirait bien que ça n'arrivera pas puisque j'ai tout perdu : ma dignité, ma femme, mon emploi...

— C'est toi qui as quitté ton emploi.

— Parce que j'aurais dû rester, peut-être ? Retourner en cure, comme l'année dernière, revenir, puis rechuter dans un an, et ainsi de suite ? Ce serait absurde. Même ma femme l'a compris et elle est partie. C'est la première vraie décision qu'elle prend depuis notre mariage...

Il a une petite moue.

— Je me suis demandé si les autres survivants du club de lecture de l'an dernier pouvaient aussi subir une rechute...

— J'ai vu Nadine Limon cette semaine. Si elle a recommencé à boire, elle le cache très bien. Quant à Davidas, il prend des médicaments pour se contrôler. Tu devrais l'imiter...

— À quoi bon ? C'est une autre sorte de fuite, non ?

Il soupire et tourne le vin dans son verre en le contemplant tristement.

— Et je ne peux plus fuir, car il ne me reste même plus le cynisme. Comment être cynique quand on devient objet de ridicule ? quand on devient soi-même une cible pour les cyniques ?

Il vient pour prendre une gorgée, mais stoppe son geste, tandis que son visage se crispe en une grimace qui exprime toute la lassitude du monde, et il dépose sa coupe. Désespéré, sans me regarder, il lâche :

— Bref, si tu as besoin d'aide pour ton... enquête, ou je ne sais comment l'appeler... eh bien, je suis disponible.

Il me regarde enfin, comme s'il *implorait* que j'accepte son aide. Je comprends que Rémi Mortafer a peur. Peur de réaliser sur son lit de mort, seul, qu'il s'est trompé du tout au tout. Ce n'est pas moi qu'il veut aider mais lui-même. Ébranlé, je hoche la tête.

— J'apprécie, Rémi, vraiment. Mais je... je ne veux pas impliquer de gens si c'est pas nécessaire... À moins que...

La serveuse dépose mon gin tonic sur la table. Je suis tellement dérouté par cette rapidité que je prends presque une minute pour la payer. Puis, je reviens à mon ex-collègue.

— À moins que tu aies des choses à me dire sur Malphas, sur les Archlax, des trucs que tu m'aurais pas encore racontés...

— C'est toi maintenant qui en sais plus que moi... Par exemple, qu'est-ce que tu as trouvé dans la cave ?

— Je vais te répéter ce que j'ai dit à Zoé : pour l'instant, il me manque trop d'informations pour m'avancer, mais... Je vous tiendrai au courant.

Il est déçu, c'est évident, et je me sens obligé d'ajouter :

— Et je serais pas surpris d'avoir besoin de ton aide bientôt...

Est-ce que je le pense vraiment ? Je ne sais pas. Peut-être que je veux juste le rassurer. Il hoche la tête, se force à sourire, mais ça donne un résultat à peu près aussi convaincant que les dialogues des *Parapluies de Cherbourg*.

— Tu me feras signe, alors.

Il termine son verre d'un trait, puis se lève pour enfiler son manteau.

— Tu pars déjà ?

— Si je ne me masturbe pas cinq fois par jour, je commence à trembler comme un junkie.

Il me dit cela sans aucun embarras, sur le ton du fataliste qui n'a plus rien à perdre, surtout pas sa réputation. Je cherche une blague à pousser pour dédramatiser la situation et, pour une rare fois, ne trouve rien. Il s'éloigne, légèrement voûté. Je bois une gorgée de mon verre. Voilà une soirée qui a pris une tournure inattendue. Je me lève et vais aux toilettes.

Tandis que je me soulage, je lis une affiche publicitaire collée sur le mur devant moi, avec distraction d'abord, puis de plus en plus attentif.

DU GRAND FESTIVAL DES MOTS CROISÉS
DE SAINT-TRAILOUIN
AU CÉGEP MALPHAS
LES 5 ET 6 MAI 2012

Mais c'est la dernière phrase, éclatante d'enthousiasme avec ses lettres colorées, qui coupe raide mon jet d'urine.

BIENVENUE À
TOUS LES CRUCIVERBISTES !

Chapitre huit

On verra sur place

Voilà, Gracq et moi avons arrêté notre décision. Comme le prochain tour de garde d'Archlax est mercredi, nous en profiterons pour nous introduire dans le cégep la nuit et tenter de découvrir ce que font les mutants durant ces virées nocturnes.

Résumé de ma fin de semaine. Samedi soir, je suis sorti dans l'intention de me mettre à l'épreuve : serais-je capable d'attirer une fille chez moi malgré mon physique de spectateur qu'on installe toujours dans la sixième rangée dans un studio de télévision ? Débordant d'un optimisme sans doute exagéré, je me suis rendu à L'ami ne deux faire, qui était plein à craquer, en bonne partie de belles jeunes filles qui ne m'accordaient pas le quart du huitième d'un ersatz de regard. J'ai aperçu Durencroix, toujours aussi ridicule avec ses vêtements de dandy, sa chevelure teinte et digne de la fiancée de Frankenstein, sa face figée par les injections... S'il savait que je suis revenu à Saint-Trailouin ! Presque tout le monde parlait de la grève et plusieurs engueulades avaient éclaté dans le bar. Au bout d'une dizaine de minutes, une femme pas plus grande qu'un hobbit est montée sur une chaise et j'ai reconnu Valaire.

— Étudiants de Malphas, écoutez-moi ! Vendredi prochain, ayez des couilles pis votez pour la grève ! Montrez-leur, à c'te gang de tabarnac-là, que vous êtes écoeurés de vous faire enculer à coups d'augmentation de frais de scolarité même pas lubrifiés !

De toutes parts ont fusé huées et applaudissements, mais un étudiant bien baraqué s'est levé et, en la pointant du doigt, a gueulé :

— J'en veux pas de grève, moi ! Facile à dire pour une prof comme toi qui a une job pis qui est pas menacée ! Fait que ferme ta gueule, mêle-toi de tes affaires pis criss ton camp parce qu'ici, c'est pas un bar de lesbiennes frustrées !

La lueur qui s'est allumée derrière les lunettes de Valaire devait fort ressembler à celle qui brilla dans l'œil d'Attila le Hun quelques secondes avant que lui et son armée ne fondent sur l'Italie. Elle a bondi d'une table à l'autre et s'est propulsée sur le jeune effronté, qui en est tombé à la renverse. Je me suis dit que, si je voulais fourrer ce soir, j'aurais sans doute plus de chance dans un bar moins jeune. Je me suis donc dirigé vers la sortie, tandis que ma collègue, à

califourchon sur l'étudiant, multipliait les baffes en hurlant des imprécations qui auraient fait rougir Jean-François Mercier.

Je me suis retrouvé au Klondike, où traînaient une dizaine de clients. Poichaux était là, en train de discuter avec un homme d'une cinquantaine d'années. Ce soir-là, ses cheveux noirs étaient divisés en deux tresses, elle portait des verres fumés et une robe digne de la cour du roi Louis XIV. Elle m'a distraitement envoyé la main, puis est revenue à sa proie. De mon côté, après trois longues heures de travail d'approche acharné, j'ai réussi à ramener une trentenaire à la maison. Pas laide mais à peu près aussi banale que moi. La baise a été étrange : comme mon nouveau membre était moins long que mon original, je devais adopter une cadence inhabituelle qui créait une rythmique peu naturelle. Ma partenaire, dont j'ai oublié le nom (comme tout le reste, d'ailleurs), s'est manifestement rendu compte de mon inconfort, car elle m'a demandé plusieurs fois si ça allait. Je contrôlais si peu ma queue que lorsque j'ai voulu lui éjaculer sur les seins, j'ai mal visé et n'ai éclaboussé que son bras gauche, ce qui l'a rendue très perplexe. Elle est repartie assez rapidement, en prétextant qu'elle devait amener son chien chez le vétérinaire tôt le lendemain. Moi, j'ai voulu fumer une cigarette, me suis étouffé, l'ai écrasée puis me suis allumé un joint. Bref, une grande soirée.

Dimanche soir, Gracq m'a demandé quand j'aurais ma première paie. Parce qu'à ce rythme nous n'aurons même pas les cinq cents dollars nécessaires jeudi prochain pour payer les intérêts de notre emprunt à Sardou. Je lui ai rappelé que j'avais été embauché il y a quatre jours à peine, ça pouvait donc prendre encore une couple de semaines. Même chose de son côté : il n'aura pas de première paie avant une quinzaine, et à un ou deux articles par semaine, il ne fallait pas s'attendre à une avalanche de pognon. Et puis, je devais trouver une solution pour qu'on me paie sans que j'aie à fournir mon numéro d'assurance sociale. Accepterait-on de me rémunérer *cash* ? Dans un cégep normal, non, mais à Malphas... J'ai promis à Simon que je verrais ce que je pouvais faire.

C'est donc avec cette préoccupation monétaire que je me rends au travail ce matin. Alors que je suis sur le point d'entrer dans le département, je vois une affiche sur le babillard du mur qui annonce ce festival de mots croisés qui aura lieu à Malphas le week-end prochain. Je m'arrête pour fixer d'un œil rancunier la publicité lorsqu'une voix m'interpelle : c'est Josuha qui s'approche, souriant et humble, comme toujours.

— Belle idée de festival, hein ? Moi, je vais venir faire mon tour, c'est certain. Et toi, tu vas participer ?

Je me raidis, dans le sens désagréable du terme.

— N... non, je pense pas, non.

— Ah, bon ? À te voir regarder la banderole, j'étais convaincu que tu étais un cruci...

— Ben non, j'en suis pas un.

— Mais tu ne sais même pas ce que j'allais dire !

— Bien sûr, tu disais que tu croyais que j'étais un amateur de mots croisés.

— Oui, un cruciv...

— Exactement ! Et j'en suis pas un !

— Un cruciver... ?

— Non, non, pas du tout, aucunement, jamais en cent ans.

— Ça m'étonne. Comme on est des profs de littérature, je pensais vraiment que tu étais un cruciv...

— Ben pas moi, câlce, ça va-tu te rentrer dans la tête une fois pour toutes, tabarnac ? J'en suis pas un, j'en serai jamais un et rien que l'idée d'en être un me donne envie de vomir, c'est clair, ça ?

Et tandis qu'il me dévisage, déconcerté, j'entre dans le département.

Une fois mon cours terminé, j'y retourne en me demandant s'il est possible d'obtenir une avance sur ma prochaine paie. Je vois Poichaux qui corrige des copies, mais surtout Zazz qui mange des biscuits soda à son bureau, songeuse. Je m'approche et me penche vers elle.

— J'ai vu Rémi, vendredi soir.

Elle ne réagit pas, l'esprit vraiment ailleurs. Je répète ma phrase et elle lève enfin un regard lointain vers moi. Pendant une seconde, je me demande si elle n'a pas fumé, mais elle me reconnaît enfin et devient mal à l'aise.

— Ah, oui, Rémi... J'imagine qu'il t'a...

— Oui, il m'a.

Elle grignote un nouveau biscuit soda avec la fébrilité d'un écureuil névrotique.

— Écoute, Julien... heu, Jasmin... Je suis désolée, mais il me posait plein de questions sur toi, il se doutait déjà de quelque chose de pas normal... Pis Rémi est un ami ! Je peux tout lui confier sans crainte qu'il en parle à d'autres ! C'est la seule personne à qui j'ai dit que je ramasse de l'argent depuis trois ans pour me payer des implants mammaires !

Je m'appuie des deux mains sur son bureau.

— Lui, je suis sûr qu'il dira rien. Mais toi, tu t'es déjà échappée une fois...

— Je le dirai à personne d'autre, je te jure ! Regarde, pour te montrer ma bonne foi, je vais te confier un secret : je ramasse de l'argent depuis trois ans pour me payer des implants mammaires !

Je soupire, puis abdique : d'accord, je veux bien la croire. Ai-je le choix ? Soulagée, elle me remercie, songe à quelque chose, puis

demande :

— T'es sûr que mon pouvoir fonctionne juste quand j'ai fumé du pot ?

Le changement de sujet est si brusque que je me sens aussi déséquilibré que Céline Dion devant répondre à des questions sans avoir été préalablement briefée par Angélie.

— Heu, j'imagine que...

— Donne-moi ton portefeuille !

Déconcerté, je m'exécute. Les yeux fermés, elle le caresse comme une aveugle découvrant le sexe de son amant, puis, d'une voix ridiculement aérienne, marmonne :

— Ton numéro de carte de crédit est... 4923... 0776... 2548... 3530...

— J'ai plus de carte de crédit depuis six mois.

Elle ouvre un œil.

— Ton numéro de carte bancaire, d'abord ?

Je reprends mon portefeuille.

— Je pense qu'il faut vraiment que tu sois *high* pour que ça marche, Zoé.

Elle hoche la tête, déçue et pensive.

Je m'approche alors du bureau de Poichaux et demande à celle-ci s'il est possible que le département m'avance un peu de sous en attendant ma première paie. Notre coordonnatrice, qui est habillée aujourd'hui d'un kimono et d'un chapeau de paille, lève la tête de ses corrections et me dévisage avec une vague indifférence.

— Je compatis, Jasmin. Mais le département peut pas avancer de l'argent pour des raisons non éducatives, sinon ça finirait plus, tu comprends ? Évidemment, je pourrais toujours t'en prêter moi-même, à titre personnel, mais depuis un an, je fais uniquement ce que j'ai envie de faire. C'est pour ça que j'accroche plus mon manteau dans le garde-robe chez nous et que je le laisse par terre ; c'est aussi pour ça que je n'écoute plus les téléromans québécois même s'il faut encourager notre production locale ; c'est aussi pour ça que je ne m'excuse plus quand au dépanneur je paie un paquet de gommes uniquement avec des pièces de dix sous parce que la fille à la caisse a beau lever les yeux au ciel, c'est quand même de l'argent et que, de toute façon, elle peut bien aller chier si elle est pas contente, j'ai un diplôme, j'ai une job, je suis libre et elle, elle est insignifiante, laide et travaille dans un dépanneur, alors qu'elle ferme sa gueule et prenne mes pièces de monnaie. Et c'est donc aussi pour cette raison que je te prêterai pas d'argent moi-même parce que, bien franchement, j'ai beau essayer, je me sens pas du tout concerné par tes problèmes, Jasmin, mais alors là, pas une seconde et quart. Et désormais, si on me demande de faire quelque chose qui me concerne pas (sois bien

attentif, ici), je-ne-le-fais-pas. Tu comprends ? Allez, tiens bon, t'en as juste pour une couple de semaines et les pâtes en canne sont en spécial en ce moment à l'épicerie.

Et elle replonge dans ses corrections. Piteux, je retourne à mon bureau.

Je vais donc voir Archlax pour lui demander candidement à quel moment j'aurai une première paie. Il me répond que je ne lui ai toujours pas apporté mon CV, mon numéro bancaire et mon numéro d'assurance sociale. Le CV n'est pas si important, mais le reste est essentiel pour créer mon dossier.

— J'ai pas encore ouvert de compte en banque depuis mon arrivée à Saint-Trailouin, que j'explique.

— Bon. En attendant, vous pouvez toujours me donner votre numéro d'assurance sociale.

— Je... j'ai perdu ma carte et j'ai pas le numéro par cœur...

Archlax me considère comme si j'étais un gamin particulièrement peu débrouillard.

— Alors, faites les appels qu'il faut pour retrouver ce numéro.

— C'est compliqué... Me payer comptant serait plus simple pour moi.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Heu... pas vraiment.

— Écoutez, vous ne pouvez avoir de paie tant que je n'ai pas tous ces renseignements, encore moins une avance. Je suis sûr que vous comprenez ça. Tenez, je vous donne mon numéro qui donne accès directement à mon bureau. Vous m'appellez aussitôt que vous avez les renseignements et, si je suis absent, laissez-les sur mon répondeur. Vous perdrez moins de temps ainsi.

Et il me donne sa carte. J'hésite, puis :

— OK, je vais vous fournir tout cela, mais en attendant, est-ce possible d'avoir une avance en argent liquide ?

Archlax est de plus en plus incrédule.

— Voyons, Jasmin. C'est une institution d'enseignement, ici, pas un dépanneur !

Je quitte son bureau, fort préoccupé. Merde ! Comment vais-je pouvoir toucher ma paie ?

Lorsqu'en soirée je rejoins Gracq chez lui, je le trouve assis devant son ordinateur dans la cuisine, les mains de chaque côté de son visage, l'air totalement désespéré, comme si on venait de lui annoncer que le prix Pulitzer en journalisme était truqué. Il se renverse sur sa chaise bancale en effectuant un large geste fataliste vers son écran.

— C'est la version définitivement finale du papier de mon article pour *L'Imprimé* !

Je m'approche et lis le résultat. Même si les idées ne sont pas

géniales et qu'elles sont parfois quelque peu paranoïaques (l'hypothèse que le ministère du Tourisme québécois boycotte la région de Saint-Trailouin dans ses dépliants par peur de perdre beaucoup de visiteurs à Montréal et à Québec me paraît pour le moins abusive), le contenu est tout à fait acceptable. Mais les problèmes explosent évidemment dans la forme. Seul un magazine traitant de la littérature surréaliste accepterait de publier un tel exercice de déconstruction syntaxique.

— Je t'avais dit de fumer un joint en l'écrivant...

— Tu sais la connaissance que j'aime pas l'attirance de l'absorption de drogue narcotique ! Je vais quand même pas conséquemment me geler l'intoxication à chaque précision de fois que je vais écrire la rédaction d'un papier !

Il se reprend la tête à pleines mains. Je le considère un moment, désolé pour lui, et, sans trop réfléchir, lui propose :

— Allez, je vais l'écrire, moi, ton article.

Il lève vers moi le regard de Moïse atteignant enfin la Terre promise.

— Tu ferais l'action de ça ?

Je lui dis que oui, même si je le regrette déjà un peu. Il se lève, me prend dans ses bras et je le préviens que s'il fait encore ça, je lui enfonce son article dans le cul, tel quel, avec la syntaxe tout croche, sans même l'imprimer au préalable : il constatera que son ordinateur n'est pas si compact que ça.

— Tu vas pas modifier en changement le contenu intrinsèque des idées du texte, n'est-ce pas, Julien ? Juste la présentation formative, hein ?

— Oui, oui, juste la présentation formative. Je vais te faire ça ce soir.

Il est fou de joie, va nous chercher chacun une bière dans le frigo puis, tout en les ouvrant, annonce avec emphase :

— Génial ! Maintenant, préparons l'élaboration de notre mission opérationnelle de mercredi nocturne !

*

Mercredi, vers minuit trente, je dirige ma Honda vers le stationnement vide du cégep. Aucune autre voiture n'y est garée et Gracq s'en inquiète : le tour de garde a-t-il vraiment lieu cette nuit ? Peut-être qu'Archlax a stationné sa voiture à l'arrière du cégep par souci de discrétion. Je roule jusqu'à l'arrière du bâtiment : nous y trouvons la Mazda verte. Nous retournons sur la route et je gare ma voiture deux coins de rue plus loin. Nous sortons et courons dans la nuit froide vers le cégep. Nous nous arrêtons sur le trottoir, face au terrain gazonné qui s'étend jusqu'au stationnement de Malphas. Je

m'assure que la rue est déserte, puis fixe mon compagnon droit dans les yeux.

— On se parle le plus possible par signes, en utilisant le minimum de mots. Si on est capables, on prend des photos, mais pas de flashes. Si on réussit à avoir des images de ces créatures, ça devrait nous donner du poids auprès des médias nationaux, peut-être même de la SQ. Et c'est moi qui dirige : quand je décide qu'on s'en va, on s'en va. C'est clair ?

Voilà, c'est tout ce qu'on a préparé. Je sais, on est loin du plan génial et infailible, c'est évidemment très risqué et il faudra improviser sur place, mais bordel de merde ! qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? Si vous avez une meilleure idée, faut pas vous gêner pour la proposer !

Gracq approuve en silence. Je hoche la tête à mon tour.

— On y va.

Nous traversons le terrain gazonné exactement comme nous l'avons fait un an plus tôt : à la course, penchés vers l'avant. Nous nous arrêtons devant l'entrée principale. Toutes les vitres sont abritées par des volets métalliques. Merde, j'avais pas pensé à ça : impossible de voir s'il y a des gens dans l'atrium. Tant pis ! Je sors mon Glock de mon manteau : il me paraît aussi lourd que le passé d'un alcoolique anonyme. Gracq tire de sa poche ma clé magique que je lui ai confiée avant notre départ. En trois secondes, il déverrouille la porte et nous entrons. La série de « beep » se déclenche (jamais ce son pourtant de faible amplitude ne m'a paru si assourdissant !) et, en un clin d'œil, j'entre sur le clavier les chiffres 1, 7, 5 et 9 : si Zazz s'est gourée dans sa vision, nous serons dans de beaux draps d'ici cinq secondes. Mais les beep s'arrêtent aussitôt. Rassuré, Gracq verrouille la porte derrière lui et, prudemment, nous avançons à pas feutrés dans l'atrium désert et chichement éclairé par les lumières de sécurité.

Vous êtes complètement fous, tous les deux, d'être venus ici ! Un mutant peut apparaître à n'importe quel moment !

Merci, Juliette, de me rappeler l'évidence, c'est très rassurant. Maintenant, ferme ta gueule, OK ? Parce que même si tu parles dans ma tête, j'ai peur que ça provoque de l'écho dans tout le cégep. Gracq me redonne la clé magique ; je verrouille à nouveau la porte, remets le système d'alarme en marche (sans actionner les détecteurs de mouvements, évidemment) et, avec le canon de mon pistolet, indique le plafond à Gracq : cap sur l'escalier.

Tandis que nous marchons, quelque chose me titille dans l'ambiance du cégep. En fait, j'ai l'impression qu'il manque quelque chose, comme si ce n'était pas tout à fait le même établissement que d'habitude. D'où peut bien venir cette perception ?

Toujours personne en vue, toujours le silence total. Mais alors que

nous atteignons le pied de l'escalier, des bruits de course et des éclats de voix enflent en provenance de l'étage. Avec un parfait synchronisme, mon comparse et moi nous cachons derrière la descente d'escalier, le souffle suspendu, mon arme bien serrée entre mes doigts.

Trois silhouettes dévalent les marches en gloussant, et malgré la rapidité de leur passage, j'opterais pour des enfants de sept à onze ans. Je crois reconnaître le gamin que j'ai vu l'année dernière, mais une chose est sûre : ils sont tous les trois difformes, monstrueux, et lorsqu'ils disparaissent au loin, j'entends Gracq balbutier :

— Nom de Christ...

C'est la première fois qu'il rencontre les habitants de la cave et ses yeux sont si écarquillés qu'il décrocherait sans problème un rôle dans un film expressionniste allemand. Je réalise que la peur et la surprise nous ont fait oublier à tous deux de prendre une photo. Merde alors.

Plus aucun son ne provient de l'étage. Nous montons donc avec précaution, comme si chaque degré camouflait une mine. En haut, nous traversons la mezzanine puis nous dirigeons vers la bibliothèque. Je me rappelle y avoir déjà vu, de l'extérieur et pendant la nuit, de la lumière filtrer sous les volets fermés. Mais alors que nous progressons prudemment dans le couloir totalement obscur, des bruits de pas brisent le silence : quelqu'un va apparaître d'une seconde à l'autre ! En minimisant le son de nos mouvements, Gracq et moi rebroussons chemin en courant, sortons du couloir et nous plaquons contre le mur de gauche. J'imagine que celui qui approche tournera à droite vers l'escalier. Si je me trompe, eh bien...

Les pas approchent de plus en plus, de même que les sons d'une discussion, puis deux individus surgissent du couloir à un mètre de nous et tournent... à droite. La noirceur nous empêche de bien les distinguer, mais leur silhouette et leur démarche dénotent diverses anomalies physiques, dont un crâne chauve et conique chez l'un des d'eux. C'est d'ailleurs la voix de celui-ci qui s'élève, gluante et rouillée mais nettement féminine :

— ... et bien franchement, on dirait que j'y crois de moins en moins. Et je me dis que ça doit être encore pire pour les plus vieux d'entre nous.

— Oui, Dea me confiait le même sentiment la semaine dernière, répond l'autre d'une voix plus masculine. Primus, par contre, continue à y croire. Mais je sens tout de même une lassitude générale.

Je dénote à nouveau cet accent vaguement français. Alors qu'ils sont à une quinzaine de mètres de nous, ils s'arrêtent et se font face. La voix masculine, plus basse, reprend :

— Il y a tout de même une chose dont on ne se lassera jamais, non ? D'ailleurs, il y a un bon moment qu'on ne l'a pas fait ensemble...

— C'est vrai...

Et à ma grande stupéfaction, ils s'embrassent, mais du genre goulu, avec bruits humides et caresses intenses. Ils se laissent même choir sur le plancher et, malgré l'obscurité, je les devine en train de se déshabiller. Sidéré, je fixe ces formes obscures et imprécises s'entremêlant, se fusionnant, et tout cela avec une brutalité qui ne les empêche pas de pousser rapidement des râles de plaisir. Je remercie le ciel de l'absence de lumière, car le spectacle de ces deux monstres en pleine copulation aurait sans doute contaminé ma conception de la sexualité à tout jamais. Derrière moi, la respiration chevrotante de Gracq démontre que ses pensées suivent le même chemin que les miennes. Je lève mon cellulaire vers les deux masses grouillantes et prends une photo. Pas sûr qu'on discernera grand-chose, mais, bon, on verra...

Nous nous éloignons prudemment, mais les deux amants produisent maintenant des cris si intenses que nous aurions pu jouer du banjo sans qu'ils ne s'en rendent compte. J'entends Gracq bredouiller :

— Ils... ils étaient... ils font...

— Chuuuuuuut !

À nouveau, je sens que quelque chose cloche dans l'ambiance du cégep et enfin, je mets le doigt dessus : ici à l'étage comme au rez-de-chaussée, il n'y a plus d'affiches sur les babillards, ni de relevés de notes, ni d'annonces d'événements quelconques. Tout cela a été enlevé. Une image absurde s'impose à mon esprit : Archlax, avant de laisser les mutants déambuler dans Malphas, qui prend le temps d'enlever toutes ces affiches sur tous les murs. Ce qui veut dire que tout à l'heure, avant que le cégep n'ouvre, il devra toutes les remettre à leur place. Il n'y en a pas des centaines, mais quand même. Pourquoi s'emmerder avec une tâche aussi insensée ? Quel en est le but ?

Nous tournons dans un autre couloir, au fond duquel se trouve la porte de la bibliothèque. Au bout brille un rectangle qui démontre que non seulement la porte est ouverte, mais qu'on y a allumé les lumières. Nous approchons sur la pointe des pieds, mon pistolet aussi tendu que le membre de Peter North, franchissons la porte ouverte puis stoppons. Un couloir de quatre ou cinq mètres tourne à gauche. Je m'adresse à Gracq d'une voix si basse qu'il doit presque plaquer son oreille contre ma bouche.

— Reste ici pour surveiller si quelqu'un approche. Je vais jeter un coup d'œil et s'il y a du monde, je prendrai des photos.

Il paraît déçu de demeurer à l'écart, mais ne proteste pas. Je m'avance donc jusqu'au coude du couloir.

Devant moi s'ouvre la bibliothèque proprement dite, parfaitement éclairée par les luminaires du plafond. Aux tables sont assises une

vingtaine de personnes, et même si je ne peux les examiner à loisir, il est évident que la totalité sont des *freaks* : crânes déformés, traits monstrueux, membres contrefaits, organes absents ou de trop... Il y en a même un dont le système capillaire rendrait jaloux un chien, une autre nantie de trois yeux... Je reconnais aussi le type à qui j'ai parlé l'année dernière, avec sa tête surdimensionnée sur son cou trop maigre. Ils sont tous en train de lire ou d'écrire, en silence, tandis que deux ou trois circulent entre les rayons. On se croirait aisément dans une bibliothèque universitaire où des étudiants préparent sérieusement leurs travaux de fin de session. Une université située à cent mètres de la centrale nucléaire de Tchernobyl, disons...

Est-ce là l'essentiel de leurs occupations durant les tours de garde ? Lecture et écriture ? Je songe alors aux doléances de Nadine Limon en ce qui a trait à certaines lacunes de la bibliothèque, comme l'absence des grands classiques de la science-fiction, ou de livres scientifiques sur la génétique ou les épidémies... et surtout, aucune œuvre de Sade ni de Voltaire...

Ils travaillent en silence, affreux et pourtant sérieux, habillés de vêtements quelconques et fripés... Des adultes, des adolescents, des enfants... J'en vois un qui n'a pas encore sept ans. Mais aucune trace d'Archlax junior. Serait-il dans la cave ?

Avec une prudence extrême, toujours camouflé derrière le coin, je range mon pistolet sous ma ceinture, sors mon cellulaire et prends deux ou trois photos. Avec cet éclairage, ce sera parfait. Tout à coup, une voix souffle tout près de moi :

— C'est pas possible d'invraisemblance !

Je ne sais par quel miracle je n'ai pas crié, mais je fais volte-face aussi vivement que si un lutteur gréco-romain venait de me proposer une petite virée dans un sauna. Gracq est là, penché tout près de moi, et fixe les mutants, le visage décomposé d'horreur. En étouffant un grognement, je l'attrape par le bras et le ramène rapidement vers l'entrée de la bibliothèque.

— Je t'avais dit de rester ici pour surveiller !

— Je débute le commencement d'en avoir par-dessus l'écœurement de toujours demeurer ma position en arrière pour observer la surveillance !

— Simon, ostie, c'est pas le temps de...

J'entends le bruit d'une chaise que l'on repousse et des pas : quelqu'un marche vers la sortie de la bibliothèque !

— On court, mais pas de bruit !

Nous sortons et nous mettons au trot dans le couloir obscur, mais j'entends les pas qui s'approchent et je comprends que nous n'aurons pas le temps d'atteindre le bout du corridor avant que l'autre franchisse la porte derrière nous.

— Les toilettes ! que je souffle en indiquant une porte sur ma gauche.

Nous nous précipitons dans la pièce, dont la lumière est allumée, et une fois la porte refermée, reprenons notre souffle.

— T'as aperçu la vision de ça, Julien ? On aurait dit l'impression d'étudiants scolaires qui confectionnent la préparation d'un test d'examen dans une université située dans sa position en rapprochement de la centrale de Tchernobyl !

Bon, OK, j'avoue que ma comparaison de tout à l'heure provenait de Gracq, mais je ne suis pas le premier écrivain qui pique les phrases de son entourage.

— Bon, je pense qu'on ferait mieux de repartir, maintenant.

— Déjà d'aussi vite ?

— Tu veux qu'on fasse quoi ? Qu'on leur propose de passer une audition pour la version musicale d'*Elephant Man* ?

— On va être venus planter notre présence ici juste pour prendre la saisie photographique d'une couple de paires de clichés ? On a dit l'intention d'observer la visualisation de ce qu'ils faisaient en accomplissement durant le cours de ces tours de garde !

— On l'a vu, ce qu'ils font : ils lisent, ils écrivent pis ils fourrent ! C'est décevant, je le sais, mais qu'est-ce que tu veux qu'on regarde de plus ?

— Il y en a possiblement peut-être d'autres dans la cave du sous-sol qui fabriquent la faisabilité d'autres choses !

— On peut pas descendre dans la cave ! Y a le code de l'ascenseur, les caméras en bas...

— Mais, maudit de juron quelconque ! on est venus en approche uniquement juste pour ça ?

Tout à coup, la porte s'ouvre et je sors instinctivement mon pistolet. Une fille au crâne plat comme une planche de bois et aux bras beaucoup trop longs entre. Une *freak* ! Sans doute celle que j'ai entendue sortir de la bibliothèque ! Merde ! elle sortait pour aller pisser, comment n'y ai-je pas pensé ? On est pourtant dans les toilettes des hommes, ici, elle ne respecte donc pas les règles, criss ? J'imagine que les mutants ne se sentent pas très concernés par ce genre de convention sociale. Peut-être même qu'elle a une queue entre les jambes. Ou deux, allez savoir !

Bref, elle est entrée et nous nous figeons tous les trois.

Cette brève immobilité me permet de constater que la chose a une longue chevelure incroyablement épaisse, comme si chaque cheveu était aussi large qu'une corde à danser. Son nez très large comporte trois narines. Elle a aussi des yeux terribles, exactement comme ceux d'un chat, surmontés d'un seul et très long sourcil qui lui zèbre tout le front. Malgré toutes ces aberrations, elle ne paraît pas plus vieille que

seize ou dix-sept ans. Enfin, de sa voix de tuyau mal débouché, elle balbutie :

— Qui... qui êtes-vous ? De nouveaux protecteurs ?

Sa bouche est encore plus grande que celle d'Anne Hathaway et paraît dénuée de toute dent. Mais lorsqu'elle aperçoit mon Glock, elle fronce les sourcils... ou plutôt son sourcil. Et avant que je puisse répondre quelque chose, Gracq bredouille :

— Quels protecteurs ? Protecteurs de quoi en précision ?

Rien pour rassurer Mademoiselle Longs-Bras. Cette fois, c'est la terreur qui apparaît dans ses yeux de félin tandis qu'elle recule vers la porte.

— Vous venez de l'extérieur ! Vous êtes contaminés !

— Empêche sa tentative de sortir en départ, Julien !

Ostie ! Il a dit mon nom !

J'avance d'un pas, l'arme dressée vers la mutante. Je ne vais quand même pas lui tirer dessus ! En serais-je capable ? Et la détonation attirerait tout le monde ! Elle tourne alors les talons avec l'intention de fuir, de crier, de prévenir sa bande de *freaks*... Je bondis sur elle et frappe violemment sur sa tête plate avec la crosse de mon arme. Elle pousse un gémissement et commence à s'écrouler par secousses en se tenant la tête. Merde ! Pas assez fort ! Je cogne à nouveau et, cette fois, elle s'évanouit, assise contre le mur, ses longs bras étendus autour d'elle comme des pelures de banane. Je suis rassuré de la voir respirer.

— Bien joué en réaction, Julien !

Tout à coup, je songe à quelque chose de si épouvantable qu'une terrible nausée se saisit de moi. Je dois même m'appuyer contre un urinoir, convaincu que je vais vomir. Gracq s'inquiète.

— Qu'est-ce qui t'arrive en te saisissant ?

— Simon, les... les mutants ! Ce sont tous des enfants de Justine ! Justine qui est une Archlax ! Donc, tous les *freaks* ont du sang d'Archlax... et je viens d'en agresser une !

Je sais que moi-même j'ai du sang d'Archlax, mais logiquement, ça ne me donne pas plus le droit d'agresser quelqu'un qui jouit de la même protection, donc... Simon pâlit et, pendant quelques secondes, nous ne bougeons pas. Mon collègue me prend alors le bras et me fixe avec désespoir, comme s'il tenait la main d'un proche sur le point de mourir à l'hôpital. Criss ! si c'est censé me rassurer, c'est un échec ! J'attends, grelottant de terreur, en regardant partout autour de moi, convaincu que les murs vont s'ouvrir et que le démon Malphas apparaîtra pour me foudroyer sur place.

Mais il ne se passe strictement rien. Je finis par me faire une raison et recommence à respirer normalement, tout de même perplexe. Gracq, rassuré à son tour, propose une explication :

— Peut-être la raison que puisque ce sont des mutants en

anormalité biologique, l'hémoglobine de leur sang est viciée dans leur impureté génétique...

— Peut-être...

— En tout cas de toute façon, nous sommes dans le présent rassurés dans notre tranquillité !

— Vraiment ? Et on fait quoi, là ? On se sauve et on la laisse ici, évanouie ? Et à son réveil, elle va alerter tout le monde, dont Archlax ? Et elle va dire que l'un des deux intrus s'appelle Julien ? Parce que t'as dit mon nom, ostie de clown, t'as pas remarqué ? Elle va répéter ce nom à Archlax qui pensera tout de suite à moi !

Gracq se frotte la barbe avec frénésie, comme s'il s'agissait d'une zone érogène.

— Merde, on va quand même pas tuer sa mort !

— Non, ça ferait juste rendre Archlax paranoïaque. Lui et ses complices sauraient que *quelqu'un* est entré dans le cégep cette nuit et ils songeraient évidemment à ce bon vieux Sarkozy. Ils seraient plus que jamais sur leur garde et on ne pourrait plus agir ! Tant qu'à la tuer, on est aussi bien de l'amener et d'en tirer profit ! On pourrait même la convaincre de venir avec nous à la Sûreté du Québec pour raconter sa version des faits. Face à une mutante enfermée dans une cave de cégep depuis des années avec une trentaine d'autres prisonniers du même genre, la SQ aura pas le choix d'intervenir, même si Saint-Trailouin a une police indépendante.

Gracq, fébrile, approuve d'un mouvement de tête. Quand même, sortir ce monstre d'ici ne sera pas de la tarte. Je m'assure qu'il n'y a personne dans le couloir, puis nous soulevons la fille, moi en la tenant sous les bras, Gracq sous ses jambes. Et nous voilà en train de la transporter dans le couloir obscur, maladroits et sans doute ridicules, très conscients qu'elle peut s'éveiller à tout moment et se mettre à hurler (avec sa bouche immense, elle alerterait bien la ville au complet !). Ses bras démesurés traînent au sol et je crains à chaque instant de m'y emmêler les pieds. Nous arrivons à un embranchement et je risque un œil : là-bas, trois silhouettes sombres sont vautrées l'une sur l'autre, mélange de sensualité et de bestialité. Je crois reconnaître les trois enfants de tout à l'heure. Et aux sons qu'ils émettent, il est clair qu'ils ne jouent pas juste à se chatouiller. Criss ! Des enfants ! Et tous des demi-frères et demi-sœurs, en plus ! La DPJ ne s'ennuierait pas ici !

Nous rebroussons donc chemin pour effectuer un détour. Au troisième tournant, deux gamins passent en courant au loin, ce qui nous paralyse instantanément. Mais l'obscurité est telle et ils sont si emportés par leur course qu'ils ne nous remarquent pas. Manifestement, seuls quelques enfants errent dans les corridors du cégep : les autres sont soit à la bibliothèque, soit dans la cave.

Enfin, nous atteignons l'escalier principal. La descente est difficile (les bras de notre fardeau rebondissent à chaque marche), mais nous finissons par nous rendre à la porte, où nous déposons Miss Longs-Bras au sol, toujours inconsciente.

— La voiture est trop éloignée en distance ! On risque le péril d'attirer le regard de l'attention environnante !

— Je reste dehors avec elle et tu cours chercher l'auto !

Je désactive l'alarme et Gracq déverrouille la porte.

— On remet pas le système d'alarme et on barre pas la porte ! que je propose.

— Hein ? Mais en raison de pourquoi ?

— Comme ça, Archlax croira peut-être qu'elle s'est sauvée...

Gracq affiche le même air sceptique que j'arborais moi-même à la plupart de mes *blind date*. Mais comme nous n'avons rien à perdre, pourquoi pas ? Après un dernier regard derrière nous (tout est toujours vide et tranquille), nous franchissons la porte que je referme du pied. Nous allons aussitôt nous appuyer contre le mur du cégep et déposons la jeune femme sur le sol, là où il n'y a pas de neige. Je tends les clés de voiture à Simon, qui détale à toute allure.

Je regarde autour de moi comme une bête à l'affût, m'attendant à voir un inconnu apparaître, ou la porte du cégep s'ouvrir ou, pire, la voiture de Garganruel s'approcher. Tout à coup, la mutante tressaille sur le sol et grimace, les yeux toujours fermés, son immense bouche se plissant quelque peu. Comme elle est en jupe, l'air ambiant quelque peu frisquet risque de la ranimer. Je m'empresse de retirer mon manteau pour en recouvrir la Laide au Bois Dormant et elle cesse de s'agiter. Mais qu'est-ce qu'il fout, Gracq ? Il est allé s'acheter un trio Big Mac ou quoi ? Une voiture tourne dans le stationnement : je reconnais ma Honda. Une minute plus tard, nous allongeons l'adolescente sur la banquette arrière et nous démarrons. Je dois exercer un contrôle surhumain pour ne pas rouler à fond de train : ce serait bien le comble qu'un flic nous arrête, un flic qui, en découvrant notre singulière passagère, alerterait sans aucun doute Garganruel...

Aussitôt que le cégep est hors de vue, Gracq pousse un véritable cri de joie sauvage et frappe même le plafond de la voiture à plusieurs reprises, ce qui lui donne l'air aussi intelligent qu'un personnage de *The Fast and the Furious*.

— On a réussi l'atteinte du succès au-delà du mieux de nos espérances souhaitables ! J'en reviens pas d'y croire ! Tu imagines la compréhension, Julien ? D'ici les prochaines vingt-quatre heures d'une journée, tous les médias journalistiques du Québec vont faire exploser l'éclatement de la nouvelle ! Toi pis moi, on va être en devenir des stars vedettariales qui vont splafisier leur dragage don cheidsoxaboltriscplat !

L'excitation le rend carrément incompréhensible, mais j'avoue que je voulais y croire aussi... et, criss ! j'y croyais ! J'avais envie d'arracher le volant et de le lancer par la fenêtre, juste pour expulser l'incroyable énergie qui déferlait en moi. Gracq essuie sa bouche et s'oblige au calme.

— On va dans la direction immédiate de la SQ ?

Je tente de mettre de l'ordre dans mes idées. La station de la Sûreté du Québec la plus proche est à deux heures d'ici. Comment réagira notre prisonnière si elle se réveille entourée de flics ? Va-t-elle collaborer ? Ou plutôt nous accuser, nous, Gracq et moi ? Mais après tout, pourquoi attendre ? Nous n'avons pas vraiment le temps de...

Un gémissement provient de l'arrière, puis des mots :

— Qu'est-ce que... Où est-ce...

Miss Longs-Bras se réveille ! Dans mon rétroviseur, je la vois en train de se redresser lentement, écarquillant ses yeux de chats.

— Mon Dieu, je suis à l'extérieur ! Je vais être contaminée ! Qui êtes-vous ?

— Calme-toi, on te veut pas de mal ! Écoute, on est...

— Pourquoi m'avoir sortie ? Vous n'avez pas le droit ! Au secours ! Au secours !

— Attends, y a pas de danger d'un point de vue menaçant ! Calme-toi l'ardeur pis...

— *Au secours !*

Elle gueule de plus en plus, avec sa bouche immense édentée, en gesticulant de ses bras tellement longs qu'on dirait une pieuvre hystérique. Affolé, je sors mon pistolet et le tends à mon coéquipier en criant pour couvrir les vociférations de l'autre :

— Assomme-la, Simon !

— Moi ? Mais j'ai pas la connaissance de savoir le comment de faire ça ! Je...

— *À l'aide ! Je vais mourir ! Au secours !*

— Ciboire, assomme-la !

Gracq prend mon arme, se penche vers l'arrière, puis j'entends un son mou, suivi d'un réconfortant silence. Nous nous taisons un bref moment, puis je résume la situation.

— On peut pas prendre la chance de rouler deux heures avec elle jusqu'au prochain poste de la SQ ! Elle comprend pas ce qui lui arrive, donc elle va piquer sa crise à chaque réveil. Et si on l'assomme à tous les quarts d'heure, elle ne sera plus en état de raconter quoi que ce soit !

— On pourrait appeler un coup de téléphone à un agent de la police de la SQ pour que eux transportent leur venue jusqu'ici...

— Ils ne viendront pas, Simon ! Ils vont nous dire de contacter la police de Saint-Trailouin ! Il faut leur amener cette fille, les mettre

face au fait accompli, pour qu'ils aient pas le choix de nous croire et d'intervenir !

— Tu proposes l'idée de quelle solution alternative ?

J'arrive au boulevard Saint-Joseph et me gare près du trottoir.

— Il faudrait l'amener quelque part et l'immobiliser ! Quand elle se réveille, on s'explique tout le monde calmement, jusqu'à ce qu'elle ait confiance en nous, qu'elle comprenne qu'il est dans son intérêt de collaborer. Alors, on pourra l'amener à la SQ.

— D'accord ! Dans la résidence de chez moi ou de la tienne ?

— Pas dans nos appartements entourés d'autres locataires, Simon, c'est trop risqué !

— Zoé Zazz ?

— Elle est en appartement elle aussi. Et surtout, je lui fais pas assez confiance. Elle...

Je me tais et redresse la tête. Gracq doit voir les deux ampoules s'allumer dans mes yeux car il demande :

— À quelle pensée tu songes ?

Sans un mot, je sors mon cellulaire. Comme il n'y a pas Internet haute vitesse dans le coin, mes opérations prennent un certain temps. Enfin, je demande à mon ami :

— Tu sais où est l'avenue Rustof ?

— Heu... Oui.

Nous nous remettons en route et il me guide. Nous roulons vers le sud, tournons à droite après deux kilomètres dans Bradford, près du centre-ville, puis dans Rustof. Même si celle-ci est tout près du boulevard Saint-Joseph, il s'agit d'une rue résidentielle, tranquille et parfaitement déserte à cette heure. Je m'arrête devant le numéro 639, un cottage conventionnel au coin d'une rue dont l'entrée principale est flanquée de deux nains ridicules et hilares qui nous saluent de la main. Gracq fronce les sourcils.

— Qui vit dans l'habitation ci-jointe ?

— Attends-moi ici.

Je sors et vais sonner à la porte. Après de longues minutes, la porte s'ouvre et Mortafer, bouffi de sommeil, enveloppé d'une robe de chambre à la Hugh Hefner, me dévisage comme s'il ne me reconnaissait pas, puis s'étonne.

— Jasmin !... Je veux dire : Julien ! Mais...

— Tu veux toujours m'aider à élucider ce qui se passe à Malphas, Rémi ?

Il bat des paupières, pris au dépourvu.

— Hein ? Mais... Oui, bien sûr, tu...

— Ta femme n'habite plus ici, n'est-ce pas ? Et t'as pas d'enfants non plus...

— Je suis seul, Julien ! Mais qu'est-ce...

— Et je peux avoir confiance en toi ?

Maintenant parfaitement réveillé, il hoche gravement la tête.

— Absolument.

Une minute après, Gracq et moi transportons la mutante évanouie vers la porte que mon ex-collègue tient grande ouverte. Plus nous approchons, plus Mortafer, qui discerne peu à peu les traits de Miss Longs-Bras, écarquille les yeux. Lorsque nous passons devant lui, je l'entends marmonner :

— Bonté divine !

Nous déposons la créature dans le divan du salon. Nous demandons des cordes à Mortafer qui, sans un mot, va en chercher dans son sous-sol. Ensuite, Gracq et moi attachons les bras interminables de notre « prisonnière » dans son dos, de même que ses pieds, et la bâillonons avec un foulard. Le propriétaire de la maison n'a proféré aucune parole durant toute l'opération, mais n'a pas quitté la *freak* des yeux une seule seconde. Gracq et moi nous redressons enfin en poussant de longs soupirs satisfaits, aussi vidés que si nous venions de nous taper un des anciens discours de Fidel Castro. Tous trois examinons notre prisonnière, évanouie en position assise, sa tête et son front décorés de trois ecchymoses. Les bras croisés, Mortafer tourne la tête vers nous et même s'il est encore tout chaviré, l'éclat familier de l'ironie brille dans son regard.

— Je vais nous préparer du café bien fort, qu'en dites-vous ?

Partie 3 : Le grand mensonge, et quelques petits

Chapitre neuf

On est pas couchés

Tandis que Mortafer prépare le café, je cherche une bière dans le frigo sans même demander la permission, mais n'en trouve pas. Pour le moment, je me contente d'expliquer à notre hôte que nous avons trouvé cette fille dans la cave du cégep et qu'il y en a beaucoup d'autres comme elle. J'ajoute que les Archlax ainsi que le docteur Durencroix sont derrière tout ça. L'ex-professeur allume la cafetière puis appuie son dos contre le comptoir, les bras croisés. Une moue à la fois incrédule et amusée plane sur ses lèvres.

— Je me doutais depuis longtemps qu'il se passait de drôles de choses dans ce cégep, mais à ce point...

Il enlève deux ou trois grains de poussière sur sa robe de chambre.

— Le plus sage serait de prévenir la police, non ?

J'avise une bouteille de vin rouge déjà ouverte sur le comptoir et m'en remplis un verre.

— Garganruel est complice avec les Archlax, Rémi.

— Jingo ? Vraiment ?

— Je pense pas qu'il sache grand-chose, mais il leur sert de chien de garde. Et comme Saint-Trailouin jouit d'un système judiciaire totalement indépendant...

Je vide mon verre et l'emplis à nouveau. Mon ex-collègue s'intéresse à Gracq, qui n'a pas encore dit un mot, mais qui frétille sur place.

— Et toi, jeune homme, tu es impliqué dans cette histoire depuis le début ?

— Dans les environs d'à peu près, oui.

— Je me souviens que tu étudiais à Malphas. Tu as donc fini par obtenir ton DEC ?

— Heu... Pas vraiment tout à fait. Mais dans l'actuel de maintenant, je pratique l'occupation de journaliste.

— Sans blague ? Ça en dit long sur l'avenir de cette profession...

Tandis que Gracq se demande comment interpréter cette flèche, un gémissement étouffé provient du salon. Gracq veut s'y précipiter, mais je le retiens et m'adresse à Mortafer :

— Rémi, tu peux assister à l'interrogatoire, mais intervins pas, s'il

te plaît, il y a trop de choses que tu sais pas encore.

Il m'observe avec attention et curiosité, et le sourire qu'il esquisse est teinté de ce ravissement qu'éprouve celui qui croyait ne plus jamais s'intéresser à rien.

Nous nous retrouvons donc au salon devant une Miss Longs-Bras qui s'éveille peu à peu. Lorsqu'elle nous aperçoit, ses pupilles félines s'emplissent de terreur et elle tremble de tous ses membres difformes. Fasciné, Gracq s'avance un peu plus, ce qui décuple la peur de la prisonnière : elle s'agite vivement en poussant des sons étouffés par son bâillon, envoyant sa chevelure à la Bob Marley dans tous les sens.

— Arrête, Simon, tu l'effraies !

Gracq s'immobilise. Je lève deux mains conciliantes devant la jeune fille :

— Écoute-moi. Je m'appelle Julien. Lui, c'est Simon, et lui Rémi. Je sais que tu as peur de nous, mais je te jure qu'on te veut aucun mal. Au contraire, on veut t'aider. Toi et tous tes... heu... tes amis dans la cave. Tu comprends ? Tu me crois ?

Ses trois narines palpitent d'angoisse et ses yeux, en partie camouflés par une ou deux mèches de cheveux aussi larges que des troncs d'arbre, sautent de l'un à l'autre de ses kidnappeurs. Elle finit par hocher la tête.

— Très bien. Je t'enlève ton bâillon et on discute calmement, OK ?

Nouveau hochement de tête. Je me penche et lui dégage la bouche. Sauf qu'il y a un truc auquel nous n'avions pas pensé. Ses bras sont attachés dans son dos, certes, mais comme ils ont presque le double de longueur de membres normaux, ses avant-bras sont libres et se rendent jusqu'au sol. Il semble donc que, discrètement, elle ait détaché les liens autour de ses pieds, car aussitôt que je lui retire le foulard, elle se redresse d'un bond, me causant une telle surprise que j'en tombe à la renverse. Elle se sauve à travers la pièce, les bras toujours liés dans le dos, poussant des appels à l'aide avec une puissance en décibels étonnante. Je me redresse à temps pour voir Gracq l'enlacer de ses bras.

— Attention, Simon !

Trop tard : les mains de la mutante, qui touchent presque le sol, attrapent les deux chevilles de Gracq et tirent vers le haut. Mon coéquipier effectue une sorte de saut arrière qui, dans d'autres circonstances, aurait suscité l'admiration et moult applaudissements, mais qui, pour le moment, ne cause qu'une violente chute sur le dos. La mutante fuit vers l'escalier et gravit les marches en hululant à pleins poumons, sous le regard intéressé de Mortafer qui ne réagit pas, les mains dans le dos.

— Rattrape-la, Simon ! que je crie en me relevant. Je surveille le rez-de-chaussée !

Gracq, grimaçant de douleur dans sa barbe, claudique vers l'escalier et disparaît. Je dresse l'oreille : en haut, ça court, ça crie, ça casse des trucs. Puis la mutante dévale les marches et je me prépare à la recevoir. Mais Mortafer, très calme, toujours les mains dans le dos, se contente d'étirer la jambe sur le passage de la fugitive et celle-ci trébuche, se mêle dans ses propres bras, s'affale. Quand elle se relève, le canon de mon Glock est à quelques centimètres de sa narine centrale. Miss Longs-Bras louche vers l'arme en émettant une sorte de gargouillis effrayé.

— Tu sais ce que c'est, ça ?

— Glock 17. Neuf millimètres Parabellum. Capacité de dix-sept coups, je crois.

Son érudition balistique me les coupe.

— T'en as déjà vu ?

— Seulement dans les livres.

— Alors tu sais que si j'appuie sur la détente, tu pourras plus jamais crier de ta vie.

Elle approuve en silence, à bout de souffle, son hideux visage couvert de sueur. Gracq, qui est redescendu, tout essoufflé, adopte un faciès ridiculement menaçant.

— Pis si j'étais toi dans ta position, je prendrais sa considération au sérieux. Il a déjà assassiné le meurtre de quatre quidams individuels, juste seulement à coups de ses propres poings personnels !

— Voyons, Simon, c'est complètement faux !

— Bon, d'accord, juste uniquement deux, mais avec l'accompagnement de l'aide d'une seule main !

— Simon, criss !

L'adolescente dévisage Gracq comme s'il était encore plus difforme qu'elle. Mortafer suit la scène, fasciné. Je reviens à la mutante.

— Tu as un nom ?

— Malou.

Dieu que sa bouche est grande, c'est vraiment effrayant, et toute molle à cause de l'absence de dents. Pourtant l'élocution, très claire, n'en est pas affectée.

— Écoute-moi, Malou : je te répète et te jure qu'on te veut aucun mal. Alors, je te laisse retourner sur le divan et je vais même arrêter de te viser avec mon *gun*, parce que j'ai vraiment pas envie de m'en servir. Mais si tu nous causes le moindre problème, si tu pousses le moindre hurlement, je réponds de rien. C'est clair ?

— C'est clair, monsieur.

— Et si tu es bien sage, je te détacherai les bras.

Je désigne le divan et elle retourne s'y asseoir, sans quitter mon Glock des yeux. Je m'assois dans un fauteuil, hors de portée de ses mains qui touchent le sol, et dépose le pistolet sur l'accoudoir.

Mortafer et Gracq demeurent debout. Nous nous examinons un moment en silence lorsqu'un son de bouillonnement provient de la cuisine. Mortafer lève un doigt.

— Ah, le café. Je vous apporte chacun une tasse ?

Gracq acquiesce en silence.

— Je vais continuer avec le vin, que je dis.

Il s'éloigne, tandis que Gracq se dirige vers son manteau accroché dans l'entrée. Pendant ce temps, je cherche une première question à poser à Malou, mais il y en a mille qui se bousculent dans ma tête. C'est finalement mon coéquipier qui, de retour au salon avec un calepin, un crayon et une cigarette éteinte entre les lèvres (ça y est, il est sur le mode journalistique !), demande :

— Les membres de vos bras occupent l'étendue de quelle longueur, exactement en précision ?

— Simon, franchement !

— Si vous ne me voulez aucun mal, pourquoi m'avoir sortie de l'abri ? bredouille la fille. Le virus va m'infecter, maintenant !

Quelle voix étrange, comme si elle parlait la bouche pleine de goudron ! La panique réapparaît peu à peu dans son regard.

— Parce qu'on a la possession de questions interrogatives qu'on nourrit avec l'espoir de te les poser, répond Gracq.

Malou le dévisage, puis revient à moi.

— Pourquoi il parle comme ça, lui ?

Insulté, Gracq se renfrogne tandis que Mortafer revient au salon avec un plateau garni de deux tasses de café, d'un verre d'eau, d'un verre de vin plein et de la bouteille. Il dépose le tout sur une petite table et prend immédiatement une bonne gorgée de son café. Je tends le verre d'eau à Malou. Elle le vide en trois gorgées.

— De quel virus tu parles ?

— Mais arrêtez de vous foutre de ma gueule, vous savez parfaitement de...

— Malou, ostie, *quel virus* ?

— Le virus qui a décimé la planète à la suite de la catastrophe scientifique de 1981 !

La dernière fois que j'ai été témoin d'un silence si complet est lorsque j'avais demandé à mes étudiants, il y a quelques années, de me donner le titre d'un film autre qu'américain. Malou, déconcertée, demande enfin de sa voix gluante :

— Mais qui êtes-vous, au juste ?

— Regarde-nous et réfléchis ! Tous les trois, nous vivons à l'extérieur ! Est-ce que nous avons l'air contaminé ?

— Vous pouvez être contaminés sans que ça paraisse ! Il y a des adultes qui n'ont aucune tare physique...

Elle paraît songer à quelque chose, car elle fronce son seul et large

sourcil en marmonnant :

— ... mais dans ce cas-là, ils sont totalement éteints mentalement...

Elle nous considère, déconcertée.

— Malou, tu dois nous croire : il n'y a pas de virus dehors ! Des tonnes de gaz carbonique, oui ! De la pollution intellectuelle produite par bon nombre d'imbéciles, oui ! Mais un virus mortel, non !

— Vous mentez !

Agacé, je me dirige vers la fenêtre et écarte les rideaux : la rue est évidemment déserte, ma démonstration tombe donc à plat. Je reviens à Malou et braque mon arme vers elle.

— On va tous monter pour te montrer quelque chose. Et essaie pas de te prendre pour Schwarzenegger, sinon ça va mal se terminer, d'accord ?

— Vous parlez d'Arnold Schwarzenegger, ce culturiste autrichien né en 1947 qui a gagné cinq fois le titre de Monsieur Univers et sept fois celui de Monsieur Olympia, et qui, à la suite de quelques rôles dans des films des années 70, nourrissait le rêve ridicule de devenir un jour un acteur célèbre ? Pourquoi voudrais-je me prendre pour lui ?

Nous gardons le silence un moment. Puis, je dis :

— Allez, on monte.

Mortafer ouvre la marche, suivi de Malou, très docile avec ses bras attachés dans le dos, de moi avec mon pistolet à la main, et enfin de Gracq. Dans la chambre à coucher, je remarque sur le lit plusieurs revues pornographiques portant le nom évocateur de *Barely Legal*. Je jette un rapide coup d'œil vers mon ancien collègue, qui se contente de grimacer un rictus fataliste. Malou aperçoit aussi les magazines, car son regard s'allume et elle tend même une main avide vers elles :

— Whoa ! Vous aussi, vous avez des revues comme ça ?

Déconcerté, je l'écarte du lit.

— Va à la fenêtre !

Mortafer pointe la vitre de la main.

— On voit très bien le boulevard Saint-Joseph, à moins de cent cinquante mètres d'ici.

Malou s'approche prudemment, tel le Montréalais traversant le pont menant à Laval, puis regarde à travers la vitre. Là-bas, le boulevard parfaitement éclairé est peu fréquenté à une telle heure, mais au bout d'une vingtaine de secondes, une voiture passe. Une autre minute passe et on peut voir un couple sortir d'un dépanneur. Après un certain temps, une seconde voiture effectue un passage. La mutante fixe le boulevard en émettant de rauques gargouillis de tuyauterie défectueuse, puis elle se tourne vers nous. Ses yeux de chat sont tout ronds, son sourcil complètement rehaussé, ses trois narines frémissantes, son immense bouche édentée béante ; bref, elle affiche la

plus totale incrédulité.

— Le... le virus a été enrayé ?

— Malou... Il n'y a *jamais* eu de virus planétaire. Aucune catastrophe mondiale ne s'est produite en 1981, à part l'avènement de la musique *new wave*.

Ses yeux s'emplissent de désarroi, comme si elle ne savait plus du tout quoi croire, comme si elle cherchait une certitude à laquelle se raccrocher. Mortafer referme lentement le rideau et propose d'une voix sereine :

— On retourne au salon ? Je prendrais bien un autre verre de vin, moi.

*

Assise dans le divan, éperdue, Malou demande si on peut lui détacher les bras. Après consultation avec Gracq, j'accepte, mais à condition qu'elle ne commette pas de bêtise. Je conserve d'ailleurs le pistolet sur mes genoux. Aussitôt ses bras libres, elle réajuste sa vieille jupe fripée, appuie ses coudes sur ses genoux et se prend la tête à deux mains. Je suis à nouveau dans mon fauteuil et Mortafer, verre de vin à la main, est assis un peu à l'écart, les jambes croisées, calme mais intrigué. Gracq demeure debout à mes côtés, calepin et crayon en main, cigarette chiffonnée au bec, et il est le seul à boire du café.

— Dites-moi ce qui se passe, s'il vous plaît, supplie Malou. Je... je ne comprends plus rien...

— Je crois que le plus urgent, c'est que toi, tu racontes ton histoire...

Elle secoue la tête de confusion. J'avance le torse.

— Laisse-moi t'aider un peu : ceux qui vous font croire qu'il y a eu un virus planétaire, en 1981, ce sont trois hommes : Rupert Archlax, son fils ainsi qu'un médecin appelé Durencroix.

— Mais... Comment les connaissez-vous ?

— Comment t'ont-ils appris cette histoire de virus ?

— Ils me l'ont pas vraiment appris directement, c'est... J'ai seize ans et du plus loin que je me souviens, on m'a élevée avec cette idée...

— Donc, on vous a tous élevés avec cette histoire, toi et tous les autres qui sont nés dans la cave...

Elle me dévisage avec étonnement.

— Mais aucun d'entre nous n'est né dans cette cave, voyons !

Gracq cesse d'écrire et me décoche un regard stupéfait.

— Tu te trompes l'erreur, Malou. Vos naissances de vie ont toutes éclosées dans la ca...

— Simon, attends !

Ce n'est pas le moment de bombarder la mutante de révélations, sinon nous n'en sortirons pas. Je propose donc doucement :

— Reprenons du début. Que sais-tu de ce virus ?

— Ce qu'on m'en a toujours dit : durant les années 70, le laboratoire d'Atlanta travaillait en secret sur un virus commandé par l'armée. Mais en 1981, un accident terrible a eu lieu dans le labo et a provoqué un incendie qui a tout détruit. Le virus s'est propagé en trois mois sur la planète et a décimé 99,9 pour cent de la population.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire totalement cliché ? Mortafer, de sa voix cynique, remarque :

— Les Archlax sont amateurs de mauvaise science-fiction, on dirait...

Je fais signe à Rémi de se taire et reviens à Malou.

— Et les deux Archlax, ainsi que ce Durencroix, ils ont survécu, eux ?

— Ce sont trois scientifiques québécois qui, dans leur propre labo au Québec, collaboraient en secret avec les États-Unis. Comme tous ceux qui travaillaient sur ce virus, ils s'étaient inoculé un antidote pour ne pas être contaminés. Mais lorsque l'accident s'est produit à Atlanta, tous les savants là-bas ont péri dans l'incendie. Les seuls scientifiques du projet encore vivants sont donc les quelques collaborateurs québécois, dont les professeurs Archlax père et fils et le professeur Durencroix.

Gracq, qui est parano et conspirationniste de nature, a cessé d'écrire et boit cette histoire avec délectation. Malou poursuit :

— Ils ont constaté qu'à peu près toute la population était morte. Ils se sont tout de même mis à la recherche de survivants... et ils ont rapidement trouvé un bébé.

— Un bébé ?

— Oui, je manque de précision, désolée... C'est vrai que le terme bébé n'est pas très précis, puisque la néonatalogie nous apprend que cette catégorie comprend les nouveau-nés, qui sont âgés de une heure de vie à vingt-huit jours, ainsi que les nourrissons, qui englobent les enfants âgés de vingt-huit jours à deux ans. J'aurais donc dû user du terme « nouveau-né ».

Gracq et moi échangeons un regard, déroutés par ces précisions. Malou poursuit :

— Donc, ils ont trouvé un nouveau-né de quelques jours, un mâle, affamé, abandonné au milieu de sa famille morte. Mais il était terriblement handicapé physiquement. La mère a dû être contaminée à son sixième mois de grossesse, ce qui a déformé le fœtus. Comme le professeur Archlax fils enseignait dans un cégep et que ce dernier était doté d'un bunker antinucléaire, il a été décidé que ce bébé serait élevé dans cet endroit. La cave du cégep était imperméable au virus, le

nouveau-né y serait donc en sécurité. Il a été le premier de la génération postépidémie. Les scientifiques l'ont appelé Primus.

— Pourquoi pas avoir donné l'antidote au bébé ?

— Seul le laboratoire d'Atlanta avait cet antidote. Et toutes les instructions pour le produire se trouvaient aussi là-bas. Les collaborateurs québécois avaient été inoculés aux États-Unis, mais ils n'avaient aucune idée de la façon de reproduire l'antidote.

Je me masse le front, tremblant de colère. J'avais toujours considéré que, pendant ma vie commune avec Laura, j'avais été le Roi des Menteurs, mais toute cette histoire me fait vraiment passer pour un amateur. Je m'efforce de demeurer calme.

— Donc, ce Primus a été trouvé dehors et a été élevé par les scientifiques dans la cave...

— Pas juste lui : nous tous ! Car nos Protecteurs continuaient de trouver des nouveau-nés à travers le Québec. En trente et un ans, ils ont découvert vingt-neuf bébés, tous handicapés à cause du virus.

— C'est absurde : comment peuvent-ils découvrir des nouveau-nés pendant trente ans s'il y a plus personne pour se reproduire ?

— C'est en plein exactement ce que j'allais objecter en tant qu'affirmation ! renchérit Gracq en hochant vigoureusement la tête. Vous êtes bouchée au dépourvu, là, hein ? Vous voyez ben l'évidence que ça pas l'allure du bon sens ! Hein ? Hein ?

Je signale à Gracq d'y aller mollo, mais Malou ne paraît pas du tout bouchée au dépourvu.

— Les scientifiques ont découvert que les rares survivants étaient des adultes qui n'avaient aucune tare physique, mais qui étaient cérébralement éteints. Les scientifiques ignorent pourquoi le virus, au lieu de tuer ces individus, leur a tout simplement pulvérisé le cerveau, mais ils sont peu nombreux. Au cours des années, ces zombies ont continué à se reproduire entre eux, par pur instinct, mais les effets du virus s'attaquaient aux fœtus. Donc tous les nouveau-nés étaient difformes. Nos protecteurs nous ont dit qu'ils trouvaient souvent des cadavres d'enfants abandonnés. S'ils nous avaient trouvés vivants, c'est sans doute que nous étions nés depuis deux ou trois heures seulement. Ce qui est une vraie chance, car si nous étions demeurés à l'extérieur quelques heures de plus, le virus nous aurait mortellement contaminés.

Émue, elle ajoute :

— Moi, on m'a trouvée dans une maison abandonnée, il y a seize ans. Si j'étais restée une heure de plus à l'extérieur, je ne serais pas en train de vous parler en ce moment...

Les bras sur les genoux, je baisse la tête en poussant un profond soupir. Dans mon esprit, le portrait se précise. Je jette un regard vers mes deux compagnons : Gracq, trop estomaqué par cette histoire, n'a

même pas réalisé que sa cigarette a glissé de sa bouche. Même l'ironie de Mortafer a cédé la place à l'ébahissement.

— Mais qui vous a élevés ? que je demande.

— Il paraît que, durant les dix premières années, il y avait toujours un des Protecteurs avec nous, mais plus on grandissait, plus on se débrouillait entre nous. Depuis longtemps, maintenant, les Protecteurs ne viennent que quelques fois par mois, pour nous ravitailler, ou pour nous apporter un cadeau, ou...

— Ces Protecteurs, ce sont les Archlax et Durencroix, c'est ça ?

— Ce sont tous les scientifiques québécois survivants et immunisés qui, depuis trente ans, travaillent dans leur laboratoire pour trouver un antidote au virus. Ils sont une dizaine, mais nous n'avons affaire qu'aux professeurs Archlax et Durencroix.

— Ils vous mentent depuis trente ans, tu imagines ? *Trente ans !*

— Je... Je n'arrive pas à croire ça !

— Mais tu as bien vu la vision du dehors de l'extérieur, en haut ! renchérit Gracq en désignant l'étage. Les voitures automobiles, les quidams piétonniers !

— Je n'ai vu que deux voitures et deux individus, qui sont peut-être de mèche avec vous !

Je me lève et vais allumer la télévision. À cette heure, il y a surtout des vieux films, ce qui ne convaincra pas notre prisonnière. Je syntonise donc la chaîne de nouvelles continues. Malou observe pendant quelques minutes les manchettes qui défilent devant elle, totalement déroutée. Enfin, je ferme le téléviseur et attends le verdict. La mutante émet son gargouillement de vieille plomberie avant de marmonner :

— Je... Ça ne prouve rien.

— Mais tu as bien vu ces images ! Cette vie qui se poursuit partout, à l'extérieur !

— Ça peut être de vieilles manchettes... On en a vu plusieurs, dans la cave, enregistrées sur cassettes...

— Et les dates ? Tu as vu et entendu les dates, tu as entendu ce que les journalistes disaient !

— Des dates, des paroles, ça se trafique, tout ça ! C'est juste des images ! Nous savons qu'en 1980, la technologie était très avancée ! Vous et vos amis, vous êtes un groupe qui voulez nous tromper ! Pourquoi me mentir ?

Elle s'entête, c'est enrageant ! En même temps, comment lui en vouloir ? Elle ne peut tout de même pas nier toute sa vie en quelques minutes.

— Mais enfin, Malou, pourquoi on inventerait tout ça ?

— Et les Protecteurs, pourquoi auraient-ils fabriqué cet énorme mensonge sur un virus ? Dans quel intérêt ? Pourquoi prendre soin de

nous, de notre confort ? De temps à autre, ils nous permettent de sortir de la cave, nous pouvons nous promener dans le cégep, c'est un tel soulagement !

— Si votre bien-être leur tient tant à cœur, pourquoi ils vous laissent pas vous promener dans le cégep en tout temps ?

— Parce qu'il est contaminé ! Seule la cave est étanche ! Ils ont tout de même trouvé le moyen de décontaminer le reste du bâtiment, mais cela leur prend beaucoup, beaucoup de temps, et la stérilisation n'est effective que quelques heures !

— Ils peuvent décontaminer un établissement pendant quelques heures, mais ils ne peuvent pas trouver d'antidote ! Tu trouves pas ça ridicule ?

— Pourquoi ridicule ? Est ridicule un objet ou une personne risible qui attire les moqueries. Je trouve ce terme totalement inapproprié ici.

Je demeure bouche bée quelques secondes. Ses brusques démonstrations d'érudition sont vraiment déconcertantes.

— Bon, illogique, alors ! Tu trouves pas ça illogique ?

— Vous êtes de mauvaise foi ! Décontaminer un établissement restreint pendant quelques heures est tout de même plus simple que de trouver un antidote permanent !

— Et ils verrouillent votre porte, comme si vous étiez des prisonniers ! Belle attention !

— C'est pour nous simplifier les choses : il y a des enfants parmi nous, des enfants parfois indisciplinés qui pourraient fuir, par jeu ou par défi ! On ne peut pas toujours les surveiller !

— Pis pour quelle raison explicative pouvez-vous déambuler vos promenades dans le cégep seulement durant les nuits nocturnes ? C'est louche en étrangeté, non ?

— Parce que le soleil n'est pas bénéfique pour nous, nous sommes trop habitués à la pénombre de la cave !

— Ridicule ! Pourquoi alors abaissent-ils des volets métalliques devant les entrées ? Pourquoi verrouillent-ils toutes les classes ? Pour vous empêcher de regarder dehors ! Et pour empêcher qu'on vous voie !

Malou paraît quelque peu ébranlée par mes derniers mots. Je poursuis sur ma lancée, si penché vers l'avant qu'on dirait que je me prépare à recevoir un toucher rectal.

— Et si vous ne sortez jamais le jour, c'est parce que le cégep est plein de gens à longueur de journée ! Parce qu'on y donne des cours ! Parce qu'au-dessus de vos têtes, il y a la *vie* ! Cette vie qu'on vous cache depuis trente ans !

En gargouillant de confusion, Malou lève deux bras déroutés et, par le fait même, renverse la lampe à sa droite qui se trouvait pourtant à deux mètres. Personne n'y prend garde, sauf Mortafer qui, sans se

presser, se lève et la ramasse.

— C'est absurde ! Votre histoire n'a pas de sens !

— Si c'est absurde, comment expliques-tu que *nous*, on soit pas contaminés ?

— Je... je sais pas... Peut-être que vous l'êtes, mais différemment...

Mortafer, de retour dans son fauteuil, écoute à nouveau avec intérêt. Malou secoue la tête et crache :

— Vous mentez, vous inventez tout !

— Ce n'est pas nous qui inventons ! Ce sont vos supposés protecteurs qui vous soûlent de mensonges pendant que vous croupissez dans une cave depuis trente ans !

— Nous ne « croupissons » pas, comme vous dites ! Nous discutons, nous échangeons des idées, nous regardons des films pour apprendre comment était la vie avant l'apparition du virus...

Mais elle ne paraît pas si convaincue, comme une fille qui clame être à l'aise dans son célibat, mais qui passe ses soirées sur des sites de rencontres. Elle ajoute :

— Quand nous avons des cadeaux, nous jouons avec eux...

Encore ces cadeaux ! Mais de quoi parle-t-elle donc ? Un pyjama neuf ? Un service de vaisselle ? Une paire de billets pour aller voir le prochain match Canadiens-Bruins ? Je veux le lui demander, mais tout à coup, très brièvement, elle coule vers nous un regard que je pourrais qualifier de... concupiscent. La situation me paraît tellement incongrue que je crois rêver. D'ailleurs, cela ne dure qu'une seconde ou deux, car elle poursuit :

— Les nuits les plus agréables sont celles où nous pouvons nous promener dans le cégep. Surtout aller à la bibliothèque.

Cette fois, elle paraît plus sincère, je la sens même moins angoissée, moins tendue, comme si elle oubliait presque la gravité de la situation. Elle redresse fièrement sa tête plate.

— Dès l'âge de cinq ans, nous savons lire et écrire sans problème. À douze ans, nous possédons les capacités intellectuelles équivalentes à ceux que vous appeliez les universitaires. Et en vieillissant, nous ne cessons d'approfondir nos connaissances...

— Si vous êtes si intelligents, comment se fait-il que vous vous rendiez pas compte que votre histoire de virus tient pas debout ?

Malou fronce les sourcils : elle ne comprend pas le sens de ma question. Mais au fond, je connais la réponse, grâce à ma discussion récente avec Limon : Archlax a toujours veillé à ce qu'il n'y ait aucun livre de science-fiction postapocalyptique à la bibliothèque justement pour que les mutants ne se rendent pas compte que cette histoire de virus est un cliché littéraire. Tout comme il empêche l'achat de livres scientifiques sur la génétique ou les épidémies : si les créatures avaient

accès à ces connaissances, elles comprendraient rapidement que les explications données par leurs protecteurs ne sont que de la bouillie pour les chats. Limon m'a aussi dit que les livres publiés après 1980 se trouvaient tous dans une pièce juxtée à la salle principale. Cette section est sans doute verrouillée durant les sorties des mutants. Je me frotte les yeux. Nous revenons à la question de base : pourquoi tant de mystère, de complications, de magouilles ? *Pourquoi ?*

Un autre flash me traverse l'esprit : il n'y a aucun livre écrit par Voltaire ou Sade à la bibliothèque de Malphas.

— Vous connaissez Voltaire ?

Malou a un geste dédaigneux de son long bras, mais la lampe, cette fois, est épargnée.

— Nous avons vu son nom à l'occasion dans quelques livres, surtout des encyclopédies. On le décrit comme un grand penseur du dix-huitième siècle, mais nous n'avons aucune œuvre de lui. Il ne devait pas être si important, finalement.

— Et le marquis de Sade ?

— Même chose : on a aussi vu son nom à l'occasion, sans plus. Mais pourquoi me parlez-vous d'eux ?

Je me demande si je devrais aborder ce sujet lorsque Gracq intervient :

— Pis vous inscrivez l'écriture de quoi ?

Malou fronce son sourcil.

— Pardon ?

Je traduis :

— Vous avez dit que vous aimiez écrire, tout à l'heure. Vous écrivez quoi ?

— Nos réflexions, nos pensées, notre vision de ce qu'était le monde avant. Moi-même, j'ai concocté deux ou trois documents dont je suis assez fière. Le dernier que j'ai pondu, il y a quelques mois, réfléchit sur ce paradoxe intéressant des jeunes qui, à toute époque, se sont crus immortels, alors que plus vieux ils finissent par critiquer leurs cadets qui agissent pourtant exactement comme eux l'ont fait auparavant...

— Mais... pourquoi vous écrivez de telles réflexions ?

Elle paraît réellement surprise.

— Mais... parce que réfléchir et comprendre, c'est *intéressant* !

Mon Dieu ! Ces mutants sont le rêve de tout enseignant, tares physiques mises à part.

Malou, qui semble enfin se rappeler sa situation, soupire tandis que le désarroi se plaque à nouveau sur son odieux visage.

— Vous m'étourdissez avec toutes vos questions ! De plus, elles manquent de précision, vous avez une pensée plutôt chaotique ! J'ai la tête qui tourne, je ne comprends plus rien ! Rien du tout !

Elle ferme les yeux et lorsqu'elle les rouvre, je perçois à nouveau cette concupiscence dans ses prunelles félines, cette perversion totalement hors de propos.

— Ce serait bien de se relaxer un peu, non ?

Elle se tourne vers Gracq et, malgré sa laideur, une réelle aura sexuelle se dégage de son attitude. Elle écarte les jambes, ce qui relève légèrement sa jupe défraîchie et, merde ! je ne peux m'empêcher de remarquer qu'elle est dotée de cuisses magnifiques !

— On pourrait s'amuser... tous ensemble...

Elle allonge alors son bras interminable, sans même avancer le torse, et sa main droite se retrouve en un éclair dans l'entrejambe de Gracq, qui en échappe calepin et crayon en couinant de stupeur. Je me lève d'un bond, aussi choqué que si j'avais surpris mes parents en train de baiser.

— Malou, qu'est-ce que tu fais !?

— Je pense que c'est clair, non ?

Et elle commence à baisser la fermeture éclair de Gracq, qui est tellement saisi (c'est le cas de le dire !) qu'il n'arrive même pas à réagir, les bras légèrement écartés, tremblotant comme s'il était atteint par une décharge électrique. Mortafer se contente de hausser les sourcils. C'est moi qui m'approche et écarte le bras brutalement.

— Ostie, ça suffit !

Mais qu'est-ce que c'est que cette envie soudaine de s'envoyer en l'air, elle est folle ou quoi ? Malou ramène son bras près d'elle en boudant.

— Oh la-la ! Je ne savais pas que vous étiez si prude, vous !

Prude, moi ? *MOI* ? Ça, c'est la meilleure ! C'est aussi absurde que si l'on traitait Pauline Marois d'agace !

— C'est pas ça, c'est juste que, criss ! c'est vraiment pas le moment !

— Faudrait demander au barbu ce qu'il en pense...

— Le barbu s'intéresse pas aux filles, alors on se calme, OK ? que je rétorque.

Gracq rougit violemment en remontant sa fermeture éclair.

— C'est... c'est la réelle vérité. Je suis homosexuellement gai, alors...

Malou a un rire presque méprisant.

— Homosexuel, hétérosexuel... Quelle importance, tout ça ?

— Bon, ç'est assez ! que je lance, énervé. On revient aux choses sérieuses !

— Choses sérieuses ? crie Malou, à nouveau désespérée. Qu'est-ce qui est sérieux ? Les conneries que vous me déballez ? Le fait qu'on nous mentirait, à moi et à mes amis, depuis trente ans ? C'est ça qui est sérieux ?

— Malou, il faut que tu nous dises plus ce que...

— J'en ai assez de parler, parler et parler encore ! C'est vous qui m'avez enlevée, qui m'avez sortie du cégep, et maintenant, je suis mortellement contaminée !

— Mais y a pas de virus !

— Alors, convainquez-moi ! Pas juste en me montrant deux banales voitures et deux individus en pleine nuit qui peuvent être vos complices, ou des images à la télévision qui ont pu être trafiquées !

— Nous allons t'emmener chez des agents de police haut placés, à qui tu pourras raconter que...

— Non, non, je ne bouge pas d'ici, je ne fais plus rien, même sous la menace ou la force, tant et aussi longtemps que vous ne m'aurez pas tout dit à votre tour ! Qui êtes-vous ? *Qui êtes-vous, nom de Dieu ?*

Elle est au bord des larmes. Gracq m'encourage du regard. J'entends Mortafer se lever :

— Je vais chercher une autre bouteille de vin.

Je m'assois donc dans le fauteuil, pose les bras sur les accoudoirs. Et commence.

*

Je lui ai absolument tout raconté. Gracq, qui a fini par s'asseoir, fournissait quelques détails à l'occasion. Malou ne m'a pas interrompu une seule fois. De temps à autre, je jetais un œil à Mortafer qui, en buvant son vin, démontrait un grand intérêt. Vers cinq heures trente du matin, je me suis tu enfin, épuisé.

Le silence, tel le mandat des libéraux, s'étire. Bouleversée, l'adolescente me fouille du regard, à la recherche de signes qui me trahiraient. Derrière moi, Mortafer susurre enfin :

— Bravo, Julien.

Je me tourne vers lui. Il est cerné et à bout lui aussi, mais il semble admiratif et, curieusement, reconnaissant.

— T'aurais été un bon flic.

Sans doute que ces mots ne sont pas totalement exempts d'ironie, mais il n'a pas idée à quel point ce compliment me ravit.

Malou soupire en entourant sa tête de ses longs bras, confuse.

— Malou, je te le demande à nouveau : pourquoi on inventerait tout ça ?

— Je n'en ai aucune idée, mais votre version n'est pas plus logique que celle du virus ! Vous admettez vous-mêmes qu'il y a plein de trous dans votre histoire ! C'est quoi, cette expérience qui aurait mal tourné il y a trente ans ?

— On le sait pas encore, mais...

— Et si nous étions les résultats de fécondations ratées, pourquoi

nous garderait-on en vie ? Pourquoi ne pas nous éliminer, purement et simplement ?

— Je ne sais pas... Sans doute qu'ils vous examinent, qu'ils étudient votre évolution pour perfectionner leurs prochains essais...

— Peut-être que vous êtes utiles aux Archlax pour quelque chose...

C'est Mortafer qui a émis cette hypothèse. Je le considère avec curiosité, mais il hausse une épaule, incapable de préciser sa pensée. J'ajoute doucement vers l'adolescente :

— Tout à l'heure, quand tu as regardé dehors, t'as juste vu une couple de personnes pis deux voitures... Mais as-tu remarqué l'état des routes ? L'état des terrains ? En trente ans d'abandon, tu crois pas que tout serait détérioré, que tout serait en ruines ? Que la nature aurait poussé partout ? Penses-tu vraiment qu'on a pu monter une si grosse mise en scène ?

Les bras ballants sur ses cuisses, Malou lève vers nous un regard si misérable que j'en oublie sa monstruosité.

— Je ne sais même pas ce que je préférerais : que la vraie histoire soit celle du virus ou la vôtre...

Nous ne trouvons rien à répliquer à ces tristes paroles. Malou se tourne vers Gracq et son regard de fauve s'allume, tandis qu'elle s'humecte les lèvres.

— Je prendrais bien un autre verre d'eau...

Je vais à la cuisine avec son verre vide. Tandis que je le remplis, je vois Mortafer se diriger vers l'escalier. Je l'interroge du regard. Il hésite, vient me rejoindre et me confie à voix basse :

— Il faut que je prenne quelques minutes pour assouvir mon vice, Julien. Aucun contrôle là-dessus.

Je me souviens alors des revues pornographiques dans sa chambre. Je ne sais que dire et me contente de hocher la tête d'un air désolé. Je tente de changer de sujet :

— Une vraie histoire de fous, hein ?

— Oui, mais tellement passionnante !

Et il retourne à l'escalier, qu'il monte rapidement. Je considère le verre d'eau, puis le vide moi-même d'un trait. Alors que je le remplis à nouveau, j'entends Gracq m'appeler d'une voix affolée. D'un bond, je retourne au salon.

La mutante est toujours dans le divan, mais Gracq est maintenant assis sur le sol, comme s'il avait trébuché. Même s'ils sont à deux bons mètres de distance, la main gauche de Malou, tout au bout de son interminable bras, fouille dans la braguette ouverte du journaliste tandis que sa droite s'active sous sa propre jupe. Elle bave littéralement de luxure et Gracq, apeuré comme un habitant d'Hérouxville qui visite une mosquée, tente en vain de repousser la main agressive. Aussi incrédule qu'agacé, j'attrape le pistolet et le

pointe vers Malou.

— Vas-tu arrêter ça, ces niaiseries-là ?

La rage retrousses les immenses lèvres de Malou, mais elle ramène ses deux mains sur ses genoux, tandis qu'elle pousse un glouglou qui, j'imagine, exprime sa grande frustration. Je me mets à crier :

— Ostie, tu viens d'apprendre une histoire qui va bouleverser ta vie, t'as passé une nuit blanche, tu sais même pas encore si tu devrais nous faire confiance ou non, et tu penses à t'envoyer en l'air ! La nymphomanie, ça vient avec les déformations physiques ou quoi ?

— C'est pas de ma faute ! Vous ressemblez tellement aux cadeaux qu'on reçoit ! Pis comme on en reçoit pas souvent...

— Mais c'est quoi, ces osties de cadeaux dont tu parles depuis tout à l'heure ?!

Elle paraît embarrassée. Gracq se relève, gêné et furieux, en remontant sa fermeture éclair. Malou, à contrecœur, explique :

— Dans la cave, on baise souvent entre nous, évidemment... Mais on ne peut pas aller aussi loin qu'on en a envie. Nous ne voulons pas nous faire du mal entre nous, nous nous respectons trop pour ça...

— Vous faire du mal ?

— Alors de temps en temps, quelques fois par année, les Protectors nous amènent un cadeau. Il s'agit de survivants adultes qu'ils trouvent, parfois. Le virus ne les a pas tués, mais leur cerveau est mort. Alors avec eux, on peut assouvir nos instincts jusqu'au bout.

— Co... comment de ce que vous voulez signifier, jusqu'au bout ? bredouille Gracq

Malou joue avec ses doigts, mais ne répond pas. Je crois comprendre. Gracq est maintenant aussi blanc que le bout de caleçon qui dépasse de sa braguette mal fermée. Je frotte mes yeux douloureux. Je suis tellement fatigué que je suis sur le bord de craquer, je le sens. Malou devient suppliante.

— Mais si vous me laissiez m'amuser avec vous, je vous jure que je me retiendrais et que je ne vous ferais pas de mal ! Ce serait uniquement pour le plaisir, et vous seriez surpris de voir tout ce que je peux faire ! Comme vous l'avez évidemment remarqué, j'ai une bouche immense et...

— Ça suffit !

Plus personne ne dit rien. Mortafier descend à ce moment l'escalier, nous rejoint au salon et nous observe avec curiosité.

— J'ai manqué quelque chose ?

J'ai le vertige tout à coup. Cette nuit de dingues nous a épuisés jusqu'à la moelle. Je me tourne vers Malou.

— Écoute, on va t'emmener à la SQ, à environ deux heures d'ici. Ce sont des policiers très haut placés. Tu vas tout leur raconter. Par la même occasion, tu vas pouvoir constater que cette histoire de virus est

un mensonge. Tu verras pas juste deux piétons ou des images dans une télé mais plein de vrais gens. Tu verras que la vie continue dehors. Et dans quelques heures, tous tes amis de la cave seront libérés, et tes supposés protecteurs arrêtés !

La jeune fille secoue la tête et, même assise, vacille de fatigue. On dirait qu'elle est sur le point de perdre conscience.

— Je veux juste dormir un peu... Je n'en peux plus...

— Il faut y aller le plus vite possible, Malou !

— Il faut que je me repose, je vous dis ! Laissez-moi dormir juste un peu, et je vous promets que je ferai tout ce que vous voudrez ensuite...

— Tu accepteras de nous accompagner à la SQ sans résister ?

Elle ricane sans force, sans joie.

— Je vous le promets... Au point où j'en suis...

Gracq et moi allons à la cuisine pour discuter. À l'heure qu'il est, Archlax doit déjà avoir remarqué la disparition de sa mutante ou, du moins, il est sur le point de le constater. Plus vite nous irons à la SQ, moins nous aurons de chance de nous faire prendre. D'un autre côté, Archlax ne viendra jamais fouiller dans la maison de Mortafer, donc demeurer ici une heure de plus n'est pas risqué. Archlax ne prévient pas sans doute pas Garganruel de cette disparition, car il préférera que le capitaine conserve son rôle de chien de garde qui en sait le moins possible. La ville ne grouillera donc pas de flics et quitter Saint-Trailouin ne devrait pas poser de problème. Bref, entre partir tout de suite avec une Malou hurlante qui risque d'attirer l'attention ou un peu plus tard avec une Malou docile et discrète, la seconde solution est la plus sage. Nous revenons au salon.

— OK pour le dodo, mais une heure seulement. Ça te va ?

Elle hoche mollement la tête. J'ajoute :

— On va devoir t'attacher pendant que tu dors. Désolé, mais je crois que tu peux comprendre. Et puis, ça va éviter aussi que tu cèdes à une nouvelle pulsion sexuelle incontrôlable...

Elle réagit à peine, déjà à moitié assoupie. Cette fois, nous la ligotons de sorte que ses longs bras soient totalement immobilisés dans son dos. Nous lions ses pieds ensemble pour l'empêcher de marcher, mais nous ne la bâillonons pas : si elle crie, nous l'entendrons. Couchée sur le dos sur le divan, elle se tait toujours ; Gracq et moi l'observons avec malaise.

— Nous sommes vraiment confondus de désolation, Malou... Mais dans l'approximation de quelques heures, tu nous remercieras ta reconnaissance, j'en suis sûr de conviction...

— On verra ça, marmonne-t-elle.

Elle émet un long gargouillement, puis ferme les yeux, vaincue par l'épuisement. Mortafer s'approche de moi :

— Curieux, ce léger accent français, non ?

Je hausse une épaule.

— Bon. Aussi bien qu'on en profite tous pour dormir, on sera plus d'attaque tout à l'heure. Par prudence, Gracq et moi allons coucher au salon.

— Mais non, il y a une chambre d'amis à l'étage, réplique Mortafer. Vous avez plus besoin de sommeil que moi, j'ai tout de même dormi trois heures avant votre arrivée. C'est donc moi qui coucherai dans le salon pour surveiller notre invitée.

J'accepte. Il est six heures dix, je propose que nous dormions jusqu'à sept heures et quart. Je veux utiliser mon cellulaire comme réveille-matin, mais constate que la batterie est à plat. Mortafer prend le sien et programme l'alarme à l'heure convenue. Puis il s'affale confortablement dans le fauteuil et dépose son portable sur la petite table tout près.

— Allez-y, nous lance-t-il. Je monte vous réveiller dans une heure. Et je compte bien aller à la SQ avec vous !

Il est de toute évidence heureux dans son rôle : enfin il a l'impression de participer à *quelque chose*. Je le remercie, puis examine Malou une dernière fois. Ses paupières sont closes, sa large bouche sans dents est entrouverte et elle émet un râle aquatique que j'interprète comme un ronflement. Fait-elle semblant ? De toute façon, elle est attachée. Et par sécurité supplémentaire, je dépose mon pistolet sur la petite table.

— Je pense pas que j'aurai à m'en servir, commente mon ex-collègue.

— Juste au cas.

Gracq et moi montons enfin. Dans la chambre d'amis, décorée avec une telle quantité de fleurs séchées que j'aurais peur de craquer une allumette, nous nous laissons choir dans le lit queen à baldaquin en râlant de contentement. Je songe que je suis censé enseigner dans deux heures. Tant pis, mes élèves auront un petit congé printanier... Je ferme les yeux. J'ai passé beaucoup de nuits blanches dans ma vie, mais jamais l'une d'elles ne m'a vidé comme celle-ci, autant le corps que l'esprit. À mes côtés, la voix aussi inconsistante qu'un repas d'hôpital, Gracq bredouille :

— On a gagné notre réussite, Julien... Dans le bientôt de tout à l'heure, tout va être... terminé... en finalité...

Et il se met à ronfler. Les paupières closes, je souris. Pourtant, alors que je me trouve en équilibre sur la mince frontière entre l'éveil et le sommeil, je crois entendre un ricanement rauque.

Le genre de rire que pourrait émettre un corbeau.

VINGT MINUTES PLUS TÔT

L'alarme stridente de la montre de Rupert Archlax junior retentit dans la minuscule pièce en béton vide de toute décoration et réveille instantanément le directeur pédagogique. Il s'étire, se redresse sur le lit de camp spartiate et soupire en se massant les joues et le front. Pendant un bref moment, son visage se teinte d'une intense lassitude qui confine au désespoir, mais très rapidement, il replace sa cravate, lisse ses cheveux, enfle ses lunettes et son veston qui se trouvaient sur l'unique chaise de la pièce, puis, à nouveau imperturbable, il ouvre la porte pour sortir.

Comme toujours, l'éclairage de la cave est minimaliste et, comme à tous les tours de garde, la cave elle-même presque vide. Personne dans le coin salon pour discuter, personne à la vieille table de billard, mais deux enfants de trois et quatre ans sont assis devant la télévision. Archlax s'approche d'eux et le garçon tourne la tête vers lui. Ses deux yeux sont placés l'un au-dessus de l'autre, à la verticale, et il sourit de sa bouche sans lèvres.

— Bonjour, professeur Archlax. Bien dormi ?

— Très bien, Spero, merci.

Des gémissements proviennent du fond, dans le coin droit, où sont alignés une trentaine de matelas, mais les gamins ne s'en préoccupent pas. À la télé joue un vieux dessin animé en suédois.

— C'est intéressant ? demande Archlax.

— Assez, oui, répond la fillette, la voix peu audible à cause de son nez trop long et trop mou qui pend telle une trompe. Le suédois est une langue pas si compliquée, finalement.

Rupert hoche la tête. Il ne distingue que deux autres personnes dans la cave, dans la cuisine là-bas, pièce un peu plus éclairée que le reste de la salle : un adulte et un bébé. Il s'y dirige, passant près du dortoir où il devine vaguement deux formes s'ébattant sur un matelas en poussant des grognements de plaisir. Mais il n'y prête pas plus que deux secondes d'attention et entre dans la cuisine. L'homme, dans la mi-vingtaine, muni de deux bras normaux et d'un troisième sur la poitrine (il doit toujours porter des t-shirts avec un trou sur le devant), prépare de la nourriture en purée. Assis dans une chaise haute, le bébé, qui doit avoir près de deux ans, sans yeux mais avec une large bouche, assène des coups de cuiller impatients sur son plateau.

— Encore toi qui t'occupes de Caeci, Oculi ?

— Pas de problème, j'aime ça, répond Oculi de la même voix aquatique que ses congénères.

Avec son bras frontal, il ferme le frigo et se tourne vers Rupert. Son visage est tellement mou qu'à chaque mouvement on a l'impression qu'il va s'écouler comme de la cire fondue. Ses pupilles sont totalement blanches, comme si elles étaient irrémédiablement révolusées.

— Vous avez bien dormi ?

— Oui, merci.

— Mais j'ai faim, moi ! beugle tout à coup le bébé, la prononciation aussi nette que s'il avait quatre ans. Je veux manger tout de suite !

Oculi dépose devant Caeci son petit plat de purée et le bébé, à l'aide de sa cuiller, commence à manger. Oculi fixe l'enfant de ses yeux blancs et, tristement, marmonne :

— Ça fait presque deux ans que vous n'avez pas trouvé de bébés survivants. J'imagine qu'il n'y en a plus, n'est-ce pas ?

Rupert remonte ses lunettes, un peu mal à l'aise.

— J'imagine qu'en effet il y a dehors de moins en moins de survivants et, donc, de moins en moins de naissances, mais... peut-être en trouverons-nous encore un, on ne sait jamais...

Le bébé sans yeux mange en se salissant partout et Oculi l'observe, apitoyé. Archlax se donne deux petits claques sur les cuisses.

— Bien. Je vais monter pour sonner le retour.

Il traverse la cave emplie de pénombre, franchit la porte de bois et celle en métal, parcourt le couloir de béton sans jeter un œil aux caméras accrochées au plafond, puis entre dans l'ascenseur. Au rez-de-chaussée, il effectue quelques pas dans l'atrium sombre, sort un sifflet de sa poche et y souffle de toutes ses forces. Au bout d'une minute, les premiers mutants apparaissent, surtout des enfants ou des adolescents, puis les adultes suivent. Ils saluent tous Rupert, la plupart avec respect, mais quelques-uns plus froidement.

L'ascenseur effectue trois voyages pour descendre tout le monde. Rupert en compte vingt-deux en tout ; comme il y en avait déjà six dans la cave, il en manque un. Il attend donc seul près de l'ascenseur, les yeux rivés sur les couloirs et l'escalier obscurs, mais personne d'autre n'apparaît. Peut-être, finalement, étaient-ils trois à forniquer sur les matelas, en bas... Il veut ouvrir l'ascenseur, mais les portes coulissent d'elles-mêmes : Primus et Dea sortent de la cabine.

— Il manque Malou, annonce la mutante.

Comme chaque fois qu'elle est contrariée, elle gratte sa peau de lépreuse. Primus lève ses mains à trois doigts en un geste rassurant.

— Quand elle est plongée dans un livre, elle n'entend plus rien. Je vais voir à la bibliothèque.

Primus monte à l'étage, tandis que Dea cherche la retardataire au rez-de-chaussée. Rupert demeure près de l'ascenseur, au cas où d'autres mutants remonteraient. Quand ils se retrouvent tous les trois au bout de vingt minutes, sans Malou, un début de panique s'installe. Pris d'un doute, Rupert se dirige vers l'entrée principale, suivi des deux mutants. Ils s'arrêtent près des portes, dont toutes les vitres sont camouflées par les volets abaissés. Rupert remarque aussitôt ce qu'il redoutait : le système d'alarme n'est pas enclenché. Malgré ses efforts pour demeurer impassible,

quelques traits de son visage doivent le trahir car Dea demande :

— Ça va, professeur Archlax ?

Sans un mot, le directeur pédagogique tend sa main vers la porte, la pousse... et elle s'ouvre. Aussitôt, les deux mutants poussent un cri d'effroi et reculent de plusieurs pas en levant les bras, comme des vampires se protégeant du soleil. Archlax, mortifié, hésite une seconde.

— Ne bougez pas ! Je reviens dans deux secondes ! Et n'ouvrez pas la porte !

Il entrouvre la porte un peu plus grand et sort vivement en refermant derrière lui. Il avance de quelques mètres en lançant des regards effarés aux alentours, mais sous le ciel encore teinté de traces nocturnes, le stationnement est totalement vide, de même que la rue plus loin. Rupert pousse une sorte de gémissement rauque, puis revient rapidement dans le cégep. Tout en verrouillant la porte, il entend derrière lui la voix paniquée de Primus.

— Vous avez ouvert la porte, professeur !

— Du calme ! Je ne l'ai entrouverte que quelques secondes, il n'y a aucun risque !

Il se retourne et s'appuie le dos contre la porte, effaré. C'est la première fois que les deux mutants voient un Protecteur dans un tel état. Dea ose avancer d'un pas, sa minuscule bouche sans lèvres tremblotante.

— Malou s'est sauvée... c'est ça ?

— C'est impossible, marmonne Rupert, comme pour lui-même.

— Vous aviez oublié de verrouiller la porte ? s'étonne Primus.

— Mais non, justement ! Je n'oublie jamais ce genre de choses, voyons, jamais !

— Pourtant, elle était bien débarrée...

Rupert ne répond pas. La respiration plus rapide, il examine la porte : rien n'a été brisé ni même forcé. Bon sang, comment cela a-t-il pu se produire ? Et Fork qui va arriver dans cinquante minutes pour ouvrir le cégep... Un étourdissement violent le fait chanceler.

— Professeur Archlax ?

Rupert se secoue et remet le système d'alarme en opération.

— Écoutez, c'est... Les effets de la stérilisation du cégep vont bientôt disparaître, vous devez retourner dans l'abri rapidement...

Il les pousse plus ou moins cavalièrement vers l'ascenseur. En chemin, les deux habitants de la cave ne cessent de poser des questions. Et Malou ? Si elle demeure trop longtemps dehors, elle va mourir ! Et pourquoi est-elle sortie ! Elle n'est plus une enfant, elle connaît parfaitement les risques ! Dans l'ascenseur, Rupert entre le code pour permettre la descente, appuie sur SS et, d'une voix légèrement fébrile, leur répond qu'il doit en parler aux autres Protecteurs afin qu'ils tiennent conseil. Une minute plus tard, devant la porte de bois toujours ouverte, les deux mutants hésitent avant d'entrer.

— Mais on va nous poser plein de questions sur Malou ! remarque Dea.

Qu'est-ce qu'on leur dit ?

En effet, Rupert entrevoit dans la grande salle les vingt-six silhouettes tournées vers lui. À nouveau, il pousse Dea et Primus, jusqu'à ce qu'ils aient franchi le seuil.

— Dites-leur que nous travaillons là-dessus et que nous reviendrons le plus rapidement possible. Tout ira bien.

Et il referme la porte sur les deux visages tourmentés. Il verrouille le cadenas, puis s'appuie des deux mains sur le chambranle en expirant douloureusement. Une seule phrase, brève mais terrible, lui tourne dans la tête.

« C'est une catastrophe... c'est une catastrophe... »

Son regard s'arrête alors sur l'autre porte de bois, en face, puis il s'empresse de la déverrouiller. Il entre rapidement, parcourt le court corridor et arrive dans la haute salle à l'éclairage rougeâtre tamisé. Dans sa cage, Justine dort, couchée sur le dos, en produisant un ronflement immonde. Son ventre gonflé de femme enceinte est plus grisâtre que le reste de sa peau nue. Rupert, actionnant deux commutateurs, déclenche un éclairage blanc intense. Justine grogne d'inconfort et se tourne sur le côté pour échapper à la lumière, sans se réveiller. Rupert cherche partout, dans les coins, dans les deux armoires, mais aucune trace de Malou. Il enlève ses lunettes et en essuie les verres en secouant la tête. Évidemment qu'elle n'est pas ici ! Le cadenas était toujours barré quand il est entré, il y a deux minutes ! Est-il donc en train de perdre tout jugement ?

Il éteint les lumières puis s'immobilise aussitôt. Dans la cage à nouveau baignée d'une faible lumière écarlate, debout et se tenant aux barreaux, Justine fixe Rupert, ses rares cheveux collés sur son visage, la langue pendante hors de sa bouche à moitié déformée. Le directeur pédagogique oublie pendant quelques secondes son angoisse et une grande tristesse déferle en lui. Le frère et la sœur s'observent en silence, Justine se contentant d'émettre une respiration rauque, puis elle pose sa main droite sur son ventre gonflé. Comme s'il avait compris une question inaudible, Rupert répond :

— Si tout va bien, Justine, si tout se déroule comme prévu, ce sera le dernier. Promis. Je sais que ce n'est pas la première fois que je le dis, mais maintenant on a toutes les raisons de croire que ça va fonctionner. Dans quelques jours, une semaine au maximum, ce sera terminé.

L'œil gauche de Justine, flou et visqueux, est vide d'émotion, mais le droit, écarquillé et injecté de sang, brille d'un éclat vif, et tout à coup, raidissant tout son corps comme si elle fournissait un effort démesuré, elle réussit à émettre une question incompréhensible pour le commun des mortels :

— Hééhhhl... waphrglè ?

Mais Rupert a manifestement compris, car il dit :

— Et après ? Eh bien, après...

Il n'arrive pas à terminer sa phrase, remonte nerveusement ses lunettes. Dans l'œil droit de sa sœur, il devine l'amertume, presque de la haine, et cela lui est si insupportable qu'il s'éloigne rapidement, comme s'il fuyait sa propre conscience.

Mais de retour dans l'ascenseur, il oublie Justine et la panique revient graduellement, comme une marée montante. Avec tout ça, il ne lui reste que quarante minutes avant l'arrivée de Fork. Quarante minutes pour prévenir son père, puis pour replacer toutes les affiches sur les murs et sur les babillards du cégep.

« C'est une catastrophe... C'est une catastrophe... »

*

Rupert Archlax senior, dans sa luxueuse chambre à coucher de son condo montréalais, est toujours en pyjama et, tout en s'allumant une longue cigarette, donne des indications à son domestique qui prépare sa valise.

— Et n'oublie pas mon épingle à cravate en or, comme la dernière fois ! Un peu moins d'étourderie, que diable, et...

Son téléphone sonne et il va répondre.

— Rupert Archlax à l'appareil, Rupert Archlax speaking, Rupert Archlax sul dispositivo, Rupert Archlax auf dem Gerät... Tiens, Junior ! Un appel si matinal, voilà qui n'est guère usuel... Non, pas du tout, je suis en pleins préparatifs, je m'envole pour Barcelone tout à l'heure. Je n'y serai que deux jours, pour une conférence que...

Il se tait et son visage, jusque-là affable, s'affaisse peu à peu, comme si vingt années supplémentaires creusaient subitement ses traits. Il écoute pendant un moment tandis que son domestique continue à remplir sa valise. Quand le vieil homme parle à nouveau, sa voix est aussi coupante que la lame d'une guillotine.

— Tu vas patrouiller la ville à sa recherche... Non, pas question d'alerter Jingo pour le moment, grands dieux ! Je ne veux pas courir le risque qu'il en sache trop ! Nous ferons appel à lui seulement en cas de nécessité absolue ! Pour le moment, appelle Durencroix et cherchez chacun de votre côté. Elle ne devrait pas être trop difficile à trouver ! Mon jet atterrira à Saint-Trailouin vers neuf heures trente.

Il raccroche et contemple quelques secondes le mur devant lui. Il demeure droit, noble, mais entre ses lèvres, la longue cigarette tremble. Si la colère est principalement ce qui émane de son regard, on peut tout de même y lire une parcelle de peur, émotion qu'il n'a ressentie que très rarement dans sa vie. Il articule alors d'une voix à peine audible mais dégoulinante de mépris :

— Incompetenti...

— Un problème, monsieur ?

Le vieil homme se tourne vers son domestique.

— Dites à ma secrétaire d'annuler mon voyage à Barcelone.

TREIZE MINUTES PLUS TARD

Deux adolescentes nues s'approchent de Rémi avec un sourire coquin et s'agenouillent devant lui. Mais alors qu'elles sont sur le point de le sucer, une voix transperce l'inconscience de l'ex-enseignant.

— Rémi...

Les deux adolescentes s'embrouillent, deviennent vapeur.

— Rémi ?

Le rêve se volatilise complètement et Rémi ouvre les yeux. Il est avachi dans son fauteuil et, en une seconde, l'incroyable aventure de cette nuit lui revient. Et il ne peut s'empêcher de sourire. Toute cette histoire est donc vraie ? Et il en fait désormais partie !

— Rémi ?

Il tourne la tête dans la direction de la voix. Malou n'est plus couchée. Elle est toujours bien ficelée, mais elle a réussi à s'asseoir et ses yeux félins fixent Rémi.

— Rémi, c'est bien votre nom, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça...

Il regarde l'heure sur sa montre : 6:50.

— Nous pouvons dormir encore presque une demi-heure...

— Je n'arrive plus à dormir. En fait, je ne me suis pas rendue jusqu'au sommeil profond, ni au sommeil paradoxal. Mon rythme cérébral n'a sans doute pas dépassé l'onde têtà, donc des fréquences entre 4,5 et 8 Hz.

Rémi hoche la tête, pris de court par cet étalage de connaissances incongru, puis se frotte les yeux.

— Peut-être devrais-je réveiller les deux autres, alors...

— Attendez ! Comme il nous reste trente minutes, on pourrait en profiter pour s'amuser tous les deux...

Il remarque enfin le regard paillard de Malou. Les raclements de sa voix prennent tout à coup une sonorité perverse.

— Je pense qu'on se ressemble, tous les deux. Vous avez besoin de sexe vous aussi... Ces revues pornographiques éparpillées dans votre chambre... Et en plus, ce sont des magazines spécialisés en jeunes filles, non ?

Elle humecte ses lèvres de sa langue incroyablement suintante.

— Des jeunes filles comme moi...

Rémi hausse les sourcils. Est-ce que cette créature difforme tente de le charmer ? Avec sa tête plate, ses trois narines, sa bouche immense édentée et ses cheveux en barreaux de chaise, elle croit vraiment l'allumer ? Mais il y a quelque chose de troublant dans son regard de chat, il doit bien l'admettre. Et ses cuisses sous sa jupe sont plutôt appétissantes...

Bon Dieu ! Il s'est masturbé il y a à peine une heure et le voilà en train de fantasmer sur cette... cette aberration de la nature ?

« Sur cette jeune aberration de la nature... »

Malou remarque sans doute le regard de l'homme car, malgré ses liens, elle réussit à écarter légèrement les jambes.

— Vous regardez mes cuisses... mais vous ne seriez pas déçu du reste, je vous le garantis... Il ne faut pas se fier uniquement à mon visage...

Et elle esquisse un sourire qui, malgré sa déformation, affiche une lubricité sans équivoque.

— Allons, tais-toi, jeune fille !

Mais il commence à suer, en se sentant de plus en plus désorienté. Il est vrai que, sous ses vêtements fripés, elle paraît dotée d'un corps ferme, comme tous ceux des jeunes filles de cet âge... Et avec ses bras ainsi attachés derrière elle, sa poitrine est encore plus offerte...

— Approchez, susurre Malou de sa voix marécageuse. Détachez ma blouse... Ça ne vous engage à rien...

Est-il en train de se lever, de s'approcher de ce monstre de foire ? Réellement ? Oui, c'est bien lui qui se penche vers elle, ce sont bien ses propres mains qui se dirigent vers la blouse...

« Arrête ! Arrête ça tout de suite, pauvre fou ! Es-tu malade à ce point ? Combats ce mal en toi, combats-le ! »

... qui la déboutonnent, qui écartent le tissu...

« Pense à Julien qui t'a fait confiance ! Qui te fait confiance pendant qu'il dort là-haut ! »

... et les seins apparaissent. Le ventre, plus bas, semble couvert d'écailles, mais Rémi n'a de yeux que pour la jolie poitrine haute et ronde d'adolescente, qui n'a rien à voir avec le visage de sa propriétaire, spectacle qui provoque chez lui la plus solide des érections. Malou murmure alors :

— Détachez-moi, monsieur, faites abstraction de mon visage... Recouvrez-le, si vous voulez... et je vous montrerai à quel point je peux être imaginative...

Il a tout juste le temps de gémir intérieurement en se traitant d'imbécile avant de perdre complètement la tête, comme il l'a perdue l'année dernière en pleine session d'examen ministériel, comme il l'a perdue il y a quelques jours dans sa classe. Haletant, il s'empresse de défaire les liens de la prisonnière, en ignorant totalement le visage odieux de l'adolescente et en se concentrant uniquement sur ses seins... Et ses fesses, comment seront-elles ? Aussi fermes, aussi jeunes, aussi offertes ?

Il a à peine fini de la détacher que la main gauche de Malou se referme sur son entrejambe. Ce contact l'excite tant qu'il pousse un long râle en relevant la tête, les yeux fermés. Ainsi, il ne voit pas l'interminable bras droit de la mutante s'étirer derrière lui jusqu'à la petite table. Il est sur le point de jouir dans son caleçon lorsque la bouteille de vin vide lui fracasse la tête. Il perd conscience en éjaculant.

Malou se lève et, tout en reboutonnant sa blouse, considère Rémi d'un air navré. Tout à l'heure, elle a feint l'épuisement : comme tous les mutants, elle est habituée de vivre la nuit. Elle a donc feint de s'endormir et

a attendu un bon moment pour s'assurer que les deux autres avaient eu le temps de s'assoupir en haut. Car le plan qu'elle a élaboré relève de la prudence la plus élémentaire : avant de suivre ces hommes chez les prétendus policiers, elle doit constater seule et par elle-même si cette histoire est vraie, si la vie se poursuit réellement à l'extérieur. Elle ne peut balayer tout ce qu'elle a cru pendant seize ans sur la simple parole de trois inconnus ! Si elle réalise qu'ils lui ont menti et qu'on l'a donc piégée, elle se sauvera et, avant de mourir de la contagion, tentera de trouver les autres pour les mettre en garde. Mais si tout ce qu'on lui a raconté cette nuit est vrai, alors, oui, elle reviendra et suivra ce Julien pour dénoncer les Protecteurs.

Elle hésite, les yeux toujours fixés sur Rémi, et émet un gargouillement langoureux. Le léger attouchement de tout à l'heure a tout de même enflammé sa libido. Elle pourrait peut-être en profiter... Oh, pas grand-chose, juste quelques caresses, le sucer un bref moment...

... faire couler un peu de sang...

Elle se secoue : ce n'est pas le moment de s'amuser ! Son regard tombe alors sur le cellulaire de Rémi. N'a-t-il pas programmé une sonnerie, tout à l'heure, sur ce drôle d'appareil ? Elle le prend dans l'intention de l'emporter avec elle : les deux autres ne se réveilleront pas à l'heure prévue, ce qui lui laissera encore plus de temps. Elle marche vers la porte et, sur le point de l'ouvrir, a un moment d'hésitation, puis se traite d'idiote : si le virus existe vraiment, elle est déjà foutue... Fataliste, elle ouvre la porte et franchit le seuil, pour s'arrêter aussitôt : bien que la température doive tourner autour de cinq degrés Celsius, Malou, qui n'a jamais connu ce climat, a l'impression d'être mordue par des centaines de dents minuscules. Elle recule jusqu'à l'intérieur de la maison et, frissonnante, cherche des vêtements des yeux. Elle voit un manteau printanier suspendu à une patère. Elle l'enfile, puis sort à nouveau. Elle sent toujours le froid sous ses pieds, qui sont chaussés de simples ballerines, mais pas question qu'elle recule, elle doit savoir maintenant !

Elle marche vers la rue puis lance au loin le cellulaire, qui disparaît dans un buisson enneigé. D'ailleurs, cette neige l'impressionne, même s'il n'y en a plus beaucoup sur les terrains environnants, à l'exception de deux ou trois congères éparpillées. Et il y a le soleil : elle n'a jamais vu tant de lumière de sa vie et cela l'aveugle pendant une minute ou deux. Mais ce qui la chicote est l'absence totale de gens dans la rue. Voilà une preuve que ses trois kidnappeurs lui ont raconté des bobards, non ? Pourtant, les maisons sont en bon état, les rues aussi. Trente ans d'abandon devraient laisser des traces plus spectaculaires, non ? Mais avant de se forger une opinion ferme, elle veut se rendre jusqu'à ce boulevard qu'elle a entrevu cette nuit par la fenêtre... Elle veut voir de la vraie vie. Si elle n'en voit pas, ce sera la preuve que ses ravisseurs l'ont trompée. Et alors, que fera-t-elle ? Maintenant qu'elle est à l'extérieur, l'idée de fuir lui paraît moins évidente.

Dans ce monde inconnu, croit-elle vraiment pouvoir retrouver le cégep, et ce, avant de mourir des effets du virus ? Allons, une chose à la fois. Craintive, elle se met en marche.

Au bout de trois minutes, elle atteint l'intersection. À droite, elle aperçoit un groupe de trois ou quatre individus qui approchent, encore trop loin pour qu'elle puisse les distinguer clairement, mais cette vision est suffisante pour la paralyser de stupéfaction.

Trois ou quatre personnes... Mon Dieu...

Elle tourne sa tête plate vers la gauche : le boulevard est là, à une centaine de mètres, ce boulevard sur lequel passe une voiture... puis, au bout de quelques secondes, une autre... Elle cesse de respirer puis marche dans cette direction, son immense bouche entrouverte.

Elle s'arrête sur le trottoir du boulevard et suit de ses yeux écarquillés les voitures qui passent maintenant près d'elle. Et elle distingue dans chacune d'elles un ou plusieurs individus ! Des dizaines et des dizaines d'êtres humains qui vont et viennent, comme si de rien n'était, comme si tout était...

... normal !

D'ailleurs, certains passagers lui jettent en passant un regard médusé, mais Malou le remarque à peine, trop bouleversée par ce spectacle invraisemblable. Là-bas, sur sa droite, elle voit deux hommes sortir d'un établissement... Et dans l'autre direction, une femme qui emplit sa voiture d'essence... Et dans le stationnement de l'autre côté de la rue, ces deux gars qui rigolent en sortant de leur véhicule... Tous ces gens sans tares physiques, sans traces d'une contamination quelconque... Et ces voitures qui n'arrêtent pas de passer !

Ça ne peut pas être une mise en scène, c'est trop gros. Ça veut donc dire que... que...

Elle tourne la tête, haletante : à moins de vingt mètres, un homme qui promène son chien s'approche d'un pas nonchalant. Peu à peu, il discerne les traits de Malou car son visage blêmit et son pas se raidit. Le chien lui-même pousse un grognement peu rassurant. Malou se détourne : elle ne doit pas attirer l'attention ! En fait, elle doit retourner à la maison de ce Rémi, dire à Julien qu'elle les croit, qu'elle accepte de rencontrer ces gens de la SQ pour qu'on libère tous ses amis, pour qu'on arrête ces salopards qui leur mentent depuis plus de trente ans... Jésus Christ ! Trente ans !

Elle tourne les talons pour rebrousser chemin, s'élance... et se retrouve au centre du petit groupe qu'elle a vu approcher tout à l'heure et qui l'a maintenant rejointe : quatre adolescents de dix-sept ans, une fille aux cheveux bleus et trois garçons, qui se rendent sans doute à leur cours. Malou percute involontairement l'adolescente qui, en apercevant son visage, se met aussitôt à hurler. Les trois garçons, après une seconde de stupéfaction, deviennent menaçants.

— Eh ! C'est qui, ce monstre-là ?

— Laisse Caro tranquille !

Malou recule en levant ses immenses bras en un geste de paix, mais la fille n'en crie que davantage et deux des garçons s'avancent, les poings serrés.

— Tu nous veux quoi, la gargouille ?

— Rien, rien, je... je voulais pas vous...

— Cette personne vous veut du mal, les jeunes ?

C'est l'homme au chien, maintenant tout près. Malou se sent éperdue, tous ces gens normaux et apeurés autour d'elle l'étourdissent, la terrifient, lui font perdre tout repère. Où est Primus, où est Dea, où est sa cave rassurante emplie de ses amis, de ses semblables ? Et ces voitures partout, bruyantes, puantes, effrayantes... Elle veut dire quelque chose, mais tout à coup, le chien échappe à son maître et, en jappant, saute sur Malou pour la mordre. Celle-ci pousse un cri d'effroi et de douleur puis recule vivement de plusieurs pas en tentant de se débarrasser de l'animal qui enfonce ses dents dans son avant-bras. Elle ne réalise pas qu'elle est maintenant au milieu de la chaussée. Au moment où le chien la lâche enfin, elle entend le klaxon assourdissant ainsi que le crissement des pneus qui tentent de freiner, mais elle ne tourne pas la tête assez rapidement pour voir la Lexus bleue la happer de plein fouet.

Le pare-chocs lui brise le bassin et son corps décolle du sol. Sa poitrine s'écrase contre le capot, sa tête fracasse le pare-brise qui se transforme en une immense toile d'araignée, puis elle retombe sur le bitume, inconsciente. En vingt secondes, une quinzaine de personnes, dont la conductrice de la voiture, entourent le corps et tous arborent la même expression d'horreur et de dégoût en découvrant le physique de la victime. Quelques-uns prennent des photos, mais personne ne remarque la jaguar mauve qui, de l'autre côté du boulevard, ralentit, puis s'arrête.

— J'appelle la police ! annonce alors la conductrice de la Lexus.

Elle sort son cellulaire au moment où une voix s'élève :

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

C'est Christophe Durencroix qui, après être sorti de sa Jaguar, a traversé la rue pour rejoindre le petit groupe.

— Il y a eu un accident, on prévient la police.

Christophe voit enfin Malou, inconsciente sur le bitume et crie aussitôt vers la conductrice de la Lexus :

— Attendez ! Attendez, je suis médecin !

— C'est vrai, je vous reconnais, fait un adolescent. Docteur Durencroix, c'est ça ? Vous allez veiller souvent à L'ami ne deux faire, vous...

Christophe ne répond pas et, manifestement inquiet, s'agenouille devant la jeune fille pour l'examiner. Tous sont rassurés par la présence d'un médecin et la conductrice, malgré son incertitude, referme son cellulaire. Les commentaires fusent de toutes parts : qui est-elle ? D'où sort-elle ? Quelqu'un l'a déjà vue en ville ? Un homme avance l'idée que la pollution

provoquée par la mine Ax Corp est sans doute responsable d'une telle dégénérescence corporelle.

— Moi-même, je vis pas très loin de la mine, pis depuis quelques années, je suis sûr que mes lobes d'oreilles s'allongent !

— C'est l'âge, ça, tarla ! réplique une femme en riant.

— Faudrait quand même appeler la police, non ? insiste le conducteur.

— Inutile ! s'écrie le médecin en glissant ses bras sous le corps. Je vais l'emmener moi-même à l'hôpital pis prévenir la police en chemin.

— Heu... Pourquoi pas appeler l'ambulance ?

— Son état est trop grave pour attendre l'ambulance ! Je m'en occupe, je vous dis !

— Elle est vraiment déformée, vous avez remarqué, docteur ?

— C'est... c'est une maladie très rare, c'est... heu... une malformation mutagène aiguë.

Tous affichent une expression impressionnée. L'adolescente aux cheveux bleus approuve en affectant un air important :

— Ah, oui ! Mon oncle avait ça, lui aussi ! C'était pas drôle !

Deux des adolescents sortent leur cellulaire pour prendre des photos, mais le médecin intervient avec véhémence :

— Non, non, pas de photos ! C'est une pauvre handicapée, un peu de respect, quand même !

Les jeunes rangent leur appareil, penauds. Christophe soulève Malou, nerveux, à la limite de la panique. Les témoins paraissent indécis face à cette procédure inhabituelle. La conductrice de la Lexus hausse les épaules :

— Moi, j'appelle les flics quand même...

Et elle compose un numéro de téléphone tandis que Durencroix traverse déjà le boulevard, transportant Malou dont les longs bras traînent sur le sol. Un homme lui crie :

— Si les flics sont pas contents, on va leur dire que c'est vous qui avez insisté pour l'amener !

— Pas de problème ! réplique le médecin sans se retourner.

Christophe ouvre de peine et de misère la portière arrière de sa Jaguar, installe le corps à l'intérieur puis s'empresse de se glisser derrière le volant. La femme au cellulaire finit d'expliquer la situation au policier à l'autre bout de la ligne, puis, après avoir refermé son appareil, crie vers le médecin :

— Hey ! Les flics disent que vous devez les att...

Mais la Jaguar a déjà démarré sur les chapeaux de roue. Le petit groupe l'observe s'éloigner, désœuvré, puis l'homme au chien commente :

— Y est pas mal vieux pour aller veiller à L'ami ne deux faire, non ?

Chapitre dix

Tant qu'à attendre

Une douleur dans le flanc gauche me réveille en sursaut : c'est Gracq qui, dans son sommeil, vient de me planter son coude dans les côtes. Je me frotte les yeux. Quelle heure peut-il bien être ? Pas d'horloge ni de réveil dans la chambre. Notre heure de sommeil doit être sur le point de se terminer... De toute façon, je me sens trop excité pour me rendormir. Je me lève donc et, tout en bâillant, sors de la chambre. Dans le couloir, j'aperçois une horloge sur le mur. L'engourdissement du sommeil me quitte instantanément : neuf heures cinq ! Bordel ! L'alarme de Mortafer n'a pas fonctionné ! En jurant, je descends l'escalier quatre à quatre.

— Rémi, criss, ton cellulaire a pas...

Mon cœur arrête de battre comme si je me trouvais face à face avec Laetitia Casta nue, mais en éprouvant une sensation totalement différente. Mortafer est étendu sur le sol, évanoui, les morceaux de la bouteille de vin éparpillés autour de lui. Sur le divan, il ne reste de Malou que ses liens.

— Simon ! Simon, descends, vite !

Je secoue sans ménagement Mortafer qui, enfin, se réveille en grimaçant de douleur.

— Rémi ! Où est Malou ?

Il se souvient enfin et pousse un gémissement honteux. Gracq apparaît dans le salon, écarquille les yeux, puis se précipite aussitôt vers la porte d'entrée qu'il ouvre. Le visage entre les mains, toujours assis au sol, Rémi, la voix aussi piteuse que celle d'un politicien pris avec une enveloppe brune, bredouille :

— Elle m'a... elle m'a dragué, Julien.

— Dragué ? Tu te fous de ma gueule ?

— Non, je te jure...

— Criss ! si un chien te reniflait le cul, le suivrais-tu jusque dans sa niche ?

— Je sais, je sais, mais avec ma... avec mon obsession malade, je n'ai pas... je n'ai pas pu...

Il termine sa phrase avec un rictus désolé, ridicule dans sa robe de chambre ouverte qui laisse voir son caleçon. Gracq revient parmi nous, frémissant d'inquiétude.

— J’aperçois pas sa vision nulle part dans la rue des alentours. Elle a sauvé sa fuite à quelle heure du moment ?

— Entre sept heures moins quart et sept heures, répond Mortafer. Et mon cellulaire a disparu...

Il se relève, puis se laisse tomber dans le divan.

— Je ne suis pas très doué pour les aventures compliquées, on dirait...

J’ai envie de l’étrangler, mais ça ne m’avancerait pas à grand-chose. Je me mets à faire les cent pas.

— Pas si vite ! Avec la gueule qu’elle a, elle peut pas aller très loin sans se faire remarquer ! Simon et moi, on va se mettre à sa recherche. Rémi, tu bouges pas d’ici au cas où elle reviendrait, ce qui est loin d’être impossible. Tu m’appelles sur mon cellulaire si t’as des nouvelles.

— Mais ton cellulaire est vide.

Je jure entre mes dents. Et celui de Mortafer a disparu, et Gracq n’en a pas !

— Bon, je repasserai d’ici une demi-heure environ ! Simon, en route !

Moins d’une minute après, Gracq et moi roulons dans ma Honda.

— Pourquoi tu crois la pensée que Malou a pris la poudre des carpettes ?

— Elle était confuse, elle savait plus quoi croire... Elle a voulu vérifier par elle-même, j’imagine.

— Mais quand elle a réalisé l’aperçu que toute la totalité de ce qu’on lui avait relaté narrativement était vraie dans sa réalité, elle aurait dû revenir sur le rebroussement de son chemin, non ?

Gracq marque un point.

— Si elle est pas revenue, ça voudrait dire que quelqu’un l’a sûrement trouvée...

— Peut-être la supposition qu’Archlax a mis la main sur les retrouvailles de Malou pis qu’il a ramené son retour dans la cave du sous-sol...

Ramener Malou à Malphas en plein jour m’apparaît tout à fait insensé. Mais je dois en avoir le cœur net. Je propose à Gracq d’aller le conduire au journal : si Malou a créé des remous en ville, *L’Imprimé* en aura sans doute entendu parler. Moi, je filerai au cégep pour voir ce qui s’y passe. Il approuve.

Moins de dix minutes plus tard, j’entre dans Malphas d’un pas alourdi par la fatigue. Tout semble normal, comme si rien ne s’était passé. Dans l’atrium, des jeunes se promènent en scandant : « Demain, on dit oui à la grève ! » Ils passent près de moi et me tendent un tract que j’accepte distraitement. Sans ralentir, j’y jette un œil :

**Non à l'andaitemant des jeunes !
Tous pour la graive
Parce que sa va fer, là, tsé !**

Je frotte mes yeux brûlants (un café ! mon Royaume pour un café !), chiffonne le papier et entre dans le couloir administratif en direction du bureau d'Archlax : je veux vérifier s'il est présent ou absent. Mais au même moment, Bouthot sort de son bureau et me dévisage de sa grosse face de bébé, ses cheveux aussi gras que s'il s'en était servi comme brosse de cuvette.

— Je peux vous aider, monsieur ?

— Je vais voir Rupert...

— À quel sujet ?

— Heu... Vous vous souvenez pas de moi ? Jasmin, le nouveau prof...

— Ah, mais oui, bien sûr ! Jasmin Pologne !

— Hollande.

— Oui, bien sûr, Hollande, le nouveau prof d'anglais...

— D'arts et lettres.

— Oui, c'est ça, vous remplacez Jean Jolicœur...

— Rémi Mortafer.

— ... qui est malade...

— Qui a donné sa démission.

— ... il y a deux mois...

— La semaine passée.

— Enfin, bref, je vous replace très bien. Alors, Jasmin, vous aimez notre beau cégep ?

— Absolument. Écoutez, je dois...

— Participerez-vous à notre festival de mots croisés ce week-end ?

Merde, vont-ils me lâcher avec ça ? À croire qu'ils vont recevoir le président des États-Unis en personne !

— Heu, je crois pas, non...

— Ah ? Vous n'êtes pas un cruci... heu... comment on dit ça, donc, un amateur de mots croisés... Un cruci... cruci...

— ... fix.

— Pardon ?

— Un crucifix.

— ...

— Étonnant, hein ?

— Ben voyons, Jasmin...

— Oui, je sais, c'est bizarre, mais crucifix signifie deux choses : soit le symbole religieux, soit un amateur de mots croisés. Vous l'ignoriez, hein ?

— ...

— D'ailleurs, ça crée des confusions terribles. Par exemple, ce débat qui dure depuis des années à savoir si on devrait sortir le crucifix de l'Assemblée nationale... Certains sont contre parce qu'ils croient qu'on interdirait ainsi aux députés de pratiquer les mots croisés. C'est fou, non ?

— Assez, oui...

— Bon, je dois aller voir Rupert, alors...

— Ah, mais il est pas ici. Il a appelé pour dire qu'il était malade. Pauvre Rupert... Il est comme moi : c'est un bourreau de travail. Vous aussi, d'ailleurs, si je me fie à votre air fatigué. Allez, bonne journée, mon cher.

Il s'éloigne. Je demeure sur place à méditer cette information, mais mes réflexions se pulvérisent aussitôt en millions d'insignifiantes molécules : Rachel Red marche dans ma direction. Oui, elle s'approche, la démarche féline, son regard pervers fixé sur moi... Elle déboutonne lentement son chemisier lilas en humectant ses lèvres généreuses de sa langue brûlante, remonte sa jupe pour faire apparaître ses jarrettières, colle son corps contre le mien, glisse sa main sur mon entrejambe gonflé à bloc et, après un gémissement concupiscent, murmure :

— Excusez-moi, Jasmin, mais vous m'empêchez de passer.

Je cligne des yeux. Rachel, debout devant moi, les mains sur les hanches, me dévisage d'un air ennuyé. Je ricane comme un idiot.

— Ah, désolé, j'étais dans tes dunes... Heu, dans la lune... Vous allez bien, Rachel ?

— Très bien, merci. Que faites-vous ici ? Vous ne vous êtes pas présenté à votre cours de ce matin, on a cru que vous étiez malade.

— C'est vrai, mais je vais mieux.

— À vous voir, on ne le croirait pas. Vous permettez ? Je suis en pause, je n'ai que quelques minutes.

Elle veut passer. Elle tient un papier plié en quatre et paraît de très mauvais poil. Je demande :

— Vous allez où ?

Elle rougit, outrée par mon impertinence. De toute façon, je sais très bien où elle va et je ne peux m'empêcher de préciser :

— Si vous allez voir Rupert, il est absent pour la journée. C'est ce qu'on vient de me dire.

Elle claque la langue, embêtée. Sans un mot pour moi, elle tourne les talons et s'éloigne, d'une démarche qui relègue les parades de mode à une procession de camionneurs. En route, elle jette son papier dans une corbeille.

La tentation est trop forte. Après m'être assuré que personne ne rôdait dans le coin, je me précipite vers la corbeille et y trouve rapidement la missive pliée en quatre, que je lis d'un œil avide :

Rupert, la situation est ridicule. Arrêtons de jouer à ce jeu de cache-cache qui dure depuis un an. Nous nous désirons mutuellement, nous le savons tous les deux, et ton déni ne te rendra pas la paix de l'âme. Comme l'a dit Oscar Wilde, le seul moyen de se débarrasser d'une tentation, c'est d'y céder. Je propose donc que nous nous en débarrassions ce midi même. Après mon cours, je viendrai te chercher dans ton bureau pour t'amener chez moi. Et pas de résistance, mon cher, car désormais, plus tu résisteras, plus je m'entêterai. Le seul moyen pour que je te laisse tranquille est que tu me licencies, et ça, je ne crois pas que tu l'oserais. Car si ma présence te torture, mon absence t'achèverait. Alors sois prêt, Rupert : ce midi, je te prouverai que le plaisir peut rendre fou. Rachel.

Je chiffonne le papier et le jette à nouveau. Bon Dieu de merde, mais qu'est-ce qu'elle lui veut donc pour le harceler à ce point ? Qu'est-ce qu'elle cherche ? Que cache un tel acharnement ?

Malou ! Je dois m'occuper de Malou !

Je vais m'acheter un café à la cafétéria, le bois en trois gorgées, puis marche d'un pas ragaillardisé vers la sortie.

*

Pendant trente minutes, je roule un peu partout à travers la ville, à la recherche d'un monstre féminin éperdu, mais en vain. Je termine en me rendant dans le quartier où habite Archlax junior et passe lentement devant sa maison : sa Mazda n'y est pas. Ce qui signifie soit qu'il cherche toujours Malou, soit qu'il l'a trouvée et la cache ailleurs, peut-être chez Durencroix. Merde, s'ils mettaient la main sur elle avant nous...

Il est temps de retourner chez Mortafer. En voulant aller prendre le boulevard, je passe devant la maison de Rachel, qui habite dans le quartier. J'immobilise ma voiture en plein milieu de la rue : Rachel ne m'a-t-elle pas dit tout à l'heure qu'elle était en pause ? Elle termine donc son cours à onze heures ou midi... J'hésite un moment. Merde, depuis le temps que je veux le faire... et je suis juste en face de chez elle, ce serait ridicule de ne pas en profiter ! Allez, juste trois minutes !

Je gare ma Honda une trentaine de mètres plus loin, cours jusqu'au bungalow de ma MILF préférée et vais directement à l'arrière, où je gravis le petit escalier qui mène à la porte. (Merci au temps doux qui a fait fondre la neige dans laquelle j'aurais pu laisser des traces.) Grâce à ma clé magique, la porte offre aussi peu de résistance qu'un

chanteur face à un publicitaire qui veut acheter sa chanson pour un commercial télévisé.

La première chose qui me frappe dans la cuisine, le salon et la salle à manger est l'absence totale de décoration et la présence minimaliste de meubles. Et il ne s'agit pas de pauvreté car l'unique divan, l'unique chaise, la table de la salle à manger et le frigo sont de grande qualité et manifestement dispendieux. En fait, on pourrait croire que Rachel vient tout juste d'emménager dans cette maison ; elle vit pourtant ici depuis trois ans.

Ou alors, elle ne s'est pas vraiment installée parce qu'elle n'avait pas prévu rester longtemps... Elle est juste venue chercher une information en croyant qu'elle la trouverait rapidement, ce qui n'a pas été le cas...

Une chaîne stéréo trône au milieu du salon presque vide. Sur le sol traînent une dizaine de CD, uniquement de Claude François (je reconnais le coffret que je lui ai acheté l'an dernier). Pas de télévision, ni d'étagères avec bibelots, pas de déco. Cette absence totale de prise de possession de l'espace souligne l'obsession de Rachel : la recherche qu'elle a entreprise est son seul moteur vital, le reste n'a aucune importance. L'enseignement lui-même n'est sans doute qu'un prétexte. Ça en est inquiétant.

Mais je me rappelle que cet ascétisme ne l'empêche pas de se taper un amant secret ! Je me secoue intérieurement : *fuck* la jalousie, je suis ici pour essayer de comprendre ce que cherche mon fantasme numéro 1 ! Allez, trois minutes maximum, ce qui devrait être suffisant pour ratisser une maison aussi dépouillée.

Je remarque alors la présence d'une petite photo encadrée sur la chaîne stéréo et m'approche. Quatre individus posent devant un gâteau de fête : un homme et une femme d'une quarantaine d'années, aussi heureux que sur une pub de REER, se tiennent de chaque côté d'une ravissante gamine qui arbore un sourire enjôleur. Derrière eux, penchée pour être bien cadrée par l'objectif, une main posée sur l'épaule de la fillette, une jolie femme dans la mi-trentaine fixe la lentille avec émotion. Je la reconnais aussitôt : Paméla Pancourt !

Qu'est-ce qu'une photo de Pancourt vient foutre chez Rachel ?

Et cette gamine rousse, belle à croquer, devant un gâteau garni de dix chandelles... Quant à ce couple de quadragénaires, je me rappelle les avoir aperçus, plus vieux, sur une autre photo qui datait de Noël 2010 et qui accompagnait une lettre des parents de Rachel qui se disaient heureux de leur récente réconciliation, photo et lettre que j'avais trouvées dans le sac à main de ma mystérieuse collègue...

J'ai donc entre les mains une photo qui date de la fin des années 70, mettant en scène une Rachel qui fête ses dix ans avec ses parents et Paméla Pancourt !

Bon, je réfléchirai à ça plus tard, il ne me reste que deux minutes avant de foutre le camp d'ici ! Dans la pièce qui sert de bureau, il n'y a qu'une petite table avec un ordinateur ouvert, mais qui nécessite un mot de passe que je ne possède pas. Il y a par contre un placard que j'ouvre. J'y découvre deux boîtes en carton contenant plusieurs papiers parmi lesquels je fouille de manière désordonnée. Je tombe sur une carte d'anniversaire avec un dessin représentant une fillette jouant avec un chat, et on a inscrit à l'intérieur en stylo rouge : « Bonne fête, Rachel ! Je t'aime à la folie ! » Et c'est signé « Marraine Paméla ». En bas, on a inscrit la date : 2 décembre 1980.

Paméla Pancourt, la marraine de Rachel ! Et il s'agit là de la dernière carte de vœux qu'elle avait donnée à sa filleule, car elle se faisait tuer deux jours plus tard...

Après quelques secondes de surprise, je replonge dans la boîte, qui contient surtout plusieurs articles de journaux qui relatent le meurtre de Pancourt chez sa mère, le soir du 4 décembre 1980, par un supposé cambrioleur. Puis tout au fond, je dénêche une feuille de papier jaunie par le temps, qui ne comporte que quelques lignes écrites à la main :

Je m'appelle Paméla Pancourt. Je sens que ma vie est menacée ou, du moins, pourrait l'être. Si je venais à mourir, sachez qu'il est possible que le coupable soit Rupert Archlax senior, quoique son fils Junior pourrait y être mêlé aussi. Ils

Le bref message se termine ainsi, interrompu pour Dieu sait quelle raison.

Tremblant d'excitation, je remets le tout à sa place et me dirige vers l'unique pièce qu'il me reste à fouiller : la chambre à coucher. Allez, une minute encore, après je me sauve !

Aucun meuble à l'exception du lit double. J'ouvre donc le garde-robe.

Face à moi, au milieu des vêtements suspendus, se tient Claude François.

Je pousse un véritable hurlement de stupeur et lève le poing, prêt à frapper le fantôme de ce chanteur mort depuis presque trente-cinq ans, lorsque je réalise que, loin d'être menaçant, il arbore son célèbre sourire artificiel, micro à la main, habillé d'un costume en paillettes que même un patineur artistique refuserait de porter, et pointe un doigt complice vers moi. Évidemment, après deux secondes de confusion, je comprends qu'il s'agit d'une représentation grandeur nature en carton, sans doute un vieux truc de collectionneur que Rachel a déniché sur eBay. Je ricane un peu, mais mon rire s'étrangle rapidement : à la hauteur des hanches du chanteur, un pénis pointe fièrement vers l'avant. Contrairement à son propriétaire, il n'est ni en

carton, ni en deux dimensions, mais en latex et en trois grosses dimensions, bien fixé grâce à une ceinture qui entoure solidement le personnage.

Je peux vous assurer d'une chose : tomber face à face avec un Claude François en carton affublé d'un *strap-on*, ça vous fait réaliser à quel point le mot « surréaliste » est un terme galvaudé qui ne devrait être utilisé qu'à des moments précis et vraiment appropriés.

Du coup, je découvre enfin qui est l'amant secret de Rachel. Et j'ignore totalement si je devrais me sentir rassuré ou inquiet.

Après quelques secondes de perplexité, je fouille dans le garde-robe en bougeant le moins de trucs possible (ne pouvant néanmoins éviter, dans mes mouvements, de bousculer à quelques reprises le membre caoutchouteux, ce qui n'altère en rien le sourire de François), mais ne trouve rien d'intéressant. Je referme le garde-robe et me dirige enfin vers la sortie.

Dans ma voiture, je me sens tout à coup étourdi : mon corps a nettement besoin de nourriture, d'une douche et de sommeil.

Je consulte l'horloge de la voiture : dix heures moins deux. Je me mets en route vers la maison de Mortafer : avec un peu de chance, Malou a enfin compris qu'on ne lui a pas menti et est retournée chez Rémi...

VINGT-DEUX MINUTES PLUS TÔT

Le jet effectue un large demi-tour dans le ciel dégagé, puis amorce sa descente vers la piste d'atterrissage privée près de laquelle est garée une Mazda verte. Lorsque l'appareil s'immobilise enfin au bout de la piste, Rupert junior sort de l'automobile. La portière du jet s'ouvre, le pilote déroule le court escalier et Rupert senior descend lentement, très digne. En se posant sur son fils qui s'approche, son regard s'assombrit.

— Bonjour, père.

— J'exige de bonnes nouvelles. Res, non verba.

Il ne tend pas la main vers Junior et ce dernier, déçu, baisse la sienne.

— On contrôle la situation, père. On l'a retrouvée.

Il prononce ces mots avec une sorte de fierté teintée d'arrogance. Rupert senior ne démontre son soulagement que par une expiration plus longue. Le visage toujours grave, il se met en marche vers la voiture et, tout en parlant, détache son manteau, trop chaud pour la douce température.

— Et dans quelles circonstances ?

Ils montent dans la voiture, Junior derrière le volant, puis se mettent en route.

— C'est Christophe qui l'a retrouvée. Tout de suite après mon appel, il a sauté dans sa voiture pour se mettre à sa recherche et, au bout d'une dizaine de minutes, il est tombé sur un petit attroupement sur le boulevard Saint-Joseph... C'était elle.

Il explique ensuite l'accident, puis précise que le médecin a aussitôt transporté Malou dans sa clinique.

— Tu vois, père ? Nous avons maîtrisé la situation.

— Je constate surtout que Christophe l'a maîtrisée. Dois-je te rappeler que c'est durant ton tour de garde que Malou a pris la clé des champs ?

Morose, Junior remonte ses lunettes et garde le silence, le temps que la voiture, après être passée devant la mine Ax Corp, pénètre dans la ville.

— Elle n'a pas pu se sauver, père. J'y pense depuis ce matin et ça n'a pas de sens. J'aurais oublié non seulement de verrouiller la porte, mais aussi d'enclencher le système d'alarme ? Improbable !

— En es-tu si sûr ?

— Absolument ! Crois-tu vraiment que je...

— Modère le ton de ta voix lorsque tu t'adresses à moi.

Le directeur pédagogique serre les lèvres. La Mazda, maintenant dans l'est de la ville, s'engage dans la rue Flargorn. Junior poursuit d'une voix contenue :

— Pour moi, il n'y a qu'une possibilité : quelqu'un de l'extérieur l'a fait sortir, quelqu'un qui est forcément au courant.

La voiture tourne à gauche dans une petite rue tranquille. Senior, qui regarde droit devant lui, plisse les yeux et entrouvre à peine les lèvres pour

murmurer :

— Sarkozy...

La voiture s'arrête devant la maison au toit en flèche de Christophe. Les deux hommes sortent et Junior marmonne :

— Je vois que tu en viens à la même conclusion que moi...

— Ah, vraiment ? murmure son père sans le regarder, en retirant lentement son gant gauche. Tu conclus donc toi aussi que ton incompétence t'a empêché de constater le retour de Sarkozy dans une ville où même la naissance d'un chiot ne peut passer inaperçue...

Il se retourne et, de son gant, soufflette son fils au visage. Le coup n'est pas violent, mais assez inattendu pour que Junior sursaute en poussant un hoquet de stupéfaction. Le vieillard avance sur lui, la mâchoire serrée, ses yeux brûlant de rage, mais sa voix demeure égale.

— Incompétent au point d'être incapable de l'empêcher d'entrer dans le cégep par effraction...

Le gant atteint cette fois la joue gauche.

— ... et ce, malgré notre nouveau système d'alarme que tu as toi-même réclamé à grands cris !

— Père, je t'en...

Nouveau soufflet, toujours aussi peu violent mais terriblement méprisant. Junior lève une main pathétique, éperdu, ânonnant des mots inintelligibles. Il recule toujours devant son père qui ne cesse d'avancer.

— Telle est ta conclusion aussi, Junior ?

Le gant balaie le visage à la hauteur des yeux et les lunettes de Junior s'envolent. Le directeur pédagogique recule d'un dernier pas, trébuche contre le rebord du trottoir et s'affale dans la gadoue. Son père le surplombe de son regard dédaigneux.

— Monte dans ta voiture et retourne au cégep. Pour l'instant, ta vue m'est insupportable.

Suffoqué par l'humiliation, le fils ne parvient pas à émettre le moindre commentaire. La détresse sur son visage est telle qu'il est difficile de reconnaître le flegmatique Rupert Archlax junior. Le vieil homme tourne les talons, marche vers le côté de la maison, puis traverse la porte qui mène à la clinique du sous-sol.

À quatre pattes dans la neige fondante, Junior cherche ses lunettes, misérable, le souffle irrégulier. Il les trouve enfin, mais ses mains tremblent tant qu'il a peine à les enfiler. Il se relève péniblement, le manteau et le pantalon tachés, et réalise qu'un couple, à une cinquantaine de mètres de là, l'observe avec gêne. D'une démarche rapide mais erratique, comme s'il avait bu, il rejoint sa voiture.

Lorsqu'il démarre, des larmes gonflent ses yeux et il grince des dents avec force, comme s'il souhaitait qu'elles éclatent.

Dans la salle médicale située au sous-sol, Christophe étudie le corps nu de Malou étendue sur la table d'examen, toujours inconsciente. Les blessures les plus superficielles ont déjà été nettoyées et soignées. Le médecin finit de panser le crâne plat et ensanglanté de la mutante, l'air embêté, lorsque Rupert senior entre dans la pièce. Christophe se redresse en soupirant.

— Une maudite chance que j'avais pas commencé ma journée de consultation ! T'imagines la tête de mes patients s'ils avaient vu ce monstre ?

— Comment va-t-elle ? demande le vieil homme en s'approchant.

— Pas mal maganée. Le pire, c'est le crâne, pis j'ai pas ce qu'il faut pour l'opérer.

— Elle va mourir ?

Le regard du médecin répond avec éloquence. Rupert senior se masse la mâchoire, puis lève un bras excédé.

— Il faut qu'elle parle, Christophe ! N'y a-t-il donc aucun moyen pour qu'elle revienne des limbes, ne serait-ce qu'un bref moment ?

— Peut-être, mais ça risque de l'achever encore plus vite...

Senior a un geste pour bien démontrer que cela lui est égal. Christophe hausse les épaules et ouvre une armoire pour préparer une injection. À ce moment, le cellulaire du vieil homme sonne : c'est Jingo Garganruel.

— Désolé de vous déranger, monsieur. J'ai appelé votre fils, mais il m'a dit que vous étiez en ville et que c'était mieux que je m'adresse à vous. Il avait l'air pas mal bouleversé, est-ce qu'il...

— Qu'y a-t-il, Jingo ?

— Je suis encore à la maison, mais j'ai des agents qui m'ont appelé pour me raconter qu'un char a frappé une fille ce matin pis que c'est le docteur Durencroix qui a ramassé le corps, sans attendre leur arrivée. Ils voulaient aller chez Durencroix pour tirer ça au clair. Même notre imbécile de maire m'a appelé pour me demander des explications. Mais je leur ai dit que je m'en occupais. J'ai pensé que c'était peut-être quelque chose de... privé.

— Tu as eu entièrement raison, mon ami. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre, je t'en remercie. Je te demanderais de clore ce dossier, comme si tout cela n'avait jamais existé.

— Heu... les témoins ont dit à mes hommes que la victime était... Ben, qu'elle était ben bizarre... Pas mal déformée, en fait...

Le vieillard ne dit rien, le visage fermé. La voix de Jingo, prudente, insiste :

— Je me demande juste qui est cette fille...

— Serais-tu sur le point de poser une question inappropriée qui provoquerait en moi un suprême agacement et, par ricochet, des conséquences fâcheuses pour toi ?

Petit toussotement à l'autre bout du fil.

— Non, monsieur.

— Parfait.

Et il coupe la ligne. Christophe revient à la table, seringue en main. Il questionne Senior du regard, qui approuve en silence, puis enfonce l'aiguille dans le bras démesuré de Malou. Après quelques secondes, celle-ci écarquille les yeux en poussant un long râle, comme un noyé revenant à la vie, mais rapidement la souffrance et l'agonie réapparaissent dans son regard.

— C'est nous, Malou. Professeur Archlax et professeur Durencroix.

Le regard de la mutante passe de l'un à l'autre, tandis que de sa gorge fuse un râle empli de boue et de glaires. Et soudain, grimaçant sous l'effort qu'elle doit fournir, son long bras gauche se détend et attrape Senior par le collet de son manteau. Ce dernier sursaute tandis que l'adolescente l'attire tout près de son visage.

— Vous nous... avez... menti...

Christophe veut intervenir, mais Senior l'arrête d'un geste. Sans chercher à se dégager, il demande très doucement :

— Que veux-tu dire ?

Le gargouillis qu'elle émet devient plus gluant, comme si sa gorge s'emplissait de liquide. Son immense bouche se déforme en un rictus haineux tandis que ses yeux de chat brillent d'aversion.

— Il n'y a... jamais... eu de virus... Il... Il me l'a... dit...

Christophe blêmit, mais la seule réaction de Rupert est un léger plissement des yeux.

— Qui, Malou ? Qui t'a dit ça ?

— Pourquoi ?... Pour... quoi nous avoir trom... trompés ?

Des larmes coulent de ses yeux qui s'assombrissent à l'approche de la mort et la main qui tient le collet défaille. Le vieillard, loin d'être troublé, devient plus ferme.

— A-t-il dit son nom ? Sarkozy ? Julien Sarkozy ? Un homme d'une quarantaine d'années ? Assez grand, cheveux noirs ?

Un filet de sang s'écoule d'entre les lèvres de Malou qui, avec une ultime poussée d'énergie, crache avec hargne :

— Vous brûlerez en enfer pour ça...

Elle émet un dernier croassement rouillé et humide à la fois, ses yeux se révulsent, puis sa tête retombe sur la table. La vie l'a quittée, mais ses doigts sont toujours refermés sur le collet d'Archlax. Ce dernier, avec une moue de dépit, détache distraitement la main du cadavre et la laisse retomber. Le médecin, qui tient toujours la seringue, considère son complice avec ahurissement.

— Tu... tu penses vraiment que c'est Sarkozy ? qu'il serait revenu ?

— Qui d'autre ?

— Alors, quoi ? Tu vas...

Le médecin avale sa salive avec difficulté.

— Tu vas faire... assassiner son fils ?

Le visage de Rupert devient dur et, tout à coup, il paraît quinze ans plus jeune.

— C'est bien de ça que nous l'avions menacé s'il revenait se mêler de nos affaires, non ?

Christophe dépose sa seringue sur le comptoir, tout à coup nerveux.

— Attends, Rupert, on a quand même pas de preuve que c'est lui ! Malou l'a pas identifié !

— Je répète ma question : qui d'autre est en mesure de lui avoir révélé la vérité ?

— Mais on peut faire quelques recherches, quand même ! Je sais pas, moi... Attends un peu... Ah, tiens !

Il avise un manteau taché de sang qui traîne sur une chaise et le tend à Senior.

— Elle avait ça sur le dos. Ça vient pas de la cave, en tout cas.

Rupert l'examine. C'est un manteau de printemps quelconque. Il fouille dans les poches latérales, qui sont vides, puis descend la fermeture éclair d'une pochette avant. Il en sort un papier et l'examine : un coupon de chez « Les Brodeur Brothers, nettoyeurs »... Senior réfléchit un moment, puis range le coupon dans sa poche.

— Je vais voir Jingo. Je te tiens au courant des développements.

— Tu vas retourner à Montréal ?

— Je devais aller deux jours à Barcelone, mais par la force des choses, je me suis vu obligé d'annuler. Aussi bien rester ici car, si je ne m'abuse, Justine sera à terme dimanche, non ?

— Oui. Depuis hier, je vais l'examiner tous les jours. Elle accouchera sans doute ce week-end ou en début de semaine.

Rupert prend une grande respiration, son visage tout à coup lumineux de fierté.

— Ce sera un grand jour, Christophe. Sursum corda !

Le médecin garde le silence, mais hoche la tête. Rupert désigne le cadavre du menton :

— Tu nous débarrasses de ce corps, n'est-ce pas ? Tu as tout ce qu'il faut.

Christophe soupire de lassitude tandis que le vieil homme sort, apportant le manteau inconnu.

*

— Je sais que L'Imprimé est un journal libre, Juvlou, mais tu vas dire à ton journaliste que lui va l'être pas mal moins s'il persiste à enquêter sur cette histoire, c'est clair ?... Cette fille handicapée était recherchée par la SQ, je sais pas pourquoi ! Le docteur Durencroix nous a appelés pis on s'en

est occupés... Non, Durencroix a rien à voir là-d'dans, y était juste-là au bon moment... Je te répète que je le sais pas ! J'ai dit la même chose au maire : j'ai remis la fille à la SQ, pis c'est tout ! Ça concerne pas Saint-Trailouin !... Ben, c'est de même ! Pis si tu parles de ça dans ton journal, c'est pas juste un coup de téléphone que je vais te crisser, c'est clair ?

Jingo coupe et range son cellulaire, satisfait. Il retourne à la cuisine, prend son café sur le comptoir. Sa femme, Ingrid, toujours en robe de chambre et assise à la table, lit le journal en terminant son déjeuner. À un moment, sans lever les yeux, elle dit :

— Étonnant que les élèves de Malphas n'aient pas encore rallié le mouvement de grève... Laurie a appelé, hier, et elle dit qu'il y a des manifestations tous les jours à l'université. Elle t'embrasse, d'ailleurs.

Jingo hoche la tête en prenant une gorgée de café, mais intérieurement une pancarte « alerte » se dresse. Sa femme lève son visage maigre, osseux et ridé vers lui.

— Et toi, Jingo, tu en penses quoi, des étudiants en grève ?

Ça y est, il l'avait prévu, il n'y échappera pas. Il tente de prendre un air dégagé et répond laborieusement :

— Ben... Je les comprends de vouloir la gratuité scolaire, mais en même temps, on peut pas tout avoir gratuit dans la vie... Pis c'est les travailleurs qui ont le droit de faire la grève, pas des étudiants... Mais c'est vrai que Charest est arrogant... Sauf que des fois, les jeunes, ils charrient aussi...

Ingrid soutient son regard un moment, puis elle revient au journal.

— C'est bien ce que je pensais. Tu n'en penses rien.

Jingo serre les mâchoires, mais garde le silence. Comme toujours.

Son cellulaire sonne et il constate qu'il s'agit du vieil Archlax. Il lui a pourtant parlé il y a une quinzaine de minutes. Il s'éloigne dans le couloir en bredouillant à sa femme :

— C'est pour le travail...

— C'est ça. Va parler de choses de ton niveau...

Il grommelle intérieurement puis, une fois dans sa chambre, répond.

— Monsieur ?

— Es-tu à ton bureau ?

— Je suis sur le point d'y aller.

— Pars prestement. Nous nous rencontrerons là-bas. J'ai besoin de ton aide.

*

Assis sur le coin de son bureau, Jingo examine le manteau, le remet sur la chaise puis lit le coupon que lui tend Rupert senior. Le capitaine hoche la tête d'un air satisfait et se met debout.

— Ça sera pas compliqué...

Il prend son téléphone et compose le numéro indiqué sur le papier. Le vieil homme, debout face à lui, attend avec curiosité et Jingo, conscient de son effet, remonte son pantalon de deux centimètres en marchant de long en large, son téléphone contre l'oreille.

— Allô, Marc ? C'est Jingo... Comment ça v... Quoi ? De quelle maudite folle tu parles ?... Franchement, penses-tu que je t'appelle parce que t'as brûlé le pantalon d'une cliente ? J'ai... Regarde, Marc, je m'en crisse qu'il y avait déjà un trou quand elle te l'a apporté, je suis même pas au courant de... À la hauteur de la noune ? Ben, finalement, c'est peut-être toi qui l'as fait sans le vouloir, ce trou-là ! Tsé, à force de renifler les culottes de tes clientes, ah-ah-ah !... Vieux cochon toi-même, Brodeur, si tu penses que je le sais pas, ce que tu fais dans tes grosses machines, le soir ! Pas sûr que tu te nettoies « à sec », tsé veut dire, ah, ah, ah !

Il remarque enfin l'expression exaspérée de Rupert et se racle la gorge.

— Écoute, je t'appelle pour une enquête... Ouais, peux-tu me dire c'était qui le client de ta commande HR-735 ? C'est en date de la semaine passée... Ouais, ouais, confidentialité mon cul ! Si tu m'obliges à me rendre chez vous, je vais te crisser la queue dans une de tes repasseuses à rouleau, tu vas voir que tu voudras plus que je repasse, ah, ah, ah !... OK, j'attends...

Il lance un clin d'œil à Senior, remonte à nouveau son pantalon en reniflant, puis :

— Oui, je t'écoute...

L'air goguenard de Jingo s'effondre tout à coup, remplacé par une totale incrédulité.

— T'es sûr ?... OK... OK... Non, non, c'est correct... Merci, Marc... Oui, c'est ça... Plus tard, OK ?...

Il remet le combiné sur le socle, déconfit.

— Le manteau appartient à Rémi Mortafer...

Senior penche la tête sur le côté.

— Mortafer... Il enseigne à Malphas, non ?

— Il enseignait, oui. Il a démissionné y a une semaine.

Le vieillard réfléchit, puis il hoche la tête en plissant les yeux.

— Oui, j'y suis, je le replace très bien. Le seul professeur qui travaille à Malphas depuis si longtemps, une quinzaine d'années je crois. Et il vient tout juste de démissionner, dis-tu ?... Mais oui, evidentement... Ça explique tout...

Il revient à Jingo.

— Trouve-nous l'adresse de Mortafer.

— Heu... Pour quoi faire, monsieur ?

— Que fait-on d'un caillou inattendu qui grince dans un engrenage bien huilé, Jingo ?

Le capitaine cligne des yeux. Il reprend le manteau de Rémi et le contemple avec malaise, expression tout à fait étrange sur les traits de ce

colosse normalement peu enclin à l'émotion.

— Monsieur, je connais très bien Rémi Mortafer... Il est totalement inoffensif. Bon, il a fait une connerie devant sa classe la semaine dernière, mais c'est pas de sa faute, c'est pathologique pis... En tout cas, il est pas dangereux. Je crois que vous vous trompez pis qu'il a rien à voir là-dedans.

Rupert Archlax pince les lèvres.

— Alors trouve-nous cette adresse et nous en aurons le cœur net d'ici peu.

Chapitre onze

Le pire, c'est que je peux rien faire

Lorsque Mortafer, toujours en robe de chambre, m'ouvre la porte, son visage annonce clairement que Malou n'est pas revenue. Sans un mot, sans enlever mon manteau, je vais m'effondrer dans un fauteuil en soupirant. Mortafer me considère en silence. Il arbore une expression qui ressemble fort à celle de mon ex lorsqu'elle m'a annoncé, le soir de notre nuit de noces, qu'elle avait ses règles.

— C'est de ma faute, Julien. Je suis désolé.

Tu peux l'être, ma chouette. Mais je n'ai pas le courage de l'engueuler. Après tout, nous lui avons imposé notre présence cette nuit. Merde, il faut retrouver Malou et l'amener à la SQ ! Je me lève avec l'intention de repartir à sa recherche à travers la ville lorsque le téléphone sonne. Je m'immobilise tandis que Mortafer va répondre.

— Allô ?... Bonjour, Simon. Oui, il est ici...

Il me passe le combiné. À l'autre bout du fil, Gracq est aussi énervé qu'un adepte de Facebook dont le dernier statut aurait récolté 1756 « like ».

— J'ai des nouvelles informatives ! Mon collègue Lippé m'a dit l'explication qu'un homme en tant que conducteur d'auto a frappé l'impact d'une piétonne rurale tôt de bonne heure de ce matin, une fille féminine déformée corporellement d'un point de vue physiologiquement handicapé. C'est assurément certain qu'il s'agit de la personne de Malou elle-même !

Je sens mes jambes s'amollir.

— Elle est morte ?

— Il paraîtrait l'apparence que négatif. Pis tiens-toi bien en t'accrochant : c'est Durencroix enchères et en noces qui est venu en arrivant pour la chercher et amener son transport à l'hôpital.

Malou est donc à la clinique de Durencroix ! Et si elle est pas morte... On est foutus, maintenant, foutus ! Malou a entendu nos noms, a vu nos visages... Sous moi, le plancher s'enfonce profondément et je coule avec lui.

— Julien ? Ta présence est encore là ?

— Reste au journal ! Je passe te chercher, il faut qu'on se sauve de Saint-Trailouin !

— T'es... t'es sérieux dans ta gravité ?

— Bouge pas, j'arrive !

Je coupe au moment où Mortafer revient avec une petite assiette et une tasse de café. Je lui résume l'appel de Gracq en vingt secondes.

— Malou a sûrement révélé ton nom aussi, Rémi ! Elle a vu ta maison, ta rue... Tu serais mieux de venir avec nous !

— Fuir ? Moi ?

Il ne bouge pas, déconcerté, sa tasse de café fumant entre les mains. Je monte le ton pour le faire réagir.

— Envoie, Rémi, grouille ! Ils peuvent arriver n'importe quand !

Je vais jeter un œil par la fenêtre... et cesse de respirer. Une voiture est en train de se garer devant la maison de Mortafer de l'autre côté de la rue. Aucun doute n'est possible sur l'identité du conducteur aussi large qu'un but de soccer : Garganruel. Je me plaque contre le mur, le cœur battant si fort que mon scrotum en vibre.

— Criss, ils sont là !

Mortafer a très bien compris de qui je parle. Il cligne des yeux et, dans sa main, la tasse et l'assiette émettent un unique et bref cliquetis.

— On se sauve par-derrière ! que je propose.

— C'est un coin de rue, ici, on a pas de cour en arrière mais sur le côté.

— T'as une autre porte, non ?

— Oui, mais elle donne justement sur le côté. Peu importe laquelle des deux portes on prendra, on va être vus.

Je risque un œil par la fenêtre : Garganruel, toujours à l'intérieur de sa bagnole, parle à un invisible passager. Je reviens à mon ex-collègue : celui-ci fronce légèrement les yeux et avance les lèvres en une petite moue embêtée, songeur. Il dépose tasse et soucoupe sur un meuble pour ensuite ouvrir une porte derrière laquelle un escalier descend.

— Va te cacher en bas.

— Quoi ? Mais voyons, ça va rien rég...

— S'ils sont ici, c'est qu'ils savent déjà que je suis concerné. Mais peut-être ne savent-ils rien encore sur toi et Simon... Tu as stationné ta voiture en face ?

— Non, un peu plus loin, par prudence, mais...

— Alors ils croiront que je suis seul, c'est parfait.

— Rémi, tu peux pas...

— S'ils sont au courant de tout, alors tant pis, on paiera ensemble, me coupe-t-il doucement en avançant vers moi, comme s'il présentait une évidence. Mais s'ils ne savent presque rien, pourquoi devrions-nous tous nous faire prendre si un seul suffit ?

Je ne sais que dire, désarçonné. Je lance un autre regard par la fenêtre : Garganruel descend de sa voiture ainsi qu'Archlax senior. Tous deux traversent la rue en jetant des coups d'œil aux alentours.

— Rémi, c'est pas un jeu ! Ils vont... ils vont peut-être te tuer !

Son sourire cynique plane sur ses lèvres avec, possiblement, une petite pointe de tristesse.

— Bah ! Pour ce que ça changera...

La sonnette d'entrée retentit avec une telle force qu'on dirait presque un hurlement. Mortafer me pousse vers la cave en me demandant :

— Quel est le numéro du système d'alarme au cégep ?

— Hein ? Pourquoi tu...

— Le numéro, Julien !

— Heu... 1759, mais...

— Tu restes caché, compris ?

Nouvelle sonnerie. Je traverse le palier qui mène à la cave, mais demeure sur la première marche et me retourne. Je veux dire une dernière chose, sans savoir quoi au juste.

— Rémi...

La main sur la poignée, il pointe un doigt vers moi. Jamais je ne lui ai vu l'air aussi sérieux.

— Si tu joues les héros inutilement, alors il n'y aura plus personne pour arrêter ces salopards. Tout ce que tu auras fait aura été inutile. Pense à ça.

Et il referme la porte, mais pas complètement, il se contente de l'appuyer contre le chambranle. Une troisième sonnerie retentit. Je prends deux bonnes respirations pour calmer mon cœur qui s'est mis en tête de me percer la cage thoracique et baisse les yeux vers les tréfonds de la cave plongée dans l'obscurité. Peut-être que je pourrais y trouver une pelle, une hache, quelque chose du genre... Mais je dois avant tout comprendre ce qui va se passer. J'approche donc mon œil du très léger interstice. Je distingue une partie du salon, mais pas la porte d'entrée. J'entends celle-ci s'ouvrir.

— Jingo ! Ça alors, je crois bien que c'est la première fois que tu viens me voir chez moi ! Est-ce que je te manque au point que tu ne pouvais attendre jusqu'à ce soir au Vitriol ?

— Salut, Rémi...

La voix du flic est sombre, embarrassée, comme s'il rendait cette visite à contrecœur.

— En fait, je suis pas ici pour une visite amicale, c'est... Quelqu'un veut te parler...

J'entends des bruits de pas, puis Mortafer :

— Monsieur Archlax ! Ma foi, je reçois tous les notables de la ville ce matin ! Qui sera donc le prochain ? Pas monsieur le curé, tout de même ?

— Bonjour, monsieur Mortafer. Nous nous sommes rencontrés à quelques occasions, je crois... Je peux m'asseoir ?

Je vois apparaître dans mon champ de vision Archlax senior, élégant et digne dans sa canadienne, qui s'installe dans le divan, me tournant ainsi le dos. Mortafer va s'asseoir en face dans le fauteuil, très calme, et Garganruel, plus nerveux, se tient à l'écart sur sa gauche, un sac entre les mains. Mortafer croise les jambes.

— J'ai l'impression que ceci n'est pas une visite de courtoisie...

— Vous avez raison. D'ailleurs, toute déplaisante que soit notre discussion, je ne vous suggère pas de tenter de vous y soustraire. Jingo ici présent userait de son privilège de policier, c'est-à-dire celui d'être armé.

J'oublie aussitôt mon idée de les attaquer à coups de hache ou de pelle, armes qui ne feraient pas le poids face à un pistolet. Merde de merde, cette scène s'annonce aussi mal qu'une nouvelle série télé écrite par Réjean Tremblay. Mais Mortafer demeure toujours aussi placide.

— Pourquoi donc voudrais-je fuir ?

— Eh bien, il semble que les fuites soient votre spécialité. Vous en avez organisé une, cette nuit, avec une certaine jeune fille qui souffre de malformations physiques...

— Vous pourriez être plus précis ?

— Ça suffit, monsieur Mortafer. Malou, avant de mourir, nous a dit que quelqu'un lui avait tout raconté.

Criss, elle est morte ! Je dois me mettre la main devant la bouche pour ne pas pousser un juron, alors que Mortafer réussit à demeurer immuable. Il demande même sur un ton décontracté :

— Et cette... Malou a dit qu'il s'agissait de moi ?

— Elle n'a pas prononcé de nom, mais nous avons déduit qu'il s'agissait probablement du propriétaire du manteau qu'elle portait.

Le vieux adresse un signe à Garganruel, qui sort de son sac un manteau qu'il brandit devant lui. Malou l'a sans doute enfilé avant de fuir ! Merde de merde de merde, je ne vois pas comment ça pourrait aller plus mal, à moins que Marc Dupré entre à l'instant pour nous interpréter son dernier succès ! Mais je retiens une chose des paroles de Senior : Malou, avant de mourir, n'a eu le temps d'évoquer qu'une seule personne, et sans même la nommer...

Mortafer tourne la tête vers Garganruel, observe quelques secondes le manteau, puis revient au vieillard en poussant un faible soupir. Il articule d'une voix égale dans laquelle perce un certain fatalisme :

— Alors, ce serait idiot de nier, n'est-ce pas ?

— En effet. *Acta est fabula.*

Silence. Archlax s'adresse alors au policier :

— Jingo, va attendre dehors, près de la porte. Si monsieur Mortafer franchit le seuil, tu l'immobilises sans aucun ménagement.

Garganruel toise d'un air soucieux l'ancien enseignant, puis sort en

refermant la porte derrière lui. Mortafer hausse les sourcils d'un air entendu.

— Maintenant que votre chien de garde n'écoute plus, on va pouvoir parler pour vrai, c'est ça ?

— Comment étiez-vous au courant de ce qui se passait à Malphas ?

La voix d'Archlax n'est plus tout à fait aussi cordiale que tout à l'heure. Bordel ! avec mon manteau sur le dos, je sue autant qu'un athée sur le point de mourir !

— Vous voulez un café, monsieur Archlax ?

— Monsieur Mortafer, vous avez intérêt à vous montrer très coopératif, sinon je demande à Jingo de revenir, et ce ne sera pas pour boire un café. Alors, quelqu'un vous a mis sur la piste, n'est-ce pas ?

L'ancien enseignant hausse un sourcil et, avec impatience, Archlax jette :

— Ne serait-ce pas Julien Sarkozy, par hasard, qui vous aurait tout raconté avant de quitter Saint-Trailouin, l'année dernière ?

L'œil toujours près de l'interstice, et malgré la chaleur accablante, je me mets à frissonner de tous mes membres. Mortafer plisse les yeux et hoche la tête d'un air entendu.

— Ahhhhh... Il était donc au courant ! J'en étais sûr...

— Que voulez-vous dire ?

Mortafer soupire, décroise sa jambe droite et croise sa gauche.

— J'ai enseigné pendant plus de seize ans à Malphas, monsieur Archlax, vous imaginez ? C'est moi qui détiens le record d'endurance dans ce cégep de dingues...

— Je vous interdis de médire sur mon cégep...

— ... alors je peux vous garantir que j'en ai vu, des choses étranges et insolites. Et cette cave, dans laquelle nul ne peut descendre et qui est protégée par une invraisemblable porte de coffre-fort... Il y a longtemps que je me doute qu'il s'y trame des trucs pas nets, vous savez. Mais je me contentais de me mêler de mes affaires.

Je comprends qu'il n'invente pas, en ce moment. Il s'adresse au vieux, certes, mais aussi à moi, indirectement. Et sans doute un peu à lui-même. Il poursuit, le regard lointain, en jouant distraitement avec son bracelet de montre :

— Mais ce Julien Sarkozy est arrivé... Et j'ai rapidement remarqué que le cégep l'intriguait... Il posait des questions, fouillait dans le passé, tenait absolument à savoir ce qui se tramait derrière cette porte dans la cave...

— Et vous avez fini par lui offrir votre aide.

Mortafer émet un bref rire étrangement amer.

— Pas du tout ! J'aurais dû, mais... Non. J'observais en silence, comme toujours. Mais une partie de moi l'enviait... enviait cette énergie, ce mouvement... cet élan...

Je songe alors à tous ces mois durant lesquels j'enquêtais sous l'œil moqueur de Mortafer, sans me douter de ce qu'il pensait vraiment. Aurais-je dû aller le chercher un peu plus, insister, l'obliger à sortir de son bunker de cynisme ? Il poursuit :

— Lorsqu'il a quitté Malphas sous prétexte qu'il avait trouvé un autre boulot, ça m'a semblé peu convaincant. Nous ne nous sommes pas parlés, mais je me doutais qu'il avait trouvé quelque chose, quelque chose qu'il n'avait pas le droit de révéler. Et quand il y a eu ces rénovations au cégep, le nouveau système d'alarme ainsi que ce clavier numérique dans l'ascenseur, alors j'ai su que j'avais raison : Sarkozy avait été contraint d'abandonner.

Il replace une mèche de ses cheveux poivre et sel, le regard lointain.

— Pendant toute la session d'automne, je me suis demandé si je devais m'en mêler, essayer de comprendre ce qui se déroulait dans ce cégep. J'ai même tenté de contacter Sarkozy, mais il ne m'a jamais répondu. Je ne sais pas de quoi vous l'avez menacé, monsieur Archlax, mais cela a parfaitement fonctionné.

Il invente bien, le bougre ! Archlax l'écoute en silence. Mortafer se penche vers la petite table, prend une gorgée de café, puis repose la tasse.

— Et puis, la semaine dernière, il y a eu cette rechute de mon vice... J'ai donné ma démission, ma femme m'a quitté... Je n'avais plus rien... Sauf...

— ... sauf cette possibilité de découvrir enfin ce qui se passait à Malphas, complète Archlax d'une voix dure.

— Exactement. Le moment était venu pour moi d'en avoir le cœur net. Je suis donc entré dans le cégep durant la nuit à deux occasions. La première fois, il y a quelques jours, je n'ai rien vu, et comme je n'avais pas le code pour descendre, je n'ai pas pu me rendre dans la cave. Mais la nuit dernière... Je n'en croyais pas mes yeux ! Je n'y étais tellement pas préparé quand je suis tombé face à face avec cette Malou. Comme elle avait peur et qu'elle a voulu donner l'alarme, j'ai dû l'assommer et l'amener ici. Elle m'a tout raconté ; moi, je lui ai révélé que cette histoire de virus n'était qu'invention. Mais malheureusement, elle s'est sauvée très tôt ce matin.

— Mais comment avez-vous pu déverrouiller la porte du cégep ?

— Allons, monsieur Archlax, même un enfant de dix ans pourrait apprendre sur Internet l'art du crochetage de serrure !

— Et le code du système d'alarme ?

Mortafer hausse une épaule modeste.

— Vous savez, les installateurs du système n'étaient pas très discrets durant les rénovations. Ils travaillaient pendant les heures de cours, entourés de gens qui allaient et venaient, et j'ai observé l'un

d'eux tandis qu'il effectuait des tests sur le clavier. Apprendre par cœur 1, 7, 5 et 9 n'a pas été très difficile... J'aurais aimé surveiller aussi l'installateur du clavier dans l'ascenseur, mais dans un endroit si restreint, c'était plus compliqué...

Silence. Je ne respire plus, admiratif de l'aplomb de Mortafer. Son histoire tient la route. Et comme Malou ne semble pas avoir eu le temps de préciser que plusieurs personnes étaient concernées... Pendant quelques secondes, on n'entend que le moteur du frigo, puis je vois Archlax, toujours de dos, sortir de sous son manteau un paquet de ses longues cigarettes. Il en glisse une entre ses lèvres, en provoquant une petite moue chez Mortafer.

— Vous avez de la chance que je sois séparé : ma femme ne tolérerait pas que l'on fume dans la maison.

Je vois un nuage de fumée se former autour de la tête du vieillard. Mon ex-collègue poursuit :

— Maintenant, j'aurais quelques questions à vous poser, moi aussi, monsieur Archlax. Sur la raison pour laquelle vous avez inventé cette histoire de virus, par exemple, ou bien sur la provenance de ces créatures...

À nouveau, je me demande comment il arrive à conserver un tel calme, un tel contrôle, puis je crois comprendre : malgré la réelle menace qui pèse sur lui, il ne peut s'empêcher de s'enthousiasmer de tout cela, et il est hors de question qu'il n'en profite pas jusqu'au bout, peu importe la nature de ce bout.

Archlax souffle un second nuage de fumée puis articule d'une voix égale :

— *Hoc est noxa*, monsieur Mortafer. Vous auriez dû vous contenter de votre petite vie ennuyante.

Il se lève et marche vers l'entrée. Cette dernière phrase d'Archlax m'assèche la bouche et, pendant une seconde, je songe à me précipiter dans le salon pour intervenir, mais Mortafer, profitant qu'Archlax ne le voit pas, me décoche un regard intense, dont le message est clair : « Reste caché ! » Et même si cela me fend le cœur, je sais qu'il a raison. Qu'est-ce que mon intervention changerait ? Que pourrais-je bien faire ? D'ailleurs, Senior a déjà ouvert la porte et le capitaine revient dans la maison, incertain.

Je sais à quoi vous pensez en lisant ces lignes : *Mais tu as du sang d'Archlax dans les veines, Sarkozy ! Archlax senior le sait, donc il n'osera pas ordonner à Garganrue de te tirer dessus ou de t'attaquer ! Alors, vas-y, intervins, imbécile !* Ouais, ouais, bravo, bien pensé, mais ça, petits futés, c'est à condition qu'Archlax croie que je suis Sarkozy, et le temps que je l'en convainque, le flic aura beau jeu de me transformer en passoire ! Et je n'arrive pas à m'enlever de la tête les dernières paroles que m'a adressées Mortafer : si on découvre ma vraie personnalité, on

retourne à la case départ, je ne pourrai plus agir et tout aura été inutile... Criss, je me sens comme si j'étais à poil devant huit superbes femmes nues, mais toutes atteintes d'une MTS !

Le vieil homme referme la porte puis prend une touche de sa cigarette en observant l'ex-professeur d'un air ennuyé. Celui-ci, toujours de dos aux deux autres, glisse d'une voix lointaine :

— Ces dans ces moments-là que nous sommes contents de ne pas avoir d'enfants...

Archlax adresse au policier un hochement de tête entendu. Sur le visage de Garganruel s'imprime une émotion inattendue : un réel bouleversement. Il fixe la nuque de Mortafer en s'humectant les lèvres et en se massant convulsivement le poignet droit. Je me rends compte que je respire bruyamment et je dois m'obliger au calme, même si les battements de mon cœur emplissent mes tympan. Fais pas ça, Garganruel ! T'as beau être un *redneck* macho inculte, t'as pas à faire ça ! Envoie Archlax au diable et câlice-lui ton poing sur la gueule ! Comme s'il devinait le trouble du policier derrière lui, Mortafer, sans se retourner, esquisse un sourire résigné.

— J'avoue, Jingo, que je ne m'attendais pas à ce que tu sois complice de cette sale histoire. Permits-moi d'être déçu.

Garganruel s'approche tout près du fauteuil de Mortafer, par derrière, et lance un regard suppliant vers son patron, comme pour l'exhorter à changer d'idée. Mais Archlax, à l'écart, demeure inflexible, le visage aussi dur que César qui, face à un gladiateur blessé, abaissait son pouce sans l'ombre d'une hésitation. Le capitaine, résigné, approche lentement ses immenses mains de la tête de son ami. Et moi, je vais rester là, à assister à l'assassinat de mon compagnon, de mon ex-confrère, qui a accepté de nous aider, qui se sacrifie pour moi, *fuck* ! je vais accepter ça sans intervenir ? Je porte ma main à ma bouche et hurle intérieurement de toutes mes forces. Mortafer ne bouge toujours pas. Il ne sourit plus, mais m'adresse un regard mélancolique qui semble dire : « T'inquiète pas, Julien... »

— Je suis désolé, souffle Garganruel en tentant de prendre une voix ferme.

— Si tu savais tout ce qui se passe dans ce cégep, peut-être tu...

— Tout de suite, Jingo ! coupe Archlax.

Aussitôt, le flic attrape le crâne de Mortafer et, d'un geste sec, lui pivote la tête sur son axe. Le craquement ainsi provoqué me déchire les tripes d'une blessure béante qui m'emplit l'âme de sang, au point de la noyer. Je ressens une autre douleur dans ma main et réalise confusément que je me suis mordu les doigts. Ma vision s'embrouille, mais je distingue Mortafer devenant flasque, puis s'affalant vers la droite dans son fauteuil, la moitié du corps pendant dans le vide. Malgré le maelström d'émotions qui me chavire les pensées, je ne

peux détacher mon regard de la scène, que je vois de manière si confuse qu'on dirait presque qu'elle se déroule sous l'eau. Je vois Garganruel fixer le cadavre de l'ex-professeur, penché vers l'avant, dénué de force, le visage blanc comme neige. Je vois Archlax, le criss, l'ostie, le tabarnac de vieux câlce d'Archlax, qui prend calmement une touche de sa cigarette.

— Je t'attends dans la voiture. Fais en sorte qu'on croie à un accident.

Et il sort, tel Pilate qui non seulement s'en lave les mains, mais prend une douche au complet. Garganruel observe toujours son œuvre en silence, atterré. Mais au bout de quelques secondes, il se frotte violemment le visage des deux mains en prenant une grande inspiration, et quand il retire ses paumes, son expression est dure et déterminée. Il regarde autour de lui, comme à la recherche de quelque chose, puis ses yeux s'arrêtent sur la porte de la cave.

Ostie, est-ce qu'il m'a vu ?

Sans bruit, mais les jambes encore molles, je descends jusqu'en bas et me couche derrière un vieux buffet qui se trouve près des marches. J'attends en retenant mon souffle, puis j'entends la porte s'ouvrir, ce qui procure un faible éclairage jusqu'en bas. Il ne va quand même pas descendre ? Un bruit de dégringolade envahit la cave et, trois secondes plus tard, le corps de Mortafer atterrit à mes côtés, son visage tout près, ses yeux morts plongés dans les miens. *Fuck !* Je n'ai jamais été couché à proximité de quelque chose d'aussi épouvantable, à l'exception peut-être de Guylaine Dandurand, quand j'étais en cinquième secondaire. Je retiens à nouveau un hurlement, mais sens un liquide chaud au niveau de mon entrejambe. *Criss !* C'est la deuxième fois que je me pisse dessus dans cette histoire et je me jure qu'il n'y en aura pas de troisième ! J'entends Garganruel se frotter les mains, puis ses pas font craquer le plafond au-dessus de moi. Je ne bouge pas, la face morte de Mortafer toujours à vingt centimètres de la mienne. Ostie, je vais vomir ! Pisse et vomissures, ce serait vraiment la grande classe ! Un claquement de porte lointain, puis le silence.

Je m'oblige à demeurer une autre minute immobile ; enfin, je me lève d'un bond en criant, un vrai hurlement qui me poursuit tandis que je monte l'escalier à toute vitesse. Au salon, je titube sur place en gueulant de plus belle, comme si je voulais expulser toute l'horreur qui me bouffe les entrailles tel le plus virulent des cancers.

Je me calme peu à peu, demeure de longues minutes pétrifié au centre du salon, les mains sur la tête, les yeux fermés. Puis je marche lentement vers la porte de la cave et regarde en bas. Mortafer y est étendu, le cou disloqué. Telle une participante à une télé réalité que le public aurait éliminée, je sens les larmes me monter aux yeux à toute vitesse. Merde, Rémi, je me sens tellement... tellement...

La sonnerie du téléphone me fait hurler à nouveau. J'hésite un moment, puis prends le combiné en tremblant, comme si c'était la Mort elle-même qui m'appelait. Je ne dis rien, j'attends de connaître l'identité de mon interlocuteur.

— Allô, monsieur Mortafer ?

— C'est Julien, Simon.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques en le faisant ? T'es supposément censé être à l'endroit actuel d'où je te parle ici depuis au moins l'à peu près d'une demi-heure !

Je me frotte les yeux de ma main libre.

— On ne se sauve plus, Simon. On se rejoint chez toi, OK ? Faut qu'on se parle.

— Hein ? On sauve plus notre fuite ? Pourquoi de quelle raison ?

Je regarde vers l'entrée de la cave et réponds d'une voix brisée :

— On est en sécurité, maintenant.

*

Gracq, qui fixe sa tasse de café, est aussi accablé que si on venait de lui annoncer qu'il n'en boirait jamais d'autre. Moi, appuyé contre le mur de sa cuisine, les bras croisés, je contemple une tache sur le plancher comme si j'espérais la faire disparaître par la seule force de mon regard. Mon pantalon est raide et puant d'urine séchée. Sur le comptoir traînent des restes de pizza que nous avons engouffrée tout à l'heure. Mon comparse demande enfin d'une voix éteinte :

— Tu penses possible la considération qu'on t'ait vu sortir ton départ de la maison ?

— Aucune criss d'idée.

— Des voisins adjacents ont peut-être remarqué l'attirance de leur attention sur Archlax pis Garganrue.

— Et alors ? Garganrue est le chef de la police de la ville, tu penses qu'il s'inquiète de quoi que ce soit ? T'es sûr que t'as pas de bière ?

— Sûr de manière convaincue.

Je soupire et frotte le sol du bout de mon soulier.

— C'est de ma faute s'il est mort. J'aurais jamais dû le mêler à ça...

— C'est réalistement vrai que c'est légèrement un peu de ta faute en tant que responsable...

Je lui décoche un regard noir. Toujours aussi habile pour rassurer les gens, hein, ma chouette ? Il ajoute :

— Surtout que t'as assisté à la vision de toute la scène sans intervenir ton agissement, alors...

— Pourquoi tu me fournis pas une corde et une lame de rasoir, Simon ? Ça nous sauverait du temps à tous les deux...

Il lève deux bras prudents.

— Mais c'est réalistement vrai que tu pouvais pas vraiment faire l'accomplissement de quelque chose.

Il veut prendre une gorgée de son café, réalise que la tasse est vide et la repousse.

— Faut pas non plus oublier le souvenir que Rémi voulait la volonté de participer son implication dans l'affaire de notre cas. Je suis sûr dans ma conviction que, où qu'il soit en ce moment du maintenant, il regrette pas l'investissement physique de sa participation, pis je suis sûr qu'il observe son regard sur nous avec la bienveillance de l'attendrissement de celui qui nous passe le flambeau du... heu... de... heu... de la course à relais du...

— C'est une oraison funèbre, Simon, ou une description des Jeux olympiques ?

Il gratte sa barbe, embarrassé. Puis, il change de sujet :

— Pis y a ces dénichements de trouvailles débusquées dans la maison domiciliaire de Rachel...

Je lui ai aussi résumé ma visite chez ma collègue, mais en omettant le Claude François en carton. Gracq réfléchit à haute voix :

— Rachel la filleule de Paméla qui aurait été sa marraine... Piste à poursuivre l'approfondissement...

— Merde, Simon, je me fous de Paméla et de Rachel pour le moment : Rémi est mort !

— Justement, il a sacrifié sa mort pour qu'on puisse pouvoir poursuivre la continuité de notre mission ! Pis ça, c'était la décision de son choix !

— Et on poursuit comment, Simon, hein ? Explique-moi ça ! On avait un témoin de tout ça, mais elle est morte ! Disparue ! En plus, on a regardé les photos que j'ai prises dans le cégep, pis on peut rien faire avec ça !

En effet, même en les clarifiant au maximum sur l'ordinateur, on ne voit que des formes vagues s'entremêler sur le sol, rien de concluant. Quant à celles prises dans la bibliothèque, on voit parfaitement une bande d'être difformes en train de lire, mais nous nous sommes vite rendu compte qu'elles pourraient avoir été prises n'importe où sur Internet. Comment avons-nous pu croire que de telles photos prouveraient quoi que ce soit ?

— On a plus rien, rien pantoute ! Plus de témoins, plus de preuves, pis presque plus d'argent, criss !... Ah, j'oubliais !...

Et en émettant un ricanement amer, je sors quelques billets de mes poches que je jette au centre de la table.

— J'ai fouillé dans la maison de Rémi avant de partir pour chercher un peu de pognon ! J'ai trouvé soixante-dix piastres ! Je me trouve dégueulasse d'avoir fait ça, si tu savais !

— Parlant du sujet de ça, c'est dans la journée d'aujourd'hui qu'on est censés payer le montant du paiement des intérêts à Ginette Sardou. Pis effectivement d'en effet, je pense l'impression qu'on a pas assez en suffisance pour...

— Ostie, faut que je prenne une bière, que je fume un joint, n'importe quoi, mais là, je vais m'arracher le poil de poche si je me pète pas la face !

J'attrape mon manteau, l'enfile comme si je me battais avec lui, puis fonce vers la porte.

— Où tu diriges ton départ ?

— Je le sais pas, mais là, je veux être tout seul, OK ? Tout seul !

Je claque la porte derrière moi avec une telle force que les voisins doivent croire qu'un avion vient de traverser le mur du son. D'ailleurs, le locataire de l'appartement d'en bas sort et se plante devant l'escalier que je descends.

— Hey, ça va pas, fermer les portes de même ? On dirait que t'as construit une cabane en bois avec un toit en tôle, que t'es ensuite allé au magasin, que t'as hésité entre une batte de baseball pis une masse, que t'as finalement acheté la première parce que c'était moins cher, pis que t'es revenu chez vous pour donner un grand coup de masse dans la porte en tôle de ta cabane !

Je l'ignore complètement et passe à côté de lui. Il m'agrippe l'épaule.

— Hey, je te parle ! Es-tu aussi sourd qu'un facteur qui aurait remarqué que son soulier était détaché pis qui se serait penché par hasard près d'un musicien qui venait de s'acheter un nouveau saxophone pis qui le testait juste au moment où l'oreille du facteur passait proche de...

J'allonge un coup de poing en pleine gueule de l'irritant, qui en tombe sur le cul, et poursuis ma route sans un mot. Le gars, furieux, se lance dans une autre interminable comparaison pour expliquer la nature du saignement de son nez, mais je monte dans ma voiture et démarre à toute vitesse.

Chez moi, je bois une bière en moins d'une minute, puis demeure une demi-heure sous la douche, appuyé des deux bras contre le mur, comme dans une scène d'un film dramatique où le héros ne sait plus où il en est (le tout sans dévoiler son sexe à la caméra, bien sûr). En sortant de la salle de bain, je m'allume un joint en considérant mon lit d'un œil sceptique, comme si une bombe s'y cachait. Je suis épuisé, mais *fuck* la fatigue. Bouger. Me défouler. Me perdre. Fourrer, si possible. Faut que ça sorte de moi, de toutes les façons.

Je m'habille, finis de fumer mon *spliff* puis en route vers le Klondike, tellement crinqué que je remarque à peine la douceur de la soirée. Je croise un attroupement de jeunes, dans le centre-ville, une

trentaine en tout, qui s'engueulent à propos de la grève. Certains commencent à en venir aux poings, une voiture de police approche, mais je m'en contrecrisse et poursuis mon chemin. À dix-neuf heures, j'entre dans le bar ; il y a pas mal de monde, mais je n'arrive pas à parler à qui que ce soit, trop confus. De toute façon, je n'attire l'attention de personne. Alors je bois seul pendant des heures, comme ces types pathétiques qu'on voit souvent dans les bars minables. À un moment, je remarque qu'un gars sort des toilettes avec l'expression typique de celui qui vient de s'envoyer de la coco dans le nez. Je m'approche, discute avec lui discrètement et, deux minutes plus tard, je paie pour deux lignes que je sniffe à mon tour aux cabinets. Acheter de la coke quand on n'a presque plus de fric, c'est pas fort, mais ça aussi je m'en contrecrisse. Je me sens maintenant aussi allumé qu'un adolescent dont les parents seraient Gregory Charles et Denise Filiatrault. Je drague tout ce qui n'a pas de pénis, mais avec autant de succès que Justin Bieber qui chanterait au festival Osheaga : mon physique banal n'aide déjà pas beaucoup, mais avec les effets de la coke, je suis carrément insupportable.

Vers minuit, il reste une dizaine de clients et je suis seul à une table, à boire mon ixième verre, à fixer le néant, tout le corps inerte sauf mes deux pieds qui dansent la claquette. Tout à coup, j'entends une voix :

— Bravo, mon gars.

Je lève la tête. L'homme assis devant moi est gras et vêtu d'un t-shirt taché. Il a les cheveux presque entièrement blancs malgré sa jeune cinquantaine. Je connais son âge parce que c'est mon père. Ses doigts autour d'une bière (je ne me souviens pas de l'avoir vu une seule fois sans une bouteille à la main), il me sourit d'un air narquois. Merde ! Depuis quand la coke fait-elle halluciner ? Le gars m'a vraiment vendu de la merde, ou alors c'est l'alcool qui s'en mêle ! L'apparition parle à nouveau :

— Toi qui m'as toujours méprisé parce que j'étais un mauvais père, un mauvais mari, un mauvais citoyen tout court... Je suis content de voir que tu t'en tires beaucoup mieux que moi.

Je ne dis rien, mais serre mon verre vide avec de plus en plus de force. Il ajoute avec un clin d'œil :

— Ça fait quatre, là, non ?

Je retiens mon souffle. Je sais exactement de quoi il parle, mais avec un plaisir évident, il précise sa pensée en comptant sur ses doigts.

— Il y a eu moi... Ensuite Marcel, le *chum* de ton ex... Ensuite Dumont, l'adolescent qui t'a cassé la gueule l'année dernière... Pis à c't'heure, Mortafer... Hmmm... Beau palmarès, fiston...

Entre mes doigts, le verre va casser si je continue à serrer ainsi. Mon salaud de père feint de réfléchir, en affichant une petite lippe

moqueuse.

— Je me demande qui va être le prochain... Gracq, peut-être ?

Avec une grotesque intensité que Tom Cruise n'aurait pas reniée, je lui lance mon verre vide en pleine gueule. Il pousse un cri et bascule sur le sol. Je me précipite vers lui, le poing déjà brandi, mais constate que l'homme étendu est en fait mon vendeur de coke.

— Criss, je voulais juste savoir si t'aimais mon stock ! Y a d'autres moyens de se plaindre, me semble !

Confus, je me tire rapidement du bar et, sans trop m'en rendre compte, marche jusqu'au Vitriol.

Peu de clients sur place. Je me demande pourquoi je suis venu ici lorsque j'avise la table habituelle de Mortafer, vide. Je vais m'y asseoir, la gorge serrée par l'émotion. Sally, la jeune serveuse qui devait être une tortue dans une ancienne vie, s'approche lentement et je commande un verre de vin, en hommage à mon ex-collègue. L'effet de la coke s'estompe et la déprime entre à flots.

Va te coucher, Sarko... propose sagement Juliette dans le creux de mon oreille.

Pas question de sombrer, pas question de dormir !

Le temps passe, je suis désormais seul dans le bar, à boire mon vin *cheap* que Sally, après une éternité, m'a finalement apporté. Lorsqu'elle revient me voir pour m'annoncer la fermeture du bar, je la regarde et, sans aucun enthousiasme, lui demande :

— On fourre ?

Elle m'examine avec la même indifférence que celle de Jean Charest vis-à-vis des étudiants, puis elle hausse les épaules.

— Pourquoi pas ?

Étonné, je la regarde verrouiller la porte d'entrée et abaisser les stores. Je me déshabille en vitesse tandis qu'elle détache lentement sa blouse.

— Je m'appelle Sally.

— Oui, je sais. Moi, c'est Jul... Jasmin.

Je suis déjà à poil qu'elle en est encore à enlever sa jupe. Après deux minutes à l'attendre, je m'assois à une table patiemment. Elle détache maintenant son soutien-gorge, le regard non pas ennuyé mais juste absent. Tandis qu'elle retire son string, je songe que j'aurais peut-être dû apporter un livre, du genre *Guerre et Paix* ou *La Montagne magique*, mais elle est enfin nue. Beau corps, totalement rasé, seins fermes.

— Au temps que ç'a pris pour te déshabiller, je suis surpris que ton poil pubien ait pas repoussé.

— Hein ?

— Rien. Approche.

Je demeure assis et elle s'agenouille devant moi. Elle prend mon

sexe encore mou dans sa main et commence à le caresser, lentement... très lentement... *vraiment* lentement... tellement que je me dis que le bar va rouvrir avant que je ne bande. À un moment, elle ouvre la bouche et je me dis qu'elle va enfin me sucer, mais en fait, non : elle bâille.

— Heu... Sally...

Tout à coup, elle éternue directement sur ma verge puis, de sa main libre, se frotte le nez.

— Excuse-moi, c'est mon allergie aux prépuces...

— Ton... allergie aux prépuces ?

— C'est pas grave, j'ai des antihistaminiques dans le *backstore*. Je reviens vite.

À une vitesse qui dément totalement ses derniers mots, elle se dirige vers une porte au fond puis disparaît de ma vue.

Je suis grotesque. Ridicule. Et pire encore.

Sans me presser (Sally ne sortira sans doute pas de son antre avant demain soir), je me rhabille et quitte le bar.

De retour dans mon appartement, je m'assois sur mon lit et sens tout à coup les larmes qui montent. Je vais brailler, ostie, je vais brailler si je ne fais pas quelque chose.

Je vais m'asseoir devant mon ordinateur et l'allume : tant qu'à fuir, fuyons dans le simulacre du plaisir, soit la porno. Mais je remarque que j'ai un message sur Facebook en provenance de mon seul ami virtuel, envoyé hier. Un mot d'Émile, voilà qui devrait me faire penser à autre chose ! Je clique donc sur l'icône et lis son message. En effet, mes idées changent du tout au tout, mais pas nécessairement pour le mieux.

« Yo p'pa ! Guess what : jmen viens au Québec pour une semaine ! Jarrive samedi ! On va en profité pour se voir ! Cool, hein ? »

ONZE HEURES TRENTE-SIX MINUTES PLUS TÔT

Rupert junior est arrivé à Malphas en début d'après-midi, son pantalon et son manteau salis par la gadoue, l'un de ses verres de lunettes couvert de neige, et s'est installé derrière son bureau. Il n'a pas bougé depuis, les deux mains à plat sur son buvard, son regard fixé sur l'écran vide de son ordinateur. Peu à peu, la neige sur le verre de ses lunettes a fondu, s'est égouttée sur sa chemise.

Les heures ont passé, mais il sent encore sur sa joue le fantôme du gant de son père.

Il est seize heures. Du coin de l'œil, Rupert sent un mouvement périphérique et, pour la première fois depuis son entrée dans la pièce, tourne la tête vers sa droite. À l'extérieur, sur le rebord de la fenêtre, est perché un corbeau noir. Le directeur pédagogique, le visage impassible, attrape son coupe-papier et le lance vers la fenêtre, ce qui provoque la fuite de l'oiseau.

Son cellulaire sonne. Rupert attend la cinquième sonnerie avant de répondre.

— Oui.

— C'est moi, Junior, fait la voix de son père.

Une étincelle sombre passe derrière les lunettes du directeur pédagogique, mais rien d'autre ne transparait dans son visage.

— Oui.

— Malou a succombé à ses blessures. Mais nous avons erré dans la mauvaise direction : le responsable n'était guère Sarkozy mais Rémi Mortafer. Il avait tout découvert et avait enlevé Malou.

Junior n'a aucune réaction. Son père poursuit :

— Je t'expliquerai les détails quand je te verrai, mais sache tout de suite que... nous avons éliminé le problème. De manière définitive.

Cette fois, Junior ferme les yeux et respire un peu plus fort. Il passe lentement deux doigts tremblants sur son front.

— Junior, tu es toujours là ?

— Oui.

— Nous n'avons pas le choix, mon fils, sache-le.

Intérieurement, le directeur pédagogique pousse un long cri, tandis que ses ongles s'enfoncent dans son front.

— Je dois te laisser, père.

— Je ne repartirai pas à Montréal, puisque Justine devrait accoucher dans quelques jours...

— Je dois te laisser.

— Tu vas bien, Junior ?

Pause. Rupert ouvre les yeux, mais ses ongles demeurent figés dans son front qui saigne légèrement. Le vieil homme, prudent, reprend :

— Écoute, je sais que tout à l'heure j'ai été un peu... (Silence, puis :) Mais ira furor brevis est, n'est-ce pas ? Maintenant, tout est rentré dans l'ordre, nous avons le contrôle.

— Le contrôle ?

En répétant ces deux mots, Junior ne peut s'empêcher d'émettre un ricanement décalé, et il ferme à nouveau les yeux.

— Tu es sûr que ça va ?

— J'ai du travail, père.

— Bon. Je te rappelle dem...

Rupert junior coupe la communication et examine ses doigts tachés de sang.

Tout est rentré dans l'ordre...

Pendant une seconde, il se revoit à dix-sept ans, fou d'admiration pour son père... Et puis, il y a eu l'expérience ratée dans la cave... et le doute... Mais l'admiration a été plus forte, il a donc obéi, il a voulu y croire...

Mon Dieu, comment en est-il arrivé là ?

Le cri intérieur s'élève à nouveau et risque de devenir réel à tout moment. Rupert essuie vivement son front. Il enfle son manteau, attrape sa mallette et fuit son bureau comme si la pièce était contaminée.

Dans sa voiture, il roule à toute allure vers chez lui, mais ses pensées le poursuivent toujours : le fiasco d'il y a trente ans, le discours rassurant et persuasif de son père... puis la mort de sa mère, ensuite celle de Paméla... Il secoue la tête en gémissant. Non, ne pas penser à ces morts ! Il se fait des idées, son père lui a toujours dit qu'il n'avait rien à voir là-dedans...

« Et Flappy ? Et le garde du corps du ministre Tichtak ? Et les sans-abri offerts en cadeaux aux mutants ? Et maintenant, Mortafer ? »

Mais pas Paméla ni sa mère ! Non ! Non, non, non ! Sur ce point, Junior croit son père ! Il doit le croire !

Sur sa joue, le gant continue de le souffleter à répétition. Un gant qui, au fond, le gifle depuis très longtemps, depuis des années, et qui l'atteint maintenant avec de plus en plus de mépris...

Il tourne le volant d'un geste rageur et la voiture s'engage dans la rue Dewitt. Le cri tente de forcer ses lèvres scellées, mais il ne doit pas le laisser surgir. Contrôle, toujours, en tout temps. C'est ce qu'on lui a appris, non ? Mais ce hurlement intérieur est si fort, si pressant... Il doit le canaliser, le transformer en autre chose, et il sait comment : aussitôt chez lui, il se masturbera sur les photos de Rachel, et il laissera jaillir autant son foutre que son cri, un long cri de jouissance qui camouflera le désespoir qu'il contient...

Devant sa maison est garée une voiture sport rouge qu'il reconnaît. Il pâlit et songe un moment à poursuivre sa route. Mais pour aller où ? Il a besoin d'être chez lui, et vite. Il se gare donc dans l'aire de stationnement et sort, serviette à la main. Il entend un claquement de portière en provenance de la rue, mais ne tourne pas la tête. Il marche rapidement vers l'entrée de

sa maison, mais une voix féminine l'interpelle.

— Tu vas me fuir encore, c'est ça ?

Sur le seuil de sa porte, il s'arrête, happé par cette voix comme par un grappin d'abordage. Presque malgré lui, il se retourne. Rachel, vêtue d'un manteau qui n'arrive pas à camoufler ses formes affolantes, s'approche. Elle ne sourit pas et ses traits expriment l'exaspération.

— Ça fait presque un an que ça dure, ce petit jeu de cache-cache. Tu ne veux même plus luncher avec moi !

Il ne dit rien, mais le hurlement dans sa tête l'étourdit. Rachel est maintenant tout près, la colère la rendant encore plus désirable.

— Au moins, avant, nous pouvions discuter d'autres choses que du cégep, nous pouvions rire ensemble... Mais maintenant... Comment fais-tu pour te mentir à toi-même ? Moi, je n'en peux plus, Rupert ! Je n'en peux plus !

Elle crache ces derniers mots, comme sur le point de perdre la tête. Le directeur pédagogique demeure toujours silencieux, telle une bombe à retardement. Et tout à coup, sans même vérifier si on les regarde de la rue, Rachel attrape les deux fesses de Junior et ramène son bassin contre elle, à la hauteur de son sexe. Elle doit sentir l'érection instantanée de Rupert, car elle retrousse ses lèvres pulpeuses, ses yeux noirs débordant de luxure.

— Alors, cette fois, tu ne te déroberas pas. Tu vas enfin céder à tes instincts parce que c'est exactement ce que tu veux, n'est-ce pas ? Abandonne ! Abandonne maintenant !

Junior ne respire plus. L'érection, le cri intérieur... et ces soufflets que le gant fantôme ne cesse de lui infliger...

— D'accord, marmonne-t-il d'une voix méconnaissable.

Ces mots sont si inattendus pour Rachel qu'elle en perd contenance une seconde. Il soutient son regard, éperdu, tremblant de désir. Alors le visage de l'enseignante s'illumine, comme si une longue et lourde tension la quittait telle une vieille couche de poussière au vent. Rupert déverrouille sa porte d'une main tremblante, puis entre chez lui sans se retourner. Il ne voit pas le regard triomphant de sa future amante.

Elle entre à son tour et referme la porte derrière elle.

Chapitre douze

J'avais complètement oublié ça

Cet après-midi, je donne mon cours avec une sale gueule de bois, mais, bon, ce n'est pas la première fois que j'explique le naturalisme de Zola en refrénant des reflux gastriques. Le plus dur toutefois est l'épuisement : si je ne me tape pas une vraie bonne nuit de sommeil bientôt, je vais m'effondrer.

— Par exemple, vous êtes en train de lire *Thérèse Raquin* en ce moment. Qui peut m'expliquer en quoi ce roman est naturaliste ?

Aucune réaction. J'ai envie de dire qu'ils ressemblent à une bande de zombies, mais vous devez en avoir marre de cette comparaison. Quel synonyme pourrais-je trouver à zombie ?... Légume ?... Lobotomisé ?... Opérateur de manège à La Ronde ?... Ils ont l'esprit ailleurs, c'est clair. Bon, ils ont toujours l'esprit ailleurs, mais particulièrement aujourd'hui : ils songent tous au vote de grève qui aura lieu après les cours tout à l'heure, c'est évident. De toute façon, je ne suis pas très concentré moi-même, et la faute n'en incombe pas uniquement à ma gueule de bois : le message Facebook laissé par Émile m'opprime. Ce matin, j'ai voulu le joindre sur son cellulaire, mais il n'y avait pas de service. J'ai donc appelé directement Laura chez sa sœur en Europe. Comme on ne m'a pas répondu, j'ai laissé un message demandant qu'elle me rappelle le plus rapidement possible.

— Alors ? que je répète à ma classe aussi dynamique qu'une réunion d'Alcooliques Anonymes. Pourquoi *Thérèse Raquin* est un roman naturaliste ?

Un gars ose une réponse.

— Parce que les personnages, dans le roman, sont parfois tout nus ?

— Ça, c'est le naturisme, que je corrige patiemment. Moi, je parle de naturalisme. Ç'a rapport avec la littérature.

— Ben... l'auteur a écrit son roman tout nu, d'abord ?

— Le naturalisme, c'est faire quelque chose de naturel ! clame soudain une étudiante en levant son poing. Pis nous autres, on est des naturalistes parce que tantôt on va voter pour la grève, c'est la chose la plus naturelle à faire ! Pis ceux qui vont voter contre, ce sont des osties de... heu... de... C'est quoi le contraire de naturalistes ?

— Des urbanistes ? propose un garçon.

— C'est ça ! Des osties d'urbanistes !

La majorité de la classe approuve bruyamment tandis que quelques-uns s'opposent. Certains commencent même à crier : « Malphas en grève ! Malphas en grève ! » Je m'assois sur mon bureau et les regarde s'engueuler, déconnecté et épuisé.

Tout à coup, mon cellulaire sonne et je regarde mon afficheur : ça vient de chez Suzanne, la sœur de Laura ! Sans même prévenir mes élèves qui, de toute façon, sont trop occupés à s'affronter pour s'apercevoir de mon existence, je sors rapidement dans le couloir et réponds. Je dis à Laura que j'ai voulu appeler Émile sur son iPhone mais que ça ne fonctionnait pas. Elle m'explique qu'il l'a brisé et qu'il n'en aura un autre qu'à son anniversaire.

— J' imagine que tu as lu le message Facebook qu'il t'a envoyé il y a deux jours...

— Justement, ça me prend par surprise ! Tu m'avais dit qu'il viendrait au Québec à la fin de mai.

— Il a congé toute la semaine prochaine. Il a pensé que ce serait une bonne idée d'en profiter pour aller te voir... T'as une drôle de voix, toi, je te reconnais à peine...

— J'ai une infection de la gorge, une sorte de... Écoute, ce sera pas si simple parce que...

— Inquiète-toi pas, me coupe-t-elle d'une voix amère. J'étais convaincue que tu ne voudrais pas l'avoir dans les pattes durant toute une semaine, alors il va coucher chez mon frère David. J'espère que tu vas quand même le prendre une couple de jours, David habite près de chez vous et...

— Tu comprends pas, Laura : je suis pas au Québec en ce moment. Je suis à New York depuis hier. J'ai pris une petite semaine de vacances.

Voilà le mensonge que j'ai préparé et qui devrait passer comme du beurre, car mon ex sait à quel point j'ai toujours été fasciné par cette ville que je n'ai visitée qu'une seule fois. Mais sa réponse me prend autant au dépourvu que si je passais une journée complète sans libido.

— Voyons, qu'est-ce que tu racontes là ? T'as perdu ton passeport il y a trois ans ! Tu me l'as rappelé toi-même l'autre jour !

Pendant de longues secondes, je ne sais que dire. Confusément, j'entends mes étudiants dans la classe qui s'insultent en arrière-plan tandis que je me traite mentalement d'ostie d'imbécile.

— C'est... J'ai fait une demande expresse... Tu sais que c'est possible, maintenant...

— En trois semaines, t'as ramassé tous les documents nécessaires, t'es allé à Montréal faire une demande et tu l'as reçu ? Toi, le gars le moins organisé au monde ? Veux-tu rire de moi ?

— C'est... Je me suis amélioré, tu sauras...

— Julien, pourquoi tu me niaises, là ?

Ostie ! J'ai l'impression de revenir dans le temps, lorsque je rentrais à cinq heures du matin et qu'elle me cuisinait pour savoir où j'avais passé la nuit ! Je suis totalement bouché, et mon hésitation est la plus éclatante des preuves que je lui mens.

— Tu veux pas voir Émile, c'est ça ?

— Mais non, c'est pas ça !

— Es-tu à Drummondville, oui ou non ?

— Non, je... En fait, je suis en Gaspésie avec une fille que j'ai rencontrée, voilà.

— Hein ? Ben voyons, ça tient pas debout, ton affaire ! Pourquoi tu me l'as pas dit dès le début ? Pourquoi tu m'aurais caché ça ?

— Ben... Je... Heu...

— Julien, cibole, qu'est-ce que tu me caches ? T'es où, là ?

— Laura, c'est...

Je me frotte le front, trop fatigué pour la déjouer. Sur un ton calme, mais tout de même lourd de menaces, elle poursuit :

— Julien, ça allait plutôt bien entre nous, depuis un an... Si tu veux que je te fasse confiance, si tu veux continuer à voir ton fils à volonté, il faut que tu sois honnête avec moi...

Je suis coincé, merde... Mais est-ce vraiment si risqué que Laura et Émile sachent que je suis à Saint-Trailouin ? Je me pose la question lorsque la moitié de mes étudiants, emportés par leur ferveur, surgissent tout à coup de ma classe en criant :

— Malphas en grève ! Malphas en grève !

Agacé, je couvre mon cellulaire en m'éloignant, tourne le coin du couloir et replace l'appareil sur mon oreille.

— Laura ?

— C'était quoi ces cris ? Ai-je entendu « Malphas en grève » ?

— C'est... c'était...

— T'es retourné enseigner à Saint-Trailouin ?

Je ferme les yeux et jette l'éponge.

— Oui...

— J'ai mon voyage ! Tu m'as dit que t'étais revenu à Drummondville pour être un père plus présent !

— Sauf que c'est dur en criss d'être un père présent quand le fils est absent ! Tant qu'à me pogner le cul à Drummondville sans Émile, j'aime autant me le pogner à Saint-Trailouin en gagnant de l'argent !

Elle soupire et adopte un ton plus posé.

— Bon. Si j'ai bien compris, tes étudiants sont aussi en grève ? Tu pourrais donc aller à Drummondville pour...

— Non, certains élèves veulent la grève, tu l'as entendu, mais la majorité votent contre, alors j'enseigne toujours.

La grève sera peut-être déclenchée tout à l'heure, mais pas

question qu'elle le sache : je n'aurais plus de prétexte pour demeurer à Saint-Trailouin. Mais comme je m'y attendais, Laura insiste : Émile arrive à Montréal demain en début de soirée, je pourrais aller l'accueillir. Je rétorque que comme j'enseigne lundi tôt, ça ne vaudrait pas la peine, je devrais quitter Drummondville dimanche matin pour être de retour à une heure raisonnable...

— Alors, ramène-le avec toi, il pourrait passer quelques jours là-bas !

— Je... C'est pas...

— Merde, Julien, tu veux pas que ton fils reste avec toi une couple de jours ?

— C'est pas ça, mais je suis dans le jus, je vais à peine pouvoir m'occuper de lui ! Et puis, ça fait juste trois semaines qu'on s'est pas vus, c'est pas si...

— Et voilà ! T'as été pas pire avec lui pendant dix mois, mais aussitôt que tu passes un peu de temps sans le voir, bang ! le naturel revient au galop !

Elle ne comprend pas, évidemment ! Elle ne comprend pas qu'Émile doit se tenir le plus loin possible de moi pour sa propre sécurité !

— Laura, je suis désolé, mais...

Elle émet un soupir résigné et furieux. En quelques phrases, je viens de pulvériser un an d'espoir et de bonne entente. Glaciale, elle articule :

— Je te passe Émile. Tu vas lui annoncer la bonne nouvelle toi-même.

Je ferme les yeux en soupirant à mon tour. Au bout de quelques secondes, j'entends la voix de mon fils.

— Salut, p'pa ! En forme ?

— Pas pire... Et toi, mon grand ?

— C'est *nice*, la France. J'ai visité les Catacombes de Paris ! C'était malade, p'pa ! Voir autant de morts en même temps, c'était plus fou que Disney World !

— Je suis bien heureux pour toi. Écoute, il faut que je t'explique quelque chose...

Et je répète les mêmes fausses raisons pour lesquelles je ne pourrai pas le voir.

— Pourquoi je peux pas aller à Saint-Benlouin ?

— Trailouin.

— Je te dérangerai pas, j'te jure !

Lui qui, il y a un an à peine, démontrait presque de l'indifférence à ma présence, paraît maintenant vraiment déçu. Je dois m'efforcer de ne pas gémir de dépit.

— Je... Je vais voir ce que je peux faire, OK ? Je te rappelle

demain soir chez ton oncle David et on trouvera peut-être un moyen de se voir.

Je ne vois pas vraiment le moyen en question, mais je veux lui donner un peu d'espoir, sans doute pour me déculpabiliser. D'ailleurs, le ton de sa voix s'allège sensiblement.

— OK... J'espère que ça va marcher.

— Je t'aime, Émile.

— Je t'aime, p'pa. *Ciao*.

Je coupe, puis donne un coup de poing dans le mur. Ça fait mal, mais ça me défoule un peu. Le retour d'Émile au Québec n'est pas une nouvelle réjouissante, mais tant qu'il demeure loin de moi, il n'y aura pas de danger pour lui. Et puis, peut-être que d'ici demain soir, toute cette affaire sera terminée.

Ah oui ? Et comment ? Tu vas aller kidnapper un autre mutant, peut-être ?

Les mains sur les hanches, je fixe le plancher. Puis, le pas lourd, je retourne enseigner aux quelques étudiants toujours dans ma classe.

*

À seize heures, j'entre au département. Rachel, Josuha et Davidas travaillent à leur bureau. Tout en rangeant mes papiers, j'observe Rachel à la dérobée. Ses intentions me sont maintenant claires. Pamela Pancourt a laissé un court message inachevé et ambigu, que sa filleule Rachel a découvert. Dieu seul sait comment. Celle-ci est donc venue à Malphas avec un seul et unique but : découvrir si les Archlax, ou un des deux, sont réellement impliqués dans la mort de sa marraine.

Et si elle découvre la réponse, que fera-t-elle ?

En tout cas, je sais enfin que je n'ai plus à me méfier d'elle. De plus, elle paraît plutôt en forme aujourd'hui. C'est la première fois depuis mon retour à Saint-Trailouin qu'elle n'affiche pas un visage taciturne, qu'elle ne dégage aucune lassitude morale. Elle me salue même gentiment avant de replonger dans ses copies, un vague sourire aux lèvres. Son enquête avancerait-elle ? Aurait-elle enfin découvert sur les Archlax des trucs qui pourraient m'être utiles ? Ou est-ce Claude François qui s'est avéré particulièrement efficace ce matin ? Je pourrais m'approcher et lui révéler qu'effectivement Archlax senior a tué Pancourt il y a trente ans et lui en donner la preuve... Mais que ferait-elle en apprenant cette nouvelle ? Elle le dénoncerait ? Le tuerait ? Veut-elle aller si loin ? Sa maison vide et ses efforts sans relâche pour charmer Junior tendent à démontrer que cette histoire l'obsède de manière plutôt malsaine... Sauf que si elle apprenait la vérité et s'en prenait à Senior, elle signerait sa propre condamnation.

Je pourrais toujours lui expliquer qu'on ne peut pas s'attaquer à quelqu'un qui a du sang d'Archlax dans les veines... mais pour cela, il faudrait que je lui raconte tout et que j'en fasse ma complice, et depuis la mort de Mortafer, je ne veux plus impliquer personne dans mon enquête. Bref, le plus sage est le *statu quo* et il faut espérer que Rachel n'a pas encore tout découvert. Désolé, ma belle, je dois te laisser hors du coup pour ta propre sécurité. Mais mon combat contre les Archlax, je le livrerai désormais aussi en ton nom, et lorsque tout sera terminé et que je serai redevenu le vrai Sarkozy, tu sauras tout. Tu seras ébahie, admirative et reconnaissante, au point que tes yeux magnifiques s'illumineront, que tes lèvres pulpeuses s'humecteront et que ta poitrine formidable gonflera, et tu m'inviteras dans ta chambre où tu jetteras ton Claude François en carton à la poubelle pour te satisfaire d'un vrai homme, en chair et en os, qui te prendra pendant des heures et des heures, qui te fera hurler de...

— Tu baves, Jasmin.

— Hein ?

— Tu as de la salive qui te coule de la bouche. Tu vas bien ?

Davidas, debout près de mon bureau, me regarde avec une flasque curiosité. J'essuie mes lèvres rapidement tandis que mon pénible collègue, une feuille de papier entre les doigts, me demande :

— Comme tu donnes le même cours que moi, je voulais ton avis. Quand tu parles de Zola à tes étudiants, est-ce que tu abordes aussi toute la *Comédie humaine* ou tu te contentes de présenter quelques romans ?

Je le considère quelques secondes puis réponds d'une voix lasse :

— La *Comédie humaine*, c'est Balzac, Elmer. Pas Zola.

Il a un ricanement conciliant.

— Mais non, Jasmin. Balzac a fait les *Rougon-Macquart*, tu inverses. Mais, bon, quand on est un nouveau professeur, c'est le genre de maladresses que l'on fait souvent, c'est pas grave. Tu serais étonné du nombre d'erreurs que je commettais quand j'ai commencé à enseigner...

— Vraiment ? Enseigner que la poésie classique est écrite en alexandrins, par exemple ?

— Exactement ! Alors qu'on sait qu'en Alexandrie, on parle l'arabe, pas l'alexandrin !

Je ne dis rien, fasciné. Je ne savais pas que l'imbécillité pouvait être hypnotique. Il secoue la tête en riant.

— On dit de ces âneries, quand on commence !

— Effectivement. Mais le pire, ce sont ceux qui continuent à en dire toute leur vie sans s'en rendre compte.

— Ah ! ça, c'est vrai ! Tu en connais toi aussi, j'imagine...

— Un en particulier.

— Bon, comme tu confonds encore Balzac et Zola, tu peux pas vraiment m'aider, alors je te laisse... Et si t'as besoin de conseils, fais-moi signe : j'aime beaucoup aider les nouveaux.

— J'y manquerai pas. En passant, tu sais où est Zoé ? On la voit moins depuis quelques jours.

— Elle avait un cours ce matin, mais je l'ai pas vue après.

Il s'éloigne et se fracasse le tibia contre le tiroir d'un classeur qui s'ouvre sur son passage, ce qui me procure un frisson de satisfaction. Je veux travailler un peu à mon tour, mais je ne cesse de penser à la suite des choses. Je me demande aussi si on a découvert la mort de Mortafer. Et puis, impossible de me concentrer avec Rachel à moins de dix mètres de moi. J'enfile donc mon manteau et descends.

Dans l'atrium, plusieurs profs et membres du personnel sont massés devant l'entrée de l'auditorium, en attente. Je m'approche de Valaire et Acosta.

— Les étudiants sont en train de voter, explique ma collègue, qui se ronge les ongles de nervosité. Les profs ont pas le droit d'entrer. Il paraît qu'il y a deux fois plus de monde qu'à la dernière réunion ! Pis en plus, t'as entendu parler de la méga manif aujourd'hui, à Victo ? Y paraît que les étudiants se sont fait rentrer dedans en criss ! Ç'a révolté tout le monde ! Une affaire de même va sûrement faire pencher les indécis du côté de la grève ! Tu vas bien, toi ? T'as l'air d'avoir la tête dans le cul en ostie.

— Juste un peu fatigué.

Je tourne la tête vers le cagibi de Fork. Le gardien, à l'intérieur, consulte des papiers, puis sort pour effectuer une ronde. Fork quitte souvent son antre, mais jamais très longtemps. Et impossible de savoir à quels moments précis. Sauf si quelqu'un attire son attention... Une idée commence à germer.

— Alors, Jasmin, je n'ai toujours pas de vos nouvelles. Avez-vous votre numéro d'assurance sociale ?

Je me retourne vivement : c'est Archlax junior qui s'est approché. Pendant une seconde, une haine brûlante m'emplit les veines et c'est par miracle que je ne l'attrape pas par le collet pour lui cracher au visage : « Vous avez tué Rémi, bande de salauds ! »

— Heu... J'ai appelé au ministère, mais ils peuvent pas me donner mon numéro par téléphone, ils... heu... ils vont m'envoyer la carte par la poste. Ça va prendre encore quelques jours.

— C'est embêtant. Du moins pour vous. Je vous répète que je ne peux vous payer tant que je n'ai pas ce numéro.

Je le sais, je le sais, inutile d'insister, criss ! Il ajoute :

— Et comme je n'ai toujours pas votre courriel, je vous transmets de vive voix le message que j'ai envoyé à tous : si la grève est votée aujourd'hui, il y aura lundi matin à neuf heures une réunion spéciale

pour tous les enseignants et membres du personnel du cégep.

Comme toujours, son visage est aussi expressif qu'un pain de viande, mais au fond de ses yeux et dans la vague raideur de sa bouche vibre une émotion que je lui ai rarement vue : du bouleversement. Quelque chose le hante, même s'il tente de le camoufler. Le meurtre de Mortafer ? Ou quelque chose de plus profond, de plus personnel ? Je décide de donner un coup de sonde, au risque de tomber sur une mine antipersonnel :

— Parfait, Rupert, merci. Et vous avez des nouvelles de monsieur Mortafer ? Sa santé va mieux ?

— Je ne sais pas, je n'ai aucune nouvelle. Pourquoi donc ?

Le sans-cœur n'a aucune réaction. Fausse route. Je change donc de direction.

— Simple curiosité... En passant, on m'a dit que votre père est le fondateur de ce cégep, c'est vrai ?

Cette fois, il fronce légèrement un sourcil.

— Heu... Oui, en effet...

— C'est intéressant. On m'a dit qu'il n'habitait plus Saint-Trailouin mais qu'on l'avait vu en ville hier. Il vient souvent vous rendre visite ?

DP, les mains dans le dos, commence à piétiner et remonte ses lunettes.

— Il a une maison secondaire ici, alors il vient de temps à autre.

Comme j'ai déjà remarqué l'année dernière la froideur de Junior vis à vis son paternel, je décide d'enfoncer le clou un peu plus :

— On m'a raconté tout ce qu'il a fait pour Saint-Trailouin. Vous devez être fier de lui, non ?

Archlax avale sa salive et une ombre très noire, très dure, traverse son regard un bref moment. On dirait bien que j'ai pris une direction intéressante, hein, ma chouette ?

— Excusez-moi, j'ai du travail.

Et il s'éloigne, le pas raide. Merde alors. La tension entre le père et le fils semble être plus sensible que jamais. Tout à coup, une rumeur assourdie et enthousiaste provient de l'intérieur de la salle et, moins de trente secondes plus tard, les portes de l'auditorium s'ouvrent, permettant le déferlement d'un raz-de-marée d'étudiants dans l'atrium. Si certains paraissent atterrés, la grande majorité crient leur victoire. Certains s'embrassent, d'autres pleurent, quelques-uns enlèvent leur t-shirt avec frénésie et un garçon hurle même avec émotion qu'il est homosexuel. Je réussis à attraper une étudiante qui a retiré son chandail et qui, en guise de soutien-gorge, s'est peint deux carrés rouges sur les seins. Tentant en vain de la regarder dans les yeux (jamais vu des carrés avec autant de courbes), je lui demande de nous résumer la situation.

— On a voté la grève à soixante-dix-huit pour cent ! On va faire

des manifestations dans les rues de la ville toute la fin de semaine, en hommage à tous les jeunes qui se sont fait varloper aujourd'hui à Victoriaville ! On est jeunes ! On est libres ! On est *cool* ! On est anticonformistes ! On est sur Facebook !

Là-dessus, elle sort son iPhone et se fait un *selfie* qui, tout à coup, attire autour d'elle une vingtaine d'étudiants qui prennent des poses *cool*. Cette démonstration d'anticonformisme est effectivement concluante.

La fête règne dans l'atrium. Les étudiants chantent une pièce des Vilains Pingouins (il semble qu'à Saint-Trailouin on ne sait pas encore que ce groupe est *has been*) tandis que Valaire les accompagne en brandissant un drapeau cubain. Acosta, d'abord consterné, observe maintenant la scène avec une certaine tendresse.

— Pourquoi pas, après tout ? Disons comme Jacques Delille « Ô toi ! jeunesse séduisante, ne refuse pas son doux prix au poète heureux qui te chante ! »

— Heu... C'est quoi le rapport ? lui demande une enseignante de sciences humaines.

— Aucun, mais c'est une si belle phrase.

Je vois Archlax, au loin, qui s'arrête devant un distributeur d'arachides au chocolat. Sans aucune hésitation, ni gêne, ni honte, il en prend deux fournées qu'il engloutit de manière ostentatoire, puis disparaît dans le couloir administratif.

À nouveau, je me demande s'il y a de l'orage entre papa et fiston...

Faut que je retourne à la maison pour réfléchir et, surtout, me reposer. Sur le point de franchir la porte principale, j'avise une affiche collée sur le mur. Elle a été faite à la main, aux crayons-feutres, assez maladroitement.

*Si tu veux connaître ton avenir,
Madame Zazz te reçoit aujourd'hui
dans le vieil autobus
entre 16:00 et 18:00,
seulement 20 \$*

Je lis cette pub avec incrédulité, puis sors rapidement. Je regarde vers le vieil autobus abandonné qui se détache au milieu du terrain vague. Je marche dans cette direction, piétinant un mélange de neige fondue et de boue. Dorian, le prof de philosophie, sort de l'autobus et me salue timidement, quelque peu gêné, puis je monte à mon tour.

L'intérieur n'a pas changé depuis la dernière fois : c'est sale, c'est humide, c'est en ruine. Il y a par contre beaucoup de fumée et l'odeur de *weed* est plus prenante que la dernière fois. Assise tout au fond, éclairée par des chandelles posées sur des banquettes, Zazz se détache

de manière fantomatique au centre du brouillard cannabissé.

— Ah ! Julien ! Approche, mon cher, approche.

Je n'aime pas qu'elle m'appelle par mon vrai nom, mais comme nous sommes seuls... Fidèle à son habitude, Zazz porte des vêtements griffés (une robe aujourd'hui) et son maigre visage est savamment maquillé, mais elle est affublée d'une sorte de coiffe à la Aladin tout à fait ridicule qu'elle a dû acheter pour deux dollars dans une vente de garage. Ses deux mains se rejoignent par le bout des doigts, dans une attitude caricaturée de grande sagesse, et elle me contemple d'un air qu'elle veut profond, mais qui dénote surtout la haute altitude de son vol artificiel.

— Comment vas-tu, mon noble ami ?

Qu'est-ce que c'est que cette voix ridiculement solennelle ? Je remarque sur la banquette à côté de la sienne un cendrier rempli de mégots de joints.

— C'est sérieux, tout ça, Zoé ?

Elle reprend sa voix normale d'adolescente excitée :

— Mets-en ! J'ai un pouvoir unique, je serais folle de pas en profiter ! En trois heures, j'ai déjà eu neuf consultations ! T'imagines ?

Elle reprend alors sa voix de pseudo-médium :

— Pour toi, noble ami qui m'as révélé mon don, je suis prête à lire dans ton avenir gratuitement. Par exemple, dès maintenant, je vois que tu es extrêmement épuisé...

D'abord agacé, je songe tout à coup à une idée.

— OK. Je veux bien une petite consultation gratuite.

Elle claque dans ses mains, toute contente, et prend un joint à moitié consommé qu'elle allume rapidement.

— Une fois que je serai en transe, t'auras qu'à me toucher pour que je...

— Je sais comment ça marche, Zoé.

Elle roule des yeux au ciel, l'air de dire : « Ben oui, c'est vrai ! » et pousse son rire dantesque qui provoque la chute de trois plaques de rouille du plafond. Elle aspire une première *taf* et, comme elle est déjà passablement gelée, entre en transe après une minute à peine. Aussitôt que je vois ses yeux s'écarter, ses traits se figer et le joint glisser de ses doigts, je m'empresse de sortir de mon portefeuille la carte professionnelle que m'a donnée Archlax junior l'autre jour. J'attrape le poignet de Zazz qui, de sa double voix mi-normale, mi-rauque, articule :

— Tu vas pleurer... Les mains en...

— Non, pas ça, Zoé !

Je m'assois à ses côtés et lui glisse la carte entre les doigts. Elle interrompt sa phrase, le regard aussi fixe que celui d'un automate, puis marmonne :

— Le doute... le doute depuis si longtemps...

— Qui doute ? Archlax junior, c'est ça ?

— Le doute sur son père, sur ce qu'il fait... Sur les morts...

Comment ?... Comment ?... Le doute, partout...

Je hoche la tête, aussi envoûté que Véronique Cloutier l'est par sa propre image de marque. La voix rauque de Zazz prend peu à peu le dessus sur la normale.

— Et maintenant, l'humiliation...

— L'humiliation ? Quand ? Récemment ? À cause de son père ?

— L'humiliation... pis la colère...

Elle pousse un dernier cri :

— *Le doute !*

Et c'est la conclusion, aussi prévisible qu'une campagne électorale : Zazz cligne des yeux, regarde autour d'elle avec étonnement, ne se rappelle rien.

— Pis ? Ç'a été intéressant ?

— Extrêmement, que je réponds en reprenant la carte de ses mains.

Merci Zoé.

Elle sourit avec fierté, puis demande plus gravement :

— Et ton enquête sur Malphas, ça avance ?

— Heu... pas pire...

— Est-ce que tu m'en veux encore d'avoir tout dit à Rémi ?

J'avale ma salive.

— Non. Bien sûr que non.

Comment réagira-t-elle lorsqu'elle apprendra son décès ? Elle replace son ridicule chapeau sur sa tête, se recompose un air mystérieux et, la voix aérienne, articule :

— De rien, noble ami. Reviens voir Madame Zazz quand tu veux. Je serai touj...

— Excusez-moi, mais faut que vous sortiez.

Nous nous retournons : un gros balourd en salopette maculée de taches grassieuses vient d'entrer dans le véhicule. Un rien agacé, Zazz lui dit :

— Pour une consultation, attendez votre tour, monsieur.

— Je viens pour aucune consultation, c'est le cégep qui nous envoie pour remettre l'autobus en état de marche. Ils veulent le sortir la semaine prochaine, fait que...

— Mais... mes consultations !

Tandis qu'elle s'obstine avec Monsieur Graisse, je sors de l'autobus, passe tout près du camion du garagiste garé tout près puis retourne au stationnement. Les étudiants sortent maintenant par dizaines du cégep, en scandant des slogans et en chantant des hymnes. Je m'empresse de monter dans ma voiture et de démarrer. Je dois parler à Gracq.

— Et tu en déduis le raisonnement de quelle conclusion ?

Gracq et moi sommes dans ce petit café très rustique où j'ai déjà mangé l'année dernière. La bouffe est aussi mauvaise qu'un hommage de beau-frère entendu à un mariage, mais c'est la moins chère en ville, et comme nos finances ressemblent maintenant au fond d'une bouteille d'alcool ayant passé deux minutes entre les mains d'un maire torontois, nous n'avons pas vraiment les moyens de jouer les fines bouches. Tout en avalant nos deux infects club sandwiches, je résume ma rencontre avec Archlax junior ainsi que ma visite à Zazz.

— J'en conclus qu'en ce moment Archlax junior est déchiré. Il sait sans doute pas que son père a tué Paméla Pancourt, tout comme il ignore qu'il a sacrifié sa femme pour obéir à Malphas, mais il entretient sûrement des doutes là-dessus. En plus, il semble qu'il lui soit arrivé quelque chose d'humiliant, quelque chose en relation avec son paternel. En tout cas, c'est comme ça que j'interprète la vision de Zazz.

— Pis en la manière de comment que les informations de ces connaissances peuvent amener la réussite de nous aider en utilité ?

Je prends une autre bouchée de mon club. Je mordrais dans une moppe ayant nettoyé le plancher d'un hôpital que j'éprouverais plus de satisfaction. Je laisse tomber mon morceau dans mon assiette en soupirant.

— S'il y a crise en ce moment entre les Archlax, ce serait intéressant d'en tirer parti... mais je sais pas encore comment.

Simon prend une autre bouchée.

— Du côté de mon bord, j'ai vérifié la confirmation de quelque chose, après-midi...

Il m'explique qu'il est retourné voir la vieille madame Floucou, l'ancienne directrice de la polyvalente qu'il avait rencontrée l'année dernière pour obtenir des renseignements sur Paméla Pancourt. L'octogénaire lui a confirmé que son ancienne employée avait effectivement une filleule à Victoriaville, une gamine prénommée Rachel, dont elle parlait souvent, qu'elle aimait éperdument et qu'elle voyait cinq ou six fois par année. D'ailleurs, lorsque la petite est née à la fin des années 60, Pancourt est allée vivre à Victoriaville pendant six mois pour aider sa sœur qui, paraît-il, traversait un *post-partum* pénible. C'est sans doute durant cette année-là que les liens entre Pancourt et la petite Rachel se sont tissés si fortement.

— Ça confirme ce que j'ai découvert chez Rachel, que je dis.

— Alors si Rachel est pas une menace en forme d'ennemie pour nous, elle pourrait peut-être fournir la capacité de nous aider un coup

de main...

— J'y ai déjà pensé, mais pas question ! Je n'implique plus personne dans cette histoire !

Il hausse les épaules. Je croise mes mains sur la table et plonge mon regard dans celui de Gracq.

— Il faut descendre dans la cave, y a pas d'autres solutions.

— Mais on a pas le code numérique de l'ascenseur !

— Peut-être que dans le cagibi de Fork on peut trouver ce code et peut-être même qu'on peut arrêter les caméras. Il faut juste que tu attires l'attention du gardien ailleurs pendant que je fouille dans son local.

— Et s'ils ont changé la modification du numéro du code de la porte d'acier métallique depuis la dernière fois de l'an passé ?

Je me frotte le visage, excédé. À ce moment, la serveuse s'approche, toute souriante.

— Alors, c'est à votre goût ?

Je me tourne vers elle, les oreilles bourdonnantes.

— La dernière fois que ma bouche a été emplie d'un goût aussi atroce, c'est il y a vingt ans quand, après qu'on a passé une semaine à faire du camping sans se laver, j'ai fait un cunnilingus à une fille menstruée atteinte de vaginite. Désolé si ça manque de précision, mais c'est la seule image qui me vient à l'esprit.

La serveuse, toujours souriante, incline la tête :

— Super ! Faites-moi signe s'il y a un problème !

Elle s'éloigne. Gracq me considère quelques secondes.

— Donc, tu mangeras pas la sustentation du reste de l'assiette de ton repas ?

— Ce qui m'impressionne le plus chez toi, Simon, c'est ton fulgurant esprit de déduction.

Il prend mon club. Je soupire et ajoute plus calmement :

— On pourrait au moins commencer par fouiller le cagibi de Fork. Je sais bien qu'on trouvera peut-être rien, mais commençons par ça. OK ?

Gracq mâche avec appétit en hochant la tête.

— OK, mais on agit notre action demain en journée suivante. Ce soir, faut que je bosse du travail au journal.

Ça me va. Ce soir, je suis trop crevé. Et demain, ce sera samedi, il ne devrait donc pas y avoir beaucoup de monde, surtout avec la grève. Gracq ajoute :

— Pis Mario m'a dit les paroles que j'aurais la possession de la première paie de mon salaire la semaine prochaine suivante.

— Tant mieux, mais ce sera pas énorme. Pis je sais toujours pas comment je vais m'y prendre pour avoir ma paie du cégep... Je pense que lundi, je vais demander à Zoé de me prêter de l'argent. Je suis à

peu près certain qu'elle va dire oui, surtout qu'elle se sent coupable d'avoir trahi ma confiance l'autre jour...

— En passant, Juvlou a adoré son appréciation de mon article. Merci de m'avoir aidé un coup de main pour l'écriture, Julien.

Je grommelle un « De rien » laconique. Dix minutes plus tard, nous nous séparons en nous souhaitant bonne nuit.

Je me couche tôt, mais j'ai tant d'idées qui toupillent dans ma tête que, malgré mon épuisement, je tournoie pendant plusieurs heures avant d'être happé par le sommeil.

*

Je me réveille à treize heures trente, le corps aussi courbaturé que si je venais de terminer un marathon de lutte gréco-romaine. J'ai perdu ma matinée, mais au moins je suis vraiment reposé. Gracq m'a laissé trois messages sur mon cellulaire et je le rappelle aussitôt. Il m'informe qu'il aurait été libre ce matin, mais qu'il a une réunion au journal cet après-midi et qu'il doit corriger un ou deux trucs dans son article. Il pourrait donc être au cégep vers dix-sept heures. Je lui dis que c'est parfait. De mon côté, je décide de m'y rendre un peu plus tôt, question de réfléchir sur place à un plan pour déjouer Fork.

À seize heures quinze, je gare ma voiture à Malphas et constate, à ma grande surprise, la présence d'une trentaine d'autres automobiles. Lorsque j'entre dans le cégep, je tombe sur une dizaine d'adultes qui discutent dans l'atrium. Que se passe-t-il donc ? De plus, je perçois une rumeur grandissante qui provient du café étudiant. Je m'y dirige rapidement.

À l'intérieur, une quarantaine de personnes sont installées autour des tables couvertes de feuilles de papier et de crayons. De plus en plus dérouté, je vois Bouthot monter sur une petite scène et prendre un micro, Archlax junior à ses côtés. Et tout à coup, je me souviens. Pour confirmer mes pensées, mes yeux tombent enfin sur l'affiche collée au mur derrière la scène :

1^{er} FESTIVAL DE MOTS CROISÉS DE SAINT-TRAILOUIN

Ostie ! Avec tout ce qui s'est passé cette semaine, j'avais complètement oublié ça ! Et au moment où je me traite d'idiot, Bouthot, aussi fier qu'un enfant qui vient de pisser pour la première fois dans la toilette, entreprend son allocution, la voix amplifiée par les haut-parleurs.

— Bonjour, tout le monde ! Je suis fier d'annoncer l'ouverture officielle de notre troisième festival de mots croisés de...

Archlax lui marmonne quelque chose à l'oreille.

— Ah, bon ?... Heu, notre premier festival de mots croisés de Saint-Trailouin ! Nous avons commencé à treize heures cet après-midi et déjà il y a pas mal de participants ! Je suis bien content que ce festival se déroule dans notre beau cégep, endroit par excellence pour la culture et l'amour des mots ! Je tiens aussi à souligner que Malphas a jusqu'à maintenant résisté à l'appel de la grève, ce qui démontre que...

Nouveau murmure d'Archlax. Bouthot le dévisage, déconcerté.

— Ah, bon ? Hier après-midi ? Ben, heu... Bon ! Jusqu'à vingt et une heures ce soir et demain de dix à dix-neuf heures, des centaines de mots croisés seront disponibles aux tables du café étudiant ! En plus, il y aura l'élection de Miss Mots Croisés dimanche après-midi, manquez pas ça ! Nous avons aussi composé et enregistré une chanson-thème qui jouera dans quelques instants ! Vous allez voir que ça *swing* pas mal !

Je m'éloigne du café étudiant. Merde, je ne peux pas rester ici ! C'est un peu comme si une vierge se promenait en pleine convention sataniste, non ? Tout à coup, j'entends Bouthot, dont la voix amplifiée parvient jusqu'à l'atrium :

— Nous vous invitons à terminer un maximum de mots croisés en fin de semaine, pour qu'ainsi, à la fin du festival, nous puissions récompenser...

Fuck ! Je prévois la fin de cette phrase ! En vitesse, je me mets les mains sur les oreilles, mais j'entends tout de même les mots :

— ... parmi tous les participants, le meilleur ou la meilleure des cruciv...

Je me lance dans les toilettes qui s'ouvrent à ma droite et le reste du mot devient inaudible. Je m'adosse au mur en poussant un grand soupir. C'était moins une ! C'est maintenant clair que je ne peux pas rester ici. Merde, ce foutu festival va nous retarder ! Je sors mon cellulaire et appelle Gracq.

— C'est moi, Simon. Viens pas me rejoindre au cégep.

— Ah ? Pourquoi quelle cause ?

— Je t'expliquerai. On se rejoint chez toi.

Je range mon cellulaire au moment où une dame dans la quarantaine sort d'une des cabines, ce qui m'amène à réaliser que je me trouve dans les toilettes des femmes. Elle me dévisage d'abord avec surprise, puis, sur un ton conspirateur :

— Écoutez, mon mari est dans la salle à côté, mais si on fait ça vite, il n'y verra que du feu...

Je considère son offre pendant trois secondes (trois secondes maximum, je vous le jure !), puis quitte la pièce. Des gens entrent et sortent du café étudiant, dont Archlax junior. Je n'entends plus Bouthot, qui a sans doute terminé son discours, mais une chanson

aussi bêtement joyeuse qu'une comptine pour enfants et jouée sur un vieux clavier acheté à une vente de garage du groupe Chromeo envahit l'atrium.

« Hé, hé ! Nous, on aime les mots croisés ! Hé, hé ! On va bien s'amuser ! Avec qui ? Avec les amis ! »

Seigneur ! Comparée à cette chanson, Annie Brocoli est une chanteuse punk ! Mais la suite des paroles me dresse les cheveux sur la tête.

« C'est qui, les amis ? Ce sont les C !... R !... U !... »

Misère ! La chanteuse épelle le mot maudit ! Et vous savez comment ça se termine, dans une chanson, quand on épelle un mot... Comment, vous ne savez pas ? Vous ne vous rappelez pas *Rock You*, du groupe Helix ? « *Gimme a R ! O ! C ! K ! What you got ? ROCK !* » Voilà, vous avez compris !

« ... C !... I !... V !... »

Inutile de retourner aux toilettes, la chanson joue partout dans l'atrium, elle parviendra jusqu'à moi ! Et impossible de me sauver vers la sortie, je n'y arriverai pas à temps ! Je vais donc reprendre ma vraie apparence devant tout le monde, devant Archlax qui est en train de discuter avec quelqu'un, là-bas !

« ... E !... R !... B !... »

L'ascenseur, juste devant moi ! Je me jette dessus et appuie de toutes mes forces sur le bouton. La porte s'ouvre aussitôt et je m'élance à l'intérieur. Mais les portes demeurent ouvertes et j'entends encore clairement l'ostie de ritournelle débile.

« ... I !... S !... T !... »

Calvaire, il attend quoi, cet ascenseur, pour se fermer ? Une demande par courrier recommandé ? Je donne carrément un coup de pied sur le clavier de mise en marche et, enfin, les portes coulissent avec une lenteur digne d'une évolution sociale.

« ... E !... S !... Les cruciverb... »

Les portes, enfin closes, empêchent la dernière syllabe de se rendre jusqu'à moi. Je me laisse carrément glisser jusqu'au sol. Bordel, c'est vraiment ridicule de se sauver ainsi d'un mot ! Je me rends compte que l'ascenseur monte alors que je n'ai appuyé sur aucun bouton : quelqu'un en haut l'a sans doute appelé. Je me relève, replace mon manteau, puis l'ascenseur s'ouvre sur un homme dans la soixantaine, l'air aussi perdu qu'un alcoolique dans l'Utah. En même temps me parviennent les dernières paroles de la chanson-thème, qui joue aussi dans les haut-parleurs à l'étage :

« Vive les mots croisés ! Viiiiiiiive les moooooooooots croisééééééééééés ! Yé ! »

Voilà, fini ! Le vieil homme me lance un sourire incertain.

— Excusez-moi, le festival des mots croisés, c'est où ?

— En bas.

Je sors rapidement de la cabine et me mets en marche tandis que le perdu pénètre dans l'ascenseur. Bon. Je vais prendre l'escalier et sortir d'ici le plus rapidement possible. Ensuite, j'irai rej...

« Hé, hé ! Nous, on aime les mots croisés ! Hé, hé ! On va bien s'amuser ! »

Mais c'est pas vrai ! Ils vont la faire jouer en boucle toute la soirée ou quoi ? Je tourne les talons, mais je vois au loin l'ascenseur se refermer ! Trop tard !

« Ce sont les C !... R !... U !... »

Ostie, c'est reparti ! J'actionne mon bras de vitesse à « grand galop » et file dans le couloir.

« ... V !... E !... »

Je jure que si je me tire de cette histoire de fous, j'écris à l'Académie française pour les supplier d'abolir ce mot ! Et ce putain d'escalier qui est trop loin, je ne m'y rendrai jamais à temps !... Là ! La bibliothèque, à droite ! Y a pas de musique dans la bibliothèque, c'est sûr ! Je vole dans cette direction avec l'énergie du désespoir de l'artiste tout près d'atteindre sa subvention. Je vois la porte se rapprocher de plus en plus...

« ... S !... T !... E !... S !... Les cruci... »

La porte s'arrache presque sous ma poussée et je m'écrase carrément contre le mur en face, la tête la première. Je me plie en deux, les mains sur les cuisses, pompant comme une locomotive. Ostie ! je ne pourrai jamais sortir d'ici si cette stupide chanson joue sans arrêt !

— Vous allez bien ?

Je sursaute et tourne la tête. C'est Nadine Limon qui s'approche avec curiosité.

— Ah, monsieur Hollande ! Ça va ?

— Oui, j'ai couru, je... Parfois, dans le cégep, je fais de l'exercice, comme ça...

— Ah, bon.

Limon trouve évidemment mon attitude étrange et je tente de reprendre contenance.

— Alors, tu... tu sais que... la grève a été votée ?

— Oui, évidemment. Ça explique que la bibliothèque soit déserte. Mais je suis ben contente. Si j'étais encore étudiante, j'aurais voté pour. Payer de plus en plus cher pour apprendre, c'est une aberration.

— C'est... Je suis bien d'accord...

— Pis qu'est-ce qui vous amène à la bibliothèque un samedi, à part le jogging ? Je peux vous aider ?

— Non, non, je... je passais dans le coin, alors...

— Si vous cherchez le festival de mots croisés, c'est en bas.

— Pas du tout, le festival m'intéresse pas le moins du monde.

— Vous êtes pas cruciverbiste, on dirait.

Eh ben, voilà, ostie ! voilà ! On a beau se fendre le cul en huit pour s'en sortir, pour se sauver, pour éviter le pire, mais non, ça donne crissement rien ! C'est donc reparti pour une séance de torture : la souffrance se déclenche, comme si un aspirateur géant me suçait tout l'intérieur tandis qu'on m'emplit simultanément le corps de lave. Je crois entendre Limon me demander ce qui m'arrive, mais je n'en suis pas sûr, sa voix étant assourdie par l'écho de ma douleur. Malgré moi, je tombe à genoux et pousse un long hurlement en me tenant la tête pour qu'elle ne craquelle pas de partout... et enfin, c'est le calme et le réconfort.

Je me relève lentement, couvert de sueur, mal à l'aise dans mes vêtements maintenant un peu trop étroits sauf au niveau du ventre. Limon me dévisage, terrifiée et médusée, telle une femme qui réaliserait avoir passé la nuit avec un fan de *Mein Kampf*.

Je pousse un long soupir résigné.

Chapitre treize

Ça aussi, je l'avais oublié

Même s'il n'est que seize heures trente-cinq, Nadine accepte de fermer la bibliothèque quatre-vingt-dix minutes plus tôt que d'habitude. Assis à une table au centre de la vaste salle, entouré de livres, je m'explique. Je ne dis pas tout, loin de là. Je me contente de raconter que je poursuis une enquête amorcée l'année dernière qui révélera au grand jour des choses terribles qui se déroulent dans la cave de Malphas depuis plus de trente ans. Je précise que si j'ai changé d'apparence grâce à la magie, c'est pour me protéger. Évidemment, elle veut en savoir plus, mais je refuse de m'engager plus avant.

— Il y a déjà une personne qui est morte parce que je l'ai mêlée à cette histoire, Nadine. C'est une de trop.

Elle ouvre de grands yeux, impressionnée, et, sans même me demander de qui il s'agit, n'insiste pas. Elle est peut-être intelligente et généreuse, mais elle est jeune et elle tient à la vie. Elle demande tout de même :

— Mais pourquoi tu as repris ton apparence normale tout d'un coup ?

— Un *bug* dans le sortilège. Si j'entends le mot cruciverbiste, je redeviens Sarkozy jusqu'à la fin de la journée en cours.

— Cruciverbiste ? Mais... pourquoi ?

— Trop long à t'expliquer.

Elle réfléchit, effarée.

— De la sorcellerie ? Wow... On se croirait dans un roman d'Anne Rice...

— Le problème, c'est que c'est très risqué pour moi de sortir du cégep en ce moment, avec tous ces gens en bas. Certains pourraient me reconnaître et personne doit savoir que je suis revenu ici.

— Le festival ferme à vingt et une heures. À ce moment-là, y aura à peu près plus personne dans le cégep. Tu pourras sortir avec moi.

— Mais normalement, tu t'en vas à dix-huit heures, non ?

— Oui, mais Fork est habitué à me voir partir plus tard : je fais des recherches, je lis...

Je reconnais bien ma schtroumpnette black : allumée, passionnée par la culture... et qui pourtant s'entête à demeurer dans ce trou

perdu où elle a autant de chance d'exploiter son talent que moi de passer un week-end complet dans une chambre d'hôtel avec deux *pornstars* qui m'ont choisi pour répéter leur prochain film. Je veux la questionner là-dessus, mais songe que je dois appeler Gracq avant. Je dis à Limon que je dois donner un coup de fil privé. Elle hoche la tête, mais je la sens quelque peu anxieuse : d'un côté, elle doit s'interroger sur la nature de ces choses horribles qui se déroulent sous ses pieds, et d'un autre elle songe sans doute qu'elle aurait préféré ne rien savoir du tout. Je vais m'isoler dans une rangée au fond de la bibliothèque et appelle mon coéquipier, qui répond après deux sonneries.

— Écoute, j'ai failli me faire prendre, mais je m'en suis sorti. Sauf que je pourrai pas être chez toi avant neuf heures et quart, environ...

— Mais pour la raison de quelle...

— Je t'explique tout à l'heure. Achète de la bière. La moins chère.

Je coupe. Je retrouve Nadine qui pousse un chariot et range des livres sur différentes tablettes.

— Tu vas faire quoi, maintenant qu'il y a la grève ?

— Ce week-end, je dois travailler ici, comme d'habitude. Mais comme il y a une réunion lundi matin, j'imagine qu'on va en savoir plus pour la suite des choses.

Je l'observe se hausser sur les orteils pour placer un bouquin sur la rangée la plus haute et lui pose enfin la question qui me chatouille la langue.

— Pour quoi t'es encore ici, Nadine ?

Elle fait semblant de ne pas m'avoir entendu.

— Marco Richtar et toi, vous étiez censés partir de Saint-Trailouin pour poursuivre vos études ailleurs...

Elle continue de classer les livres, mais plus lentement, les gestes moins assurés. Dans sa main droite, *La Chute* de Camus tremble.

— Toi et Richtar, vous vous êtes engueulés ?

Le bouquin s'écrase au sol et Limon éclate en pleurs, des sanglots courts et rapides qui font tressauter ses jolies lulus. Ému, je la guide jusqu'à un fauteuil où elle s'assoit en essuyant ses yeux. Elle m'explique enfin : effectivement, Richtar et elle avaient prévu déménager cet automne à Sherbrooke pour étudier dans un établissement plus stimulant. Mais lorsque ma schtroumpchette a présenté la chose à ses parents, ceux-ci ont réagi comme si leur fille leur annonçait qu'elle partait en Afghanistan avec un taliban. L'idée qu'elle déménage si loin les bouleversait totalement, à un point tel que la mère a piqué une dépression nerveuse et que le père a menacé de sombrer dans l'alcoolisme.

— On est une famille tissée très serré, justifie Limon avec un sourire penaud.

Ce n'est plus du tissage, mais du *bondage*, opinion que je garde

pour moi. Ma schtroumpchette poursuit en affirmant que le désespoir de ses parents l'a finalement convaincue de ne pas partir. Richtar, lui, ne démordait pas du projet initial et, malgré l'immense tristesse que cette décision lui infligeait, il a quitté Limon pour vivre seul à Sherbrooke. Elle redouble ses pleurs tout en ajoutant qu'il n'y a pas une journée où elle ne remet pas sa décision en question. En fait, cela la bouleverse tellement qu'elle a rechuté dans l'alcool, cet automne, pendant quelques semaines. Elle a pu heureusement se reprendre en mains.

Contrairement à Mortafer qui, lui, n'a pu résister à son obsession..., que je songe avec amertume.

— J'aime bien ce travail de bibliothécaire, mais je pense aux études en Lettres que j'aurais pu entreprendre à l'université, pis... pis...

Elle secoue la tête, essuie à nouveau ses beaux yeux noisette, puis me regarde avec gravité.

— Qu'est-ce que tu en penses, Julien ?

Assis à ses côtés, je bouge un peu les fesses pour trouver une position plus confortable, me racle la gorge, me gratte le cou, renifle, fait craquer mes doigts, lisse mes cheveux, m'humecte les lèvres et finalement me lance :

— Quelqu'un de pondéré, de raisonnable et de subtil te dirait que c'est pas à lui de te dicter quoi faire, qu'il n'est pas assez au courant du dossier, que tu dois tenir compte de plusieurs éléments et que tu dois prendre ta propre décision. Mais comme je ne possède aucune de ces trois qualités, je te dirai plutôt ceci : t'as pris la plus mauvaise décision de ta vie. Tes parents sont trop égoïstes pour se rendre compte que tu étouffes ici ou alors ils s'en câlissent complètement. Comme ils savent que tu as le cœur sur la main, ils en profitent en jouant avec tes émotions et toi, tu embarques. Tu devrais donc les envoyer au diable et déménager. Ils seront en saint-ciboire au début, ta mère prendra peut-être quelques pilules, ton père quelques bières, mais au bout d'un certain temps, ils te pardonneront et seront bien contents pour toi. Et si c'est pas le cas, s'ils continuent à te boudier, eh ben, tant pis pour eux. C'est ta vie, tu vas pas la gâcher pour faire plaisir à deux personnes qui sont même pas foutues de voir ce qui est le mieux pour toi.

Elle me dévisage un moment.

— T'es pas très famille, ça se peut-tu ?

— Ça se peut, oui.

Elle réfléchit un moment, puis elle se lève.

— Écoute, j'ai encore du travail...

— Vas-y. Moi, je vais cogner quelques clous dans ce fauteuil.

Elle s'éloigne, toujours songeuse. Je m'enfonce dans le fauteuil,

croise les bras et ferme les yeux.

Finalement, je n'ai pas seulement cogné des clous, je les ai complètement enfoncés. Quand Limon vient me secouer légèrement le bras, je sursaute en ouvrant les yeux et elle m'annonce qu'il est vingt et une heures dix.

— Déjà ? que je balbutie, endormi et en sueur dans mon manteau.

— Tu peux quitter le cégep sans problème, il ne reste que Fork.

— Justement, s'il me reconnaît, il va en parler à Archlax.

— Fork est mêlé à cette histoire ?

Elle semble regretter cette question qui l'implique trop, réfléchit un moment, puis s'approche d'une petite table en vitre. Elle y lance un coupe-papier qui fait éclater la vitre. Je l'examine comme si elle avait perdu la raison : veut-elle se servir des tessons pour attaquer le gardien ? Elle revient à moi.

— Va te cacher dans les toilettes dans le couloir, juste à côté. Je vais appeler Fork pour lui signaler un bris dans la bibliothèque. Il va venir constater les dégâts. Quand tu le verras passer, sauve-toi rapidement. Ça te laissera le temps de sortir. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Bonne idée. De toute façon, ça fait deux semaines que je passe mon temps à me cacher dans les toilettes, alors...

Je la remercie et, nerveusement, elle bredouille :

— Je sais pas trop ce qui se passe dans la cave, pis je sais pas jusqu'à quel point t'es en danger, mais... Je voudrais pas me mettre dans le trouble non plus, alors...

— Arrête, Nadine. Tu agis normalement. Y a juste le cinéma hollywoodien qui fait passer pour des lâches ceux qui fuient le danger.

Elle hausse une épaule, à moitié convaincue.

— En tout cas, si je peux faire quelque chose de... heu... de pas trop dangereux, fais-moi signe... pis bonne chance.

Et elle ajoute avec sincérité :

— Merci d'avoir été mon prof.

Je lui passe les doigts sur la joue. Rien de sexuel (bon, peut-être un peu, mais à peine).

— Merci d'avoir été mon élève.

Bon. Fin de l'intermède touchant. Limon déverrouille la porte de la bibliothèque et je sors dans le couloir désert, où la stupide chanson-thème du festival ne joue évidemment plus. Après quelques mètres, j'entre dans les toilettes des hommes et attends, l'oreille tendue, près de la porte. Au bout de trois minutes, j'entends des pas en provenance du couloir, accompagnés d'un grognement contrarié. J'entrouvre la porte et glisse un œil : au bout du couloir, Fork entre dans la bibliothèque.

Top chrono : je me précipite vers l'escalier, le dévale rapidement et me retrouve dans l'atrium, totalement désert, si ce n'est des

personnages fous de la grande murale. Tout en marchant vers la sortie, je tourne la tête : la vue du cagibi vide de Fork m'oblige à ralentir. Je pourrais peut-être prendre quelques secondes pour aller y fouiller... Peut-être trouverais-je le code de l'ascenseur, peut-être que...

J'entends soudain l'ascenseur s'ouvrir au loin et aperçois un individu en sortant. En un clin d'œil, je reconnais Archlax junior. Je me retourne vivement, remonte le col de mon caban et marche rapidement vers la sortie, glacé d'effroi, convaincu qu'il va crier mon nom, mais évidemment rien de tel ne se produit. Il ne peut tout de même pas me reconnaître de dos !

Une fois à l'extérieur, je cours vers ma voiture.

*

— C'est drôlement fou, mais je suis maintenant dans le présent presque plus habitué à l'accoutumance de ton physique de Jasmin qu'à ton vrai toi-même original !

Assis dans son fauteuil, il me lance cela avec un sourire étonné. Je prends une bonne gorgée de ma bière, enfoncé dans le divan. Je viens de finir de lui raconter mes mésaventures de cet après-midi.

— Eh ben, rassure-toi : je vais reprendre l'apparence de Jasmin Hollande à minuit. D'ici là, je peux rester ici ?

— Pas d'inconvénient problématique.

Plus sombre, il ajoute :

— Le corps cadavérique de Mortafer a été retrouvé dans son identification...

Il a appris la nouvelle au journal. L'ex-femme de Mortafer, en fin d'après-midi, est passée à son ancienne maison pour prendre des trucs et... Pas besoin de préciser la suite. Je n'émetts aucun commentaire. La thèse de la chute dans l'escalier ayant provoqué une fracture de la nuque sera évidemment la conclusion officielle, surtout avec Garganruel comme responsable d'enquête. Pendant deux longues minutes, nous conservons un silence funèbre, puis je lâche :

— Je meurs de faim. T'as quelque chose à manger, n'importe quoi ?

— Je vais voir la vérification de ça.

Il se lève et marche vers la cuisine. Tout à coup, en provenance de l'extérieur, gonfle une rumeur de foule. Je me lève et m'approche de la fenêtre. Au loin, dans une rue transversale éclairée par les luminaires, une cinquantaine de personnes, essentiellement des étudiants, déambulent en scandant des slogans anti-Charest. Je souris : la sève du printemps érable coule enfin dans les rues de Saint-Trailouin.

— Donc, pour ce qui est de notre idée d'intention de fouiller des recherches dans le bureau de Fork, on remet la reprise à demain ?

Je m'éloigne de la fenêtre.

— Je sais pas trop... Avec l'ostie de festival de mots croisés, c'est risqué pour moi.

Gracq fouille dans ses armoires.

— J'ai la possession de pâtes pis un reste de fond de sauce tomate...

— T'as suivi des cours de cuisine depuis l'année dernière ?

— Non...

— Alors, je prépare ça moi-même.

Il hausse les épaules. Je vais donc remplir une casserole d'eau et la mets sur le rond du poêle.

— Tu sais qui j'ai vu sortir de l'ascenseur tout à l'heure ? Archlax junior.

— Tu crois l'idée qu'il arrivait de la cave du sous-sol ?

— Non, je crois qu'il était dans l'ascenseur pour se branler tranquillement. Évidemment qu'il arrivait de la cave, qu'est-ce que tu crois ? Et s'il y descend avant même que le cégep ne soit fermé, c'est sans doute qu'il se passe des choses en bas. Soit avec les mutants, soit avec Justine.

Gracq, en train de mettre la table, me décoche un de ses regards complices et graves à la fois dont lui seul a le secret.

— Peut-être la possibilité que Justine est sur le point de mettre bas son accouchement ?

— Possible, en effet.

Je frotte ma barbe de deux jours qui crisse sous mes doigts et retourne m'asseoir dans le fauteuil en attendant que l'eau bouille. Je n'arrête pas de penser à cette tension entre les Archlax, junior et senior... Si j'arrivais à envenimer cette tension, ça pourrait nous être profitable... Gracq s'occupe maintenant des ustensiles.

— Ah, oui : je suis allé dans une visite à la bibliothèque de la ville municipale. J'ai consulté un coup d'œil dans les livres écrits par la rédaction d'Archlax senior...

— Ah, bon ? Pourquoi faire ?

— Eh ben, l'autre jour de précédemment, Malou a prononcé l'articulation de paroles qui m'ont chicoté la curiosité... Tu te souviens la mémoire que...

Mais il est interrompu par l'ouverture intempestive de la porte d'entrée. Un quinquagénaire mince entre dans l'appartement et me dévisage, l'air totalement blasé, sans refermer derrière lui. Je me lève, furieux.

— Criss, vous entrez souvent, comme ça, chez le monde ?

Je me souviens alors que j'ai mon vrai visage de Sarkozy. Merde,

alors ! Et le pire, c'est que j'ai déjà vu ce type. Celui-ci, telle la danseuse nue face à un étudiant qui avoue être fauché, se désintéresse de moi puis, en apercevant Gracq ahuri près de la table, hoche la tête.

— Simon Gracq ? On vient chercher l'argent.

Je reconnais enfin le visiteur. Simon, qui n'a toujours pas établi le lien, demande :

— L'argent ? De quel argent vous parlez l'allusion ?

— Des intérêts que vous me devez, mon bon monsieur ! lance une voix féminine en provenance de l'extérieur.

Ginette Sardou apparaît alors. Elle est emmitouflée dans un manteau de fausse fourrure tout à fait hors-saison et paraît plus obèse que jamais. Son cocker la suit, la langue pendante. Elle referme la porte et sourit à Gracq.

— Y fait chaud, dehors, hein ? C'est rare qu'il fait si doux à ce temps-ci de l'année à Saint-Trailouin !... Couché, Sultan, couché !... À Montréal, ils doivent déjà se promener en shorts ! Surtout les filles, elles se mettent presque plus rien sur le dos ! Le monde de la ville a vraiment pas de morale, hein ?

Elle me voit enfin et ouvre de grands yeux ravis.

— Monsieur Sarkozy ! Qu'est-ce que vous faites ici ? On m'a dit que vous aviez quitté la ville !

Je me lève en réfléchissant à toute vitesse.

— O... oui, oui, mais j'avais des... des choses à faire...

— Ah, bon ! Justement, on arrive de l'appartement de votre ami, monsieur Jasmin Hollande. Mais il était pas chez lui, alors... Sultan, mauzuste, arrête ça !

Elle secoue sa jambe contre laquelle s'astique le chien et celui-ci s'éloigne, la mine basse.

— ... alors, on est venus chez monsieur Gracq. (Elle se tourne vers Simon.) Hein, mon bon monsieur ? Vous avez pas oublié le prêt que je vous ai fait, j'imagine ?

— Ben... ben sûr que non du tout.

— Je dis ça, parce que vous étiez censé venir me payer les intérêts avant-hier.

Je me souviens que Gracq, jeudi, me l'a effectivement rappelé, mais Sardou était bien le dernier de mes soucis ! De toute façon, nous n'avions pas la somme suffisante. Gracq répond :

— On était enfoncé dans un trop-plein d'occupations...

Sardou lève une main conciliante et s'approche du divan.

— Je comprends ça, tout le monde est occupé de nos jours, qu'est-ce que vous voulez... Moi-même, j'ai des muffins dans le four en ce moment. Pis mon pauvre Denis qui arrête pas de la journée, hein, Denis ?

Denis, les mains dans les poches, semble s'ennuyer autant qu'un

aveugle qui se tape un vieux film muet. La grosse femme se laisse tomber dans le divan, pétant trois ou quatre ressorts au passage.

— Hoooooof !... On rajeunit pas, hein ?... Bref, je me suis dit que vous deviez être effectivement ben occupés, alors on est venus chercher l'argent nous-mêmes. Vous pouvez pas dire qu'on est pas d'adon !

Gracq, anxieux, sort son portefeuille.

— Cinq cents dollars, c'est l'exactitude du chiffre du montant, c'est ça ?

— C'est ça.

Il compte maladroitement ses billets.

— J'ai... cent soixante dollars en piastres... J'ai la possession de dix de plus dans la pièce de ma chambre...

Il me reluque discrètement et, d'un regard, je lui fais comprendre que je n'ai évidemment pas ce qu'il faut pour compléter la somme : on n'en avait pas assez jeudi, on en a encore moins aujourd'hui ! Sardou esquisse une lippe déçue. Un tintement de couvert de casserole fuse dans l'appartement, ce qui provoque un haussement de sourcil chez notre visiteuse.

— Quelque chose bout, on dirait.

Je marche vers le poêle, tout en réfléchissant à une façon de nous en sortir. Bon, après tout, Gracq n'a qu'à dire qu'il aura une paie bientôt et qu'il complétera la somme à ce moment-là. La bonne grosse madame Sardou va comprendre ça. Et pourtant, je ne peux m'empêcher d'être nerveux, comme si quelque chose m'échappait, quelque chose que j'ai oublié. J'éteins le rond tandis que Sardou se remet à parler, calme et sereine.

— Appelez Hollande, il a peut-être la balance.

— Il a pas de cellulaire téléphonique portable pis je... je sais pas l'endroit où sa présence se trouve. Je vais juste seulement le voir le jour de demain. Vous pouvez attendre jusque-là de ce moment ?

— Ben non. Demain, ça va faire trois jours de retard. Ça commence à être beaucoup, vous pensez pas ?

— Ben... J'ai la confusion désolée...

La moue de Sardou devient triste, puis elle adresse un petit signe de tête à Denis. Ce dernier, en produisant un soupir las, sort de sa poche de manteau un pistolet muni d'un silencieux, qu'il brandit vers Gracq. Ce dernier bégaie de stupeur en levant une main affolée. D'abord estomaqué, j'interviens rapidement :

— Ho, ho, là, on se calme, voyons !

— Désolée que vous assistiez à ça, monsieur Sarkozy, mais même si je vous connais pas beaucoup, je suis certaine que vous êtes un homme raisonnable pis que vous comprenez qu'en affaires, des fois, on a pas le choix... Sultan, je vais te botter le derrière, mon verrat !

Toujours assise, elle détend sa jambe d'un coup sec et le chien s'éloigne à nouveau. Gracq, qui louche vers l'arme, balbutie :

— Vous... vous allez faire l'enclenchement de quelle action, là ?

— Je peux pas repartir sans rien faire, moi, vous comprenez ? Si j'ai l'air d'une femme trop molle pis trop gentille, j'aurai plus de crédibilité. Pis comme on sait pas où est votre ami Hollande... Va falloir qu'on vous tue, mon bon monsieur. Pas ben le choix.

— Me... me tuer ? Dans le sens de la signification d'occire ma vie ?

Sur le moment, je n'y crois pas et j'ose même émettre un ricanement outré. Mais tout à coup, le souvenir qui m'échappe depuis tout à l'heure me revient : Sardou l'année dernière qui, au moment où je lui achetais un pistolet, tirait elle-même avec une précision terrifiante sur une pomme qu'elle avait lancée en l'air... et surtout, l'expression menaçante avec laquelle elle m'avait considéré tout de suite après. À ce souvenir, mon ricanement s'étrangle dans ma gorge.

— Voyons, vous nous faites marcher ! Ça vous redonnerait pas votre argent, ça !

— Non, mais ça va envoyer un message clair à Hollande. (Elle soupire en regardant Gracq avec dépit.) Je suis vraiment, vraiment désolée, mon bon monsieur. J'espère que vous me croyez. Avoir su, je vous aurais apporté un de mes bons muffins, vous seriez au moins parti en vous régaland... Ah, ben non, ils sont encore au four, où c'est que j'ai la tête !

Elle glousse. Gracq et moi n'émettons pas le moindre son qui pourrait s'apparenter à un rire. On n'est pas d'humeur, on dirait. Je songe à mon propre pistolet qui se trouve dans mon appartement. Merde, si je m'en sors, je jure que je ne m'en séparerai plus, même pour prendre ma douche ! Puis, à nouveau sérieuse, Sardou hoche la tête vers son employé. Denis avance d'un pas et j'entends le dé clic du cran de sûreté qu'on relève. Criss, non ! J'ai assisté au meurtre de Mortafer sans rien faire, je jouerai pas au spectateur passif une seconde fois ! Je lève les deux bras en criant :

— Arrêtez, arrêtez ! Hollande n'a plus rien à voir dans cette histoire ! J'ai pris sa dette !

Denis fronce un sourcil et tourne légèrement la tête vers sa patronne. Celle-ci lui signale d'attendre et m'observe avec l'étonnement d'une matante qui découvre que son neveu est gai.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Hollande est... un très bon ami, et il est plus dans le trouble que moi. C'est pour ça que je suis revenu à Saint-Trailouin : pour lui dire que j'allais prendre sa dette, qu'il avait plus à s'inquiéter. C'est Gracq et moi vos débiteurs, maintenant.

Sardou se tape sur les cuisses, rayonnante.

— Ahhhhh ! C'est parfait, ça ! Tout va se régler ! T'entends ça,

Denis ? T'auras pas besoin de tuer personne ce soir ! C'est bien, non ?

Denis abaisse son arme, indifférent. Simon recommence à respirer, mais me dévisage d'un air interrogateur : il se demande bien en quoi ma petite manœuvre va nous tirer de ce guêpier. Et bien franchement, je me le demande aussi. Mais, merde ! il fallait bien que j'intervienne ! Sardou, elle, rigole.

— Vous avez eu peur, hein, monsieur Gracq ? Je suis ben contente moi aussi ! Vous êtes jeune, ce serait bête de mourir si vite, voyons donc ! Tiens ! Pour vous montrer ma bonne foi, la prochaine fois que vous venez au magasin, je vous accorde trente pour cent de rabais sur n'importe quel article ! Sauf sur les poissons accordéonistes en argile, parce qu'on vient juste de les recevoir... C'est-tu correct, ça ?

— C'est... c'est grandement apprécié de manière reconnaissante...

Sardou se tourne vers moi.

— Alors, mon bon monsieur, vous payez les trois cent trente dollars qui manquent ?

— Heu... Je peux pas vraiment, parce que...

Toujours près du poêle, je sors mon portefeuille.

— J'ai juste... cent... cent dix... cent quinze dollars.

Et je sais que j'ai pas un rond de plus à mon appartement. Sardou cligne des yeux, déconcertée.

— Ben là... On est pas plus avancés que tout à l'heure !

— Ça vous fait cent quinze de plus, quand même...

— Mais il en manque deux cent quinze, batince ! On revient à la case départ, là !

À ces mots, Denis, agacé, relève son arme vers Gracq, qui pousse un gémissement désespéré en reculant vers moi. L'homme de main avance à son tour et je me remets à paniquer.

— Mais non, je suis là, moi, on peut jaser ! Hein ? Hollande était pas là, mais moi, oui ! Et je vais rester ici quelques jours pour trouver l'argent, justement ! Deux cents piastres, on va pas virer fou avec ça ! D'ailleurs, si vous me laissez une couple d'heures, je pourrais aller voir quelqu'un qui me le prêterait sûrement ! Je vais même vous payer le double si vous me laissez le temps !

— Désolée, mon bon monsieur, je peux pas vous laisser cinq minutes de plus...

— Attendez ! Au lieu de tuer Simon, foutez-moi une correction ! Ça... ça va être un bon avertissement, ça, je vous le garantis !

C'est ça, crissez-moi une volée ! Comme ça, la malédiction de Malphas va s'abattre sur vous, et bon débarras ! La grosse femme m'observe avec admiration.

— C'est beau, comme geste, monsieur Sarkozy, ça me touche... Mais non, on va pas changer nos plans, désolée.

— Mais voyons, vous êtes ben de mauvaise foi !

— Wooh, là, je suis pas de mauvaise foi un instant ! C'est vous qui voulez pas comprendre ! Moi, je vous dis que ça vous prend une conséquence pire qu'un cassage de gueule !

— Criss, vous allez quand même pas tuer quelqu'un pour deux cents piastres, c'est de la démente !

— C'est pas le montant, l'important, c'est le principe ! C'est comme avec les enfants, ça ! Quand on leur donne juste une petite punition, ils obéissent pas plus la fois d'après pis ils rient de nous autres ! Non, non, non ! Une conséquence sévère, ça crée son effet ! On tue monsieur Gracq, pis d'ici deux ou trois jours, monsieur Sarkozy, vous viendrez me payer ! C'est plate, je le sais, mais c'est comme ça ! On fait pas toujours tout ce qu'on veut, dans la vie, vous saurez !... Envoie, vas-y, Denis !

Et elle se renforce dans son fauteuil, inflexible. Ça y est, Denis va tirer dans une seconde ! Tout à coup, je veux hurler à Gracq d'user de son pouvoir, celui de tuer quelqu'un par sa seule volonté et qu'il ne peut utiliser qu'une unique fois, mais au même moment, Denis pousse un grognement agacé et baisse la tête vers sa jambe : c'est Sultan qui pratique le *dirty dancing* sur son tibia. Je profite de cette ultime seconde de distraction pour attraper la casserole pleine d'eau bouillante et me précipiter vers l'avant tout en lançant le contenu. L'eau atteint Denis aux mains et tandis qu'il crie de douleur en échappant son arme, j'attrape Gracq par le bras et le traîne vers la porte arrière. En poussant la porte, j'entends vaguement Sardou crier derrière nous (« Denis, batince ! Rattrape-les, là ! ») puis nous descendons quatre à quatre l'escalier de secours.

— Ton pouvoir, Simon ! que je crie sans ralentir ma cadence. Tue-le avec ton pouvoir !

— Je... je veux pas tuer la vie de personne de quiconque, je te l'ai déjà dit en l'affirmant !

Criss ! il est aussi buté qu'une adepte de la ligue de La Lèche ! Nous courons dans la rue déserte et tout à coup, j'entends un « pop » peu rassurant : un impact invisible arrache quelques esquilles d'un poteau de téléphone que nous croisons.

— Ici, Simon !

Nous tournons dans une ruelle, entre deux boutiques fermées. Sans cesser de courir, je crie, à bout de souffle :

— Simon, ostie, c'est... c'est ben beau tes scrupules, mais là, je pense que... que t'as une maudite bonne raison pour le tuer !

— Non, je... je veux pas le souhait de...

Un nouveau son de bouchon qui saute transperce la nuit et je me raidis, anticipant la douleur, mais non, je ne suis pas touché. Je suis presque rendu au bout de la ruelle et me retourne.

Gracq ralentit de plus en plus, la démarche erratique, comme une

poupée mécanique dont les ressorts cassent un à un. Il porte la main à sa tempe droite et, malgré la noirceur, je vois que quelque chose coule sur son épaule. J'entends alors sa voix, étrangement décalée.

— Oh... On dirait l'apparence que... oh...

Et il s'écroule, tandis qu'à dix mètres derrière lui, Denis approche, sans courir. Il a touché Simon ! Il l'a atteint à la tête !

— Simon ! Simon, lève-toi ! Vite !

Sur le ventre, étendu sur l'asphalte sale ruisselant de neige fondue, mon partenaire grommelle des mots maintenant inaudibles. Je veux m'approcher, mais avise Denis qui lève son arme. Instinctivement, je me cache derrière le coin du mur et, tout en passant la tête, crie désespérément :

— Tue-le, Simon ! Arrête de te prendre pour Gandhi, câlisse ! C'est de la légitime défense ! Vas-y !

Gracq roule péniblement sur le dos, le visage tourné vers le tueur qui approche. Je ne vois pas le visage de mon ami, mais je l'entends bredouiller :

— M... meurs de décès !

Mais il ne se passe rien, Denis avance toujours. *Fuck !* La syntaxe de Simon est tellement déficiente que le sortilège n'arrive pas à décoder le message ! Gracq essaie une seconde fois :

— P... péris en déficience de vie !

Calvaire, Simon ! tu le fais exprès ou quoi ? Il ne se passe toujours rien et Denis, maintenant à deux mètres de sa victime, s'arrête et pointe son pistolet. Je vocifère à m'en arracher la gorge :

— Un mot, Simon ! Juste *un* !

La voix haletante et désespérée, Gracq crache :

— Cr... crève !

Denis, l'arme dressé, fronce les sourcils. Il baisse les yeux vers son ventre d'où, sous son mince manteau détaché, surgit un profond et sinistre gargouillis, comme s'il était sur le point de se taper la pire indigestion. Il porte sa main libre à son estomac, perplexe, et il ne prononce que deux mots, sans aucune intonation.

— Ah, ben.

Et son ventre éclate. Pas métaphoriquement, mais réellement. Tripes et hémoglobine voltigent en tous sens, sous le regard ahuri de Denis lui-même. Mais ses boyaux n'ont pas tous atteints le sol que sa gorge se perce à son tour dans une gerbe de sang, puis ses bras, ses cuisses, ses deux yeux, et finalement son front, comme si une dizaine de petites grenades explosaient en lui. Bref, il *crève*, de partout, et ses restes s'effondrent mollement sur le sol, telle une lessive détrempée.

En vitesse, je rejoins mon ami et me penche sur lui. Hagard, il ressemble à un type en plein *bad trip* de LSD, sauf que la drogue ne déclenche normalement pas d'hémorragie. La balle lui a traversé ou

effleuré la tempe ? Merde, comment le savoir ?

— Ju... Julien, je... j'ai assassiné sa mort ?

— Oui, tu l'as eu, Simon ! Allez, faut foutre le camp d'ici !

Je l'aide à se relever, ce qu'il réussit à grand-peine et en poussant des sons inarticulés. Son corps est aussi flasque qu'une queue d'alcoolique et je dois le tenir sous les bras pour qu'il bouge.

— *Let's go*, Simon, on se pousse !

Il grogne quelque chose et nous nous mettons en marche vers le fond de la ruelle, ou plutôt je le remorque dans cette direction. Il arrive à peine à soulever ses pieds et je me dis que je ne me rendrai pas loin dans de telles conditions. D'ailleurs, où je vais, au juste ? Il faut évidemment que je l'emmène à la clinique... mais avec mon vrai visage ?... Et ma voiture qui est restée devant l'appartement de Simon !

J'ai si peur pour Gracq que je réalise alors que je n'ai même pas songé à prendre le pistolet de Denis. Trop tard, maintenant. Nous sortons de la ruelle et progressons laborieusement dans une petite rue commerciale, à peine éclairée par quelques lampadaires. Maintenant, Simon ne bouge plus du tout et je le crois évanoui. Mais non, ses yeux sont ouverts mais éperdus, et le sang a tant coulé de sa tempe que sa barbe en est tout imbibée.

— Simon, bordel, aide-moi pis bouge ! Je pourrai pas te traîner comme ça longtemps !

Sa voix rauque est celle d'un vieillard.

— Julien, je... je vois l'aperçu de lumière éclairée noire...

— Ostie, c'est pas le temps de citer Hugo, surtout pas en le massacrant comme ça ! Bouge, je te dis !

— Hu... Hugues qui ?

Et tout à coup, ses yeux se révulsent, il pousse un ultime râle et ne profère plus un son. Perdre conscience quand on a été atteint à la tête, c'est pas bon, vraiment pas bon ! Je l'étends sur le trottoir et, pris de panique, lui balance quelques soufflets au visage.

— Simon ! Meurs pas, ostie ! fais-moi pas ça ! Tu m'entends ? Reste avec moi, meurs pas !

Car c'est ce qui va arriver si on ne le soigne pas au plus vite, il va mourir, et si Gracq meurt, alors je vais perdre la raison, je vais virer complètement fou, je le sais, c'est sûr, donc...

— *Meurs pas !!!*

Simon ne réagit pas, aussi blême que si la Grande Faucheuse s'était déjà emparée de lui.

Je me relève et compose le 9-1-1 sur mon cellulaire. Une voix féminine se fait à peine entendre que je crie :

— Y a un gars blessé et inconscient dans la rue, je l'ai trouvé en passant par hasard ! Il saigne de la tête, faut envoyer une ambulance !

— Du calme, monsieur ! Je vois que vous êtes à Saint-Trailouin, quel endroit exactement ?

Je regarde vers le coin le plus près et donne les noms des rues. Je respire si rapidement que je dois me reprendre à deux fois.

— Parfait, restez sur place pour qu'on...

— Non, non ! Je veux pas de problème, moi !

Et je raccroche. Je sors de la cabine, retourne me pencher sur Gracq et lui serre la main de toutes mes forces. Premier constat : il respire toujours. Encore heureux qu'il ne fasse pas froid ! Mais sa peau est maintenant couleur cendre.

— Accroche-toi, Simon ! Je t'en supplie, accroche-toi !

Des gouttes tombent sur son visage et pendant une seconde, je pense bêtement qu'il pleut lorsque je comprends qu'il s'agit de mes larmes. Ostie ! si l'ambulance n'arrive pas dans deux minutes...

Au loin, une sirène déchire la nuit (c'est cliché, je sais, mais c'est pas le moment d'essayer d'être original), alors je bondis sur mes pieds. Je vais me cacher derrière un conteneur à vingt mètres de là et j'attends, haletant, en risquant un œil vers la rue.

L'ambulance de Saint-Trailouin s'approche à toute vitesse puis s'arrête tout près de mon comparse. Un ambulancier en descend ainsi qu'une Asiatique dans la quarantaine, aux cheveux attachés en queue de cheval. Je reconnais la docteure Josianne Wu-tong, que j'ai déjà rencontrée l'année dernière (un médecin dans une ambulance, c'est pas dans l'ordre des choses, mais après tout, on est à Saint-Trailouin). Tous deux s'approchent du corps de Gracq et Wu-tong regarde partout dans la rue d'un air mécontent.

— Évidemment, celui qui a appelé s'est tiré. Les valeurs d'entraide sociale sont en voie de disparition, Joseph, retenez ce que je vous dis !

Ils se penchent sur Gracq et l'examinent un instant tandis que la docteure commente à haute voix :

— Hmmm... Blessure à la tête, c'est l'évidence même. Respiration lente et inégale, mauvais signe... Hou, que c'est laid !

— Quoi ? Vous croyez qu'il est perdu ?

— Non, je parle de sa barbe. Vous avez vu ça ? Hirsute, mal entretenue, et avec tout ce sang poisseux en plus... Mon ancien mari en avait une semblable, c'était la pire des brutes. La vie de martyr qu'il m'a infligée, je ne vous raconte pas... Bon, brancard !

Trente secondes après, le brancard est monté et les deux intervenants y installent Gracq. Puis, tout en le roulant vers l'arrière de l'ambulance, Wu-tong commente sèchement :

— Son état me paraît grave. On va le porter directement à Saint-Devlon. On prévient la police en route.

— Pauvre type. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

— J'ai l'air d'une médium, peut-être ? Allons, du nerf, Joseph, pas

de sensiblerie ! La vie est une salope et le malheur est le lot de tous, j'en sais quelque chose ! Allez, en route !

Trente secondes plus tard, l'ambulance démarre sur les chapeaux de roue, la sirène hurlant à gorge déployée. Je me redresse, effectue quelques pas lourds au milieu de la rue, le visage tourné vers le véhicule que je ne vois plus.

Malgré la douce température, je me mets à trembler.

SIX MINUTES PLUS TÔT

Dans la ruelle, le cadavre en lambeaux de Denis gît toujours sur le sol, enveloppé par le silence du quartier. Au loin, une voix impétueuse s'élève dans la nuit.

— Denis ? T'es où, coudon ? Les as-tu trouvés ?

Une silhouette obèse passe sur le trottoir, devant l'entrée de la ruelle. Elle s'arrête et regarde vers le cadavre.

— Denis ?

Ginette Sardou s'approche, son cocker sur les talons, et s'arrête à quelques pas du corps. En constatant l'état de son employé, elle émet un claquement de langue embêté.

— Ouin, ben, Sultan, on dirait que nos deux moineaux sont plus dangereux que je le pensais...

Sultan, en frétilant de la queue, s'approche de l'estomac béant de Denis, le renifle, puis commence à lécher un morceau d'intestin. Sardou penche tristement la tête sur le côté, tandis qu'on entend au loin les bruits assourdis de la manifestation étudiante.

— Pauvre Denis... Il a même pas pu finir de repeindre le backstore...

Elle aperçoit le pistolet, se penche pour le ramasser et le range dans son manteau de fourrure. En soupirant, elle prend son cellulaire et compose un numéro.

— Salut, Laurier, c'est Ginette... Denis est mort... Je t'expliquerai... Il faut pas qu'on trouve le corps, tu comprends ben... Albert pis toi, venez vous occuper de ça... Dans la ruelle à côté de la boutique Les Sandales à Chantal... À une vingtaine de mètres de l'entrée à peu près, coudon, t'es ben pointilleux !... Oui... Bon, t'es ben fin, mon Laurier ! J'ai cuisiné des bons muffins, je t'en donnerai une couple tantôt.

Tout à coup, une sirène de plus en plus envahissante lui fait tourner la tête vers la rue juste à temps pour voir passer une ambulance à toute allure. Elle fronce les sourcils, puis ajoute :

— Pis quand t'auras fini de t'occuper du corps, appelle donc à l'hôpital de Saint-Devlon. Informe-toi sur les patients reçus ce soir en provenance de Saint-Trailouin. Si t'entends le nom de Julien Sarkozy ou Simon Gracq, rappelle-moi.

Elle coupe et, les mains dans les poches, se tourne vers son chien.

— Tu viens, Sultan ?... Sultan, franchement, vas-tu arrêter ça, maudit obsédé !

La langue pendante, le chien se frotte frénétiquement contre le mollet éclaté de Denis.

Partie 4 : Le projet Voltaire

SOIXANTE-HUIT MINUTES PLUS TÔT

La trentaine de mutants se tiennent debout, la plupart réunis dans le coin salon, quelques-uns à l'écart dans la cuisine ou, dans le cas des plus jeunes, dans le dortoir, mais tous ont les yeux tournés vers les deux Protectors devant eux. Comme toujours, l'éclairage de la cave est tamisé, mais Rupert senior distingue nettement les visages des deux premières rangées, dont ceux de Primus et Dea qui, en tant qu'aînés, se tiennent à l'avant.

Rupert a parlé pendant une dizaine de minutes et personne ne l'a interrompu. Comme toujours, on l'a écouté avec attention, mais une attention légèrement différente de l'habituelle. Le vieil homme conclut :

— Évidemment, quand nous l'avons enfin retrouvée après trois journées de fébriles et haletantes recherches, elle avait malheureusement succombé au virus. Vous nous en voyez profondément désolés.

Silence. Rupert remarque à nouveau cette subtile différence dans l'ambiance du groupe, comme un ingrédient dans une recette qui laisserait un arrière-goût difficile à saisir. Primus parle enfin, sa voix toujours calme et déférente, mais tout de même dubitative :

— Mais comment a-t-elle pu se sauver ?

Archlax senior soupire et lève deux bras impuissants.

— Une distraction aussi étonnante que rarissime a perturbé le professeur Archlax junior, qui a oublié de verrouiller l'entrée du cégep.

Il désigne Rupert junior qui, comme c'est le cas depuis le début de la rencontre, affiche un air distant et glacial. Son père lui décoche rapidement un regard désapprobateur, que Junior, les mains dans le dos, ignore totalement, puis revient au groupe :

— ... mais nostrum culpa, la faute incombe à nous, Protectors, et nous ne nous le pardonnerons jamais. J'en suis si bouleversé que, depuis cet événement calamiteux, mes nuits ne sont qu'une suite d'insomnies hantées par le spectre de la culpabilité. Nous ne pouvons que vous offrir nos plates excuses et sachez que nous souffrons autant que vous de cette perte, sinon davantage.

Si Rupert espérait des commentaires d'approbation, il devra se contenter d'un silence pesant. On n'entend qu'un bébé pleurer dans le fond pendant quelques secondes, quelques murmures d'enfants en provenance du dortoir, ainsi que plusieurs gargouillements de gorge. Puis, après avoir humecté sa minuscule bouche sans lèvres, Dea intervient :

— Mais Malou savait très bien que sortir à l'extérieur ne pouvait la conduire qu'à la mort. Pourquoi est-elle sortie ?

— Voilà justement la raison pour laquelle nous verrouillons les portes, malgré les protestations de certains d'entre vous. Nous vous avons toujours dit que l'être humain est hélas mû par une curiosité si grande qu'elle

l'amène parfois à agir de façon irrationnelle. Nous venons d'en avoir une triste preuve cette semaine.

— Malou ne serait jamais sortie de son propre gré !

C'est un adolescent de dix-huit ou dix-neuf ans, au milieu du groupe, qui a crié cette phrase. Son œil unique brille de colère et sa peau écaillée s'empourpre en quelques secondes. Senior lève une main conciliante.

— Intelligo, Polyphème, et je partage ta colère. Malou comptait beaucoup pour toi et...

— Vous ne comprenez pas ! Même si elle avait trouvé la porte déverrouillée, elle ne serait pas sortie ! À part les enfants, aucun d'entre nous n'aurait posé une action aussi insensée !

— Comme je vous l'ai déjà dit, des années de réclusion peuvent amener n'importe quel individu, aussi solide mentalement soit-il, à poser des...

— Je ne crois pas, intervient Oculi, ses yeux tout blancs étincelant dans la pénombre. Même la réclusion et la curiosité extrême ne nous pousseraient jamais à agir ainsi.

Senior tique légèrement.

— Mais enfin, quelle autre explication proposez-vous ? Que l'un d'entre vous l'a poussée dehors ? Qu'un intrus de l'extérieur l'a enlevée ? Ce genre d'explication vous paraît moins invraisemblable que la nôtre ?

Lourd silence à nouveau. Et tout à coup, le vieil homme met enfin le doigt sur l'ingrédient qui gâte la sauce de ce soir : une défiance qui se faufile sournoisement dans tout le groupe. Ce sombre sentiment a toujours existé dans la cave, résultat de longues années d'enfermement et de promesses jamais tenues, mais il se manifestait jusqu'ici de manière isolée, à travers deux ou trois individus à la fois, et à défaut de pouvoir se nourrir auprès des autres mutants, il finissait par s'éteindre au bout de quelque temps. Mais ce soir, pour la première fois, cette défiance est générale, unanime. Senior le perçoit clairement, maintenant. Et il n'aime pas cela.

Il tourne la tête vers son fils, dans l'espoir que celui-ci lui apporte un peu d'aide ou du moins soutienne son explication devant le groupe. Mais Junior demeure froid, inaccessible. Cet idiot lui en veut-il encore pour l'autre jour ? Sauf que ce n'est pas uniquement de la rancœur qu'il décèle chez son fils. Il y a quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau... Bon sang, que se passe-t-il donc ce soir ? Il prend une grande respiration et, la voix rassurante, revient au groupe.

— J'ai aussi de bonnes nouvelles. Nous accomplissons des progrès, réellement. Si tout va bien, nous devrions bientôt trouver un vaccin qui vous...

— Vous nous répétez ça depuis des années, fuse une voix.

— C'est vrai, approuve une autre.

Un murmure parcourt l'assemblée. Pas des cris ni des récriminations claires, mais une sourde grogne. Rupert senior serre les lèvres et ressent une sensation qu'il n'éprouve à peu près jamais : l'angoisse liée à la perte de

contrôle. Dans la première rangée, Dea et Primus paraissent mal à l'aise et c'est ce dernier qui finit par intervenir. Il lève un bras et clame :

— Ça suffit ! Avez-vous oublié tout respect pour nos Protectors ? Avez-vous oublié que c'est grâce à eux si nous sommes toujours en vie ?

Le silence revient, mais les gargouillements de gorge qui planent dans la pièce soulignent une morosité certaine. Primus hoche son immense crâne vers le vieillard pour lui signifier qu'il peut poursuivre. Archlax senior a un sourire contraint et conclut :

— Nous devons partir. Mais je vous garantis que les nouvelles seront bonnes lorsque nous nous reverrons. Vous avez supporté l'isolement et l'enfermement depuis tant d'années, il serait insensé et désolant que vous craquiez si près du but, ne croyez-vous pas ?

Aucune réaction. Senior fait signe à son fils et tous deux marchent vers la porte toute proche, tandis que les mutants s'éparpillent en discutant entre eux. Primus rattrape le vieillard et pose sur son épaule sa main à trois doigts.

— Professeur... Je suis désolé pour la réaction du groupe, mais... Il faut les comprendre. Je dois avouer que...

Déconcerté, le mutant secoue sa grosse tête sur son cou trop long et trop maigre.

— ... que moi-même, je trouve cette histoire avec Malou totalement insensée...

— Je comprends, Primus, je comprends très bien. Mais tu jouis de toute ma confiance. Tu es le plus vieux du groupe, donc le plus sage et le plus expérimenté.

C'est au tour de Senior de prendre le mutant par les épaules.

— Tu sauras les rassurer, sed ego scio.

Primus, gardant le silence, émet uniquement son rôle rocailleux. Son oeil valide étudie d'abord le vieillard, puis le fils toujours aussi indifférent. Senior sent bien le doute chez l'aîné des enfants de la cave et il s'empresse de changer de sujet :

— Dis-moi, est-ce que certains d'entre vous ont écrit quelques pages, dernièrement ?

Primus fronce les sourcils, déconcerté par ce brusque changement de cap. Cette fois, Junior réagit et décoche vers son père une œillade méprisante. Senior hausse une épaule, débonnaire.

— Tu sais à quel point j'aime vous lire. Vos analyses et vos réflexions sont toujours tellement brillantes et pertinentes...

— Non, pas vraiment... Avec ce qui s'est passé, personne n'a tellement le cœur à l'écriture, en ce moment...

— Je comprends... Je comprends parfaitement...

Après quelques secondes de flottement, le vieillard sort enfin, suivi de son fils. Senior verrouille le cadenas de la porte de bois, troublé.

— L'histoire de Malou a vraiment amplifié leur sentiment de

méfiance... Tu as remarqué, n'est-ce pas ?

— Mon avis t'importe, maintenant ?

Mais que lui arrive-t-il donc ? Senior décide d'ignorer cette démonstration d'arrogance et ajoute :

— Quand ce sera terminé, il faudra se débarrasser d'eux...

Junior lui décoche un regard venimeux, mais son père n'en voit rien car il a déjà traversé la seconde porte de bois, grande ouverte.

Au centre de la vaste pièce de béton, la cage est violemment éclairée par la lampe suspendue. À l'intérieur, Justine, qui gît sur le dos, endormie, émet son ronflement immonde. Christophe, en sarrau blanc et gants de chirurgien, est agenouillé entre ses jambes, en plein examen gynécologique. Les deux Archlax s'approchent des barreaux et, en remarquant la fléchette anesthésiante dans la cuisse de sa sœur, Junior s'assombrit davantage.

— Alors ? demande le vieil homme.

Le médecin se redresse.

— Tout va bien. Le col est dilaté à deux centimètres. Elle peut accoucher demain comme dans trois jours. Faut continuer à venir l'examiner souvent.

— Excellent ! approuve Senior. Finalement, cette grève étudiante ne pouvait mieux tomber. Contrairement aux accouchements précédents, nous pourrions aller et venir dans le cégep sans nous soucier d'attirer l'attention.

Junior ne dit rien, ses yeux tristes rivés sur sa sœur endormie, tandis que Christophe, après avoir rangé ses instruments dans sa trousse, se relève, les gestes las. Senior promène son regard partout autour de lui.

— D'ici peu, toute l'installation de cette cave sera inane.

— Tout comme cette expérience l'aura été, ajoute sèchement son fils.

Senior se tourne vers lui, blême d'incrédulité.

— Que racontes-tu là ?

Junior se met à parler rapidement, la voix pleine de rancœur.

— Ouvre-toi les yeux, père ! Je comprends qu'à l'époque, quand le projet initial a mal tourné, tu as voulu le... le modifier, essayer autre chose... et nous avons cru que cela fonctionnerait en peu de temps... Mais tu as insisté... enfin, nous avons insisté, et insisté encore et encore, et je crois que... que tu as perdu de... que nous avons perdu de vue que plus le temps passait, plus cette expérience de rechange devenait... inutile ! Et trente-deux ans plus tard, maintenant que nous sommes sur le point de réussir, nous réalisons tout à coup que ça ne servira à rien ! Toi-même es conscient que Justine ne pourra plus supporter d'autres grossesses, donc tout cela n'aura servi qu'à un seul enfant ! Tu imagines ? Un seul Voltairien ! C'est un gâchis, un réel gâchis !

Pendant quelques secondes, Senior demeure muet, estomaqué, n'arrivant pas à croire que son fils ait osé s'exprimer avec tant d'acrimonie. Christophe, qui est sorti de la cage, la verrouille en observant avec étonnement ses deux comparses. Le vieil homme serre alors les poings.

— Comment oses-tu dire une telle ineptie, pauvre esprit limité et sans vision ? Cet enfant sera le seul de sa race, certes, mais nous l'éduquerons ! Comme je n'ai pas pu compter sur toi pour poursuivre notre lignée, il portera mon nom, tu entends ? Et quand il deviendra un être exceptionnel, quand son intelligence inégalée fera de lui l'un des cerveaux les plus célèbres du siècle, le nom d'Archlax sera sur toutes les tribunes, dans tous les livres d'histoire du futur, in aeternum ! C'est à travers lui que je survivrai ! Et grâce à lui, quand je quitterai ce monde dans quelques années, je partirai rassuré en sachant que je laisse derrière moi au moins un Archlax dont je suis fier et digne de mon rang !

Le vieil homme s'attend à voir son fils baisser les yeux, comme à son habitude, mais Junior a une réaction tout à fait inopinée : il ricane. Un ricanement amer et dédaigneux, qui transforme presque son visage.

— Tu le dis enfin ! Tu admets finalement que je te déçois, que tu me méprises !

— Oui, je l'admets ! Comment nourrir un autre sentiment que la déception à ton égard ? Tu n'as jamais approuvé totalement ce projet, sauf au tout début ! Alors si je peux m'assurer au moins une descendance de qualité par l'intermédiaire d'un seul et unique Voltairien, non, ce ne sera pas un gâchis !

— Et dire que tu as prétendu accomplir toutes ces horreurs au nom de la science, de la culture, de l'élite intellectuelle ! Pour la renommée de notre cégep ! Tu as agi ainsi uniquement pour toi, pour ton orgueil, et pour rien d'autre ! Je le comprends maintenant ! Et moi qui t'ai suivi dans cette histoire démente ! Comment ai-je pu ?

— Parce qu'au départ tu y croyais !

— Ce n'est pas dans ton projet que je croyais mais en toi ! Tu ne vois donc pas la différence ? J'ai cru en toi parce que je t'admirais ! Parce que je t'aimais ! Parce que tu étais mon modèle !

Des larmes crèvent ses yeux, son visage se ride de colère et de rancœur, et Durencroix, à l'écart, reconnaît à peine Rupert Archlax junior. Ce dernier postillonne maintenant au visage de son père :

— Je vais le finir, ce projet, je n'ai plus le choix ! Je suis allé trop loin ! Je suis trop sale moi-même pour prétendre que je suis mieux que toi ! Mais sache que, quand tout sera terminé, je ne te laisserai pas éliminer Justine, comme tu as sans doute l'intention de le faire ! Je me dresserai contre toi s'il le faut !

Senior dirige sa main vers lui dans l'intention de l'attraper par le collet, mais Junior agrippe son poignet. Sans lâcher prise, en bougeant à peine les lèvres, il articule avec une malsaine satisfaction dans le regard :

— Ne me touche plus jamais.

Senior en demeure pantois. Qu'est-il arrivé à son fils ? D'où lui vient cette assurance qu'il voit briller derrière ses lunettes ? Junior lâche enfin le poignet, tourne les talons et s'éloigne rapidement.

Dans l'ascenseur qui remonte, il s'appuie contre le mur et prend une grande respiration. Il enlève ses lunettes, les nettoie en tremblant, puis les remet délicatement sur son nez. Au rez-de-chaussée, il traverse l'atrium. La première journée du festival de mots croisés est terminée depuis une vingtaine de minutes, tout est calme dans le cégep. Un homme marche devant lui vers la sortie, de dos et d'un pas rapide. Il a l'air bien pressé, celui-là. D'ailleurs, c'est curieux, mais sa démarche lui rappelle quelqu'un...

Son cellulaire sonne et il s'immobilise en reconnaissant le numéro de Rachel. Il fixe son appareil sans répondre, indécis, puis les sonneries cessent.

Comment décrire l'acte sexuel de jeudi ? Rupert n'était pas vierge, mais disons que son expérience en la matière se limitait à quelques copulations avec son ex. Rien à voir avec le feu d'artifice de l'autre jour. Rachel lui a prouvé que grâce et perversion peuvent très bien cohabiter. Il n'avait jamais vécu quoi que ce soit de si fort, de si intense, de si près d'une expérience divine et diabolique à la fois. Quand tout a été terminé, alors qu'il avait encore peine à croire à ce qui venait de lui arriver, Rachel, blottie contre lui, s'est mise à parler de toutes sortes de choses, du cégep, du passé... et à nouveau, elle a posé des questions sur Rupert senior et sur Paméla, affectant un ton badin.

— Allons, avoue-le donc qu'ils étaient amants, ces deux-là ! Tous les vieux de Saint-Trailouin le savent !

Encore ivre du plaisir intense qu'il venait d'expérimenter, Junior, les mains derrière la tête, couché sur le dos et sans lunettes, a soupiré :

— Oui, ils ont été amants... Tu es contente, maintenant ?

Elle s'est alors collée davantage contre lui et il a senti une vague de chaleur traverser le superbe corps de son amante.

— J'imagine qu'il... qu'il a été bouleversé lorsqu'elle s'est fait tuer par un cambrioleur, chez sa mère...

— J'imagine, oui... Mais j'étais jeune, Rachel, à peine dix-sept ans. Tout cela est vague.

Ce qui est faux : il se rappelle très bien la presque absence de réaction de son père lorsque celui-ci a lu la nouvelle dans le journal... et il se souvient surtout que Paméla avait quitté la ville sur un coup de tête parce qu'elle n'approuvait pas la nouvelle tournure de leur projet... Mais pourquoi parlerait-il de cela avec Rachel ? D'ailleurs, cette conversation l'a mis mal à l'aise et, malgré l'insistance de son amante pour rester encore un peu, il a annoncé maladroitement qu'il avait du travail à terminer. Tandis qu'elle se rhabillait, elle a glissé avec un petit sourire qu'il était plus beau sans lunettes. Il ne se rappelait pas qu'on lui ait jamais adressé un compliment sur son physique. Puis, lorsqu'elle a franchi la porte, elle lui a dit qu'il pouvait la revoir en tout temps. La perversion de son regard tandis qu'elle prononçait ces mots... Il s'était contenté de sourire, incertain et

allumé à la fois.

Depuis cet événement, quelque chose a changé, il le sent très bien. Jamais il ne s'est senti si vivant, si sûr de lui. Mais en même temps, tout cela est si nouveau, si inhabituel... si peu « raisonnable »...

Le bonheur peut-il être possible ? Est-ce un leurre ?

Il regarde toujours son cellulaire. Il ne veut pas appeler Rachel. Pas tout de suite, en tout cas. Il se passe trop de choses, il doit réfléchir. Et Justine qui va accoucher d'un jour à l'autre...

Qu'arrivera-t-il, ensuite ? Il a dit à son père qu'il se dresserait contre lui s'il le fallait, mais à quoi songeait-il, exactement ?

Le visage préoccupé, il se dirige vers la porte principale. Mais à quelques mètres de la sortie, il s'arrête à nouveau, enlève ses lunettes et les considère en se remémorant les paroles de Rachel. Finalement, il glisse ses verres dans la poche de son veston et, les yeux rétrécis pour mieux ajuster sa vision trouble, se remet en marche. Et même s'il manque de percuter le mur, il n'en avance pas moins avec fierté.

Chapitre quatorze

Come on, un dernier coup de main

Fébrile, je consulte pour la vingtième fois l'horloge de mon tableau de bord : il est maintenant minuit et une. J'en suis à me demander si le sortilège de Fudd ne s'est pas déréglé lorsque je sens enfin la douleur s'approcher par vagues. Ça y est, la métamorphose commence. Je ferme les yeux, serre le volant avec force et attends avec la résignation du mari infidèle qui a été pris la main dans le sac. Je vous fais grâce des sensations ressenties pendant les trente secondes suivantes, vous connaissez la chanson. Une fois la souffrance dissipée, je m'observe dans le rétroviseur, en sueur : *welcome back*, Jasmin Hollande.

Je sors de ma Honda. Il y a une vingtaine de voitures stationnées autour de moi, mais aucune âme qui vive. Je trotte jusqu'à l'hôpital, fou d'inquiétude. Lorsque j'ai appelé aux urgences il y a environ une heure en expliquant qu'un de mes amis ne s'était pas pointé à un rendez-vous, qu'il n'était pas revenu chez lui et que je commençais à m'inquiéter, on m'a évidemment confirmé l'admission d'un Simon Gracq. Bonne nouvelle : toujours vivant. Mauvaise nouvelle : il n'a pas repris conscience. J'ai roulé si vite que je suis arrivé avant minuit. J'ai donc dû attendre de retrouver mon *look* insignifiant de Hollande.

À l'intérieur de l'hôpital, au quatrième étage, on me présente rapidement un médecin, une femme dans la cinquantaine, très calme et très posée.

— C'est vous qui avez appelé tout à l'heure, n'est-ce pas ? Vous êtes de la famille ?

— Non, un ami. Comment va-t-il ?

— Le 9-1-1 a reçu un appel anonyme et on l'a trouvé dans une rue, inconscient. Il a été blessé à la tête par balle.

— Est-ce qu'il... est-ce qu'il est en danger ?

Elle m'explique en termes compliqués que la balle s'est logée dans la tempe, qu'ils ont pu l'extraire, mais qu'elle a tout de même effleuré le cerveau. Tant qu'il ne sera pas éveillé, on ne peut dire si les dommages sont graves ou anodins.

— Mais... il va se réveiller quand ?

— Impossible à dire. Peut-être dans une heure... peut-être jamais.

Je pousse un juron et demande le numéro de la chambre. Trente

secondes plus tard, je franchis la porte numéro 472.

Gracq est le seul patient de la pièce, couché sur le dos, inconscient, un bandage autour du crâne. Un tube sort de sa barbe hirsute et je comprends qu'il est enfoncé dans sa bouche. Il semble plus maigre que jamais. Le silence est complet, à l'exception de ces sons d'appareils qu'on entend toujours dans les films pour bien montrer au spectateur que l'état du patient est grave.

Je m'approche du lit. Je songe à lui prendre la main (à mon ami, pas au lit), renonce, enlève mon manteau, puis m'assois sur la chaise inconfortable, les avant-bras sur les cuisses, les yeux rivés sur Gracq.

J'attends. Pendant une heure. Puis deux. Je suis en train de somnoler lorsque, sur mon épaule, la main d'une infirmière me fait sursauter.

— C'est inutile que vous demeuriez ici. Allez vous coucher. Vous demeurez à Saint-Devlon ?

— Non, Saint-Trailouin.

Elle hausse un sourcil.

— Ah... C'est une ville... intéressante.

— C'est un oxymore ou un euphémisme ?

— Ce n'est pas si loin, vous pourrez être ici en un peu moins d'une heure quand il se réveillera.

Je résiste un peu, mais finis par céder : Gracq serait le premier à concéder que ma présence ici est inutile. Je laisse donc mes coordonnées à l'infirmière et lui promets que je pars dans une minute. Une fois seul, je m'approche de mon coéquipier.

— Reviens vite, Simon. On va triompher ensemble, tu m'entends ?

La gorge nouée, je tourne les talons et sors.

*

À quand remonte la dernière fois où je me suis ramassé dans un bar à midi ? Sans doute lorsque j'étais adolescent... Non, c'est faux : il y a deux ans et demi, lorsque le cégep de Drummondville m'a foutu à la porte... Non, c'est faux aussi : l'année dernière, lorsque j'ai provoqué involontairement la mort de Marcel... Bon, finalement, ce n'est pas si exceptionnel... N'empêche, en ce dimanche après-midi, je suis au Vitriol, assis à la table habituelle de Mortafer depuis une bonne heure. Et comme ce n'est pas Sally qui est la serveuse aujourd'hui (peut-être est-elle encore dans le *backstore* en train de chercher ses antihistaminiques), j'ai eu mes trois verres à un rythme normal.

J'ai dormi toute la nuit avec mon pistolet à la portée de la main, terrifié à l'idée que Sardou envoie un autre de ses sbires pour me liquider. Même si on lui a dit que Sarkozy s'occupait maintenant de la

dette de Hollande et que ce dernier n'était donc plus concerné, je ne tenais à prendre aucun risque. J'ai dormi aussi profondément qu'un sénateur et me suis réveillé vers neuf heures. Aucune mauvaise visite. Sauf que je traîne désormais mon Glock avec moi. Je le sens en ce moment même sous ma ceinture, dans mon dos. Un vrai Charlton Heston.

J'entame mon quatrième gin tonic. Je ne peux pas aller au cégep aujourd'hui puisque c'est encore l'ostie de festival de mots croisés. Jusqu'à demain, j'ai les mains liées. C'est tout simplement insupportable.

Tout à coup, trois adolescents entrent, deux filles et un garçon, sans doute des élèves de Malphas. Tandis que le gars écrit quelque chose sur le mur à l'aide de peinture en aérosol, un des filles hurle vers nous en levant le poing :

— Vive la grève ! On va les avoir, les ceuzes qui veulent rien comprendre !

Puis ils ressortent en courant. Sur le mur est inscrit en rouge « *Fuck Charest !* ». Les trois autres clients et moi-même n'avons aucune réaction. Le barman, en essuyant un verre, ricane d'un air attendri.

— Ils sont *cute*, hein ?

Mon regard se tourne vers la fenêtre tout près et suit quelques instants les jeunes qui courent dans la rue, mais il est rapidement attiré ailleurs : une moto s'arrête de l'autre côté. Je reconnais le pilote, avec ses huit épaisseurs de jupes et ses cheveux à la Lisa Simpson : Mélusine Fudd. Je deviens attentif. Fudd descend de son antiquité et, son visage plissé toujours aussi bourru, marche vers le supermarché, sous les regards curieux et craintifs des quelques piétons présents.

Je grimace. Fudd... Fudd qui sait évidemment tout...

Fudd et sa mère...

Je plisse les yeux tandis que la sorcière entre dans le supermarché. Après tout, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Et puis, il faut bien que je fasse quelque chose d'ici demain !

En vitesse, je termine mon verre, dépose trente dollars sur la table, enfle mon manteau et, légèrement ivre, crie dans le bar :

— Quelqu'un a un canif ?

Les trois clients me dévisagent, puis l'un d'eux, un vieux dans la soixantaine aussi sale qu'un mineur de *Germinal*, fouille dans sa poche.

— Ben... Moi, j'en ai un...

— Vous me le donnez ?

— Woowh, là ! Ça vient de mon père, ça ! Pis de mon grand-père avant, pis de mon arrière-grand-père avant... Ce canif-là se passe de père en fils depuis cinq générations, vous imaginez ? C'est pas n'importe quoi, là !

— Je vous l'achète deux piastres.

Il me le donne sans hésiter et je lui lance les deux pièces en marchant vers la sortie.

Le ciel est couvert, mais la température toujours aussi douce. Tout en traversant la rue, je reluque le supermarché : aucun signe de Fudd. Autour, personne ne me prête attention. J'ouvre le canif, m'approche de la moto et, discrètement, plante la lame dans le pneu avant, puis dans l'autre. Tandis qu'ils se dégonflent rapidement, je lève les yeux : toujours pas de Fudd, mais une femme dans la trentaine, sac d'emplettes en main, me dévisage avec réprobation. Je lève mon majeur dans sa direction et elle s'éloigne, outrée.

Je cours vers ma voiture puis démarre sur les chapeaux de roue, en direction du pont qui traverse la rivière.

*

Comme je l'ai déjà fait l'année dernière, j'ai stationné ma Honda plus loin, hors de vue du petit chemin privé de Fudd. J'ai laissé mon manteau dans ma voiture et j'ai suivi le sentier à pied, entouré par la forêt qui, contrairement à la ville, est encore tapissée de trois ou quatre centimètres de neige. J'ai croisé le chien jaunâtre et famélique que j'ai déjà aperçu dans le coin, qui est venu me renifler les souliers et qui s'est éloigné dans les bois. Je me suis approché de la cabane, qui semble toujours sur le point de s'écrouler. J'ai sorti ma clé magique pour déverrouiller la porte, mais j'ai constaté que Fudd, comme toujours, ne l'avait pas verrouillée. Et maintenant, je me tiens à l'intérieur, la porte refermée derrière moi. Les fenêtres sales laissent passer peu de lumière mais, comme toujours, un éclairage provenant Dieu seul sait d'où permet de tout distinguer.

Installé dans le divan défoncé et bancal, dans sa robe grise poussiéreuse, sa tête momifiée légèrement relevée vers le haut, sa bouche aux lèvres asséchées entrouverte, le cadavre de Médusa Fudd contemple le vide.

Je me plante directement devant elle. Ma légère ivresse me donne du courage et du cran, et c'est sans aucune hésitation que je m'adresse à elle :

— C'est moi qui suis venu l'autre jour pour subir une transformation. J'avais un sac sur la tête, mais en fait je suis Julien Sarkozy. Et c'est drôle, mais je suis sûr que vous le saviez.

Évidemment, elle ne réagit pas.

— Vous m'avez déjà aidé. Je sais pas pourquoi, mais vous l'avez fait. À deux occasions. Et là, je voudrais que vous m'aidiez encore. Une dernière fois.

Aucun signe. Je m'y attendais : les deux fois précédentes n'avaient pas été simples non plus.

— Je veux comprendre ce qui s'est produit il y a trente-deux ans, le soir où vous et votre fille étiez censées invoquer l'esprit de Voltaire dans le cégep. Je sais que quelque chose a foiré, que tout le projet a été modifié à cause de ça, mais... Dites-moi ce qui s'est passé. Ou plutôt, montrez-le-moi.

Toujours rien. L'année dernière, pour que Médusa puisse me permettre de voir des images du passé auxquelles elle-même avait assisté, je devais toucher à son cadavre... mais nous devions aussi nous trouver à l'endroit où la scène s'était déroulée.

— Écoutez, je peux pas vous transporter dans la cave du cégep ! On a beau être à Saint-Trailouin, je pense pas qu'on y tolère les balades en compagnie de macchabées. Il y aurait pas un autre moyen pour qu'on communique ? de façon claire et précise ?

Rien de rien. Alors je craque et me mets à crier :

— Je veux vous parler, ostie ! Vous parler pour vrai ! Je suis prêt à utiliser n'importe quel moyen pour ça, vous entendez ? N'importe quel !

Je me frotte les yeux en râlant. Les gin tonics me sont montés à la tête plus que je ne le croyais. Je relève les paupières, sur le point de repartir.

Les pupilles vides de Médusa Fudd ne fixent plus le plafond, elles sont tournées dans une autre direction. Un grand frisson me traverse le dos. Ses yeux, bien sûr ! C'est de cette manière qu'elle m'a aidé la première fois : son regard m'a indiqué l'endroit où était rangée la clé magique. Que veut-elle me montrer cette fois ? J'essaie donc de saisir la direction indiquée par son regard. On dirait le coin du lit. Je m'y dirige, pointe la commode du doigt et me tourne vers la morte.

— Ici ?

Le regard de Médusa est revenu au plafond. Je m'approche de la table de chevet, désigne le tiroir et reviens à Fudd. Elle fixe toujours le plafond. Merde, alors. Embêté, je regarde un peu partout et, par dépit, indique le lit en me tournant vers la momie.

— Ici ?

Médusa, cette fois, me regarde.

Comment, le lit ? Elle veut que je me couche ? Elle va me parler à travers mes rêves ? Non, c'est sûrement autre chose. Quelque peu dégoûté, je promène mes doigts sur la courtepoinTE poussiéreuse, sur les couvertures malpropres (je vais me désinfecter à l'acide dès mon retour chez moi !), puis devine quelque chose de dur sous les draps. Je glisse ma main en dessous, agrippe un objet et le ramène à moi.

C'est un vibreur, dont l'extrémité est en forme de tête de chauve-souris.

Ce jouet érotico-horifique ne m'est pas inconnu. Non seulement je l'ai aperçu lors de ma première visite, mais j'ai même entrevu

Mélusine s'en servant sur sa mère. Dois-je maintenant comprendre que... ? Incrédule, je me tourne vers la morte. Cette fois, son regard va dans une autre direction, mais de mon angle je ne vois pas clairement laquelle. Vibrateur en main, je reviens face à elle. Ses yeux sont dirigés vers le bas. On pourrait croire qu'ils indiquent son entrejambe.

— Vous êtes pas sérieuse ?

Le regard est revenu au plafond. Je secoue la tête.

— Ostie, vous êtes pas *sérieuse* !

Ça n'a pas de sens, elle ne veut sûrement pas que je lui fasse ça uniquement par plaisir, comme ça, un dimanche après-midi, il y a forcément une autre raison ! S'agit-il d'un moyen de communication ? Comme je lui ai dit que j'étais prêt à tout... Calvaire, j'ai effectué des choses dingues depuis que je suis à Saint-Trailouin, mais on dirait bien que je suis sur le point de repousser les limites ! Aussi bien m'y mettre pendant que les effets de l'alcool me donnent encore du courage... ou de la démente, c'est selon. Je m'agenouille donc devant la morte et actionne le vibrateur : la tête de chauve-souris se met à vibrer en produisant un ronronnement incongru. En grimaçant, je glisse le jouet sous la robe et farfouille au hasard, frôle les cuisses squelettiques au passage, puis le vibrateur atteint enfin son but. Ça semble sec et rugueux, mais, criss ! je suis sûrement au bon endroit, où puis-je être d'autre ? Et pas question que j'aie à vérifier avec mes doigts ! Je me mets donc à effectuer de petits massages rotatifs avec le jouet, le ronronnement ralentissant et accélérant selon la pression appliquée. Au moment où je me demande quelle est la peine maximale pour un malade qui roule la bille d'une morte à l'aide d'un vibrateur cavernicole, je sens que le jouet bouge avec moins de friction, qu'il *glisse* mieux. Ahuri, je lève la tête sans cesser d'activer le vibro-souris : le regard normalement vide de la morte brille maintenant d'un éclat de plaisir. Doux Jésus ! J'ai déjà réussi à lubrifier des bourgeoises, des anglophones, des ferventes catholiques et même des lectrices du *Monde diplomatique*, mais une morte, c'est une première ! Survient alors une métamorphose extraordinaire, ou plutôt une semi-métamorphose : la peau du macchabée, s'éclaircissant, passe d'un gris noirâtre à un gris jaunâtre ; ses cheveux tout blancs et filasses prennent un peu de volume ; ses lèvres demeurent craquelées, mais se gonflent sensiblement, jusqu'à s'étirer en un fantôme de sourire ; et ses yeux ne sont plus animés seulement par le plaisir mais par la vie même. Bref, j'ai toujours une momie devant moi, mais une momie qui aurait suivi une cure de santé. Tétanisé, j'en oublie de bouger le vibrateur qui quitte peu à peu son terrain de jeu.

— Arrêtez pas...

Est-ce la morte qui a parlé de cette voix douce et lubrique ? Ses lèvres tremblent légèrement.

— Arrêtez pas, sinon ça va rompre notre communication...

Déconcerté, je recommence à activer le vibreur. Les yeux de la morte, maintenant extraordinairement vivants, sont tournés vers moi. Aucun de ses membres ne bouge, rien ne remue sur son visage, sauf ses lèvres, mais si peu que je me demande comment elles arrivent à former des mots si clairs, si distincts. Peut-être que sa voix résonne dans ma tête...

— Voilà... Vous êtes plus mignon avec votre vrai visage, Julien, mais bon, ça peut aller... Tant que je ressentirai du plaisir, nous pourrions échanger.

— Mais... Comment est-ce que...

— Il y a rien de mieux que le sexe pour se sentir vivant, vous croyez pas ?

C'est pas moi qui vais te contredire là-dessus, ma chouette. Pendant quelques secondes, je ne trouve rien à dire (que voulez-vous, je manque d'entraînement quand vient le temps de discuter avec une morte que je masturbe), puis demande bêtement :

— C'est comme ça que vous communiquez avec votre fille ?

— Je peux communiquer avec ma fille en tout temps. Nous sommes sorcières et nous sommes du même sang.

Elle a un petit gémissement de plaisir, puis poursuit, le visage figé, ses lèvres bougeant au minimum :

— Je vous ai beaucoup aidé jusqu'à présent. Il restait juste ce moyen pour vous en révéler davantage, mais j'aurais jamais pensé que vous oseriez.

— Pourquoi m'aidez-vous depuis le début, justement ?

— J'aime pas du tout comment les Archlax traitent ma fille. Ils la méprisent et se servent d'elle. Je sais qu'elle est irresponsable et incompétente, et le Diable sait que j'ai tout essayé pour la convaincre d'arrêter de boire, mais elle mérite pas d'être traitée ainsi. Je serai... Hofffff ! c'est bon, ce que vous me faites là !...

— Elle accepte pourtant de les aider.

— Elle les aide uniquement pour l'argent. Et ça me brise le cœur de la voir perdre toute dignité uniquement pour du fric. Je serai la première heureuse si vous réussissez à stopper les Archlax et... Hoooooooo... C'est vraiment trèèèèèèèè bon !... Si vous avez une question précise, allez-y, parce qu'après mon orgasme, on ne pourra plus communiquer... Et quand on est morte, on est pas mal moins multi-orgasmique...

Sans cesser de bouger le vibreur, je m'avance quelque peu.

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, je veux savoir ce qui s'est passé dans la cave, il y a trente ans.

Court silence, une ombre passe dans le regard de la momie.

— Si j'avais été là, tout se serait bien déroulé...

— Vous y étiez pas ?

— Je suis morte quelques jours avant l'incantation. Rupture d'anévrisme. Même les sorcières ne sont pas à l'abri de... hmmmmmm... de tels caprices de la nature...

S'il n'y avait que Mélusine ce soir-là, pas étonnant que l'expérience ait dérapé. Médusa reprend, la voix plus lointaine :

— Vous allez me perdre si vous vous appliquez pas...

Je remarque que je néglige le vibreur et recommence mes doux mouvements. Le cadavre soupire de satisfaction, les yeux brillants, contrairement à moi qui, déçu, murmure :

— Alors, si vous étiez pas là, vous savez pas ce qui s'est passé...

— Mais oui, je le sais. Ma fille et moi pouvons nous connecter par la pensée. Elle m'a raconté tellement souvent ce qui s'était passé ce soir-là et elle m'a fait ressentir toutes les actions comme si j'y étais. Mais l'année dernière, je ne pouvais pas être si précise avec vous, nous devons être à l'endroit même où la scène s'était déroulée, car notre communication passait par un contact physique anodin et superficiel. Mais maintenant...

— Alors racontez-moi ce qui s'est passé !

— Raconter est pas le moyen idéal... Ce serait trop long et je risque de... hooooooooo, ouiiiiiii... je risque de jouir avant d'avoir terminé... Il faudrait que vous compreniez tout avec précision, que vous le viviez comme ma fille me l'a fait vivre à moi aussi, que vous assimiliez l'événement complet en quelques secondes... Mais pour cela, nous devons être en parfaite harmonie vous et moi, en parfaite fusion...

— Et comment on peut parvenir à ça ?

— Il faut que vous deveniez aussi... hmmmmmm... aussi allumé que moi, que nos deux explosions d'énergie ne deviennent qu'une... Que nos âmes communiquent dans l'acte le plus intense qui soit...

Pendant une seconde, je ne comprends rien de ce qu'elle raconte, puis... Une vague de dégoût me remonte le long de la gorge, comme si... Eh bien, comme si on me proposait de baiser avec une morte, justement !

— Non ! Non, pas question, je pourrai pas, voyons ! Prenez-le pas mal, mais je réussirai jamais à vous... Enfin, je pourrai jamais être assez excité pour... Criss, vous comprenez ce que je veux dire, non ?

La voix de Médusa est maintenant haletante tandis qu'elle susurre :

— Attendez, je peux tout de même... fouiller juste un peu dans... votre esprit... Juste assez pour...

Pendant quelques instants, je ne perçois que ses halètements sensuels et le ronronnement du vibreur, puis elle marmonne :

— Ah... Voilà... D'accord...

De quoi parle-t-elle ? Alors que je me pose cette question, son

corps et son visage commencent à onduler, deviennent flous, comme hors foyer. Les vêtements disparaissent, les traits changent, les formes aussi, et je devine que la femme qui apparaîtra dans quelques secondes, sur ce divan, ne ressemblera plus à Médusa Fudd. Peu à peu, la mise au point se produit, tout se précise, et ces traits... ces formes... ce visage... Je m'entends éructer un hoquet incrédule.

Rachel Red est nue devant moi, offerte, le vibrateur ronronnant contre son sexe.

Je renonce à décrire ce ventre, ces courbes, ces seins, Jésus Christ ! ces *seins* ! parce que même les plus poétiques ou les plus lubriques des mots ne rendraient jamais justice à cette création des dieux. Et tandis que ma queue se prend tout à coup pour celle de Hulk, une étincelle de raison me traverse l'esprit. Évidemment, cette femme n'est pas Rachel. Évidemment, ce corps n'est pas le sien, mais l'idée que j'en ai. Et ma tête m'implore de ne pas faire ça, parce que malgré tout, il s'agit toujours d'un cadavre, mais ma queue hurle pour qu'on la laisse sortir. Alors les lèvres de la pseudo-Rachel forment le plus gourmand des sourires et, les yeux dégoulinant de perversité, elle minaude :

— Vas-y... Fourre-moi comme tu en rêves depuis si longtemps...

Écoutez, mettez-vous à ma place. Il y a vingt mois que je fantasme sur cette femme, et... Non ? Pas une bonne raison ? Bon, d'accord, mais j'ai un peu bu et l'effet de l'alcool me fait oublier qu'il s'agit d'une morte qui... Non plus ? En fait, c'est le seul moyen que j'ai de communiquer avec Médusa afin de comprendre ce qui s'est produit dans... Toujours pas, hein ? Et puis, merde ! Je lâche le vibrateur, je baisse mon pantalon, j'attrape la fausse Rachel par les hanches... et je la pénètre, Jésus-Marie-Joseph ! Oh ! que je la pénètre ! Avec l'enthousiasme du chanteur d'opéra qui pousse sa première note du spectacle ! Alors, j'oublie tout, submergé de désir et de chaleur, et je m'active avec zèle, je caresse ce corps voluptueux et sculpté pour le plaisir, je sens l'orgasme approcher à toute vitesse comme si j'avais dix-sept ans, et Rachel-Médusa se cambre, halète, tandis que son visage s'embellit encore plus sous l'imminence de l'extase, et elle marmonne entre deux gémissements :

— Si tu veux tout voir, il faut qu'on jouisse ensemble...

— Oui, ensemble..., que je souffle, tout près du point de non-retour.

— Attends... attends-moi...

Mais je ne pourrai pas attendre longtemps, bordel ! Se contrôler face à une telle apparition est aussi impossible qu'être effrayé par les menaces d'un malabar français ! Tout à coup, elle plaque ses mains dans mon dos, retrousse les lèvres comme un fauve et, pendant une microseconde, je *devine* le visage de la sorcière du temps de son vivant.

— Maintenant !... *Maintenant !*

Le mot se termine dans un long râle tandis qu'elle renverse la tête. Pour moi, c'est le signal que la fin du monde peut enfin se produire : mon âme gicle de ma queue en ravageant tout sur son passage et mon hurlement se mêle à celui de ma partenaire.

Tandis que je jouis, les yeux fermés, quelque chose se déchire dans l'espace et le temps... et je sombre dans cette brèche...

TRENTE ET UN ANS ET NEUF MOIS PLUS TÔT

Mélusine Fudd, au milieu de la salle partiellement éclairée et jonchée de vieux pupitres, de tables empilées, d'étagères démontées et de matériel d'école divers, jauge l'endroit d'un œil flou, la plaque de pierre gravée sous le bras. À quelques pas d'elle, Rupert senior et Paméla Pancourt attendent nerveusement. Un peu à l'écart, le jeune Rupert Archlax garde le silence, impressionné. La sorcière demande enfin :

— Pis dans la salle à côté, y a quoi ? C'est plus grand qu'ici ?

Sa voix est pâteuse. Senior répond :

— L'autre salle couvre à peu près tout le reste de la cave. C'est aussi un immense hangar, plus grand qu'ici, mais encore plus encombré.

— OK, on va faire ça ici. De toute façon, l'important, c'est que ça se déroule dans la cave. En tout cas, c'est ce que môman di...

Elle s'interrompt et son visage se recroqueville de tristesse. Elle semble avoir vieilli de dix ans en quelques jours. Rupert senior la considère avec scepticisme. Sera-t-elle à la hauteur ? Pourra-t-elle mener rondement l'invocation sans sa mère ? De plus, il mettrait sa main au feu qu'elle a bu. Ce serait vraiment le comble de l'irresponsabilité ! Diantre ! Pourquoi a-t-il fallu que Médusa meure d'une rupture d'anévrisme la semaine dernière ? Quand sa fille leur a annoncé la nouvelle, elle pleurait et buvait bière sur bière, mais elle a certifié qu'elle pourrait mener l'incantation seule. Paméla a émis des doutes, mais Rupert a décidé d'aller de l'avant. De toute façon, a-t-il le choix ? Tout abandonner maintenant serait trop bête, et le pacte avec Malphas a de toute façon été conclu : non seulement le cégep est ouvert depuis une semaine et porte le nom du démon, mais Flappy a été sacrifié à l'inauguration officielle. Senior a d'ailleurs eu toutes les difficultés du monde pour convaincre Paméla qu'il n'avait rien à voir dans cette mort. De plus, il a expliqué le projet à son fils, ce qui a donné lieu à une longue et grave discussion. L'incantation aurait pu être reportée de quelques semaines, pour que Mélusine puisse se préparer au maximum, mais la sorcière lui a expliqué que ce soir était une date magique dans le calendrier démonique et que l'incantation ne pourrait être reprise que dans six mois. Rupert se sentait incapable d'attendre si longtemps. Alors, aussi bien foncer.

— Vous vous sentez d'attaque, Mélusine ?

La sorcière essuie rapidement ses yeux jaunes en émettant son sifflement de serpent.

— Oui, oui, c'est correct... En passant, heu... Je peux vous parler seul ?

Rupert senior accepte de la suivre à l'écart, sous le regard intrigué des deux autres. Hors de portée des oreilles indiscrètes, la sorcière murmure :

— Est-ce que vous, heu... avez fait le sacrifice ?

— Oui, à l'ouverture officielle la semaine dernière.

— Non, l'autre sacrifice, celui qui protégera les Archlax...

Senior soupire. Non, il ne s'était pas encore occupé de cela et il n'en avait pas la moindre envie. Non seulement il devait éliminer quelqu'un, mais ce devait être quelqu'un de très proche de lui, un intime. Il avait d'abord songé à Justine, son horrible fille handicapée qui représentait son pire échec, mais la victime ne devait pas être un ou une Archlax. Et Malphas lui avait bien dit qu'il devait le faire ! Surtout que les Archlax bénéficiaient déjà de cette protection : elle était devenue effective le soir même de l'entente avec Malphas. Senior n'avait donc plus le choix de payer ce terrible prix...

— Non, je ne m'en suis point encore occupé, mais j'agirai sous peu.

— J'espère, parce que vous bénéficiez déjà du sortilège depuis presque deux semaines ! Malphas m'a contactée hier pis il m'a dit que si vous payez pas votre dû d'ici trois jours, vous allez recevoir de la visite assez déplaisante...

— J'agirai, vous dis-je !

Il réalise qu'il a parlé trop fort et se masse le front, anxieux. Trois jours pour sacrifier un proche, comment allait-il s'y prendre ? Allons, une chose à la fois. Il reluque les deux autres et marmonne à la sorcière :

— Ne devisons pas là-dessus céans, d'accord ? Ils ne sont au courant de rien et s'ils nous entendaient...

Ils rejoignent Junior et Paméla. Cette dernière fronce les sourcils.

— De quoi parliez-vous ?

— Discussion pécuniaire, rien d'intéressant. Auri sacra fames !... Alors, Mélusine, nous procédons ?

— Oui, oui... Laissez-moi juste une couple de minutes pour réviser les formules, là...

Elle consulte les runes démoniques gravées sur la plaque de pierre en marmottant, tandis que Paméla se penche à l'oreille de son amant.

— Rupert, elle a bu, j'en suis sûre !

— Quelques bières, sans doute, mais rien d'alarmant. Ça ira, Joya...

Il veut lui caresser la joue, mais se retient : Junior est présent. Rupert senior a expliqué à son fils que Paméla agissait en tant qu'assistante seulement. Mais en ce moment même, l'adolescent, malgré son air coincé, les considère d'un œil indécis. Son père s'approche de lui, rassurant.

— Ça va, Junior ?

— Ça va, père, mais... J'ai un peu peur. Cette invocation n'a rien de dangereux ?

— Absolument rien.

— Mais impliquer un démon dans ce projet, c'est tout de même...

— Tout est parfaitement normal, crois-moi.

— Et... l'attaque des corbeaux, à l'inauguration ? Et la mort du capitaine Flappy ? Ça n'avait rien à voir avec... avec ton projet ?

— Je te jure que non.

Un jour, Senior lui dévoilera bien la vérité là-dessus, mais pourquoi maintenant ? Le garçon est déjà suffisamment bouleversé par l'expérience qui se produira d'une minute à l'autre... Évidemment, il a accepté le projet de son père, comme il cautionne toujours tout de lui puisqu'il le vénère et le considère comme un modèle. Solennel, Senior pose ses mains sur les épaules de l'adolescent.

— Dans quelques années, toi et moi pourrons être fiers de ce que nous allons accomplir ce soir. Grâce à nous, ce cégep produira les plus grands esprits des générations futures ! Le nom des Archlax sera respecté et nous serons cités dans tous les bouquins qui traiteront de pédagogie et de réussite éducative. Le Projet Voltaire est le plus beau rêve qu'un père et un fils puissent poursuivre ensemble ! Sois-en digne !

La crainte disparaît alors derrière les lunettes d'écaille de l'adolescent et il redresse fièrement la tête, même si son expression demeure impassible.

— Je le serai, père !

Senior sourit, mais le doute qu'il rumine depuis quelques semaines persiste. Junior aura-t-il les épaules pour le seconder dans un tel projet ? Son apathie et son manque d'envergure l'ont toujours profondément agacé, pour ne pas dire dépité. Il se secoue intérieurement : bien sûr qu'il en sera capable ! C'est un Archlax, non ?

Un meuglement mi-animal, mi-humain, monte dans la grande pièce ; Junior tourne la tête :

— Que dis-tu, Justine ?

À l'écart, partiellement camouflée par les ombres, une jeune fille de treize ans est assise dans une chaise roulante. Malgré sa jolie robe à fleurs, on devine que son corps est déformé, au moins autant que son visage hideux, monstrueux, dont toute la partie gauche est affaissée, molle, étirée. Dans ses rares cheveux, on a attaché un incongru ruban rouge, comme si l'on espérait ajouter un peu de coquetterie au centre de cette vision de cauchemar. Junior, attentionné, s'approche de sa sœur et, sans répulsion, pose sa main sur son épaule en un geste affectueux.

— Répète, Justine... Lentement... Je t'écoute...

Senior, lui, ne s'approche pas et observe de loin la scène d'un air embarrassé. Justine articule lentement, mais les sons qu'elle profère de sa bouche informe, qui laisse pendre une langue trop grosse et dégoulinante, sont rauques, gluants, inintelligibles.

— ... heuuu... oi... mmeuhan...

Junior hoche la tête avec compassion et se tourne vers son père.

— Elle veut voir maman...

— Nous lui avons pourtant répété jusqu'à plus soif qu'Hélène séjourne dans un de ces grotesques centres de relaxation !

— On le lui a dit, mais elle ne le comprend pas, tu le sais bien.

Senior ne réplique rien, dédaigneux. Paméla, derrière lui, a une moue

de pitié tandis que Junior replace le ruban rouge sur le front enflé et grisâtre de sa sœur.

— Maman revient demain, Justine... Tu comprends ? Demain...

Justine se contente de râler en toisant son frère. Son œil gauche est trop déformé et visqueux pour qu'on puisse y lire quoi que ce soit, mais son droit, plus haut que l'autre, écarquillé et injecté de sang, brille d'une lueur qu'on pourrait identifier à de la reconnaissance. Junior revient à son père.

— Est-ce qu'on devait absolument l'amener avec nous ?

— Crois-tu donc que je me réjouis de sa présence ici ? C'est ta mère qui est partie en ne me prévenant que la veille !

En effet, il n'a pu inciter sa femme à changer d'idée. Il a argué qu'il était trop occupé pour qu'elle lui laisse Justine pendant trois jours, mais elle a répliqué froidement :

— Il est temps qu'après treize ans tu t'occupes un peu de ta fille, même si tu en as toujours honte !

— Je n'ai pas...

— Ça suffit, Rupert ! Cette fois, c'est moi qui aurai le dernier mot ! Je pars trois jours, que tu le veuilles ou non, sinon je vais devenir folle ! Je devrais partir pour toujours, mais je suis trop lâche et trop idiote, il faut croire... Et puis, ça te laissera le champ libre avec ta salope de maîtresse. Tant que vous faites pas ça dans notre lit...

Et comme Rita, la voisine qui garde la jeune handicapée à l'occasion, n'était pas disponible ce soir, Senior se retrouve donc avec Justine dans les pattes. Néanmoins, il effectue un geste rassurant :

— Nolite ergo esse solliciti, Junior. Elle ne comprendra même pas ce à quoi elle assistera ce soir. Et tu sais bien qu'elle est dans l'incapacité de le communiquer à quiconque.

— Le plus simple aurait été de tout raconter à maman. Je suis sûr qu'elle approuverait ton projet, elle aussi.

Rupert ricane amèrement en décochant un regard entendu vers sa maîtresse, qui ne rit pas du tout. Même pour ses dix-sept ans, son fils manifeste une naïveté confondante. Hélène et Paméla dans le même projet ? Bien sûr, excellente idée ! Junior doit pourtant bien se douter, comme tout le monde, que Paméla est la maîtresse de son père ! Sans doute ne veut-il pas le voir... De toute façon, jamais Hélène n'aurait approuvé un tel projet, trop coincée dans ses principes moraux dépassés, comme la plupart des gens, d'ailleurs...

— Allons, Junior, tu sais bien que ta mère n'approuve plus rien de ce que je fais depuis longtemps.

Ce qui est vrai aussi. L'adolescent semble vouloir répliquer quelque chose, puis prend un air résolu en remontant ses lunettes.

— Tu as raison, père. Comme toujours.

Senior serre l'épaule de son fils en souriant. La sorcière s'exclame alors :

— Bon ! Je suis prête !

Là-dessus, elle sort de sous sa jupe grise une bouteille de bière qu'elle ouvre et dont elle boit la moitié en une gorgée. On l'observe avec réprobation.

— Diantre, Mélusine, boire en ce moment n'est sans doute pas une idée des plus heureuses !

— Hey, chacun noie son chagrin comme il peut, OK ?

Rupert senior a envie de répliquer qu'elle n'a nullement besoin d'un deuil pour boire, mais il s'en abstient : ce n'est pas le moment de la contrarier. Mélusine, quelque peu vacillante, dépose sa bouteille sur le sol.

— Bon ! Pour commencer, je vais appeler une des légions de Malphas... Ensuite, je vais demander à cette légion de... heu... de quoi, déjà ?

— Mais... Voyons, d'invoquer l'essence de Voltaire pour qu'il marque ce cégep de son empreinte !

Elle consulte sa plaque de pierre.

— Ah, oui, c'est écrit ici, OK, OK...

Paméla se frotte doucement les mains avec anxiété. Pendant une seconde, Rupert senior songe à tout annuler : tant pis, on se reprendra dans six mois... Mais il repousse cette idée, qu'il trouve faible et indigne de lui. Mélusine pointe un doigt vers eux.

— Vous intervenez pas pendant l'invocation, sauf si je le demande. C'est-tu clair, ça ?

Tous hochent la tête. La sorcière effectue quelques pas vers le centre de la pièce. Elle lève la plaque de pierre devant ses yeux, puis souffle, les traits tendus :

— Aide-moi, môman...

Elle lit enfin les runes à voix haute :

— Rah'dir closmäkaj 'kluw roês' ztar !

Même si la voix est forte, on sent tout de même que Mélusine court après son souffle. Et à deux ou trois occasions, Senior a l'impression qu'elle se trompe et qu'elle doit se reprendre.

— Jyusc cor'noc... heu... cor'nwak... Dlistapar' fousöaw...

La lumière baisse alors graduellement, sans que l'on sache comment, tandis qu'au sol, entre la sorcière et le trio d'observateurs, une mince couche de fumée se forme. Une cavité apparaît peu à peu dans le plancher en produisant une sombre rumeur. De ce trou imprécis fuse un éclairage rougeâtre qui, bientôt, est la seule source lumineuse de la pièce. Oubliant la présence de Junior, Paméla serre avec force le bras de son amant, tandis que l'adolescent s'approche de son père en tremblant. Senior lui-même est parcouru d'un long frisson.

Car tous les trois comprennent que l'Enfer s'ouvre à leurs pieds.

Tout à coup, un corbeau surgit de l'ouverture écarlate et vole un bref moment dans la pénombre avant de se percher tout en haut d'une pile de pupitres. Mélusine poursuit sa mélopée, tandis qu'un second, un troisième,

puis un quatrième oiseau traversent la pièce. Tous vont se poster à différents endroits et, au bout de deux minutes, Rupert senior en compte plus d'une quinzaine.

Justine, à l'écart, ne regarde nulle part en particulier, la langue pendante et baveuse, manifestement peu consciente de son entourage.

La sorcière se tait enfin. Les oiseaux l'observent, leurs yeux brillant dans la pénombre rougeâtre de la vaste pièce, semblables à de sombres soldats en attente des ordres de leur général. Mélusine sourit, gonflée d'orgueil, grandie par les reflets infernaux provenant de la fosse.

— Pas mal, hein ? Je vous l'avais dit que j'y arriverais !

— C'est terminé ? s'étonne Paméla.

— Ah, ben non, vous êtes drôle, vous ! J'ai juste appelé une des légions de Malphas ! Là, je vais leur demander d'évoquer l'essence de Voltaire...

Elle se racle la gorge, termine sa bière d'un trait, puis consulte la plaque en rétrécissant les yeux. Puis elle recommence à monologuer en tournant lentement sur elle-même, comme si elle s'adressait à chaque corbeau, mais la voix plus floue.

— Fr'ist'ad guizd trach'äd...

Les oiseaux l'écoutent un moment, les yeux flamboyants, puis décollent tous en même temps en créant un tumulte de battements d'ailes. Ils montent au plafond et tournent en rond, formant un cercle d'un périmètre d'environ quatre mètres.

— ... klöd'jik rwos... heu, non... ryostuij'ka... frùlaps 'ekpar... heu... 'esparg...

Les corbeaux tournoient toujours, sans ralentir, sans répit, et au centre du cercle ainsi créé, une lumière jaune apparaît graduellement, en opposition avec les lueurs écarlates en provenance du gouffre de l'Enfer. Mélusine, ravie, tourne son visage de plus en plus ivre vers ses trois auditeurs subjugués.

— Ils font apparaître une sorte de déchirure temporelle, un passage vers le dix-huitième siècle... Pour qu'on puisse appeler l'esprit de Voltaire...

Senior respire de plus en plus vite, excité à l'idée que l'essence de son idole soit sur le point de traverser le Temps et l'Espace pour marquer son cégep de son sceau...

— ... rav'kör madäk Voltaire... 'ishtu'r Voltaire klis'tör... heu, je veux dire : kil'star...

Les corbeaux tournent de plus en plus vite et de l'éblouissante lumière centrale s'écoule maintenant une vapeur blanche, ou plutôt le fantôme d'une vapeur, en suspension dans l'air. Archlax agrippe à son tour le bras de Paméla et même celui de son fils en marmonnant, extatique :

— C'est elle ! L'essence de Voltaire ! Ça y est !

Sa maîtresse et Junior sourient, incrédules et admiratifs. Mais Mélusine, qui consulte sa plaque de pierre, fronce les sourcils.

— C'est drôle... J'ai l'impression que je me suis mêlée quelque part...

Un mouvement attire alors tous les regards (sauf celui de Justine) vers le sol : de l'ouverture infernale suinte une seconde brume, mais plus dense, écarlate, malsaine... Mélusine a un rictus contrarié.

— Ah, ben, maudit...

— Quid ? demande Rupert senior, dont le sourire se dissipe en un clin d'œil. Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai pas réussi à bloquer le passage de l'enfer après la sortie de la légion...

— Ce qui signifie ?

Mélusine désigne la brume rouge qui afflue hors du trou infernal, telle une tumeur en pleine croissance.

— Ce qui signifie que mon incantation a sans doute attiré une autre essence qui, elle, en profite pour surgir de l'Enfer...

Tout à coup, la fumée rouge s'élance vers le plafond et entre en collision avec la vapeur blanche, créant ainsi une petite explosion qui brise le cercle des corbeaux. Ceux-ci s'éparpillent dans la pièce en poussant de terribles croassements. Archlax senior recule d'un pas en se protégeant le visage.

— Mais, sacrebleu ! que se passe-t-il donc ?

— L'essence rouge est attirée vers l'endroit où se déroule l'invocation, c'est normal ! répond Mélusine qui parcourt d'un doigt frénétique sa plaque de pierre. Mais la légion s'est dispersée avant la fin, avant que l'essence de Voltaire imprègne les murs du cégep !

— Ça veut dire quoi, ça ? s'écrie Paméla.

Les corbeaux piaillent et volent en tous sens tandis que, près du plafond, deux boules de vapeur, l'une blanche et l'autre rouge, s'entremêlent et tournoient en produisant des sons de fin du monde. Rupert senior croit comprendre : comme l'invocation a eu des ratés, les deux essences, celle de Voltaire et celle de l'Autre, sont laissées à elles-mêmes, sans habitacle, sans but précis. Et elles tournent, se confondent, se pourfendent l'une l'autre, comme deux chats qui, abandonnés sous la pluie, deviennent fous d'impuissance. Senior s'avance alors vers la sorcière.

— Mais faites quelque chose, Mélusine !

Elle consulte désespérément sa plaque de pierre.

— Heu... chraz'korp flwy'ürt ich... heu... ochkäl...

En un mouvement parfait, les corbeaux poussent un dernier croassement puis plongent enfin dans la fosse du plancher, qui se referme aussitôt, comme si elle n'avait jamais existé. Mélusine cligne des yeux, déconcertée.

— Cibole ! je les ai fait repartir trop vite ! L'incantation a été interrompue !

— Quoi ?

Là-haut, la lumière jaune pâlit et disparaît à son tour. Il ne reste que les deux boules vaporeuses, qui n'en forment désormais plus qu'une, rouge et

blanche, qui roule sur elle-même. Tout à coup, elle bondit vers la gauche, puis vers la droite, traverse la pièce, percute un mur, descend au plancher et remonte à toute allure, telle une super balle animée d'une vie propre.

— Couchez-vous ! hurle la sorcière.

Tout le monde se jette au sol en se couvrant la tête. La boule passe à quelques centimètres de Rupert junior, puis remonte, avant de piquer tel un avion dément et de frôler cette fois Paméla, qui en gémit de peur.

C'est à ce moment que Justine semble enfin s'apercevoir qu'il y a du mouvement autour d'elle. Recroquevillée dans son fauteuil roulant, elle tourne son ignoble visage et son regard capte la boule vaporeuse qui monte vers le plafond. Une ombre de curiosité traverse ses traits biscornus et lorsque la boule, après avoir rebondi contre un mur, se dirige à toute vitesse vers elle, son œil valide s'emplit d'épouvante. Elle n'émet qu'un seul son, vibrant de terreur.

— ... mmmman...

Et la boule la percute tel un missile atteignant sa cible, en produisant une détonation assourdissante. Le corps de l'handicapée est projeté vers l'arrière et même son fauteuil roulant recule sur plusieurs mètres. Couchés au sol, les deux Archlax ont vu la scène et l'adolescent se lève d'un bond.

— Justine !

— Junior, non, exspecta !

Mais tout est maintenant calme dans la salle. La boule vaporeuse a disparu, absorbée par sa cible. Même la lumière normale et ténue de la pièce est revenue. Justine, affalée dans son fauteuil, la robe fripée et son ruban rouge à moitié détaché comme si elle venait de traverser une tempête, est inconsciente. Junior, affolé, tente de la réveiller. Les autres se sont aussi relevés et Senior se tourne vers la sorcière, furieux.

— Mais par tous les dieux ! qu'est-ce qui s'est passé ?

Mélusine est maintenant totalement dégrisée. Confuse, elle regarde sa plaque de pierre en se grattant le cuir chevelu.

— Je pense que... Comme j'ai interrompu l'incantation trop vite, les deux essences cherchaient un endroit où... où loger... pis elles ont fini par trouver le corps de votre fille...

Rupert senior, éberlué, la dévisage sans un mot. Paméla intervient à son tour :

— Mais cette autre essence... C'était celle de qui ?

Mélusine réfléchit.

— On était en pleine incantation qui faisait appel à Voltaire, donc j'imagine que...

Un léger tremblement de terre secoue la pièce tandis que Justine, toujours inconsciente, pousse un gémissement comme si elle avait mal. Le tout ne dure que quelques secondes.

— C'était quoi, ça, encore ? demande Paméla.

— Cette petite secousse s'est produite quand j'ai prononcé le nom de

Volt... de votre écrivain, répond Mélusine avec un faible sourire de satisfaction. Ça veut dire que c'est vraiment son esprit à lui qu'on a vu sortir du cercle de lumière.

— Et l'autre essence ? s'impatiente Rupert senior.

— Si elle a été attirée par l'invocation, c'est sûrement celle d'un autre écrivain de la même époque...

— Mais elle est sortie de l'Enfer !

— Je sais, c'est de ma faute... J'aurais dû bloquer le passage avec une formule magique, mais j'ai inversé une couple de mots pis...

— Les deux essences sont donc dans... dans Justine ?

Mélusine approuve en silence, penade.

— Elle se réveille ! s'écrie alors Rupert junior, toujours penché sur sa sœur.

En effet, Justine émet des sons rauques et bouge mollement la tête. Tous sont maintenant près d'elle, sur le qui-vive. Elle ouvre enfin les yeux. Dans sa pupille droite, Senior remarque aussitôt quelque chose de nouveau : une étincelle d'intelligence.

— Comment tu te sens, Justine ? demande Junior avec tendresse.

L'air sonné, elle émet à nouveau ses sons incompréhensibles, la langue pendante, mais qui semblent mieux articulés qu'à l'habitude. Rupert senior fronce les sourcils. En vitesse, il fouille dans son veston, en sort un stylo et un morceau de papier qu'il tend à sa fille.

— Écris comment tu te sens !

Son fils le dévisage comme s'il avait perdu la raison.

— Mais voyons, père, Justine ne sait pas écr...

— Essaie, Justine !

Le monstre considère le morceau de papier quelques secondes, puis tend les mains. Lentement, elle griffonne quelque chose, sous les regards stupéfaits de tous, sauf de Mélusine qui, à l'écart, décrypte toujours la plaque de pierre en se grattant le nez. Rupert senior reprend le papier tandis que son fils et son amante s'approchent pour le lire. L'écriture est maladroite, mal alignée, mais les mots sont clairs et sans faute :

« Je me sens très bizarre... »

Trois paires de yeux effarés se tournent vers elle. Rupert senior marmonne :

— Deus meus, c'est donc vrai... Elle est habitée par l'essence de Voltaire...

Le mini-séisme s'empare à nouveau de la cave pendant quelques secondes tandis que Justine geint de souffrance en se prenant la tête. Senior se tourne vers la sorcière, hors de lui.

— Et comment mon cégep formera-t-il des étudiants surdoués si l'esprit de Voltaire loge dans le corps de cette créature ? Expliquez-moi donc cela, venefica ridiculum !

Nouvelles secousses des murs et du sol, nouveau râlement douloureux

de Justine.

— Père, arrête de prononcer le nom de Vol... de ce philosophe, je t'en conjure ! Justine souffre !

— L'essence devait habiter les murs du cégep, pas le corps d'un humain ! poursuit Senior en s'approchant de la sorcière.

— Je le sais, je le sais, mais je vous l'ai dit, j'ai arrêté l'incantation trop vite, alors fallait ben que les esprits trouvent une place pour habiter !

Paméla se tourne vers son amant, pâle de peur.

— Rupert... Quel écrivain du dix-huitième siècle peut bien surgir de l'Enfer ?

Rupert senior ne répond rien, désorienté, puis se tourne vers sa fille. Celle-ci, en grognant et en soufflant, se lève lentement de son fauteuil roulant, aidé par son frère. Malgré la terrible claudication due à sa jambe droite plus courte que la gauche, elle réussit tout de même à effectuer quelques pas assez assurés, sous l'œil admiratif de Junior qui lui tient le bras.

— Justine ! Tu marches bien mieux que d'habitude !

Senior l'examine, les yeux plissés, puis marmonne :

— Rousseau ?

Allons, pourquoi Rousseau se retrouverait en Enfer ? Et effectivement, Justine n'a aucune réaction, continue de progresser de quelques pas en fixant ses pieds, toujours aidée par son frère ému. Senior a une autre idée :

— Casanova ?

Ce serait plausible. Mais aucun tremblement de terre ne secoue le sol, aucun gémissement ne sort de la bouche de Justine. Celle-ci s'immobilise au bout de quelques secondes et tourne son œil rond et injecté de sang vers son frère, comme frappée par une révélation. Junior lui sourit.

— Ça va, Justine ?

Tout à coup, Senior devine de qui il s'agit et son visage blêmit en une seconde.

Au même moment, Justine, en grimaçant un rictus lubrique qui la rend encore plus monstrueuse, allonge sa main droite qui agrippe l'entrejambe de son frère. Celui-ci écarquille les yeux en poussant un cri médusé. Affligé, son père souffle alors :

— Sade...

Le mini-séisme ébranle à nouveau la cave tandis que Justine lâche son frère pour se prendre la tête à deux mains en gémissant. Junior, rouge comme une pivoine, remonte nerveusement ses lunettes sur son nez :

— Mais qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi elle...

Mais sa sœur, en meuglant un son immonde, saute sur son frère, qui tombe à la renverse. Justine grimpe sur lui et, fiévreuse, se met en devoir de lui détacher le pantalon en poussant des jappements aigus et déments. Comme Rupert senior et Mélusine ne réagissent pas, trop sidérés, Paméla se lance vers le monstre et la tire vers l'arrière en l'exhortant d'arrêter. Mais

Justine se retourne alors et arrache la blouse de Paméla d'un seul mouvement. Celle-ci n'a même pas le temps de crier que l'adolescente lui empoigne les deux seins à pleines mains pour les tordre sauvagement. Paméla pousse un cri, se débat, mais Justine, pourtant plus petite qu'elle, tient bon. Archlax senior bouge enfin, s'approche d'un pas ferme, puis, de sa main gauche, touche l'épaule de sa fille. Elle se retourne en grognant, pour recevoir en pleine figure le poing de son père. Elle s'écroule au sol, assommée.

En pleurnichant convulsivement, Paméla recule de plusieurs pas en recouvrant de ses bras sa poitrine meurtrie. Junior, qui s'est relevé, halète de désarroi. Senior essuie son poing douloureux sur son pantalon, dégoûté d'avoir été en contact avec une telle créature. Tout à coup, un ricanement s'élève : c'est Mélusine, à l'écart.

— Ouin, elle est pas mal vicieuse, la petite !

*

À nouveau dans son fauteuil roulant, les mains ligotées dans le dos, Justine n'a toujours pas repris conscience. Les autres forment un demi-cercle autour d'elle et l'observent en silence depuis trois bonnes minutes. Paméla, qui a réussi tant bien que mal à rattacher sa blouse, ne pleure plus, mais ses yeux sont rougis et gonflés. Mélusine, qui ne ressent presque plus les effets de l'alcool, lève les yeux au plafond, examine d'un air intrigué l'endroit où s'est formée la ronde des corbeaux, là où les essences de Sade et de Voltaire se sont confondues.

— Qu'est-ce qu'il y a, en haut, juste au-dessus ?

Paméla lève les yeux à son tour et, négligemment, répond d'une petite voix :

— Sûrement un local de classe... Pourquoi ?

La sorcière hausse une épaule.

— C'est juste qu'avec ce qui vient de se passer, j'ai l'impression que ce local-là sera pas tout à fait comme les autres...

Rupert senior, qui a dédaigné ce court échange, se frotte les yeux en étouffant un juron. Dieu du ciel ! Justine qui se retrouve habitée par Voltaire et Sade ! La voici donc maintenant difforme, géniale, nymphomane et sadique ! Comment une telle folie a-t-elle pu se produire ? Il se retourne vers Mélusine.

— Vous portez la complète responsabilité de ce fiasco, malheureuse soûlarde incompetente !

— C'est à cause des runes démoniques ! J'ai toujours eu de la misère avec cette langue-là, moi. Y en a que c'est l'anglais, moi c'est les...

— Peu importe ! Vous devez annuler tout cela et renvoyer les deux essences d'où elles viennent !

— Je vois pas comment. Comme on vous l'a déjà dit, on peut pas

annuler un sort ou une incantation, ça marche pas de même.

Senior se met en marche vers Mélusine, menaçant.

— Caenum ! Vous mériteriez que je...

— Woowh, là, Archlax, attention ! coupe la sorcière en levant une main. Rappelez-vous ce que Malphas a dit : vous avez pas le droit de vous en prendre à moi, sous peine de représailles.

Senior s'arrête, les lèvres serrées.

— Vous avez de la chance ! D'ailleurs, si votre mère avait été ici, rien de tout cela ne se serait produit !

La tristesse décompose le visage de Mélusine. Paméla s'approche, effarée.

— Rupert... Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Et Justine ? intervient Junior. Qu'est-ce qui va lui arriver ?

Senior toise avec dédain sa fille évanouie. Le plus logique serait de l'éliminer purement et simplement, bien sûr, mais Junior n'acceptera jamais ça. D'ailleurs, en tant qu'Archlax, elle est protégée par le sortilège de Malphas, alors il ne peut pas...

Senior cligne des yeux et blêmit. Il regarde autour de lui, ahuri, comme s'il s'attendait à un terrible événement.

— Qu'est-ce qu'il y a, Rupert ? demande Paméla.

Senior cligne des yeux, perplexe, puis prend Mélusine par le bras.

— Je dois m'entretenir seul avec vous...

Et il l'amène carrément hors de la salle, sous les regards soucieux des deux autres. Une fois dans le couloir, il demande :

— Le sort qui protège tous ceux qui ont du sang d'Archlax, vous êtes sûre qu'il est déjà enclenché, n'est-ce pas ?

— Ben oui, je vous l'ai dit tantôt, mais si vous faites pas votre sacrifice d'ici trois jours, vous...

— Je sais, je sais, mais la question n'est pas là ! J'ai frappé Justine, tout à l'heure ! Non pas une simple petite gifle, mais un vrai coup de poing qui l'a assommée ! J'avais totalement oublié la protection de Malphas ! Pourtant, il ne m'est rien arrivé !

La sorcière gratte son crâne de hérisson, déroutée.

— Ben là... J'avoue que je comprends pas...

— C'est bien la preuve que le sort n'est pas encore fonctionnel !

— Non, je vous garantis qu'il l'est ! Malphas a pas l'habitude de se tromper, vous pouvez me croire !

— Mais alors, comment expliquez-vous cela ?

Mélusine hésite, vaguement mal à l'aise.

— Ben... Je sais que c'est pas de mes affaires mais... Ça se peut-tu que Justine soit pas une Archlax ?

Sur le coup, Senior cligne des yeux, totalement déconcerté, puis il réfléchit un moment. Peu à peu, l'étincelle d'une révélation traverse son regard tandis que sa bouche se crispe en une grimace à la fois haineuse et

trionphante.

— Bien sûr, marmonne-t-il. Bien sûr...

Il effectue quelques pas en marmonnant des mots incompréhensibles, comme si une foule d'idées se bousculaient dans sa tête. Justine n'est donc pas sa fille légitime ! Évidemment ! Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Jamais un être comme lui n'aurait pu engendrer une telle aberration de la nature ! Alors que cette divulgation devrait l'anéantir, il sent au contraire un immense soulagement déferler en lui. Le seul irritant est qu'il sait maintenant qu'Hélène l'a trompé. Et le résultat de cet adultère est ce monstre infâme ! Il se demande s'il doit en rire ou en vomir. Il devra la confronter là-dessus.

Mais il y a plus urgent pour le moment. En effet, comme Justine n'est pas une Archlax, elle pourrait servir de victime pour le sacrifice qu'il doit effectuer. Mais non, ça ne peut pas fonctionner : comment pourrait-il expliquer cette mort à Hélène, alors que l'adolescente était sous sa responsabilité pendant trois jours ? En même temps, il est hors de question qu'il la ramène à la maison dans cet état... Misère, que faire ?

— Heu... Es-tu correct, Rupert ? demande la sorcière.

Senior se tourne vers elle.

— Pas un mot sur cette histoire, ni à mon fils, ni à Paméla, ni à personne, c'est compris ?

— Heu... compris.

D'un pas vif, il retourne dans la salle et clame à son fils et à sa maîtresse :

— Partons d'ici, cette cave me flanque le cafard ! Allons à la mine ! Il n'y a personne à cette heure tardive et nous pourrions réfléchir !

Le groupe, trop bouleversé pour répliquer, se met donc en route vers l'ascenseur. Junior pousse le fauteuil roulant dans lequel Justine n'a toujours pas repris conscience. Une fois au rez-de-chaussée, Mélusine marmonne :

— Je sais pas si on va pouvoir sortir Justine d'ici...

— Pourquoi pas ? demande Junior.

La sorcière ne répond rien, le visage sceptique.

Ils sortent enfin à l'extérieur. Mais ils n'ont pas parcouru cinq mètres que des piailllements terribles envahissent la nuit. Une vingtaine de corbeaux fondent tout à coup sur eux et les attaquent à coups de bec. En criant de terreur, le groupe tente de se protéger en repoussant les volatiles mais ceux-ci, enragés, redoublent d'ardeur. Mélusine crie enfin :

— On retourne dans le cégep, vite !

En courant, ils traversent l'entrée de l'édifice et se retrouvent en sécurité dans l'atrium désert et obscur, haletants. Malgré les quelques coups de becs qu'ils ont subi, personne n'a de réelles blessures, à l'exception de Justine qui, toujours évanouie, a le visage recouvert de trois ou quatre coupures.

— On aurait dit que les corbeaux s'attaquaient surtout à elle ! balbutie

Junior en remplaçant nerveusement ses lunettes.

Il essuie doucement les fines traces de sang sur le visage de l'handicapée tandis que Mélusine marmonne d'un air entendu :

— Je le savais que Malphas voudrait pas qu'elle sorte...

— Mais enfin, pourquoi ? s'écrie Rupert senior.

— Le deal, c'était que l'esprit de Voltaire...

Le sol est secoué d'un léger tremblement de terre tandis que Justine gémit de douleur. Mélusine se reprend :

— ... que l'esprit de votre écrivain préféré habite le cégep. Là, il est dans le corps de Justine, mais tant que Justine est dans le cégep, l'esprit du philosophe l'est aussi, vous me suivez ? Pis quand on fait un pacte avec Malphas, Malphas le respecte à la lettre ! Il permettra pas que l'essence de votre écrivain sorte d'ici.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que Justine doit demeurer ici.

— Pour toujours ?

— Ben, jusqu'à sa mort...

Les trois complices se dévisagent avec ahurissement.

— Mais c'est totalement insensé !

— Peut-être, mais c'est de même.

— On sort quand même, pardi ! On fonce vers la voiture, dussions-nous subir quelques coupures !

— Je suis sûre que la petite attaque de corbeaux de tout à l'heure, c'était juste un avertissement. Je vous garantis que si on essaie encore pis qu'on persiste, Justine va être réduite en bouillie avant qu'on ait le temps d'atteindre votre char.

Senior pousse un juron excédé, les deux mains sur la tête. À nouveau, il est traversé par l'idée d'éliminer sa bâtarde de fille, mais il ne voit toujours pas comment il pourrait expliquer cette mort à Hélène. Bref, il est coincé. Junior le supplie du regard :

— Qu'allons-nous faire, père ?

Senior secoue la tête. Malgré son désespoir, il conserve une certaine noblesse.

— Je ne sais pas... Vae victis !

— Je peux suggérer quelque chose ?

C'est Mélusine qui prononce ces mots, ses yeux jaunes étincelant d'un éclat ambigu. Senior la considère, accablé.

— Je dois être totalement fou pour accepter de vous écouter encore, ne serait-ce qu'une seconde, mais allez-y, au point où nous en sommes...

Mélusine cherche ses mots, puis :

— Au départ, vous vouliez que Vol... que votre écrivain préféré habite les murs de l'école pour que le cégep devienne une sorte de matrice à fabriquer des étudiants brillants, c'est ça ?

— Congratulor, Mélusine, vous comprenez vite !

— Eh ben, vous avez tout de même une matrice, non ?

Sur le moment, Rupert ne réagit pas. Puis il ouvre de grands yeux dubitatifs. Paméla, outrée, s'avance alors d'un mouvement vif.

— Vous croyez pas ce que vous dites, c'est pas possible !

— Pourquoi pas ? Écoutez, là, l'expérience a foiré pis c'est de ma faute, je le sais, mais tant qu'à être pognés avec ce résultat-là, aussi bien qu'il serve à quelque chose, vous pensez pas ?

— Mais vous êtes folle ! s'écrie Paméla.

— Boah ! Moi, je dis ça de même, hein, vous ferez ben ce que vous voudrez !

— Jamais on sera complices d'une telle horreur, n'est-ce pas, Rupert ?

Elle se tourne vers son amant, mais, en constatant son air songeur, elle est prise d'un doute.

— Rupert, ne... Dis-moi pas que tu y penses sérieusement ?

Il s'humecte les lèvres, devient prudent.

— Écoute, Joya... Nous pourrions essayer, ne serait-ce qu'une fois. Et si nous mettions la main sur un donneur lui-même très intelligent, nous doublerions nos chances de réussite.

— Mais Rupert, elle... elle est horriblement déformée !

— Rien ne prouve que l'enfant le serait aussi.

— Mais elle est aussi habitée par l'essence de Sade, un...

Nouvelle secousse du sol, nouveau gémissement douloureux de l'adolescente inconsciente. Mélusine intervient :

— Arrêtez de nommer ces deux écrivains ! On peut pas dire leurs noms quand on est proches de Justine !

Paméla, découragée, reprend :

— Elle est aussi habitée par l'essence d'un écrivain qui possédait l'un des imaginaires les plus cruels et les plus pervers de toute la littérature ! Tu as bien vu comment elle a réagi tout à l'heure, non ?

Rupert senior penche la tête et soupire, sans lâcher son amante. Son fils, qui a bien sûr tout compris, suit la conversation avec inquiétude. Senior relève la tête.

— Je pense que... Je pense que ça vaut la peine d'au moins essayer. Juste un enfant. Un seul.

— Rupert, ç'a aucun sens ! Comment voudrais-tu qu'on s'y prenne ?

— Nous aurons besoin d'un médecin, évidemment...

— Mais quel médecin acceptera une telle... une telle folie ?

Senior secoue la tête, agacé.

— Je ne sais pas, tu anticipes trop ! Écoute, si nous ne tentons pas cette expérience une seule et unique fois, alors tout ce gâchis n'aura strictement servi à rien.

Paméla soutient son regard, anéantie, comme si elle réalisait enfin que, dès le départ, ce projet était voué à la catastrophe. Elle a pourtant voulu y croire, elle a voulu croire en Rupert. Rupert le charismatique qui convainc

tout le monde, Rupert le héros, Rupert qui réussit toujours tout... Oubliant la présence de Junior, elle caresse la joue de son amant, mais en un geste plus triste que tendre, puis elle soupire :

— Je vais prendre l'air, j'en ai besoin...

Elle se dirige vers la sortie. Senior, incertain, la regarde s'éloigner puis il se tourne vers son fils. Celui-ci secoue la tête, comme si une foule d'émotions contradictoires se livraient une terrible lutte en lui.

— Père, tu es sûr que... que c'est une bonne idée ?

Il est sur le point de pleurer et pendant une seconde, Senior ressent une froide colère méprisante pour cette faiblesse indigne d'un Archlax, mais il n'en laisse rien paraître. Au contraire, il prend son fils par les épaules, tout comme il l'a fait avec Paméla quelques minutes plus tôt.

— Si ça fonctionne, Junior, tu imagines le rôle qu'aura joué ta sœur dans cette grande aventure ?

« Ta demi-sœur », corrige-t-il mentalement, mais ce n'est pas le moment de penser à cela.

— Elle sera la mère d'un des êtres les plus intelligents de notre époque ! poursuit-il. C'est mille fois plus que tout ce que cette pauvre handicapée aurait pu espérer comme destin, ne crois-tu pas ?

Junior paraît toujours bouleversé, mais il réfléchit aux paroles de son père.

— Tu as toujours eu confiance en moi, n'est-ce pas, mon fils ?

— Bien sûr, père...

— Alors, continue. Et dans quelques années, toi et moi serons fiers de ce que nous aurons accompli.

Rupert junior ose un faible sourire. Mais son inquiétude redouble lorsqu'il demande :

— Qu'est-ce qu'on va dire à maman lorsqu'elle reviendra demain ?

C'est au tour de Rupert senior de s'assombrir. Il tourne la tête vers Mélusine qui, tout en grattant une verrue sur son menton, soutient son regard. Il fixe Justine un long moment, tandis que dans sa tête plusieurs idées d'abord bigarrées se rapprochent et commencent à former une entité propre et cohérente. Ce sacrifice humain qu'il doit accomplir d'ici trois jours... Mélusine, à l'écart, observe avec attention Senior, comme si elle suivait le même chemin mental que lui.

— Alors, père ? répète Junior. Que vas-tu raconter à maman ?

Senior plisse ses yeux, sans les détacher du monstre qui émet un grognement, comme sur le point de se réveiller.

— Demain, je l'amènerai faire un tour de yacht pour tout lui raconter. Et elle comprendra, Junior. J'en suis convaincu.

Chapitre quinze

Révélation, mon œil!

... et comme si un siphon géant m'aspirait, je reviens dans la temporalité et l'espace présents en hoquetant, comme si je respirais à nouveau après avoir retenu mon souffle pendant de longues minutes. Je titube sur place, déséquilibré, puis mes yeux tombent sur Rachel... enfin, sur la fausse Rachel, qui vient de me procurer l'orgasme le plus spectaculaire de ma vie.

Au cours de cette jouissance simultanée et explosive qui a duré peut-être vingt secondes, j'ai *vu* ce qui s'était passé il y a plus de trente ans. Enfin, je ne l'ai pas vu, mais je l'ai... senti. Je l'ai *intégré* !

Immobile, appuyé sur les bras, je reprends mon souffle tandis que mon sexe ramollit peu à peu dans Pseudo-Rachel. Celle-ci, les yeux fermés, a un large sourire de satisfaction.

— Hmmmm... On dira ce qu'on voudra, rien peut remplacer une queue de vivant...

Je suis encore sous le choc de ces révélations incroyables quand je vois les traits de ma partenaire s'altérer, comme si son visage devenait flou. Je comprends : comme l'écho de son orgasme s'estompe graduellement, la communication va bientôt s'interrompre. Je me mets donc à parler très vite :

— Attendez ! Il faut que vous m'en disiez plus ! Si vous conservez cette apparence, je suis sûr que je serais bon pour un deuxième service !

— J'en doute pas, mais comme je vous le disais tout à l'heure, nous, les morts, on est pas très doués pour se taper deux rounds de suite...

Son visage est maintenant une sorte de brouillard indistinct et son corps se recouvre lentement de vêtements. Sa voix elle-même devient moins forte, moins claire.

— De toute façon, pour le reste, Mélusine était pas sur place, donc je ne pourrais pas vous en révéler beaucoup plus...

— Un instant ! Archlax senior a tué sa femme le lendemain, c'est ça ? Pour payer le prix de son pacte avec Malphas ! Et ça lui a permis aussi de simuler la mort de Justine ! C'est ça, hein ?

— Bonne chance, Julien Sarkozy... et merci !

Maintenant, ce n'est plus Paméla que j'ai devant moi mais Médusa,

dans sa robe en charpie, le visage momifié, qui fixe le plafond de ses yeux vides. Et ma queue est toujours dans ce cadavre ! En meuglant de dégoût, je me recule vivement et m'extrais de lui. Embarrassé, je relève mon pantalon et regarde stupidement autour de moi. OK, je me tire d'ici. Je range donc le vibreur sous les couvertures, replace le Glock sous ma ceinture, tourne un dernier regard vers la morte (je ne peux pas croire que j'ai éjaculé en elle il y a deux minutes !) puis sors.

Je n'ai pas fait dix pas sur le petit sentier que j'entends le bruit d'un moteur asthmatique au loin : c'est Fudd qui revient ! En vitesse, je tourne les talons, m'enfonce dans la forêt et me cache derrière un gros arbre. Vingt secondes plus tard, j'aperçois la moto antédiluvienne de la sorcière, munie d'un pneu avant tout neuf, qui débouche dans la clairière. Fudd stoppe le moteur et, en sacrant, appuie la relique contre un arbre. Bon, je n'ai qu'à attendre qu'elle soit dans la cabane pour effectuer un détour par-derrière et retourner à ma voiture... Mais tout à coup, la sorcière, qui marchait vers sa mesure avec son sac d'épicerie en mains, s'immobilise et fixe le sol. Qu'est-ce qu'elle a donc vu ? Son regard intrigué suit quelque chose par terre... Ostie, mes traces de pas dans la neige ! Fudd, à une cinquantaine de mètres devant moi, lève les yeux vers la forêt et je me recroqueville derrière l'arbre. Je porte la main à mon Glock mais hésite à le sortir : ai-je vraiment l'intention de lui tirer dessus ? Et tirer sur une sorcière, n'est-ce pas risqué ? Est-elle à l'épreuve des balles ? Et si je manque mon coup, Dieu seul sait comment elle contre-attaquera... Aussi bien tenter une retraite discrète. Plié en deux, je m'enfonce donc sans bruit dans les bois durant deux ou trois minutes. À cette distance et avec les arbres, elle ne peut me voir. Mais tout à coup, je perçois des pas, des bruits de branches que l'on écarte. Fudd entre dans la forêt, elle suit les traces ! Sans me retourner, j'allonge le pas. Merde, j'aurai peut-être pas le choix d'utiliser mon pistolet, même si je n'en ai aucune envie ! Sans m'arrêter, je sors mon arme, contourne un arbre...

... et me retrouve devant la grotte de Malphas.

Elle est là, à dix mètres, son entrée sombre s'ouvrant telle une plaie dans le flanc de la colline rocheuse. Je ne bouge plus, partagé entre la fascination et la terreur. Derrière moi, les pas de Fudd résonnent toujours... puis s'interrompent brutalement. Je me retourne : elle est trop loin pour que je puisse la distinguer, mais je ne l'entends plus approcher. En fait, je ne perçois plus aucun son : ni les gazouillis d'oiseaux, ni le léger vent entre les branches, ni l'écoulement de la neige qui fond. C'est exactement comme si j'étais devenu sourd. Je lève les yeux : là-haut, je vois deux oiseaux en plein vol qui ne bougent plus, comme épinglés dans le ciel. Est-il possible que... ?

Tout à coup, un terrible claquement me fait sursauter, comme si des ciseaux géants se refermaient, un claquement que j'ai déjà entendu

et qui me donne une bonne couche de chair de poule. Je me tourne vers la caverne et, dans les ténèbres de l'ancre, deux flammes rouges s'allument tandis qu'une voix puissante, rauque, digne d'un film d'horreur pour adolescents, sort de la grotte.

— Tu es tenace, Julien Sarkozy.

Oh, mon Dieu ! Oh, putain de merde ! Oh, criss de ciboire ! c'est Malphas, là, tout près, qui me fixe avec ses deux yeux incendiaires et me *parle* !

— Ne t'inquiète pas, je me suis arrangé pour que la Fudd ne soit pas une menace pour le moment. Je me suis dit que ça valait la peine : après tout, c'est la première fois que nous nous rencontrons autrement qu'à travers tes rêves...

Car c'est lui qui a stoppé le temps, évidemment. Et s'il a pris cette peine, c'est qu'il me veut pour lui. Et s'il me veut pour lui...

— Vous... vous allez me tuer ?

La dernière fois que j'ai usé d'une si petite voix, j'avais cinq ans et j'avais reçu un ballon de soccer dans les couilles. Le pistolet dans ma main m'est aussi utile en ce moment que si je tenais un guide Michelin sur Cracovie. J'ai tellement peur que je songe à m'agenouiller pour implorer grâce au démon. Mais Malphas, après un claquement étonné, répond avec une nuance d'amusement :

— Te tuer ? Quelle idée ! Ce serait bête de t'éliminer, Sarko : tu es beaucoup trop distrayant.

Je ne l'attendais pas, celle-là. Pourtant, nous sommes ennemis, non ? Comme s'il avait lu dans mes pensées (c'est d'ailleurs sans doute le cas), il ajoute en ricanant :

— Allons, le combat que tu livres depuis vingt mois est davantage contre les Archlax que contre moi.

— Mais... vous êtes du côté des Archlax...

Ma voix a repris un peu d'assurance ; disons qu'elle sonne toujours comme si j'avais cinq ans, mais que j'avais mis de la glace sur mes couilles. Les yeux de Malphas sont traversés d'un éclat encore plus flamboyant.

— Tu rigoles ? Si j'ai aidé les Archlax, c'est que j'en tirais profit. Tu crois que leurs expériences me tiennent à cœur ? Je m'en soucie comme du premier chrétien qui a été bouffé dans le Cirque de Rome !

— Mais alors... vous êtes de mon côté ?

— Je ne suis du côté de *personne* ! Je suis du côté du chaos, de la souffrance et du mal ! Et toute cette histoire ne peut se terminer dans la joie et l'harmonie, j'espère que tu en es conscient ?

Je n'aime pas du tout cette conversation. Elle me rappelle celle que j'ai souvent eue avec ma belle-sœur qui me chapitrait toujours : « Tu sais que la cigarette va te tuer, hein, on se fera pas d'accroire là-dessus... » Bien sûr qu'elle avait raison, mais je lui disais tout de

même de se la fermer. Malphas poursuit :

— Et si je te trouve intéressant, ce n'est pas dans l'optique que tu gagnes ou non, ça m'est parfaitement égal. Tu es intéressant parce que ton intervention ajoute encore plus de chaos, de souffrance et de mal. Tu as laissé quelques morts dans ton sillage, Sarkozy. Sillage qui a commencé il y a bien des années, avec ton père...

Un goût de fange envahit ma bouche. Question de faire dévier la conversation vers un sujet moins compromettant, je crie avec une arrogance sans doute motivée par l'inconscience :

— Alors si vous êtes du bord de personne, aussi bien m'aider ! Vous en avez rien à branler, de toute façon !

Deux claquements sinistres éclatent tandis que les deux pupilles de feu me transpercent l'âme.

— C'est vrai, Sarkozy... Pourquoi pas, après tout ? Je pourrais au moins te fournir la réponse à la dernière question que tu as posée à Médusa Fudd, tout à l'heure... En passant, tu as apprécié ton expérience nécrophile ?

— Je suis à peu près sûr qu'Archlax a provoqué son accident de yacht.

— La réponse est une chose, mais la manière dont ça s'est déroulé en est une autre. Si tu es attentif à ce que je te révélerai, tu pourras peut-être y trouver un détail qui t'aidera... Qui t'aidera, par exemple, à exacerber cette tension que tu sens entre Archlax junior et son père...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Mais tu te doutes bien que, pour bénéficier de l'aide d'un démon, tu dois payer le prix. Les forces infernales sont peu reconnues pour leur philanthropie...

Ma gorge se noue et la terreur monte d'un cran. Dans la caverne, les deux yeux brûlent d'un feu vaguement ironique, même si je ne saurais vous expliquer comment un feu peut être ironique.

— Que... quel prix ?

Un claquement assourdissant fait vibrer la forêt et, aussitôt, un corbeau noir surgit de la grotte tel un projectile propulsé par une catapulte. Je n'ai pas le temps de me protéger que le volatile, aussi précis qu'un journaliste cherchant un scandale, me fonce droit sur le visage. Une douleur atroce me déchire le globe oculaire gauche et tandis que je tente de saisir l'oiseau déjà loin, je comprends avec horreur que le bec m'a crevé l'œil.

Je hurle en plaquant ma main sur mon orbite sanglante. En pendant les deux secondes où je reprends mon souffle, j'entends à nouveau les gazouillis d'oiseaux... ainsi que les pas de Fudd, au loin. Merde, le temps s'est remis en marche ! Toujours la main sur mon œil qui possède maintenant la consistance d'une éponge, la tête vibrante

de souffrance, je m'élance vers les bois en me mordant les lèvres pour ne pas gémir. Mais le sang me coule dans le visage, je ne vois que d'un œil et il y a les arbres... Je ne pourrai échapper à Fudd longtemps. Et pour aller où ? Tant pis, je dois l'affronter avec mon pistolet.

Mon pistolet ? Où est-il ? Je l'avais en main il y a deux minutes ! Ostie ! Je l'ai échappé lorsque le corbeau m'a attaqué ! Trop tard pour retourner le chercher ! Je continue donc d'avancer d'une démarche rapide mais erratique, la tête tournante, toujours en laissant des criss de traces derrière moi. Je suis sur le point de me laisser tomber à genoux, vaincu, en me disant que je vais me mesurer à Fudd du mieux que je le pourrai, avec mon œil crevé. Comme elle ne reconnaîtra pas Sarkozy en moi, peut-être sera-t-elle indulgente...

Je débouche alors sur une grève et un lac apparaît devant moi. Ce lac dans lequel je suis tombé l'an passé...

... ce lac qui communique avec le plan d'eau derrière le cégep...

Je me retourne : malgré l'atroce souffrance et ma vue à moitié fonctionnelle, je crois deviner une silhouette au loin, encore vague. Sans hésitation, je me précipite dans le lac et m'enfonce d'un coup, sans transition, comme si le sol se dérobaît sous les flots.

L'eau, comme la dernière fois, est plutôt chaude, mais son infiltration dans mon orbite crevée n'est pas des plus agréables. Mon hurlement sous-marin provoque un geiser de bulles et je me laisse couler, étourdi et confus, comme si le *Titanic* sombrait à mes côtés. Lorsque mes poumons sont sur le point d'éclater, je redouble d'effort pour remonter et ma tête crève enfin la surface.

Je m'attends à voir le rivage tout près avec le cégep à une cinquantaine de mètres, mais en fait je suis au centre d'un immense plan d'eau, soit une large rivière ou un fleuve, dont la grève est beaucoup plus loin que prévu. Merde, c'est pourtant pas ce qui s'est passé la dernière fois ! L'œil aussi douloureux que si une fourmilière complète y avait élu domicile, je regarde autour de moi : là, un yacht de luxe à moins de dix mètres, moteur éteint, avec deux personnes à bord qui discutent ! Sauvé ! Je suis sur le point de nager dans sa direction lorsque je reconnais l'homme du couple : c'est Archlax senior, trente ans plus jeune, exactement comme en 1980 ! Et la femme qui l'accompagne est... Pas de doute, c'est Hélène, son épouse ! Et elle n'a pas l'air de bonne humeur !

— Ça fait trois jours que j'ai pas vu les enfants et, avant même que je puisse leur dire bonjour, tu m'amènes ici sous prétexte qu'on doit parler tous les deux ! Alors vas-y, parle !

Archlax tergiverse, manifestement anxieux. Hélène, avec un ricanement, se tourne vers l'étendue d'eau et regarde dans ma direction. Évidemment, elle ne me voit pas. Je prête attention en nageant sur place : j'ai tout de même perdu un œil pour avoir droit à

cette scène !

— De toute façon, je le sais ce que tu veux me dire : tu vas me quitter, c'est ça ? Pour cette traînée de Paméla ! C'est moi qui ai été folle de pas te quitter avant !

— Il ne s'agit pas tout à fait de ça, Hélène...

Son visage s'assombrit.

— Je sais que Justine n'est pas de moi. Inutile de nier.

Elle blêmit. Au même moment, un éclair de douleur traverse mon orbite meurtrie et je me laisse couler quelques secondes, suffoqué par la douleur. Lorsque je remonte pour retrouver mon air, Hélène et Archlax s'engueulent sans ménagement.

— Oui, c'était un amant que j'avais à Montréal, juste avant qu'on vienne habiter dans ce trou perdu !

— Misérable traînée !

— T'es bien placé pour parler ! Je sais bien que Paméla est pas la première, t'as eu des amantes bien avant ! Prends-moi pas pour une idiote ! Pourquoi je me serais gênée, hein ?

— De qui s'agit-il ? Dis-le moi !

— Tu le connais même pas ! Et lui-même a jamais su qu'il m'avait mise enceinte ! De toute façon, ça doit faire ton affaire, toi qui as toujours eu honte de Justine !

Une lueur mauvaise traverse son regard et il marmonne d'une voix ambiguë :

— Oui, ça fait mon affaire... Ça procure une justification supplémentaire au geste que je suis sur le point de poser...

— Mais de quoi parles-tu ! soupire-t-elle avec lassitude.

Il ne répond pas. Dédaigneuse, elle traverse le yacht vers l'avant. Senior, glacial, suit sa femme. Au passage, il ouvre dans la paroi une armoire qui contient du matériel de pêche et il en sort un filet à poisson de couleur rouge qu'il entortille sur lui-même pour en faire une sorte d'écharpe. Je nage toujours sur place, mais la douleur m'épuise rapidement. Hélène s'est arrêtée à l'autre bout du bateau et voit quelque chose que je ne peux discerner. Elle demande :

— Mais... qu'est-ce que le fauteuil roulant de Justine fait ici ?

Au même moment, son mari, par-derrrière, lui passe le filet autour du cou. Il tire en grimaçant sous l'effort tandis qu'Hélène suffoque en se débattant inutilement. Tout à coup, un élancement plus aigu traverse mon œil crevé et, paralysé de douleur, je me laisse couler en portant mes mains à ma tête. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression de tourner au centre de remous contradictoires, puis j'ouvre enfin mon œil fonctionnel. Au-dessus de ma tête, je distingue le yacht d'Archlax qui fonce vers un rocher et s'y fracasse. Les poumons en feu, je remonte à la surface et aperçois un homme nageant vers le rivage qui se trouve à environ deux cents mètres de

distance.

Nouvel élanement dans l'œil, et me revoilà en descente sous-marine. Malgré les bulles, je vois le yacht qui s'enfonce à quelques mètres de moi avec une lenteur onirique. Dans son sillage, le fauteuil roulant de Justine suit la même trajectoire ainsi que le corps d'Hélène, spectrale, ses yeux morts écarquillés de stupeur.

De nouveau, les tourbillons m'emprisonnent, je suis secoué comme si je roulais dans une rue de Montréal au dégel du printemps et, juste sur le point de manquer d'air, je me retrouve à la surface.

La berge est maintenant tout près, à quelques mètres. Et le cégep de Malphas se dresse un peu plus loin.

En quelques brasses, j'atteins le rivage et me hisse hors de l'eau. Dieu merci, il doit faire environ quinze degrés Celsius. N'empêche, c'est pas chaud. Je me mets à courir vers la rue, la main sur mon œil : pas question que j'entre dans le cégep pendant ce foutu festival de mots croisés. Quelques visiteurs, dans le stationnement, me suivent des yeux avec curiosité. Une voiture qui tourne le coin apparaît et je me crisse devant en levant un bras. Le véhicule s'arrête, j'ouvre la portière et me laisse tomber sur le siège passager en poussant un râle tout en ignorant l'air outré du conducteur.

— Hé ! Je suis pas un taxi !

Il constate enfin que je suis trempé, que j'ai le visage en sang, et lorsque j'enlève ma main de sur mon œil, il devient livide. Je veux parler, crache un peu d'eau, puis me racle la gorge.

— Vous seriez... gentil de m'amener... à l'hôpital...

*

À Saint-Devlon, j'ai dit la vérité : un corbeau m'a attaqué. Par contre, je n'ai pas précisé que l'oiseau en question était un employé du démon Malphas : je voulais être admis aux urgences, pas en psychiatrie. On m'a allongé sur une table d'opération, on m'a endormi et, deux heures plus tard, je me suis réveillé avec un bandage sur l'œil gauche. On m'a confirmé qu'il était bel et bien crevé ; je devais revenir dans quelques jours pour un suivi. Cette nouvelle m'a tellement désespéré que j'en aurais pleuré, même d'un seul œil. Bordel ! Il me semble que j'ai eu mon lot de souffrances depuis une semaine, est-ce qu'on va finir par me foutre la paix ? Je devrais peut-être m'endormir et me réveiller dans six mois, en tentant de me convaincre que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Mais je me suis alors rappelé ce que m'avait expliqué Fudd : lorsque je récupérerais mon corps, il serait comme neuf. Allais-je donc bénéficier d'un nouvel œil en redevenant Sarkozy ? Ça devrait être le cas, non ? J'ai songé une seconde à crier « Cruciverbiste » juste pour vérifier, mais me suis

retenu. Il sera toujours temps de tester la chose ce soir, dans la sécurité de mon appartement. Le médecin m'annonce qu'on n'avait pas trouvé de cartes d'assurance-maladie sur moi, ni aucune autre carte d'ailleurs. En effet, mon portefeuille était dans mon manteau, lui-même dans ma voiture. Le toubib m'a donc dit que je devais absolument apporter ma carte d'assurance-maladie lorsque je reviendrais pour le suivi, sinon je serais facturé. Il a ajouté que je pourrais sortir dans une couple d'heures si je m'en sentais capable.

Je suis maintenant seul depuis une trentaine de minutes, à combattre un mal de tête qui s'estompe peu à peu. Je veux consulter mon cellulaire, mais me rappelle qu'il est dans mon manteau, que j'ai laissé dans ma voiture. Je prends donc le téléphone de ma chambre et appelle le quatrième étage. On m'annonce que Simon Gracq est revenu à lui plus tôt aujourd'hui. Cette nouvelle est un tel baume que j'en oublie presque mon œil crevé. Je me lève de mon lit et, en chemise d'hôpital, d'un pas qui ressemble à celui que j'aurai sans doute vers soixante-quinze ans, je me dirige vers l'ascenseur.

Au quatrième étage, je marche vers la chambre de Gracq lorsque je vois Garganrue en sortir, imposant dans son long manteau de cuir. Je ne sais comment réagir et, en passant près de moi, il me jette un vague coup d'œil, puis s'arrête.

— T'es pas le nouveau libraire de Saint-Trailouin, toi ? Allaire ?

— Hollande. Vous... avez bonne mémoire, capitaine.

La morphine rend ma voix aussi molle et insignifiante que celle de Davidas. Le flic me tend la main. J'accepte à contrecœur de la lui serrer, tout en retenant une furieuse envie de lui cracher au visage.

— Mais j'enseigne à Malphas maintenant. Enfin, j'enseignais juste avant la grève.

— Ah, bon ? Ben, félicitations... T'es hospitalisé ? Qu'est-ce qui est arrivé à ton œil ?

— Bah, un accident bête. Et vous, vous venez faire quoi ?

— Oh, je suis venu prendre le témoignage d'une victime d'agression, rien de ben spécial...

Il n'a encore lâché aucune blague de mauvais goût, aucun commentaire goguenard, il n'affiche même pas cet air supérieur et exagérément viril qu'il arbore normalement. En fait, c'est la première fois que ce sexagénaire trahit son âge : il est plus cerné, ses rides sont plus accentuées et, sur son crâne rasé, une fine repousse blanche pointe le bout de ses poils. Je devine pourquoi il est si sombre et, alors qu'il me salue pour repartir, je ne peux m'empêcher de lâcher :

— Vous êtes au courant pour Rémi Mortafer, j'imagine.

Je le sens se raidir, comme s'il acceptait d'explorer le plaisir anal pour la première fois. Il avale sa salive.

— Évidemment, je suis flic.

— Il me semble que vous étiez bons amis, tous les deux, non ?

Il fait craquer ses jointures par désinvolture, mais son regard indique clairement son trouble intérieur.

— Amis, amis... Disons qu'on était de bonnes connaissances pis qu'on aimait ben se croiser au Vitriol...

Je hoche la tête en le fixant droit dans les yeux. Je parierais qu'il dort beaucoup moins bien, ces temps-ci. Un peu tard pour les remords, ma criss de sale chouette. Je me jure alors qu'au terme de cette histoire il coulera avec les Archlax. Je le jure aussi à Rémi, peu importe où il se trouve, en admettant qu'il se trouve quelque part. Le capitaine se frotte la nuque et bredouille :

— Bon, ben, faut que j'aille travailler, moi. Une femme, ça coûte cher à faire vivre, hein ?

Et il rigole avec aussi peu de naturel qu'un chroniqueur culturel riant des blagues de l'artiste qu'il interviewe. Devant mon air de marbre, il se racle la gorge puis s'éloigne enfin. Je profite qu'il me tourne le dos pour le cribler d'une série de poignards mentaux, puis, toujours de mon pas de petit vieux, je poursuis mon chemin jusqu'à la chambre 472.

Gracq est redressé dans son lit et écrit sur une tablette de papier ligné. Malgré le bandage autour de sa tête, il est exactement comme d'habitude, le regard intense, la barbe hirsute, aussi sérieux que s'il était en train de rédiger le traité de Paix israélo-palestinien. De le retrouver ainsi m'émeut tellement que je m'immobilise sur le seuil de la porte. Il se tourne vers moi et son visage s'éclaire d'un large sourire.

— Ah, c'est la présence de toi ! L'infirmière m'avait bien relayé les paroles qu'elle avait contacté un appel sur ton cellulaire portable, il y a une couple d'heures doubles, mais elle avait pas réussi le succès de rejoindre ton atteinte.

Je m'approche de lui, hésite entre le prendre dans mes bras ou lui tendre la main. Je dois être ridicule à me trémousser ainsi sur place, car il me considère avec perplexité.

— Tu as la possession de puces, Julien ?

Finalement, je lui mets les deux mains sur les épaules et les contracte avec chaleur.

— Je suis content, Simon... Vraiment content... Tu vas bien ? Tout est OK ?

— Les médecins disent l'affirmation que je suis à l'extérieur de toute forme de danger pis que j'aurai aucun *sequel*.

— Séquelle.

— Heu... C'est ça exactement.

Il examine mon accoutrement ainsi que mon bandage sur l'œil.

— Mais... on t'a blessé l'agression toi de même ?

— Je t'explique dans deux minutes... Donc, tu es parfaitement

remis ?

Il s'assombrit.

— Oui, mais ils veulent l'intention de me faire la passation de plusieurs tests à longue haleine, il faut donc que je reste ma demeure ici pour la durée d'un minimum de sept jours...

— Et alors ?

— Mais l'enquête de notre mission ! Je veux continuer l'implication de ma participation !

— Laisse faire l'enquête ! Ta vie est plus importante, tu penses pas ? À quoi tu me servirais si t'étais mort ?

Il tique, découragé, puis paraît tout à coup tourmenté.

— Pis Denis ? J'ai tué sa mort, hein ?

Je me penche près de lui.

— Il allait t'achever. C'était lui ou toi. T'avais pas le choix.

À contrecœur, il approuve sans me regarder.

— Au moins, je n'ai plus la possession de la capacité de ce pouvoir... C'était pesant en lourdeur à porter, je t'en jure un papier...

— Simon... J'ai eu peur de te perdre, vieux. Vraiment.

Il cligne des yeux. Je sens qu'il est sur le point de m'enlacer et je me redresse juste à temps : c'est beau les clichés, mais y a toujours ben des osties de limites...

— Tu écris quoi ? que je demande en m'asseyant enfin, aussi las que si j'achevais un marathon de vingt kilomètres.

Il m'explique que Garganruel est venu le questionner. Gracq lui a raconté qu'on l'avait agressé dans la rue, et ce, sans raison puisqu'on ne lui avait même pas pris son argent. Quand le flic lui a demandé de décrire l'agresseur, son enthousiasme à déjouer la police l'a emporté et il a beurré trop épais : il a donné le signalement d'un gars mesurant entre un mètre vingt et un mètre quatre-vingt-dix, qui devait avoir autour de quarante-sept ans et demi, aux cheveux noirs longs devant, mais courts derrière, avec trois cicatrices au visage dont une dans la gencive supérieure, habillé d'un manteau de matelot et d'un pantalon de skieur, et qui éternuait à tous les quatre mots. Je le considère en silence un moment, puis :

— Et ses narines ? Ne me dis pas que tu as oublié de parler du parallélisme parfait de ses narines ?

— Quand même, faut pas pousser en exagérant !

— En effet.

— Bref, Garganruel m'a exposé sa volonté que je lance sur papier le texte verbatim de ma déposition déclarative.

Eh ben, ils n'ont pas fini de se creuser la tête en lisant cette déposition, ces pauvres flics... Gracq fronce les sourcils et se tend vers moi, comme si son oreiller était truffé de micros.

— Pis Ginette Sardou, elle a tenté l'essai de se venger en

représailles ?

— Non, aucune nouvelle. Oublie pas qu'elle croit que Jasmin Hollande a plus rien à voir avec cette dette. Et comme je lui ai dit que j'allais rester en ville quelques jours, elle doit chercher Sarkozy partout à Saint-Trailouin. Elle est pas près de le trouver.

— Habile, Julien... Très habile stratégiquement parlant.

Il me demande ce qui est arrivé à mon œil et je lui raconte donc mes mésaventures de la journée, depuis ma visite à Fudd jusqu'à ma vision sous l'eau. Il est évidemment foudroyé par toute cette histoire, mais à la fin il paraît étonné.

— Pis par la méthode de quel moyen Médusa Fudd t'a communiqué le transfert de ces révélations informatives ?

— Je... J'ai juste eu à la toucher au bras, comme la dernière fois.

Il semble sceptique et je change de sujet :

— De toute façon, on sait maintenant ce qui a foiré durant l'invocation d'il y a trente ans. Les lettres PV que je voyais à l'occasion dans l'agenda d'Archlax, aux dates de fécondation de Justine, signifiaient sans doute Projet Voltaire.

— Tout à fait absolument.

— Et on sait maintenant pourquoi on a pu frapper Malou l'autre soir sans être pulvérisés par Malphas : Justine n'est pas une Archlax.

— Alors pourquoi la raison de quelle cause qu'il utilise pas la contribution de sa propre semence de son sperme ou de celui de son garçon filial pour féconder les gestations de Justine ?

— Je pense que Junior sait pas que Justine est juste sa demi-sœur. De toute façon, le vieux a pas intérêt à ce que les mutants soient ses descendants biologiques : si c'était le cas, ils seraient tous protégés par le sort de Malphas et Senior aurait plus aucune prise sur eux.

Gracq approuve en silence. Puis, ensemble, nous collons les pièces du puzzle. Pamela Pancourt a finalement refusé la nouvelle direction que prenait l'expérience de son amant et elle lui a annoncé qu'elle le quittait. Voilà pourquoi Archlax senior est allé la tuer à Victoriaville : par peur qu'elle le dénonce un jour. Comme Senior aurait besoin d'un médecin pour la suite de son expérience, il a enrôlé Durencroix, sans doute en le faisant chanter avec ces avis de recherche le concernant pour agressions pédophiles sur certaines de ses jeunes patientes à Québec. Puis il y a eu une première fécondation et, neuf mois plus tard, le bébé naissait, malheureusement totalement difforme. Archlax voulait un génie, mais pas un génie dont l'allure monstrueuse l'empêcherait de devenir un citoyen important et respecté. Malgré le fait qu'il avait promis de ne tenter l'expérience qu'une seule fois, Senior a continué. Et encore. Et encore...

— ... et ce, pendant plus de trente ans, que je conclus.

Nous nous taisons, comme si cet invraisemblable scénario nous

procurait un vertige commun. Gracq finit par demander :

— Mais pour quelle cause qu'il a gardé la conservation vivante de tous les bébés en mutation ?

— Pour de l'observation scientifique, j'imagine... Je ne sais trop...

— Et en plus de surcroît, Archlax senior a fini par remarquer la constatation qu'en grandissant en âge, les mutants écrivaient la rédaction manuscrite de textes extrêmement profonds en intelligence...

Je fronce les sourcils.

— Et alors ?

Je vois bien la fatigue gagner peu à peu ses traits, mais il se redresse tout de même sur son lit, allumé par ce qu'il est sur le point de me dire.

— Tu te souviens le souvenir que Malou nous a raconté la narration que les mutants adoraient la passion de la lecture pis que ça leur procurait la livraison de réflexions analytiques personnelles qu'ils écrivaient eux-mêmes en rédaction ?

— Les mutants lisent beaucoup et écrivent beaucoup, oui, je me souviens, que je résume rapidement, quelque peu impatient.

— Cette histoire de mutants qui écrivent constamment souvent me chicotait la curiosité. Malou nous a livré la confirmation qu'elle-même avait rédigé l'écriture d'une analyse de réflexion... Tu te souviens sur quoi de quel sujet ?

Je réfléchis.

— Il me semble qu'elle nous a dit avoir écrit, il y a quelques mois, un texte qui parlait de la contradiction entre la jeunesse qui, à travers l'Histoire, se croit toujours immortelle, et la vieillesse cynique qui a déjà été jeune ou, en tout cas, quelque chose du genre...

— Précisément exact. Je suis donc all   me diriger à la bibliothèque de la ville municipale pour feuilleter la consultation des bouquins rédigés par la main d'Archlax senior...

C'est justement ce qu'il me racontait hier, juste avant qu'apparaissent Sardou et son sbire. Je deviens encore plus attentif.

— J'ai remarqué la constatation que le dernier bouquin livresque d'Archlax, *Le Paradoxe de la jeunesse*, parle justement du traitement du sujet de ce thème précédemment résumé par toi-même...

Je soutiens son regard un moment. Il a un sourire entendu.

— Tu vois l'horizon du point d'où je veux en venir ?

Je secoue doucement la tête, incrédule.

— Archlax se servirait donc des mutants pas uniquement comme cobayes de recherche, mais aussi comme nègres...

Gracq blêmit.

— Tu crois la pensée qu'Archlax est de plus aussi esclavagiste ?

Je lui explique le sens du mot « nègre » en littérature et il hoche la

tête, à demi rassuré. Il s'enfonce alors dans son lit, les paupières maintenant aussi pesantes que celles d'un spectateur assistant à la représentation de *L'Orestie* d'Eschyle dans son intégralité. Comme je ne me sens pas moi-même d'attaque pour me joindre à la prochaine expédition vers le Kilimandjaro, je me lève lentement.

— Allez, je te laisse te reposer avant que l'infirmière vienne me jeter dehors.

— Attends ! On fait quoi en agissement d'action, maintenant ?

— Toi, t'es en convalescence. Moi, je te tiens au courant.

Ce plan de match ne le ravit pas outre mesure, mais il ne dit mot, vraiment trop fourbu.

— Heu... en passant, Simon, je peux prendre ton argent ? Je commence à être à court et comme t'en auras pas vraiment besoin ici...

Il accepte et me montre du doigt où se trouvent ses vêtements. Je prends cent quarante dollars dans son portefeuille et lui en laisse vingt, au cas.

— Merci, vieux. Tiens, en échange, je peux bien jeter le seul œil qu'il me reste sur ta déposition avant de partir, question de la rendre un peu plus claire.

Légèrement piqué, il me tend tout de même sa tablette et je commence à lire. Bon, aucun problème de syntaxe dans la première phrase... Ni dans la seconde... Ni dans la troisième ! Gracq fronce les sourcils, inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a en se passant ? C'est plus pire qu'à l'habitude de l'accoutumée ?

Je relis le texte, stupéfait.

— Simon, c'est... c'est très bien ! À part quelques fautes d'orthographe et d'accord, c'est un texte parfaitement construit !

— C'est sans blague vrai ?

— Peut-être... peut-être que c'est un effet secondaire de ta blessure à la tête...

Le visage de Gracq s'illumine.

— Ça veut dire la signification que je n'ai plus la possession d'avoir de problèmes syntaxicaux d'un point de vue langagier !

— Heu... À l'écrit, peut-être, mais à l'oral, il ne faut pas crier victoire trop vite...

À ce moment, un homme dans la jeune trentaine entre en courant, affolé, et se fige en adoptant une pose tragique. Je reconnais Juvlou, qui s'écrie :

— Mon Dieu, Simon !

— Mario !

Et aussitôt, le rédacteur en chef de *L'Imprimé* se précipite vers le lit et enlace Gracq en pleurant presque.

— J'ai eu ton message il y a à peine une heure !

D'abord surpris, Gracq hésite à répondre à l'étreinte en me lançant un regard vaguement gêné. Mais lorsqu'il constate que mon sourire ne contient aucune trace d'ironie, il n'offre aucune résistance et répond avec ferveur à l'embrassade de Juvlou, les yeux clos par l'émotion. En silence, je me retire, me sentant aussi peu à ma place dans cette scène intime qu'un syndicaliste à un souper organisé par Pierre-Karl Péladeau.

*

Même si les médecins suggéraient que je reste encore une heure ou deux, j'ai décidé de partir. J'ai remis mes vêtements qui, entre-temps, avaient été lavés et séchés, puis suis monté dans un taxi, lequel, quatre-vingt-dix dollars plus tard (bordel, à ce rythme, je serai sans le sou dans deux jours !), m'a laissé tout près de ma voiture, toujours stationnée à une cinquantaine de mètres du chemin menant à la cabane de Fudd.

En roulant dans les rues de la ville vers mon appartement, je dois effectuer un détour, dû à une manifestation pro-grève d'une centaine d'étudiants. À dix-neuf heures, je rentre chez moi, vomis un bon coup (merci, *side effects* de l'anesthésie), retire mon bandage et examine mon orbite gauche vide. C'est le moment de tenter le test auquel j'ai pensé tout à l'heure. Je prends une grande respiration pour me préparer mentalement à la douleur, ferme mon œil unique puis souffle :

— Cruciverbiste.

Et c'est reparti pour une courte mais intense séance de torture (ostie, j'en peux plus !) durant laquelle la célèbre phrase de Pinhead dans *Hellraiser* (*We'll tear your soul apart !*) ne m'a jamais semblé si évocatrice. Une fois la tourmente passée, je me regarde dans le miroir. Mon reflet est celui du bon vieux Sarkozy... avec ses deux yeux intacts ! Je m'appuie des deux mains sur le lavabo, penche la tête et émet un mélange de sanglots et de gloussements.

Je prends une douche puis m'allonge dans mon lit. J'essaie de réfléchir à la suite des choses, d'analyser péniblement tout ce que j'ai appris aujourd'hui, je songe à nouveau à cette tension entre les Archlax père et fils, mais je m'endors en quelques minutes.

*

Je suis au fond de la rivière, les deux pieds bien figés dans la vase, et je respire sans aucun problème, comme si j'étais à l'air libre. Devant moi gît le yacht éventré d'Archlax, ainsi que le cadavre d'Hélène et le

fauteuil roulant. Des dizaines de poissons étranges, dont les corps sont en forme de carré blanc, nagent partout.

— Alors, tu as aimé ma petite révélation ?

Je me retourne, mes mouvements ralentis par l'eau. Perché sur un corail, un corbeau me fixe, le bec retroussé en un rictus frondeur, manifestement aussi peu incommodé que moi par le manque d'oxygène. Ma voix à peine embrouillée par l'eau, je rétorque :

— Cette vision m'a absolument rien apporté ! Je savais déjà qu'Archlax avait simulé la mort de sa fille et je me doutais bien qu'il avait tué sa femme pour respecter son *deal* avec toi !

— C'est pour ça que le prix que tu as payé était minime : tu vois, tu as déjà récupéré ton œil.

— J'ai souffert le martyr pour rien !

— Pas tout à fait. Je t'avais dit d'être attentif durant cette vision, de bien remarquer chaque détail...

— Quels détails ?

Ricanement du corbeau.

— Allons, Sarkozy ! Pour un œil que tu n'as perdu que quelques heures, je ne peux pas tout faire à ta place...

Quelque chose se modifie autour de nous : l'eau change de couleur, s'assombrit. En fait, elle devient rougeâtre. Les poissons-carrés continuent de nager, insensibles à cette altération. Un grondement sourd vibre dans l'univers liquide et le corbeau tourne la tête vers la droite. Son œil brille soudain d'intérêt.

— D'ailleurs, ça va devenir bientôt extrêmement intéressant...

Je regarde aussi dans cette direction. Là-bas, floue et instable, une masse d'individus avance sur le fond vaseux, en brandissant des pancartes et des poings au ralenti, en clamant des cris incompréhensibles. L'eau est maintenant écarlate et les poissons ressemblent à des dizaines de carrés rouges qui voltigent partout. Je reviens au corbeau, qui me fixe avec intensité. Malgré la rumeur grandissante de la foule, j'entends la voix sarcastique et rauque de l'oiseau articuler :

— Tu vas pleurer...

Chapitre seize

Elle s'est encore trompée

Je me réveille à six heures du matin, bien reposé, de nouveau avec la gueule de Hollande... et mes deux yeux. Il semble donc qu'il n'y ait pas que mon corps original qui subit un *check up* complet dans l'antimonde, mais aussi mon corps d'emprunt. Enfin, une bonne nouvelle.

Je me rappelle que nous avons une convocation au cégep à neuf heures, mais décide de me torcher avec : j'ai bien d'autres choses en tête qu'une foutue réunion. Et puis, si je veux fouiller dans le cagibi de Fork, j'irai plus tard, quand la réunion sera terminée. Je m'étends donc dans mon vieux divan et fixe le plafond pendant une demi-heure en fumant un joint (je me suis étouffé au début, gracieuseté de mes nouveaux poumons, mais après quelques *tafs*, ça allait mieux) et en réfléchissant.

En quoi ma vision sous-marine d'hier peut-elle m'être utile ? Junior ne sait sans doute pas que son père a tué sa mère. S'il l'apprenait, cela transformerait vraisemblablement la tension entre lui et son père en véritable conflit qui ne pourrait être qu'à mon avantage. Mais je ne peux pas aller lui raconter ça : pourquoi croirait-il un nouveau professeur qui est censé ne rien connaître de toute cette histoire ? Et puis, j'ai des preuves en ce qui concerne le meurtre de Paméla, mais pas sur celui d'Hélène. Malphas m'a pourtant dit de m'attacher aux détails de la vision... Mais quels détails ? J'écrase mon joint et repasse mentalement la scène du yacht plusieurs fois, jusqu'à en avoir mal au crâne...

... et tout à coup, l'illumination.

Je me redresse d'un mouvement brusque et regarde l'heure : sept heures quarante-cinq. Ça me laisse le temps de préparer mon coup.

Car finalement, je crois bien que je vais me rendre à cette réunion...

*

Je sors de chez moi une heure plus tard, sans manteau. Le ciel est couvert, mais la température doit avoisiner les vingt degrés. Les quelques rares monticules de neige fondent à vue d'œil et il y a tant de

rigoles d'eau dans les rues qu'on pourrait croire que des centaines de chiens pissent en même temps. Je gare ma voiture dans le stationnement de Malphas dix minutes avant neuf heures. Près d'une centaine d'étudiants manifestent devant la porte principale, certains avec des pancartes qui clament des slogans du genre « On veut étudier, on veut pas s'endetter ! », ou bien « Charest dehors ! On va t'trouver une job dans l'nord ! » ou plus sibyllin : « Y a pas juste le lavage, y a aussi le séchage ! » Tandis que je m'approche, mallette à la main, ils scandent des slogans de circonstance, mais aucun ne manifeste d'hostilité à mon égard.

— Je peux entrer ? Il y a une réunion.

— Ouais, on le sait. C'est pas les membres du personnel qu'on veut empêcher d'entrer, c'est les étudiants !

— Ouais ! Pas question qu'il y ait des osties de lâcheux qui suivent des cours pendant la grève !

— Ouais ! Parce que le lavage, c'est une chose, mais y a aussi le séchage !

Je hoche la tête, assez touché de voir ces jeunes qui osent s'élever contre un système qui les méprise et surtout les sous-estime. Je les encourage à ne pas lâcher et me dirige vers l'entrée.

La réunion a lieu au café étudiant, qui est plein à craquer. Tout le monde bavarde en attendant le début. Tandis que je cherche Zazz des yeux, j'aperçois Nadine Limon, plus loin, qui a l'air bien songeuse. Puis mon regard tombe sur Archlax et Rachel qui discutent. Le directeur pédagogique paraît moins crispé et drabe qu'à son habitude. D'ailleurs, il ne porte pas ses lunettes, ce qui le transforme considérablement. On est loin de l'extraverti charismatique, mais il dégage une assurance et une volonté qui, sans être celle d'un doberman, pourrait s'apparenter à celle d'un teckel qui en a assez qu'on lui marche dessus. Quant à Rachel, non seulement elle a l'air en forme, mais elle semble complice avec Junior. Celui-ci garde une certaine distance de convenance et résiste un peu, mais il est clair qu'il ne ressent pas l'embarras que lui procure habituellement la présence de la belle. Ce serait-il finalement passé quelque chose entre eux ? Ont-ils... ? Non, c'est une image que mon cerveau refuse de forger.

Je me remets à la recherche de Zazz et sors du café étudiant : peut-être est-elle en train de discuter avec quelqu'un dans l'atrium... Je vois alors Durencroix entrer dans le cégep. Il est grotesque avec sa redingote pourpre, sa chemise à frou-frou orangée et ses cheveux si figés par le fixatif qu'ils paraissent cimentés. Le visage grave, il adresse un petit signe de tête à Fork qui, près de son cagibi, le salue en silence, morose. Le médecin passe devant le café étudiant et entre dans l'ascenseur, qui se referme sur lui. Ces visites dans la cave en plein jour amplifient mon impression que Justine est sur le point

d'accoucher.

— Eh, Jasmin !

Je me retourne. Acosta et Poichaux s'approchent de moi. Cette dernière s'est coupé les cheveux si courts qu'ils sont presque rasés. Elle s'est maquillé les yeux au charbon et est habillée d'une robe à étages très années 20. Je la considère, quelque peu dérouté, tandis qu'Acosta clame, sa main plus sautillante que jamais :

— Tu as vu les jeunes protestants dehors ? Finalement, je les trouve tellement unis, tellement solidaires ! Je leur ai crié du fond du cœur la phrase de Hugo : « La solidarité des hommes est le corollaire invincible de la solidarité des univers ! »

— J'imagine l'aide spectaculaire que cela a dû leur apporter.

— T'es au courant pour Rémi Mortafer ? me demande alors Poichaux.

Je hoche la tête, balbutie que même si je le connaissais à peu près pas, il semblait un homme bien.

— C'était le cas, confirme Poichaux, attristé. Il sera exposé au salon funéraire demain soir.

— Ah, Rémi, Rémi ! s'exclame Acosta. Où que tu sois, nous pensons à toi et t'aimons toujours ! Nous irons tous sur ta tombe pour l'arroser de nos pleurs, mais aussi de notre semence vitale, pour que l'amour féconde la terre qui désormais t'abrite en son sein !

À ce moment, je vois Zazz traverser l'atrium. Elle ne porte plus sa ridicule coiffe à la Ali Baba, mais est vêtue d'une sorte de robe de gitane tout à fait incongrue chez cette fille toujours à la fine pointe de la mode. Sans même m'excuser auprès de mes deux interlocuteurs, je m'empresse d'aller la rejoindre. En m'apercevant, elle fouille dans sa sacoche.

— Zoé, il faut que je te parle !

— Salut, Julien... Je veux dire : Jasmin. Tiens.

Elle me tend une petite carte que je lis :

POURQUOI S'INQUIÉTER POUR L'AVENIR

SI ON PEUT LE VOIR VENIR ?

MADAME ZAZZ

TE RÉVÈLE TON FUTUR POUR TRENTÉ DOLLARS

SUR RENDEZ-VOUS OU LE SOIR ENTRE 19:00 ET 22:00

Suivent un numéro de téléphone et l'adresse de ma collègue. Je lève la tête.

— T'as augmenté tes tarifs.

— Il y a une forte demande.

Je remarque enfin ses traits tirés. Même si elle est aussi bien maquillée que d'habitude (malgré le ridicule point rouge qu'elle s'est

peint dans le front, pour évoquer, j'imagine, son troisième œil), elle ne réussit pas à camoufler la grande tristesse qui émane d'elle.

— Ça va pas, Zoé ?

— Tu sais pas, pour Rémi ?

— Oui, je sais, et... Justement, je veux te parler de ça...

Je m'assure que personne n'est près de nous.

— Si nous voulons que la mort de Rémi ait un sens, il faut que tu me rendes service.

Elle me dévisage d'un air aussi incrédule que si je venais de lui avouer que j'allais voter libéral aux prochaines élections.

— Est-ce que... Veux-tu dire que Rémi était impliqué dans... dans ton enquête ?

— Un peu, oui. Quand il a su que j'étais revenu, il m'a offert son aide et... ç'a causé sa perte.

— Quoi ? Il est donc pas mort d'une chute dans l'escalier ?

— Non.

Elle devient blanche d'horreur.

— Alors, c'est de ma faute ! Si j'avais fermé ma grande gueule, il aurait été au courant de rien pis il serait pas allé t'offrir son aide !

Elle est au bord des larmes.

— Zoé, du calme...

— Pourquoi je suis pas capable de garder un secret ? C'est comme avec Dorian, le prof de philo ! Je lui avais pourtant juré que je dirais à personne qu'il aime se masturber en écoutant des pubs de quinquallerie !

— Écoute-moi ! J'ai ma part de responsabilité aussi, alors ne prends pas tout sur ton dos !

— Mais... Il est mort comment ? Que c'est qui s'est passé ? Qui l'a...

— Zoé, dès le début, je voulais pas trop t'impliquer, justement pour que tu sois en sécurité ! Alors, je t'en dirai pas plus certain. Mais sache une chose : il m'a pas seulement aidé, il m'a sauvé la vie.

Elle ne dit mot et se contente de me fixer de ses grands yeux gonflés de larmes, effrayée et touchée. J'ouvre ma mallette et fouille à l'intérieur.

— Alors, si nous voulons que sa mort ait du sens, tu vas donner ça à Archlax...

Et je lui tends une enveloppe blanche sur laquelle est inscrit à l'ordinateur *Rupert Archlax, deuxième du nom*. Elle fronce les sourcils tandis que j'explique :

— Tu expliques à Archlax junior que Rémi, la veille de sa mort, t'avait donné cette enveloppe pour que tu la lui remettes. Tu pourras dire que Rémi voulait pas le faire lui-même pour s'éviter des problèmes. Tu ajouteras que t'as aucune idée de quoi il s'agit, que t'es

au courant de rien, et ainsi de suite. Tu pourrais même ajouter que tu avais complètement oublié cette lettre, mais que quand tu as appris la mort de Rémi en fin de semaine, ça t'est revenu et que tu souhaites maintenant rendre ce dernier service posthume à ton ami.

— Pourquoi tu l'envoies pas par la malle à Archlax ? Il croira que Rémi lui a postée avant de mourir.

— Tu oublies le sceau de la poste, la date dira le contraire. Et je veux qu'il la lise le plus vite possible.

— Pourquoi tu la lui donnes pas toi-même, alors ?

— Pourquoi Rémi aurait demandé ce service à Jasmin Hollande, un nouveau prof qu'il connaît à peine ? Pas crédible. Alors que tout le monde sait que Rémi et toi, vous étiez de bons camarades.

Elle fixe à nouveau l'enveloppe, émue. Ça y est, elle est sur le point de pleurer à nouveau...

— C'est vrai, on s'entendait bien, tous les deux... On riait tellement ensemble... Enfin, moi, je riais... J'aimais tellement son...

Elle s'interrompt pour se tourner brusquement vers l'enseignante Céline Fallu qui passe près d'elle et, l'air mystérieux, sans plus aucune marque de tristesse, elle lui tend une carte professionnelle.

— Bonjour, Céline... Si l'avenir t'intéresse, viens me voir...

Fallu jette un œil sur la carte et, dédaigneuse, enfonce son menton dans son éternel col roulé en s'éloignant sans un mot. Zazz revient à l'enveloppe que je lui ai donnée et, les yeux à nouveau larmoyants, gémis :

— ... j'aimais tellement son humour pince-sans-rire !

— Alors, tu vas le faire ?

— Mais il y a quoi dans cette enveloppe ?

— Je viens de te dire que je veux t'en révéler le moins possible ! Tu ne cours aucun danger en te contentant de lui remettre la lettre au nom de Rémi ! Mais si tu acceptes, tu vas participer directement à la résolution de toute cette affaire.

— OK, je vais le faire ! Pour Rémi ! Pour toutes les franches rigolades qu'on a eues ensemble ! Tiens, juste à y repenser...

Et elle éclate de son rire qui, d'ici une cinquantaine d'années, sera sans doute étudié dans les cours d'anthropologie universitaires. La foule sursaute et Fork surgit de son cagibi armé d'un extincteur, puis, en constatant qu'il s'agit de Zazz, tout le monde se remet à discuter. Je pose ma main sur son épaule.

— Merci, Zoé. Et, par pitié, promets-moi que tu vas pas la décacheter avant de la donner à Archlax ! Sinon, ce serait louche !

— Je l'ouvrirai pas, franchement !

— Jure-le-moi sur la tête des plus grands designers de mode !

— J'ai eu ma leçon, crains pas.

Elle paraît vraiment sincère.

— Je vais même la lui donner tout de suite !

Elle s'éloigne d'un pas décidé vers le café étudiant. Je la suis à distance et la vois traverser la foule vers Archlax junior qui n'est plus avec Rachel et qui se dirige vers la petite estrade où se trouve déjà Bouthot. Les pas de DP sont hésitants et je comprends que l'absence de lunettes doit rendre sa vue embrouillée. Je cherche Rachel du regard, mais ne la trouve pas. Je reviens à Archlax : Zazz, affectant un air triste, lui dit quelque chose en lui tendant l'enveloppe. Même d'ici, je vois Junior blêmir, prendre l'enveloppe et la considérer comme si elle allait lui exploser au visage. Enfin, il la glisse dans son veston en se remettant en marche vers l'estrade.

Et voilà, ne reste plus qu'à attendre, en espérant que cette lettre provoque l'effet escompté. Mais même si c'est le cas, cela me sera-t-il d'une aide quelconque ? C'est ce que je souhaite. Entre-temps, je ne dois pas demeurer les bras croisés et songe à nouveau au cagibi de Fork, où je pourrais peut-être trouver le code de l'ascenseur ainsi que le contrôle des caméras... La voix de Bouthot dans le micro interrompt le brouhaha ambiant.

— OK, tout le monde. Nous allons commencer la réunion...

Tout le monde se tait et se tourne vers la petite scène. Bouthot, derrière le micro et flanqué d'Archlax, lisse ses cheveux gras et adopte un ton tragique.

— Pour commencer, je voudrais que nous respections une minute de silence pour notre ancien confrère qui est décédé la semaine dernière. Pour l'occasion, j'ai préparé un *scrapbook* à sa mémoire, qui se trouve ici. (Il désigne une table sur laquelle trône un cahier entouré de fleurs en plastique.) Vous pourrez venir le feuilleter tout à l'heure pour vous rappeler les grands moments de la vie de cet excellent professeur d'histoire que fut Benoît Frolstach.

— Mais... mais je suis pas mort ! s'écrie un homme dans l'assistance, totalement outré.

Des marmonnements confus s'emparent de la foule et je soupire de lassitude en me frottant le front. Sur la scène, Archlax marmonne quelque chose à l'oreille de son supérieur et celui-ci, abasourdi, lui rétorque :

— Comment, Rémi Mortafer ? Mais... et mon *scrapbook*, alors ?

— Il sera déjà prêt lorsque Benoît mourra ! lance quelqu'un.

Quelques rires fusent. Frolstach, lui, ne se marre pas du tout. Le DG, quelque peu gêné, ramène l'ordre.

— Bon, OK, passons à la réunion. Comme vous le savez, les cours sont interrompus à cause d'une épidémie de varicelle qui sévit dans le cégep, et...

Excédé, Junior pose alors un acte tout à fait étonnant de sa part : il écarte carrément son patron du micro. D'où vient donc cette nouvelle

autorité chez lui ? Il parle dans le micro à son tour, en rétrécissant ses yeux myopes.

— Comme vous le savez, les étudiants de Malphas ont voté pour la grève vendredi. En fin de semaine, les représentants des différents groupes étudiants et le gouvernement en sont venus à une entente de principe, mais à peu près tout le monde croit que les quatre associations vont rejeter la proposition. Donc, même si la grève se poursuit, tous les enseignants et membres du personnel doivent se présenter au cégep tous les jours.

— Pourquoi faire ? demande une femme.

— Si jamais des étudiants viennent au cégep pour suivre leurs cours ou pour consulter des professionnels, nous sommes dans l'obligation de leur fournir les services auxquels ils ont droit.

— Vous pensez vraiment qu'il y a des étudiants qui vont être assez rats pour trahir le mouvement général ? s'écrie Valaire, minuscule au milieu de la foule. Moi, si j'en vois rien qu'un entrer, je lui câlisse mon plan de cours dans le fond de la gueule pour qu'il s'étouffe avec !

— Pas de discussion là-dessus ! coupe Archlax sèchement. Et pour éviter des mouvements de foule incontrôlables, le cégep ne sera accessible que par l'entrée principale. La seconde entrée à l'arrière sera verrouillée en permanence. Ceux d'entre vous qui ne viendront pas au cégep verront leur paie coupée.

Quelques murmures ondulent dans le groupe, mais personne ne s'oppose formellement, sauf Valaire, écarlate d'indignation :

— Moi, je vais venir, mais pas dans le cégep ! Je vais être du côté des grévistes, de ceux qui se tiennent debout ! Pas de ceux qui se penchent pour lécher le cul des boss, ostie !

— Moi, de toute façon, j'y crois pas à cette grève-là, intervient Davidas de sa voix molle, tentant d'arborer une expression sérieuse et grave qui le rend encore plus insignifiant. Dans toute l'Histoire de l'humanité, les grèves ont jamais fonctionné. Si ça fonctionnait, tout le monde le ferait tout le temps. Pourquoi pensez-vous que les sans-abri font pas de grève pour avoir plus de sous quand ils mendient ? Ou ceux qui meurent de faim en Afrique pour avoir plus de nourriture ? Ou les Chinois pour être moins nombreux ? Parce qu'ils savent que ça donnerait rien, voyons. Les gens ont tendance à oublier ça...

— Pourtant, toi, ton cerveau est en grève depuis quarante ans pis ça marche en tabarnac ! lui lance Valaire en postillonnant de mépris.

Éclat de rire général malgré Archlax qui tente de ramener l'ordre. Je commence à en avoir marre. J'ai seulement hâte que cette réunion se termine pour que je puisse tenter une approche vers le cagibi de...

Qu'est-ce que c'est que cette douleur que je sens gonfler lentement dans mes tempes ? On dirait que... Criss ! Ça se peut pas, personne a prononcé le mot cruciverbiste ! Je veux m'éloigner rapidement, mais

la souffrance atteint maintenant un degré tel qu'elle me coupe les jambes. Je me plie en deux en gémissant. Poichaux, qui n'est pas loin, se penche vers moi.

— Ça va, Jasmin ?

Je ne peux que geindre en me tenant la tête. Faut que je me sauve au plus vite, mais rien à faire, la douleur me paralyse. J'entends vaguement la voix d'Archlax qui poursuit :

— Donc, dans deux minutes, tous les enseignants retourneront dans leur département et tous les autres membres du personnel à leurs fonctions habituelles, au cas où des étudiants vou...

Je pousse alors un cri d'animal mis à mort et me perds au centre d'un cyclone de tortures insupportables, conscient malgré tout qu'en ce moment même tout le monde assiste à ma transformation. *Fuck ! C'est pas possible, pas maintenant, pas maintenant !*

La douleur se dissipe enfin et, en sueur, j'ouvre les yeux.

Un cercle s'est créé autour de moi. Des dizaines de regards sont tournés vers moi, médusés, dont ceux de Poichaux, de Valaire, d'Acosta... Même le regard vide de Davidas clignote avec une certaine surprise. Zazz et Limon paraissent embêtées, comme si elles ne savaient trop quelle attitude adopter. Affolé, je me tourne vers la scène. Junior, incertain, chausse ses lunettes, me regarde puis écarquille les yeux, la bouche grande ouverte comme celle d'une fluffeuse prête à se mettre au boulot. Bouthot bredouille :

— Mais... je vous connais, vous ! Vous étiez prof de psychologie ici, il y a cinq ans !

Comme si on venait de tirer le coup de départ, je me transforme en sprinter olympique et traverse la salle en écartant tout le monde sur mon chemin, poursuivi par des cris de surprise et des éclats de voix désorientés. Alors que je file vers la sortie, je passe devant les toilettes des femmes, desquelles surgit soudain Rachel. Nous nous immobilisons à quelques centimètres l'un de l'autre. Ses magnifiques yeux deviennent aussi ronds que son superbe cul.

— Julien !...

Je me précipite à nouveau et me retrouve enfin à l'extérieur. Dans le stationnement, le groupe de manifestants a quelque peu augmenté. Dans mon empressement, je crois remarquer que quelques étudiants outrés (sûrement des anti-grève) désirent entrer, mais la cohorte de carrés rouges leur bloque le passage. Je traverse péniblement cette masse cacophonique, les oreilles bourdonnantes de phrases qu'on me lance au passage :

— Vous pouvez dire aux autres qu'on laissera entrer aucun étudiant !

— Ouais, on va tenir notre bout ! Pas d'exception pour personne !

— Tout le monde va savoir qu'il y a pas juste le lavage, mais qu'il

y a aussi le séchage !

J'atteins enfin ma Honda et démarre sur les chapeaux de roue, comme si une amante d'une nuit tenait absolument à me laisser son numéro de téléphone.

Derrière le volant, je m'oblige à dominer la tornade qui assiège mes pensées. Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Le sortilège ne peut pas être arrivé à terme, j'avais demandé qu'il dure un mois ! Vingt-huit jours, pour être précis ! Je calcule mentalement : aujourd'hui, à cette heure précise, ça fait exactement... dix-huit jours. Fudd s'est trompée ! Dans ses foutues formules en langage démonique, elle a dû confondre vingt-huit et dix-huit ! Bordel ! Comment peut-on se prétendre sorcière en maîtrisant si mal la langue magique de base ? Je crie de rage en frappant mon volant. Et maintenant, Archlax sait que je suis revenu ! Ce qui veut dire...

— Émile !

Je freine avec tant de force que mes pieds traversent presque le plancher de ma voiture. Émile qui est au Québec depuis samedi soir ! Émile que je devais appeler ce week-end !

Émile qui n'est plus en France !

Derrière moi, une voiture klaxonne et me dépasse, mais je n'y prête aucune attention, trop occupé à appeler mon fils. On m'annonce qu'il n'y a pas de service au numéro que je tente de joindre et je me rappelle qu'Émile a brisé son iPhone. Merde de merde ! Sur mon cellulaire, je trouve le numéro de David, le frère de Laura. Après cinq sonneries, le répondeur s'enclenche. J'étouffe un juron, puis tente de prendre une voix débonnaire.

— Salut tout le monde, c'est Julien... Le message s'adresse à Émile. *Hey !* mon grand, désolé de pas t'avoir encore appelé, mais je suis tellement dans le jus... Écoute, appelle-moi le plus rapidement possible sur mon cellulaire, je... j'ai des nouvelles intéressantes. *Bye !*

Je me remets en route et, moins de dix minutes plus tard, quitte la ville. Mon réservoir est presque plein, je peux donc rouler un bon moment sans m'arrêter. Une fois en pleine campagne, je monte jusqu'à cent cinquante kilomètres à l'heure. Avec un peu de chance, je pourrai arriver à Drummondville en début de soirée. Toutes les quinze minutes, j'appelle chez David, mais tombe toujours sur le répondeur, sur lequel je ne laisse pas de nouveau message.

Je roule dans une sorte d'état second, mes pensées sautant du scénario le plus rassurant au plus atroce. Je m'imagine arriver chez mon beau-frère et découvrir le cadavre de mon fils dans la cuisine, baignant dans une mare de sang, avec un message épinglé dans le front : « On t'avait prévenu, Sarkozy ! » Mais aussitôt je me dis que je délire : ils ne peuvent pas agir si vite ! Du moins, je ne le pense pas... Et j'appelle encore à Drummondville, et encore, et encore, et

tabernac ! ça répond toujours pas ! Je sais bien que David et sa femme travaillent, mais Émile ? Que fabrique-t-il ?

Après plus de trois heures de route, mon réservoir m'indique qu'il est sur le point de mourir de soif. Au bout de dix kilomètres, je prends une sortie et trouve une station-service en deux minutes. Tandis que le jeune commis emplit mon réservoir, je me branche sur Facebook dans l'intention de laisser un message à Émile. Je réalise alors que lui-même m'en a écrit deux dans mon *inbox* : un hier après-midi et l'autre cette nuit ! Criss ! je ne suis pas allé sur Facebook depuis des jours ! Je lis le premier message.

Hey, p'pa, vu que tes trop occupé pour m'appelé, j'ai décidé d'aller te voir dans ton trou ! Jprends l'autobus à cinq heures demain matin, jvais essayé de dormir en route. Bonne idée, hein ? Jdevrais arrivé là-bas vers lheure du souper, tu tinformeras. À d'main !

Je dois m'appuyer contre le mur de la station-service pour ne pas m'écrouler. Mais pourquoi ne m'a-t-il pas prévenu par téléphone ? Même si son portable est brisé, il aurait pu m'appeler de chez David ! Ciboire, est-ce qu'il y a un seul jeune en bas de vingt ans qui connaît encore l'existence d'un bon vieux téléphone ? Je m'empresse de lire le second message :

Tu mas toujours pas répondu. Comme le bus part bientôt, jvais aller le prendre quand même. Jpourrais t'appelé, mais jme dit que ça va te faire une belle surprise ! lol !

Lol ! Parce qu'il trouve ça drôle, en plus ! Ah, tu peux être sûr que je lole en ostie, moi là ! J'ai jamais autant lolé de ma câlce de vie !

Je cours vers ma voiture, le boutonneux me dit que ça fait soixante-douze piastres, je lui lance quatre billets de vingt en lui criant de garder la monnaie (comme si j'avais les moyens !) et démarre en reprenant la route en sens inverse. Un autre trois heures et demie à me forger des scénarios plus parano que ceux de Chris Carter : Émile qui se dirige vers Saint-Trailouin, c'est comme le petit Chaperon rouge qui marche vers la maison de sa mère-grand, ou comme Louis XVI vers la guillotine, ou comme un spermatozoïde vers un kleenex...

À seize heures vingt, je stationne ma voiture au terminus de Saint-Trailouin, entre dans l'édifice défraîchi et vais directement au guichet.

— Le prochain autobus en provenance de Drummondville, c'est pour quand ?

Le gars consulte un fichier.

— Attendez... Montréal, Drummondville, Québec... Dix-huit heures trente, monsieur. En passant, vous avez une belle chemise, elle

s'agence bien avec votre teint.

— C'est ben tard !

— Il y a plusieurs arrêts, vous savez. Pas juste les grands centres, mais cinq ou six petites villes. Vous avez un beau teint, aussi. Il s'agence bien avec votre chemise.

Je vais m'asseoir, résigné. Je suis seul dans le terminus. Que faire d'autre qu'attendre ? Je meurs de faim et décide de m'acheter pour cinq dollars de cochonneries dans les machines distributrices. Après mon « repas », il ne me reste en tout et pour tout que quarante-cinq dollars, mais je m'en moque complètement.

À dix-huit heures quinze, je me lève, rendu presque fou par l'attente, et commence à faire les cent pas. Dans quinze minutes, je pousse Émile dans ma voiture et nous retournons à Drummondville. Et quand je n'aurai plus assez d'argent pour remplir le réservoir, nous continuerons à pied s'il le faut.

Ah, oui ? intervient Juliette. Tu penses que quitter Saint-Trailouin sera suffisant pour qu'Archlax senior te laisse tranquille ? Il te retrouvera, Julien. Il retrouvera ton fils.

À moins que je retourne en France avec lui ? Oui, mais nous allons bien devoir revenir un jour...

J'entends la porte du bâtiment s'ouvrir et me tourne dans cette direction. Je sais que notre sang ne peut se figer dans nos veines, qu'il s'agit d'une simple figure de style, mais je vous jure qu'à cette seconde, c'est vraiment ce qui m'est arrivé.

Les mains dans les poches de son long manteau de cuir, Garganruel s'avance vers moi. Je ne réagis pas, assommé par l'effroi. Il se plante devant moi et, me dépassant de presque vingt centimètres, articule froidement :

— J'ai l'impression qu'on attend la même personne...

NEUF HEURES TROIS MINUTES PLUS TÔT

Décidément, il distingue bien mal son environnement sans ses lunettes. Comme il veut absolument voir ce qui se passe, Rupert junior les sort à contrecœur de son veston, les enfile, examine à nouveau l'individu qui attire tant l'attention de tout le monde... et n'arrive tout simplement pas à y croire. Là, sous les yeux de l'assistance, Jasmin Hollande vient de se transformer, et pas en n'importe qui ! À ses côtés, Conrad Bouthot s'exclame :

— Mais... je vous connais, vous ! Vous étiez prof de psychologie ici, il y a cinq ans !

Là-dessus, Sarkozy se sauve à toutes jambes et aussitôt, Poichaux s'écrie :

— Mais... c'était Julien Sarkozy !

— C'est vrai, je l'ai reconnu ! approuve Davidas.

Un incroyable charivari envahit la salle. Junior, après quelques moments d'ahurissement, s'approche du micro :

— OK, la réunion est terminée ! Alors, vous retournez tous travailler et si des étudiants réclament des services, vous vous mettez à leur disposition. C'est clair ? Bonne journée !

— Mais... et la transformation qu'on vient de voir ? demande un homme ahuri.

— Je... Je vais enquêter là-dessus. Ce n'était peut-être pas une transformation, mais juste une altération des traits due à un trop grand stress, ou...

— Voyons, calvaire, c'était Sarkozy certain ! le coupe Valaire.

— Je vais enquêter, je vous dis ! Allez, au travail !

Et malgré le brouhaha qui se poursuit, malgré Bouthot qui paraît ne plus rien comprendre, Rupert traverse la salle, le cœur battant à tout rompre. Peu après, il entre dans son bureau, referme la porte et demeure un bon moment appuyé contre celle-ci. Parmi la bousculade de ses idées, l'une d'elles revient toujours à l'avant-plan : il faut prévenir père. Et pourtant, il hésite. Non seulement il n'éprouve aucune envie de prendre contact avec lui depuis leur dernière altercation, mais il sait parfaitement ce que décidera Senior lorsqu'il sera au courant de ce qui se passe...

Sur le bureau, le téléphone sonne : sa secrétaire annonce Christophe Durencroix. Le médecin entre dix secondes plus tard, un brin tendu.

— Justine est dilatée à cinq centimètres. À mon avis, elle va accoucher demain, peut-être ce soir... Qu'est-ce que t'as, donc ? T'as l'air bizarre.

Junior lui explique la situation. Le visage du médecin s'allonge de dix centimètres.

— Ben voyons donc ! Sarkozy a le pouvoir de se transformer ?

— Je ne sais pas comment expliquer ça, Christophe.

— T'as prévenu ton père ?

Le directeur pédagogique tique légèrement en marchant vers la fenêtre.

— Pas encore.

— Crime, t'attends quoi ?

— C'est ça ! On prévient le grand manitou ! Comme toujours, il va annoncer sa décision et nous, pauvres marionnettes, nous approuverons en silence, comme d'habitude !

Christophe penche la tête sur le côté, dérouté par cette réaction inhabituelle. Rupert secoue la tête, va s'asseoir derrière son bureau et soupire en se massant les tempes. Le médecin s'approche, prudent.

— Écoute, je sais que tu penses que ton père va ordonner qu'on trouve le fils de Sarkozy pis...

— Évidemment ! Tu sais qu'on ne peut pas s'en prendre à Sarkozy lui-même, alors...

— Écoute, je sais que ça va pas bien avec ton père depuis quelques jours, mais il faut le prévenir. Je sais qu'il va sûrement ordonner le meurtre de l'adolescent pis j'aime pas cette idée-là moi non plus, mais si on fait rien, Sarkozy risque de tout foutre en l'air. Pas juste le projet mais nos vies !

Junior conserve ses mains sur ses tempes, silencieux. Il y a quelques jours à peine, la perspective qu'on « foute sa vie en l'air » lui aurait été à peu près indifférente. Mais depuis, il a couché avec Rachel. Ce matin encore, elle l'a aguiché juste avant la réunion. Et elle l'a appelé quelques fois au cours des derniers jours pour qu'il aille la rejoindre. Il n'est pas encore allé chez elle. Pourquoi donc ? A-t-il si peur du bonheur ? Il sait pourtant qu'il ne pourra plus se passer de cette sexualité explosive, alors pourquoi résister ? Surtout qu'il arrive maintenant à tenir tête à son père. Désormais, il y a l'éventualité d'une vraie vie devant lui, une vie où il aimera et où on l'aimera. Où il sera important. Pas question qu'il gâche cette possibilité.

— Tu as raison, marmonne-t-il au médecin. Je vais l'appeler...

— Parfait. Bon, je vais passer une partie de la journée dans la cave. Si Justine a pas accouché ce soir, il faudra que tu passes la nuit avec elle. Ça te va ?

— Oui, oui...

— Parfait. Et si elle accouche pas cette nuit non plus, j'irai te remplacer demain matin vers dix heures.

Junior hoche la tête en silence. Christophe marche vers la porte et lance :

— On se tient au courant. Pour Sarkozy aussi...

Il sort. Junior examine le téléphone un moment, puis le prend en soupirant. Il compose le numéro de la maison secondaire de son père, d'où ce dernier ne bougera pas tant qu'on ne lui annoncera pas l'accouchement de Justine. Car ce n'est pas lui qui va s'abaisser à venir la surveiller, bien

sûr que non !

Le vieil homme répond à la première sonnerie. Il ne salue même pas son fils et demande froidement :

— Ça y est ? Elle va accoucher nunc ?

— Je t'appelle pour autre chose, répond son fils sur le même ton.

Et il lui raconte la scène de ce matin. Lorsque Junior se tait, le silence s'allonge durant quelques secondes, puis le vieil homme articule :

— Sarkozy agit donc sous ton nez depuis deux semaines et ce, en toute impunité ?

— Il était métamorphosé, pour l'Amour du ciel !

— La belle affaire ! Encore une fois, ton incompétence risque de compromettre notre grand projet qui...

— Va au diable, père.

Il prononce ces mots d'une voix totalement posée puis, avec une lenteur surnaturelle, il remet le combiné sur son socle. Il examine le téléphone un moment d'un air incrédule, comme si ce n'était pas lui qui avait prononcé ces paroles mais l'appareil lui-même. Un rictus ambigu, à la fois satisfait et fataliste, étire ses lèvres.

Ce soir, après la journée de travail, il croit bien qu'il ira chez Rachel.

La pensée de sa maîtresse lui rappelle qu'il a encore ses lunettes sur le nez. Il les enlève et alors qu'il les range dans son veston, ses doigts rencontrent la lettre que lui a remise Zoé ce matin. Il la sort et l'examine d'un air équivoque. Pourquoi Rémi ne la lui a-t-il donc pas remise en mains propres ?

Une lettre qu'il a écrite quelques heures avant d'enlever Malou...

Rupert prend une grande respiration, remet ses lunettes et, les mains fébriles malgré son visage impassible, décachette l'enveloppe à l'aide de son coupe-papier.

*

Dans sa maison secondaire de Saint-Trailouin, installé dans le divan au centre de son luxueux salon, Rupert senior observe le combiné dans ses mains comme s'il s'agissait d'un objet obscène.

En moins de deux minutes, il a subi deux humiliations. Non seulement il a appris que Sarkozy l'a défié, mais son fils lui a raccroché au nez après l'avoir envoyé au diable !

Jamais il n'a été traité ainsi. Jamais en soixante-quinze ans !

Lentement, il se lève. Il s'approche de l'âtre, décroche le tisonnier d'une main tremblante, le soupèse, puis regarde autour de lui, le visage intégralement blanc. Puis il commence à frapper. Sur les meubles, sur les murs, sur les bibelots, en poussant de temps à autre de brefs cris. Il n'a plus la force et la vigueur de ses vingt ans, mais il en a suffisamment pour provoquer des dégâts spectaculaires. Après trois minutes de défolement, il

n'y a que ruines autour de lui. Le souffle court, légèrement décoiffé, Rupert senior contemple le résultat de son courroux, vaguement satisfait, même si la rage brille toujours dans son regard.

Qu'est-il donc arrivé à Junior ? Est-ce cette tentatrice de Rachel Red qui lui chavire l'esprit ? Mais il s'occupera de son fils et de cette femme plus tard. Pour le moment, il y a plus urgent.

Il récupère le téléphone, qui a échappé à sa colère, et compose un numéro.

*

Jingo Garganruel, assis dans son bureau, observe d'un œil morose le mobilier et la décoration de la pièce. Les photos de sa longue carrière. Les distinctions qu'il a reçues. Les articles de journaux encadrés relatant ses faits d'armes.

Mais il manque des éléments importants, des éléments qui ne pourront évidemment jamais décorer quelque mur que ce soit : la mort de Flappy, qui a ouvert la porte à sa carrière ; le rapport d'enquête falsifié qu'il a monté sur la mort d'Hélène Archlax ; le meurtre du garde du corps du ministre Tichtak ; les nombreuses fois où il a fermé les yeux sur les agissements d'Archlax senior... et tout dernièrement, le meurtre de Rémi Mortafer.

Jingo a toujours su que l'un des prix à payer pour sa carrière était son silence. C'est pour cette raison qu'il n'a jamais interrogé Archlax, qu'il n'a jamais cherché à savoir ce qui se tramait dans la cave du cégep, qu'il n'a jamais posé de questions sur ces corbeaux qui ont tué Flappy il y a trente ans. Il n'a même pas demandé ce qu'était exactement cette chose dans la caverne qui avait exterminé le garde du corps du ministre, il y a quinze ans. Et jusqu'ici, il a très bien réussi à mener une vie satisfaisante sans trop se torturer la conscience. Mais il y a eu la mort de Rémi. Et pour la première fois depuis qu'il est capitaine, Jingo a passé quelques nuits difficiles. Il a commencé à s'interroger sur certaines choses. Sur cette fille qui a été frappée par une voiture et qui, selon des témoins, était assez monstrueuse. Et sur la cave. Et, surtout, sur l'implication de Rémi dans cette histoire...

Jingo regarde vers la fenêtre en plissant les yeux. Que protège-t-il donc depuis trente-deux ans ?

Son cellulaire sonne. En reconnaissant la voix du vieil Archlax, il redresse la tête par réflexe.

— Oui, monsieur ?

— Sarkozy est revenu.

Le capitaine se lève sans même s'en rendre compte.

— Vous êtes sûr de ça ?

— Douterais-tu de mes dires, Jingo ?

— Non, monsieur.

— Nous sommes donc dans l'obligation d'exécuter la menace que nous avons brandie l'année dernière à ce trouble-fête.

— Il... il le faut vraiment, monsieur ?

— Jingo, je suis d'une humeur massacrant en ce moment, alors je te conseille de ne même pas songer à m'opposer ne serait-ce que l'ombre d'une contestation.

Jingo avale sa salive.

— Bien, monsieur.

— Je précise que Sarkozy se sait découvert et qu'il tentera vraisemblablement de protéger sa progéniture. Tu le croiseras donc sur ton chemin. Je te conseille de ne pas l'agresser physiquement, de quelque façon que ce soit. Tu en pâtiras.

— Comment ça ?

— Ita est, Jingo. Disons que Sarkozy jouit de la protection d'une force supérieure qu'il serait insensé de défier. Bref, si tu agresses Sarkozy, tu signeras par la même occasion ton arrêt de mort. Puis-je être plus clair ?

Le capitaine bredouille un « non monsieur » impressionné.

— Bien. Préviens-moi dès que ce sera fait, mea amice.

La communication se termine ainsi. Le capitaine range son cellulaire et demeure debout, ébranlé, ses deux mains à plat sur le bureau. Après avoir tué son copain, il allait maintenant liquider un gamin ? Lui ? Un flic ?

Et que se passerait-il s'il refusait ? Que se passerait-il s'il annonçait à Senior qu'il ne travaille désormais plus pour lui et qu'il se contentera de terminer sa carrière de flic de la manière la plus paisible possible ? Ce serait sans doute agir dangereusement... Si le vieil Archlax a pu lui procurer le pouvoir, sans doute peut-il le lui enlever. Jingo finirait-il comme Flappy ? Ou comme le garde du corps du ministre Tichtak ?

Il passe sa main droite sur son crâne rasé en poussant une longue expiration. Au fond, il sait très bien qu'il s'est rendu trop loin.

Quand on dévale depuis longtemps une pente raide, on ne peut pas s'arrêter en quelques secondes, sinon on se casse la figure.

*

2 mai 2012.

Je n'irai pas par quatre chemins, Rupert. Malgré mes airs blasés et détachés de tout, j'ai entrepris depuis quelque temps des recherches sur Malphas. En seize ans d'enseignement ici, j'ai vu se dérouler pas mal de choses étranges. Et maintenant, je sais que toi, ton père et le docteur Durencroix manigancez des trucs pas très catholiques dans la cave du cégep. J'ignore encore la nature exacte de ces trucs, mais c'est ce soir que j'ai l'intention de le découvrir. Et si je t'écris cette lettre, c'est parce que je suis

très conscient du danger que je vais courir cette nuit.

J'ai remarqué à quel point tu sembles être totalement dévoué à ton père. Mais peut-être ignores-tu certaines choses sur lui. Alors désolé d'être si direct, mais je te l'annonce sans ambages : Rupert senior a tué sa maîtresse, Pamela Pancourt, ainsi que sa femme, et donc ta mère, Hélène.

Pour ce qui est de la mort de Pancourt (survenue trois semaines après qu'elle eut quitté la ville, élément déjà louche en soi), les journaux de l'époque conclurent à un cambriolage qui aurait mal tourné. Mais il est aussi question, dans ces articles, d'une poudre inconnue sur le visage de la morte. Que pourrait bien être cette poudre ? Je sais que ton père fricote avec la sorcière Mélusine Fudd. Celle-ci aurait pu lui fournir une poudre meurtrière comme arme du crime, mais comme il est de notoriété publique que la vieille est alcoolique et donc incompétente, il ne faudrait pas s'étonner que la poudre en question n'ait pas fonctionné. Mais évidemment, cette simple preuve serait insuffisante. Ce qui ne laisse aucun doute, c'est que le voisin de Pancourt aurait entendu l'agresseur crier les mots « Allons, Joya ! ». La police en a conclu que le voleur était hispanophone et que, maîtrisant mal le français, il aurait réclamé les bijoux de cette manière. Or, j'ai découvert que « Joya » était aussi le surnom que donnait ton père à sa maîtresse. D'ailleurs, si tu fouilles dans ta mémoire, peut-être te souviendras-tu d'avoir entendu ton père l'appeler ainsi. Le hasard est des plus troublants, ne trouves-tu pas ? Mais peut-être savais-tu déjà que Rupert senior était le tueur de Pamela, ou du moins t'en doutais-tu fortement, préférerais-tu nier l'évidence. Mais je ne crois pas que tu aurais nié l'implication de ton père dans la mort de ta mère.

Le supposé accident de yacht était une simulation. Comment le sais-je ? Rappelle-toi que Jingo Garganruel est un copain à moi et que nous prenons souvent un verre ensemble, comme toute la ville le sait. Mais nous sommes plus proches que les gens ne le croient et il n'hésite pas à répondre à mes questions, surtout quand il s'est envoyé quelques bières. Bref, j'ai cuisiné Jingo pendant de nombreux mois sur cette affaire et, un soir, il y a deux semaines, alors qu'il avait beaucoup bu et qu'il paraissait en colère contre ton père, il m'a avoué qu'on avait découvert sur le corps d'Hélène des traces de strangulation. La noyade ne serait donc pas la cause du décès. Et selon Jingo, elle aurait été étranglée avec un filet à pêche rouge qu'on aurait repêché avec son cadavre. Si tu crois que j'invente cette histoire, pose-toi la question suivante : y avait-il, oui ou non, un filet rouge dans

votre yacht ? Et si la réponse est oui, comment aurais-je pu le savoir ? Seul Jingo pouvait me fournir de telles précisions. Il a falsifié le rapport pour innocenter ton père. Pourquoi il a accepté une telle complicité, je l'ignore, il a refusé de me le dire. D'ailleurs, le lendemain de sa cuite, Jingo était en panique et m'a carrément menacé : si jamais je dévoilais ces informations, je le paierais très cher. Ton père a-t-il aussi tué ta sœur Justine ? Jingo ne m'a rien dit là-dessus. Et comme le corps n'a jamais été retrouvé, impossible à dire. Quant aux raisons pour lesquelles ton père a tué ta mère, je n'en sais personnellement rien.

Alors, voilà. Ce soir, je rentrerai par effraction dans Malphas et tenterai de tirer toute cette histoire au clair. Peut-être que je vais échouer, peut-être que je ne m'en tirerai pas vivant. Mais maintenant que je n'ai plus de travail et que ma femme m'a quitté, la vie ne m'est plus un bien si précieux. Si j'échoue, si je disparais avant de pouvoir mettre au jour ce mystère, tu auras au moins eu droit à la vérité. Si tu étais déjà au courant, alors cette lettre est inutile et tu es aussi monstrueux que ton père. Mais si, comme je le crois, tu es totalement sous le joug de celui-ci et que tu ne connaissais pas cette sordide histoire, alors c'est à toi d'agir comme ta conscience te le dictera.

Adieu, sans doute.

Rémi Mortafer

Tout au long de la lecture de cette lettre, le visage de Rupert junior n'a pas bronché, mais il a dû s'interrompre plusieurs fois pour observer le mur quelques secondes, pour frotter ses yeux ou pour attendre que le terrible étourdissement qui s'emparait de lui se calme un peu.

Maintenant qu'il lit les derniers mots, la lettre tremble tant entre ses mains qu'il doit la déposer sur son papier buvard. Le visage impassible mais aussi blanc que la craie, il joint ses doigts qui continuent de frétiller et les serre de toutes ses forces, la respiration chevrotante.

Pour Paméla, il s'en est toujours douté, mais il ne voulait pas le voir vraiment. C'est sans doute pour cette raison qu'il refusait de lire les articles des journaux sur cette affaire, de peur d'y découvrir des indices qu'il ne pourrait plus nier. Car effectivement, quand il était adolescent, il a quelques fois entendu son père user du surnom de Joya pour s'adresser à Paméla.

Mais pour sa mère ! Jamais ! Jamais il n'aurait cru ! Mais aussitôt, il se traite d'idiot malhonnête. Est-ce vraiment le cas ? Déjà, il y a trente ans, toute cette histoire lui paraissait louche ! Le soir même de l'évocation de Voltaire qui avait mal tourné, son père lui avait promis qu'il raconterait tout à Hélène dès son retour. Le lendemain, avant même qu'elle puisse voir

les enfants, Senior l'amenait en yacht, supposément dans l'intention de tout lui révéler... et l'accident survient ! Un accident au cours duquel Hélène meurt noyée ! À ce moment, Junior, fou de chagrin, a eu des doutes, mais son père a pris soin de les dissiper avec habileté.

— Junior, je conçois que cette histoire paraît trop farfelue pour être vraie, mais je te jure que c'était un accident !

— Mais pourquoi tu avais apporté le fauteuil roulant de Justine sur le bateau ? a demandé son fils en pleurs. On dirait que tu avais prévu de simuler sa mort !

— Mais c'est précisément ce que je voulais, je l'admets sans ambages ! Mon intention était de jeter la chaise par-dessus bord pour prétendre à une noyade ! Et c'est justement ce que j'expliquais à ta mère, que Justine était si transformée qu'il était préférable que désormais le reste du monde croie à son décès ! Je lui ai aussi expliqué l'incantation ratée, ainsi que la nouvelle orientation que l'expérience allait prendre... Mais comme je l'avais redouté, elle affichait une totale dissidence face à ce projet, le qualifiait d'immoral, et sic de aliis... Et c'est justement pendant que je tentais de la convaincre que j'ai délaissé le contrôle du bateau et que nous avons heurté ce rocher !

Junior était déchiré, il voulait croire son père mais trouvait l'histoire tellement invraisemblable... Alors Senior l'a pris dans ses bras et, lui-même en pleurs, a ajouté :

— Junior, tu crois vraiment que j'aurais assassiné Hélène pour m'assurer de son silence ? Notre couple battait de l'aile, soit, mais de là à occire la mère de mon fils ? Tu as une si piètre estime de ton père ?

Cet argument a fait craquer Junior et il a serré son père de toutes ses forces. Parce qu'il voulait y croire. Il voulait croire cet homme qu'il admirait tant.

Imbécile ! Pauvre idiot d'imbécile naïf ! Car il ne peut plus douter maintenant ! Pas avec cette lettre ! En effet, il y avait un filet rouge dans ce yacht, il s'en souvenait très bien ! Comment Rémi pouvait savoir ça, sinon par Garganruel, qui a enquêté sur l'accident ? Un filet, passe encore, mais rouge, c'était rarissime ! Et c'est tout à fait logique que Jingo ait falsifié le rapport ! Jingo, le fidèle chien de garde dévoué !

Trente ans de mensonges, de trahisons, d'espoirs inutiles, de désillusions qui s'accumulaient encore et toujours... Trente ans de gâchis total, de vie perdue !

Rupert junior enlève ses lunettes d'écaille, les glisse dans la poche de son veston puis se lève en vacillant. Ses yeux ressemblent à ceux d'un soldat qui a vu l'innommable. Il marche un peu, trébuche, retrouve son équilibre, effectue encore quelques pas, puis se penche brusquement vers la corbeille à papier pour y vomir douloureusement.

À seize heures trente, Rachel entre chez elle, jette son manteau sur un des très rares meubles de son salon et se remplit un grand verre d'eau. Elle prend deux bonnes gorgées, l'air préoccupé.

Ainsi donc, Sarkozy est revenu ? Sarkozy qui avait pris l'apparence de ce Hollande ! Personne n'y comprend rien, évidemment, et Rachel pas davantage, mais elle connaît très bien les raisons de son retour : la poursuite de son enquête. Et s'il a changé son apparence, c'est sans doute pour travailler seul, sans l'avoir, elle, dans les pattes. Car il n'a plus confiance en elle, c'était déjà très évident l'année dernière. Avec tous les mensonges qu'elle lui a racontés, peut-elle vraiment lui en vouloir ?

Mais peu importe, maintenant ! Elle a enfin réussi à séduire Rupert ! Maintenant qu'ils sont amants, il va se relâcher et se confier. Déjà l'autre soir, après leur baise, il a admis pour la première fois que son père et Paméla avaient été amants. C'est un début ! D'ailleurs, qu'attend-il donc pour revenir la voir ? Reviendra-t-il ? Il le faut absolument ! Car la prochaine fois, elle est convaincue qu'il en révélera encore plus...

« À condition qu'il en sache davantage. Peut-être que je fais fausse route et que ni lui ni son père n'ont quoi que ce soit à voir là-dans... »

Elle prend une autre gorgée d'eau, appuyée contre le comptoir, le visage assombri par la contrariété. Non, elle ne peut pas se tromper : il y a la lettre ! Paméla pouvait-elle l'avoir écrite sous l'impulsion d'une paranoïa non fondée ? Aurait-elle pu imaginer cette menace qui planait sur elle ?

On sonne à la porte et elle tourne un visage stupéfait dans cette direction. Depuis son arrivée à Saint-Trailouin, c'était la deuxième ou troisième fois qu'un doigt se posait sur cette sonnette.

Est-ce que... ?

Elle s'empresse d'aller ouvrir. Rupert junior se tient sur le porche, vacillant, les cheveux en désordre, sans lunettes.

— Rupert ! Mais... tu as bu !

— Presque tout l'après-midi, grommelle-t-il d'une voix pâteuse.

Rachel regarde vers la rue : la voiture de son patron est stationnée de travers près du trottoir. Elle le fait entrer, aussi emballée par l'apparition de Rupert qu'intriguée par son ivresse.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu t'es mis dans cet état ?

Rupert esquisse quelques pas maladroits, puis se retourne vers sa maîtresse. L'ivresse rend ses traits flasques, mais aucune émotion ne peut se lire sur ceux-ci, même lorsqu'il balbutie :

— Mon père a tué ma mère...

Rachel hausse les sourcils.

— Quoi ?

— Et sa maîtresse aussi... Il les a tuées toutes les deux...

Rachel bat des paupières en reculant brusquement la tête, comme si on

venait de la frapper.

— Qu... qu'est-ce que tu viens de dire ? Ton... ton père a tué Paméla ? Paméla Pancourt ?

— Et ma mère ! Il a assassiné maman !

Rachel respire plus rapidement et ses lèvres remuent de manière étrange, passant sans cesse du sourire à la grimace.

— Attends, explique-moi ça ! Qu'est-ce qu'il...

Mais Junior la prend brutalement par les épaules et, tout à coup, son visage s'émiette, broyé par un désespoir qui brise tout autant sa voix.

— Baise-moi !... Je veux vivre !... Baise-moi !

Il éclate en sanglots tandis qu'elle plaque sa bouche contre la sienne. Il enfouit sa main sous sa jupe et il la sent déjà toute mouillée.

Mais les raisons de son excitation sont tout autres que celles qu'il croit.

Chapitre dix-sept

Parce que j'ai plus le choix

Nous nous observons un moment sans un mot. Moi, les bras légèrement arqués de chaque côté de mon corps comme si je me tenais prêt à l'action ; lui, les mains dans les poches de son manteau de cuir, parfaitement calme. Calme, peut-être, mais préoccupé, je le vois bien sur son visage. Après un long silence digne d'un film de Nicolas Winding Refn (la prétention en moins), je demande enfin d'une voix que je qualifierais de fortement inquiète :

— Comment t'as su qu'il viendrait ici ?

Garganruel s'assure que nous sommes bien seuls dans le terminus, puis, sans se presser, va s'asseoir sur un banc.

— Quand le vieux m'a dit que tu étais revenu à Saint-Trailouin, j'ai trouvé étrange que t'aies mis la vie de ton fils en danger. T'es peut-être un prof qui se pogne le cul, un gars des grandes villes qui se pense supérieur...

— Je viens de Drummondville.

— ... pis un écrivain raté, mais sûrement pas un inconscient. Je me suis dit que ton gars était peut-être ailleurs que chez sa mère. Ça fait qu'avant de rouler jusqu'à l'autre bout du monde, je suis allé sur Facebook. Je l'ai toujours dit : les ados sont pas conscients de leur exhibitionnisme, là-dessus. Il y en a même qui écrivent fièrement qu'ils s'en vont rejoindre leur père une couple de jours dans une ville ben, ben éloignée...

Criss de Facebook ! Pourquoi Émile a pas fait passer la nouvelle au téléjournal, tant qu'à faire ! Je m'approche de lui et tente de prendre un air menaçant.

— Tu penses que je vais te laisser amener mon fils sans agir ?

— Pis toi, tu penses être en mesure de me résister ?

— Je le sais pas si on t'a prévenu, mais si tu m'agresses physiquement, tu vas être dans le gros trouble...

Le capitaine renifle de dépit, les bras étendus sur les dossiers des deux bancs de chaque côté.

— Ouais, le vieux m'a dit ça. Je sais pas trop pourquoi, d'ailleurs. Encore une affaire de magie, j'imagine...

— Donc, tu peux rien contre moi.

— Je dirais pas ça...

Il regarde sa montre.

— Je vais attendre le bus dehors, tiens.

Il marche vers la porte qui mène à l'aire d'arrivée des autocars et sort. Pendant deux secondes, je me demande de quelles solutions je dispose, puis me dis qu'il n'y en a pas trente-six. Je sors, m'assure à mon tour qu'il n'y a toujours pas de témoins, puis me tourne vers le capitaine qui, de dos près d'un étroit poteau indicateur en métal, surveille la rue. Criss ! pourquoi ai-je perdu mon pistolet, pauvre imbécile ? Va falloir que je frappe comme un marteau-pilon pour arriver à assommer ce mastodonte ! Mais ai-je le choix ? Je m'élance vers lui en brandissant mon poing, mais il se retourne rapidement, stoppe mon bras sans aucun effort et, de sa main libre, m'emprisonne le poignet dans un bracelet de menottes. Je le frappe de mon autre poing droit sur la gueule et j'ai l'impression d'atteindre un bloc de béton. Il grogne un juron, mais réagit à peine. Alors que je m'apprête à cogner à nouveau, il referme le second bracelet des menottes autour du poteau de métal, puis s'éloigne rapidement, me considérant avec satisfaction.

— Voilà ! Je t'ai pas agressé pantoute, je t'ai gentiment maîtrisé.

Il replace son manteau puis masse son menton en jouant des mâchoires, vaguement amusé.

— T'as une pas pire droite pour un prof. T'es chanceux en ostie que je puisse pas répliquer.

Je tire bêtement et inutilement sur les menottes en jurant, puis me tourne vers la rue.

— Au secours ! À l'aide ! La police me retient sans raison, contre mon gré !

— Justement, je suis la police, eh, le clown ! Penses-tu que quelqu'un va venir s'opposer à moi ?

Je continue de hurler. Dans la rue, à trente mètres, deux piétons regardent vaguement dans ma direction, mais Garganruel leur signale que tout va bien. Rassurés, les deux quidams poursuivent leur chemin. Le guichetier finit par sortir.

— Quelque chose qui va pas ?

— Il me retient prisonnier sans raison ! Pis il veut tuer mon fils qui va arriver dans deux minutes !

Le guichetier interroge du regard le capitaine, qui affiche un faciès débonnaire.

— Tout est OK, Maurice. C'est un fou furieux, j'ai pas le choix de l'arrêter. J'attends son fils pour le protéger de son propre père.

— Vraiment ? (Le guichetier me considère avec déception.) Dommage... Un homme avec un teint et une chemise si bien assortis...

Je réplique que tout est faux, mais le guichetier, évidemment rassuré par la présence du célèbre capitaine Garganruel, retourne à ses

affaires. Je songe alors à ma clé magique. Tandis que le flic me tourne le dos pour observer Maurice s'éloigner, je fouille dans ma poche et en sors mon porte-clés. Mais l'immense paluche de Garganrue me l'arrache des doigts sans que je ne l'aie vu approcher.

— Crocheter une paire de menottes avec des clés normales, c'est vraiment désespéré, comme solution.

Il range mon trousseau dans son manteau. Je gueule de frustration et tire de toutes mes forces sur les menottes, mais, tel un ado qui découvre son premier film pornographique, je ne réussis qu'à me meurtrir les poignets. Je sens la panique me grimper le long des jambes, mais pas question de le montrer.

— Tu penses que mon gars, en me voyant menotté à un poteau, va accepter de te suivre ? qu'il va accepter de me laisser attaché ici ?

— Je suis un flic, Sarkozy. Il aura pas le choix.

— Je lui hurlerai de se sauver, je vais lui dire que tu veux le tuer !

— On verra ce qui se passera.

Il se tourne vers la rue, les mains croisées devant lui, mais dans son regard brille toujours l'embarras. J'émet un ricanement de mépris.

— Alors, tu vas prendre mon fils de quatorze ans, tu vas l'amener de force pour le liquider dans un endroit désert, c'est ça ? Toi, un flic ?

Il ne dit rien, mais je vois ses mâchoires se serrer. Tout à coup, l'autobus apparaît au loin. La panique s'attaque maintenant douloureusement à mon estomac qui, pourtant, en a vu d'autres. J'avance le plus loin que me le permettent les menottes :

— Après avoir tué ton ami Mortafer, tu vas assassiner un enfant !

Il tourne vers moi un visage effaré. Tu l'attendais pas celle-là, hein, ma chouette ?

— J'ai pas tué Rémi !

— Ostie, oui, tu l'as tué ! J'étais là ! J'étais dans la cave pis j'ai tout vu ! *Tout !*

Il me dévisage avec dans le regard un cocktail d'épouvante et de colère, les narines palpitantes. Du coin de l'œil, je vois le bus approcher. Le débit de ma voix devient hystérique, comme si j'imitais Louis-José Houde sur la poudre.

— T'acceptes de devenir un meurtrier pour protéger un salaud de fou furieux qui t'a aidé dans ta carrière ! Un malade mégalomane qui fait des expériences inhumaines dans la cave du cégep, des expériences dont t'as même pas idée !

Il semble ébranlé, évite mon regard.

— Je m'en fous, de ce qui se passe dans la cave...

— Même si tu t'en fous, t'es complice de ça, Garganrue !

— Ta gueule...

— En tuant ton ami et en tuant un enfant, tu deviens aussi salaud que ceux pour qui tu travailles !

Il s'approche de moi, blanc de colère.

— Je sais pas pourquoi je peux pas te crisser une volée, mais tu peux être sûr qu'aussitôt que je le pourrai, je vais te retrouver...

Et il fait quelques pas vers l'autocar qui vient tout juste d'entrer dans le stationnement. Ça y est, la panique me bouffe maintenant la cage thoracique et remonte vers ma gorge où elle surgira d'une seconde à l'autre en un long hurlement aussitôt que je verrai Émile apparaître. À travers les vitres teintées de l'autocar maintenant arrêté, je ne devine qu'une seule silhouette, qui se lève et marche vers l'avant du véhicule. Garganruel la voit aussi et, discrètement, il porte la main vers l'intérieur de son manteau. Ostie ! Il s'apprête à sortir son *gun* ! J'ai l'impression d'être attaché après une bombe à retardement qui va exploser dans cinq secondes ! Les jambes de la silhouette apparaissent en haut des marches de l'autobus et je gueule de toutes mes forces :

— Sauve-toi, Émile !

Mais ce n'est pas Émile. C'est un homme dans la cinquantaine qui s'immobilise sur la dernière marche. Déconcerté, je reviens aux vitres teintées : je ne distingue personne d'autre. Le passager arbore un large sourire ravi.

— Ah ! C'est ma femme qui a organisé cet accueil-là, hein ? Hé ! qu'elle est folle ! C'est juste que mon nom, c'est Edmond, pas Émile ! Pas grave, on recommence, OK ?

Et il remonte dans l'autocar en gloussant. Garganruel grimpe aussi dans le véhicule, regarde vers le fond, puis s'adresse au chauffeur en fouillant dans son manteau :

— Y avait pas ce jeune-là dans le bus ?

Le chauffeur examine ce qui est vraisemblablement une photo, sans doute celle de mon fils, et je tends l'oreille.

— Oui, un *weirdo* ben blême avec un chapeau haut-de-forme. Il a débarqué à l'arrêt précédent, à Saint-Devlon.

— Vous êtes sûr ? Il était censé descendre ici !

— En fait, quand on a arrêté à Saint-Devlon, y a un homme qui est monté dans l'autobus pis il a demandé s'il y avait un certain, heu... comment, donc ?

— Émile Sarkozy ?

— Ouais, c'est ça. Méchant nom, hein ?

Il rit. Garganruel ne rit pas. Moi non plus. Le chauffeur se racle la gorge.

— En tout cas, le jeune a dit que c'était lui, pis l'homme lui a demandé de descendre parce que son père l'attendait à Saint-Devlon avec une surprise. Le jeune l'a suivi, ben excité.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je me demande si je dois me sentir rassuré ou davantage inquiet. Serait-ce un autre tueur envoyé par Archlax ? Pourtant, Garganruel, qui sort de l'autocar,

semble totalement pris au dépourvu. Au même moment, le dénommé Edmond descend à nouveau en prenant son temps, mine de rien, mais en me lançant un regard complice. Comme je ne réagis nullement, il s'arrête, d'abord désappointé, puis, bon joueur :

— Bon, vous étiez pas prêts ! On recommence, OK ? Attention, je vais descendre dans quelques secondes !

Il remonte dans l'autobus. Garganruel s'approche de moi, le regard intense.

— C'était prévu, ça, ou non ?

Évidemment que non ! Serait-ce Gracq ? Mais comment aurait-il su ? Merde ! Je suis aussi confus que le flic ! Mais pas question que je le lui montre ! J'essaie donc de demeurer neutre :

— Pourquoi je te répondrais ?

Il plisse les yeux, tentant de deviner mes pensées. Je ne bronche pas, le cœur battant à tout rompre. Puis, l'ostie de fatigant sort une troisième fois de l'autocar, le sourire plus gamin que jamais, et, constatant à nouveau notre indifférence, lève deux bras déçus.

— Ben là, forcez-vous un peu ! Je vais pas passer la journée à recommencer, moi !

Le capitaine se tourne vers lui et, dans le même mouvement, sort son Glock, qu'il plante sous le menton de l'emmerdeur.

— OK, sauve-toi, Edmond ! Pis vite !

Les yeux écarquillés de terreur, Edmond se sauve à toutes jambes, sans sa valise. Garganruel, les mains sur les hanches, toise l'autobus, fixe un moment ses souliers, puis revient vers moi. Il sort une clé et déverrouille mes menottes, qu'il dégage de mon poignet. Puis, froidement, il me tend mon trousseau de clés.

— T'es libre, Sarko.

Je frotte mon poignet, méfiant. Son intention est évidente : il me suivra en espérant que je le conduise à mon fils. Sans un mot, pris de nausée, j'attrape mon trousseau puis me dirige vers ma voiture, garée un peu plus loin. *Fuck*, Émile, t'es où ? C'est qui le gars qui t'a emmené ? Est-ce Gracq ? Et si ce n'est pas lui, c'est quoi l'idée de suivre des inconnus, p'tit criss de pas de tête ? Et cet inconnu, c'est un protecteur ou un ennemi ? T'es mort ou vivant, Émile ?

Je vais vomir d'une minute à l'autre, mais j'aperçois alors une feuille de papier pliée en deux glissée sous un essuie-glace, ce qui déclenche instantanément un pressentiment, et pas nécessairement un bon. Je me retourne : Garganruel marche aussi vers sa voiture et me tourne le dos pendant un court moment. En vitesse, j'attrape le papier et entre dans ma voiture. Je le déplie et le dépose sur mes genoux. Deux seules phrases, écrites à la main.

Venez donc aux Trouvailles de Ginette, monsieur Sarkozy. Vous allez voir qu'on y trouve vraiment de tout.

Cette nouvelle me fait l'effet d'un juge qui annonce au condamné à mort qu'il ne sera finalement pas pendu mais guillotiné. Je lève les yeux. Garganruel, maintenant dans sa voiture, attends que je démarre. Je réfléchis pendant quelques secondes puis me mets en route.

Après avoir garé ma voiture devant mon appartement, je sors en vitesse et cours vers l'escalier. Du coin de l'œil, j'avisé la voiture du capitaine qui approche. Elle s'immobilise juste derrière la mienne au moment où j'entre chez moi. Je me précipite vers la cuisine, attrape une casserole vide puis vais me poster de dos contre le mur juste à côté de ma porte, du côté inverse de l'ouverture. Je lève la casserole et, la respiration tremblotante, attends. Car Garganruel ne se contentera pas de jouer la sentinelle en bas : il va monter pour vérifier si mon fils est ici. Et il est bien capable de rester dans l'appartement en ma compagnie tant que je ne bougerai pas. Bref, il ne me lâchera pas d'une semelle.

Après quelques secondes, la poignée tourne lentement, puis la porte s'ouvre. Aussitôt que j'aperçois le bout de la chaussure du flic franchissant le seuil, je m'élance en balançant mon arme de toutes mes forces. La casserole s'écrase violemment contre le front du colosse qui étouffe un cri et bondit vers l'arrière, sur la galerie. Je sors à mon tour. Le capitaine titube en se tenant la tête à deux mains, mais il n'est pas assommé, le bougre, c'est à peine croyable ! Je crache :

— Ça, c'est parce que t'étais prêt à tuer mon fils !

Et je lui envoie en pleine poire un poing dans lequel sont concentrés toute ma rage, toute ma peur, toute ma haine, tout ce que j'emmagasine depuis trop longtemps, et je crois pouvoir dire en toute modestie qu'il s'agit sans doute de mon meilleur direct à vie, digne d'un film hollywoodien débile dans lequel le flic casse enfin la gueule à son supérieur chiant. Garganruel, déjà aux trois quarts assommé, s'effondre au sol et moi, je sautille sur place en gémissant et en secouant mon poing endolori. Ça fait mal, mais ça valait la peine.

Rapidement, je ferme et verrouille la porte, enjambe le corps du Yéti inconscient puis dévale l'escalier. Pas question que je prenne ma voiture, je serais trop facile à repérer ainsi.

Au pas de course, je me dirige vers le commerce de Sardou.

*

Il est dix-neuf heures vingt, le magasin est évidemment fermé. Je vais donc directement sur le côté du bâtiment, dans la partie où habite Sardou, monte les quelques marches de la galerie et sans aucune hésitation, sans songer au danger, sans penser qu'il peut s'agir d'un guet-apens, seulement obnubilé par mon fils, je frappe à la porte. Un œil apparaît entre les petits rideaux jaunes de la fenêtre et une voix

d'homme se fait entendre.

— Recule de quatre pas et lève les bras.

Je m'exécute. La voix reprend :

— Avance donc d'un pas.

J'obéis.

— Hmmm... Recule d'un demi, pour voir...

— Ça suffit, Laurier ! s'énerve une voix provenant de plus loin dans la maison. Va le fouiller !

La porte s'ouvre et un homme que je n'ai jamais vu, dans la quarantaine, grassouillet mais au visage de dur, s'avance vers moi. Ses mains me palpent tout le corps, puis il m'indique d'entrer. Ce que je fais sans un mot.

Je me retrouve dans la cuisine familière de Sardou, pièce qui ce soir me paraît plus menaçante, peut-être à cause de son éclairage tamisé fourni par une simple lampe sur pied. Dans un coin, Sultan dort et Sardou, enveloppée dans une robe mauve à pois orange trop serrée pour ses mille bourrelets, est occupée au comptoir à recouvrir un gâteau de crème au chocolat. Concentrée sur son travail, sans même me regarder, elle demande :

— Vous avez pris du dessert, ce soir, monsieur Sarkozy ? Si ça vous tente, vous me goûterez ça puis vous m'en donnerez des nouvelles.

— Où est Émile ?

— Il est ici, mon bon monsieur, craignez pas. On lui a pas causé de mal, je vous le garantis. Pas encore, en tout cas. Contrairement à ce que vous avez fait à Denis. Je me demande ben comment vous vous y êtes pris, d'ailleurs...

J'entends la porte se refermer derrière moi. Le bruit réveille Sultan, qui se lève en bâillant. J'avance vers la grosse femme, mais Laurier, derrière, m'ordonne :

— On s'approche pas plus, stop !

Je me retourne : il dirige un revolver vers moi. Il précise :

— Tu pourrais même reculer d'un pas et demi, envir...

— Pourquoi vous vous en êtes pris à mon fils ? que je coupe en revenant à Sardou.

— Pour être plus convaincante, évidemment, répond-elle en continuant à badigeonner son gâteau. Parce qu'après notre échec de samedi soir, je me suis servi de ma caboche puis je me suis dit... Sultan, veux-tu ben me lâcher, maudit vicieux !... puis je me suis dit : « Ginette, réfléchis une minute ! » Vous retrouver pour vous tuer, monsieur Sarkozy, ça donnerait pas grand-chose puisque l'autre, Gracq, est à l'hôpital. En plus, je suis sûre que vous avez pas encore mon argent, hein ?

— Non...

— Bon ! Donc, si j'utilisais le même moyen que samedi soir, je

serais pognée avec un cadavre, un gars à l'hôpital pis pas plus d'argent. On appelle ça se tirer une balle dans le pied, par chez nous...

— Chez nous aussi, on disait ça, intervient l'homme derrière moi.

— Tais-toi, Laurier. Donc, fallait trouver un autre moyen de pression... Pis là...

Elle dépose son couteau à crémage et, toujours sans me regarder, ouvre une armoire de laquelle elle sort un sac rempli de petites boules de sucre multicolores. Je ne bouge pas, toujours conscient du revolver derrière moi.

— ... je me suis rappelé quelque chose. Quand votre ami Hollande est venu me voir pour m'emprunter de l'argent, il y a trois semaines, il m'a dit que vous étiez retourné à Drummondville pour vous occuper de votre fils. Là, ça tournait de plus en plus vite dans ma caboche, comme les petits hamsters dans leurs roues, avez-vous déjà vu ça ? J'en avais un hamster de même quand j'étais petite, c'était assez drôle...

— Moi aussi, j'en avais un.

— Tais-toi, Laurier. Là, pour m'aider à trouver votre fils à Drummondville, je suis allée voir s'il était sur Facebook.

Je ferme les yeux en grinçant des dents. Câlice, si Émile et moi on se tire de cette histoire, je l'oblige à se déconnecter de Facebook pour les soixante-quatorze prochaines années ! Sardou saupoudre son gâteau de boules de sucre.

— Enfin, pas moi : je connais pas ça les médias sociaux, mais Laurier est allé parce qu'il dit que les ados donnent plein de renseignements personnels là-dessus. Les jeunes ne sont plus comme dans notre temps, hein, mon bon monsieur ? Y paraît qu'ils mettent même des photos d'eux autres tout nus sur les Internet, à c't'heure !... Sultan, verrat ! si t'arrêtes pas, je vais te botter le cul jusqu'à ce que tu chies par la gueule !... Ça fait qu'on va sur Facebook, pis des adolescents qui s'appellent Sarkozy à Drummondville, y en a pas des masses, hein ? On l'a donc trouvé pis imaginez-vous que...

— C'est beau, je connais la suite, que je la coupe d'une voix sombre. Alors, où est-il ?

Elle prend un couteau et coupe une part du gâteau.

— Dans la cave. Vous voulez le voir ?

J'esquisse un pas menaçant vers elle, mais le déclic du revolver dans mon dos m'immobilise aussitôt. Sardou dépose le morceau de gâteau dans une assiette et me regarde pour la première fois en léchant ses gros doigts boudinés.

— Faites pas de folie, mon bon monsieur. Ça serait bon ni pour vous ni pour votre fils.

Elle prend l'assiette, marche vers une porte dans le mur du fond et l'ouvre. Puis, elle me fait un petit signe et franchit le seuil. Je la suis

donc. En descendant les marches, je sens mon cœur se serrer déjà de désespoir à l'idée du spectacle qui m'attend en bas : Émile attaché dans un coin ? enfermé dans une cage, en pleurs ? Et quand il aura compris que tout cela est de ma faute, comment pourra-t-il me pardonner ?

Le sous-sol est aménagé comme une chambre à coucher, vaguement quétaine avec ses rideaux jaunes et sa tapisserie rose. Il y a un lit dans un coin et, juste à côté, un bureau sur lequel trône un ordinateur. Contre l'autre mur est installée une télévision cinquante pouces avec lecteur DVD et console de jeux. D'ailleurs, une partie de je ne sais trop quoi est en cours sur l'écran, où des dizaines de soldats se massacrent dans un décor apocalyptique. Vous avez deviné qui est le joueur : Émile en personne. Pas attaché du tout. Les vêtements propres et à peine froissés. Installé dans un confortable fauteuil, manette en main. Il a enlevé son chapeau, mais ses cheveux sont toujours traversés par cette grande mèche blanche. Je constate qu'il n'a vraiment pas profité de son voyage en Europe pour engraisser. Mais l'important, c'est qu'il est vivant, qu'il ne semble pas du tout en danger... et qu'il joue à un jeu vidéo. Il est tellement concentré qu'il ne nous accorde aucune attention. Je l'observe un moment, aussi déconcerté que si je l'avais surpris en train d'écouter un film intelligent. Sardou va déposer l'assiette près de lui, sur une petite table.

— Tiens, mon grand garçon...

Il se détourne enfin de son écran.

— Merci, madame Sard... (Il me voit enfin et sourit.) *Hey*, p'pa ! Tu viens me chercher aujourd'hui, finalement ?

— Je... Comment ça ?

— Ben, ton amie, madame Sardou, m'a dit que t'étais ben occupé jusqu'à demain soir, pis que c'était mieux que je reste ici en attendant, vu qu'elle a Internet pis des jeux vidéo *sick*. (Il retourne à son jeu.) T'as même pas Internet dans ton nouvel appart ?

— Ben... C'est...

— En tout cas, elle m'a dit que tu viendrais juste me chercher demain.

Je jette un rapide coup d'œil à Sardou, qui soutient mon regard. J'avale ma salive puis m'approche de mon fils. Je lui passe une main tremblante dans les cheveux, refrénant une envie folle de l'enlacer jusqu'à l'étouffer.

— Je... Oui, oui, j'ai encore beaucoup de travail jusqu'à demain, mais je venais juste voir si tout allait bien...

— C'est *chill* ! Tout est cool !... *Shit* ! T'as vu ça ? J'ai fait exploser quatre soldats en même temps, je les ai tellement abusés ! Bon, ben, on se voit demain, c'est ça ?

Ces derniers mots me transpercent la poitrine, comme si je venais d'avaler quelque chose trop rapidement. Je songe un instant à attraper mon fils pour me sauver de cette maison le plus rapidement possible, mais me retourne vers Laurier. Il n'exhibe plus son arme, mais sa main sous sa veste démontre qu'il pourrait la faire réapparaître en moins de deux secondes. Je réponds rapidement, pour que mon fils ne remarque pas le tremblement de ma voix :

— Oui, oui, à demain...

— Je vais t'apporter un verre de lait dans quelques minutes, mon grand garçon... Sultan ! Veux-tu ben le laisser tranquille !

Le cocker se branle contre la jambe d'Émile, mais celui-ci ne s'en rend même pas compte, trop absorbé par son jeu. La grosse femme marche vers l'escalier en m'indiquant de la suivre. Je continue d'observer mon fils quelques instants puis, à contrecœur, je remonte. De retour dans la cuisine, Sardou referme la porte, attendrie.

— Quel charmant garçon ! J'en connais pas beaucoup des ados tranquilles de même.

— Moi aussi, j'étais comme ça, quand j'étais jeune !

— Tais-toi, Laurier. En tout cas, c'est pas difficile, un 'tit gars comme ça, hein ?

Elle a une moue désolée.

— Ce serait vraiment triste d'être obligé de lui faire mal...

J'ouvre la bouche, veux parler, mais rien ne sort. Je me racle la gorge et tente un second essai.

— Quand ?

— Vingt-quatre heures à partir de tout de suite. Pis cette fois, je veux pas juste les intérêts, je veux aussi la somme au complet, soit deux mille cinq cents dollars en tout. Avec ce qui s'est passé l'autre soir, on va fermer ce dossier-là une fois pour toutes. Pis vous êtes chanceux, j'aurais pu augmenter les intérêts pour les quatre jours de retard. Vous voyez, je suis pas aussi dure que vous le pensiez, hein ?

— Je trouverai jamais autant d'argent en vingt-quatre heures.

— Alors votre fils passera pas une très belle soirée demain.

Un tournevis invisible s'enfonce dans mon front en tournant très, très lentement, et je ferme les yeux un instant. Quand j'ouvre les paupières, Sardou tend son gâteau vers moi avec compassion.

— Voulez-vous un morceau avant de partir ?

*

Je marche sans la moindre idée de la direction que j'emprunte, inconscient du décor qui m'entoure. Malgré la chaleur de la soirée, je grelotte comme si je me promenais nu au pôle Nord. Au bout d'une vingtaine de minutes d'errance hagarde, une rumeur de chanson me

ramène à la réalité : je suis au centre d'une petite rue tranquille et, au loin, un groupe s'approche en scandant des slogans. Une autre manifestation. Je me rappelle que je suis redevenu Sarkozy et que je dois éviter qu'on me voie. Je cours vers un petit parc tout près et me cache derrière un arbre. Les jeunes sont plus nombreux que les autres soirs et il y a quelques adultes avec eux, dont Valaire qui hurle sans cesse : « À qui, la rue ? À nous, la rue ! ». Sur leur passage, quelques fenêtres s'ouvrent et des gens les engueulent.

— Arrêtez donc de jouer les rebelles, bande de caves ! crie un homme.

— J'en veux pas, moi, de votre grève ! crie une étudiante de son perron. Demain, je vais aller suivre mes cours, comme d'habitude !

— On te laissera pas entrer, ostie de traîtresse ! hurle Valaire d'une voix étonnamment puissante pour une femme de si petite corpulence.

— On verra ben ça ! ajoute un autre adolescent de sa fenêtre.

Enfin, le groupe s'éloigne, le calme revient et je me laisse tomber sur un banc, la tête entre les mains.

Je suis pris entre mille sensations contradictoires. D'un côté, Émile est en sécurité chez Sardou et il n'est même pas conscient qu'il est prisonnier. Jamais Garganruel n'ira le chercher là. D'un autre côté, si je ne trouve pas deux mille cinq cents dollars d'ici demain soir, il est foutu. Bon, admettons que je trouve l'argent, en l'empruntant à Zazz ou en le volant, peu importe. Je paie Sardou et je récupère mon fils. Et ensuite ? Mes problèmes ne sont pas terminés pour autant : une fois libre, Émile redevient la cible de Garganruel. Et même si nous réussissons à quitter la ville, Archlax ne nous lâchera pas. Je l'ai défié malgré ses menaces et il me le fera payer, dût-il nous retrouver, mon fils et moi, à l'autre bout de la terre.

La situation est simple : tant que les Archlax ne seront pas hors d'état de nuire, la vie d'Émile est en danger. Ce qui veut dire que, d'ici demain soir, je dois non seulement trouver l'argent, mais aussi mettre les Archlax K.-O. une fois pour toutes.

Rien que ça.

T'aurais pas dû revenir à Saint-Trailouin, intervient Juliette.

J'attrape un pistolet mental et lui tire six coups à bout portant. Elle se tait. C'est déjà ça.

Je renverse la tête vers l'arrière et observe le ciel étoilé. Je n'y arriverai pas seul. Comme Gracq est hors fonction, il faut que je trouve quelqu'un dont je ne mettrai pas la vie en danger, quelqu'un qui est déjà profondément impliqué dans cette affaire. Bien sûr, un seul nom correspond à ce pedigree.

Je me lève et me mets en marche.

Il fait maintenant totalement nuit et il n'y a personne dans la petite rue résidentielle. Mais lorsque j'approche de la maison de Rachel, je constate qu'il y a une voiture mal garée devant chez elle, une Mazda verte qui m'est très familière.

Archlax junior est chez elle !

Je demeure figé sur le trottoir durant au moins quinze minutes, à forger mille et une hypothèses pour expliquer la présence de mon directeur pédagogique. Et tandis que la plus invraisemblable se forge dans mon esprit (elle a couché avec lui pour lui soutirer des informations sur Paméla Pancourt, mais finalement elle est tombée amoureuse de lui et ils ont décidé de partir ensemble le plus tôt possible en Amérique du Sud pour élever des lamas), je vois la porte d'entrée s'ouvrir et Archlax sortir. Je me précipite derrière la haie de cèdres d'un voisin et risque un œil. DP marche vers sa voiture, le pas plus léger qu'à l'accoutumée, mais comme il n'a toujours pas ses lunettes, il trébuche en descendant du trottoir et se cogne le genou contre l'enjoliveur de sa Mazda. Après quelques tâtonnements, il se glisse derrière son volant puis démarre lentement. Bon : je peux au moins écarter l'hypothèse de la fuite vers l'Amérique du Sud. Après quelques secondes, je me dirige vers la maison de Rachel et, aussi nerveux qu'un mari qui rentre chez lui à sept heures du matin, sonne à la porte.

La huitième merveille du monde me répond. Contrairement à mon habitude, je ne remarque pas tout d'abord son visage, ou son corps, ou son aura. Je suis frappé par son habillement : elle est en robe de chambre. Et sa chevelure de feu est très désordonnée. La jalousie me mord le ventre à pleines dents et, malgré tout, je ne peux m'empêcher d'être sexuellement excité par cette image d'abandon qui la rend incroyablement désirable. Tabarnac ! c'est vraiment pas le temps de bander !

Elle m'examine un moment, le visage plutôt neutre, à l'exception de cette petite lumière difficile à identifier dans son regard.

— Tiens, un revenant.

— Rachel...

— Laisse-moi deviner : si tu daignes enfin t'adresser à moi, et ce, sans déguisement, c'est sans doute parce que tu es dans un cul-de-sac.

— Écoute, je te comprends d'être en criss après moi...

Elle a un petit soupir et secoue la tête avec un vague sourire sans rancœur. Je me rappelle qu'hier je baisais une morte qui avait pris son apparence, une apparence extraordinaire, idéalisée par mon subconscient. Mais maintenant que je suis devant elle, je suis convaincu que l'originale est plus fantastique encore que ma vision utopique. En combien de temps pourrais-je lui enlever cette robe de

chambre qui laisse entrevoir la naissance de ses seins mythifiés ? Trois secondes ? Deux ?

— Je ne suis pas en colère après toi, Julien. L'an dernier, j'ai mal agi avec toi, tu avais raison de ne pas avoir confiance en moi. Alors, pas de rancune. Mais maintenant, j'ai découvert ce que je cherchais, alors nous sommes quittes.

— Mais moi, j'ai besoin de toi !

— Tu t'es très bien débrouillé sans moi jusqu'à maintenant. Bonne chance, mon ami.

Elle commence à refermer la porte, sans agressivité, mais je la repousse d'une main ferme.

— Mon fils est en danger ! En danger de mort !

Elle fronce les sourcils et me scrute attentivement, sans doute pour s'assurer que je suis sérieux. Elle ouvre la porte toute grande.

— Cinq minutes, Julien.

J'ai envie de m'agenouiller pour la remercier (j'en profiterais aussi pour enfouir mon visage sous les pans de sa robe de chambre, pourquoi pas ?), mais me contente de franchir le seuil. Elle referme derrière moi et, les mains sur les hanches, sans m'inviter à m'asseoir, attend des explications.

— Je dois trouver deux mille cinq cents dollars d'ici demain soir si je veux sauver la vie d'Émile. C'est pas énorme, je le sais, mais j'ai pas un sou, alors...

— Deux mille cinq cents ?

— Oui... Mais y a pas que ça, je vais t'expliquer. C'est...

Elle me fait signe d'attendre et marche vers sa chambre. Dieu que je la suivrais ! Mais elle revient au bout d'une trentaine de secondes. Elle tend vers moi sa carte de guichet automatique et un bout de papier.

— J'ai écrit mon NIP sur le papier. Comme j'ai une limite de deux mille par jour, tu pourras retirer une partie de la somme ce soir et l'autre demain.

Deux mille par jour ? J'imagine qu'elle n'a pas eu trop de difficulté à convaincre le gérant de sa banque de lui accorder un tel privilège... Je prends la carte et le papier, incrédule, et les examine comme s'il s'agissait d'un bâton de dynamite et du briquet pour allumer la mèche.

— Tu... tu me donnes ton argent comme ça, sans poser plus de questions ?

— L'argent est le moindre de mes soucis, Julien. Et j'ai confiance en toi. De plus, si ça peut t'aider...

— Attends, c'est pas juste l'argent, le problème ! Les Archlax sont aussi une menace pour mon fils, surtout Senior, c'est pour ça que j'ai besoin de ton aide ! Pour qu'on les arrête une fois pour toutes ! Je vais tout t'expliquer, je te cacherai plus rien ! C'est...

— Inutile, je te l'ai dit : j'ai découvert tout ce dont j'avais besoin. Le reste m'importe peu. Et si Archlax senior est une menace pour ton fils, je te rassure...

La petite lumière dans son regard s'illumine encore et, cette fois, je reconnais une lueur de triomphe.

— ... tu n'auras plus rien à craindre de sa part d'ici demain soir.

Ça y est, j'allume.

— Tu es au courant... Tu sais qu'Archlax senior a assassiné Paméla Pancourt, ta marraine...

Elle devient pâle et recule d'un pas.

— Mais comment... comment tu sais...

Malgré moi, je m'emporte :

— Junior a enfin cédé à tes avances et il t'a révélé que son père a tué Pancourt, c'est ça ? Criss ! J'arrive pas à croire que t'as couché avec cet insecticide à libido !

Et le pire, c'est que c'est sans doute ma lettre qui a incité Junior à s'ouvrir à Rachel ! Mais ça, je ne peux tout de même pas le lui dire... Elle redresse gravement la tête.

— Je t'ai déjà dit que rien ne m'arrêterait pour parvenir à mes fins ! Rien !

Jeanne d'Arc devait ressembler à ça alors qu'elle se préparait à attaquer les Anglais... mais en moins sexy, évidemment. Archlax a donc touché ce corps, a caressé ces seins, a joui dans cette déesse ! Ostie, peu importe comment cette histoire se terminera, je ne me remettrai jamais d'une telle injustice, jamais ! Mais le bon sens finit par avoir raison de mon désespoir et je reviens rapidement à l'essentiel :

— Écoute, tu sais pas tout ! J'ai découvert ce qui se passe dans la cave, et...

— Mais je te dis que je m'en moque ! Écoute, Julien, j'ignore comment tu sais toutes ces choses sur moi, mais ça n'a plus d'importance maintenant. Moi, j'ai découvert ce que je voulais et je vais agir seule.

Et la soudaine dureté de son visage me fait aussitôt comprendre ses intentions. Elle retourne à la porte, me signifiant que je dois partir. Je m'approche d'elle, dramatique.

— Rachel, tu veux tuer Archlax senior, c'est ça ? C'est pour cette raison que tu te fous de me donner ton argent ! C'est ça, hein ? Tu veux le tuer, même si ça doit te mener en prison !

— Ça, ça me regarde.

Elle commence à ouvrir la porte, mais je la prends par les épaules et elle me dévisage avec une nuance de désapprobation. C'est la première fois que je la touche sans ressentir la moindre excitation sexuelle : la peur emporte tout.

— Écoute-moi : les Archlax jouissent d'une protection surnaturelle. Quiconque agresse quelqu'un ayant du sang d'Archlax dans les veines sera anéanti par une force maléfique dont tu n'as pas idée ! Je sais que ç'a l'air dingue, mais je te jure que c'est vrai !

Elle fronce les sourcils, puis a un sourire moqueur.

— Julien, franchement, tu aurais pu trouver mieux pour m'empêcher d'arriver à mes fins...

— Merde, je niaise pas ! Depuis ton arrivée à Saint-Trailouin, tu t'es quand même rendu compte qu'il y a de la sorcellerie dans toute cette histoire, non ? Et puis, comment crois-tu que j'ai pu changer d'apparence, sinon par la magie ? Et pourquoi tu penses que je tue pas Archlax moi-même ? Parce que je peux pas ! Je peux même pas lui foutre mon poing sur la gueule ! Je t'en supplie, crois-moi !

Ébranlée, elle m'examine avec attention, ses magnifiques yeux emplis de doute. J'avale ma salive et mes doigts s'enfoncent un peu plus dans ses épaules.

— Je veux pas qu'il t'arrive malheur, Rachel...

Elle sourit, mais sans moquerie ni ironie, un sourire tendre, affectueux et reconnaissant. Elle lève le bras et sa main gauche caresse doucement ma joue. Et pour la première fois depuis que je la connais, je sens qu'il se *passé quelque chose* entre nous deux, et pas juste de mon côté. Ou du moins, qu'il *pourrait* se passer quelque chose, comme si cette modeste câlinerie représentait une possibilité... peut-être même une promesse. Jamais elle n'a été si en contact avec moi, et si je la prenais dans mes bras maintenant, je ne voudrais plus jamais la lâcher, car la laisser partir serait aussi absurde que de m'arracher le cœur et de le lancer dans une rivière (Bon, de m'arracher le cœur *et* la queue, j'avoue...) J'avance déjà la tête pour l'embrasser, mais ses doigts quittent ma joue pour se poser sur mes lèvres et, à sa moue désolée, je comprends qu'elle m'arrête ainsi presque à contrecœur.

— Va t'occuper de ton fils. Je vais m'occuper de mes propres affaires. Et après... Comment savoir ce qui se passera après ?

Ces mots m'enlèvent toute volonté de protestation et je ne cesse de me les répéter mentalement, comme pour m'assurer de les avoir bien entendus. Elle ouvre la porte et, en me touchant à peine le dos, me guide vers la sortie. J'obéis, mais sur le seuil à l'extérieur, je trouve la force de me retourner.

— Rachel...

Mais elle referme déjà la porte.

Je me mets en marche, adoptant le pas du héros hollywoodien qui, aux deux tiers du film, erre toujours dans une rue, la nuit, aux prises avec un grand bouleversement. D'ailleurs, pour que le pastiche soit complet, il pleut.

Mais il aurait pu pleuvoir de l'acide, des sauterelles ou des

météorites, je n'aurais rien senti de toute façon.

*

Il n'est plus temps de prendre son temps.

Je suis allé retirer deux mille dollars au guichet automatique dans le compte de Rachel, puis j'ai décidé de passer la nuit chez Gracq : Garganruel ne viendra pas me chercher ici. J'ai utilisé ma clé magique pour entrer et, assis dans le divan, en train de boire la seule bière qui reste dans le frigo de mon partenaire, j'en arrive à cette conclusion.

Il n'est plus temps de prendre son temps.

Depuis une demi-heure, mon cellulaire sonne. Je sais que c'est Gracq qui m'appelle, qui veut sans doute que je lui livre un bilan de ma journée. Mais je ne réponds pas. Car il n'est plus temps de discuter non plus. Ni d'être prudent. Ni de peser le pour et le contre.

Il n'est plus temps de prendre son temps.

Il est temps d'agir. Aussi insensée l'action sera-t-elle. D'ici demain soir, il faut que toute cette histoire soit terminée. Peu importe à quoi aboutira cette fin. Mon sort et celui d'Émile en dépendent.

Il est temps de tenter quelque chose de radical. Quelque chose qui franchira le point de non-retour.

QUATRE-VINGT MINUTES PLUS TÔT

Rupert senior termine son repas au Gourmet Gourmé, son cellulaire contre l'oreille. Il écoute d'un air sombre la voix de Jingo qui lui explique ce qui s'est passé. Le vieil homme parle enfin, d'une voix qui tremble d'une rage contenue.

— Comment as-tu pu être déjoué par Sarkozy, Jingo ?

— Je suis désolé, monsieur, mais c'est pas évident de tenir tête à quelqu'un sur qui on peut pas frapper !

— Et où diable se trouve-t-il, en ce moment ?

— Je le sais ben pas.

Rupert promène sa fourchette parmi les quelques légumes qui traînent dans son assiette, songeur.

— L'inconnu de Saint-Devlon est sans doute un ami de Sarkozy, un ami qu'il a visiblement eu le temps de prévenir. Sarkozy est sûrement là-bas.

— Ça m'étonnerait : son char est encore stationné devant chez lui. À mon avis, le complice de Saint-Devlon est revenu à Saint-Trailouin avec l'ado, ils ont ramassé Sarkozy pis ils ont quitté la ville.

— Oui... Cette hypothèse est frappée du sceau du bon sens...

— Alors, heu... Je fais quoi ?

Rupert réfléchit toujours en mâchant une fève. Il remarque que les quelques clients présents dans le restaurant lui décochent des regards impressionnés et admiratifs. Il y en a même deux qui sont venus lui donner la main tout à l'heure, intimidés. Normalement, ces marques de respect flattent son ego, mais ce soir, elles l'agacent. Les événements déboulent tellement rapidement, depuis quelques jours, il doit garder l'esprit clair pour gérer tout cela.

— Bon. Pour l'instant, tu peux rentrer chez toi, Jingo.

— Alors, on... heu... on oublie l'idée d'éliminer le gamin ?

— Non, on ne l'oublie pas ! Sarkozy doit payer et il paiera ! Et nous trouverons où il se cache, tu m'entends ? Suo tempore, tout simplement. Mais présentement, je préfère que tu ne t'éloignes pas trop, au cas où Sarkozy serait toujours tapi quelque part dans le coin.

— Bien, monsieur.

— Je te rappelle demain, je dois réfléchir.

— Bonne nuit, mons...

Rupert raccroche. Un couple qui passe devant lui le salue timidement.

— Bonsoir, monsieur Archlax, fait l'homme.

— Toujours un plaisir de constater que vous revenez souvent dans votre bonne vieille ville ! ajoute la femme.

Senior leur adresse un sourire crispé, puis les ignore en buvant une gorgée de son vin. Il reprend son téléphone et tente d'appeler son fils pour la dixième fois : aucune réponse. Cette guerre entre Junior et lui devient

ridicule. Agacé, il compose le numéro de Christophe Durencroix.

— Christophe, je n'arrive pas à joindre mon idiot de fils, as-tu la moindre idée de ce qu'il fabrique ?

— Il passe la nuit à surveiller Justine. Tu sais que lorsqu'on est dans la cave, nos cellulaires captent aucun signal. Il va nous appeler juste si Justine commence son travail.

— Bon... Très bien...

— Et, heu... Qu'est-ce qui se passe avec Sarkozy ?

Le vieil homme coupe sans répondre, excédé. Cette attente devient intolérable. Et c'est justement au moment où le premier Voltairien pur et parfait est sur le point de naître que Sarkozy réapparaît ! Comment a-t-il pu changer son apparence ? Il y a de la sorcellerie là-dessous, assurément. Et s'il y a de la magie...

Rupert dépose ses ustensiles dans son assiette vide et essuie doucement sa bouche avec sa serviette, le regard opaque. Une petite visite à Mélusine Fudd s'impose.

*

Rupert junior finit de se rhabiller sous le regard de Rachel, étendue sous les couvertures de son lit, la tête appuyée au creux de sa main droite. Il enfle son veston en la regardant.

— Désolé de me sauver si vite, mais j'ai des trucs à régler.

— Pas de problème.

Elle dit cela d'un air détaché, comme si elle pensait à autre chose. Rupert fronce les sourcils. Son départ semble la laisser indifférente. Mais il se fait sans doute des idées : il a encore peine à croire qu'une telle femme puisse s'intéresser à lui. Évidemment, il aurait préféré demeurer ici toute la nuit, mais il devrait être dans la cave depuis une bonne heure.

— Mais je te jure que cette fois je n'attendrai pas quatre jours avant de te revoir.

Rachel, toujours appuyée sur sa main, a le visage grave, comme si son esprit était accaparé par de sombres pensées. Rupert s'approche, se penche et veut lui prendre la main. Sans lunettes, il doit tâtonner quelques secondes avant de trouver les doigts de sa douce. Puis, pour la première fois depuis des années, il sourit véritablement, un sourire lumineux qui le transforme de manière spectaculaire.

— Tu m'as fait découvrir la vraie vie, mon amour. Je ne t'en remercierai jamais assez.

Rachel cligne des yeux, comme si elle réalisait tout à coup qu'on lui parlait, puis elle sourit à son tour, mais avec moins de naturel. Rupert, éperdu d'enthousiasme, n'y voit que du feu et embrasse son amante sur la bouche.

— Je te rappelle demain, promet-il.

— J'y compte bien...

Il se dirige vers la porte, puis se retourne, embêté.

— Et comme je t'ai dit tout à l'heure, j'aimerais que ce que je t'ai révélé sur mon père reste entre nous.

— Quelles sont tes intentions ? Vas-tu lui dire que tu sais la vérité, maintenant ?

Rupert relève la tête dignement.

— Et comment ! Demain, je lui balancerai tout... puis il disparaîtra de ma vie.

Rachel devient intéressée.

— Tu vas le tuer ?

Junior rougit violemment.

— Bien sûr que non ! Je refuse d'être un assassin, je refuse d'être comme lui !

Comme il n'a pas ses lunettes, il ne remarque pas la déception qui passe rapidement sur les traits de son amante. En fait, ce qu'il n'ose évidemment lui dire, c'est qu'il ne peut tuer aucun Archlax. Il se force à sourire puis répète :

— Je t'appelle demain.

Et il sort enfin, après s'être cogné le nez contre le chambranle de la porte.

Dix minutes plus tard, il se gare dans le stationnement du cégep. À cette heure, les manifestants sont partis. Il entre dans l'établissement désert, salue vaguement Fork, assis dans son cagibi, puis s'arrête devant un distributeur de cacahuètes au chocolat. Il est sur le point d'introduire un vingt-cinq sous dans la fente, mais il s'arrête, surpris. Pour la première fois de sa vie, il n'a pas du tout envie de ces friandises. Il sourit, ravi d'une telle révélation. Il pénètre dans l'ascenseur et entre le code qui lui permet de descendre.

La grande salle, comme toujours, est éclairée par une lumière rougeâtre qui jette des ombres dans tous les coins. Rupert s'approche de la cage. Couchée à même le sol, sur le dos, sa sœur dort, la respiration rauque, la langue pendante, son immense ventre grisâtre dressé vers le plafond. De temps à autre, elle pousse de légers gémissements. Rupert la regarde avec tristesse mais aussi détermination.

Oui, il accomplira son devoir jusqu'à la fin. Il va monter la garde cette nuit et il sera là à l'accouchement de Justine. Non pas pour seconder son père, mais pour sa sœur et, surtout, pour le poupon à venir. Car si le bébé est normal, pas question que son père en profite, pas question qu'il utilise cet enfant pour sa propre gloire. Junior, en apparence, jouera donc le jeu, amènera ce premier Voltairien chez lui, comme prévu... mais dès que l'occasion se présentera, ils quitteront la ville, lui, Rachel et le bébé, sans prévenir personne. Si l'accouchement a lieu cette nuit, ils pourraient même fuir avant l'aurore, sans que Senior ne soit au courant ! Plus de Malphas,

plus de Saint-Trailouin, plus rien de cette vie malheureuse et malsaine ! Ils iront s'installer quelque part et formeront une petite famille heureuse et normale... Oui, normale, enfin ! Rachel sera évidemment d'accord, elle est si extraordinaire. Et plus jamais il ne reverra son père ! Ce dernier mourra de vieillesse seul, malheureux et frustré, sans avoir récolté les fruits de son horrible expérience. Et ce sera bien fait !

Entre les barreaux, le regard que Junior pose sur sa sœur devient attendri.

— Et je vais trouver le moyen de t'amener avec nous, Justine... Promis... Je ne laisserai pas père se débarrasser de toi.

Le monstre ne réagit pas, profondément endormi.

Rupert va s'asseoir dans un fauteuil près de l'armoire, puis, les mains croisées sur son giron, pleure en silence en pensant à sa mère.

*

— C'est ben la première fois que tu viens sans ton fils, constate Mélusine Fudd en ouvrant une armoire pour prendre une bouteille de bière.

Rupert senior, debout au milieu du salon, hausse une épaule tandis que Mélusine décapsule la bouteille.

— Pis me semble qu'il est un peu tôt pour venir me donner mon argent...

— En effet, il ne s'agit pas là de la raison de ma présence. J'aimerais savoir si vous avez reçu une visite inaccoutumée ces derniers temps...

La sorcière prend une gorgée de bière.

— C'est drôle que tu me demandes ça. Hier, quand je suis revenue de l'épicerie, j'ai remarqué des traces de pas dans la neige. Je les ai suivies, mais elles s'arrêtaient sur le bord du lac. J'ai demandé à môman si quelqu'un était venu, mais...

Elle jette un œil perplexe vers la momie.

— ... elle m'a pas répondu. Elle est bizarre, depuis hier.

Le cadavre fixe le vide dans sa pose habituelle. Rupert le reluque avec un vague malaise, puis revient à Mélusine, qui s'assoit à la vieille table de la cuisine où est dressée l'ébauche d'un château de cartes.

— Je songe à un individu qui serait venu à vous avec une requête particulière. Quelqu'un qui, par exemple, aurait voulu changer d'apparence physique...

Mélusine hausse ses sourcils broussailleux.

— Comment tu sais ça ?

— J'ai donc vu juste ?

— Y a un homme qui est venu y a trois semaines pis il m'a demandé un sort pour lui changer le look.

Rupert avance d'un pas, furieux.

— Vous avez consenti à aider Sarkozy, notre ennemi !

— Comment, c'était Sarkozy ? Je le savais pas, moi ! Il cachait sa vraie face avec un sac !

— Avec un... ? Et vous n'avez pas trouvé cette loufoquerie quelque peu suspecte ?

— Hey, je suis pas flic, moi, je suis sorcière, pis quand on me paie bien, je pose pas de questions !

Le vieil homme pousse un soupir exaspéré et effectue quelques pas pour calmer sa fureur. Mélusine réfléchit en prenant une gorgée de bière.

— Comment tu peux être sûr que c'est Sarkozy ?

— Parce qu'il a repris son apparence normale tout à l'heure devant une foule de témoins !

— Ah ouais ? C'est bizarre, ça... Quelqu'un a dit le mot cruciverbiste devant lui ?

— Quid ? Mais qu'est-ce que vous me chantez là, avec votre cruciverbiste ? L'ivresse vous fait déjà délirer, ma parole !

— Pourtant, c'était supposé durer vingt-huit jours...

Elle calcule mentalement.

— Ça en fait juste dix-huit... Ah ben maudit, j'ai dû mélanger dix-huit pis vingt-huit... C'est parce que j'ai toujours eu de la misère, moi, avec les...

— Avec les runes démoniques, oui, je sais !

— En tout cas, j'espère qu'en reprenant son corps d'origine, il a remarqué les effets positifs dont je lui ai parlé !

Le vieillard cesse son va-et-vient et se tourne vers elle en fronçant un sourcil.

— Qu'entendez-vous par effets positifs ?

Bonasse, Mélusine explique à Archlax les conséquences de la métamorphose. Rupert écoute, de plus en plus fasciné. Au point que, lorsque la sorcière se tait, il sourit de toutes ses dents, tel le fauve qui a enfin piégé sa proie.

*

Il est trois heures du matin.

Dans une chambre de l'hôpital de Saint-Devlon, Mario Juvlou, tout habillé, dort profondément, lové contre Simon Gracq qui, lui, fixe le plafond, inquiet que Julien ne réponde à aucun de ses appels.

Couchée sur le côté dans son lit, Rachel Red ne dort pas non plus. Comme Sarkozy l'a prévenue qu'elle ne pouvait agresser quiconque ayant du sang d'Archlax, elle doit changer ses plans. Mais un vague sourire étire ses lèvres sensuelles car, peu à peu, une solution alternative prend forme dans son esprit.

Dans la vieille cabane, Mélusine Fudd et sa mère ont une discussion télépathique. Médusa daigne enfin dévoiler à sa fille la visite de Julien

Sarkozy ainsi que l'aide qu'elle lui a apportée. Elle l'assure que tout cela est pour son bien, et Mélusine écoute, mortifiée.

Dans la cave du cégep, Justine Archlax dort toujours, même si elle pousse de plus en plus de gémissements en tenant son ventre. Rupert Archlax junior, affalé dans le fauteuil à l'écart, est plongé dans un sommeil peuplé d'images de Rachel et de lui qui non seulement prennent soin de Justine, mais élèvent un enfant surdoué, formant ainsi une famille heureuse et unie.

Étendu sur le divan de Simon Gracq, la main pendante vers le plancher où traîne une bouteille de bière vide, Julien Sarkozy a fini par s'endormir, malgré ses idées torturées et son incapacité à choisir une action précise. Mais dans son sommeil, son subconscient est au travail et lui dicte un plan. Un plan périlleux, extrême, qui ne peut être forgé que par un esprit qui n'a plus le choix.

À travers la ville, quelques centaines d'étudiants dorment avant de se rendre au cégep : certains manifesteront en faveur de la grève, d'autres tenteront d'entrer de force pour poursuivre leur session.

Sur le toit du cégep de Malphas, une dizaine de corbeaux sont perchés et attendent, telles de sinistres sentinelles.

Et dans la forêt, au fond d'une grotte ténébreuse, deux yeux infernaux brûlent d'une impatience avide.

Partie 5 : Tu vas pleurer

CINQ HEURES DOUZE MINUTES PLUS TARD

Dans la salle d'examen de son cabinet situé au sous-sol de sa maison, Christophe Durencroix se tient devant le cadavre nu de l'adolescent qu'il a sorti du congélateur et qu'il a péniblement étendu sur la table. Il s'est réveillé tôt, harcelé par mille et une idées, et, après avoir lu quelques pages du journal, est descendu pour poursuivre ses recherches. Mais en ce moment même, scalpel à la main, il toise le corps recouvert de points de suture, vestiges d'anciennes opérations post-mortem, et se sent totalement ridicule. Après toutes ces années, espère-t-il encore aboutir à des résultats intéressants ? Croit-il encore à ce vieux rêve digne d'une caricature pathétique de savant fou ?

Il s'appuie contre la table d'examen et soupire, la tête basse. Même le Botox qui fige son visage n'arrive plus à camoufler ses cinquante-neuf ans et sa lassitude. Comment en est-il arrivé là ? Mais il connaît la réponse. Il est le seul responsable de ce qui lui arrive.

Pourtant, lorsqu'il a fui la SQ il y a trente-deux ans, à la suite de ces accusations de pédophilie (elles avaient quatorze ans, merde ! on est quand même loin de gamines de huit ans !), et qu'il est venu se cacher dans ce trou perdu de Saint-Trailouin qui, semblait-il, échappait à la justice provinciale, il aspirait vraiment à une nouvelle vie, tranquille et sans histoire, dans son petit cabinet de médecin de campagne. Mais Rupert Archlax senior, qui avait demandé à Garganruel d'enquêter sur ce nouveau docteur, est venu le voir avec les avis de recherche à son nom.

— N'ayez crainte, nous ne vous livrerons pas à la SQ. En échange, vous devrez seulement nous rendre un petit service. Un service qui vous permettra de prendre part à une expérience unique et louable.

Il l'a amené dans la cave, où Christophe a vu l'ignoble Justine. Horrifié, il a écouté les explications de Rupert, qui souhaitait une seule et unique fécondation. Le médecin a d'abord refusé, mais Rupert a de nouveau brandi les avis de recherche... Désespéré, le fugitif a tenté d'expliquer qu'il n'avait pas les compétences médicales pour effectuer une conception in vitro, qu'il faudrait donc que la fécondation se fasse de façon naturelle. Dieu ! s'il avait su quelle série de cauchemars il allait déclencher en proposant cette méthode !...

Il a donc assisté à contrecœur à cette première fécondation... qui fut atroce. Personne n'avait prévu que Justine serait aussi violente dans sa sexualité, et le pauvre adolescent, après avoir joui dans Justine presque malgré lui, a subi les assauts du monstre en hurlant jusqu'à sa dernière seconde de vie. Junior a paru ébranlé par cette scène, mais pas son père, qui affirmait qu'il s'agissait là des risques qu'il fallait assumer pour réussir une expérience si importante. Par contre, sa maîtresse, Paméla Pancourt, était si bouleversée qu'elle en a piqué une crise d'hystérie, criant que leurs

agissements étaient infâmes et indéfendables. D'ailleurs, au bout d'un mois, elle quittait son amant et Saint-Trailouin. Et un autre mois plus tard, Rupert la tuait. Ce dernier l'a toujours nié, bien sûr, mais le médecin était moins naïf que Junior sur cet aspect...

Christophe, de son côté, a aussi ressenti une grande horreur en assistant à cette première fécondation catastrophique, mais lui n'avait pas le privilège de quitter le navire. Rupert senior l'a même obligé à conserver le corps de l'adolescent décédé dans son cabinet.

— Mais pourquoi ? a demandé le médecin, encore tremblant du spectacle auquel il venait d'assister.

— Pour l'instant, conservez-le intact et ne posez pas de questions, s'est contenté de répondre Rupert.

Christophe a donc rangé le cadavre dans son congélateur. Pendant un bon moment, il n'a eu aucune nouvelle des Archlax et il commençait à croire qu'on le laisserait tranquille. Mais au bout de neuf mois, on est venus le chercher et, comme il le craignait, Justine a accouché d'un bébé atrocement déformé. Rupert senior était évidemment déçu, mais il s'est rapidement ressaisi. Il a annoncé qu'on tenterait une seconde fécondation.

— Mais vous m'aviez juré qu'il y en aurait juste une ! a protesté le médecin.

— La prochaine fonctionnera, et ce, grâce à vous, Christophe. Vous vous jetterez corps et âme dans des recherches médicales pour mettre au point un médicament, un élixir, un vaccin, appelez ça comme vous voulez, mais quelque chose pour éviter que les tares physiques de Justine se transmettent au fœtus. Vous pourrez effectuer vos recherches non seulement sur Justine, mais aussi sur le corps que vous avez conservé dans votre cabinet.

— Mais... comment voulez-vous que j'invente un tel vaccin ? Je suis pas généticien, je suis un simple généraliste qui...

— Effectuez des recherches, retournez dans vos bouquins, étudiez ! Bref, faites ce que vous pouvez ! Labor omnia vincit improbus, comme je le dis souvent. De plus, nous conserverons ce petit monstre vivant, non seulement pour que vous l'étudiez, mais afin de nous assurer que le génie de Voltaire s'est vraiment transmis en lui. Si vous travaillez bien, une seule autre fécondation sera nécessaire.

Évidemment, ça n'avait pas été le cas. Les fécondations s'étaient succédé, mais les bébés étaient toujours contrefaits. Car Christophe ne trouvait aucune solution, évidemment. Parfois, il prétendait avoir inventé un vaccin qu'il injectait à Justine, mais ce n'était que fumisterie : ces faux sérums ne servaient qu'à donner le change à Archlax. Tant que celui-ci croyait en l'utilité potentielle du médecin, Christophe ne serait pas livré à la SQ.

Et dans la cave, Primus, le premier enfant, a grandi, de même que Dea, la seconde, et plein d'autres... Les mutants s'accumulaient, c'était absurde.

On les observait, on les étudiait discrètement, on les laissait se promener dans le cégep certaines nuits, y compris à la bibliothèque, et c'est ainsi qu'on assistait à la précocité de leur incroyable intelligence, ce qui à la fois excitait et décourageait Rupert senior : si seulement un être aussi génial pouvait naître dans un corps sain et, idéalement, sans cette perversité sexuelle (ce qui était pour Rupert un moindre mal), le succès serait total ! Senior ne voulait pas se débarrasser des mutants car l'observation de leur évolution pouvait être utile. Il faut dire qu'ils commençaient à lire et à écrire très jeunes et que Rupert paraissait impressionné par les textes qu'ils pondaient. Il a rapidement compris qu'il pouvait se servir de cette intelligence à ses propres fins, à sa propre gloire. C'est ainsi qu'est né le grand mensonge sur le virus qui a contaminé toute la Terre et que, peu à peu, une partie de la cave s'est transformée en bunker. Et comme tous ces demi-frères et demi-sœurs baisaient entre eux, Christophe devait les stériliser dès leur plus jeune âge afin qu'ils ne se reproduisent pas entre eux. Pendant ce temps, Rupert junior grandissait, et si, parfois, il semblait nourrir quelques doutes sur cette expérience démente, ceux-ci étaient rapidement écartés par l'admiration aveugle qu'il vouait à son père.

Christophe se redresse et observe le cadavre de l'adolescent d'un air coupable. Le plus ignoble, c'est qu'il a tout de même tenté de profiter de cette histoire. Car au fond, les recherches qu'il a effectuées au cours de ces trente années sur les trois ou quatre cadavres qui ont défilé dans son cabinet n'avaient rien à voir avec l'expérience d'Archlax. Comment aurait-il pu trouver le moyen d'interférer sur les fœtus de Justine ? En fait, il a utilisé ces corps pour accomplir des recherches sur le vieillissement. Ce foutu vieillissement qui représentait sa plus grande terreur, cette inexorable chute du corps vers la ruine... Depuis trente-deux ans, les explorations médicales du médecin ne portent que sur cet aspect. Et aujourd'hui, à presque soixante ans, le visage déformé par trop d'interventions esthétiques, il réalise bien à quel point cette utopie de jeunesse éternelle s'est avérée aussi désaxée que les lubies d'Archlax. Tous deux, au fond, ont poursuivi un rêve absurde. Sauf que lui l'a poursuivi à l'insu de ses complices, en fournissant de temps en temps à Archlax un vaccin bidon. Le regard qu'il pose sur le cadavre de l'étudiant s'emplit soudain de dérision amère, ses lèvres se retroussent en une moue dédaigneuse et il lance le scalpel au loin.

— Imbécile ! Ostie d'imbécile !

D'une main, il s'appuie sur la table d'examen et de l'autre se couvre les yeux. Et pourtant, aussi inconcevable que celui puisse paraître, Justine, pour la première fois, a donné naissance l'an dernier à un être physiquement normal. Trop prématuré et donc mort-né, mais sans déformation aucune. Archlax est désormais convaincu que le vaccin de Christophe est enfin efficace, alors qu'il ne s'agit vraisemblablement que d'un hasard ironique. Il n'y a donc rien qui garantit que le prochain bébé sera bien formé. Comment réagira Senior si Justine accouche d'une autre

gargouille ? Il s'avisera enfin que le médecin le trompe depuis le début... et il se débarrassera peut-être même de lui.

« Sauve-toi ! » songe-t-il, la main toujours sur ses paupières closes. « Dans une autre ville, n'importe où... »

Il y a déjà songé, bien sûr. Après trente ans, son dossier n'existe peut-être plus à la SQ, mais comment en être parfaitement certain ? Et arriverait-il, à son âge, à recommencer sa vie ?

Un déclic étouffé se fait entendre et il découvre ses yeux. On aurait dit l'ouverture de la porte de son cabinet. Pourtant, elle est verrouillée. Curieux, il marche vers la porte qui sépare la salle d'examen de son bureau et l'ouvre. Un poing l'atteint en plein visage et il tombe à la renverse. Pendant quelques secondes, les étoiles dansent devant lui puis, à moitié affalé au sol, la main frottant sa mâchoire douloureuse, il reconnaît son agresseur qui le surplombe.

Sarkozy ! Mais un Sarkozy agité, au regard fiévreux et désespéré à la fois. La bouche tordue en une contorsion inquiétante, il crache :

— Dommage pour toi que t'aies pas du sang d'Archlax dans les veines...

Chapitre dix-huit

Va falloir que je sois convaincant

J'avoue que mon poing sur la gueule de cire de Durencroix me procure une satisfaction presque aussi intense que celle ressentie lors de la disparition de Jeff Fillion de la radio FM. Pas au point de balayer ma peur, ni cette épouvantable impression que ce que je suis sur le point de faire frôle le suicide, mais tout de même. Le cul sur le plancher, Durencroix cligne des yeux et me dévisage avec terreur comme si j'étais son esthéticien lui annonçant qu'il avait développé une allergie au Botox.

— Dommage pour toi que t'aies pas du sang d'Archlax dans les veines...

L'épouvante décuple dans ses yeux.

— Tu... tu vas me tuer ?

Non, je ne le tuerai pas, même si ce n'est pas l'envie qui manque. En me réveillant sur le divan de Gracq il y a trente minutes, j'ai tout de suite su comment j'allais m'y prendre. Je suis allé à pied au guichet automatique le plus près, ai retiré mille dollars, puis suis retourné à l'appartement. J'ai glissé deux mille cinq cents dollars sous l'oreiller du lit de mon coéquipier, j'ai avalé trois tranches de pain sans garniture, bu deux gorgées de lait puis suis sorti. Direction : la maison de Durencroix.

La journée était encore ensoleillée et plus chaude que la veille, la température devait bien frôler les vingt-trois degrés. J'ai tenté de lire un bon augure dans ce temps bucolique. Je me suis immobilisé devant la maison du médecin et j'ai regardé l'heure : huit heures treize. *Elle* devait être arrivée. J'ai pris mon cellulaire et j'ai composé le numéro du cégep. Un message automatique m'a donné le choix entre plusieurs options, puis j'ai appuyé sur la touche appropriée.

— Bibliothèque de Malphas, Nadine Limon, bibliothécaire.

— Nadine, c'est moi, Julien...

— Julien ! Mon Dieu, ta transformation d'hier, devant tout le monde ! Est-ce que... Tout va bien ?

— Écoute, j'ai pas beaucoup de temps et je voudrais que tu me rendes un petit service. Un service qui te mettra pas en danger et qui t'impliquera pas dans mon histoire, je te le promets.

Après une brève hésitation, elle m'a demandé de quoi il s'agissait.

Je lui ai expliqué que j'avais besoin de certains livres et elle m'a confirmé qu'ils étaient disponibles à la bibliothèque.

— Parfait. Je serai au cégep d'ici dix ou quinze minutes, je passerai les prendre.

— Je te préviens, il y a pas mal de manifestants aujourd'hui à Malphas, même à cette heure matinale. Il y a même des anti-grévistes qui veulent entrer pour suivre leurs cours. Et comme la porte arrière du bâtiment est verrouillée, tu peux juste passer par en avant. Mais les jeunes laissent tranquille le personnel du cégep, tu devrais pas avoir de problèmes...

Je l'ai remerciée, puis j'ai appelé l'hôpital. On m'a transféré à la chambre de Gracq et ce dernier, déjà éveillé, m'a répondu en m'engueulant.

— Crime, Julien, ça fait deux journées quotidiennes que je tente l'essai de rejoindre ton contact de manière téléphonique ! Veux-tu ben m'affirmer la révélation de ce qui se produit en se passant ? J'arrête pas de me ronger du sang d'encre !

— Je m'en vais à Malphas, Simon. Je vais régler ça une fois pour toutes.

La colère a disparu de sa voix pour céder la place à l'effroi.

— Hein ? Comment ? Tu veux dire quoi, là, dans les propos de tes paroles ? Tu vas pas entreprendre l'agissement d'actes dangereux dans leur inconsidération, j'espère ?

— Tu dois me promettre une chose : si t'as pas de nouvelles de moi d'ici la fin de l'après-midi, tu trouves un moyen de sortir de l'hôpital, tu retournes à ton appartement, tu prends l'argent caché sous ton oreiller et tu vas le donner à Sardou. Pour sauver Émile.

— Émile ? Ton garçon filial ? Mais... mais...

J'ai voulu lui dire « Je te rappelle quand c'est fini », mais je n'ai pas osé. Je me suis contenté de conclure, la gorge nouée :

— Merci pour tout, Simon. Je me serais jamais rendu aussi loin sans toi.

— Merde, Julien, tu...

J'ai coupé, puis suis allé me planter devant la porte d'entrée de la maison de Durencroix. Entrer en utilisant ma clé magique n'était pas une bonne idée : je me suis rappelé qu'un chien, descendant direct du Cerbère, hantait ces lieux. J'ai donc sonné : aucune réponse. Durencroix se trouvait peut-être dans sa clinique. Je me suis dirigé vers le côté de la maison, clé en main, et, trente secondes plus tard, mon poing percutait la gueule du médecin qui, en ce moment même, toujours au sol, me dévisage avec terreur.

— Non, je te tuerai pas ! J'ai besoin de toi ! Debout !

Durencroix se remet sur pieds en tremblant.

— Be... besoin de moi pour quoi ?

Je vois alors un cadavre, derrière lui, sur la table d'examen. Un adolescent, mais pas le même que celui de l'an dernier.

— Criss ! Veux-tu ben me dire ce que tu fais avec ces cadavres, ostie de malade ?

— Besoin de moi pour quoi ? insiste monsieur Cire.

— On prend ton char et on s'en va dans la cave du cégep !

— Dans la cave ? Pour quoi faire ?

— Pour aller décorer un peu, je trouve que ça manque de couleurs ! Envoie, grouille !

— Pis... pis si je refuse ?

Ah ! Merci, ma chouette, de me donner une nouvelle occasion de me défouler ! Et paf ! droit sur le nez ! Durencroix bondit vers l'arrière et titube en tenant son pif qui se prend pour « La Fontaine de sang » de Baudelaire. Il se retient contre le comptoir, gémit en examinant ses doigts sanglants, puis aperçoit ses instruments de chirurgie qui traînent tout près. Il hésite. Je vois très bien à quoi il songe et je ricane.

— Si tu veux absolument m'agresser, vas-y, je suis curieux de voir de quelle manière Malphas respectera son contrat...

En signe de reddition, il attrape une serviette pour s'éponger le nez.

— Maintenant, on s'en va dans ta voiture. Et je te préviens : si tu hurles, je te cogne jusqu'à ce que le Botox te gicle par le cul. Si tu tentes de t'enfuir, je vais te rattraper en moins de dix secondes : t'as vingt ans de plus que moi et je cours vite. Et si je te rattrape, nouvelle giclée anale de Botox. On se comprend, docteur Caligari ?

— Tu commets une grave erreur, Julien...

— Boaf, j'en ai tellement commis durant mon mariage que je suis immunisé. T'as tes clés sur toi ?... Oui ?... Parfait, en route !

Vaincu, il passe devant moi et nous nous retrouvons au soleil en quelques secondes. La rue est déserte et nous nous dirigeons vers la grotesque Jaguar mauve fluo. Il conduit en silence pendant trente secondes puis, sans quitter la route des yeux, secoue la tête.

— Je sais pas trop ce que tu veux faire, mais tu devrais penser à ton fils. Je sais pas où tu l'as caché, mais va le rejoindre pis sauvez-vous tous les deux, sans laisser de traces.

— Pas question qu'Émile et moi devenions des fugitifs.

— Alors, tu vas faire quoi ?

— Raconter aux mutants la vérité. Leur expliquer qu'ils ont été trompés. Ils sortiront dehors, et comme ils passeront pas tout à fait inaperçus, les journalistes s'intéresseront à eux, tout sera révélé. D'ici la fin de l'après-midi, ta face, celles des Archlax et de Garganruel seront dans tous les médias du pays. Vous êtes foutus.

Il tourne un rapide coup d'œil affolé vers moi, le nez tout enflé et

violacé, puis revient à la route.

— Ça, c'est si les mutants te croient.

— Ils vont me croire.

Mais mon ton n'est pas si assuré. Je n'ai pas totalement réussi à convaincre Malou, est-ce que je crois pouvoir atteindre un meilleur résultat aujourd'hui ?

— Pis tu penses que les Archlax vont te laisser faire ? Junior est déjà là-bas, et le vieux peut arriver à n'importe quel mom...

— Tu comprends rien, coudon ? Ils peuvent rien contre moi, rien !

— Pis si ça marche pas ?

Je ne réponds rien et observe le cégep qui apparaît au loin. Je songe à ce que m'a dit Malphas, devant la caverne...

Toute cette histoire ne peut se terminer dans la joie et l'harmonie, j'espère que tu en es conscient ?

Devant le cégep, c'est le cirque. Le nombre d'étudiants pro-grève, qui arborent fièrement leurs carrés rouges, doit s'élever à deux cents et ils forment un barrage pour bloquer une cinquantaine de jeunes qui souhaitent entrer. Durencroix se gare et, lorsque nous sortons, il paraît inquiet.

— Ils vont jamais nous laisser passer...

— Je vais leur dire que je travaille ici, Durencroix, ils vont nous laisser tranquilles. Inquiète-toi pas, personne va troubler ta belle coiffure. Et si tu profites de la foule pour appeler à l'aide ou quelque chose du genre, j'attrape une pancarte et je te l'enfonce dans le cul, pis pas par le manche. C'est clair ?

Nous nous mettons en marche. Je lève la tête et remarque, outre les corbeaux sur le toit, que plusieurs enseignants observent la scène à travers les fenêtres des différents départements du second étage. Je reconnais Josuha et Poichaux, qui me dévisagent avec incompréhension. Dans la foule extérieure, les pancartes se dressent bien haut, les jeunes s'invectivent les uns les autres, la fureur brille dans les regards.

— Vous avez pas le droit de nous empêcher d'entrer, gang de fascistes !

— La majorité a voté pour la grève, fait que ferme ta gueule !

— On va entrer de force, s'il le faut !

— Essayez donc ! Vous allez voir qu'après le lavage, y a aussi le séchage !

Ça sent l'explosion à plein nez. En nous voyant approcher, les visages deviennent méfiants.

— Laissez-nous passer, je travaille ici.

On s'écarte à contrecœur et, poussant légèrement le médecin devant moi, je traverse la foule lorsqu'une voix s'élève, plus forte que les autres :

— Sarkozy !

Je me retourne, sur le qui-vive. C'est Valaire. Elle porte un pantalon de l'armée, une chemise kaki et une casquette qui arbore l'étoile rouge. De plus, elle s'est peint quatre ou cinq carrés rouges dans le visage. Elle s'approche de moi, minuscule dans la foule, et doit parler fort pour couvrir les cris et les injures environnants. Je retiens Durencroix par le bras et il s'arrête.

— C'était quoi, ce petit numéro de métamorphose, hier ? me demande ma collègue. Qu'est-ce que t'es revenu foutre à Saint-Trailouin ?

— Je peux pas te parler maintenant, Mégan...

Elle toise d'un œil intrigué Durencroix qui, toujours blême, le nez enflé, regarde autour de lui avec méfiance. Manifestement, il se demande s'il ne devrait pas appeler à l'aide, mais je lui montre discrètement mon poing et il baisse la tête, docile. Valaire revient à moi :

— Tu vas rejoindre les autres moutons, c'est ça ?

— Quels moutons ?

— Tous les autres profs qui viennent sagement se pogner le cul dans leur département, au cas où certains étudiants entreraient ! Bande de suiveux ! Y a juste moi qui refuse ! Ben, y a aussi Acosta...

Et, avec un petit soupir découragé, elle pointe son menton vers sa gauche. Assis en position du lotus sur le gazon, face à un lampion qui brûle en dégageant un long filet de fumée blanche, Acosta psalmodie des mots incompréhensibles, les yeux fermés. Trois jolies étudiantes sont assises tout près de lui dans la même position et dardent sur lui des yeux extatiques qui, dans d'autres circonstances, m'auraient rendu jaloux.

— Il veut attirer les grandes ondes positives du cosmos pour éviter que ça dégénère en conflit violent, explique ma collègue en secouant la tête. Mais au moins, y est pas avec les autres suiveux en-d'dans...

— Rachel y est aussi ?

— Je l'ai pas vue passer, en tout cas. Pourquoi ? Tu veux la fourrer dans le cégep ou quoi ?

Je ressens une onde d'inquiétude : qu'est-ce que Rachel peut bien préparer ? A-t-elle pris au sérieux mon avertissement d'hier soir ?

— Mégan, j'ai pas le temps de te parler, mais je suis pas ici pour rejoindre les autres profs...

Mais ma collègue ne m'écoute plus : elle a tourné la tête vers la rue et, emballée, s'est levée sur le bout des pieds pour mieux voir.

— Ho, ho... Là, il va vraiment y avoir de l'action !

Durencroix et moi suivons son regard. De l'autre côté de la rue approche un groupe d'au moins cent cinquante personnes, majoritairement des étudiants, qui brandissent des pancartes anti-

grève. Merde, pourquoi faut-il que tout cela arrive en même temps ? Je tire Durencroix par le bras.

— On y va...

Il hésite, je le pousse violemment dans le dos et il obéit. Enfin, nous entrons dans le cégep. Au fond de l'atrium, en face du café étudiant, quelques enseignants et membres du personnel discutent entre eux. Mais tout près de l'escalier, Limon est seule et immobile comme si elle attendait l'autobus, avec ses deux éternelles lulus qui tombent sur ses épaules. Elle tient un sac de plastique bien rempli et, lorsqu'elle me voit, elle marche dans ma direction.

— Je t'attendais. J'ai les livres que tu m'as demandés.

Brave Nadine. Je prends le sac et la remercie. Elle jette un rapide coup d'œil vers Durencroix, qui reluque nerveusement l'entrée du cégep, puis revient à moi.

— Je sais pas ce que tu t'en vas faire exactement, mais... bonne chance.

J'essaie de sourire.

— Bonne chance à toi aussi. Si tu le veux, tu vas accomplir de grandes choses dans la vie... Il n'en tient qu'à toi.

Elle ne répond rien, tourmentée. Je pousse le médecin devant moi et nous nous dirigeons vers l'ascenseur. Durencroix est fébrile, les traits tendus... Va-t-il tenter quelque chose ? Nous passons près du petit groupe qui discute et les bribes que j'intercepte au passage concernent évidemment la manifestation dehors : ceux qui veulent entrer oseront-ils défier les pro-grève ? Certains me dévisagent alors avec étonnement, reconnaissant en moi le mec qui s'est métamorphosé hier en pleine réunion. Et parmi eux, je vois Davidas, qui écoute une discussion avec son éternel regard vide, et Zazz, avec son grotesque point rouge dans le front et sa robe de gitane, qui péroré avec une secrétaire. En nous voyant Durencroix et moi, ma collègue ouvre de grands yeux, mais ne dit rien, comme si elle comprenait par la gravité de mon visage que *quelque chose* de définitif se préparait. Un autre enseignant, que je connais un peu, me lance alors :

— Julien ? Mais... Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce qui s'est passé hier ?

Je ne lui accorde aucune attention et poursuis mon chemin jusqu'à l'ascenseur, précédé de Durencroix. J'appuie sur le bouton d'appel, puis tourne la tête presque malgré moi. Tous me regardent en silence, perplexes. Zazz s'approche, me touche la main et ferme les yeux à demi, comme si elle entraînait en transe.

— Je vois que tu vas avoir des problèmes si tu me laisses pas descendre avec toi pour t'aider...

— Bien essayé, Zoé, mais faut que tu sois gelée pour avoir des visions...

Elle a un petit sourire amer et elle hausse une épaule.

— Qu'est-ce qui se passe, là ? demande une conseillère pédagogique. Où vous allez ?

— J'espère que tu montes pas dans une de tes classes, Julien, ajoute mollement Davidas. Parce que je sais pas si tu es au courant, mais c'est la grève.

Tout à coup, Durencroix se tourne vers le groupe :

— Au secours ! Cet homme me veut du mal...

De ma main libre, je lui décoche un coup de poing en pleine mâchoire. Il bondit contre le mur, tandis que le groupe pousse une clameur à la fois stupéfaite et outrée.

— Mais voyons, qu'est-ce que vous faites là ?

— Julien, t'as perdu la tête ou quoi ?

Zazz, elle, ne dit rien, le visage tordu d'angoisse. Au même moment, l'ascenseur s'ouvre et je pousse Durencroix à l'intérieur avec tant de force qu'il va s'écraser contre la paroi du fond. J'entre à mon tour au moment où deux ou trois personnes veulent intervenir, mais je me tourne vers elles et, laissant choir mon sac sur le sol, brandis mes deux poings.

— Vous voulez une dégustation gratuite, vous aussi ?

Ils reculent, incertains, se demandant sans doute jusqu'à quel point je suis fou. Peut-être qu'après quelques secondes de réflexion ils auraient tenté de m'arrêter, mais les portes se referment enfin.

Durencroix tâte sa bouche et crache du sang en gémissant. Je montre du doigt le clavier numérique sur la paroi.

— Envoie, docteur Mabuse. Entre le code.

Il pousse un petit soupir, mais comme il tient au reste de sa dentition de plus en plus chambranlante, il appuie sur les touches 1,7,7 et 8. L'ascenseur s'actionne en crachant une toux de ferraille.

— Qu'est-ce qu'Archlax fait en bas, si tôt ? Il a passé la nuit là ?

— ...

— D'ailleurs, j'ai remarqué que vous alliez souvent en bas, ces temps-ci, même en plein jour.

— ...

— Justine va accoucher d'une journée à l'autre, c'est ça ?

Il ne dit toujours rien, le visage tuméfié, l'air misérable.

Les portes s'ouvrent, je ramasse mon sac en plastique et nous nous mettons en marche dans le couloir de béton, éclairé par le néon crachotant. Comme toujours, l'odeur spécifique du cégep est plus forte ici, et je perçois à nouveau ce vrombissement qui ressemble à une sourde circulation liquide. Nous tournons le coude du couloir : à quelques mètres devant nous, la porte de métal est grande ouverte. Sur le plancher, un corbeau guette notre approche. Lorsque nous sommes tout près, il s'envole en croassant et disparaît de l'autre côté

de la porte. Nous la franchissons à notre tour et je constate que la porte de droite, celle qui mène à la salle de Justine, est aussi ouverte. J'y prête à peine attention et m'approche de celle de gauche. Durencroix piétine sur place, comme un enfant qui attend la permission d'aller jouer avec ses amis.

— On... on fait quoi, maintenant ? demande-t-il.

Je dépose mon sac sur le sol, introduis ma clé magique dans la serrure du cadenas et le déverrouille. À ce moment, des pas se font entendre derrière moi, et je me retourne : en provenance de l'autre salle, Junior apparaît, sans doute attiré par nos voix et le cliquetis du cadenas. Bouffi comme s'il était éveillé depuis peu, la cravate détachée et toujours sans lunettes, il plisse les yeux pour reconnaître le médecin.

— Je croyais que tu venais me remplacer à dix heures... Mais... Que t'est-il arrivé au visage ?

Il me voit enfin et, stupéfait, recule de deux pas.

— Je vais tout raconter aux mutants, Rupert, que je lance sèchement. Peu importe ce qui en résultera. Faut que ça finisse, d'une manière ou d'une autre.

Je ramasse mon sac et tourne la poignée. Archlax, revenu de sa surprise, m'attrape le bras pour intercepter mon geste.

— Non ! Ne fais pas ça, Julien !

Il ne me frappe évidemment pas, mais il maintient sa prise sur mon bras. Son visage dégage le même genre de panique que j'ai ressentie en apprenant que le country revenait à la mode.

— Écoute, Julien... Révèle tout si tu veux, crie la vérité sur tous les toits, mais pas tout de suite ! Attends que Justine ait accouché ! Rachel et moi, nous les emmènerons, elle et le bébé, très loin d'ici ! Tu n'entendras plus parler de nous !

Rachel ? Il a bien dit Rachel, ce clown pathétique ? Il n'a donc pas encore compris qu'elle s'est uniquement servie de lui ? Je le dévisage longuement et ses lèvres commencent même à esquisser un sourire décalé, comme s'il s'attendait à ce que j'accepte.

— Tu délirés complètement, Rupert !

Je me dégage et, malgré ses protestations, j'ouvre la porte.

Il fait totalement noir dans la salle et je m'arrête après quelques pas. Ils doivent tous dormir.

— Réveillez-vous ! Debout, tout le monde ! *Come on*, réveillez-vous !

Des grognements, des soupirs, des murmures se propagent dans la noirceur. Archlax, tout près de moi, devient suppliant.

— Julien, je t'en conjure...

Durencroix, un peu à l'écart, fait mine de se sauver, mais je le rattrape par le bras et le pousse sur ma droite, pour l'avoir à l'œil. Il

ne bouge plus et se tripote les mains d'angoisse. Des lumières blafardes s'allument une à une, assurant à la salle un éclairage faible mais suffisant pour découper les meubles, les accessoires, les divisions de ce bunker glauque. D'une pièce du fond emplie de matelas, entre vingt et trente silhouettes difformes, de toutes grandeurs, se lèvent et se meuvent lentement dans ma direction. Elles deviennent de plus en plus visibles et je finis par reconnaître celui à l'avant, avec son crâne énorme, son cou maigrelet et son œil gauche bouché : c'est à lui que j'ai parlé l'année dernière. J'avale ma salive tandis que ma nervosité se transforme en peur. Criss ! j'ai quand même une petite armée de monstres devant moi, on est loin du public idéal !

— Professeur Durencroix, professeur Archlax ? marmonne Grosse Tête. Qu'est-ce qui se passe ? Et qui est cet individu avec...

Il s'arrête et écarquille son œil valide. Il tend une main à trois doigts vers moi.

— C'est l'homme de l'année dernière ! Votre collaborateur qui a perdu la mémoire et qui s'est sauvé !

— Oui, tu l'as bien reconnu, Primus ! approuve Archlax. Il vient de dehors, il est devenu fou, alors ne l'écoutez pas !

Une rumeur confuse s'élève du groupe. Merde, comment faire taire Archlax si je ne peux pas le battre ? Je me contente donc de lui crier :

— Ferme-la !

Une femme qui se tient près du dénommé Primus, au crâne pointu et chauve et à la peau lépreuse, intervient alors :

— Mais... vous nous avez dit que vous l'aviez retrouvé mort dans la forêt !

Archlax chancelle, comme si on venait de le gifler.

— Je... il... Enfin, on croyait qu'il était mort, Dea, mais... mais...

— Il vous a menti ! que je coupe d'une voix forte. Lui, son père, Durencroix, ils vous mentent depuis trente-deux ans ! Y a aucun virus dehors ! Y en a jamais eu ! Y a rien de dangereux à l'extérieur à part la popularité grandissante de Denis Lévesque ! Dehors, la vie continue et on s'est servi de vous, on vous a gardés prisonniers parce que vous êtes le fruit d'expériences immondes !

Les marmonnements s'intensifient, on me dévisage comme si j'étais un dément. Durencroix, à mes côtés, secoue la tête, tout à coup dégoûté, comme si toute cette histoire l'écœurait au plus haut point. Archlax pousse un ricanement aussi peu naturel que les photos des vedettes dans les magazines féminins.

— Vous voyez bien qu'il est complètement fou, avec ses histoires sans queue ni tête !

Murmures d'approbation. Merde de merde, ce sera pas de la tarte ! La dénommée Dea demande à nouveau :

— Mais pourquoi n'est-il pas mort comme vous nous l'aviez dit ?

Archlax est à nouveau bouché et j'en profite :

— Votre amie Malou, comment pensez-vous qu'elle est sortie du cégep ?

— Vous connaissez Malou ! s'exclame une fillette unijambiste que j'ai aussi vue l'an dernier.

— Je la connais, puisque c'est moi qui suis venu la chercher ! Pour révéler la vérité à un membre de votre groupe !

— C'est vrai, c'est lui qui est venu l'enlever ! approuve tout à coup Archlax qui change de tactique. Il l'a sortie de force et elle est morte, contaminée !

— Elle est morte parce qu'elle a été frappée par l'une des milliers de voitures qui roulent dans le monde ! que je précise.

— Vous nous aviez dit qu'elle s'était sauvée !

Celui qui a poussé cette dernière phrase se dégage du groupe, un adolescent de dix-huit ou dix-neuf ans, dont l'œil unique est rempli de colère. Archlax plisse les yeux pour le reconnaître, tandis que l'adolescent tend une main difforme vers lui.

— Vous nous aviez dit que Malou s'était sauvée, et maintenant, vous admettez qu'elle a été enlevée ! Pourquoi nous avoir menti au départ ?

— Et pourquoi avoir prétendu que cet homme était mort ? persiste Dea d'un air sombre en me désignant du doigt.

Archlax est maintenant blême. Excité, j'interviens à nouveau :

— Vous voyez bien qu'il arrête pas de se contredire ! (Je brandis alors mon sac.) Et là-d'dans, il y...

— C'est vrai, professeur Archlax, coupe Primus, déconcerté. Pourquoi ces mensonges ?

— Il vous ment depuis trente ans ! que je crie. Lui, son père et Durencroix !

J'indique le médecin qui ne réagit pas, la tête basse.

— Professeur Durencroix, vous ne dites rien ? lance une voix.

— Mais oui, pourquoi ce silence ? clame le cyclope. Si cet homme est dément, dites-le-nous vous aussi !

Durencroix lève enfin la tête pour affronter le groupe, anéanti, mais il conserve toujours le silence. Archlax crache vers lui :

— Mais dis quelque chose, Christophe ! Dis-leur que j'ai raison !

— Il dit rien parce qu'il en a assez de mentir ! que je rétorque. Et moi, pourquoi je vous mentirais ? Hein ? Pourquoi ? Et dans ce sac, il y a la preuve que...

— Mais de quelles expériences parlez-vous ? s'énervé une voix. Qu'est-ce que c'est que ce délire ?

Nouveau charivari de commentaires contradictoires. Je m'écrie :

— C'est trop long à expliquer pour le moment, mais si vous montez avec moi, si vous...

- Non ! crie Archlax.
- ... venez dehors, vous verrez...
- Non, ne l'écoutez pas !
- ... que la vie continue ! La vraie vie !

Un véritable tohu-bohu s'empare maintenant de la salle, j'entends même un bébé pleurer. Certains émettent des commentaires qui démontrent à quel point ils sont ébranlés par mes paroles, d'autres sont convaincus que je suis fou à lier. Pour la troisième fois, je brandis le sac bien haut :

— Vous aimez les bouquins, n'est-ce pas ? Vous en lisez tout le temps ! Eh bien, dans ce sac, il y a des livres qu'on peut normalement trouver dans la bibliothèque en haut, mais qu'on camoufle toujours avant que vous y montiez ! Regardez-les, et vous verrez que...

Un son lointain et inhumain, un cri de cauchemar m'empêche de poursuivre, un hurlement qui provient de l'extérieur de la salle.

— C'est Justine ! s'écrie Archlax, oubliant totalement la présence des mutants.

Et avant que je puisse l'en empêcher, il se précipite en attrapant Durencroix par le bras, passe tout près de percuter le mur puis poursuit sa course vers la sortie en entraînant le médecin, qui se laisse faire en maugréant. Je suis sur le point de me lancer à leur poursuite et je les aurais rattrapés en moins de deux secondes, mais j'ai soudain une idée. Je me tourne vers les monstres.

— Venez dans la salle à côté ! Venez tous !

— C'est la salle interdite ! objecte une voix.

— Elle est interdite parce que c'est là que vous avez été créés ! Vous n'avez pas été trouvés dehors, ni dans la forêt et ou dans les ruines de maisons ! Vous avez été conçus ici, dans cette cave, dans la pièce à côté !

Et c'est reparti pour un pot-pourri d'exclamations et de commentaires contradictoires. Bordel ! On dirait que j'essaie de convaincre une bande de *hipsters* que les années 80 sont terminées ! L'adolescent-cyclope sort du groupe, l'air décidé.

— Je vais voir !

— Polyphème, non !

Quelques voix protestent, mais Polyphème s'approche de moi, l'œil flamboyant au milieu de sa peau écaillée.

— Moi aussi !

Et un enfant aux yeux rouges et aux bras désarticulés sort du lot, le premier mutant que j'ai vu il y a un an. Dea s'avance aussi et prend la main de l'enfant :

— Tu n'iras pas seul, Homer. Je t'accompagne.

Et elle me fixe intensément, son œil droit beaucoup plus grand que l'autre, comme si elle me défiait de les tromper. Je hoche la tête.

— Suivez-moi !

Juste avant de franchir la porte, je jette un œil vers la salle. Les discussions ont repris dans le groupe, tandis qu'un homme aux yeux tout blancs doté d'un troisième bras qui lui sort de la poitrine s'extirpe du lot pour nous rejoindre. Primus nous regarde en secouant la tête, indécis.

Toujours avec mon sac en mains, j'entre dans la seconde salle et, après quelques pas, me retourne : Polyphème, Homer, Dea et trois autres mutants me suivent malgré leurs craintes. Nous débouchons dans la grande salle. Au centre, la cage est baignée d'une lumière blanche et froide. Derrière les barreaux, Justine se tord de douleur en poussant d'horribles gémissements. Je remarque le corbeau de tout à l'heure, perché sur le grand tableau représentant Malphas. Archlax, près de la cage, pointe sa sœur (ou plutôt, sa demi-sœur) du doigt en criant vers Durencroix :

— Mais vas-y ! Va l'assister ! Tu vois bien qu'elle va accoucher !

— J'en ai assez, Rupert, tu comprends pas ? J'en ai assez de tout ça !

— Mais je ne veux pas que tu le fasses pour mon père ! Je n'ai même pas l'intention de le prévenir !

Durencroix hésite et, tout à coup, Archlax fait un geste dont je ne l'aurais jamais cru capable : il frappe le médecin. Enfin, il tente de le frapper, car son poing passe dix centimètres à côté de sa cible et balaie le vide. Durencroix cligne des yeux, perplexe, mais Junior y va d'un second essai et, cette fois, il l'atteint sur la joue. Durencroix titube en grognant. C'est pas ta journée, hein, ma chouette ?

— *Fuck*, j'en ai plein le cul de recevoir des volées !

— Alors fais ton travail si tu n'en veux pas d'autres !

Résigné, le médecin va chercher ses gants de chirurgien et sa trousse sur le comptoir de bois.

Je me retourne enfin vers les mutants qui m'ont suivi. Ils fixent Justine, totalement déroutés. Dea tourne alors les talons et court vers la sortie de la salle.

— Primus !... Primus !

L'excitation cascade en moi. Maintenant dans la cage, Durencroix s'est agenouillé sur le sol et, pitoyable, s'affaire entre les jambes de Justine, qui, le corps grisâtre luisant de sueur gluante, est trop occupée à pousser pour songer à attaquer le médecin. Archlax, près des barreaux, est si excité par l'accouchement qu'il ignore la présence des *freaks* qui fixent la scène sans bouger.

Et tout à coup, les autres apparaissent. Encouragés par Dea, ils entrent par petits groupes indécis. Ils scrutent craintivement la salle, puis s'immobilisent, à leur tour subjugués par le spectacle qui s'offre à eux. Archlax, enfin conscient du remue-ménage autour de lui, se

retourne, plisse ses yeux myopes, puis l'excitation de son regard cède la place à la terreur. Dea s'adresse alors à moi, incrédule.

— Cette... cette femme, c'est...

— Votre mère à tous.

Lentement, elle marche vers la cage, suivie de tous les autres. Durencroix, en sueur, leur jette un rapide coup d'œil nauséeux, puis revient à son boulot :

— Pousse, Justine !... Pousse !

Et Justine pousse en hurlant ses cris atroces, son corps tellement cambré qu'elle n'en paraît que plus déformée. Je m'écrie alors :

— Vous voyez tout ce qu'on vous a caché ? Maintenant, suivez-moi, nous allons tous sortir ! Nous allons...

— Il vous ment ! crie Archlax effectuant quelques pas vers la sortie. Ce... cette femme n'est pas votre mère, c'est une survivante que nous avons trouvée, et que nous... qui...

— Une preuve ! coupe soudain Primus en se tournant vers moi, tellement tourmenté qu'il se prend la tête à deux mains (ce qui, considérant la grosseur de celle-ci, n'est pas une mince tâche). Nous ne sortirons pas sans une preuve plus concrète !

Excédé, je lance mon sac de plastique vers le groupe. Il atterrit à deux mètres de Primus et quelques bouquins s'éparpillent sur le plancher.

— Regardez ces livres !

À ce moment, Archlax se précipite vers la sortie, rentre la tête la première dans le mur puis, en jurant, franchit la porte. Je me lance aussitôt à sa poursuite en hurlant vers les mutants :

— Venez ! Montez tous ! Prenez l'ascenseur, entrez le code 1,7,7, 8 et sortez tous de cette prison !

Mais ils ne bougent pas. Je me retrouve dans le couloir de béton et vois Junior tourner le coin. J'accélère et le rattrape enfin par le bras, à moins d'un mètre de l'ascenseur. Il se retourne vivement, aussi hystérique qu'un ado à qui on enlève sa casquette.

— Lâche-moi, Julien ! Nous ne pouvons pas nous battre, alors laisse-moi partir !

— Tu veux aller rejoindre Rachel, c'est ça ? Mais elle se crisse de toi, ostie de cave !

Il cesse enfin de gesticuler et me considère en éclatant d'un rire sarcastique et triomphal, le genre de rire qu'il n'a pas dû pousser souvent dans sa vie et qu'il semble prendre un grand plaisir à émettre.

— Tu dis ça parce que tu es jaloux ! Tout le monde rêve d'avoir Rachel et c'est moi qu'elle a choisi ! *Moi !*

— Elle veut juste venger sa marraine et elle s'est servie de toi pour découvrir le responsable de sa mort !

— Sa marraine ?

C'est à ce moment que l'ascenseur s'ouvre. Embêté, mais pas réellement surpris, je vois Archlax senior en sortir, en complet impeccable, l'attitude impériale. Ce qui est plus inattendu, par contre, c'est que Garganruel le suit, le front tuméfié, en jetant des coups d'œil curieux dans cette cave qu'il découvre. Junior grimace de dépit tandis que le vieux me toise avec dédain.

— Monsieur Sarkozy... C'est donc vrai...

Je jette un rapide coup d'œil vers l'arrière : aucune trace des mutants. Que font-ils donc ? Ai-je échoué à les convaincre ? Je reviens à Senior et soutiens son regard en me composant l'air le plus arrogant dont je suis capable (et je suis plutôt doué en la matière). Senior tourne un regard noir vers son fils.

— Et toi, comme toujours, tu as été incapable de gérer cette crise.

Mais Junior, le visage haineux, réplique spontanément :

— Je suis peut-être incapable de gérer une crise, mais moi, je ne suis pas un uxoricide !

Senior vacille tel un octogénaire en patins. Houla, ma chouette, tu ne t'attendais pas à celle-là, hein ? Ma lettre a donc atteint son but ! Garganruel, lui, ne semble pas comprendre, et pour l'aider (et pour éviter à certains d'entre vous de perdre cinq minutes pour consulter un dictionnaire), je traduis :

— Uxoricide : homme qui a tué sa femme.

De son côté, le vieil homme tente de se composer un air outré.

— Qu'est-ce que tu racontes, pauvre insensé ?

— Arrête, sale menteur ! De toute façon, tu ne me reverras plus jamais, c'est fini !

— *Non adsumes et transferes*, Junior, tu ne vas nulle part !

— Comment as-tu pu tuer ta propre femme ? Et le pire, c'est que je suis convaincu que tu as aussi l'intention de tuer ta propre fille !

— Ma fille ! ricane amèrement Senior. Mais ce n'est pas ma fille, justement ! Justine n'est pas de moi ! Hélène l'a conçue avec un autre homme, pauvre naïf ! Tu vois ? Elle n'était pas aussi pure que tu l'imaginais, ta sainte mère !

— Quel pathétique mensonge !

— Vraiment ? Pourquoi crois-tu que nous pouvons tirer des fléchettes anesthésiantes sur Justine ? Pourquoi, lorsque Malou a été attaquée, il ne s'est rien passé ? Justine et les mutants, s'ils avaient du sang d'Archlax, devraient être protégés par Malphas, non ?

Junior cligne des yeux, déconcerté. Un peu à l'écart, je suis cet échange avec intérêt. Senior ajoute plus doucement :

— Je ne te l'ai jamais dit parce que cela t'aurait donné encore plus de soupçon sur mon implication dans la mort d'Hélène. Et je constate aujourd'hui qu'effectivement, tu nourrissais des doutes sur...

— Ce ne sont plus des doutes, mais une certitude ! Tu l'as tuée !

Je lâche en ricanant :

— On dirait que fiston s'affirme enfin, hein, Archlax ?

Le vieux se tourne vers moi, les dents serrées.

— Il est temps que je vous règle votre compte, Sarkozy.

— Ah, ouais ? Vous allez faire quoi ? M'éternuer dessus pour m'enduire de mucus ?

Senior esquisse alors un étrange sourire et Garganruel, qui n'a pas bronché durant toute la scène, me toise d'un air sarcastique. D'ailleurs, pourquoi Archlax a-t-il accepté que le flic descende dans la cave, alors qu'il l'a toujours tenu dans l'ignorance de ses agissements ? Un infime détail m'aurait-il échappé quelque part ? Je me sens tout à coup infiniment moins présomptueux qu'il y a une minute. Archlax explique de sa voix suave, les mains à nouveau dans le dos :

— Fudd ne vous a donc pas expliqué que, lorsque vous reprenez votre corps original, ce dernier est totalement neuf ?

— Oui, et alors ?

Garganruel remonte le col de son veston et serre les poings. Moi, je réfléchis. Un corps totalement neuf... avec des organes neufs, des muscles neufs et...

... du sang neuf...

Une boule se forme dans ma gorge et m'empêche de respirer pendant quelques secondes. Archlax comprend que j'ai compris et susurre :

— *Acta est fabula.*

Un bélier m'atteint sur la joue droite et je vole contre le mur avant de m'étaler sur le sol. Confusément, je saisis qu'il s'agissait du poing de Garganruel. Étourdi, je regarde partout autour de moi, espérant que la foudre frappe le capitaine ou que le sol s'ouvre sous ses pieds, car peut-être que Fudd s'est trompée, peut-être que mon sang n'est finalement pas si neuf... Mais rien ne se produit, la colère de Malphas n'intervient d'aucune façon. Tout en me relevant maladroitement, je distingue Junior en train de profiter de la situation pour entrer dans l'ascenseur. Son père avance d'un pas vers lui :

— Junior, attends !

— Tu as de la chance que je ne puisse te tuer !

Et les portes se referment. Senior pousse un grognement contrarié tandis que Garganruel s'approche de moi, la bouche tordue en un rictus mauvais, tout en frottant son poing droit non pas comme quelqu'un qui a mal aux jointures, mais comme un joueur de quilles qui polit sa boule avant de la lancer.

— On est tous les deux gagnants là-d'dans, Sarkozy : je préfère de loin te tuer plutôt que ton fils...

Et avant que je n'aie le temps de lever une pathétique main pour me protéger, la boule de quilles réussit un abat en plein milieu de mon

visage.

TRENTE-TROIS MINUTES PLUS TÔT

Complètement redressé dans son lit d'hôpital, Simon postillonne dans le combiné téléphonique.

— Émile ? Ton garçon filial ? Mais... mais...

— Merci pour tout, Simon, le coupe Julien à l'autre bout du fil. Je me serais jamais rendu aussi loin sans toi.

— Merde, Julien, tu...

La communication est coupée. Simon fixe l'appareil avec effroi, puis il se lève et enlève sa chemise d'hôpital. Lorsque Mario Juvlou sort de la petite salle de bain où il faisait sa toilette, il tombe sur le journaliste totalement nu et esquisse un sourire entendu.

— T'es sûr que t'es assez en forme pour ça ?

— Il faut que tu amènes ma transportation à Malphas, Mario ! rétorque Simon en enfilant son caleçon. À l'instant de l'immédiat ! Si tu roules tes pneus en leur capacité maximale de vélocité, on peut concrétiser notre présence là-bas en quarante minutes, j'en ai l'assurance d'une conviction certaine !

— Mais... les médecins veulent te garder encore quelques jours pour...

— Si tu refuses la volonté de l'accomplir, je vais prendre l'utilisation d'un taxi !

Mario demeure indécis tandis que Simon finit de s'habiller, puis il soupire en souriant :

— Tu sais bien que je peux rien refuser à mon journaliste préféré...

Simon s'approche de lui et l'embrasse rapidement sur la bouche.

— Merci...

Il enfle son long trench de cuir et, la tête entourée d'un pansement mais fièrement dressée comme celle d'un conquérant, il clame :

— En direction de l'avant, camarade ! On a un blind date avec un rendez-vous de l'Histoire !

*

Rupert senior, dans le salon de sa maison de Saint-Trailouin, achève de nouer sa cravate devant le miroir et s'observe avec délectation. Franchement, on ne pourrait jamais lui donner soixante-quinze ans. Non seulement il dégage le charisme d'un homme d'à peine soixante, mais sa santé est celle d'un jeune quadragénaire. Il a donc encore quelques bonnes années devant lui pour voir grandir le premier Voltairien.

Le premier... et le dernier.

Son visage s'assombrit. Le résultat de son grand projet initial sera finalement très éloigné de l'intention de départ... Mais peu importe : un seul enfant surdoué sera suffisant pour que le nom des Archlax passe à la

postérité.

Son cellulaire sonne et il répond. Une voix déformée et presque animale se fait entendre et Rupert finit par comprendre qu'il s'agit de Fork. Pourquoi donc l'appelle-t-il, lui, et non Junior ? Péniblement, Fork baragouine que son fils est toujours dans la cave depuis hier soir et que le docteur Durencroix vient tout juste de prendre l'ascenseur pour y descendre.

— Tout cela est parfait, Seroï ! Pourquoi me contacter, alors ?

Le gardien explique que le médecin était accompagné d'un homme qui a frappé Christophe juste au moment où ils montaient dans l'ascenseur. Cette altercation lui a semblé plutôt irrégulière. Il a songé à descendre lui-même pour aller voir ce qui se passait, mais comme Junior et Christophe étaient déjà sur place, il hésitait. Il a donc préféré en informer monsieur Archlax afin de recevoir une consigne claire. Pris d'un mauvais pressentiment, Rupert demande :

— Et cet homme avec le docteur Durencroix, Seroï, il t'était familier ?

— M'semb' ke s'tè in prof k'travailâ 'citte 'an passé...

Rupert a l'impression que le cellulaire se liquéfie contre son oreille. Mais il se contente de dire calmement :

— Merci, Seroï, tu as eu raison de m'appeler. Et, non, ne descends pas à la cave. J'arrive dans quelques minutes pour gérer moi-même cette anicroche.

Il coupe la communication et compose rapidement un autre numéro.

— Jingo ? Oui, c'est moi... Viens prestement me chercher.

*

Le stationnement de Malphas grouille tellement d'étudiants que le capitaine de police doit se garer dans la rue. Lui et Rupert senior sortent de la voiture et contemplent un moment les quelque quatre cents étudiants qui s'agitent, crient et s'injurient sous le soleil éblouissant et indifférent.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce pandémonium ?

— Les anti-grève pis les pro-grève qui se narguent, monsieur. J'ai comme l'impression que la bagarre va éclater bientôt.

Jingo, qui a renoncé à enfiler son manteau sous une telle chaleur, caresse un instant son front meurtri, puis effectue un appel sur son cellulaire.

— Salut... Ouais, ça sent la bagarre à Malphas, ils sont une méchante gang sur le point de se taper dessus. Envoie donc des hommes pour les éparpiller...

Il range son appareil tandis que Senior démontre des signes d'impatience.

— Maintenant, allons régler le cas de monsieur Sarkozy.

— Donc, on oublie son fils, c'est ça ?

— Exactement !

Cette nouvelle réjouit Garganruel, qui s'en frotte les mains.

— Parfait pour moi ! Mais vous voulez pas attendre que les renforts aient dispersé tout le monde ? Ils ont l'air pas mal enragés...

— Bah, ira furor brevis est ! Allons, nous n'avons pas une seconde à perdre !

Le policier hausse une épaule et vérifie que son Glock est bien sous son veston.

— OK, on y va.

Les deux hommes traversent la rue. Senior reluque avec méfiance la dizaine de corbeaux qui, perchés sur le toit de Malphas, contemplent la scène sans bouger une seule plume. Plus ils approchent de la foule, plus ils distinguent les cris.

— Laissez-nous entrer, gang d'osties !

— Jamais de la vie ! On va vous péter la gueule avant !

— Ouin ? Ben, montrez-nous donc ça !

— Vous allez voir qu'un lavage, c'est rien comparé à un séchage !

Jingo, parmi la meute vociférante, se fraie un passage sans trop de difficulté et le vieil homme le suit de près, impatient mais néanmoins impressionné par l'agitation. Tous deux remarquent vaguement un adulte aux longs cheveux noirs attachés en queue de cheval, assis sur le gazon et en pleine méditation, entouré de trois ou quatre filles. Alors que le flic est sur le point de s'engager sur le petit chemin qui mène à l'entrée principale, plusieurs jeunes se dressent devant eux.

— Non, non, c'est fini, y a pus personne qui entre pis personne qui sort, tant que c'te gang de traîtres d'anti-grève là a pas sacré son camp !

— Pis mon poing, lui, il peut-tu te rentrer dans la gueule ? réplique calmement le capitaine.

— Vous êtes peut-être ben grand pis ben bâti, mais on est une méchante gang, ici !

— Pis moi, je suis flic.

Il sort son insigne et les étudiants, après une brève hésitation, s'écartent d'un air boudeur. Jingo et Rupert se remettent en marche sous les injures. Alors qu'ils atteignent la porte, des hululements de sirènes parviennent jusqu'à eux : au loin, quatre voitures de police débouchent de la rue. Jingo hoche la tête de satisfaction alors qu'une nouvelle volée de huées traverse le stationnement. Rupert aperçoit alors une toute petite femme, sans doute une enseignante, qui houspille la foule avec rage :

— Ils envoient la police ! Gang de nazis, on se laissera pas faire ! Pas question de les écouter ! Maîtres chez nous ! Vox populi, vox dei ! Attica ! Attica ! On les encule, tabarnac !

Et tandis que les autos-patrouille se tracent un chemin dans le stationnement congestionné, Rupert et Jingo entrent dans le cégep.

En face de son cagibi, Fork se tient debout et salue Senior en silence,

rassuré par l'apparition de son patron. Près du café étudiant, une cinquantaine d'employés tiennent conseil, tout en jetant des coups d'œil anxieux vers l'entrée principale. Parmi eux se trouvent Zoé Zazz, Elmer Davidas et Josuha Hamahana.

— Peut-être que c'est de ma faute... Peut-être qu'ils n'aiment pas qu'un Noir enseigne dans leur cégep... Je peux aller me sacrifier, si vous voulez...

— On fait quoi ? On remonte dans nos départements ou on s'en va ? demande une enseignante.

— Tu te vois traverser cette foule enragée ? riposte un aide-pédagogique. Et il paraît qu'ils laissent sortir personne !

Le groupe avise enfin Rupert et Jingo, surpris de reconnaître le capitaine de police et le plus célèbre personnage de la ville. Zoé, elle, s'assombrit d'inquiétude. Dorian s'approche des nouveaux venus :

— Bonjour, monsieur Archlax, ravi de vous voir ! On se demande quoi faire, justement ! Je sais que vous ne travaillez plus ici depuis longtemps, mais on ne trouve pas votre fils, et Bouthot pleure de terreur dans son bureau...

— Vous pouvez tous quitter les lieux, répond évasivement le vieil homme en marchant vers l'ascenseur.

— Mais... la foule dehors nous laissera peut-être pas passer...

— La police vient d'arriver, elle va disperser tous ces osties de pouilleux de mangeux de merde de gratteurs de guitare dans deux minutes, répond Jingo.

Tous tournent un visage dubitatif vers l'entrée principale, à travers laquelle on peut voir les policiers s'adresser aux manifestants, matraques à la main. Sauf que personne ne semble vouloir partir et, même si on ne les perçoit pas clairement, les cris qui parviennent jusqu'à l'intérieur prennent de plus en plus d'ampleur. Rupert appuie sur le bouton de l'ascenseur et, lorsque les portes s'ouvrent, lui et Jingo pénètrent à l'intérieur.

— Où vous allez ? demande Zoé, inquiète.

— Nous... nous montons pour une petite réunion, répond Rupert, agacé.

Les portes de l'ascenseur se ferment sur le visage angoissé de l'enseignante. Senior soupire en se frottant les yeux.

— Par tous les dieux, cette manifestation ne pouvait pas plus mal tomber !

Avant d'entrer le code pour descendre, le vieillard tourne un visage grave vers le capitaine.

— Écoute-moi, Jingo. Dans la cave, il est fort probable que des choses étranges, voire effrayantes, s'offrent à ta vue. Mais je t'exhorte à me faire confiance et à ne poser aucune question. Ton but premier est d'occire Sarkozy. Pour le reste, je t'expliquerai tout ultérieurement. C'est entendu ?

— Entendu monsieur. Mais, heu... Vous m'avez toujours pas dit pourquoi on peut maintenant se débarrasser de Sarkozy alors qu'avant on

pouvait pas...

Rupert garde le silence un moment. Évidemment, le plus simple aurait été qu'il descende Sarkozy lui-même. Mais l'histoire de la Fudd demeure fragile : peut-on être sûr sans l'ombre d'un doute que le corps régénéré de Sarkozy ne contient plus aucune goutte de sang d'Archlax ? Même la sorcière ne pouvait le garantir à cent pour cent. Il y a donc toujours un risque, aussi minime soit-il, et si un cobaye doit tester cette théorie, aussi bien que ce soit Jingo. Rupert se contente donc de répondre :

— Ça aussi, je te l'expliquerai quand tout sera terminé.

Le capitaine, le visage de marbre, approuve en silence.

Rupert appuie sur les touches 1, 7, 7 et 8, puis l'ascenseur enclenche sa bruyante descente.

*

La voiture de Mario Juvlou s'est arrêtée derrière celle de Jingo. Aux quatre cents manifestants dans le stationnement s'ajoutent maintenant quelques policiers qui ne réussissent pas à disperser la foule et qui sont sur le point d'appeler du renfort. La bagarre est de plus en plus imminente, surtout devant la porte principale où une quarantaine d'étudiants veulent entrer, mais sont repoussés par un barrage humain.

— Je peux pas me rendre au stationnement, oublie ça ! commente Mario derrière le volant.

Simon observe le spectacle par la vitre de sa portière, les yeux exorbités. Si Julien est à l'intérieur, il n'arrivera jamais à entrer pour aller le rejoindre. Mais la vue de cette manifestation, de ce début d'émeute, provoque un long frisson tout le long de la colonne vertébrale du journaliste. Il ouvre la portière et sort de la voiture, drapé de son éternel trench malgré la température estivale.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire ? lui demande le rédacteur en chef.

Simon, le regard étincelant, sort de sa poche calepin et crayon, puis fige une cigarette froissée entre ses lèvres.

— Effectuer l'action de mon boulot !

Et il se met en marche vers la manifestation, tandis que deux autres autos-patrouille apparaissent au bout de la rue, sirènes hurlantes.

*

Rachel a décidé d'agir tôt pour ainsi s'assurer que Rupert senior soit chez lui. À huit heures quarante-cinq, elle arrête sa voiture au bout du chemin puis marche vers la luxueuse maison qui se dresse à une cinquantaine de mètres, isolée dans la forêt. Comme elle désire que ce salaud d'assassin la voie triompher dans toute sa splendeur, elle a enfilé sa robe la plus moulante mais intégralement noire. Noire comme sa haine,

noire comme la vengeance.

Elle sonne à la porte, attend une minute, puis deux. Elle sonne à nouveau. Pas de réponse. Elle tente d'ouvrir la porte : verrouillée. Elle émet un claquement de langue ennuyé. Où peut-il bien être, si tôt ?

Elle tourne les talons et retourne vers sa voiture. À l'intérieur, elle prend son cellulaire et compose le numéro de la personne qui saura sans doute où le trouver.

*

Dans l'ascenseur qui le ramène au rez-de-chaussée, Rupert junior se masse la nuque en émettant un long sifflement à peine audible. Rien ne se déroule comme prévu, absolument rien ! Trop tard pour ramener le bébé avec lui, trop tard pour sortir Justine de là ! Même s'il vient d'apprendre qu'elle n'est que sa demi-sœur, cela n'atténue en rien la pitié qu'il éprouve pour elle. Il aurait tant voulu la sauver ! Elle et le bébé ! Tant pis, il lui reste au moins l'essentiel : Rachel. Il est encore temps de fuir avec elle, avant que les enfants de la cave ne montent, ne sortent à l'extérieur, ne soient exposés au grand jour. Oui, il est encore temps d'être heureux...

L'ascenseur s'ouvre et il en surgit comme une flèche, mais s'arrête après quelques pas à peine. L'atrium grouille maintenant d'une centaine de profs et de membres du personnel qui jacassent avec agitation. Plusieurs viennent entourer leur directeur pédagogique en le lapidant de commentaires affolés.

— Rupert, ça dégénère complètement !

— La police est là, mais ils ont pas l'air de contrôler grand-chose !

— On peut quand même pas sortir dans une foule aussi enragée !

Junior bredouille des débuts de réponse, mais une question attire alors son attention :

— Qu'est-ce qui se passe avec Julien, en bas ?

Stupéfait, il tourne la tête et, malgré sa vue floue, aperçoit Zoé qui, un peu à l'écart, le fixe avec défi. Il s'humecte les lèvres, pris au dépourvu, lorsque son cellulaire sonne. Il le consulte, hagard, et approche l'appareil tout près de ses yeux pour déchiffrer le nom sur son afficheur : c'est Rachel !

— Désolé, je dois prendre un appel ! lance-t-il à la ronde.

Il s'éloigne vers un couloir tranquille, l'appareil tremblant entre ses doigts.

— Rachel, ça y est ! J'ai dit à mon salaud de père que je ne voulais plus jamais le voir ! Je suis libre ! Nous pouvons partir tous les deux !

— Tu as dit ça à ton père ? Quand ?

— Il y a deux minutes à peine ! Je lui ai révélé que je savais tout ! Nous pouvons...

— Tu es donc avec lui ? Où es-tu ?

Rupert est si fébrile qu'il ne remarque pas le ton tranchant de Rachel.

— Mais... au cégep ! Tu n'es pas ici, toi, avec tes collègues ?

— J'arrive !

— Non ! Non, c'est moi qui vais te...

Mais elle a déjà coupé la communication. Mais enfin, pourquoi tient-elle à le rejoindre ici ? Des cris maintenant tout près lui font tourner la tête vers l'entrée principale. Trois étudiants ont enfin réussi à entrer et hurlent : « On veut nos osties de cours plates ! », mais d'autres jeunes qui arborent le carré rouge les rejoignent et se jettent sur eux. Deux flics entrent aussi, matraques érigées, et se mettent de la partie. Junior se masse à nouveau la nuque nerveusement. Rachel ne pourra jamais entrer avec toute cette tourmente. Le mieux est de l'attendre dehors, puis qu'ils repartent ensemble.

Malgré sa vue déficiente, il se dirige vers l'entrée que de plus en plus de jeunes réussissent à franchir en vociférant.

*

Mélusine Fudd sort de sa cabane, toujours furieuse par ce qu'elle a appris cette nuit. Ainsi, sa mère veut que Sarkozy réussisse à vaincre les Archlax ! Et elle l'a même aidé ! Mais s'il réussit, Mélusine peut dire adieu à la somme d'argent qu'elle reçoit chaque mois ! Selon Médusa, ce serait une bonne chose, car ainsi sa fille n'aurait pas le choix de se prendre enfin en main. Mais Mélusine ne désire pas se prendre en main : elle veut seulement conserver son unique source de revenus ! Et pour cela, Sarkozy ne doit pas réussir !

En ce moment même, ce trouble-fête doit être au cégep. Elle doit s'y rendre au plus vite...

En jurant, elle pénètre dans les bois et marche vers le lac.

Chapitre dix-neuf

Et bien sûr, tout arrive en même temps

C'est le retour du balancier, j'imagine : après que j'ai cassé le nez de Durencroix, le mien est réduit en miettes à son tour. Sous le choc, je titube de plusieurs pas vers l'arrière, j'agite les bras comme si je me lançais dans une imitation d'Olivier Guimond et, tout comme lui, réussis à conserver mon équilibre. Tandis que je touche mon nez ensanglanté pour constater les dégâts, Garganruel avance vers moi, son rictus mauvais plus menaçant que jamais. Je balbutie :

— Attention, Jingo. Tu vas devenir le spécialiste des tueurs de profs...

Et je lance mon poing vers lui. Ma droite normalement solide s'avère contre ce goliath aussi efficace qu'une campagne publicitaire pour le port du condom. Le flic m'attrape la main comme s'il s'agissait d'une balle de ping-pong, puis me défonce l'estomac. Plié en deux et déployant d'incroyables efforts pour ne pas vomir mes organes internes, je l'entends ricaner.

— C'est ça, continue de faire ton arrogant, comme tous les chiants qui viennent des grandes villes...

— Je te répète que je viens de Drum...

Et vlan sur la gueule ! Cette fois, je m'effondre sur le dos, juste au coin du couloir qui tourne à gauche. Criss ! Y a-t-il une seule journée depuis une semaine au cours de laquelle je n'ai ressenti aucune souffrance physique ? Pendant de longues secondes, je ne vois que des zébrures de couleur qui zigzaguent sur un fond opaque. Quelque chose de dur flotte dans le sang qui m'emplit la bouche et je crache : une dent. Merde ! pas une palette, par pitié, sinon je vais avoir vraiment l'air con !

Qu'est-ce que ça peut changer que t'aies l'air con, puisque tu vas mourir !

Eh ben, merci de ton support, Juliette ! Moi qui tente de demeurer optimiste, bravo ! La vue me revient graduellement et je redresse ma tête douloureuse qui, tout à coup, pèse cent kilos. Et je vois Garganruel s'approcher. À quelques mètres derrière lui, Archlax senior se détourne de l'ascenseur dans lequel vient de disparaître son fils, et il s'impatiente.

— Allons, Jingo, fi de ces gamineries inutiles et terminons là cette

formalité, j'ai une crise à gérer !

Le capitaine se place au-dessus de moi, se penche légèrement et sort son Glock de sous son veston. À cinquante centimètres de mon visage, le canon de l'arme m'apparaît aussi déformé que dans un film de Terry Gilliam. OK, Juliette, finalement, je crois que c'est toi qui as raison : je ne saurai jamais quel prochain personnage important mourra dans la nouvelle saison de *Game of Thrones*...

— Un dernier mot pour la postérité, Sarkozy ?

Je n'arrive qu'à postillonner du sang. Le flic sourit avec morgue tout en armant son Glock.

— C'est ben ce que je pensais : écrivain raté jusqu'au bout...

Alors qu'il est sur le point d'appuyer sur la détente, quelque chose doit attirer son attention, car ses yeux se détournent vers ma droite... puis s'emplissent d'épouvante. Confus, je tourne la tête dans cette direction.

Ils sont là. Tous. Le type au visage mou avec les yeux de la fille de *L'Exorciste*, le gamin aux bras multi-articulés, la petite unijambiste avec sa bouche en accent aigu, l'ado cyclope, le mec à la peau de lézard qui tient un bébé sans yeux... Au centre de la première rangée se détache Primus, qui tient dans ses mains à trois doigts certains des livres que j'ai apportés. Et une vingtaine d'autres, encore plus immondes sous la lumière des néons clignotant, silencieux, tragiques, formant un tableau digne d'une peinture de Francis Bacon. Si je n'étais pas si amoché, je sortirais mon cellulaire pour prendre une photo.

— Mais qu'est-ce que tu attends, Jingo ? s'impatiente Archlax en approchant.

Il nous rejoint au tournant et, à son tour, aperçoit le *Dream Team*. Personne ne bouge et, pendant quelques instants, nous n'entendons que ce son inquiétant de circulation fluide ainsi que ces gargouillements d'égouts qui émanent du groupe. Je constate que Dea ne se trouve pas parmi eux. Est-elle demeurée dans la salle pour assister à l'accouchement ? pour surveiller Durencroix ? C'est Garganruel qui, en se redressant lentement, brise le silence d'une voix incrédule.

— Ostie, c'est quoi ça ?

Archlax, après quelques secondes de total ébahissement, s'écrie :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous voulez donc être contaminés ?

Malgré l'affolement que je sens grandir en lui, il réussit à conserver une voix autoritaire. L'attention de Primus est maintenant dirigée vers son « Protecteur » et son unique œil brasille d'un éclat d'indicible fureur.

— Vous nous avez menti...

— *Nequaquam* ! C'est lui qui vous a menti ! (Et il me pointe du

doigt.) C'est pour cette raison que nous allons l'éliminer sur-le-champ ! Allez, Jingo, tue-le !

Mais le capitaine, qui est incapable de détacher ses yeux horrifiés de la meute, se contente de répéter :

— Ostie, c'est quoi ça ?

— Jingo ! Tu m'avais promis de ne poser aucune question !

Comme le flic semble avoir totalement oublié ma présence, je rampe à l'écart et, le corps aussi douloureux que si j'avais servi d'échelle à un sumo, je me relève en grimaçant, rêvant d'un bain d'Antiphlogistine. Excédé, Archlax crie vers les mutants :

— *Satis est*, maintenant ! Où est le professeur Durencroix ?

— Il est avec notre mère, répond Primus d'un air sombre.

Cette fois, le vieillard paraît totalement déstabilisé.

— Vous... vous avez vu Justine ?

— Elle est en train d'accoucher.

— *Quid dicis* ? s'étouffe presque Archlax.

Et il veut se précipiter vers la porte de métal, mais le groupe de monstres devient soudain plus compact. Archlax interrompt sa lancée, outré par ces signes d'hostilité ouverte.

— Laissez-moi passer !

— Vous nous avez menti ! répète Primus.

— Je vous dis que non ! Justine... Enfin, cette... cette femme n'est pas votre mère, *hoc absurdum est* ! Elle est... C'est...

Primus brandit deux romans de poche.

— Si tout ce que vous nous avez raconté est vrai, comment expliquez-vous qu'il existe des livres publiés après 1980, alors qu'il n'y avait plus personne pour les lire ?

Sur ces mots, il lance vers Senior les deux bouquins, qui atterrissent sur le sol : un exemplaire de *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy, publié en 1998, et un des *Bienveillantes* de Jonathan Littell, publié en 2006. De plus en plus désarçonné, Archlax fixe les bouquins quelques instants.

— C'est... ce sont de faux romans, voyons !

— Des faux ? Et ceux qui ont été écrits et publiés sous votre nom au cours des quinze dernières années, ce sont des faux aussi, peut-être ?

Et un à un, il dresse les trois autres volumes, en les présentant à tour de rôle d'une voix tremblante de rage, son étroit cou de poulet aussi rouge que mon nez.

— J'ai parcouru cet essai, *Le Bégaiement des siècles*, qui parle de la répétition partielle de l'Histoire... Essai qui ressemble drôlement à une recherche qu'Oculi avait écrite sur le sujet, il y a une dizaine d'années !

Et il désigne la créature aux yeux blancs qui, le visage sévère,

approuve en silence. Primus poursuit :

— Et celui-ci, *Survivre à la vie*, qui réfléchit sur le vieillissement ! Quelques lignes m'ont suffi pour reconnaître sans difficulté une analyse sur laquelle j'ai moi-même pioché il y a deux ans !

— Primus, écoute...

— Et celui-ci ? *Le Paradoxe de la jeunesse* ! Une réflexion sur le sentiment d'immortalité propre à la jeunesse, réflexion sortie tout droit de la tête de notre regrettée Malou il y a quelques mois !

— Primus...

— À qui s'adressent ces livres pleins des idées que vous nous avez volées ? Pour qui sont-ils publiés si *tout le monde est mort* ?

Il jette les trois bouquins au sol et son unique narine se met à palpiter tandis que son œil droit s'emplit de larmes amères.

— Vous nous avez menti ! Depuis plus de trente ans ! *Trente-deux putain d'années* !

Dans le groupe, un certain mouvement se met en branle. Archlax bredouille des mots incohérents, la sueur au front et, pour la première fois, je le vois en proie à l'affolement. Ça marche, criss ! *ça marche* ! Jingo, la voix blanche et toujours effaré, répète :

— Ostie, c'est quoi ça ?

Alors Primus tortille ses lèvres en un rictus aigri et murmure en produisant son gargouillis guttural :

— Maintenant, nous sortons...

Une acclamation unanime fait écho à ces mots, et même si Archlax lève les bras en hurlant ses protestations, tous commencent à avancer. Désespéré, le vieillard ordonne à Garganruel :

— Empêche-les !

Comme si quelqu'un avait enfin appuyé sur le bouton « On » dans son dos, le capitaine lève son arme et, en grognant autant de dégoût que de peur, tire. Dans ce couloir de béton, le coup est assourdissant, au point que je ferme les yeux par réflexe, et quand je les rouvre, un trou écarlate est apparu dans l'immense crâne de Primus. Tous se figent, tandis que le mutant louche d'incrédulité vers Archlax, puis s'écroule.

Les *freaks* fixent le cadavre de celui qui était l'aîné et le chef, le premier de la bande, leur grand frère à tous. Quand ils relèvent la tête, ce n'est plus seulement leur laideur physique qui effraie, mais la haine qui, pendant une seconde, les rend tous identiques.

En hurlant, ils se précipitent vers Garganruel.

Celui-ci tire encore deux coups de feu, atteint même un mutant, mais il est rapidement happé et renversé par cette lame de fond. Je recule, alarmé, puis cherche Archlax du regard. Il a tourné les talons et fuit vers l'ascenseur ! Je reviens à Garganruel : il a disparu sous un amas de *freaks* et de cette masse furent des lambeaux de vêtement, des

giclées de sang et, surtout, des cris que je n'aurais jamais cru ce colosse capable de produire.

Je me sauve à mon tour. Pour rattraper Archlax, oui, mais aussi parce que je ne suis pas convaincu que les mutants seront cléments à mon égard sous prétexte que je leur ai révélé la vérité. En ce moment, ils m'apparaissent quelque peu aveuglés par la colère et la frustration. Il faut savoir être prudent parfois. À quelques mètres, je vois l'ascenseur s'ouvrir et Archlax y entrer. Malgré la douleur de tous mes membres, j'appuie sur le champignon et bondis dans la cabine à mon tour. Senior me dévisage puis nous tournons la tête vers le couloir. Vision de film d'horreur de série B : une horde de monstres tournent le coin et déboulent vers nous, hurlants, écumants, enragés, grotesques et peu enclins à la discussion. J'appuie au moins dix fois sur le bouton et, enfin, les portes se ferment alors que le premier mutant n'est plus qu'à un mètre de nous. J'entre rapidement le code, puis l'ascenseur remonte, tandis qu'Archlax gémit de dépit, comme s'il avait oublié ma présence.

— Justine qui accouche alors que je ne suis pas là... Mon premier vrai Voltairien va naître sans moi ! *Horresco referens* ! Je vais devoir y retourner quand tout cela sera fini, quand...

— Quand tout sera fini ? Mais tu rêves, pauvre malade ! (Je crache un jet de sang.) Quand tout sera fini, tu vas être dans le trouble jusqu'au cou, et Garganruel sera plus là pour te protéger parce que quelque chose me dit qu'il restera plus grand-chose de lui d'ici quelques minutes !

Il se souvient enfin de ma présence et veut me frapper. Mais je lui retiens le bras sans difficulté.

— T'es foutu, Archlax ! *Ils* vont sortir !

— Ils ne pourront pas remonter, ils n'ont pas le code !

— Oui, ils l'ont, je le leur ai donné, tout à l'heure ! Avec l'intelligence qu'ils ont, je serais pas surpris qu'ils l'aient retenu ! Ils vont sortir et se révéler au monde entier !

— Mais ils ne doivent *pas* sortir !

À ce moment, les portes s'ouvrent et nous nous retrouvons face à un spectacle encore plus chaotique qu'en bas. Une véritable foule composée de profs, d'étudiants et de quelques policiers s'affrontent à coups d'injures, de poings et de matraques. Je reconnais quatre ou cinq visages, dont celui de Zazz qui couine d'indignation et celui de Davidas qui, fidèle à lui-même, ne semble pas trop comprendre ce qui se passe. Je vois aussi là-bas, près de son cagibi, Fork qui frappe partout sans discernement.

Archlax profite de ma surprise pour m'allonger son pied entre les jambes. Criss ! c'est la cerise sur le gâteau ! Je lâche Senior et tombe à genoux en gémissant, tandis que le vieux tabarnac prend la poudre

d'escampette. Ignorant la souffrance dans mes couilles qui n'auront plus jamais besoin d'une vasectomie, je me relève et sors à mon tour tandis que les portes se referment derrière moi. Archlax, dans la foule, avance péniblement vers Fork en criant :

— Seroï ! Désactive l'ascenseur !

Oh, non ! Pas question ! Je le rattrape et l'immobilise en lui prenant à nouveau le bras. La foule qui nous entoure nous ignore complètement et Archlax vocifère toujours :

— Seroï ! Désactive l'ascenseur !

Le gardien simiesque tourne enfin la tête vers son maître, mais il n'a manifestement pas entendu les paroles, car il traverse la cohue dans notre direction, son regard menaçant fixé sur moi. Merde, je vais encore en manger toute une ! Archlax gueule de plus belle :

— Non, Fork ! L'ascenseur !

Comme je le retiens toujours, il se met à me frapper maladroitement.

— Mais lâchez-moi ! Vous ne comprenez donc pas qu'ils ne doivent pas monter ! Ils ont aussi l'essence de Sade en eux ! Vous savez ce que ça veut dire, pauvre insensé ?

Ces paroles sèment tout à coup le doute en moi, mais je n'ai pas le temps d'y voir clair, car une voix féminine retentit près de nous :

— Laissez Julien tranquille, vous !

C'est Zazz qui s'approche, tout heureuse de pouvoir m'aider.

— Non, Zoé, frappe-le pas ! Frappe-le surtout pas !

Zoé qui se dirige vers Archlax, Fork qui progresse dans ma direction, tout le monde qui crie après tout le monde et qui se bat autour, ostie ! on se croirait dans un Feydeau mis en scène par Tarantino !

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent alors pour laisser surgir une dizaine de mutants. Ils demeurent pétrifiés pendant quelques secondes, abasourdis par le spectacle. Zoé, Fork et toutes les personnes dans l'atrium dont le regard se rend jusqu'à l'ascenseur cessent aussi tout mouvement, les yeux exorbités d'effroi. Et tout à coup, un des monstres, un adolescent d'une douzaine d'années au museau de chien et aux yeux globuleux, hurle avec ravissement :

— Des cadeaux ! Plein de cadeaux !

Et la dizaine de *freaks* bondissent en rugissant comme des bêtes, aveuglés par trente années de frustration, par la rage d'avoir été floués et par leurs pulsions malsaines qui peuvent maintenant éclater sans entrave. Tels les résidents d'un CHSLD face à un visiteur, ils fondent sur tous ceux qui leur tombent sous la main. Archlax devient blême et, aussi incroyable que cela puisse paraître, Fork gémit de peur et se sauve à toutes jambes ! Moi, je tourne sur place, hagard : cinq ou six individus, dont un policier, sont agressés par les mutants, mélange de

viol et de torture, de cris d'épouvante et de souffrance, de lambeaux de vêtements et de chair, de pénétrations lubriques et sanglantes, de yeux et de sexes arrachés... Parmi eux, je reconnais Davidas, nu et ruisselant de sang entre les mains de trois créatures démentes. Pour lui, l'histoire se répète, sauf que cette fois-ci, il ne s'en sortira pas. Décidément, il mourra comme il a vécu : en ne comprenant rien. La foule, dont Zoé, recule en meuglant d'horreur et tente de retraiter, mais la fuite est pénible et lente, car des dizaines de manifestants, près de l'entrée, ne comprennent toujours pas ce qui se passe et poussent à contresens. L'ascenseur s'ouvre à nouveau et vomit une dizaine d'autres joyeux farfadets qui, à leur tour, fondent sur leurs nouveaux compagnons de jeu. Une mutante d'environ vingt-cinq ans tient par la toison un énorme sexe tranché et, si je devais parier sur l'identité du propriétaire, j'opterais pour Garganruel. Un coup de feu, tiré par un flic, retentit : un des habitants de la cave tombe, tandis que deux ou trois de ses congénères foncent vers le policier.

Désorienté, je réalise que j'ai lâché le bras d'Archlax. Je réussis à le reconnaître, au loin, traversant péniblement la foule vers la porte principale. Malgré mon corps brisé qui me crie grâce, je me lance à sa poursuite, écarte sans ménagement les gens autour de moi qui tentent d'approcher du carnage pour voir ce qui se passe, en frappe même deux ou trois. Au passage, j'entends une fille hurler :

— Y a des monstres, là-bas ! Ostie, des *vrais* monstres !

Je perds l'équilibre et tombe sur le sol. Une ou deux paires de jambes me passent dessus et, en grimaçant, je les repousse. Mon regard tombe sur les personnages déments de la peinture murale qui observent la scène avec amusement. Je me relève enfin, égaré. Là-bas, je devine d'autres monstres qui sortent de l'ascenseur. Maintenant, étudiants et employés du cégep ont compris ce qui se passe et tentent tous de fuir cette zone d'où fusent grognements, supplications et hémoglobine. Malgré la cohue hystérique, j'atteins enfin la porte et me retrouve à l'extérieur.

Pendant un moment, j'ai l'impression d'être dans la bataille finale du film *Zazie dans le métro* (sauf qu'ici, au moins, aucun piano ne risque de tomber du ciel). Sous le soleil, le stationnement est à peine moins anarchique que l'intérieur du cégep. Des centaines de personnes, essentiellement des étudiants, mais aussi des adultes et une vingtaine de policiers se battent, certains en lançant des roches ou des bouteilles vides. Je vois au moins une dizaine de corps étendus sur le sol, inconscients. J'entends même des coups de feu (certains en provenance de l'intérieur du cégep, d'autres du stationnement), mais personne ne réagit. Je crois reconnaître Zazz, Poichaux et Joshua, qui ont réussi à sortir. Quelques individus isolés tentent bien de ramener un peu d'ordre, comme Acosta qui, maintenant, ne médite plus, mais

se promène entre les manifestants en jouant de la guitare, en vain. Là-bas, montée sur le toit d'une Kia grise, Valaire, le poing dressé et la chevelure plus sauvage que jamais, gueule dans un mégaphone qu'elle a trouvé Dieu seul sait où :

— Résistez, câlice ! À bas l'opresseur, peu importe c'est qui, y en a toujours un ! L'important, c'est de résister ! *Viva la Revolución*, ciboire !

Un étudiant me prend soudain par le collet, le visage dingue, tel un *junkie* en pleine *overdose* de rage.

— T'es un ostie, toi ! J'suis sûr que t'es un ostie !

— Heille, regarde-moi la face : j'ai eu ma dose de claques sur la gueule, aujourd'hui, fait que criss-moi la paix !

Il lève la main pour me frapper.

— T'es un ostie ! T'es un os...

De mon poing droit, je lui renforce la dernière syllabe dans la gueule. Je m'éloigne rapidement et monte sur le pare-chocs d'une voiture de police pour élargir ma vision. Un homme passe tout à coup à travers la porte d'entrée vitrée. Le verre éclate en mille morceaux tandis que le gars, nu et ensanglanté, titube sur quelques pas avant de s'écrouler. Merde, on dirait bien que le carnage se poursuit à l'intérieur ! Mon regard tombe enfin sur Archlax junior, à l'écart de la mêlée, qui scrute la rue comme s'il attendait quelqu'un. Et je vois alors son père qui le rejoint, qui le fait pivoter vers lui et qui l'admoneste sans ménagement. Mais Junior semble répliquer sur le même ton en se dégageant de l'emprise du vieux, et l'engueulade inaudible se poursuit. Sans doute que Senior veut convaincre son fils de se sauver avec lui et que l'autre l'envoie au diable. À moins que le vieux souhaite que Junior l'aide à retourner chercher le bébé dans la cave ? Qu'est-ce que je peux faire, merde ? Mon regard revient à Valaire qui s'époumone toujours dans son mégaphone. Oui... Oui, pourquoi pas ? Une chance sur mille que ça fonctionne, mais ça vaut la peine d'essayer...

Je descends de mon petit perchoir et avance péniblement dans la foule vers la Kia. Au second étage, une vitre éclate et, par la fenêtre brisée apparaît une femme. Je crois reconnaître une enseignante en psycho, mais je ne suis pas certain car son visage n'est plus qu'une bouillie sanglante. Elle hurle à l'aide en crachant un torrent d'hémoglobine mais aussitôt, une forme sinistre surgit derrière elle, puis deux bras velus et difformes la ramènent brutalement à l'intérieur. Je détourne le regard et poursuis ma route vers la Kia, mais tout à coup, une silhouette courte sur pattes, hirsute et sinistre, dégoulinante d'eau, apparaît devant moi et, pendant quelques secondes, il n'y a personne entre nous. Mélusine Fudd ! Et à son regard haineux, je comprends qu'elle est ici pour moi ! Elle tend alors

ses deux mains dans ma direction, comme si elle tentait une imitation de l'Empereur Palpatine à la fin du film *The Empire Strikes Back*. Et l'imitation est plutôt réussie car une boule de feu, ou un rayon lumineux, ou n'importe quelle gogosse magique flamboyante, jaillit de ses doigts et se dirige vers moi à toute vitesse. Mais au même moment, un étudiant passe entre nous et c'est lui qui reçoit la gogosse magique. Il se transforme instantanément en cadavre noirci et carbonisé. Ostie de criss ! La Fudd est peut-être incompetente, mais il y a une couple de trucs qu'elle maîtrise encore plutôt bien ! Personne cependant ne réagit, la confusion est trop grande pour que cette rapide attaque ait attiré l'attention de quiconque. Fudd tend à nouveau ses mains meurtrières vers moi et j'ai tout juste le temps de me jeter au sol la face la première avant que son second tir passe à quelques centimètres au-dessus de ma tête. Où s'est arrêté ce second projectile, je n'en ai aucune idée, mais j'ai la triste impression qu'un nouveau morceau de charbon traîne quelque part sur l'asphalte.

Sur le sol, je me retourne sur le dos : la sorcière est maintenant à trois mètres de moi et, ses yeux jaunes emplis de rancœur, elle dirige pour la troisième fois ses mains vers moi. Pas le temps de me relever ni de me pousser : je suis foutu ! Mais quelqu'un s'élance sur la sorcière et la pousse de toutes ses forces. Fudd est propulsée sur le côté et sa tête va cogner contre un poteau indicateur. Elle s'écroule au sol, évanouie. Je tourne la tête vers mon sauveur, prêt à l'embrasser, surtout si c'est une jolie étudiante... C'est Gracq ! Avec son trench trop chaud pour une telle journée, son bandage autour de la tête et une vieille cigarette éteinte aux lèvres, il s'approche de moi, surexcité, puis m'aide à me relever. Je le prends par les épaules, à la fois fou de joie et déconcerté.

— Simon ! Tu m'as sauvé la vie ! Mais qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis en train présentement dans le moment de faire sur le qui-vive le plus grand reportage journalistique de la vie de mon existence ! me crie-t-il pour couvrir le vacarme ambiant. Mais toi, t'as la face du visage en miettes de compote ! Qu'est-ce qui s'est produit en t'arrivant ? Dis-moi la livraison des actions que tu as fabriquées en les commettant !

— J'ai tout raconté aux mutants ! Ils sont sortis de la cave ! Ils sont dans le cégep, ils fourrent et torturent tout ce qui bouge !

Comme pour appuyer mes propos, de nouveaux coups de feu proviennent de l'intérieur, tandis que deux débris fusent de la porte défoncée et rebondissent sur l'asphalte : je reconnais un bras tranché ainsi qu'un organe interne quelconque que je renonce à identifier. La fièvre gicle maintenant par les yeux de Gracq et, tout en sortant de son manteau calepin et crayon, il me demande sur un ton plus professionnel :

— Pouvez-vous relater la narration de la suite des événements qui se sont produits dans leur accomplissement avec une exactitude événementiellement précise ?

— Plus tard, Simon ! Pour l'instant, assure-toi de pas perdre les Archlax de vue s'ils se sauvent !

Là-dessus, je lui indique le père et le fils, à l'écart, qui continuent à s'engueuler, comme si le vieux voulait amener Junior quelque part et que celui-ci s'obstinait à demeurer sur place. Gracq approuve en silence en se dirigeant vers eux. Je me précipite donc vers la Kia sur laquelle est juchée Valaire, grimpe dessus et rejoins ma collègue qui, en me reconnaissant, hurle dans le mégaphone :

— Ah ! Un autre instrument de la machine étatique qui en a plein le cul de sa servitude pis qui rejoint enfin les exploités en colère ! D'ailleurs, ton visage porte les stigmates de la révolution ! Bravo, Sarkozy !

Je lui enlève le mégaphone et elle me le laisse, convaincue que je vais motiver à mon tour les Fils de la Liberté. Je porte l'appareil à ma bouche et me lance, surpris par l'amplification de ma voix :

— Il faut que tout le monde parte ! Tout le monde ! Vous êtes en danger si...

Furieuse, Valaire tente de m'arracher le mégaphone.

— Arrête, criss de traître ! Donne-moi ça !

— Tu comprends pas, Mégan ! Attends !

— Écoutez-le pas ! C'est un manipulateur, un bureaucrate, un bourgeois ! Écoutez-le pas !

Là-dessus, tu peux être rassurée, ma chouette : personne ne prête attention à nous, tout le monde est trop occupé à se taper dessus. Ma collègue et moi nous disputons le mégaphone, comme deux écrivains tirant chacun de son côté sur une invitation pour aller à *Tout le monde en parle*, lorsqu'un objet traverse l'une des fenêtres du rez-de-chaussée du cégep et atteint Valaire en plein front. Surpris, je lâche le mégaphone tandis que ma collègue dégringole du capot. Après une ou deux secondes de confusion, je réalise que le projectile est la tête tranchée et terrifiée de Bouthot, qui roule maintenant entre les jambes des manifestants hystériques. Je m'empresse de rejoindre Valaire et me penche vers elle. Étendue sur le dos, le front ensanglanté et sans lunettes, elle grimace de douleur.

— Mégan, ça va ?

Elle m'attrape le bras et relève la tête.

— T'avais raison, Sarko ! Le danger est réel, ils sont prêts à tout pour nous faire taire, calvaire ! Mais pas question qu'on recule !

Elle porte à sa bouche le mégaphone qu'elle n'a jamais lâché et, toujours allongée, se met à japper :

— Je suis toujours là, amis du peuple, couchée mais toujours

debout aussi ! Continuez ! Leurs projectiles peuvent blesser ma chair, mais pas fermer ma gueule ! Continuez pour moi, pour vous, pour la cause !

Les yeux plissés, elle regarde partout autour d'elle.

— Criss, sont où mes osties de lunettes ? Je vois rien, calvaire !

Comme elle n'est pas à l'article de la mort et que j'ai maintenant la preuve que crier dans ce mégaphone est parfaitement inutile, je me relève et m'éloigne, à la recherche de Gracq. Un autre coup de feu retentit et, encore une fois, personne ne réagit. De l'entrée de Malphas surgissent deux nouveaux fuyards à moitié nus, couverts de sang et hurlant de souffrance. Bon Dieu, quand il n'y aura plus personne à violer et à torturer dans le cégep, les mutants vont sortir ! Malgré le vertige que me procure cette éventualité, j'aperçois enfin mon coéquipier avec les Archlax. Il agrippe Senior par le bras et le questionne, tandis que le vieux tente de se libérer. Junior, les yeux rétrécis, continue de surveiller la rue, l'air anxieux. Merde, il ne faut pas que Simon les agresse, j'espère qu'il s'en souvient ! Je me dirige vers eux en bousculant tout le monde sur mon passage. Je vois Senior repousser violemment Gracq qui, en reculant, trébuche contre un policier inconscient étendu au sol et bascule à son tour. Le vieux m'aperçoit enfin. Il est vraiment effrayant à voir avec son visage dément et je me dis qu'il est en train de perdre la carte. Il se tourne vers son fils et le reprend par le bras.

— Il faut retourner dans la cave ! crie-t-il d'une voix méconnaissable. Le Voltairien est en train de naître, il faut aller le chercher !

— Lâche-moi, sale menteur ! Assassin mégalomane !

— Ne me parle pas comme ça, progéniture honteuse ! Infâme arthropode !

Senior se penche alors vers le policier inconscient et retire le pistolet de son étui. Il se relève en brandissant le Glock, délirant de panique, et hurle à Junior :

— J'ai une arme, j'y retourne seul ! Et ensuite, j'abattrai ton immonde demi-sœur !

Comment aurait réagi Junior, je ne le saurai jamais, car tout à coup un mouvement de foule derrière eux attire leur attention et la mienne, ainsi que celle de Gracq qui s'est relevé.

À cinquante mètres de nous apparaît Rachel, qui s'avance lentement dans la foule. La cohue et les cris se poursuivent parmi les manifestants qui ne peuvent apercevoir la nouvelle venue, mais tous ceux qui se trouvent près d'elle cessent de se battre, se taisent, s'écartent et contemplent, ébahis, cette sublime apparition. Car jamais ma MILF préférée n'a été si éblouissante et terrible à la fois, avec sa robe ultra-moulante mais aussi noire que la mort, et sa chevelure

ondulante mais plus infernale que celle d'une Gorgone. Jamais sa ressemblance avec la déesse Freyja n'a été si troublante. Et jamais elle n'a été si désirable ni si terrifiante.

Archlax junior avance la tête, plisse les yeux, puis finit par la reconnaître. Il s'élance vers elle.

— Enfin, te voilà ! Vite, partons, il n'est pas trop tard !

Mais Rachel passe devant son amant en lui prêtant aussi peu d'attention que s'en donne un couple marié depuis trente ans. Junior en demeure pantois.

— Rachel ?

Nous continuons à la suivre des yeux, moi et la trentaine d'individus autour d'elle, et je comprends qu'elle s'approche en fait d'Archlax senior. Ce dernier, tenant son Glock le long de sa jambe, est paralysé par le charme vénéneux de cette femme dont il s'est toujours méfié. Pris d'un mauvais pressentiment, je crie avec inquiétude :

— Rachel... Qu'est-ce que tu vas faire ?... Rachel !

Si elle m'entend, elle n'en laisse rien paraître et se plante devant le vieux. Ses lèvres se retroussent en un rictus malsain et, malgré le vacarme assourdissant, malgré les cris des victimes qui sortent toujours du cégep, j'entends clairement ses paroles.

— Je sais que tu es un assassin. Je sais que tu as tué ta femme.

Le vieillard devient vert en émettant un râle inquiétant. C'est la seconde personne qui l'accuse de meurtre en moins de trente minutes. Junior, de son côté, fronce les sourcils, en se demandant sans doute où veut en venir Rachel.

— C'est faux, croasse Senior d'une voix tremblante.

— Tu as tué ton épouse et tu as tué la femme qui comptait le plus dans ma vie : Paméla Pancourt.

— Calomnies ! *Mendacium* ! Je... je ne les ai pas tuées, c'est absurde !

La dureté du visage de Rachel ne peut empêcher ses traits d'exulter de victoire. Elle s'approche encore plus de Senior.

— Tu les as tuées, et je vais te dénoncer. Je vais le dire à tout le monde.

— Non...

— Au monde entier !

Pendant une seconde, sans doute qu'Archlax s'imagine en fugitif. Il imagine son visage dans les journaux qui l'accusent non seulement d'avoir livré d'immondes expériences pendant trente ans dans les caves du cégep qu'il a fondé, mais d'être un assassin. Il imagine son précieux nom traîné dans la boue pour toujours. Et à ce moment je vois dans ses yeux se volatiliser le peu de contrôle qui lui restait. Rachel s'en rend compte aussi, car son visage se détend, comme si elle comprenait qu'elle venait d'atteindre son but, même si je ne vois pas

de quel but il s'agit.

Une détonation explose, tout près de nous et étrangement étouffée. Rachel écarquille les yeux, se raidit et recule d'un pas, juste assez pour me permettre de voir le pistolet brandi entre elle et Archlax. La compréhension de ce qui vient de se produire me foudroie avec la puissance d'un électro-choc et je m'élance vers elle en hurlant. Elle tombe mais n'a pas encore atteint le sol que je la rattrape. La balle lui a traversé le corps car son dos est poisseux de sang contre mes bras tremblants. La tête ballante, elle me regarde, étonnée, et marmonne :

— Je... je voulais juste qu'il m'agresse... pas qu'il... me tue...

Ostie, je défaille de panique, mais je dois demeurer debout, je dois continuer à soutenir ma belle dans mes bras ! Je lance des regards désespérés autour de moi, comme si quelqu'un allait la guérir miraculeusement. Mais au-delà de la cinquantaine de témoins qui nous observent avec émoi, l'émeute se poursuit partout autour. Gracq, lui, est figé d'effroi. Quant à Archlax senior, il cligne des yeux et observe son arme en fronçant les sourcils, le regard maintenant vide de toute démenche, comme s'il prenait la pleine mesure de son geste. J'entends alors un halètement tout près de moi : c'est Junior qui dévisage Rachel. Jamais je n'ai vu une telle expression sur un visage, celle d'un homme qui assiste à l'effondrement non seulement de sa vie et de ses rêves mais du sens même du monde. Toutefois, j'en ai rien à foutre de son désespoir, rien de rien ! Je reviens à Rachel, la gorge nouée, et je secoue la tête avec toute la rage et l'énergie que procure l'affliction.

— Qu'il... qu'il t'agresse ? Mais... mais pourquoi, ostie, je comprends rien ! *Pourquoi ?*

Elle marmonne, de plus en plus faible :

— Tu n'as pas encore compris que... que Paméla Pancourt n'était pas ma marraine ?

Un bref moment d'incompréhension... et tout à coup la révélation. De même qu'un mourant assiste au défilement de sa vie en un flash, je vois tous les indices qui s'alignent dans mon esprit, toutes les découvertes s'imbriquent l'une dans l'autre pour forger la seule explication possible.

Paméla Pancourt, en 1968, est allée vivre chez sa mère plusieurs mois, sous prétexte d'y aider sa sœur qui venait d'accoucher... alors qu'en fait elle s'est éclipsée pour cacher sa propre grossesse, grossesse qu'Archlax senior tenait à conserver secrète... L'enfant a sans doute été conçu pendant l'une de ces fornications magiques au cours desquelles le couple invoquait Freyja pour pimenter ses baisers, ce qui explique la ressemblance étonnante de Rachel avec la déesse de l'amour qui marque manifestement de son sceau les naissances découlant de ses invocations. Sauf que cette grossesse n'était pas

prévue et comme Archlax refusait cette paternité, Paméla, par amour pour son amant, a donné sa fille en adoption à sa sœur... Senior n'a jamais vu Rachel enfant, n'a sans doute jamais su son nom, a vraisemblablement exigé de sa maîtresse qu'elle ne lui parle jamais d'elle et raye ainsi définitivement de sa vie cette progéniture non désirée... Sauf que Paméla, elle, continuait d'aimer cette fillette, elle lui rendait souvent visite, mais en tant que marraine, une marraine aimante et dévouée à laquelle la petite Rachel a fini par s'attacher plus qu'à ses parents adoptifs... Sans doute qu'elle ne se savait même pas adoptée et qu'on le lui a appris seulement à la mort de Paméla, ce qui a créé cette dispute évoquée dans la lettre que j'ai découverte dans le sac à main de Rachel l'an dernier... Et cette autre lettre incomplète, écrite par Pancourt avant sa mort, qui laissait présumer que les Archlax voulaient son décès... Comment Rachel l'a découverte, je ne le saurai jamais, mais cela a tout déclenché. Et moi, hier, je lui ai appris qu'elle ne peut attaquer quiconque a du sang d'Archlax dans les veines, sous peine d'être anéanti. Elle a dû se demander comment elle allait se venger dans ces conditions...

... et voilà la solution qu'elle a trouvée. Solution que je comprends maintenant parfaitement, avec un mélange d'admiration et d'épouvante. Sauf qu'elle souhaitait seulement qu'il la frappe, pas qu'il la tue !

Rachel tourne faiblement la tête vers Senior et, malgré sa prostration, prend un ton victorieux :

— Tu viens de... de me permettre d'accomplir ma... ma vengeance... cher père...

Senior abaisse lentement son arme. Son regard devient lointain, comme si tout à coup son esprit accomplissait à toute vitesse le même cheminement logique que le mien, avant de s'emplir d'ébahissement. Au même moment, j'entends un hideux hoquet : Junior, en captant ces paroles, s'est écroulé à genoux, liquéfié. Si tout à l'heure il a senti sa vie s'effondrer, il réalise qu'il lui restait encore à découvrir la pire des abominations, celle qui lui porte maintenant le coup de grâce.

Le regard de Rachel s'élève soudain. Tandis qu'une lueur d'allégresse brille au cœur de sa souffrance, elle lève une main tremblotante et sans force vers le ciel. Simultanément, la trame sonore de l'émeute s'atténue, au même rythme que la luminosité du jour. Toujours en enlaçant fermement ma belle contre moi, je tourne la tête pour suivre la direction de sa main.

Au loin, un immense nuage noir envahit l'horizon, un nuage qui grossit à vue d'œil, qui obscurcit maintenant le tiers du ciel... En fait, non, il ne grossit pas, il approche, en produisant des sons singuliers qui n'ont rien à voir avec des grondements de tonnerre. Maintenant, la totalité des centaines de personnes présentes dans le stationnement, y

compris la Fudd qui reprend conscience et se relève péniblement, fixe avec curiosité l'étrange phénomène. Et je comprends enfin, ainsi que tout le monde, qu'il ne s'agit pas d'un nuage mais d'une nuée d'oiseaux, d'un raz-de-marée céleste de corbeaux, qui vole vers nous en émettant cette clameur sinistre de croassements qui gonfle de plus en plus. Pour couvrir une telle étendue, il faut qu'ils soient des dizaines et des dizaines de milliers ! Un certain mouvement commence à parcourir la foule : on recule, on marmonne, on écarquille les yeux, mais on n'ose pas encore fuir, comme hypnotisé par ce prodige. Archlax senior, ses pupilles terrorisées rivées sur la nuée, recule de plusieurs pas, et plus il comprend ce qui est sur le point de se produire, plus son âge le rattrape, alourdit ses rides, jaunit sa peau, voûte son corps.

— *Miseria...*

Soudain, la dizaine de corbeaux perchés sur le toit du cégep s'envolent et vont rejoindre la fabuleuse tache d'encre grouillante qui se trouve maintenant au-dessus de nous, vaste comme la fin du monde et, aussitôt, les oiseaux se meuvent avec moins d'unité, se divisent. Toujours en volant sur place, ils s'assemblent pour constituer une forme d'abord confuse, puis reconnaissable : il s'agit d'un corps, du moins la poitrine et les membres supérieurs, de même qu'une tête ronde, avec de grands yeux noirs et un long appendice pointu.

En moins d'une minute, un torse humain doté de deux bras couverts de plumes et orné d'une tête de corbeau apparaît dans le ciel, colossal comme le stade olympique, formé de milliers et de milliers d'oiseaux qui agitent leurs ailes, donnant ainsi l'impression que l'homme-oiseau vibre. Le cœur aussi ratatiné qu'un doigt qui aurait passé trois jours dans l'eau, j'articule d'une voix blanche :

— *Malphas...*

Comme si on m'avait entendu, les deux énormes simulacres d'yeux s'abaissent vers le stationnement, ce qui déclenche enfin le signal : « OK, paniquez ! » Tels de pauvres citoyens fuyant Godzilla, la foule se disperse en hurlant. Quelques-uns montent dans leur voiture, mais la plupart se contentent de prendre leurs jambes à leur cou ; j'en vois même trois ou quatre se cacher derrière un arbre, preuve irréfutable que la peur diminue les capacités mentales. Certains demeurent paralysés, comme Gracq, Archlax junior et moi. Dans mes bras, Rachel contemple l'entité avec un mélange d'étonnement et de ravissement qui éclipse presque sa souffrance. Archlax senior, lui, est l'un des premiers à avoir pris la fuite. Mais il a beau être en forme pour son âge, il ne court pas très vite, et il est à peine au milieu du gazon qui sépare le stationnement de la rue lorsque l'un des bras de la créature s'abaisse dans sa direction, telle la main de Dieu sur le point d'écraser une âme impie. Le vieillard a tout juste le temps de tourner la tête

vers le ciel, les yeux pissant des larmes de désespoir, et d'articuler des mots que je n'entends pas (sans doute une citation latine) avant que les doigts de vingt mètres de long s'emparent de lui. Et comme il ne s'agit pas de vrais doigts, mais de corbeaux qui *forment* une main, ce sont donc des centaines de becs qui se referment sur ses vêtements et sa chair, et qui le soulèvent à toute vitesse. Et son cri hantera longtemps mes nuits, cri que j'entends pendant de longues secondes malgré la hauteur vertigineuse que son corps atteint entre les doigts géants qui le portent jusqu'à la tête de corbeau. Les yeux frétillements de Malphas considèrent un moment le petit être hurlant qui gesticule dans le ciel et, s'il était possible de lire une émotion quelconque dans ces pupilles formées d'une multitude d'ailes vibrantes, ce serait une intense ironie.

Puis, l'immense bec s'ouvre lentement, les doigts lancent le minuscule Archlax à l'intérieur... et l'entité se met à le *mâcher*. Des milliers de becs transpercent son corps de toutes parts et, manifestement, on le tenaille avec précision en prenant soin de ne pas le tuer, car on entend les hurlements du vieillard pendant presque une minute. Aussi horrifié que si je réalisais avoir ramené une *shemale* dans mon lit, je vois une multitude de petites particules se détacher de la silhouette du supplicié. Quelques gouttelettes aspergent mon visage et je comprends qu'il pleut du sang. Je regarde Junior : toujours à genoux, il fixe la désintégration de son père, et même s'il ne porte pas ses lunettes, la froideur sinistre de ses traits indique qu'il comprend parfaitement ce qui se passe. Rachel, son visage couvert de gouttelettes écarlates, affiche de son côté une euphorie malsaine. Je lève à nouveau les yeux, incapable de me soustraire à cette odieuse mise à mort. Le corps disloqué d'Archlax atteint enfin la gorge du monstre géant et, bondissant de becs en becs, il glisse le long de l'œsophage, puis dans la poitrine, perdant chaque fois des fragments supplémentaires, comme s'il était littéralement *digéré*. Les cris ont maintenant cessé, remplacés par des sons visqueux et écœurants, et la carcasse, tout au long de sa descente, devient de plus en plus chétive, de moins en moins consistante, et lorsqu'elle atteint enfin la base du torse, il n'en reste plus rien. Rien du tout. Après quelques secondes, la légère pluie d'hémoglobine cesse.

Les faux yeux frétillements du démon nous regardent alors avec défi, puis j'ai la très nette impression qu'ils s'attardent sur moi, au point que mon cœur cesse de battre pendant de trop longues secondes. Puis la tête de corbeau se renverse par-dessus, le bec s'ouvre et Malphas pousse le plus cauchemardesque, le plus infernal des croassements, érupté avec un synchronisme parfait par des dizaines de milliers d'oiseaux, si assourdissant que je me serais bouché les oreilles si je n'avais pas tenu Rachel dans mes bras. Puis le bec se referme en

produisant un claquement apocalyptique. Rapidement, la silhouette du démon perd de sa précision, s'étiole : les oiseaux quittent leur position et reforment graduellement un immense nuage bruyant. Enfin la nuée s'éloigne, retourne vers la forêt, jusqu'à n'être plus qu'une indistincte ombre silencieuse.

Le soleil est à nouveau dégage. La foule est éparpillée un peu partout, le stationnement compte encore une cinquantaine de personnes, dont Acosta, médusé, sa guitare pendante au bout de son bras, ainsi que Zazz et Poichaux ; tous fixent d'un œil incrédule le ciel désormais vide. J'aperçois Fudd qui observe aussi l'horizon mais d'un air dépit. Elle tourne vers moi un regard rancunier puis, sans un mot, marche vers l'arrière du cégep, la tête basse, le pas lourd. Je devine qu'elle se dirige vers le petit lac artificiel.

Je reviens à Rachel dans mes bras, qui pousse un soupir satisfait.

— Et voilà...

Elle pousse un gémissement en se raidissant. Dans son dos, mes mains dégoulinent de son sang et, avec attention, je l'allonge sur l'asphalte puis lui caresse les cheveux. Tout le monde dans le stationnement nous regarde, désorienté, Gracq avec une infinie tristesse. Archlax junior, toujours à genoux, verse des larmes en silence. Il a repris son visage impassible, celui qu'il affichait toujours avant ce mirage qui, pendant quelques jours, lui a promis le bonheur. Mais au fond de ses yeux, je perçois l'abjection. Abjection de lui-même, de ce qu'il a fait avec l'une de ses deux demi-sœurs... Je reviens à Rachel.

— On va t'amener à l'hôpital, bouge pas !

Elle secoue doucement la tête, le visage incroyablement serein, sublime même dans la souffrance. Sa voix n'est maintenant plus qu'un souffle.

— Au revoir, Julien Sarkozy...

— Non, Rachel... Non...

Je me rends compte que je sanglote. Rachel porte une main légère et tendre sur ma joue humide. Elle sourit, mais avec un soupçon de regret.

— Nous... nous aurions eu... tout le temps... le temps voulu désormais...

Alors elle pose avec une douceur extrême sa main dénuée de force contre mon entrejambe. Et, merde ! je ne peux m'empêcher de bander, aussi inconcevable que cela puisse paraître ! Malgré l'agonie qui chasse progressivement la vie de ce corps céleste, son sourire devient complice... Puis elle ferme les yeux, me privant à tout jamais de ce qu'il y a de plus beau en ce monde. Je caresse son front une dernière fois, pose mon visage contre son ventre et ne bouge plus.

Je pleure, les mains en sang, bandé, entouré de dizaines de

regards.

Une minute passe, peut-être deux. J'entends du mouvement autour de moi, comme si plusieurs jambes marchaient lentement. Je relève la tête, essuie mes yeux humides. Archlax fixe toujours Rachel de son visage déconnecté, mais tous les autres regards, y compris celui de Gracq, sont dirigés vers le cégep. Presque malgré moi, je me relève lentement et regarde dans cette direction.

Par la porte d'entrée grande ouverte, les mutants sortent en silence. Ils ont les vêtements déchirés et sont couverts d'hémoglobine, vestiges des jeux sexuels auxquels ils s'adonnaient quelques minutes plus tôt. Adultes, adolescents, enfants, ils sont un peu plus d'une vingtaine : j'imagine que la police en a tué trois ou quatre à l'intérieur. Et parmi eux, je reconnais Durencroix, les cheveux en désordre, les vêtements tachés de sang, sans doute celui de l'accouchement, et le visage aussi terrifié que celui d'un écologiste assistant au Grand Prix de Formule 1. Deux *freaks* le tiennent de très près par les bras et on sent que cet accompagnement n'est pas motivé par la sollicitude. À l'avant complètement, telle une Reine suivie de sa cour respectueuse, marche Justine. Et voir cette créature hideuse, nue, claudicante et contrefaite en pleine lumière du jour a quelque chose d'abominable et d'impressionnant à la fois. Elle tient dans ses bras un bébé nu, souillé de sang séché, qui tète son sein grisâtre. Dans cette position, impossible de savoir s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille, mais sa nudité me permet de constater qu'il semble physiologiquement normal. Du moins en apparence, car son visage est caché par le sein.

Ils s'arrêtent tous et contemplent la cinquantaine de citoyens bouche bée dans le stationnement. Aux côtés de Justine se tient Dea, le visage digne et grave. Son regard s'arrête sur moi un instant, puis elle hoche imperceptiblement son crâne pointu. (Aujourd'hui encore, j'essaie de me convaincre qu'il s'agissait d'une sorte de remerciement, mais je n'en suis vraiment pas certain.) Puis, elle examine les alentours avec amertume, découvrant un monde dont elle ne soupçonnait pas l'existence, et aperçoit alors l'autobus abandonné et rouillé au milieu du terrain vague. Elle semble avoir une idée, se tourne vers un adolescent d'une douzaine d'années à la peau écaillée et doté de trois yeux, et lui indique le véhicule du menton. Le jeune court dans cette direction.

— Me laissez pas avec eux ! gémit alors Durencroix. Par pitié...

Parmi nous se trouvent encore trois ou quatre policiers qui hésitent, puis l'un d'eux commence à sortir son pistolet. Mais aussitôt, les deux mutants qui encadrent le médecin lui tordent les bras, ce qui provoque un gémissement de douleur. Un autre flic intervient :

— Tirez pas, ils ont un otage !

Les *freaks* ne bougent toujours pas, comme en attente du prochain mouvement de leur mère. Justine promène son regard noir sur la foule tétanisée, son œil gauche dégoulinant d'humeur, sa langue blanche et immense pendant hors de sa bouche informe, puis elle voit Archlax junior. Celui-ci est maintenant agenouillé près de Rachel. D'un geste las et vaincu, il prend ses lunettes dans son veston et les pose sur son nez. Puis, il tourne la tête et regarde à son tour sa sœur, le marbre de son visage traversé d'une longue fissure de regret. Justine se contente de retrousser ses lèvres en émettant un son rauque et peu rassurant.

À ce moment, le bébé cesse de téter et tourne sa tête vers nous. On ne décèle aucune anomalie sur son visage non plus. Mais, pour se lécher les lèvres, il sort brièvement sa langue et je remarque que celle-ci est fendue au milieu, ce qui donne presque l'impression qu'elle est double.

Un vrombissement parvient jusqu'à nous : le moteur de l'autobus tourne ! Je me rappelle alors qu'un mécanicien est venu le remettre en état de marche il y a quelques jours. Tout de même, je me demande comment l'ado a pu démarrer le moteur sans clé, mais avec tous les livres que les mutants ont lus, la mécanique ne doit plus avoir de secrets pour eux. En crachotant de la fumée noire et en brinquebalant comme un octogénaire soûl atteint du parkinson, la ruine se met en mouvement. En même temps, Justine, avec son bébé qui a repris sa tétée, se met en marche, aussi cahotante que l'autobus, et tous ses enfants la suivent. Durencroix, solidement encadré, répète désespérément :

— Laissez-moi pas... Pitié, empêchez-les...

Mais les flics n'osent toujours pas réagir pour ne pas mettre la vie du médecin en danger. L'autobus s'immobilise dès son entrée sur l'asphalte, mais le moteur tourne toujours tandis que la porte s'ouvre en éructant un gémissement grinçant. Justine et sa famille montent à bord un à un, sous nos regards fascinés. Seul Archlax ne les regarde plus, toujours à genoux, son visage impavide penché vers Rachel...

... Rachel morte...

Enfin, l'autobus se remet en mouvement dans un nuage noir qui, à lui seul, a sans doute provoqué trois ou quatre nouveaux trous dans la couche d'ozone. Pour la sortie des mutants, je m'attendais à tout mais pas à ça ! Ils partent, comme ça, sans un mot ! Gracq et moi, nous échangeons un regard qui pose la même question : mais où vont-ils ? Je songe alors que Durencroix ne servira peut-être pas d'otage... Peut-être leur sera-t-il utile à autre chose. À surveiller la santé du bébé, par exemple. Et peut-être pour d'autres besoins... Lorsque je regarde vers la rue, la dernière image qui se grave sur ma rétine est celle du médecin, le visage et les mains appuyés contre la vitre arrière de l'autobus qui s'éloigne, aussi tragique qu'un enfant terrifié se rendant

à sa première journée d'école.

Dans le stationnement, personne ne parle, personne ne bouge. Je me rappelle alors la vision de Zoé il y a un an...

L'autobus... Tous les enfants sont à bord... Mais ils sont pas seuls... La croix... Et elle... Celle qui est trois...

La croix... Durencroix, bien sûr... Et celle qui est trois : Justine, Voltaire et Sade dans la même femme... Tout à coup, l'épuisement s'abat sur moi comme un orage.

Sortie de nulle part, une voix féminine et victorieuse brise le silence :

— Ah ! Mes lunettes, enfin !

Valaire surgit de derrière la Kia et, ses lunettes sur le nez, le front ensanglanté, elle hurle dans le mégaphone :

— *Let's go, gang !* On continue, on lâche pas ! On va les avoir, les osties !

Constatant qu'il n'y a plus de manifestation et qu'on la dévisage en silence, elle se tait, perplexe.

*

— ... deux mille quatre cents, deux mille quatre cent cinquante, deux mille cinq cents ! Tout y est, mon bon monsieur !

Sardou, souriante dans sa robe verte aux motifs de quenouilles brunes, les cheveux pleins de bigoudis, glisse l'argent dans un pot Mason qu'elle range dans l'armoire, puis elle se tourne vers Laurier.

— Tu peux aller chercher le petit gars.

L'homme de main descend au sous-sol. Sardou m'examine, l'air désolé.

— Si je me fie à votre face, ça pas été facile de trouver l'argent, on dirait...

Appuyé contre le comptoir, brisé de fatigue, je tâte mon nez aussi enflé que l'ego de Xavier Dolan. Pour ce qui est de ma dent cassée, il s'agit d'une canine latérale, ce qui n'est finalement pas si pire.

— Pas vraiment, en effet...

— Je suis désolée, mon bon monsieur, mais faut pas prendre ça personnel, hein ? C'est les affaires, je suis sûre que vous comprenez ça.

Je ne dis rien. Lorsque Émile apparaît, son sac de voyage sur l'épaule, son haut-de-forme en main, et qu'il me sourit, mon cœur s'émiette comme un bloc de sable que l'on roule entre ses doigts.

— Hé, p'pa, en forme ? T'as fini ton *rush* ? (Son sourire s'estompe.) *Shit*, tu t'es battu ?

Le corps en compote, je marche vers lui et, sans un mot, l'enlace en poussant un profond soupir. Un brin dérouté, il ne réagit pas pendant quelques secondes, puis se dégage pour répéter sa question.

— Non, j'ai... déboulé l'escalier de mon appart. Je t'en reparlerai. Allez, on s'en va. Et...

Je toise la grosse femme et, d'une voix glaciale, j'ajoute :

— ... remercie madame Sardou pour son hospitalité.

Le plus ironique, c'est qu'au bout du compte, même si telle n'était pas son intention, elle m'a rendu service. Ce qui ne m'empêche pas de ressentir une violente envie de lui faire bouffer tous ses bigoudis. Émile lui serre la main.

— Merci, madame Sardou, c'était ben *cool*, vos jeux vidéo ! Pis votre bouffe était super bonne.

Elle rosit de plaisir et joue dans les cheveux de mon fils.

— Ça m'a fait plaisir, mon grand garçon !

Elle revient à moi, ravie.

— Bon, ben, bonne journée, mon bon monsieur. Pis revenez quand vous voulez !

Je lui décoche un regard que j'espère le plus assassin possible, puis je guide mon fils vers la sortie.

— Où c'est qu'on va, là ? me demande Émile tandis que nous traversons le petit stationnement du magasin et qu'il se coiffe de son chapeau. À ton appart, j'imagine ?

— Non. Mes bagages sont dans l'auto, j'ai démissionné. On retourne à Drummondville.

— Démissionné ? Comment ça ?

— Disons que la job est... un peu trop intense.

Il a une moue indécise. Près de ma voiture, Gracq attend, appuyé contre le capot, et relit ses notes dans son calepin. À notre approche, il range le tout dans la poche de son trench et tend la main vers mon fils.

— Salut, Émile. Tu te souviens la mémoire de la personne de mon individu ?

— Je me souviens surtout de ta manière de parler... T'as eu un accident à la tête ?

— Rien d'important en gravité... Je sais la connaissance que vous retournez votre départ à Drummondville, alors je souhaitais le désir de te saluer le bonjour avant.

En fait, lorsque, tout à l'heure, j'ai expliqué à Gracq la situation de mon fils, il a tenu à m'accompagner pour s'assurer que tout se déroulerait sans pépin. Avant que je n'entre dans le magasin de Sardou, il m'a même dit : « Si t'as pas ressorti ton retour du magasin d'ici la durée de cinq minutes, j'entre mon éruption pour te rejoindre, t'as compris l'écoute ? » Brave Simon.

— Ben, c'est *cool*, merci, fait Émile.

Gracq hoche la tête, puis se tourne vers moi. Nous ne disons rien, parce qu'en réalité nous en aurions tant à nous dire. Mais pas

maintenant. Plus tard.

Il me tend la main. Je la lui serre avec force. Ce n'est pas la poignée de main de deux individus qui se connaissent depuis moins de deux ans, mais celle de deux amis qui ont traversé ensemble plus que ce qu'une simple vie devrait permettre.

— À bientôt, Simon.

— À bientôt, Julien.

Émile et moi montons dans la voiture, puis nous nous mettons en route. Dans le rétroviseur, je vois Simon qui nous regarde partir.

— Fait que là, on a dix heures de char à faire ? demande Émile.

— Tu repars en Europe juste vendredi, non ? Le feu est pas pris...

— Ouin, mais je viens juste de me taper une journée de bus, moi !

— On va arrêter le nombre de fois que tu voudras. On pourra dormir en route où tu veux. J'ai un peu de sous et je suis pas pressé. D'ailleurs, je suis épuisé, on roulera pas longtemps aujourd'hui.

— Pourquoi tu dors pas avant de partir, d'abord ?

Je croise le panneau *Vous quittez Saint-Trailouin ! N'hésitez pas à revenir, on est pas sorteux !* Je songe au démon Malphas... Il lui reste combien de temps, déjà, à demeurer dans sa caverne ? Une vingtaine d'années, non ? Il risque donc de se passer encore des trucs bien étranges dans le coin au cours des deux prochaines décennies... Sans regarder mon fils, je lui réponds :

— Parce qu'il est temps que je décrisse d'ici.

Chapitre vingt

Ou épilogue, comme vous voulez

Vous aimez les conclusions qui s'éternisent ? Moi non plus. Je ne vous affligerai donc pas d'une finale à la *Lord of the Rings*, ne craignez rien. D'ailleurs, l'essentiel a été dit, vous pouvez même cesser votre lecture dès maintenant si vous en avez marre. Mais si vous vous posez des questions sur certains personnages, les quelques pages qui suivent devraient vous donner quelques éclaircissements. À vous de voir.

Il y a eu vingt morts à Malphas : dix étudiants, deux agents de police et huit employés du cégep, dont Bouthot et Davidas. Ce dernier avait beau être un imbécile, il ne méritait pas de mourir ainsi. Ajoutons à ce nombre Archlax senior, Garganruel qui a été retrouvé en lambeaux dans la cave, ainsi que quatre mutants.

Et Rachel, bien sûr...

La police de Saint-Trailouin s'est empressée de nommer un nouveau capitaine et a ouvert une enquête, avec toute la compétence qu'on lui connaît. Ils sont même venus m'interroger à Drummondville : je me suis contenté de dire que je me doutais qu'il se passait des choses bizarres dans la cave et que j'avais obligé le docteur Durencroix à m'y amener, sans plus. Mais on m'a rapidement laissé tranquille, car les flics n'ont pas eu à pousser très loin leurs investigations : non seulement ils ont mis la main sur les bandes vidéo de la cave qui montrent la très compromettante dernière scène dans le couloir de béton, mais dès qu'ils ont interrogé Archlax junior, celui-ci a tout avoué, n'a rien nié. Il semblerait qu'il soit dans une sorte d'état second, presque catatonique, détaché de tout. On le soigne actuellement dans un hôpital psychiatrique en attendant son procès dans quelques mois.

Comment je sais tout cela ? Parce que cette histoire a fait le tour du monde, bien sûr. Des mutants pervers qui vivaient dans une cave de cégep depuis trente ans et un démon formé de milliers de corbeaux qui bouffe un être humain en plein ciel, ça attire quelque peu l'attention. Et comme le seul journaliste sur place était Gracq, son article dans *L'Imprimé* a été racheté par des dizaines de journaux internationaux. Et je dois avouer que c'est tout un reportage, qui confirme que la blessure à la tête du jeune journaliste a vraiment transformé sa manière d'écrire. Sa description de l'enlèvement de

Senior par les corbeaux (avec quelques photos floues prises par des quidams sur place) est carrément épique. D'ailleurs, depuis un mois, je vois souvent des papiers portant sa signature dans plusieurs quotidiens du Québec : il est devenu l'un des *free lance* les plus recherchés de la province.

J'ai reçu une enveloppe de Nadine Limon, qui s'est débrouillée pour trouver mon adresse. À l'intérieur, il n'y avait qu'une photo : Limon et son amoureux Marco Richtar, photographiés devant le pavillon de littérature de l'Université de Sherbrooke. Tous deux sourient, ma schtroumpchette black, le pouce levé, rayonne de bonheur. Aucun mot derrière la photo. Le visage de Limon dit tout.

De mon côté, j'ai repris les rênes de ma petite librairie. Presque chaque jour, des journalistes m'attendent devant ma maison pour m'interviewer, mais je les envoie tous au diable. Le seul avantage de ma nouvelle notoriété est que je ramène plus souvent des femmes à la maison. Malgré mes poumons tout neufs, j'ai recommencé à fumer la cigarette. Émile, qui a fini par tout apprendre (ou presque) par les journaux, est retourné en Europe, tout excité à l'idée de raconter à sa mère le rôle que j'ai joué dans cette histoire. Lui et Laura reviendront sans doute en août et nous communiquons souvent ensemble par Internet. Parlant de Facebook, je n'ai accepté aucun nouvel ami, mais j'ai jeté un œil sur les profils de quelques personnes et j'ai ainsi découvert que Poichaux, Josuha et Acosta ont ouvert une petite compagnie privée qui propose des cours de français aux étudiants en difficulté. À Saint-Trailouin, ils ne manqueront pas de boulot, surtout qu'eux-mêmes bénéficient maintenant d'une certaine visibilité en tant qu'anciens profs du désormais célèbre cégep de Malphas. Valaire est maintenant présidente de la CSN : un article de journal mis en ligne explique que l'implication de l'ex-enseignante durant la grande émeute de Saint-Trailouin et sa détermination à encourager les manifestants malgré une blessure subie à la tête avaient fortement impressionné la fédération. Quant à Zazz, elle est retournée à Montréal. Sa photo de profil la montre en robe de gitane, le visage grave, coiffée de son espèce de turban grotesque. Sa page la présente comme « Madame Zazz, puissante voyante qui avait prévu plusieurs des terribles événements survenus lors de la terrible catastrophe de Saint-Trailouin ». On y ajoute qu'elle peut lire l'avenir sur rendez-vous, particulièrement celui des gens branchés et célèbres. Je lui souhaite bonne chance.

Aucune de ces personnes n'a essayé de me contacter, pas plus que je n'ai essayé de joindre qui que ce soit. J'imagine qu'il y a une sorte d'entente tacite entre nous : il faut passer à autre chose.

Néanmoins, je n'y arrive pas vraiment. Car même si les mutants, Justine et Durencroix ont totalement disparu dans la nature, je tombe

à l'occasion sur des articles de journaux fort troublants, comme l'histoire de ce commis de dépanneur perdu en pleine campagne qui a été retrouvé violé, sans vie et horriblement mutilé, avec la moitié de sa marchandise volatilisée, ou ce propriétaire de station-service qui a subi le même sort, ainsi que quelques autres disparitions d'individus solitaires et de tout âge que l'on finit par découvrir morts et en charpie... Et cette librairie dans la région de Chicoutimi, il y a une semaine, qui a été dévalisée : des voleurs de livres, c'est plutôt inhabituel... Quand je lis ces articles, je sens le sol s'ouvrir sous mes pieds, puis je m'allume un joint pour chasser tout ça de mon esprit. Ce qui fonctionne à moitié.

Il m'arrive de rêver au corbeau de temps à autre, toujours le même songe. Je me trouve dans un cimetière plein de brouillard. Devant moi sont alignées les pierres tombales. Celle de mon père. Celle de Marcel, l'ex de Laura. Celle de Dumont, l'adolescent qui m'a frappé l'an dernier. Celle de Mortafer. Celle de Malou. Celles, anonymes, de ceux qui sont morts dans l'atrium du cégep. Et, plus troublant encore, celles de ce commis de dépanneur, de ce propriétaire de station-service et de ces gens enlevés puis retrouvés morts... Et bien sûr, il y a celle de Rachel, sur laquelle est perché le corbeau dont le bec, comme toujours, est tordu en un sourire sardonique. Il ne prononce qu'une seule phrase, de sa voix rauque et moqueuse.

— Alors, on s'est bien amusés, n'est-ce pas, Sarko ?

Et il s'envole, juste avant que je ne me réveille pour aller vomir dans les toilettes.

*

Deux mois après mon retour à Drummondville, il entre dans ma librairie. Il salue poliment une dame qui sort et à qui je viens de vendre le livre *Le Secret*, tout en la prévenant que je ne pourrais pas la rembourser dans six mois même si sa vie était toujours aussi misérable. Je ne suis pas vraiment surpris de le voir. En fait, je l'attendais. J'ignorais juste le moment de son apparition. Il s'approche en regardant les bouquins autour de lui, la main gauche dans une poche de son éternel trench, l'autre tenant une serviette de cuir, puis il s'arrête devant mon comptoir. Il n'a plus de bandeau autour de la tête et paraît très en forme.

— Bonjour. Je cherche la trouvaille d'un bouquin romancé dont l'écriture de la rédaction a été faite par un auteur qui s'appelle du nom de Julien Sarkozy. Ça vous met le pouce à l'orteil ?

Je lui serre la main, amusé. Et réellement content de le voir.

— Comment ça va, Simon ? Ta barbe est moins hirsute que d'habitude, il me semble...

— Ah, c'est Mario qui a convaincu ma volonté de tailler son entretien.

Nous discutons quelques minutes. J'apprends qu'effectivement, il contribue désormais à plusieurs journaux, qu'il vit maintenant dans un bel appartement à Québec, mais que Juvlou habite toujours Saint-Trailouin, du moins jusqu'à ce qu'il ait trouvé un nouveau boulot dans la capitale afin de rejoindre le plus rapidement possible son amoureux. Mon ancien coéquipier m'explique que le cégep n'a pas survécu à cette journée de démente : il n'ouvrira pas en août prochain. Il s'était déjà produit de drôles de trucs dans cet établissement, mais il y a tout de même des limites : plus personne n'a envie de fréquenter ce que tout le monde appelle désormais « l'école des monstres ». Les enseignants, le maire et le ministère de l'Éducation se sont entendus pour fermer l'endroit une fois pour toutes. Gracq ajoute qu'en ce moment le cégep de Malphas est un bâtiment abandonné qui ne sert à rien, sinon à nourrir les légendes qui se forgent déjà autour de lui. Même si j'essaie de tirer un trait sur tous ces événements, je ne peux m'empêcher de l'écouter avec intérêt. Je me surprends même à demander malgré moi :

— Et la Fudd ? T'as des nouvelles ?

— Tu devineras jamais la supposition de la réponse à ça : elle a rejoint l'engagement des AA !

Fudd, aux AA ? Gracq a une théorie : maintenant qu'elle n'a plus les Archlax pour acheter son silence, elle doit trouver un autre moyen pour gagner de l'argent, c'est-à-dire vendre des sortilèges et des potions magiques. Pour retrouver ses compétences perdues, elle doit donc s'engager sur le chemin de la sobriété. Voilà une théorie qui a du sens, mais qui me laisse amer : non seulement Mélusine Fudd sort saine et sauve de cette horrible histoire dont elle est une des principales responsables, mais en plus elle va améliorer son sort (c'est bien le seul sort qu'elle peut améliorer !). Il y a des ironies qui sont parfois encore plus dures à avaler qu'une promesse électorale.

— Écoute, Simon, j'ai vraiment envie d'aller prendre un verre avec toi, mais je ferme seulement à six heures, même si j'aurai sûrement pas plus de clients d'ici la fin de la journée qu'il y a de bonnes chansons à la radio FM. Mais tu peux aller m'attendre quelque part et je te rejoins à...

— Non, je fais juste l'action de passer un coup de vent. En fait, je voulais le souhait de t'asséner une proposition...

— Une proposition ?

Appuyé sur le comptoir, il m'explique qu'à la suite de la parution dans plusieurs journaux de son article sur la manifestation à Malphas, un grand éditeur lui a proposé d'écrire toute l'histoire depuis le début. Après réflexion, il a refusé. Je ne cache pas ma surprise : son intention

n'était-elle pas de publier notre aventure une fois l'enquête terminée et de connaître ainsi la gloire ? Il hausse une épaule.

— J'y ai réfléchi la pensée, mais je suis pas un auteur d'écrivain, moi. Je suis journaliste dans les tripes de mon âme. Si je dois connaître la rencontre du succès de la gloire, ce sera par mes articles de rédaction journalistique.

Son regard s'allume.

— Mais je leur ai confié l'aveu que je connaissais la fréquentation du véritable authentique investigateur de toute la totalité de l'histoire et qui pourrait avoir la capacité volontaire d'écrire l'histoire dont ils m'avaient demandé la proposition.

Je ne réagis pas pendant une seconde, puis je ricane.

— Non, Simon...

— Ils te publieraient en édition, c'est sûr en conviction !

— Non, non... J'ai déjà eu quelques offres à ce sujet et j'ai refusé.

— Voyons, je me rappelle du souvenir que tu avais commencé l'enclenchement de la rédaction des actions événementielles de notre enquête !

— Oui, mais j'ai pas retouché à ça depuis plus d'un an... J'essaie...

Je soupire en me lissant les cheveux.

— J'essaie d'oublier, Simon.

— Pis ça marche en efficacité ?

Je ne réponds rien et le regarde d'un air entendu. Il dépose alors sa serviette sur le comptoir et m'explique qu'elle contient toutes ses notes, toutes ses réflexions, tout ce qu'il a écrit et compilé au cours des deux dernières années sur Malphas, sur les Archlax, sur la cave, sur les archives qu'il a consultées ; bref, toute notre enquête.

— Ça pourra te servir l'utilité au cas de l'éventualité que t'aies oublié certains détails de trucs...

— Simon, je... je te garantis rien.

Il m'adresse un clin d'œil.

— Je repasserai mon retour d'ici une couple de quelques semaines hebdomadaires.

Et sans me serrer la main, il tourne les talons et marche vers la sortie. Je demeure seul, ébranlé, incapable de détacher mes yeux de la serviette.

*

La nuit suivante, j'ai encore rêvé au corbeau. Et j'ai encore vomi.

Trois jours plus tard, je suis allé voir ma mère. J'étais assis près d'elle et, pour la première fois depuis mon retour à Drummondville, je lui ai annoncé que j'avais accompli quelque chose d'important.

— Mais je ne sais pas encore si ce que j'ai fait est une bonne chose

ou non, m'man. Je le sais vraiment pas.

Je l'ai regardée, puis j'ai ressenti un coup au cœur : pour la première fois depuis son admission dans cet hôpital, elle me fixait droit dans les yeux, avec ce vague sourire qui planait toujours sur ses lèvres. Fébrile, je suis allé chercher l'infirmière, mais quand nous sommes revenus, ma mère avait de nouveau le regard absent et, comme d'habitude, ne réagissait à aucun de nos stimulus. Je me suis même demandé si je n'avais pas rêvé.

Le lendemain matin, un médecin m'a appelé pour m'annoncer qu'elle était morte dans son sommeil.

À mon retour de l'hôpital, où j'ai constaté le décès et signé des papiers, je me suis assis devant mon ordinateur. À gauche, sur mon bureau, étaient empilés les dossiers de Simon. À droite, mes propres notes. Sur mon écran, j'avais ouvert le dossier que j'avais commencé, me semblait-il, des siècles auparavant.

L'écriture me manquait. Et manifestement, je n'arrivais pas à fuir ce que j'avais vécu au cours des deux dernières années. Alors, pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ?

Évidemment, si vous lisez ces lignes, c'est parce que je l'ai bel et bien écrite, cette criss d'histoire, et que je suis sur le point de la terminer. Mais pourquoi est-ce que je m'adresse à vous alors que je n'ai encore aucune idée si ces pages intéresseront qui que ce soit ? À part peut-être le critique littéraire Bilodeau, qui décrètera encore une fois que je me suis servi de l'écriture pour me moucher mentalement. Si personne ne me lit, pour qui aurai-je écrit tout ça ?

Tu le sais, pour qui, me répond Juliette en ce moment même, tandis que je tape ces toutes dernières lignes.

Ouais... T'as raison, Juliette. Juste pour ça, ça valait le coup.

OK, fini. Je mérite un bon *spliff*.

TRENTE ET UN ANS PLUS TARD

En ce soir de novembre, la foule de plusieurs milliers de personnes est en liesse dans le grand aréna. Sur la scène, l'animateur, ivre de joie, termine sa présentation.

— Souvenez-vous à quel point on s'est moqué d'elle ! Même si tout le monde reconnaissait qu'elle était une jeune femme surdouée, on a ri lorsqu'elle a créé son propre parti politique alors qu'elle avait à peine vingt et un ans ! Mais une décennie plus tard, elle fait taire toutes les moqueries en devenant la plus jeune Première ministre du Québec de l'histoire, hommes et femmes confondus ! Mesdames et messieurs, accueillons tous la grande gagnante des élections provinciales de 2043 : Ève Royale !

Une salve d'applaudissements et de « hourras » accueille une belle jeune trentenaire, mince et aux cheveux bruns coupés court, qui marche vers le centre de la scène, souriante, élégante et au regard redoutablement intelligent. Lorsque la foule se tait enfin, elle clame dans le micro :

— Merci à tout le monde ! Merci à tous ceux qui ont cru en moi ! Et un merci très spécial à mon grand-père Christopher Lacroix, qui m'a toujours soutenue ! Vous ne le voyez pas, mais il est dans les coulisses, tout près !

Et elle indique les coulisses où, hors de la vue des supporters, se tient un nonagénaire dans un fauteuil roulant, tout recroquevillé, le cheveu rare. Même si on devine une ancienne élégance sur ce visage parcheminé, quelque chose de brisé et de tragique émane maintenant de ses traits jaunis.

— J'aurais aimé que mon grand-père vous adresse quelques mots, mais comme je l'ai déjà dit en entrevue, la vie a été dure avec lui. Il y a trente ans, non seulement un accident l'a privé de l'usage de ses jambes, mais un cancer obligeait les médecins à lui amputer la langue, le condamnant par la même occasion au silence. Je n'ai donc jamais entendu sa voix, mais son cœur, lui, parlait. Alors, grand-papa, je veux te dire que, sans ta présence, je n'y serais jamais arrivée !

Nouveaux applaudissements. Le vieillard, la bouche entrouverte, ne bouge pas, mais un éclat de désespoir traverse son regard fatigué. Ève Royale avance la tête vers l'assemblée et adopte alors une voix plus posée, plus grave.

— Ce soir, je prends une revanche sur le destin. Je n'ai jamais rien révélé de mon enfance, j'ai très peu parlé de ma vie privée, mais je n'ai jamais caché que ma famille et moi avons été humiliés, trompés, trahis, que nous avons vécu en retrait, comme des exclus. Je n'en révélerai pas davantage ce soir : c'est mon jardin secret et ça le restera.

Lourd silence de compassion dans la salle. La politicienne poursuit, mais avec fougue :

— Mais maintenant que je suis Première ministre du Québec, j'agirai en mémoire de ma famille ! Je perpétuerai ses valeurs ! Je lui rendrai

hommage ! À ma mère, à mes frères et à mes sœurs, je dis : ce soir, nous avons gagné !

La foule hurle de joie et explose en applaudissements. Et tout en contemplant ses admirateurs délirants, Ève sourit, triomphante, et, rapidement, s'humecte les lèvres.

Trop rapidement pour que quiconque remarque la longue fente qui sépare le tiers de sa langue en deux.

Remerciements

Pour leur travail et leur dévouement : Jean Pettigrew, Louise Alain, Diane Martin et toute la gang d'Alire, ainsi qu'à mon agent Patrick Leimgruber.

Pour avoir lu et commenté le manuscrit : Alain Roy et Élise Poudrette.

Pour ses conseils d'ordre médical : Valérie Bédard.

Pour ses commentaires pertinents entre chacun des tomes de la série : India Desjardins.

Pour son œil de lynx et pour avoir relevé qu'il demeurerait encore quelques incohérences et questions sans réponse dans le manuscrit (alors que j'étais convaincu de n'avoir rien oublié) : Olivier Sabino.

Pour leur expertise sur le langage des adolescents d'aujourd'hui et pour être dans ma vie : mes enfants Romy et Nathan.

Pour me soutenir inconditionnellement depuis dix-huit ans et pour tout l'amour qu'elle me donne : ma douce Sophie.

Et pour continuer d'apprécier les folies que je publie depuis maintenant vingt ans (criss ! ça passe trop vite) : vous tous, fidèles lecteurs.

Biographie



Patrick Senécal est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres adaptations sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

Du même auteur :

5150 rue des Ormes. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1994. (épuisé)

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Le Passager. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1995. (épuisé)

- Lévis, Alire, Romans 066, 2003.
- Sur le seuil.* Roman.
Beauport, Alire, Romans 015, 1998.
Lévis, Alire, GF, 2003.
- Aliss.* Roman.
Beauport, Alire, Romans 039, 2000.
- Les Sept Jours du talion.* Roman.
Lévis, Alire, Romans 059, 2002.
Lévis, Alire, GF, 2010.
- Oniria.* Roman.
Lévis, Alire, Romans 076, 2004.
- Le Vide.* Roman.
Lévis, Alire, GF, 2007.
Le Vide 1. Vivre au Max
Le Vide 2. Flambeaux
Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.
- Hell.com.* Roman
Lévis, Alire, GF, 2009.
Lévis, Alire, Romans 136, 2010.

MALPHAS :

1. *Le Cas des casiers carnassiers.* Roman.
Lévis, Alire, GF, 2011.
2. *Torture, luxure et lecture.* Roman.
Lévis, Alire, GF, 2012.
3. *Ce qui se passe dans la cave reste dans la cave.* Roman
Lévis, Alire, GF 2013.